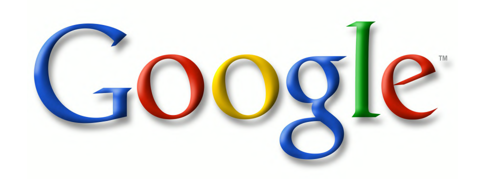
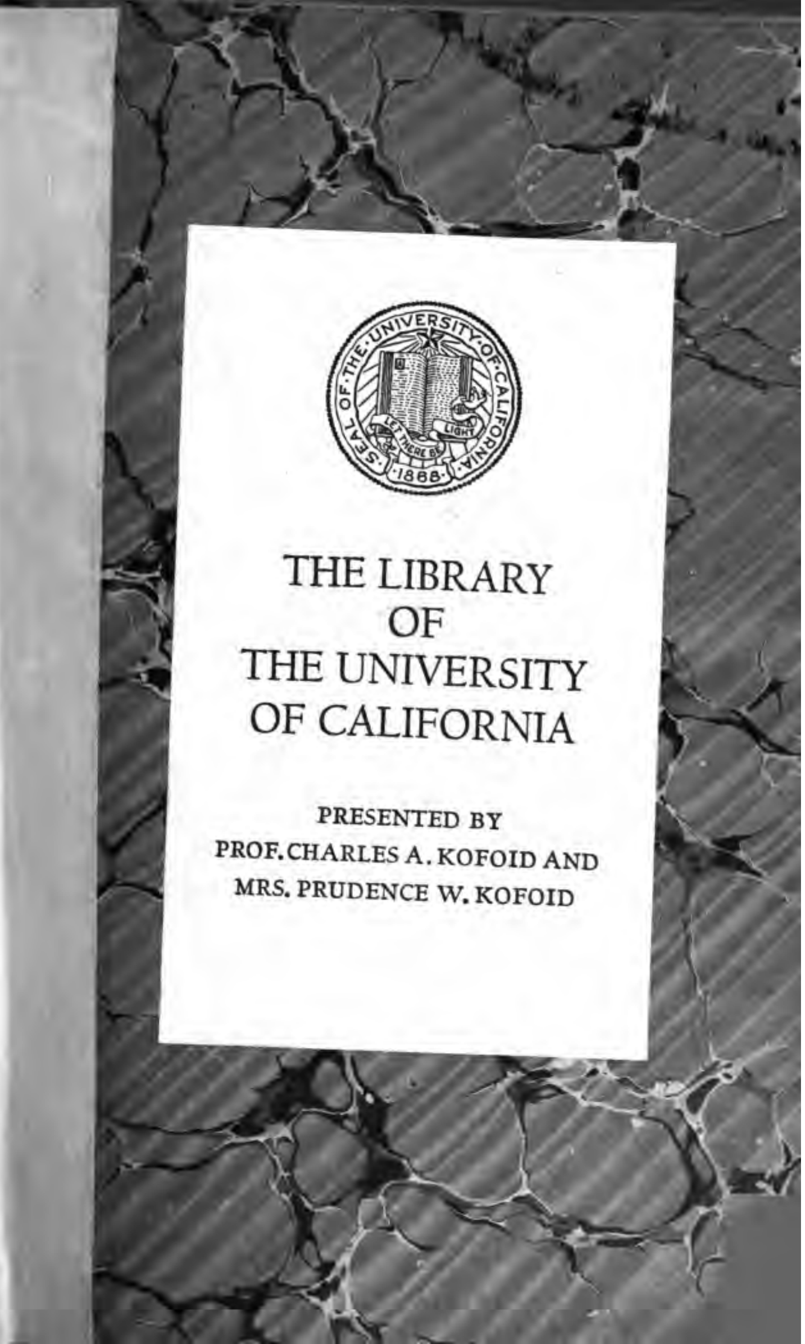
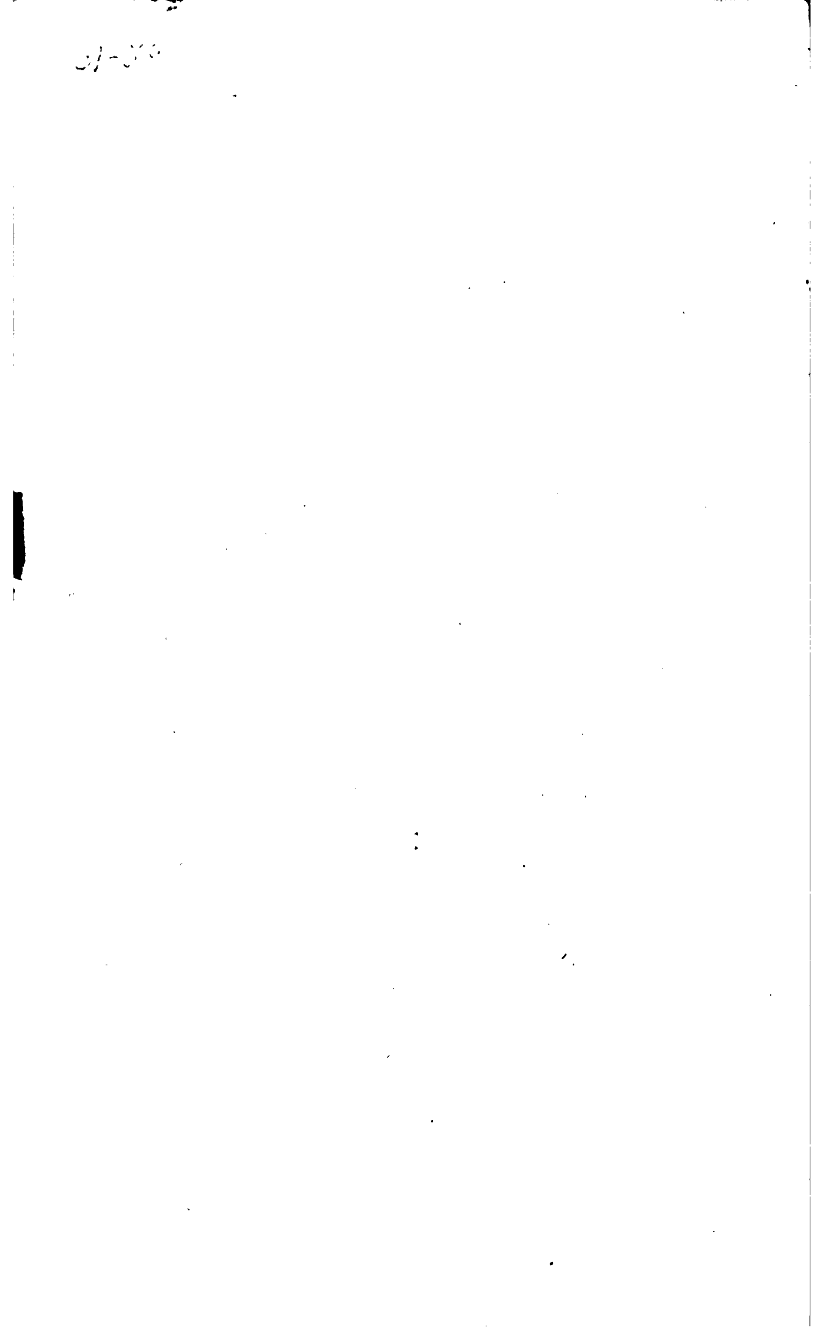





Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



Prix de bonne conduite et

de travail, décerné

à W. Lawrence.

Simonin & Corbally Principals

LE

ROBINSON SUISSE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



Jack passait son temps à faire galoper l'autruche.

Page 311

WYSS

LE

ROBINSON

SUISSE

CONTENANT LA SUITE DONNÉE PAR L'AUTEUR

TRADUCTION NOUVELLE

LLUSTRATIONS PAR MM. TÉLORY ET PÉGARD



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 3

1861

LE

ROBINSON SUISSE

CHAPITRE PREMIER

Notre naufrage. — Nous sommes abandonnés sur le navire. — L'appareil de sauvetage. — L'embarcation faite avec des cuves. — Nous abordons à un rivage inconnu. — Le homard. — L'agouti. — Nous couchons sous la tente, dans des lits d'herbe et de mousse.

La tempête, qui durait depuis six jours déjà, au lieu de se calmer le septième, sembla redoubler de fureur. Écartés de notre route, entraînés vers le sud-sud-est, personne de nous ne pouvait dire où nous étions. Notre malheureux équipage était tombé dans l'abattement; plus de manœuvre, plus de lutte contre les flots, et, du reste, que faire avec un navire sans mâts et déjà ouvert en plusieurs endroits? Maintenant les matelots ont cessé de jurer; ils prient avec ferveur, ils recommandent leur âme à Dieu, tout en pensant au moyen de sauver leur vie. Ma famille et moi nous restions dans la cabine que nous avions louée en partant. « Enfants, dis-je alors à nos quatre fils, qui, pleins d'épouvante, se serraient autour de moi, Dieu peut nous sauver, s'il le veut;

soyons soumis à sa volonté ; si nous devons périr, le ciel sera à tous notre rendez-vous. »

Ma femme essuya les larmes qui tombaient de ses yeux et se calma à mon exemple. Au fond de l'âme, j'éprouvais une affreuse douleur et de terribles craintes sur le sort qui nous menaçait. Tous ensemble nous invoquâmes le secours de Dieu : les enfants, eux aussi, savent prier à leur manière.

Fritz, mon fils aîné, priait à haute voix, et, s'oubliant lui-même, il priait pour son père, sa mère et ses frères. A la vue de ma femme, de mes enfants prosternés, je me dis que le ciel, sans doute, se laisserait fléchir et nous viendrait en aide.

Tout à coup, à travers le bruit des vagues, nous entendons un des matelots crier : « Terre ! terre ! » En même temps notre navire frappe sur un rocher et s'entr'ouvre avec un horrible craquement. Le capitaine ordonne de mettre les chaloupes à la mer; je monte sur le tillac. Déjà, de toutes parts, les passagers s'élancent, par-dessus les bastingages, dans les chaloupes de sauvetage. Un matelot coupe la corde qui attachait la dernière de ces chaloupes au navire. Je le prie de recevoir ma femme et mes enfants. Au milieu du mugissement de la tempête mes supplications furent vaines : il ne les entendit pas ou ne voulut pas les entendre, et disparut bientôt.

Pour ma consolation, je vis que l'eau, entrée déjà par plusieurs endroits, ne pourrait point s'élever jusqu'à la chambre où était ma famille, et vers le sud, malgré la brume et la pluie, je découvris une côte à l'aspect sauvage; mais enfin c'était la terre... c'était l'espérance!

Quoique profondément affligé, j'affectai, en rejoignant mes enfants, un air calme et serein. « Prenez courage, leur dis-je; nous pouvons encore être sauvés. Le navire, serré entre des écueils, reste immobile, il est vrai, mais au moins nous y sommes en sûreté ; l'eau ne montera pas jusqu'à nous ; si demain le vent et la mer s'apaisent, nous gagnerons le rivage, qui est peu éloigné. »

Ces paroles tranquillisèrent nos pauvres enfants, habitués à toujours croire, sans examen, ce que leur père leur disait. Pour ma femme, elle comprit les inquiétudes que j'éprouvais; mais sa résignation vraiment chrétienne ne se démentit pas. « Prenons quelque nourriture, me dit-elle : l'âme se ressentira du soulagement donné au corps; la nuit qui approche peut être une nuit bien affreuse. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le soir vint ; la tempête continua; de tous côtés, le navire était battu par les vagues, nous vîmes bien qu'aucune des chaloupes ne pourrait échapper à la tourmente.

« Papa, s'écria le plus jeune de mes enfants, âgé de six ans, le bon Dieu se décidera-t-il bientôt à nous secourir ?

— Tais-toi, répondit son frère aîné. Est-ce à nous de prescrire quelque chose à Dieu ? Attendons son secours avec patience et humilité. »

Ma femme nous prépara à souper; nos enfants mangèrent avec plus d'appétit que nous ; ensuite, s'étant jetés sur leurs lits, ils s'endormirent profondément. Fritz seul, qui comprenait mieux que ses frères la gravité du danger, voulut veiller avec nous une partie de la nuit.

« Mon père, me dit-il, n'aurions-nous pas ici de quoi faire des espèces de corsets natatoires pour mes frères et ma mère, avec des vessies, des morceaux de liége ou des bouteilles vides? Quant à nous, il nous sera facile de nous sauver à la nage, à force de bras.

— La pensée est bonne, lui répliquai-je; je vais m'occuper de la mettre à exécution afin d'être, cette nuit, prêts à parer à tout événement. »

Nous trouvâmes dans notre chambre des petits barils et des boîtes de fer-blanc qui nous avaient servi à emporter des provisions de voyage; nous les liâmes deux à deux avec des mouchoirs et les attachâmes solidement sous les bras de nos enfants ; ma femme fit la même chose pour elle ; nous mîmes dans nos poches des couteaux, des briquets, de la

ficelle, tout ce qu'elles purent contenir enfin, et nous attendîmes patiemment le retour du jour, espérant, en cas que le navire achevât de se briser pendant la nuit, arriver à terre moitié en nageant, moitié poussés par la vague.

Je dis à Fritz, qui était accablé de fatigue, de dormir; ma femme et moi nous veillâmes. Cette nuit fut pour nous la plus horrible des nuits. Que d'alarmes, de craintes, de terreurs à chaque bruit des flots, sur le bâtiment à demi brisé! mais aussi que de ferventes prières adressées à Dieu avec la plus entière confiance! Le matin nous montra un ciel pur, un soleil brillant; plus de vent furieux, une mer calme et unie. Réjoui par cette vue, j'appelai ma femme et mes enfants sur le pont, où je m'étais rendu le premier. Mes fils furent fort surpris de ne plus voir un seul matelot. « Où sont nos gens? me demandèrent-ils. Sans eux, comment continuer notre voyage?

— Chers enfants, leur répliquai-je, ceux en qui nous avions tant de confiance nous ont trahis; mais, si nous espérons fermement en Dieu, il ne nous abandonnera pas au milieu du danger. Maintenant, à l'œuvre! point de temps à perdre! Voyons comment nous quitterons la carcasse du navire, et comment nous gagnerons la terre, qui n'est pas loin de nous.

— Jetons-nous à l'eau, dit Fritz, et nageons pendant que la mer est calme. Je me charge de conduire ma mère; vous pousserez mes deux frères, et Ernest est assez fort pour nous suivre à l'aide de ces deux barils. »

Ernest, un peu lourd de son naturel, n'accepta pas cette proposition, et dit qu'il valait mieux construire un radeau sur lequel on se sauverait tous ensemble.

« Je serais de ton avis, dis-je à Ernest; mais construire un radeau est chose longue et difficile; et puis, comment le diriger? Visitons d'abord l'intérieur du navire; que chacun de nous songe à se munir des objets qui nous doivent être de la plus grande utilité. » Aussitôt ils parcoururent le bâti-

ment, tandis que moi je me rendis à la cambuse, lieu où l'on garde les vivres et l'eau fraîche. Il me fallait penser à nourrir toute ma famille. Ma femme et Fritz allèrent voir la volaille et les animaux domestiques, qui, oubliés au fort de la tempête, n'avaient plus de nourriture.

Fritz visita ensuite la chambre des munitions; Ernest, la cabine des charpentiers; Jack, celle du capitaine. Au moment où Jack ouvrit la porte de cette dernière cabine, deux chiens en sortirent; et, dans leur joie de recouvrer la liberté, ils renversèrent en s'élançant l'enfant, qui, d'abord effrayé, se remit bientôt et put se rendre facilement maître des deux animaux, devenus, du reste, fort dociles par la faim. Les ayant pris chacun par une oreille, il les fit monter sur le pont, où je me trouvais moi-même alors; Fritz nous rejoignit bientôt, portant deux fusils de chasse, du plomb et de la poudre. Ernest avait son chapeau rempli de clous et tenait dans ses mains une hache, un marteau, des tenailles, un ciseau, des vrilles. Le petit François lui-même n'avait pas voulu revenir sans rien. Il nous présenta une boîte pleine, disait-il, de jolis crochets. Ses frères voulaient rire de la trouvaille. Je leur imposai silence, et leur expliquai que ces crochets etaient de bons hameçons qui pourraient nous être plus utiles que tout le reste. Cependant je louai aussi Fritz et Ernest.

« Pour moi, dit ma femme, je vous apporte d'excellentes nouvelles : apprenez que dans le navire se trouvent une vache, un âne, deux chèvres, sept moutons et une truie pleine, à laquelle j'ai donné à manger et à boire : nous les sauverons, je l'espère.

— Vous méritez tous des louanges, dis-je à nos enfants, à l'exception de Jack, qui nous amène deux mangeurs de plus.

— Mais, papa, fit Jack, quand nous serons débarqués, mes chiens nous serviront pour aller à la chasse.

— Oui! précisément, voilà le difficile... débarquer!... Espères-tu gagner le rivage sur le dos de tes chiens?

— Ah ! répliqua l'enfant d'un ton triste et chagrin, si j'avais des cuves comme celle dont j'ai vu ma mère se servir, je me chargerais bien de vous mener au rivage. J'ai souvent navigué de la sorte sur les étangs de mon parrain. »

Ces paroles furent pour moi une inspiration subite.

« Bravo, Jack ! m'écriai-je transporté de joie ; ton conseil est bon. En avant les scies, les marteaux, les vrilles, les clous ! à l'œuvre ! »

Et, disant cela, j'emmène tout mon monde à fond de cale, où je me rappelai d'avoir vu des tonneaux vides. Les tonneaux nageaient à la surface de l'eau, entrée là par plusieurs fentes. Sans trop de peine, ma femme et moi nous les transportâmes sur le premier plancher, qui était presque au niveau de la mer. Ces tonneaux, en bois de chêne, forts, solides, garnis de cercles de fer, convenaient à mon but. Je les sciai en deux, et, après un long travail, j'eus huit cuves d'environ huit pieds de diamètre sur quatre de hauteur ; je les attachai l'une à côté de l'autre sur une longue planche, au moyen de grosses chevilles. Ensuite, je les garnis, de chaque côté, d'une autre planche ; ces deux planches, qui se joignaient par devant et par derrière, formaient ainsi la proue et la poupe d'une sorte de bateau. Il s'agissait maintenant de le lancer à la mer ; mais il était si lourd, que, malgré tous mes efforts, je ne pus seulement le remuer. Comment faire ? Par bonheur, Fritz avait vu un cric dans une des chambres ; il courut le chercher. A l'aide de cet instrument et d'un rouleau que je mis sous la planche formant le fond, mon bateau fut bientôt à flot. Jack trouva que je manœuvrais très-lentement mon cric. Je pris de là occasion de lui faire remarquer qu'il ne fallait jamais, en aucune chose, trop se hâter, de peur de perdre son temps et sa fatigue précisément par trop de promptitude.

La machine de mon invention tenait bon sur l'eau, mais malheureusement elle penchait beaucoup trop d'un côté. Je compris qu'elle avait besoin de lest. Je jetai dans les cuves

quelques corps assez lourds, mais tenant peu de place; alors ma barque fut en équilibre. Mes enfants firent entendre des cris joyeux. Ils se disputaient déjà à qui entrerait le premier dans la barque. Je les retins, car je me disais avec raison qu'ils pourraient, par leurs mouvements trop brusques, faire chavirer la machine, et je pensai, afin de parer à cet inconvénient, à me pourvoir d'un balancier comme celui qu'emploient certains sauvages pour maintenir l'équilibre de leurs longues pirogues. J'en fis donc un, et voici comment. A l'avant et à l'arrière je plaçai deux morceaux de vergues égaux en longueur et attachés par une cheville de bois, mais pouvant se mouvoir; à l'extrémité de chacun de ces morceaux de vergues je suspendis solidement deux tonneaux vides et bien bouchés. On comprend qu'ainsi mon bateau ne devait plus chavirer ni à droite ni à gauche. Je fabriquai ensuite des rames.

Il fallait sortir du navire; sur un des flancs était une grosse crevasse; je l'élargis à coups de hache, et nous eûmes ainsi un passage assez large; mais, comme la journée touchait à sa fin, nous remîmes notre départ au lendemain, tout en regrettant de rester encore une nuit sur ces débris de bâtiment.

Nous mangeâmes avec d'autant plus d'appétit que, durant les longues heures de travail, nous n'avions pas même pris un morceau de pain ni bu un verre de vin. Comme nous étions bien plus tranquilles que le jour précédent, nous nous livrâmes sans crainte au sommeil. Nous avions eu soin pourtant de nous munir des appareils natatoires imaginés par mon fils aîné. Je conseillai aussi à ma femme de changer ses vêtements pour un habit de matelot qui serait plus commode en ces circonstances et laisserait plus de liberté à ses mouvements; elle y consentit, non sans peine : ici la raison faisait loi. Elle trouva précisément dans le coffre d'un jeune matelot des effets qui allaient très-bien à sa taille.

Le lendemain, au point du jour, nous étions tous éveillés :

l'espérance comme l'inquiétude ne laisse pas dormir longtemps. Dès que nous eûmes fait en commun notre prière, je dis à mes enfants : « Maintenant il s'agit, avec le secours de Dieu, de nous mettre hors de danger. Donnez à manger aux bêtes pour plusieurs jours ; si notre expédition réussit, j'espère que nous pourrons venir les chercher. Prenez tout ce que vous croyez le plus nécessaire dans ce moment. »

Notre premier chargement consista en un baril de poudre, trois fusils de chasse, trois carabines, des balles, du petit plomb autant que nous pouvions en prendre, deux paires de pistolets de poche, une paire de pistolets d'arçon et des moules à balles; chacun de mes fils et leur mère avaient une gibecière bien garnie; nous en avions trouvé de très-bonnes dans les effets des officiers de l'équipage. Nous avions, de plus, une caisse de tablettes de bouillon et de biscuit sec, un baril de harengs, une marmite en fer, une ligne à pêcher, une caisse de clous et une autre d'outils, tels que marteaux, scies, tenailles, haches, tarières, etc., etc.; une toile à voile dont je voulais faire une tente. Mes enfants apportèrent tant de choses, que je dus en laisser, bien que j'eusse déjà remplacé le lest par des objets utiles.

Après tous ces préparatifs, quand nous étions déjà descendus dans la barque, après avoir imploré la protection de Dieu, nous entendîmes le chant des poules et des coqs, qui semblaient nous dire un long et triste adieu : je pensai alors que nous ferions bien de les emmener avec nous, ainsi que les oies, les canards, les pigeons; car, me dis-je à moi-même, en supposant qu'il nous soit impossible de les nourrir, ils nous nourriront peut-être à terre.

Nous allâmes donc prendre une dizaine de poules et deux coqs, que je mis dans une des cuves en les couvrant d'une toile pour les empêcher de s'envoler. Quant aux oies, aux canards et aux pigeons, je leur donnai la liberté, persuadé qu'ils sauraient bien trouver moyen d'atteindre le rivage plus tôt et mieux que nous, les uns en nageant, les autres en volant.

Nous étions tous rentrés dans nos cuves, excepté ma femme, que nous attendions, et qui revint tenant dans ses bras un assez gros sac qu'elle jeta dans la cuve où se trouvait le petit François. Je crus que c'était uniquement pour servir de coussin à cet enfant assis sur des ballots assez durs; je ne fis donc à ce sac aucune attention particulière. Je coupai le câble qui nous retenait au corps du navire, et nous partîmes. Voici quel était notre ordre d'embarquement :

Ma femme occupait la première cuve sur le devant; dans la seconde, à côté d'elle, était le petit François, âgé de six ans; dans la troisième, Fritz, âgé de quatorze à quinze ans, surveillant nos munitions de guerre; les poules et la toile à voile étaient placées dans la quatrième, et les provisions de bouche dans la cinquième; dans la sixième était Jack, âgé de dix ans; dans la septième, Ernest, âgé de onze ans; enfin, dans la huitième, moi, la main appuyée au gouvernail. Au moment où nous commencions à nous éloigner du navire, les deux chiens, restés à bord, poussèrent des hurlements plaintifs, puis sautèrent à la mer. Bientôt ils nous eurent rejoints à la nage. Je n'avais pas voulu les prendre avec nous, car, comme ils étaient fort gros, leur poids aurait pu faire chavirer notre bateau. Turc était un chien anglais, et Bill un chien danois. Quand ils se sentirent fatigués, ils s'appuyèrent de temps à autre avec leurs pattes de devant sur la barre du balancier : Jack ayant cherché à leur faire lâcher prise, je l'en blâmai vivement en lui disant que ces chiens étaient aussi des créatures vivantes, et que, si nous les protégions maintenant, elles pourraient bien elles-mêmes nous protéger plus tard.

Nous allions lentement : point de vent, à peine quelques vagues douces et peu élevées; seulement, autour de nous, flottaient çà et là des caisses, des tonnes, des ballots, arrachés par la mer à notre navire. Fritz et moi nous pûmes, au moyen d'un croc de fer et de longues cordes, saisir au

passage quelques-unes de ces tonnes; les ayant attachées aux côtés de notre bateau, nous les traînâmes à notre remorque.

Quand nous fûmes plus près du rivage, il perdit un peu de son aspect sauvage, car de loin il nous avait paru affreusement désert. Fritz, de ses yeux perçants, assurait déjà reconnaître certains arbres, entre autres des palmiers. Ernest se mit à vanter la noix de coco, bien préférable, selon lui, à nos noix d'Europe. Comme je me reprochais d'avoir oublié d'apporter le télescope du capitaine, Jack tira de sa poche une petite lunette et me l'offrit.

« Comment, lui dis-je, tu t'étais donc réservé d'abord cette lunette pour toi seul, sans vouloir faire part de ta trouvaille à personne? »

Il me répondit que son intention n'avait point été de la garder pour lui seul, et qu'il avait seulement oublié de me la remettre.

Je pris la lunette, qui me servit à découvrir un petit enfoncement propre à débarquer; mes oies et mes canards nous précédaient dans cette direction. Luttant contre les courants, assez rapides en cet endroit, j'arrivai enfin à un point de la côte où le rivage était à peine plus élevé que nos cuves, et où cependant nous avions encore assez d'eau pour voguer; devant nous était l'embouchure d'un ruisseau qui se déchargeait dans la mer.

Mes enfants s'élancèrent sur le rivage; François voulut faire de même, mais il était trop petit, et il lui fallut l'aide de sa mère pour le retirer de la cuve.

Les chiens, arrivés plus tôt que nous, nous accueillirent par de joyeux aboiements, pendant que les oies et les canards, entrés dans la baie, poussaient de bruyantes clameurs auxquelles répondaient les cris des manchots, des flamants et autres oiseaux de mer; il y avait peu d'harmonie dans les voix de ces musiciens sauvages et de nos musiciens civilisés.

Notre premier soin, en touchant le rivage, fut de remer-

cier Dieu de sa protection et de nous recommander avec confiance à sa céleste bonté pour l'avenir. Ensuite nous nous mîmes à décharger notre bateau, et nous nous trouvâmes bien riches du peu que nous avions sauvé. Il fallut chercher un emplacement pour la tente, ce qui ne fut pas long. Ayant enfoncé un grand pieu horizontalement dans un trou du rocher, je posai dessus notre voile, laissant tomber à terre ses deux bouts, qui furent assujettis au moyen de malles, de caisses, de tonnes et autres objets pesants ; des crochets fixés en avant nous serviraient à la fermer durant la nuit. Mes enfants allèrent ramasser de l'herbe aux alentours, et l'étendirent au soleil sur le sable afin de la faire sécher : nous devions coucher dessus. Non loin de la tente, je construisis une sorte de foyer avec quelques pierres plates, je ramassai des morceaux de bois jetés sur le rivage par les flots, et bientôt, grâce à mon briquet, un feu petillant réjouit nos yeux. On plaça sur le feu la marmite pleine d'eau; ma femme, aidée du petit François, se mit à faire la cuisine. L'enfant, voyant sa mère couper des tablettes de bouillon, crut que ces tablettes étaient de la colle forte; il dit donc d'un ton chagrin : « Maman, ce n'est point de la colle forte que je veux manger, mais de la soupe grasse ; où trouver de la viande? il n'y a ici ni boucher ni boucherie.

— Mon enfant, lui répondit la mère, ce que tu prends pour de la colle forte est une gelée de viande cuite depuis longtemps et séchée ensuite. On a inventé ces tablettes pour remplacer la viande, qui se gâterait trop vite dans les voyages en mer. »

Pendant ce temps Fritz, ayant chargé son fusil, se dirigea de l'autre côté du ruisseau ; Ernest descendit vers la mer. Jack grimpa sur les rochers pour prendre des moules. Pour moi, j'étais occupé à tirer de l'eau les tonneaux que nous avions remorqués derrière notre barque, quand, tout à coup, j'entendis, à quelque distance, pousser de grands cris. Je reconnus la voix de Jack, et courus vers lui. Je le trouvai

dans un bas-fond, ayant de l'eau jusqu'aux genoux : un homard le tenait fortement serré à la jambe, en vain l'enfant cherchait à écarter les pinces de l'animal. A mon approche le homard lâcha prise, mais je ne voulus pas le tenir quitte à si bon marché de la peur qu'il avait faite à Jack; je le saisis avec précaution par le milieu du corps et l'emportai. Jack, qui le croyait mort, voulut le toucher; il reçut en pleine figure un violent coup de queue; pour se venger il le tua avec une grosse pierre, puis courut tout fier et tout glorieux le montrer à sa mère.

« Maman! maman! s'écria-t-il, une écrevisse de mer! Regardez, Ernest, Fritz, François! mais prenez garde! elle mord! si je n'avais pas eu un solide pantalon de matelot, elle me traversait la jambe de part en part avec ses pinces. Enfin je la tiens! »

Ernest, après avoir examiné le homard, conseilla de le faire cuire dans le bouillon; cette proposition ne plut pas à ma femme, qui décida que le homard serait apprêté séparément.

Je retirai nos tonneaux de la mer. Ernest me dit alors qu'il avait, lui aussi, trouvé quelque chose de bon à manger, mais que c'était assez profondément caché dans l'eau et qu'il craignait de se mouiller en voulant l'atteindre. « Ce sont des moules, interrompit Jack, quelle belle trouvaille! des moules! je n'en voudrais pas manger, moi.

— Et si c'étaient des huîtres! répliqua fièrement Ernest, je vais m'en assurer. » Il partit, accompagné de son frère François. Bientôt nous les vîmes revenir avec deux pleins mouchoirs d'huîtres et du sel blanc ramassé dans le creux des rochers, où le soleil avait fait volatiliser l'eau de mer.

La soupe était prête. Les écailles d'huîtres devaient nous servir de cuillers. Pour commencer notre repas, nous n'attendions plus que Fritz, qui arriva enfin d'un air mystérieux, les deux mains cachées derrière le dos. « Je n'ai rien trouvé, » nous dit-il. Mais ses frères, qui déjà l'entouraient, s'écrièrent

tous ensemble : « Si; tu as trouvé quelque chose! un cochon de lait! un cochon de lait! Où l'as-tu pris? » Et Fritz nous présenta sa capture. Après l'avoir félicité sur sa chasse, je le blâmai de son mensonge, et lui dis qu'il ne fallait jamais déguiser la vérité, même en riant. Il rougit et me promit de se souvenir de ma réprimande.

Alors il nous raconta que de l'autre côté du ruisseau il avait trouvé un pays admirable rempli de beaux arbres, et qu'il avait vu sur le bord de la mer une grande quantité de caisses, de tonneaux et de pièces de bois de toutes sortes. « N'irons-nous pas chercher tout cela, mon père? me demanda-t-il. Et le navire, n'y retournerons-nous pas pour en tirer notre bétail et surtout la vache? Changeons de domicile; ici le soleil nous brûle; plus loin, nous aurons l'ombrage des palmiers.

— Patience, patience, Fritz! lui répliquai-je : chaque jour suffit à sa peine ; nous verrons ce qu'il nous faudra faire demain et après-demain; avant tout, dis-moi si tu as découvert quelque trace de nos malheureux compagnons.

— Aucune, ni d'homme vivant ni d'homme mort.

— Espérons encore! interrompit ma femme : peut-être un bâtiment les aura-t-il recueillis en route. »

Je ne dis rien; seulement, en moi-même, je réfléchis sur les dangers d'un embarquement fait en tumulte au milieu de l'effroi général.

Fritz reprit son récit : « J'ai vu plusieurs autres animaux de la même espèce que celui-ci. Ils m'ont paru fort singuliers; leurs habitudes diffèrent de celles des porcs ordinaires : ils sautent légèrement; ils portent l'herbe à leur bouche à la manière des écureuils. »

Pendant ce temps Ernest, le sérieux observateur, examinait, palpait, retournait en tous sens le prétendu cochon de lait; puis il s'écria d'un ton solennel : « Ton porc n'est point un porc; je lui vois des dents incisives comme aux rongeurs; c'est un agouti.

— Très-bien, j'y consens, monsieur le savant, dit Fritz en s'inclinant du côté de son frère.

— Allons, repris-je à mon tour, ne te moque point de ton frère, Fritz. Ernest a raison : cet animal est un agouti, ses mœurs se rapprochent assez de celles de nos lièvres; il vit de fruits et se cache sous les racines des chênes. »

Durant notre discussion scientifique, Jack s'efforçait, mais en vain, d'ouvrir une huître avec son couteau. J'en fis donc mettre plusieurs sur le feu, où leurs valves ne tardèrent point à s'écarter d'elles-mêmes. « Tenez, dis-je aux enfants, vous pourrez goûter les huîtres, mets si recherché en Europe, et que, pour ma part, je n'estime pas beaucoup; soyez juges vous-mêmes en cette matière. »

J'en avalai une; Jack suivit mon exemple, en faisant une horrible grimace, comme quand on prend une médecine; ses trois frères déclarèrent unanimement que les huîtres étaient chose détestable.

Pendant que nous mangions, les chiens pensaient aussi à prendre leur repas. Ayant découvert l'agouti rapporté par Fritz et déposé au pied d'un arbre, ils se mirent à le déchirer à belles dents. Le jeune chasseur, furieux à cette vue, arme son fusil et se dispose à tuer les chiens. Ernest, heureusement, détournant le canon, l'arrête; mais il ne peut empêcher son frère de se ruer sur les pauvres Turc et Bill à coups de pierres, de leur lancer même son fusil, dont le bois se brisa en morceaux. Je fus vivement peiné de voir mon fils aîné ainsi transporté de colère, et je lui reprochai cette violence de caractère, qui affligeait sa mère et était un mauvais exemple pour ses frères. Ce cher enfant, qui, malgré son extrême vivacité, avait le cœur excellent, me fit ses excuses, versa quelques larmes de repentir et redevint calme.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon; les poules se rassemblaient autour de nous pour ramasser nos miettes; ma femme, qui s'en aperçut, tira le sac mystérieux jeté par

elle dans la cuve du petit François, et en prit quelques poignées d'avoine, de pois et d'autres graines, que notre volaille mangea avec avidité. Je lui fis remarquer que ces graines pourraient nous être plus tard, à nous-mêmes, d'une grande utilité; elle les remplaça, comme nourriture de nos poules, par des morceaux de biscuit.

Nos pigeons se perchèrent dans le creux des rochers; les poules prirent pour juchoir le bâton de notre tente, et les oies et les canards se cachèrent dans les joncs du ruisseau; tout annonçait l'heure du sommeil. Je rappelai mon petit monde; je chargeai nos armes, et, après avoir fait notre prière du soir, nous nous retirâmes dans notre tente.

La nuit vint tout à coup sans crépuscule, au grand étonnement de mes enfants. « Ces ténèbres subites me font croire, leur dis-je, que le lieu où nous nous trouvons est voisin de l'équateur, ou, du moins, qu'il est situé entre les deux tropiques : le crépuscule est produit par les rayons du soleil brisés dans l'atmosphère; or, plus ces rayons frappent la terre obliquement, plus leur lueur affaiblie éclaire d'espace; au contraire, si ces rayons se rapprochent de la perpendiculaire, moins l'espace embrassé par eux est étendu, plus vite, par conséquent, la nuit succède au jour. »

Après avoir examiné encore une fois les alentours de ma tente, j'en fermai l'entrée. A minuit le coq chanta et je m'endormis. Je m'aperçus qu'autant le jour avait été chaud, autant la nuit fut froide. Il nous fallut même nous serrer comme de vrais moutons pour nous réchauffer mutuellement; néanmoins, grâce à notre extrême fatigue, nous goûtâmes quelques heures d'un bon sommeil.

CHAPITRE II

Le réveil au chant du coq. — Le déjeuner de homard. — Excursion dans l'île. — Les calebasses. — Les cannes à sucre. — Les singes nous fournissent des noix de coco. — Retour auprès de notre famille. — Joyeux accueil. — Les fromages de Hollande. — Le pingouin rôti à la broche.

Dès l'aube, le chant de nos coqs nous réveilla; nous délibérâmes, ma femme et moi, sur ce qu'il y avait de plus important à faire ce jour-là. Il fut décidé que j'irais de l'autre côté du ruisseau avec Fritz pour tâcher de découvrir les traces de nos malheureux compagnons et examiner en même temps le pays; ma femme devait rester avec les enfants. Je la priai donc de nous faire promptement à déjeuner pour que nous pussions partir avant la grande chaleur. Elle me répondit d'un ton triste qu'elle n'avait qu'un peu de soupe à nous offrir. « Mais, lui demandai-je, où donc est le homard de Jack?

— Réveille Jack ainsi que ses frères, me répliqua-t-elle, et nous saurons à quoi nous en tenir au sujet du homard. En attendant, je vais allumer du feu et faire chauffer de l'eau. »

Les enfants furent bientôt debout, et Ernest, d'ordinaire si paresseux, se leva sans murmurer. Jack alla chercher son homard dans une fente de rocher où il l'avait caché, craignant qu'il ne fût dévoré par les chiens, comme l'agouti. Je lui demandai s'il voudrait bien laisser prendre à son frère aîné un morceau de l'animal pour provision de bouche pendant son voyage. A ce mot de voyage, mes enfants ouvrirent de grands yeux, sautèrent joyeusement et s'écrièrent tous ensemble : « Un voyage! un voyage! nous en sommes!

— Pour cette fois, leur dis-je, il faut renoncer à partir avec Fritz et moi. Un voyage fait avec vous et votre mère serait

beaucoup trop long ; et puis, comment vous défendriez-vous, en cas de péril? Restez donc ici. Bill vous gardera et Turc viendra avec nous. »

Jack offrit de bon cœur son homard tout entier à Fritz, quoique Ernest lui fit observer judicieusement que nous aurions sans doute la chance de trouver en route des noix de coco, comme Robinson dans son île.

Fritz apprêta nos armes et garnit nos gibecières de provisions convenables; quand il vit son fusil brisé la veille par lui dans un mouvement d'aveugle colère, il ne put s'empêcher de rougir et me demanda d'une voix timide à en prendre un autre, ce que je lui accordai; je lui donnai en plus une paire de pistolets de poche, en gardant une autre paire pour moi et une hache, que je passai par le manche à ma ceinture de matelot.

Ma femme nous avertit que le déjeuner était prêt. Le homard, arrangé avec de l'eau et du sel, nous parut coriace et d'un goût peu agréable; nous en réservâmes quelques morceaux pour notre voyage avec du biscuit et une bouteille d'eau fraîche.

Fritz était impatient de partir avant que la chaleur devînt trop forte. « Il nous reste une chose très-importante à faire, lui dis-je.

— Quoi donc, mon père? prendre congé de ma mère et de mes frères?

— Ce n'est point cela seulement, s'écria Ernest; je devine bien : nous n'avons point encore récité nos prières.

— C'est cela même, répliquai-je : nous nous occupons bien des soins et de la nourriture de notre corps, et nous oublions notre âme. »

Alors Jack se mit à faire le sonneur de cloches en criant : *Bom, bom, bidibom, bidibom.* Je le blâmai vivement de cette bouffonnerie inconvenante et lui ordonnai de s'éloigner, parce que je ne le trouvais pas digne d'unir ses prières aux nôtres. Alors il s'agenouilla et dit d'une voix émue qu'il de-

mandait pardon de sa faute au bon Dieu et à moi. Je l'embrassai, et nous partîmes après nous être recommandés à la divine providence. La séparation fut douloureuse, et déjà nous étions assez loin que nous entendions encore les tristes adieux de ceux que nous avions quittés.

La rivière présentait des deux côtés des bords si escarpés, qu'il nous fallut la remonter longtemps par un passage étroit avant de pouvoir trouver un gué. Enfin, ayant atteint l'autre rive, nous nous mîmes à suivre le rivage de la mer. Tout à coup, derrière nous, dans les hautes herbes, un grand bruit se fit entendre. Je frémis intérieurement en pensant que ce pouvait être un tigre ou une autre bête féroce attirée par notre présence. Fritz, calme, immobile, arma son fusil et attendit... Il fit bien de ne pas lâcher son coup; il aurait tué... notre pauvre Turc, que nous avions oublié au moment du départ, et qui, maintenant, nous rejoignait. Vous pensez qu'il reçut un bon accueil et force caresses. Je louai Fritz de son sang-froid.

Nous continuâmes notre route, regardant de tous côtés, examinant même le sable du rivage pour voir si nous ne découvririons pas les traces de nos malheureux compagnons; Fritz voulait tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre d'eux, s'ils se trouvaient dans ces parages. Je lui dis: « Ton idée est bonne; malheureusement tu courrais risque, en même temps, d'être entendu des bêtes féroces et des sauvages, qui viendraient à nous pour nous tuer.

FRITZ. — Au surplus, mon père, pourquoi courir à la recherche de ces matelots, qui nous ont abandonnés si indignement dans le navire?

MOI. — Pour plusieurs bonnes raisons, mon fils. D'abord il ne faut pas rendre le mal pour le mal; ensuite, ces hommes nous seraient utiles dans l'île; enfin, et c'est la raison principale, s'ils ont échappé au naufrage, n'ayant pas emporté, comme nous, beaucoup de choses du navire, ils meurent peut-être de faim!

FRITZ. — En attendant, nous parcourons inutilement ce rivage, tandis que nous pourrions retourner au navire et sauver notre bétail.

MOI. — Quand il se présente simultanément plusieurs devoirs à remplir, on doit commencer par le plus important et le plus noble : or il est plus important et plus noble de chercher à secourir des hommes que de s'occuper d'animaux. D'ailleurs, les animaux ont de la nourriture pour plusieurs jours; la mer est tranquille, et le navire n'a rien à craindre d'ici à quelque temps. »

Nous continuions à avancer, et bientôt nous arrivâmes à un bois assez étendu. Des arbres touffus, un clair ruisseau, nous invitèrent à nous reposer. Autour de nous volaient toutes sortes d'oiseaux plus remarquables par leur plumage varié que par la beauté de leur chant. Fritz crut voir à travers le feuillage un animal assez semblable à un singe. Turc, par ses signes d'inquiétude, ses aboiements, sa tête levée en l'air, nous confirma dans cette idée. Mon fils courut vers un des plus gros arbres, mais son pied heurta si fort contre un corps rond, qu'il faillit tomber. Il ramassa ce corps rond et me l'apporta pour savoir ce que c'était. Les filaments dont il était entouré le lui avaient d'abord fait prendre pour un nid.

Je lui dis que c'était une noix de coco.

« J'ai lu, cependant, me répondit-il, que certains oiseaux bâtissent des nids de cette forme.

MOI. — C'est vrai, mon ami. Mais pourquoi toujours trop te hâter dans tes jugements? Examine donc les choses avec une plus sérieuse attention. Ce que tu regardes comme des brins d'herbe arrangés par le bec d'un oiseau est un ensemble de fibres végétales ; sous cette enveloppe se trouve la noix, et, dans la noix, le noyau. »

Nous cassâmes la noix ; malheureusement le noyau, dur et desséché, n'était plus mangeable, et Fritz, mécontent, étonné, s'écria :

« C'est là ce noyau si délicieux que le savant Ernest nous a tant vanté !

MOI. — Allons, pourquoi te moquer de ton frère ? Ce qu'il t'a dit est vrai : quand les noix de coco ne sont pas encore mûres, elles contiennent un lait agréable et rafraîchissant ; mais plus la noix mûrit, plus l'amande devient dure, et le lait contenu intérieurement s'épaissit et se dessèche ; si le terrain sur lequel la noix tombe est favorable, bientôt, par ces trois petits trous que tu remarques près de la queue, sort un germe qui s'implante dans le sol et fait rompre la coque. Tu dois te souvenir d'un phénomène analogue qui se produit pour le noyau de pêche ou d'abricot. Ainsi, dans la nature, tout nous fournit des occasions d'admirer le Créateur. »

Nous continuâmes à marcher à travers des lianes et d'autres plantes grimpantes entrelacées aux arbres et qui nous barraient le passage ; il fallait nous frayer un chemin à coups de hache. Nous atteignîmes une clairière où Fritz remarqua avec surprise des arbres qui, au lieu de porter leurs fruits sur leurs branches, les portaient sur leur tronc. Ayant détaché un de ces fruits, il lui trouva assez de ressemblance avec une courge.

« C'est, en effet, une courge, lui dis-je ; la coque de ce fruit sert à faire des assiettes, des écuelles, des verres et d'autres ustensiles ; l'arbre qui donne ces courges s'appelle *calebassier*. Devines-tu pourquoi ces fruits sont attachés au tronc au lieu de l'être aux branches ?

FRITZ. — Les branches seraient trop faibles pour supporter le poids de ces courges.

MOI. — Très-bien. Tu trouves la vraie raison.

FRITZ. — Ces courges sont-elles bonnes à manger ?

MOI. — Oui, mais leur goût n'est pas des plus agréables. Les sauvages estiment surtout la courge pour les usages dont je t'ai parlé ; de plus, elle leur sert à faire cuire leurs aliments.

FRITZ. — Mais cette coque doit brûler sur le feu !

MOI. — Je ne te dis pas que cette coque puisse aller au feu.

FRITZ. — Comment fait-on cuire des aliments sans feu?

MOI. — Il est vrai qu'on ne saurait se passer de feu pour la cuisson des aliments. Écoute-moi. Les sauvages commencent par faire rougir au feu des pierres grosses comme un œuf, puis ils les jettent une à une dans la calebasse pleine d'eau ; de cette manière, le liquide arrive peu à peu au degré de chaleur nécessaire pour cuire soit la viande, soit le poisson, soit les légumes. Façonnons chacun une de ces calebasses, que nous rapporterons à ta mère. »

Fritz essaya de se servir de son couteau, mais il ne fit rien de bon. Pour moi, je serrai fortement la calebasse par le milieu, au moyen d'une corde, et, de cette manière, je la coupai en deux parties parfaitement égales, formant chacune deux écuelles.

« Tiens ! dit Fritz, comment cette idée vous est-elle venue, papa?

MOI. — J'ai lu dans des livres de voyages que les sauvages se servent de cordes pour couper beaucoup d'objets. Je me suis souvenu de cela à propos. Maintenant veux-tu savoir comment on fait des bouteilles ou des flacons? On entoure la courge, pendant qu'elle est jeune, avec des bandes de toile ou d'écorce; la partie comprimée reste étroite, tandis que la partie libre arrive à son développement naturel. »

Nous coupâmes encore plusieurs calebasses, et, avant de repartir, les ayant remplies de sable fin, nous les laissâmes sécher au soleil.

Après quelques heures de marche, nous atteignîmes le sommet d'une colline élevée d'où nos yeux embrassèrent un immense horizon. La lunette d'approche ne nous fit découvrir aucun de nos compagnons, ni rien qui prouvât que cette île fût habitée. Pour consolation, la nature étalait devant nous ses pompes et sa magnificence : vertes prairies,

beaux arbres, doux et suaves parfums répandus dans l'air, ciel bleu et transparent au-dessus de nos têtes ; à nos pieds, golfe arrondi renfermant une mer calme et paisible, toute brillante de la lumière du soleil, qui se mirait dans ses ondes. Ce spectacle admirable ne m'empêchait point de gémir intérieurement sur le sort de nos malheureux compagnons. « Eh bien, dis-je à Fritz, Dieu veut, sans doute, que nous vivions ici solitaires. Tu vois le pays qu'il nous faudra habiter jusqu'à l'heure de notre délivrance, si cette heure doit venir. Soumettons-nous à la Providence ; tirons le meilleur parti possible de notre position présente.

FRITZ. — Je ne m'afflige point de nous voir seuls dans ce pays. Pourquoi regretterions-nous les gens du navire ?

MOI. — Ne parle pas ainsi, enfant ; les gens du navire, à qui tu reproches de nous avoir abandonnés, sont dignes de notre compassion. »

De la colline, nous descendîmes vers un bois de palmiers ; mais, avant d'y arriver, il nous fallut passer à travers un champ de roseaux si fortement entrelacés, qu'ils gênaient beaucoup notre marche. Nous avançions avec précaution de peur de rencontrer quelque reptile. Turc nous précédait. Je coupai un de ces roseaux pour m'en servir, en cas de besoin, contre les serpents ; ce ne fut pas sans étonnement que je vis tomber un jus épais de mon roseau. Je goûtai ce jus : c'était le jus de la canne à sucre. Je ne voulus pas faire savoir sur-le-champ mon heureuse découverte à Fritz ; je lui dis seulement de couper lui-même un des roseaux, ce qu'il fit, sans se douter de rien. Mais, quand il vit ses mains toutes poissées, il humecta ses lèvres du jus qui sortait par les deux extrémités de la canne et s'écria plein de joie : « Papa ! papa ! des cannes à sucre ! quel régal pour maman et mes frères quand je vais leur en rapporter ! »

Il suça avidement plusieurs tiges de cannes à sucre, et je fus obligé de le gronder de sa gourmandise.

« J'étais si altéré, dit-il, et ce jus est si rafraîchissant !

MOI. — Tu t'excuses précisément à la manière des ivrognes, qui boivent avec excès sous prétexte qu'ils ont soif et qu'ils trouvent le vin bon; c'est ainsi qu'ils dépensent tout leur argent et perdent la raison et la santé.

FRITZ. — Puis-je prendre quelques-unes de ces cannes pour ma mère et mes frères?

MOI. — Oui. Mais prends-en seulement autant que tes forces te permettront d'en porter; ne fais pas un dégât inutile des biens que Dieu t'offre. »

Nonobstant mon avis, ayant coupé une douzaine des plus grosses cannes, il les dépouilla de leurs feuilles, les attacha en faisceau et les mit sous son bras. C'était encore un fardeau assez lourd. Nous arrivâmes enfin au bois de palmiers, où nous fîmes halte pour prendre un léger repos. Tout à coup un grand nombre de singes, effrayés par notre présence et par les aboiements de Turc, sautèrent d'arbre en arbre autour de nous, faisant d'horribles grimaces, poussant des cris aigus et sauvages. Déjà Fritz les ajustait pour les tirer; je détournai le canon de son fusil. « Pourquoi, lui dis-je, veux-tu tuer ces pauvres bêtes?

FRITZ. — Les singes sont des animaux malfaisants. Regardez comme ils nous menacent. Oh! s'ils pouvaient nous mettre en pièces, ils le feraient volontiers.

MOI. — Ils ont bien raison d'être fâchés contre nous: nous avons troublé leur solitude et envahi leur domaine. Souviens-toi, mon fils, que tant qu'une bête ne nous nuit pas et que sa mort n'est pas utile à la conservation de notre vie, nous n'avons pas le droit de la tuer, ni même de la tourmenter pour satisfaire un caprice ou une vengeance insensés et cruels.

FRITZ. — Mais, enfin, un singe, c'est aussi une pièce de gibier.

MOI. — Pauvre gibier! Tiens, laissons-leur la vie et qu'ils nous donnent des noix de coco.

FRITZ. — Comment?

MOI. — Regarde; seulement gare à ta tête! »

Je pris des pierres, que je lançai contre les singes plutôt pour les mettre en colère que pour les blesser : à peine pouvais-je atteindre à la moitié de la hauteur des palmiers sur lesquels ils étaient. Cependant ils entrèrent en fureur et résolurent de nous rendre la pareille. Les voilà donc qui arrachent des noix et nous les jettent. Nous étions heureusement bien cachés. Nous eûmes bientôt autour de nous une grande quantité de noix dont nous bûmes le lait et que nous ouvrîmes ensuite avec la hache. Ce lait ne nous sembla pas d'un goût très-agréable, mais nous désaltéra. La crème qui s'attache intérieurement à la coque nous parut bien meilleure, surtout mêlée au jus de nos cannes. Maître Turc ne pouvait guère aimer ces friandises : il eut, pour sa part, le reste du homard et un morceau de biscuit un peu dur; il acheva d'apaiser sa faim en broyant quelques débris de cannes et de noix de coco.

La journée s'avançait. Je pris quelques cocos intacts et les liai par les queues; Fritz ramassa ses cannes et nous partîmes pour regagner notre habitation.

Fritz ne tarda pas à se plaindre de la pesanteur de son fardeau, qu'il mettait tantôt sur une épaule, tantôt sur une autre, tantôt sous le bras droit, tantôt sous le bras gauche; puis il s'arrêtait et poussait de profonds soupirs. « Non, s'écria-t-il enfin, je n'aurais jamais pensé qu'une douzaine de cannes à sucre fût si lourde à porter; je laisserais là le paquet si je ne désirais pas tant faire goûter de ce jus délicieux à ma mère et à mes frères.

— Patience et courage, mon enfant, lui dis-je; souviens-toi du panier de pains que portait Ésope : c'était d'abord un fardeau fort lourd et qui devint petit à petit plus léger; il en arrivera de même pour tes cannes : nous en sucerons plus d'une durant la route qui nous reste à faire. Donne-m'en d'abord une pour me servir de soutien, mets-en une à ta main, et attache les autres en sautoir sur ton dos avec ton

fusil. Il faut, dans la position où nous sommes, remédier aux difficultés et aux inconvénients par la réflexion. »

Fritz s'aperçut que je suçais de temps à autre le suc de ma canne, tandis que lui suçait la sienne en vain; rien ou presque rien n'arrivait à ses lèvres. Je lui dis alors de faire un trou au-dessus du premier anneau. Il m'obéit, et aussitôt il pompa le suc délicieux. Ayant fini de sucer mon bâton, je lui en demandai un autre. « Oh! papa, me répondit-il en riant, si nous continuons ainsi, je crains bien de ne pas rapporter grand'chose à la maison.

MOI. — Ne le regrette pas trop : les cannes coupées et transportées ainsi par un soleil brûlant ne peuvent conserver longtemps leur jus. Tâchons seulement de garder quelques morceaux intacts; nous retrouverons toujours bien le champ qui produit les cannes.

FRITZ. — Si le sucre nous manque, au moins j'aurai à offrir du lait de coco enfermé dans mon flacon de fer-blanc : ce sera encore un grand régal pour nos amis.

MOI. — Peut-être tes espérances seront-elles encore déçues de ce côté; si tu n'allais plus trouver que du vinaigre au lieu de lait doux! Le jus de coco, hors de la noix, s'altère très-vite.

FRITZ. — J'en serais désolé. Voyons que je le goûte. »

Il tira le bouchon, et la liqueur sortit du vase, mousseuse comme du vin de Champagne.

« Eh bien, ma prédiction commence à se réaliser.

FRITZ. — Oui, mais mon lait n'est point du vinaigre, il a plutôt le goût d'un vin doux et agréable. Buvez-en.

MOI. — C'est le premier degré de fermentation, et, comme la chaleur est bien forte, il faut craindre que ton vin ne devienne du vinaigre, et même, ensuite, de l'eau puante et sale. Buvons donc sans scrupule chacun un peu de ton lait de coco pendant qu'il est bon. A ta santé et à celle de notre famille! »

Fortifiés par ce breuvage, nous nous remîmes gaiement en

route. Bientôt nous eûmes atteint le petit bois où nous avions fait halte le matin; nous ramassâmes notre vaisselle de calebasse laissée sur le sable. Nous sortions du bois quand tout à coup Turc bondit comme un furieux sur une troupe de singes que nous n'avions pas vus d'abord et qui ne nous avaient point remarqués eux-mêmes; il saisit une guenon restée en arrière et occupée à caresser son petit. Vainement Fritz, perdant son chapeau et tout son bagage, courut pour l'arracher au chien : quand il arriva, la pauvre bête était étranglée, et son petit, caché dans les hautes herbes à quelques pas de là, regardait Turc en grinçant des dents. Alors je vis une scène comique et divertissante.

Le petit singe s'élança sur l'épaule de Fritz et s'accrocha si bien dans ses cheveux frisés, que ni cris, ni menaces, ni secousses, ne purent lui faire lâcher prise; du reste, je savais que cet animal n'était point dangereux; je rassurai donc mon fils, qui ne laissait pas d'avoir un peu peur. « Eh bien, lui dis-je en riant, ce singe qui vient de perdre sa mère te choisit pour son père nourricier. Pauvre orphelin! il ne saurait guère par lui-même comment subsister; d'un autre côté, une bouche de plus à nourrir est beaucoup pour nous.

— Oh! papa, répondit Fritz, veuillez me permettre de garder cet animal; j'en aurai soin, et peut-être un jour nous dédommagera-t-il de nos peines en nous aidant par son instinct à découvrir de bons fruits. »

Je consentis à sa demande. Pendant ce temps Turc achevait de dévorer la guenon, et l'effroi du petit singe fut extrême quand il vit revenir notre chien avec la gueule encore pleine de sang; il se réfugia dans les bras de mon fils et cacha sa tête dans ses vêtements. A la fin, Fritz, fatigué de le porter ainsi, se tourna du côté de Turc. « Allons! lui dit-il, pour expier ce que tu as fait, je veux mettre le singe sur ton dos. »

Il l'attacha en effet sur le dos de Turc, qui d'abord fut assez mécontent de servir de monture au singe. Nos caresses et

nos menaces le décidèrent à obéir. Le singe ne tarda pas à se tenir très-tranquille, tout en grimaçant de plus fort en plus fort.

« On nous prendrait, dis-je alors à Fritz, pour des gens qui mènent des bêtes curieuses à la foire. Que de cris de joie, que de bruyantes acclamations vont nous accueillir à notre retour !

FRITZ. — Jack surtout sera content, lui qui sait si bien faire des grimaces ! Il va trouver dans ce singe un parfait modèle à imiter et même à surpasser.

MOI. — Mon enfant, sois un peu plus charitable envers tes frères. Pourquoi donc vois-tu si clair dans les défauts des autres, au lieu de suivre l'exemple de ton excellente mère, qui cherche toujours à les dissimuler ? Prends garde : cette habitude de critique et de raillerie pourrait avoir, plus tard, de funestes conséquences. »

Fritz promit de profiter à l'avenir de mon observation. Nous avancions toujours en causant, et ainsi nous arrivâmes à notre ruisseau. Bill nous salua de ses joyeux aboiements, auxquels Turc répondit aussitôt et avec tant de force, que le cavalier-singe, tout effrayé, sauta de dessus son dos sur l'épaule de Fritz, qu'il ne voulut plus quitter ; pour Turc, il prit les devants et nous annonça à la famille, qui vint à notre rencontre. Nous nous embrassâmes tous. « Un singe ! un singe ! criaient les trois enfants ; un singe en vie ! quel bonheur !

— Il a une mine bien drôle et bien laide, dit le petit François. Et ces roseaux ! et ces boules ! »

Quand le tumulte fut calmé : « Mes chers amis, dis-je, Dieu a béni notre voyage, et la seule chose que nous regrettions est de n'avoir pas vu la moindre trace de nos malheureux compagnons.

— Sachons nous conformer à la volonté de Dieu, répondit ma pauvre femme. Je l'ai prié avec ferveur pendant votre absence, qui m'a paru bien longue. Parlez-nous de votre

excursion. Donnez-nous vos fardeaux; nous ne sommes point fatigués, puisque nous n'avons presque rien fait de la journée. »

Les enfants s'empressèrent autour de nous : Jack prit mon fusil, Ernest les noix de coco, le petit François les calebasses, ma femme ma gibecière.

Fritz distribua à ses frères les cannes à sucre, remit le singe sur le dos de Turc, et pria Ernest de se charger de son fusil. Celui-ci, malgré sa paresse, prit l'arme, mais ma femme ne tarda pas à l'entendre se plaindre de son lourd fardeau; elle lui ôta donc les noix de coco.

« Ah! dit Fritz, si Ernest savait ce que contiennent ces grosses bourres couvertes de filasse, il ne les céderait pas : ce sont de vraies noix de coco; des noix si chères à monsieur le naturaliste.

— Comment! comment! des noix de coco! s'écria Ernest; ma mère, rendez-les-moi, je les porterai sans être fatigué, et, s'il le faut, je laisserai là ce lourd bâton, qui, sans doute, n'est bon à rien.

— Si tu fais cela, dit Fritz, tu le regretteras beaucoup; sache que ce bâton est une canne à sucre. Je veux vous apprendre à tous comment on tire un jus délicieux de ce roseau. »

Mes enfants furent émerveillés, et ma femme elle-même éprouva un grand plaisir en voyant qu'elle aurait du sucre pour son ménage. Je lui expliquai nos découvertes de la journée et lui remis nos assiettes et nos plats de calebasse.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit qui marquait la place de notre cuisine, nous eûmes une agréable surprise en voyant rôtir autour d'un bon feu des poissons et une oie, tandis qu'une marmite placée au-dessus de la flamme laissait échapper l'odeur d'un bon bouillon. Non loin de l'âtre, dans un tonneau sauvé du naufrage, étaient d'excellents fromages de Hollande entourés de cercles de plomb.

« Ma chère amie, dis-je alors, nous ferons honneur à ton

souper, car nous avons grand'faim. Mais vraiment tu as été trop bonne de tuer une oie pour fêter notre retour. Je crois qu'il faut laisser ces animaux vivre et se multiplier.

— Rassure-toi, me répliqua ma femme, ce rôti n'a pas été pris dans notre basse-cour; c'est la chasse d'Ernest; il donne à cet animal un nom assez étrange, mais il déclare que la chair est bonne à manger.

ERNEST. — Je crois, mon père, que c'est une espèce de manchot regardé avec raison comme très-stupide : j'ai pu le tuer d'un coup de bâton.

MOI. — Comment avait-il les pieds et le bec?

ERNEST. — Les pieds garnis de membranes, comme les oiseaux aquatiques; le bec long, aplati, et légèrement recourbé à l'extrémité. J'ai mis en réserve la tête et le cou pour que vous puissiez juger vous-même la chose.

MOI. — Tu vois, mon fils, combien les systèmes raisonnables sont bons à étudier, pour les sciences naturelles : avec ces quelques caractères tu peux désigner les genres et les espèces. »

Ma femme nous interrompit alors et nous fit ouvrir les cocos, dont nous mangeâmes tous, ainsi que le singe. Quoique les poissons fussent un peu secs et le pingouin assez fade, il fallut s'en contenter. On nous raconta comment Jack et le petit François avaient été à la pêche le long de la levée.

Notre repas terminé, comme la nuit approchait, nous ne tardâmes pas à aller nous mettre au lit. Nos poules et nos oies, etc., etc., nous avaient déjà avertis qu'il était l'heure du repos. Le petit singe se cacha entre les bras de Jack et de Fritz, qui le couvrirent de mousse contre le froid. Moi-même, heureux d'être au milieu de mes chers enfants, je ne tardai pas à m'endormir. Tout à coup nos chiens, mis en sentinelles au dehors de la tente, poussèrent de longs hurlements. Je me levai; Fritz et ma femme, armés comme moi d'un fusil, m'accompagnèrent hors de la tente. A la clarté de la lune, nous vîmes douze chacals qui se battaient contre

Bill et contre Turc. Nos braves dogues avaient mis trois adversaires hors de combat, mais ils auraient succombé sous le nombre, quand nous accourûmes à leur secours; deux coups de fusil mirent les chacals en fuite; nos chiens arrêtèrent deux fuyards, qu'ils dévorèrent.

Rien ne troubla plus notre sommeil; nous nous réveillâmes sains et dispos. Il s'agissait de savoir à quoi nous passerions le nouveau jour qui commençait.

CHAPITRE III

Le tonneau de beurre. — Mon fils aîné et moi nous nous rendons au navire naufragé. — Notre chargement. — Notre invention singulière pour emmener le bétail. — Le requin; courage et sang-froid de Fritz. — Nous rejoignons notre famille. — La ceinture d'Ernest. — Les œufs de tortue.

« Ma chère amie, dis-je à ma femme, nous avons tant de choses à faire, que je ne sais vraiment pas par laquelle commencer. Un voyage au navire me semble nécessaire si nous voulons sauver notre bétail et des provisions que la mer peut engloutir d'un moment à l'autre; d'un autre côté, il faut songer à nous construire à terre une solide habitation.

— Avec de la patience, de l'ordre et du courage, répondit ma femme, tout arrivera à bonne fin. Je crains ce voyage au navire; mais, puisque tu le regardes comme nécessaire, commence par là. Demain nous penserons à autre chose : à chaque jour suffit son mal, comme l'a dit Notre-Seigneur, lui, le plus grand ami de l'humanité. Je resterai à terre avec nos enfants, à l'exception de Fritz, qui t'accompagnera. »

Je me levai et réveillai mes fils. Fritz sauta de son lit de mousse et d'herbe, tandis que ses trois frères bâillaient, se frottaient les yeux, étendaient les bras et avaient l'air de

regretter d'être tirés sitôt de leur sommeil. Fritz courut hors de la tente, ramassa un des chacals tués par nous cette nuit même et le mit debout en parade à l'entrée de notre demeure. Dès que nos chiens l'eurent vu, ils firent entendre d'horribles aboiements, et, le croyant en vie, ils voulaient s'élancer dessus. Les trois autres enfants, curieux de savoir ce qui se passait dehors, sortirent alors, Jack le premier, avec son singe, qui, à la vue du chacal, rentra précipitamment et se coucha sous nos matelas de mousse et d'herbe. Ernest déclara que le chacal était un renard; Jack voulait que ce fût un loup, tandis que le petit François le prenait pour un chien jaune.

« Monsieur le savant, dit alors Fritz à Ernest, comment se fait-il que vous, qui avez si bien reconnu l'agouti, vous ne reconnaissiez pas le... chacal?

— Tu ne sais probablement le nom de cet animal, répliqua Ernest d'un ton irrité, que parce que papa te l'a appris.

— Allons! calmez-vous, dis-je à mon tour en intervenant. Toi, Ernest, il faut supporter patiemment d'être repris quand tu te trompes; toi, Fritz, sois moins moqueur et moins mordant dans tes observations. Au surplus, pour vous faire tomber d'accord, apprenez que cet animal a donné matière à bien des discussions entre les naturalistes : le chacal tient, tout à la fois, du loup, du renard et du chien.»

Les deux enfants firent la paix; et alors vinrent des questions, des observations, des commentaires sans suite et sans fin.

« Mes amis, leur dis-je, il ne faut jamais commencer sa journée sans prier Dieu; prions-le donc maintenant. » Ils se mirent tous à genoux autour de moi et invoquèrent le Seigneur. Ensuite, on pensa au déjeuner. Nous n'avions pas autre chose que du biscuit, et du biscuit même assez dur. Nous dûmes nous en contenter. Pendant que nous le mangions avec du fromage, Ernest découvrit du beurre salé

dans une tonne jetée au rivage par la mer; il revint tout joyeux nous chercher, et, ensemble, nous courûmes au tonneau, dont Fritz, toujours ami des moyens les plus expéditifs, voulait faire sauter les cercles à coups de hache. Sa mère l'en empêcha en lui disant que tout le beurre se fondrait à la chaleur du soleil et coulerait. Je pratiquai un trou à l'aide d'une grosse vrille, et je pris seulement la quantité de beurre dont nous avions besoin pour le moment. Nos tartines nous semblèrent délicieuses; à la vérité, le biscuit était toujours dur; mais l'un de nous eut l'idée de le présenter au feu, ce qui le rendit quelque peu tendre. Nos chiens nous laissèrent déjeuner sans nous importuner : leur repas nocturne n'était apparemment pas encore digéré. Nous vîmes alors qu'ils avaient autour du cou de larges et profondes blessures; ma femme les pansa avec du beurre, qu'elle eut soin d'abord de laver dans l'eau froide pour enlever une partie du sel. Ce remède réussit très-bien. Fritz prit de là occasion de nous conseiller de mettre au cou de Bill et de Turc de solides colliers garnis de pointes de fer. « Je me charge de leur faire à chacun un collier, dit Jack, toujours prompt à s'offrir, pourvu que maman veuille m'aider.

— Oui, mon petit empressé, dit la mère, je t'aiderai, si tu veux t'occuper sérieusement de cela. »

Je fis alors connaître à mes enfants l'expédition décidée pour la journée. Je les invitai à être soumis, obéissants à leur mère, à prier Dieu de nous ramener sains et saufs; après quoi je convins avec ma femme de quelques signaux qui devaient nous servir à communiquer ensemble, malgré la distance. Ainsi un morceau de toile attaché à une perche plantée sur le rivage indiquait que tout était en sûreté à terre; cette toile abaissée, huit coups de fusil tirés par elle et par Ernest, indiqueraient qu'il fallait nous hâter de revenir. Je la prévins aussi que, probablement, il nous faudrait passer la nuit sur le navire, Fritz et moi.

Nous ne prîmes que des armes et des munitions, dans la

certitude de trouver des vivres sur le bâtiment. Fritz, désireux de faire goûter à son singe du lait de chèvre, l'emmena avec lui.

Nous nous embarquâmes dans nos cuves, tristes, le cœur ému et après nous être embrassés tous. Parvenus au milieu de la baie, nous sûmes profiter d'un fort courant formé par la rivière à son embouchure, pour nous rapprocher de notre but ; ainsi, sans ramer, ayant soin de guider seulement notre embarcation, nous fîmes les trois quarts du trajet et achevâmes le reste par quelques coups d'avirons.

Ayant attaché notre bateau, nous entrâmes dans l'intérieur du navire par l'ouverture que j'avais faite en le quittant.

Fritz courut aussitôt porter de la nourriture aux animaux rassemblés sur le pont. Ces pauvres bêtes nous saluèrent par leurs bêlements, leurs mugissements, leurs cris divers : et leur joie venait surtout du plaisir que leur faisait notre venue, car elles avaient encore du fourrage en quantité suffisante. Fritz mit son singe auprès d'une chèvre, dont il suça le pis en faisant force grimaces de plaisir. Je demandai alors à Fritz par quoi il fallait commeneer, tout en prenant, à notre tour, un peu de nourriture.

« Mon père, répondit Fritz, m'est avis que nous devons d'abord mettre une voile à notre embarcation.

MOI. — Ah ! par exemple ! voilà une singulière idée ! Es-tu fou ? Selon toi, il n'y a rien de plus urgent à faire maintenant ?

FRITZ. — J'ai senti en venant un vent assez vif qui me soufflait au visage. Or je réfléchis que le courant ne pourra pas nous aider pour le retour, tandis que ce vent nous favoriserait ; notre bâtiment va être lourd ; je ne sais pas encore très-bien ramer.

MOI. — Ton idée est bonne. Apporte une perche, qui nous servira de mât, et une plus mince pour attacher la voile. »

Fritz exécuta mes ordres. Il eut soin, de plus, d'attacher transversalement une planche sur une des cuves, et, par un trou fabriqué dans cette planche formant une sorte de pont, il fit entrer notre mât improvisé; je coupai ensuite un morceau de toile pour en former une voile triangulaire, je l'attachai à la vergue transversale : au moyen de cordes nous pouvions l'étendre et la resserrer à notre gré.

Fritz n'oublia pas de décorer la pointe du mât d'une petite banderole rouge en guise de pavillon. Cette vanité d'enfant me fit sourire, et je pensai en moi-même que la nature humaine est partout la même, dans le malheur comme dans la prospérité; j'avoue que moi-même je ne tardai pas à prendre un certain plaisir à voir ainsi flotter ce chiffon au souffle du vent.

Cependant le soir approchait; nous ne devions pas songer à retourner auprès des nôtres pendant les ténèbres. Nous leur fîmes les signaux convenus, auxquels ils répondirent de manière à nous rassurer complétement sur leur compte.

Ayant ôté de notre embarcation les pierres que nous y avions mises pour nous servir de lest, nous la remplîmes de choses utiles : poudre, plomb, clous, marteaux, outils de toute sorte qu'on avait embarqués en très-grande quantité à destination d'un établissement colonial dans les forêts d'Amérique. Je n'oubliai pas non plus les cuillers, les fourchettes, les couteaux. Je trouvai aussi plusieurs couverts d'argent, des plats du même métal, d'autres d'étain, et, à côté, une caisse pleine de flacons de vins fins; puis des grils, des casseroles, des chaudrons, des poêles à frire, des rôtissoires, etc. Parmi les provisions de bouche je choisis des jambons de Westphalie, des tablettes de bouillon, des légumes secs et des grains.

Fritz me rappela que, nos lits de mousse étant assez durs, il fallait emporter des hamacs et des couvertures de laine. Pour lui, grand amateur d'armes, il prit je ne sais combien de sabres, de couteaux de chasse et de fusils. Dans

la dernière cuve je mis du soufre, de la toile à voile, des ficelles et des cordages.

Notre bâtiment était extrêmement chargé ; peut-être même aurais-je ôté quelque chose à ma cargaison, si la mer n'eût pas été calme et paisible. Par précaution, pour la nuit, nous mîmes chacun une sorte de corset de liége.

Un feu très-brillant allumé par les nôtres sur les rochers nous empêcha d'avoir aucune inquiétude sur leur sort; pour réponse, nous attachâmes quatre lanternes à notre mât.

Après avoir prié Dieu, nous nous couchâmes dans nos cuves, où le sommeil ne tarda pas à venir nous reposer des fatigues de la journée.

Dès l'aube, je fus sur le pont du navire, et, à l'aide de notre télescope braqué sur le rivage, je pus voir ma femme sortir de la tente. Elle paraissait regarder avec attention du côté de la mer, et son pavillon blanc flotta bientôt en l'air; j'éprouvai une grande joie, maintenant que j'étais sûr que ma famille n'avait couru aucun danger. Nous déjeunâmes avec appétit, et je dis à Fritz : « Mon enfant, il va falloir quitter encore une fois ces pauvres bêtes vers lesquelles, peut-être, nous ne reviendrons plus. Si nous tâchions d'en sauver quelques-unes?

FRITZ. — Faisons un radeau et attachons-les dessus.

MOI. — C'est une entreprise difficile, et d'ailleurs espères-tu que la vache, la truie, l'âne, les chèvres, se tiendront tranquillement sur le radeau?

FRITZ. — Jetons, sans façon, le cochon à la mer : son large ventre le soutiendra bien, et, s'il faut l'aider, nous le traînerons au moyen d'une corde passée à l'une de ses pattes.

MOI. — Très-bien; et les autres animaux?

FRITZ. — Mettons-leur à tous des corsets natatoires comme nous en avons nous-mêmes; il ne manque pas de liége ici.

MOI. — Encore très-bien. Allons, vite à l'ouvrage! »

Un mouton fut d'abord pourvu d'un corset de liége et


Ex-libris
Charles
Kofoid

... tenons-nous sur nos gardes : il
... une fois. »
... Quelques minutes après nous
... et nos bêtes.
... avec de grandes démonstrations
... de natation inventé par nous
...
... femme, jamais je n'aurais trouvé
...
... honneur, répondis-je : Fritz est
...
... fils; il fallut ensuite songer à
... Jack se chargea d'ôter aux ani-
... et leurs tonneaux. Mais l'âne
..., et Jack, montant dessus, le
... mains, l'amena vers nous tout
... réussirions mieux. Le cavalier
... faut l'avouer, une singulière tour-
... empêcher d'en rire, et notre
... nous vîmes l'étrange accoutrement
... du corps une sorte de ceinture
... de poils jaunes et touffus dans la-
... pistolets.
...mandai-je, as-tu pris une pareille
...
...rique, me répondit-il d'un air fier
...dez nos chiens. »
... de nos chiens des colliers de même
... tout armés de longs clous. « C'est
... colliers et cette ceinture ?
..., et maman m'a aidé seulement
...
...-vous trouvé du cuir, du fil et des
...
... de Fritz a fourni le cuir : quant

jeté à la mer. Il disparut au milieu de l'eau, qui le couvrit avec bruit comme pour l'engloutir; nous le revîmes bientôt agitant les pieds, la tête, tout le corps, puis, à notre grande joie, il commença à nager avec facilité; quand il se sentait fatigué, il laissait pendre ses pieds, et la mer le portait doucement.

Ainsi furent attachés les chèvres et les autres moutons; mais, comme les corsets de liége eussent été insuffisants pour notre vache et notre âne, nous leur mîmes de chaque côté du dos, en manière de bâts, de gros tonneaux vides et bien fermés. L'âne fut jeté à l'eau et enfonça comme avait fait le mouton, puis il se mit à nager d'un air brave et superbe qui lui mérita nos applaudissements; le tour de la vache arriva, et tout se passa bien pour elle, comme pour le reste du bétail. Le cochon seul se débattit avec colère et gagna le rivage avant nous. Au moyen de cordes solides nouées aux cornes de nos autres bêtes et fixées aux côtés de notre bateau, nous remorquâmes cette cargaison vivante. Le vent nous poussa vers le rivage; sans ce vent favorable, jamais nous ne serions parvenus à avancer.

Fiers de notre ouvrage, heureux de voir comme nous marchions vite, nous nous assîmes au fond de nos cuves pour prendre quelque nourriture. Fritz jouait avec son singe; je regardais à l'aide de mon télescope ma femme et mes enfants accourus sur le rivage, quand, tout à coup, mon fils poussa un cri terrible. « Nous sommes perdus! regardez ce poisson monstrueux qui s'approche! »

Je regardai, et je vis un énorme requin qui s'avançait vers nous. Nous chargeons nos fusils, et, au moment où le monstre, d'un bond rapide, s'élançait sur une des brebis, Fritz le tire à la tête, et si juste et si bien, que le requin, meurtri, ensanglanté, gagne le large, renonçant à sa proie.

« Il en a assez, père, me dit mon fils.

— Très-bien, mon ami, ton coup est des plus heureux: on ne blesse que rarement les requins avec des armes à feu;

mais recharge ton fusil et tenons-nous sur nos gardes : il pourrait bien revenir encore une fois. »

Cette précaution fut inutile. Quelques minutes après nous abordions sains et saufs, nous et nos bêtes.

La famille nous accueillit avec de grandes démonstrations de joie, et admira l'appareil de natation inventé par nous pour conduire notre bétail.

« En vérité, nous dit ma femme, jamais je n'aurais trouvé un moyen si merveilleux.

— A tout seigneur tout honneur, répondis-je : Fritz est l'auteur du procédé. »

Ma femme embrassa son fils; il fallut ensuite songer à déballer notre cargaison. Jack se chargea d'ôter aux animaux leurs corsets de liége et leurs tonneaux. Mais l'âne rétif ne se laissa pas faire, et Jack, montant dessus, le frappant des pieds et des mains, l'amena vers nous tout équipé, pour voir si nous réussirions mieux. Le cavalier et le baudet avaient, il faut l'avouer, une singulière tournure; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, et notre hilarité augmenta quand nous vîmes l'étrange accoutrement de Jack : il portait autour du corps une sorte de ceinture très-large toute couverte de poils jaunes et touffus dans laquelle était une paire de pistolets.

« Où donc, lui demandai-je, as-tu pris une pareille ceinture?

— Elle est de ma fabrique, me répondit-il d'un air fier et content. Et puis, regardez nos chiens. »

Je vis autour du cou de nos chiens des colliers de même façon et de même couleur tout armés de longs clous. « C'est toi, Jack, qui as fait ces colliers et cette ceinture ?

JACK. — Oui, cher père, et maman m'a aidé seulement pour ce qu'il fallait coudre.

MOI. — Où donc avez-vous trouvé du cuir, du fil et des aiguilles ?

MA FEMME. — Le chac de Fritz a fourni le cuir : quant

jeté à la mer. Il disparut au milieu de l'eau, qui le couvrit avec bruit comme pour l'engloutir; nous le revîmes bientôt agitant les pieds, la tête, tout le corps, puis, à notre grande joie, il commença à nager avec facilité; quand il se sentait fatigué, il laissait pendre ses pieds, et la mer le portait doucement.

Ainsi furent attachés les chèvres et les autres moutons; mais, comme les corsets de liége eussent été insuffisants pour notre vache et notre âne, nous leur mîmes de chaque côté du dos, en manière de bâts, de gros tonneaux vides et bien fermés. L'âne fut jeté à l'eau et enfonça comme avait fait le mouton, puis il se mit à nager d'un air brave et superbe qui lui mérita nos applaudissements; le tour de la vache arriva, et tout se passa bien pour elle, comme pour le reste du bétail. Le cochon seul se débattit avec colère et gagna le rivage avant nous. Au moyen de cordes solides nouées aux cornes de nos autres bêtes et fixées aux côtés de notre bateau, nous remorquâmes cette cargaison vivante. Le vent nous poussa vers le rivage; sans ce vent favorable, jamais nous ne serions parvenus à avancer.

Fiers de notre ouvrage, heureux de voir comme nous marchions vite, nous nous assîmes au fond de nos cuves pour prendre quelque nourriture. Fritz jouait avec son singe; je regardais à l'aide de mon télescope ma femme et mes enfants accourus sur le rivage, quand, tout à coup, mon fils poussa un cri terrible. « Nous sommes perdus! regardez ce poisson monstrueux qui s'approche! »

Je regardai, et je vis un énorme requin qui s'avançait vers nous. Nous chargeons nos fusils, et, au moment où le monstre, d'un bond rapide, s'élançait sur une des brebis, Fritz le tire à la tête, et si juste et si bien, que le requin, meurtri, ensanglanté, gagne le large, renonçant à sa proie.

« Il en a assez, père, me dit mon fils.

— Très-bien, mon ami, ton coup est des plus heureux: on ne blesse que rarement les requins avec des armes à feu;

mais recharge ton fusil et tenons-nous sur nos gardes : il pourrait bien revenir encore une fois. »

Cette précaution fut inutile. Quelques minutes après nous abordions sains et saufs, nous et nos bêtes.

La famille nous accueillit avec de grandes démonstrations de joie, et admira l'appareil de natation inventé par nous pour conduire notre bétail.

« En vérité, nous dit ma femme, jamais je n'aurais trouvé un moyen si merveilleux.

— A tout seigneur tout honneur, répondis-je : Fritz est l'auteur du procédé. »

Ma femme embrassa son fils; il fallut ensuite songer à déballer notre cargaison. Jack se chargea d'ôter aux animaux leurs corsets de liége et leurs tonneaux. Mais l'âne rétif ne se laissa pas faire, et Jack, montant dessus, le frappant des pieds et des mains, l'amena vers nous tout équipé, pour voir si nous réussirions mieux. Le cavalier et le baudet avaient, il faut l'avouer, une singulière tournure; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, et notre hilarité augmenta quand nous vîmes l'étrange accoutrement de Jack : il portait autour du corps une sorte de ceinture très-large toute couverte de poils jaunes et touffus dans laquelle était une paire de pistolets.

« Où donc, lui demandai-je, as-tu pris une pareille ceinture?

— Elle est de ma fabrique, me répondit-il d'un air fier et content. Et puis, regardez nos chiens. »

Je vis autour du cou de nos chiens des colliers de même façon et de même couleur tout armés de longs clous. « C'est toi, Jack, qui as fait ces colliers et cette ceinture ?

JACK. — Oui, cher père, et maman m'a aidé seulement pour ce qu'il fallait coudre.

MOI. — Où donc avez-vous trouvé du cuir, du fil et des aiguilles ?

MA FEMME. — Le chac de Fritz a fourni le cuir : quant

jeté à la mer. Il disparut au milieu de l'eau, qui le couvrit avec bruit comme pour l'engloutir; nous le revîmes bientôt agitant les pieds, la tête, tout le corps, puis, à notre grande joie, il commença à nager avec facilité; quand il se sentait fatigué, il laissait pendre ses pieds, et la mer le portait doucement.

Ainsi furent attachés les chèvres et les autres moutons; mais, comme les corsets de liége eussent été insuffisants pour notre vache et notre âne, nous leur mîmes de chaque côté du dos, en manière de bâts, de gros tonneaux vides et bien fermés. L'âne fut jeté à l'eau et enfonça comme avait fait le mouton, puis il se mit à nager d'un air brave et superbe qui lui mérita nos applaudissements; le tour de la vache arriva, et tout se passa bien pour elle, comme pour le reste du bétail. Le cochon seul se débattit avec colère et gagna le rivage avant nous. Au moyen de cordes solides nouées aux cornes de nos autres bêtes et fixées aux côtés de notre bateau, nous remorquâmes cette cargaison vivante. Le vent nous poussa vers le rivage; sans ce vent favorable, jamais nous ne serions parvenus à avancer.

Fiers de notre ouvrage, heureux de voir comme nous marchions vite, nous nous assîmes au fond de nos cuves pour prendre quelque nourriture. Fritz jouait avec son singe; je regardais à l'aide de mon télescope ma femme et mes enfants accourus sur le rivage, quand, tout à coup, mon fils poussa un cri terrible. « Nous sommes perdus! regardez ce poisson monstrueux qui s'approche! »

Je regardai, et je vis un énorme requin qui s'avançait vers nous. Nous chargeons nos fusils, et, au moment où le monstre, d'un bond rapide, s'élançait sur une des brebis, Fritz le tire à la tête, et si juste et si bien, que le requin, meurtri, ensanglanté, gagne le large, renonçant à sa proie.

« Il en a assez, père, me dit mon fils.

— Très-bien, mon ami, ton coup est des plus heureux: on ne blesse que rarement les requins avec des armes à feu;

mais recharge ton fusil et tenons-nous sur nos gardes : il pourrait bien revenir encore une fois. »

Cette précaution fut inutile. Quelques minutes après nous abordions sains et saufs, nous et nos bêtes.

La famille nous accueillit avec de grandes démonstrations de joie, et admira l'appareil de natation inventé par nous pour conduire notre bétail.

« En vérité, nous dit ma femme, jamais je n'aurais trouvé un moyen si merveilleux.

— A tout seigneur tout honneur, répondis-je : Fritz est l'auteur du procédé. »

Ma femme embrassa son fils; il fallut ensuite songer à déballer notre cargaison. Jack se chargea d'ôter aux animaux leurs corsets de liége et leurs tonneaux. Mais l'âne rétif ne se laissa pas faire, et Jack, montant dessus, le frappant des pieds et des mains, l'amena vers nous tout équipé, pour voir si nous réussirions mieux. Le cavalier et le baudet avaient, il faut l'avouer, une singulière tournure; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, et notre hilarité augmenta quand nous vîmes l'étrange accoutrement de Jack : il portait autour du corps une sorte de ceinture très-large toute couverte de poils jaunes et touffus dans laquelle était une paire de pistolets.

« Où donc, lui demandai-je, as-tu pris une pareille ceinture?

— Elle est de ma fabrique, me répondit-il d'un air fier et content. Et puis, regardez nos chiens. »

Je vis autour du cou de nos chiens des colliers de même façon et de même couleur tout armés de longs clous. « C'est toi, Jack, qui as fait ces colliers et cette ceinture ?

JACK. — Oui, cher père, et maman m'a aidé seulement pour ce qu'il fallait coudre.

MOI. — Où donc avez-vous trouvé du cuir, du fil et des aiguilles ?

MA FEMME. — Le chac de Fritz a fourni le cuir : quant

jeté à la mer. Il disparut au milieu de l'eau, qui le couvrit avec bruit comme pour l'engloutir; nous le revîmes bientôt agitant les pieds, la tête, tout le corps, puis, à notre grande joie, il commença à nager avec facilité; quand il se sentait fatigué, il laissait pendre ses pieds, et la mer le portait doucement.

Ainsi furent attachés les chèvres et les autres moutons; mais, comme les corsets de liége eussent été insuffisants pour notre vache et notre âne, nous leur mîmes de chaque côté du dos, en manière de bâts, de gros tonneaux vides et bien fermés. L'âne fut jeté à l'eau et enfonça comme avait fait le mouton, puis il se mit à nager d'un air brave et superbe qui lui mérita nos applaudissements; le tour de la vache arriva, et tout se passa bien pour elle, comme pour le reste du bétail. Le cochon seul se débattit avec colère et gagna le rivage avant nous. Au moyen de cordes solides nouées aux cornes de nos autres bêtes et fixées aux côtés de notre bateau, nous remorquâmes cette cargaison vivante. Le vent nous poussa vers le rivage; sans ce vent favorable, jamais nous ne serions parvenus à avancer.

Fiers de notre ouvrage, heureux de voir comme nous marchions vite, nous nous assîmes au fond de nos cuves pour prendre quelque nourriture. Fritz jouait avec son singe; je regardais à l'aide de mon télescope ma femme et mes enfants accourus sur le rivage, quand, tout à coup, mon fils poussa un cri terrible. « Nous sommes perdus! regardez ce poisson monstrueux qui s'approche! »

Je regardai, et je vis un énorme requin qui s'avançait vers nous. Nous chargeons nos fusils, et, au moment où le monstre, d'un bond rapide, s'élançait sur une des brebis, Fritz le tire à la tête, et si juste et si bien, que le requin, meurtri, ensanglanté, gagne le large, renonçant à sa proie.

« Il en a assez, père, me dit mon fils.

— Très-bien, mon ami, ton coup est des plus heureux: on ne blesse que rarement les requins avec des armes à feu;

mais recharge ton fusil et tenons-nous sur nos gardes : il pourrait bien revenir encore une fois. »

Cette précaution fut inutile. Quelques minutes après nous abordions sains et saufs, nous et nos bêtes.

La famille nous accueillit avec de grandes démonstrations de joie, et admira l'appareil de natation inventé par nous pour conduire notre bétail.

« En vérité, nous dit ma femme, jamais je n'aurais trouvé un moyen si merveilleux.

— A tout seigneur tout honneur, répondis-je : Fritz est l'auteur du procédé. »

Ma femme embrassa son fils; il fallut ensuite songer à déballer notre cargaison. Jack se chargea d'ôter aux animaux leurs corsets de liége et leurs tonneaux. Mais l'âne rétif ne se laissa pas faire, et Jack, montant dessus, le frappant des pieds et des mains, l'amena vers nous tout équipé, pour voir si nous réussirions mieux. Le cavalier et le baudet avaient, il faut l'avouer, une singulière tournure; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, et notre hilarité augmenta quand nous vîmes l'étrange accoutrement de Jack : il portait autour du corps une sorte de ceinture très-large toute couverte de poils jaunes et touffus dans laquelle était une paire de pistolets.

« Où donc, lui demandai-je, as-tu pris une pareille ceinture ?

— Elle est de ma fabrique, me répondit-il d'un air fier et content. Et puis, regardez nos chiens. »

Je vis autour du cou de nos chiens des colliers de même façon et de même couleur tout armés de longs clous. « C'est toi, Jack, qui as fait ces colliers et cette ceinture ?

JACK. — Oui, cher père, et maman m'a aidé seulement pour ce qu'il fallait coudre.

MOI. — Où donc avez-vous trouvé du cuir, du fil et des aiguilles ?

MA FEMME. — Le chac de Fritz a fourni le cuir : quant

au fil et aux aiguilles, une bonne ménagère doit toujours en être pourvue. Aux hommes à penser aux grandes affaires, à nous les petites, qui ont quelquefois leur utilité; j'ai un sac enchanté d'où je tire beaucoup de choses. Dans l'occasion, adresse-toi à moi, tu seras content. »

Fritz se trouvait offensé, comme chasseur, de ce qu'en son absence on s'était permis de découper la belle peau de son chacal. Il cachait son dépit; mais Jack s'étant approché de lui : « Aie la bonté de te tenir à distance, lui dit-il, tu empestes, monsieur l'écorcheur! Cette odeur-là est sans doute aussi de ta fabrique?

— Non, monsieur, c'est de la vôtre, répliqua vivement Jack : vous aviez pendu votre chacal au soleil.

FRITZ. — Il se serait à la longue desséché dans sa peau, s'il vous avait plu de me laisser disposer de ma chasse à ma volonté.

MOI. — Fritz, pourquoi donc rechercher toujours la discussion? Ton frère a tiré le meilleur parti possible de cette peau. Il faut maintenant jeter le cadavre du chacal à la mer. Pour toi, Jack, ôte ta ceinture, ou mets-toi sous le vent, afin de ne pas nous incommoder par la mauvaise odeur.

MES ENFANTS. — Jack sous le vent! Jack sous le vent! »

Jack préféra laisser là sa ceinture pour le moment.

Cependant, nous étant rapprochés de la tente, je m'aperçus qu'il n'y avait rien de préparé pour le souper; je dis alors à Fritz d'aller nous chercher un jambon de Mayence enfermé encore dans un des tonneaux. Les enfants me regardèrent avec surprise et crurent que je plaisantais; mais, quand ils virent Fritz revenir tout joyeux, tenant à la main le jambon dont nous avions mangé un morceau : « Oh! oh! s'écrièrent-ils! quel régal! un jambon! un jambon!

— Avec le jambon, dit ma femme, je vous offrirai une douzaine d'œufs bien frais trouvés par nous dans l'excursion de ce matin : selon Ernest, ce sont des œufs de tortue. Je vais faire une bonne omelette.

MOI. — Comment, des œufs de tortue?

ERNEST. — Oui, papa, suivant toute probabilité : ils ont la forme de petites boules, sont doux au toucher et recouverts d'une membrane semblable à du parchemin humide; nous les avons trouvés enfouis dans le sable du rivage.

MOI. — Ce sont bien là les caractères des œufs de tortue. Et comment avez-vous fait cette merveilleuse découverte?

MA FEMME. — Nous vous conterons cela plus tard, après le souper, pour dessert.

MOI. — Soit. Pendant que tu feras l'omelette, j'irai, aidé des enfants, débarrasser entièrement nos bêtes de leur appareil natatoire. »

Cette besogne terminée, nous revînmes à la tente. Le couvert fut mis sur le fond d'un tonneau à beurre; les assiettes, les cuillers, les fourchettes, les couteaux, ne nous manquaient pas. L'omelette était vraiment excellente, et nous mangeâmes avec appétit de grosses tranches de jambon sautées dans la poêle, puis du beurre frais et du fromage de Hollande.

Les chiens, les poules, les pigeons, les brebis, les chèvres, toutes nos bêtes, en un mot, se rassemblèrent autour de nous et eurent part au festin, à l'exception des oies et des canards, qui préférèrent rester dans la baie, où ils trouvaient en abondance crabes et vermisseaux.

Quand nous eûmes raconté ce que nous avions fait sur le navire, ma femme se décida à nous instruire des événements mémorables survenus à terre en notre absence.

CHAPITRE IV

Excursion. — Les outardes. — L'arbre gigantesque. — Les œufs de tortue. — Ma femme me demande à transporter notre tente dans un autre endroit. — Nos observations à ce sujet. — Je cède à ses instances. — Le cadavre du requin. — Nous nous décidons à construire une sorte de pont-levis.

« Tu dis que tu as grand désir de savoir mon histoire; et cependant, depuis près d'une demi-heure, je cherche l'occasion de commencer sans que vous me le permettiez; vous ne perdrez rien pour attendre : *plus l'eau est lente à s'amasser, plus longtemps elle coule.*

« La première journée se passa sans aucun événement important; je ne quittai presque pas le rivage, d'où j'avais les yeux sur le navire pour voir vos signaux. Ce matin, sentant une chaleur plus insupportable qu'à l'ordinaire, dans ces lieux privés d'ombrage, je me rappelai tout ce que vous m'aviez dit sur cette belle contrée visitée par vous, deux jours auparavant; je résolus d'aller moi-même de ce côté avec mes enfants. Je leur fis part de mon projet après le déjeuner : chacun accueillit mes paroles avec joie, et nous prîmes les choses nécessaires au voyage. Les deux aînés se munirent de deux fusils, de deux couteaux de chasse, de deux gibecières remplies de vivres, de poudre et de plomb. Pour moi, je me chargeai d'un sac bien garni, d'un bidon d'eau et d'une hache.

« Ayant fermé soigneusement la tente, nous nous mîmes en route sous la garde de Dieu : nos deux chiens nous précédaient. Turc, qui reconnaissait si bien vos traces, nous guida jusque de l'autre côté du ruisseau, où alors nous allâmes un peu à l'aventure. Je portai le petit François sur mon dos. Dans ce désert, nos uniques défenseurs étaient

Jack et Ernest, qui savaient manier des armes à feu. Je pensais en moi-même que tu avais bien fait de leur apprendre, dès leur enfance, à se servir de fusils et de pistolets, malgré toutes mes craintes et les reproches même que je t'adressais alors dans ma tendresse maternelle un peu aveugle.

« Du sommet des hauteurs, nous fûmes charmés de l'aspect de cette magnifique contrée, et, pour la première fois depuis notre naufrage, je sentis un mouvement de joie dans mon âme. Je remarquai surtout un petit bois, non loin de nous, et ce fut de ce côté que je dirigeai notre marche. Il nous fallut traverser des herbes fort hautes où nous n'avancions qu'avec peine. Tout à coup, du milieu de ces herbes s'élance avec bruit un oiseau d'une grandeur extraordinaire ; avant que mes deux fils eussent pu l'ajuster, il était déjà bien loin.

« — Nous n'avons pas de chance, dit Ernest : si seulement mon fusil eût été armé dans le moment, je vous assure que l'oiseau serait à bas.

« — Cela n'est pas aussi certain que tu le crois, lui dis-je. Je profite de l'occasion pour te rappeler qu'un bon chasseur doit toujours être prêt. Ne t'attends pas à ce que les oiseaux t'envoient des messagers t'annoncer leur départ.

« — Je voudrais bien savoir, dit Jack, le nom de cet oiseau. Jamais je n'en ai vu de pareil jusqu'à ce jour.

« — C'est un aigle, dit le petit François : dans mes fables, j'ai lu que les aigles sont assez grands pour enlever des moutons : celui-ci est bien de taille à cela.

« — Un aigle ! répliqua Ernest, un aigle ! Crois-tu que tous les gros oiseaux sont des aigles ? Et puis, jamais les aigles ne font leur nid dans l'herbe. Il me semble plutôt que cet oiseau est une outarde, à en juger par les moustaches qu'il a près du bec. Allons toujours voir la place qu'il a quittée. »

« Nous nous dirigeâmes de ce côté, et à l'instant partit

du même endroit un oiseau semblable en tout au premier. Mes trois fils restèrent étonnés, la bouche béante, et le suivirent des yeux : je ne pus m'empêcher de rire d'eux. Ernest pleurait de colère ; Jack, d'un air fort comique, ôta son chapeau, et, saluant l'oiseau : — Au revoir, l'ami ! pour cette fois, nous nous montrons bons enfants envers toi ; mais reviens seulement de notre côté, et tu verras.

« A l'endroit d'où ces deux oiseaux étaient partis nous trouvâmes une espèce de nid vide très-grand, assez irrégulier et mal construit avec des herbes sèches ; à quelques débris d'œufs cassés, nous crûmes que les petits venaient d'éclore : l'agitation de l'herbe à peu de distance nous confirma dans notre conjecture ; mais nous cherchâmes sans rien trouver. Ernest dit d'un ton doctoral à François : — Ces grands oiseaux ne sont point des aigles : les aigles ne nichent pas dans l'herbe, comme je te l'ai déjà appris ; et, de plus, les aiglons sont incapables de courir au sortir de l'œuf; conclus donc que ce sont d'énormes poules ou de très-grosses perdrix, les seuls oiseaux qui puissent courir dès leur naissance.

« — Ou bien, repris-je, ce sont des oiseaux de la même famille, mais d'un autre nom : tu sais que les poules d'Inde, les paons, les pintades, etc., courent aussi dès leur éclosion.

« — Maman, répliqua Ernest, vous voudrez bien observer que tous les oiseaux dont vous parlez n'ont pas, comme ceux-ci, le ventre blanc et l'extrémité des ailes couleur de brique ; et puis, cette moustache est exactement semblable à celle que j'ai vue à l'outarde dans les gravures.

« — Tu as tout vu dans tes gravures, dit Jack ; j'aime bien mieux voir en réalité. Si Fritz était avec nous, il aurait abattu d'abord tes outardes, pour te laisser ensuite les comparer à ton aise avec tes gravures.

« — Mes enfants, leur dis-je, je suis contente que ces deux oiseaux aient échappé à vos terribles armes : ils ont

une couvée à soigner. Que deviendriez-vous si l'on tuait votre père ou votre mère? La passion de la chasse ne doit pas vous rendre cruels; il ne faut tuer que les animaux nuisibles à l'homme ou qui peuvent lui servir de nourriture. »

« Nous arrivâmes enfin dans le petit bois, où maître Ernest eut mille occasions de faire le savant : une foule d'oiseaux de toutes couleurs et au ramage varié semblèrent nous saluer à notre arrivée. Malgré les avis que j'avais donnés à mes fils quelques moments auparavant, ils avaient bien envie d'essayer leurs fusils. Je les en empêchai : les arbres sont si élevés en cet endroit, qu'à peine les balles auraient pu en atteindre le sommet. Jamais tu n'as vu d'arbres comme ceux-là. Leurs tiges, hautes et assez droites, semblent être soutenues en l'air, de tous côtés, par des racines ayant la forme d'arcs-boutants; une autre racine, plus mince que le tronc et partant perpendiculairement de son pied, est le pivot et le centre de cet édifice végétal.

« Jack grimpa, non sans peine, le long d'un de ces arcs-boutants, et, avec une ficelle, il mesura la circonférence du tronc un peu au-dessus des racines : il trouva plus de trente pieds; là où les racines entrent en terre, je mesurai, extérieurement, quarante pieds ou environ; je pense qu'il faut compter cinquante pieds de distance des racines aux premières branches. Le feuillage ressemble assez à celui des noyers : il est épais et répand au loin son ombrage : aussi l'herbe qui croît aux alentours est fraîche et bien fournie; point de ronces, point d'épines : on dirait un beau tapis vert. Nous choisîmes cette place pour déjeuner. Les provisions furent étalées sur le gazon ; l'eau d'un ruisseau voisin nous désaltéra. Les chiens, restés un peu en arrière, nous rejoignirent bientôt; mais, au lieu de nous demander de la nourriture, nous les vîmes, avec surprise, se coucher tranquillement à nos pieds et bientôt s'endormir.

« Contente d'avoir découvert ces lieux si charmants, et ré-

solue à ne pas nous aventurer davantage, je décidai qu'il fallait reprendre le chemin du logis, en suivant le bord de la mer, dans l'espérance de trouver encore des débris du vaisseau, dont nous pourrions retirer quelque utilité.

« Nous vîmes, en effet, des caisses, des ballots, des tonneaux, toutes choses trop lourdes pour être emportées par nous; il fallut nous contenter de pousser ces objets assez loin du rivage, afin que la marée ne les entraînât pas de nouveau. Pendant que nous étions tous occupés, nous remarquâmes que Turc et Bill fouillaient de leurs pattes et de leur museau le sable du rivage et avalaient avec avidité ce qu'ils trouvaient. Ernest courut vers eux et s'écria : — Maman! maman! des œufs de tortue! Nous en ramassâmes deux douzaines, laissant les chiens manger tranquillement les autres.

« C'est alors que nous vîmes au large la voile de votre bateau. D'abord François fut très-effrayé : il pensait que ce pouvait bien être un canot de sauvages. Ernest, de ses yeux perçants, vous avait reconnus. Nous courûmes en toute hâte vers le ruisseau, et bientôt nous avons pu vous rejoindre après votre débarquement. Voici toute mon histoire, mon cher ami; maintenant, promets-moi que nous irons nous établir demain avec toutes nos provisions près d'un des beaux arbres dont je t'ai parlé.

MOI. — Très-volontiers, ma chère amie, si la chose est possible; seulement, je crois devoir te dire que, si tes mesures sont exactes, le logement se trouverait trop haut placé. Quelle fatigue pour monter dans nos chambres et en descendre plusieurs fois par jour! Allons nous reposer en attendant, car la nuit arrive; demain nous verrons ce qu'il y aura à faire. »

Nous dormîmes tranquillement.

A notre réveil, je dis à ma femme : « Écoute, ma chère amie, la nuit a porté conseil; ton projet de changer de domicile présente bien des difficultés. Pourquoi quitter ce lieu

où la Providence semble nous avoir conduits à dessein? Ici, nous pouvons nous rendre assez vite sur notre navire; les rochers qui nous environnent nous défendent contre les attaques imprévues des bêtes féroces.

— Permets-moi une observation, me dit ma femme : cette barrière de rochers n'a point été infranchissable aux chacals, arrêtera-t-elle les tigres et les autres bêtes féroces? Quant aux richesses du navire, j'avoue franchement que, selon moi, nous sommes maintenant assez riches; puisse la mer engloutir bientôt le bâtiment, où je ne te vois jamais aller sans ressentir une mortelle frayeur! Tu n'as pas encore pu éprouver par toi-même combien la chaleur fait souffrir, parce que tu es toujours en course; mais je t'assure que sous la tente aussi bien que dehors nous étouffons.

— Eh bien, répliquai-je, venons-en à un arrangement qui nous contentera tous deux : nous établirons notre demeure dans tes arbres si vantés, et nous laisserons notre magasin de vivres et nos autres provisions dans ces rochers, où nous pourrons nous retirer en cas de pressant danger; si je le juge plus tard nécessaire, je ferai sauter quelques gros blocs de pierre avec de la poudre, et nous nous enfermerons si bien, qu'un chat ne parviendra pas jusqu'à nous sans notre permission. Avant tout il faut établir un pont sur le ruisseau pour pouvoir le traverser avec une partie de nos bagages.

— Un pont! s'écria ma femme, c'est bien long à construire. Pourquoi ne pas traverser la rivière comme nous l'avons déjà fait? L'âne et la vache porteraient sur leur dos les choses les plus nécessaires.

— Et si les bêtes ne peuvent passer à gué, nos provisions sont perdues! D'ailleurs, il faut leur faire des espèces de corbeilles ou de bâts; pendant que tu t'occuperas de cela, mon fils et moi nous travaillerons au pont, qui nous sera toujours utile, surtout si, plus tard, le ruisseau venait à grossir. »

Ma femme se rangea de mon avis et me fit promettre de laisser dans les rochers la plus grande partie de nos provisions de poudre dont le voisinage l'inquiétait, à cause de l'étourderie et de l'imprudence des enfants. Après nous être ainsi concertés, nous réveillâmes nos enfants et leur communiquâmes notre plan, qui leur plut à tous : ils auraient voulu s'établir le jour même dans le bois qu'ils nommaient déjà la *terre promise*. Après la prière chacun eut à déjeuner. Fritz n'oublia pas son singe, qu'il mit sous la chèvre. L'animal grimacier suça avidement le pis de sa nourrice improvisée. Jack se glissa du côté de la vache, et, ne pouvant la traire, il se coucha, sans plus de façon, sous le ventre de la bête et la teta. Sa mère, l'ayant vu, l'appela, par moquerie, *petit veau*, mots auxquels il fut très-sensible.

En compagnie de Fritz et d'Ernest je m'embarquai pour me rendre au navire, où je voulais prendre des poutres et des planches nécessaires à la construction du pont; mais, en arrivant près d'un îlot situé non loin du courant dont j'ai déjà parlé, nous vîmes une quantité innombrable de mouettes et d'autres oiseaux de mer qui nous étourdirent de leurs cris discordants; quand nous abordâmes la côte, Fritz s'écria : « C'est mon requin qu'ils sont en train de dévorer. »

Il avait raison; et bientôt nous reconnûmes les blessures encore sanglantes qu'il lui avait faites avec les balles de son fusil. Nous éloignâmes les mouettes afin de découper quelques morceaux de la peau dure et écailleuse du monstre : cette peau pouvait, dans l'occasion, remplacer la lime. Sur la côte je trouvai des planches et des poutres de toutes formes et de toutes dimensions, provenant, sans doute, de bâtiments naufragés. Nous en liâmes plusieurs des meilleures, et, dispensés pour cette fois d'aller au navire, nous fîmes voile vers notre rivage, où nous mîmes pied à terre après quatre heures d'absence. Les nôtres n'étaient point là pour nous recevoir, mais ils ne tardèrent point à paraître. Mes deux plus jeunes fils tenaient à la main quelque chose

d'humide dans leurs mouchoirs liés aux quatre coins. A ma demande, ils les ouvrirent; il en sortit des écrevisses de rivière.

J'appris que l'auteur de cette fameuse et mémorable découverte était le petit François. En s'amusant au bord de l'eau, il avait vu des écrevisses rassemblées par bandes autour du cadavre du chacal. Je fis rejeter dans la rivière les plus petits de ces crustacés. Je bénis Dieu de cette nouvelle ressource qu'il nous accordait.

Pendant que ma femme apprêtait le repas, mes enfants et moi nous tirâmes une à une nos poutres et nos planches sur le rivage. Je fabriquai ensuite une sorte de harnais pour l'âne et la vache, qui transportèrent nos matériaux de construction à l'endroit où les bords du ruisseau étaient le plus resserrés. A l'aide d'une ficelle nous évaluâmes cette distance à dix-huit pieds environ; il fallait donc, en comptant les assises, que nos poutres eussent au moins vingt-quatre pieds: c'était en effet à peu près leur longueur. Mais comment nous y prendre pour les poser sur les deux rives? Nous ouvrions un avis à ce sujet quand on vint nous chercher pour nous mettre à table. Ma femme nous montra deux grands sacs de toile qu'elle venait de coudre, et qui étaient destinés à l'âne et à la vache. N'ayant pas d'aiguille assez forte, elle s'était servie d'un clou pour percer la toile. Je la louai de son adresse et de son industrie, et, après avoir mangé, nous reprîmes le chemin de la rivière. Je croyais avoir trouvé le moyen de poser nos poutres.

La première chose que je fis fut d'attacher à un arbre de la rive une de nos poutres par une de ses extrémités, tandis qu'à l'autre je mis une corde dont je pris le bout. Je traversai le courant sur plusieurs pierres qui s'y trouvaient. Aidé de l'âne et de la vache, je tirai sur le câble, qui enfin tendit la poutre et l'attira en travers du ruisseau, dont elle unit les deux rives, au grand étonnement de Jack et de Fritz, qui, à l'instant même, s'élancèrent sur ce pont encore mal affermi et très-étroit.

Cette première pièce posée nous facilita beaucoup le reste de la besogne; je plaçai quatre autres poutres à distance convenable l'une de l'autre, et les couvris de planches, mais sans attacher ces dernières, afin de pouvoir les enlever promptement si, dans une attaque imprévue, nous avions à nous servir du ruisseau comme d'un retranchement dont il fallût interdire le passage.

Le travail de la journée avait été assez rude; aussi les lits de mousse nous semblèrent-ils plus moelleux que de coutume.

CHAPITRE V

Le départ. — Jack tue un porc-épic. — Nous arrivons aux arbres découverts par ma femme. — L'échelle de bambous. — Nous nous construisons une demeure aérienne dans un figuier gigantesque. — Le flamant rôti.

Le lendemain, dès l'aurore, ayant réuni mes enfants autour de moi, je leur parlai ainsi :

« Nous allons quitter cette demeure pour une autre qui peut présenter plus d'agréments, mais en offrant moins de sécurité : nous ne connaissons point les alentours des bois dont parle votre mère ; si des dangers doivent se présenter, au moins tâchons que notre imprudence n'en soit pas cause. Je vous prie de ne jamais vous écarter de nous pour courir à l'aventure, qu'aucun de vous ne s'éloigne de moi et ne reste en arrière. »

Après avoir fait la prière et déjeuné, nous partîmes; nos bêtes étaient avec nous ; l'âne et la vache portaient nos sacs et nos provisions de voyage, nos outils, notre batterie de cuisine, nos hamacs, nos couvertures, etc. Quant aux poules et aux pigeons, mes enfants n'ayant pu les attraper,

il fallut que ma femme se mît à leur recherche, et bientôt, au moyen de quelques poignées de grain, les ayant attirés dans la tente, elle les lia par les pattes et par les ailes, et les mit dans un panier que nous attachâmes sur le dos de l'âne. La tente, fermée avec soin, fut entourée de tonneaux, de poutres, de grosses planches en guise de remparts.

Voici quel était notre ordre de marche : ma femme et Fritz en avant; après eux la vache et l'âne; Jack suivi de la chèvre avec le singe sur son dos; Ernest avec les brebis; le petit François avait le privilége d'être porté par maître baudet; moi, je me tenais à l'arrière-garde, surveillant tout, tandis que nos chiens, actifs comme de bons aides de camp, allaient de la tête à la queue et sur les flancs de la colonne.

Nous cheminions lentement, à la manière des patriarches des anciens jours, traversant le désert avec leurs troupeaux et leur famille.

Au moment où nous franchîmes le pont, nous fûmes rejoints par notre laie : elle s'était montrée si rétive, que j'avais dû la laisser en arrière; elle se mêla à notre troupe, mais en grognant, comme pour témoigner que le voyage lui déplaisait.

De l'autre côté du ruisseau, l'herbe fraîche et épaisse flatta si bien l'appétit de nos bêtes, que déjà elles allaient se débander; les chiens les maintinrent dans l'ordre. Au lieu de suivre à travers la prairie je tournai du côté du rivage de la mer, où nous étions à peine depuis quelques minutes, quand tout à coup Bill et Turc se mirent à hurler, comme si quelque bête féroce les eût blessés. Nous avançons, Fritz, Jack et moi, nos fusils tout armés, et nous découvrons un énorme porc-épic que Jack tua presque à bout portant avec un de ses pistolets. Vous vous imaginez combien il était fier d'un pareil exploit! Fritz se montra jaloux et essaya de rabaisser le mérite de l'acte en lui-même en disant que la bête n'était point fort dangereuse, puisque le *petit Jack* avait pu en approcher impunément. Ces mots de *petit Jack*

firent entrer l'enfant dans une violente colère. J'intervins et mis la paix. Pour Ernest, il examinait déjà d'un air grave et sérieux le porc-épic, comptait ses dents incisives et ses molaires, nous faisant remarquer ses pieds et ses oreilles presque semblables aux pieds et aux oreilles de l'homme, etc.

Jack passa son mouchoir autour du cou de l'animal et alla le montrer à sa mère, qui, sur ses instances, l'enveloppa dans un morceau de couverture et le plaça sur le dos de l'âne; malheureusement les piquants traversèrent bientôt la laine, et le baudet s'élança en bondissant bien loin de nous; nos dogues nous le ramenèrent, non sans peine.

Enfin nous arrivâmes devant les fameux arbres but de notre voyage. J'avoue que je n'en avais jamais vu de pareils : ils étaient vraiment d'une grosseur prodigieuse, et je fis compliment à ma femme sur sa découverte en l'assurant que, si nous parvenions à nous loger sur un de ces colosses végétaux, nous n'aurions plus rien à craindre des bêtes féroces ni des ours, les meilleurs grimpeurs. Ces arbres étaient, je crois, de la famille des figuiers.

Après avoir ôté à nos bêtes leur bagage, nous leur liâmes avec soin les jambes pour les empêcher de s'écarter. La volaille resta en liberté. Il s'agissait maintenant de penser, sans délai, à notre installation. Je résolus de tenter dès le soir même de nous établir sur l'arbre. Pendant que je délibérais à ce sujet avec ma femme, un coup de feu se fit entendre tout près de nous. C'était Fritz, qui, désireux de ne pas laisser à Jack l'honneur de la journée, venait de tirer sur un magnifique chat-tigre; il ne tarda pas à revenir vers nous, tenant l'animal mort par une des pattes.

« Bravo! bravo! m'écriai-je, tu as rendu là un fameux service à nos poules : ce chat aurait suffi à lui seul pour les croquer toutes, cette nuit même. Tâche de voir s'il n'y a pas quelques-uns de ses pareils dans les environs et tue-les sans pitié. »

Ernest me demanda alors pourquoi Dieu avait créé des

bêtes féroces que l'homme était obligé de détruire. Je lui répondis :

« Il est toujours téméraire de vouloir poser des questions à Dieu et d'avoir l'air de lui demander des comptes de sa conduite. Je crois que ces bêtes, qui ne sont certainement pas créées sans but, servent d'abord à maintenir un équilibre nécessaire parmi les êtres vivants; de plus, leurs dépouilles fournissent des vêtements à l'homme, qui vient nu sur cette terre; en troisième lieu, elles embellissent les œuvres de Dieu. »

Fritz écorcha son chat-tigre en priant bien Jack de ne pas en couper la peau comme il avait coupé celle du chacal.

La chair de l'animal fut donnée à nos chiens; pour le porc-épic, nous en mîmes un morceau dans une marmite et salâmes le reste. Avec des pierres prises dans un ruisseau voisin notre foyer fut bientôt construit. Ma femme s'occupa du soin de notre dîner. Pour lui procurer une surprise agréable, je lui fabriquai des aiguilles assez fines avec les dards du porc-épic : je me servis d'un long clou dont j'enveloppai la tête dans un chiffon mouillé; j'en présentai la pointe au feu et la fis rougir; avec cette pointe il me fut facile de percer les dards sans craindre de les voir éclater.

Le porc-épic nous procura un excellent bouillon; mais, la chair de cet animal étant un peu coriace, ma femme, ne put se résoudre à en manger, et se contenta d'une tranche de jambon et d'un morceau de fromage de Hollande.

Notre repas terminé, je songeai à notre gîte pour la nuit. Nos hamacs furent suspendus à la voûte formée par les racines de l'arbre géant, et par-dessus j'étendis une grande pièce de toile à voile qui devait nous garantir contre la rosée de la nuit.

Pendant que ma femme faisait des harnais pour l'âne, que je voulais, le lendemain, charger du transport des solives et des planches nécessaires à la construction de notre demeure aérienne, je me rendis au bord de la mer en com-

pagnie de Fritz et d'Ernest. Je trouvai beaucoup de matériaux rejetés par la marée qui, pour la plupart, ne convenaient point à mon dessein ou auraient exigé un long travail. Ernest me montra un grand amas de bambous recouverts en partie par le sable et la vase. C'était justement mon affaire. Nous retirâmes donc ces bambous du sable ; nous les lavâmes, et, les ayant coupés par morceaux de quatre à cinq pieds de longueur, j'en fis des fagots proportionnés à nos forces. Nous nous remîmes en route vers les figuiers. Bill, qui nous précédait, s'arrêta tout à coup devant un gros buisson d'où sortirent plusieurs flamants. Fritz tira dessus, en tua un et en blessa un autre; nous pûmes prendre ce dernier, mais non sans peine, car, n'ayant été atteint qu'à l'aile, il courait encore fort vite. Mes enfants et ma femme furent ravis en voyant ce bel oiseau. Ernest ne manqua pas de nous expliquer d'un ton doctoral que le flamant, ayant les pieds palmés comme ceux de l'oie et de longues jambes comme la cigogne, nage aussi bien dans l'eau qu'il court vite à terre.

« Tu pourrais ajouter, lui dis-je, qu'il s'élève très-haut dans les airs, grâce à ses ailes fortes et vigoureuses; plusieurs oiseaux réunissent souvent, à un haut degré, ces trois facultés de marcher, de nager et de voler. »

Je pansai avec soin la blessure du flamant et l'attachai près du ruisseau avec une ficelle assez longue pour qu'il pût se promener.

Mes fils, ayant lié bout à bout les roseaux, les appliquèrent verticalement le long du tronc de l'arbre pour le mesurer ; ils ne tardèrent pas à voir qu'il leur en aurait fallu encore dix fois autant pour atteindre seulement au branchage. Je fabriquai un arc et des flèches avec des bambous ; dans le creux des flèches, je mis du sable pour les lester. A peine eus-je attaché la corde que Jack, Ernest, Fritz, m'embrassèrent avec empressement et me demandèrent à essayer ma nouvelle arme.

« Non, non, leur dis-je ; vous croyez que cet arc ne doit



J'attachai le flamant avec une longue ficelle, pour qu'il pût se promener.

Page 52.

servir que pour nous amuser? Mais, attendez une minute, et vous connaîtrez mes intentions. »

Je demandai alors à ma femme si, par hasard, elle n'avait point du fil bien fort à me donner. Elle courut, vers son sac mystérieux, l'ouvrit, et en retira une pelote juste de la grosseur que je désirais.

« Ah! maman, vous voulez faire la sorcière avec votre sac enchanté, dit alors Jack; mais vous n'en tirez que ce que vous y avez mis auparavant.

— C'est vrai, mon cher ami, répliquai-je : le mérite de ta mère consiste à avoir su conserver au milieu de la tempête et des horreurs du naufrage assez de sang-froid pour se munir de tous ces petits objets si utiles à notre ménage et auxquels des étourdis comme toi n'eussent jamais pensé. »

Après avoir dévidé mon peloton, j'attachai un bout du fil à l'extrémité d'une des flèches, que je lançai par-dessus une des branches; la flèche entraîna avec elle le fil et redescendit, la pointe en bas, vers la terre par son propre poids. Fritz et Ernest allèrent prendre dans nos bagages deux rouleaux de grosse corde ayant un peu plus de quarante pieds de longueur. Je les fis étendre parallèlement sur le gazon, puis, ayant partagé les bambous en morceaux de deux pieds chacun, nous en fîmes des échelons qu'Ernest me présentait un à un et que je fixai, au moyen de nœuds et de clous, entre nos deux cordes. Ainsi nous eûmes une échelle ; par le fil de ma flèche, je fis passer une ficelle de l'autre côté de la branche : par la ficelle, une corde assez forte, et enfin, par cette corde, notre échelle. A l'une des racines, je fixai solidement l'extrémité libre de cette corde; et à une autre racine le bas de l'échelle, pour éviter tout balancement. Jack, qui était très-souple et très-leste, grâce à de bons exercices gymnastiques, monta le premier, puis Fritz, puis moi, avec ma hache. Arrivé aux premières branches, je vis avec plaisir qu'elles étaient fort serrées les unes contre les autres dans un plan si horizontal, qu'elles formaient presque

un plancher; je me bornai donc à les égaliser, me réservant d'y ajouter ensuite quelques planches. Comme l'espace était fort étroit, je dis à mes enfants de descendre; et, mon travail achevé, je descendis moi-même.

Grande fut ma surprise quand je ne vis en bas ni Fritz ni Jack; mais, tout à coup, du haut du figuier, deux voix humaines se firent entendre chantant un hymne au Seigneur. C'étaient mes deux étourdis, qui avaient mieux aimé monter que descendre. Ils ne tardèrent point à nous rejoindre. Nous rassemblâmes nos bêtes sous les racines, ayant soin de disposer tout autour des feux qui, entretenus durant la nuit, éloigneraient de nous les animaux sauvages.

Le souper fut servi et on mangea avec grand appétit; après quoi, la prière du soir récitée en commun, ma famille monta dans l'arbre. J'entendis les enfants dire qu'ils regrettaient leurs lits de mousse, remplacés cette fois par des hamacs. Je leur montrai comment il fallait se placer en travers pour être bien; ils s'enveloppèrent dans leurs couvertures et s'endormirent.

Pendant les premières heures de la nuit, je ne fus pas sans inquiétudes : le murmure du vent dans le feuillage, le bruit des vagues sur la grève, tout était pour moi un sujet d'alarme. Quand l'un des bûchers disposés autour des racines menaçait de s'éteindre, j'avais soin d'en allumer un autre. Grâce au ciel, toutes mes craintes furent vaines, et, vers le matin, le sommeil s'empara si bien de moi, qu'au lieu d'aller réveiller mes enfants, ce furent eux qui vinrent m'avertir qu'il était grandement temps de se lever.

Ma femme était déjà occupée à traire la vache et la chèvre, quand je vins l'embrasser; après avoir déjeuné, elle attacha sur le dos de la vache et de l'âne les harnais qu'elle avait fabriqués la veille, et les enfants partirent chercher, au bord de la mer, les poutres et autres matériaux dont nous avions besoin pour nos constructions. Fritz monta avec moi sur l'arbre, où nous avions à prendre nos mesures, à couper

les branches inutiles, à arranger au-dessus de nos têtes celles qui devaient nous servir de toit. Ce fut au moyen d'une poulie que je montai les planches que ma femme attachait en bas. Bientôt notre édifice commença à avoir une forme. Appuyé d'un côté au tronc énorme de l'arbre et aux branches inférieures, recouvért en haut par une toile à voile, il regardait par sa large ouverture la mer, dont nous sentions l'air frais venir jusqu'à nous.

Ces travaux nous prirent la moitié de la journée, et, quand midi arriva, nous nous contentâmes de faire lestement un léger déjeuner afin de nous remettre aussitôt à notre construction, à laquelle nous ajoutâmes tout autour une balustrade. L'édifice étant terminé, mon fils et moi descendîmes sous les racines, et le reste de nos planches fut employé à faire une table et un banc.

J'étais accablé de fatigue, la sueur couvrait mon front, et je ne pus m'empêcher de dire à ma femme : « J'ai fait vraiment aujourd'hui une besogne de galérien, aussi je veux me reposer demain.

MA FEMME. — Tu ne pouvais pas mieux choisir ton jour de repos : d'après mon calcul, je crois que demain doit être le second dimanche que nous passons ici depuis notre naufrage. Le premier s'est écoulé malheureusement sans que nous le remarquions, par suite de nos travaux excessifs ; tâchons qu'il n'en soit pas ainsi du second, qu'il faut consacrer au Seigneur.

MOI. — Je suis de ton avis. Dieu sait que la nécessité seule nous a empêchés de lui rendre les hommages qui lui sont si justement dus ; demain nous l'honorerons d'une manière spéciale ; mais laissons ignorer notre intention à cet égard à nos enfants, afin de leur ménager une agréable surprise. Maintenant, dis-moi donc ce que tu vas nous donner à manger pour étrenner la table neuve que j'ai fabriquée. J'ai grand appétit.

MA FEMME. — Appelle tes enfants. »

Mes fils ne tardèrent point à accourir et à prendre place autour de la nouvelle table, et leur mère tira d'un grand pot de terre une volaille qu'elle nous servit. Elle avait un aspect des plus agréables. Nous reconnûmes le flamant tué par Fritz la veille. Ernest avait donné le conseil de le faire bouillir plutôt que rôtir, parce qu'il était déjà un peu vieux. Il nous sembla d'un goût délicieux; nous n'en laissâmes point le moindre petit morceau.

Pendant que nous nous régalions ainsi, le flamant vivant, délivré de ses liens, vint gravement, en compagnie de nos poules, becqueter les miettes tombées de notre table. Il n'avait déjà plus l'air farouche. Le singe ne voulut pas manquer une si belle occasion : au lieu de marcher modestement à terre, il sauta de l'épaule de l'un à l'épaule de l'autre, recevant en passant quelque bribe; puis arriva notre grosse laie, qui, cachée depuis deux jours dans les environs, était sans doute ramenée vers nous par la faim. Ma femme lui fit un accueil très-bienveillant, et, pour l'engager à revenir ainsi chaque soir, elle lui donna le reste du laitage que nous n'avions pas consommé dans la journée, et qui, faute d'instruments pour battre le beurre ou faire du fromage, n'aurait pas pu être conservé à l'air plus de quelques heures. Ceci me fit penser au besoin que nous avions d'une cave fraîche, et je promis à ma femme de lui en creuser bientôt une.

Le souper achevé, nous opérâmes notre ascension sur l'arbre, maintenant notre demeure; je montai le dernier, retirant en arrière les échelons d'en bas, afin de couper toute communication entre nous et les bêtes sauvages. Nos fusils furent chargés, en cas d'attaque. Les chiens gardaient en bas le bétail; des feux étaient allumés autour des racines. Un profond sommeil ne tarda pas à s'emparer de nous tous.

CHAPITRE VI

Le dimanche. — Parabole racontée par moi à mes enfants : le pays du Jour; le pays de la Nuit; Erdheim; le vaisseau de Grab et l'amiral Tod. — La lecture de la Bible. — Tir de l'arc. — Les ortolans ou grives.

Dès l'aube, nous nous réveillâmes tous, gais, dispos et pleins d'ardeur.

« Qu'allons-nous faire aujourd'hui, père? me demandèrent les enfants.

MOI. — Rien, mes amis, absolument rien.

LES ENFANTS. — Vous voulez vous moquer de nous!

MOI. — C'est aujourd'hui dimanche, ne pensons qu'à rendre gloire au Seigneur.

LES ENFANTS. — Comment! aujourd'hui dimanche! Quel bonheur! toute la journée pour nous divertir, en courant, en nous promenant de tous côtés, en tirant de votre arc!... Oh! oh!

MOI. — Nous ne serons pas tout à fait d'accord, je le vois, sur l'emploi de ce jour. Vous croyez qu'il doit se passer en jeux, en amusements; mais je vous avertis qu'il faut en employer une partie dans les saints exercices de la prière.

LES ENFANTS. — Mais il n'y a ici ni prêtre ni église! Comment faire?

MOI. — Nous n'avons ici, il est vrai, ni prêtre ni église; mais Dieu est présent partout; nous le prierons comme nous avons coutume de le faire chaque matin; seulement, tâchons que nos prières soient plus longues, plus ferventes. Votre mère vous a appris de beaux cantiques que vous pourrez chanter, et ces cantiques, même sans accompagnement d'orgue, seront agréables au Seigneur. Commençons par notre prière quotidienne. »

Cette prière faite, je descendis de l'arbre par l'échelle, que je laissai retomber dans toute sa longueur, ayant soin d'en fixer les échelons solidement; ma famille descendit après moi; nous déjeunâmes. Après avoir donné à manger à nos animaux, je réunis mes enfants sur le vert tapis de gazon, et commençai à leur raconter la parabole suivante :

« Il était une fois un grand monarque dont le royaume s'appelait le *pays de la Réalité* ou *du Jour*, parce que, dans ce pays, régnait une perpétuelle activité, et que le soleil l'éclairait de sa brillante lumière. Par delà les frontières septentrionales de ce pays, il y avait un autre royaume gouverné par le même grand monarque, qui connaissait seul l'immense étendue de ses États, et conservait, enfermée soigneusement dans ses archives, la carte géographique de ses domaines; cet autre royaume s'appelait le *Royaume de la Possibilité* ou *de la Nuit :* là, tout était inactif et sombre.

« Dans la partie la plus agréable et la plus fertile du royaume de la *Réalité* se trouvait la résidence magnifique du monarque; *Himmelsbourg* (cité céleste), où il se tenait avec sa cour, la plus brillante que l'on puisse s'imaginer. Des millions de serviteurs recevaient ses ordres, que des millions d'autres exécutaient. Les uns étaient vêtus d'une livrée plus éclatante que l'argent, plus blanche que la neige, couleurs du roi; les autres portaient de larges boucliers d'une main, des épées flamboyantes de l'autre. Tous couraient, rapides comme la foudre, accomplir les volontés de leur souverain; tous vigilants, intrépides, pleins de zèle, s'aimaient et se considéraient comme les créatures les plus heureuses du monde, en servant un prince si auguste. Il y avait, outre ces serviteurs ou plutôt ces dévoués amis du monarque, d'autres citoyens placés dans des positions inférieures, mais qui, pourtant, étaient comblés aussi des bontés du souverain; car il les aimait comme un père aime ses enfants, et était pareillement très-aimé d'eux.

« Le grand roi possédait encore, hors des pays dont nous

venons de parler, une île d'une grande étendue et restée déserte.

« Il voulut qu'elle fût peuplée et cultivée par un certain nombre de ses sujets, auxquels, pour récompense de leurs travaux, il promit de les admettre, plus tard, auprès de sa personne comme ses plus chers amis.

« Cette île se nommait *Erdheim* ou *Demeure terrestre;* celui qui se serait distingué par sa vertu dans ce lieu d'épreuve obtiendrait comme récompense d'être admis dans la cité céleste.

« Dans ce dessein, le grand roi fit équiper une flotte, et tira de ses immenses terres de la Nuit ou de la Possibilité les hommes qu'il devait envoyer dans l'île, où les attendaient des biens inconnus à eux jusqu'alors et tout ce qui leur serait nécessaire.

« Quand ces colons furent embarqués, le grand monarque leur parla ainsi :

« Mes enfants, je vous ai tirés du royaume de la Nuit pour « vous donner la vie; votre félicité dépend de vous-mêmes; « veuillez être heureux, et vous pourrez l'être. Vous savez « que je suis votre père; observez donc mes ordres avec « fidélité. Dès votre arrivée à Erdheim, chacun recevra sa « portion de terrain à cultiver; des chefs sages et instruits « vous feront connaître ultérieurement mes ordres. Vous « vous servirez comme d'aides de créatures vivantes créées « par moi et qui doivent vous être soumises. J'enverrai de « temps à autre des vaisseaux qui viendront prendre à Erd- « heim, tantôt au nord, tantôt au midi, toujours à l'impro- « viste, des colons dont il me plaira de récompenser ou de « punir la conduite, selon qu'elle aura été bonne ou mau- « vaise. Comme d'ici je peux voir parfaitement ce qui se « passe dans l'île et que j'ai un immense miroir placé au « centre de mon palais, et qui reproduit en son entier Erd- « heim, nul ne doit espérer de me tromper, et tous seront « jugés d'après leurs œuvres. »

« Les colons accueillirent avec joie les paroles du roi, et on leva l'ancre; la traversée fut heureuse.

« Nos colons furent débarqués sains et saufs, et chacun reçut la portion de terrain qui lui était destinée, avec des graines, des semences de toutes sortes, et des rameaux d'arbres à fruits.

« Qu'arriva-t-il bientôt? Malgré les avertissements et les conseils des messagers du grand monarque, restés sous des formes invisibles à Erdheim au milieu des colons, ceux-ci, pour la plupart, n'en voulurent faire qu'à leur tête. L'un préférait, à une forte culture, à de bons fruits, à de belles moissons, des fleurs aux brillantes couleurs, aux parfums enivrants, mais sans utilité; l'autre ne voulait pas même se donner la peine de distinguer le bon grain du mauvais; l'autre laissait passer la saison des semailles; l'autre oubliait le temps de la moisson; les plus coupables, enfin, disaient qu'ils ne connaissaient point de *grand roi* et qu'ils n'avaient à exécuter les ordres de personne.

« Un très-petit nombre obéirent avec fidélité aux commandements du puissant monarque et vécurent dans l'espérance de mériter les récompenses qui leur étaient réservées à Himmelsbourg.

« Le grand roi envoyait de temps à autre, à l'île, des frégates portant le nom de certaines maladies; avec ces frégates, allait de conserve un gros vaisseau de ligne nommé le *Grab*[1], monté par l'amiral Tod[2], et qui portait un pavillon, vert d'un côté, noir de l'autre. Tantôt les colons pouvaient voir la couleur verte, tantôt la noire, suivant les dispositions où ils se trouvaient : l'une représentait l'espérance, l'autre le désespoir.

« La flotte arrivait toujours à l'improviste, et son apparition causait de la tristesse à la plupart des habitants d'Erd-

[1] Le tombeau.
[2] La mort.

heim. Le terrible amiral envoyait prendre de force à terre ceux qu'il avait ordre d'emmener. Oh! si vous aviez entendu les gémissements, les cris, les sanglots de ces malheureux! d'autres colons, au contraire, montraient beaucoup de calme et de résignation. Du reste, toute résistance eût été inutile. L'amiral Tod regagnait ensuite, avec son chargement, le port de Himmelsbourg. Le grand roi jugeait les arrivants, avec justice, selon leurs œuvres, comme il le leur avait dit, distribuant aux uns des récompenses, infligeant aux autres des punitions. Les excuses étaient inutiles; les coupables se voyaient condamnés aux galères et aux mines, tandis que les gens de bien étaient admis dans Himmelsbourg et jouissaient des plus grandes félicités. »

Mon apologue fini, les enfants commencèrent à faire leurs réflexions et leurs commentaires.

« J'avoue, dit Fritz, que la méchanceté et l'ingratitude des colons les rend dignes à mes yeux de leur juste châtiment.

— Ils faisaient preuve, dit Ernest, d'une folie et d'une stupidité vraiment incroyables. Comment ne voyaient-ils pas qu'agir de la sorte, c'était courir à leur perte?

— Aussi, s'écria Jack avec indignation, le grand roi fit très-bien de punir ces scélérats.

— Pour moi, dit le petit François, que j'aurais été content de voir ces braves soldats couverts d'armures magnifiques, tenant à la main des épées flamboyantes!

— Eh bien, mon cher enfant, répondis-je, tu les verras un jour, ces beaux soldats, si tu persévères dans la sagesse et dans l'obéissance. »

Je leur expliquai ensuite en quelques mots le sens de mon apologue; ils comprirent vite, comme vous l'avez déjà compris vous-mêmes, chers lecteurs, que j'avais voulu parler de Dieu, du ciel et de la terre, des récompenses des bons, des punitions des méchants.

Nous chantâmes ensuite quelques versets du psaume CXIX;

ma femme et moi nous unîmes notre voix à celle de nos enfants. Ainsi allait se terminer cette sorte de solennité religieuse; je ne pus m'empêcher de dire que je regrettais beaucoup de n'avoir pas l'Écriture sainte pour faire quelque pieuse lecture. Ma femme sourit et courut à son sac mystérieux; elle en tira, à ma grande surprise et à ma grande joie, un exemplaire de la Bible qu'elle me donna. J'en expliquai quelques passages à mes enfants, et je leur permis ensuite de se livrer à d'innocents divertissements.

Ernest, à qui j'avais prêté mon arc et mes flèches, s'en servit avec beaucoup d'adresse et abattit plusieurs oiseaux assez semblables à des ramiers, qui venaient en troupes nombreuses sur notre arbre. Cet arbre, après un long examen, nous avait paru définitivement être un figuier des Banians; ses fruits attiraient beaucoup d'oiseaux de toutes sortes. Jack et même le petit François, émerveillés des succès d'Ernest, vinrent me prier de leur faire aussi des arcs. Je consentis d'autant plus volontiers à leur demande, qu'il me semblait fort utile de les exercer au maniement de cette arme. Elle devait, plus tard, remplacer pour nous les fusils, quand nos provisions de poudre seraient épuisées.

Fritz s'occupait à se fabriquer une ceinture avec la peau du chat-tigre; mais, comme il avait peur que cette peau n'eût une odeur aussi mauvaise que celle du chacal, il eut soin, d'après mon conseil, de la laver plusieurs fois avec de l'eau, de la frotter en dessus avec de la cendre, puis avec du beurre pour la rendre souple.

Pendant que je dirigeais le travail de mon fils aîné, un coup de feu partit au-dessus de nos têtes, et deux oiseaux tombèrent non loin de nous. Ayant levé les yeux, je vis à travers les branches Ernest qui criait : « Est-ce bien visé? est-ce bien visé? suis-je adroit? » Et il descendit rapidement de notre arbre pour aller ramasser les deux oiseaux. Fritz et Jack quittèrent leur besogne et se mirent en embuscade pour faire comme Ernest. Je leur rappelai que nous étions au di-

manche, et qu'il ne fallait point se livrer à la chasse. Je blâmai Ernest de l'avoir oublié. Les deux chasseurs revinrent donc auprès de moi avec un air assez confus; et apportèrent le gibier de leur frère.

C'étaient des espèces de petites grives ou d'ortolans. Les figues de notre arbre attiraient un grand nombre d'oiseaux qui, plus tard, fournirent à notre table des mets abondants. Je dis à Ernest que le lendemain il pourrait en abattre tout à son plaisir; les conserver était chose facile : après les avoir fait rôtir, on les couvrit de beurre, et on les mit dans des tonnes. Je pensais aussi que ces figues seraient du goût de nos poules et de nos pigeons. Les deux oiseaux furent préparés pour notre repas du soir; on les trouva délicieux, mais à peine chacun de nous put-il en avoir une bouchée.

CHAPITRE VII

Nous donnons des noms aux endroits où il nous était arrivé quelque chose de remarquable. — Découverte d'un champ de pommes de terre par Ernest. — L'aloès, le cactier, la vanille, l'ananas. — Le karatas ou arbre à amadou. — La cochenille. — Nous fabriquons un traîneau. — Ernest pêche un énorme saumon et tue un kanguroo.

A la fin du souper je fis aux enfants une proposition que je savais devoir leur être agréable.

« Nous devrions, leur dis-je, donner des noms particuliers à chacun des endroits où nous nous sommes arrêtés, sur cette terre hospitalière, depuis notre naufrage. Il ne faudra pas toucher aux côtes, qui, probablement, ont reçu déjà un nom de quelque voyageur, et sont mises sous la protection d'un saint ou d'autres personnages célèbres. A

l'avenir nous nous comprendrons mieux et plus vite quand il y aura une course ou une excursion à faire.

— Bravo! bravo! s'écria Jack; oui, papa, cherchons des noms bien difficiles : Monomotapa, Zanguebar, Coromandel, ce sont des mots qui sonnent fort à l'oreille.

— Et pourquoi prendre des noms étrangers? repris-je; empruntons des noms à notre propre langue, et commençons par la baie où nous avons pris terre : il faut l'appeler *Baie du Salut;* la hauteur d'où vainement nous avons cherché à découvrir les traces de nos compagnons sera le cap de l'*Espérance trompée;* le lieu où nous campâmes pour la première fois, *Logis sous la tente* (Zeltheim); la petite île où nous trouvâmes le requin portera le nom de ce poisson, *Ile du Requin* (Slaginsel); le marais où Fritz tua son flamant, *Marais du Flamant* (Flamant-Zumpf). » Quand nous fûmes arrivés au nom à donner à notre maison aérienne, les uns voulaient l'appeler : *Maison aux Figues;* les autres, *Nid d'Aigle*. Je leur dis qu'il valait mieux l'appeler *Falkenhorst* (nid de faucons), puisque mes enfants étaient une vraie nichée d'oiseaux pillards comme les faucons, de noble race comme eux, et capables d'instruction.

« Adopté! adopté! dirent-ils tous; Falkenhorst! va pour Falkenhorst! »

Il y eut aussi la *Rivière du Chacal*, la plaine du *Porc-Épic*, etc.

La fraîcheur du soir nous invitait à la promenade; nous partîmes tous pour Zeltheim, non par l'ancienne route, mais en suivant le ruisseau. Nous avions nos armes à feu et nos arcs, des cordes, des petits filets. Turc et Bill ouvraient la marche; le singe venait ensuite; le flamant lui-même voulut être de la partie : d'abord il s'était mis à côté des enfants; ennuyé bientôt de leurs espiègleries, il se réfugia sous la protection de ma femme.

Ernest, qui s'était un peu écarté, revint en courant vers nous; il tenait à la main une tige assez longue à laquelle

pendaient des petites boules rondes de couleur verte. A la forme de la feuille et de ces petits fruits, je crus reconnaître, comme Ernest, la pomme de terre. Nous nous dirigeâmes vers le lieu où mon fils avait fait sa merveilleuse trouvaille. Grande fut notre joie à la vue d'un immense champ de pommes de terre, les unes en fleur, les autres déjà mûres.

Jack cherchait à rabaisser le mérite de son frère, et disait qu'il aurait pu découvrir les pommes de terre aussi bien que lui, s'il était allé du même côté.

« Pourquoi rabaisser le mérite de ton frère? répliqua sa mère. Tu es très-étourdi, et tu aurais bien pu passer par ici sans même remarquer cette plante précieuse; Ernest, au contraire, examine et observe tout avec soin et attention. »

Nous déterrâmes une grande quantité de pommes de terre, et, après les avoir mises dans nos gibecières, nous continuâmes notre route vers Zeltheim, malgré les réclamations de Jack, qui se plaignait d'être déjà un peu trop chargé.

« Mes enfants, dis-je, la découverte d'Ernest est pour nous d'un prix inestimable; rendons-en grâces à Dieu; cette nouvelle faveur de la Providence me rappelle à propos ce passage des saintes Écritures, où le Psalmiste « remercie le « Seigneur d'avoir procuré de la nourriture à son peuple « errant et mourant de faim au milieu du désert aride. »

Bientôt nous eûmes atteint la chaîne de rochers d'où tombait en cascade notre ruisseau, qui se répandait ensuite dans la prairie à travers de hautes herbes qu'il nous fallut traverser, non sans difficulté; alors la mer se montra à notre droite, dans un horizon lointain; les rochers, à notre gauche, étaient couverts de plantes les plus variées et les plus rares, plantes grasses, plantes épineuses : l'aloès aux girandoles blanches, la figue d'Inde aux larges feuilles, le cactier avec ses fleurs de pourpre, les jasmins jaunes et blancs, les vanilles odorantes, la serpentine aux rameaux souples et élancés, enfin l'ananas, le roi des fruits, dont nous

nous régalâmes à cœur joie. On aurait dit vraiment que nous nous trouvions devant une de ces magnifiques serres chaudes d'Europe; mais, au lieu de petits pots, de casiers, d'étroits gradins en planches, des rochers soutenaient sur leurs larges saillies ou laissaient sortir ces fleurs et ces plantes.

Je fis encore une autre découverte, celle du karatas aux larges feuilles terminées en pointe et qui peuvent servir à faire du fil, tandis que la tige donne de l'amadou, et, broyée et pulvérisée, devient un excellent appât pour prendre le poisson. « Mes enfants, m'écriai-je, accourez ici; venez voir une plante bien plus précieuse, par son utilité, que les ananas. »

C'est à peine si mes petits gourmands, très-occupés à manger des ananas, daignèrent regarder mon karatas; puis ils me dirent en riant qu'ils l'examineraient quand il porterait des fruits. Alors je me tournai vers Ernest; je lui demandai s'il pourrait m'allumer du feu avec mon briquet.

« Papa, me répondit-il, très-volontiers, mais je n'ai pas d'amadou.

MOI. — Eh bien, ne peux-tu pas m'allumer du feu sans amadou?

ERNEST. — Si, à la manière des sauvages, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils prennent feu.

MOI. — Moyen un peu long; et puis, du bois convenable pour cela, je n'en vois pas ici.

ERNEST. — Comment faire?

MOI. — Tiens, regarde! »

Après avoir arraché une des tiges du karatas, j'en ôtai la moelle et je l'allumai à l'instant même en frappant au-dessus deux pierres à fusil. Mes enfants furent remplis d'admiration, et ma femme apprit avec plaisir qu'on pouvait tirer du fil des feuilles de la même plante. Elle commençait déjà à

s'inquiéter en voyant diminuer de jour en jour les quelques pelotons sauvés par elle du naufrage.

Fritz, en son nom propre et au nom de ses frères, déclara le karatas supérieur à l'ananas ; seulement il regrettait que les plantes que nous examinions eussent, pour la plupart, beaucoup d'épines. Je lui expliquai que ces épines et ces aiguillons rendaient les cactiers et les nopals ou raquettes très-utiles pour faire de bons murs de clôture infranchissables aux bêtes féroces les plus audacieuses. Ernest examinait avec une profonde attention une figue épineuse toute couverte de petits insectes rouges qu'il ne parvenait point à faire tomber. « Serait-ce la fameuse cochenille? me demanda-t-il.

— Tu as deviné juste, lui dis-je; oui, c'est la cochenille, qui donne la belle teinture écarlate si estimée dans le commerce, et qui se vend à un prix si élevé. »

Tout en continuant de parler sur ces merveilles de la nature, nous arrivâmes à la rivière du Chacal, qui fut traversée dans un endroit guéable : pour passer sur notre pont, il eût fallu remonter beaucoup trop loin; nous revîmes notre tente (Zeltheim), où tout était en ordre. Nous prîmes du beurre, pendant que Jack et Ernest parvenaient, non sans peine, à se rendre maîtres d'une paire d'oies et d'une paire de canards; ils durent même les pêcher, pour ainsi dire, au moyen de longues ficelles auxquelles ils attachèrent des petits morceaux de fromage que les oiseaux aquatiques avalèrent gloutonnement. Turc, qui avait été couvert d'une espèce de cotte de mailles faite avec les dards du porc-épic, se vit avec plaisir débarrassé de ce singulier accoutrement, et porta une charge de sel fixée par des cordes sur son dos. Nous mêlâmes nos éclats de rire aux cris des oies et des canards, qui semblaient dire adieu à la baie de Zeltheim, et aux aboiements de nos chiens; puis nous repartîmes pour Falkenhorst par le grand pont, et, sans encombre, nous arrivâmes à notre gîte.

Ma femme, ayant allumé du feu, nous prépara des pommes de terre pour le souper; elle alla ensuite traire la vache et les chèvres, pendant que je rendais les volailles à la liberté et les conduisais près du ruisseau, après avoir eu soin de leur couper les plus longues plumes des ailes pour les empêcher de s'envoler.

Les pommes de terre nous furent servies toutes fumantes dans un grand plat, avec du lait, du beurre salé et un morceau de fromage de Hollande; le repas, fort bon déjà par lui-même, nous parut encore meilleur, grâce à la fatigue et à l'appétit.

Après avoir remercié Dieu des nouveaux bienfaits qu'il lui avait plu de nous accorder en ce jour heureux, nous montâmes dans notre demeure aérienne, où le sommeil ne tarda pas à nous fermer les yeux.

En revenant la veille le long du rivage, j'avais remarqué, au milieu de quantité d'autres choses, différentes pièces de bois courbées qui me paraissaient propres à faire une sorte de traîneau pour amener de Zeltheim à notre arbre des tonnes, des caisses de provisions dont nous avions besoin, et qu'il nous eût été impossible de transporter à bras ni même à dos d'âne. Avant donc que ma femme fût éveillée, je partis avec Ernest seulement, dont je voulais secouer la paresse par cette excursion un peu matinale. L'âne nous suivait.

Pendant que nous marchions, je demandai en riant à mon fils s'il n'était pas trop fâché d'avoir dû se lever sitôt, et surtout d'être privé du plaisir d'abattre quelques grives et quelques ortolans, comme je le lui avais promis la veille.

« Non, papa, me répondit-il, je suis très-content de vous accompagner; pour les grives et les ortolans, mes frères, croyez-le bien, n'en feront pas un grand massacre et m'en laisseront encore à tuer à mon retour.

MOI. — Tu crois donc tes frères bien mauvais chasseurs?

ERNEST. — D'abord ils oublieront de remplacer les balles

qui sont dans leurs fusils par de la grosse cendrée; puis ils tireront d'en bas, et n'atteindront pas plus haut que les premières branches.

MOI. — Tes réflexions ne manquent pas de justesse; tu agis toujours avec calcul et connaissance de cause; mais sache, mon ami, qu'il se rencontre dans la vie bien des circonstances où il faut prendre une résolution subite, sans différer d'un instant. Que ferais-tu, par exemple, si, tout à coup, un ours s'élançait vers nous?

ERNEST. — Ma foi, je crois que je me sauverais au plus vite.

MOI. — Au moins tu parles avec franchise; mais crois-tu que l'ours ne serait pas meilleur coureur que toi, et ne te rattraperait pas bientôt ?

ERNEST. — Eh bien, je l'attendrais sans trembler en lui présentant le canon de mon fusil.

MOI. — Tu agirais d'une manière imprudente; de loin tu pourrais ne le blesser que légèrement; de près, si ton fusil ratait, tu serais perdu.

ERNEST. — Je me coucherais par terre et ferais le mort, laissant l'ours me retourner tout à son aise.

MOI. — Mauvais expédient : les ours s'attaquent aux morts comme aux vivants. Le meilleur parti, selon moi, serait de se retrancher derrière l'âne, que nous abandonnerions à la voracité de l'ours; ainsi nous aurions le temps de fuir ou de tirer à coup sûr. »

Cependant nous arrivâmes au rivage sans avoir rencontré cet ours contre lequel nous formions de si beaux plans de campagne.

Il ne me fut pas difficile de trouver les pièces de bois dont j'avais besoin; je les attachai en travers sur une large planche que l'âne traînait au moyen de deux cordes, et, pour compléter mon chargement, je mis au milieu une petite caisse trouvée dans le sable.

Mon fils conduisait l'animal par la bride tandis que, resté

en arrière, je soulevais le traîneau quand nous rencontrions des pierres ou des trous.

Arrivés à Falkenhorst, on nous reçut avec des démonstrations de joie; on ouvrit la petite caisse, dans laquelle on croyait trouver des choses précieuses, et qui ne renfermait pourtant que du linge commun et des habits de matelots très-avariés par l'eau.

Ma femme ne put s'empêcher de m'adresser quelques reproches sur mon départ imprévu et clandestin; je la calmai en lui montrant mes pièces de bois, dont nous voulions faire un traîneau pour transporter à notre nouvelle habitation la tonne de beurre et d'autres provisions restées à Zeltheim; nous déjeunâmes avec grand appétit.

En notre absence, Fritz et Jack avaient chassé aux grives et aux ortolans, dont ils avaient abattu deux ou trois douzaines en consommant une énorme quantité de poudre. Comme je tenais beaucoup à notre poudre, je les engageai à la ménager et à se servir dorénavant de lacets et de collets pour prendre le gibier. Pendant que Jack et François s'occupaient à cette besogne, Fritz et Ernest travaillèrent avec moi au traîneau.

Tout à coup nos poules poussèrent des cris d'alarme; nous accourûmes à leur secours : c'était notre singe qui venait de leur enlever un œuf fraîchement pondu. Le singe reçut sa juste punition et fut attaché solidement.

Le soir même nous plaçâmes des collets dans le figuier, mais avec précaution et seulement du côté où n'allaient point nos pigeons, que nous eussions été très-fâchés de rendre victimes de notre stratagème. Nous mangeâmes au dîner bon nombre de grives et d'ortolans, tués le matin à coups de fusil, ou pris dans l'après-midi à l'aide des lacets. Aussitôt le repas fini, ayant attaché la vache et l'âne à notre traîneau, formé de trois solives recourbées, jointes par trois traverses, avec courbure au-dessous, nous partîmes Ernest et moi pour Zeltheim; Bill nous accompagnait, Turc resta avec notre fa-

mille. En suivant le chemin de la mer nous gagnâmes Zeltheim sans aventure.

Nos bêtes furent dételées et purent paître en liberté dans les environs; mais, pendant que nous faisions notre chargement de beurre, de fromage, de biscuits, d'outils, de poudre, de plomb, etc., l'âne et la vache, s'écartant peu à peu à notre insu, passèrent le pont et disparurent. J'envoyai Ernest, accompagné du chien, à leur poursuite. En attendant, je cherchai le long de la baie un endroit commode pour me baigner; bientôt j'en trouvai un entre les rochers, et mon fils, ayant ramené les fuyards, vint prendre lui-même un bain avec moi. Il sortit de l'eau le premier. D'après mon conseil, il alla chercher les sacoches de l âne pour les remplir de sel. Comme il tardait à revenir, je commençais à m'inquiéter, quand je l'entendis crier : « Papa! papa! accourez à mon aide! un poisson énorme! je ne puis plus le retenir : il va briser ma ligne ou m'entraîner avec lui! »

Ayant rejoint mon fils, je le trouvai couché à plat ventre au bord du ruisseau, les bras tendus, serrant fortement entre ses mains le bois d'une longue ligne, dont le fil était agité par les secousses d'un gros poisson. Je pris la ligne, et, tirant le poisson dans un bas-fond d'où il ne pouvait plus sortir, je terminai ses souffrances par un coup de hache. Nous avions pris un magnifique saumon de douze à quinze livres : quelle belle capture à rapporter à notre ménagère! « Je te félicite de ta pêche, dis-je à Ernest. Cette fois, tu as vraiment travaillé des pieds, des mains et de tout ton corps, toi qui, d'ordinaire, n'aimes guère à te donner de la peine. Nous voilà avec de la nourriture pour plusieurs jours.

— Papa, répondit mon fils, j'avais déjà remarqué que le ruisseau est poissonneux en cet endroit, et j'ai eu soin de prendre ma ligne en quittant Falkenhorst; je me suis servi d'un crabe pour hameçon. Avant d'attraper le saumon, j'ai pêché une douzaine d'autres petits poissons. »

Après avoir vidé ces poissons, nous les couvrîmes de sel

pour les emporter plus frais à Falkenhorst. L'âne et la vache furent attelés, et nous nous mîmes en route.

A peu près à mi-chemin, au moment où nous étions dans les hautes herbes, Bill s'élança devant nous et fit lever un animal qui paraissait sauter plutôt que courir. Je tirai dessus avec trop de précipitation et le manquai. Ernest, plus heureux que moi, lâcha son coup et le tua. C'était un gibier d'une forme étrange : imaginez-vous un animal de la grosseur d'une brebis, avec une queue de tigre, les yeux et l'ensemble de la tête d'une souris, la fourrure d'un rat, des oreilles plus grandes que celles d'un lièvre, les pattes de devant très-courtes, celles de derrière très-longues et semblables à des échasses.

Après un sérieux et méthodique examen, nous reconnûmes le kanguroo, quadrupède de la Nouvelle-Hollande, animal qui n'avait été vu jusqu'alors que par le capitaine Cook dans son premier voyage. Nous portâmes le kanguroo sur notre traîneau. Deux heures après, nous étions à Falkenhorst, où l'on nous reçut avec de grandes félicitations pour nous-mêmes et pour notre chargement ; Fritz paraissait seul un peu jaloux du succès d'Ernest à la chasse, et il jetait de temps à autre des regards d'envie sur le kanguroo ; pour le consoler, je lui promis de l'emmener au navire avec moi le lendemain matin. Nos bestiaux reçurent une ration de sel. Les chiens ne furent point oubliés. Ensuite nous nous couchâmes.



Bill fit lever un animal qui sautait plutôt qu'il ne courait.

AGE 72.

CHAPITRE VIII

Nouveau voyage au navire. — Construction d'un radeau. — Pillage du navire. — La tortue. — La boîte de bijoux. — Souhaits de mes enfants. — Projet d un bassin. — Le manioc. — Comment se prépare l'écaille de la tortue. — Second chargement du traîneau. — Le vin de Canarie.

Au premier chant du coq, je sautai hors de mon hamac, et, avant d'éveiller les enfants, je descendis de l'arbre pour dépouiller le kanguroo, dont nous voulions manger la moitié le jour même et saler le reste. J'arrivai fort à propos : les chiens, qui s'étaient régalés la veille des entrailles de l'animal, s'apprêtaient à recommencer la fête; déjà ils lui avaient arraché la tête, qu'ils se disputaient à belles dents. Saisissant un bâton, je leur en donnai deux coups vigoureux, et ils s'enfuirent se cacher sous les buissons voisins. Alors je fis mon métier de boucher; comme je n'étais pas encore très-habile dans la partie, je me couvris tellement du sang de l'animal, que je dus ensuite me laver et changer de vêtements.

Après avoir déjeuné, je dis à Fritz de se rendre à Zeltheim pour préparer le bateau de cuves sur lequel nous devions monter. Je m'aperçus peu après de l'absence de Jack et d'Ernest, et demandai avec inquiétude à ma femme où ils pouvaient être. Elle me répondit qu'ils étaient sans doute allés arracher des pommes de terre. Il fallut me contenter de cette réponse. Je conseillai à leur mère de les gronder sévèrement à leur retour. Je fus un peu moins inquiet à leur sujet en voyant qu'ils avaient eu soin d'emmener Turc comme compagnon de voyage.

Fritz et moi nous arrivâmes au pont du ruisseau, où nous fûmes fort surpris de rencontrer Jack et Ernest, qui sortirent d'un buisson où ils s'étaient cachés. Peut-être avaient-ils pensé que je leur permettrais de venir avec nous au navire.

Leurs espérances furent déçues : j'avais trop de choses à rapporter dans notre bateau de cuves pour le surcharger inutilement ; je leur ordonnai de rejoindre leur mère et de lui dire ce que je n'avais pas eu moi-même le courage de lui apprendre en partant, à savoir : que je resterais deux jours absent.

Je leur fis ramasser du sel pour que leur course ne fût pas inutile. Ils me promirent d'être à Falkenhorst avant midi. A ce propos, je demandai à Fritz de leur laisser sa montre d'argent ; et, pour le décider à cet acte de complaisance, je dus lui donner à entendre que nous en trouverions peut-être une en or sur le navire.

Nous montâmes dans notre bateau, et, poussés par un vent très-favorable, nous arrivâmes promptement au navire. Tout d'abord je m'occupai de chercher des matériaux nécessaires à la construction d'un radeau. Je trouvai douze grandes tonnes qui me parurent très-convenables pour ce travail. Après les avoir vidées, je les attachai ensuite au moyen de clous, de cordes, de planches; je plaçai dessus une sorte de pont et un rebord tout autour; j'eus alors un radeau capable de contenir huit fois plus de charge que notre bateau de cuves. Il nous fallut une journée pour faire ce chef-d'œuvre, et c'est à peine si nous eûmes le temps de boire et de manger. Nous étions si fatigués quand vint le soir, qu'il nous aurait été impossible de retourner à terre à force de rames. Décidés à passer la nuit dans le navire, nous choisîmes pour gîte la chambre du capitaine et nous nous endormîmes sur un matelas, qui nous parut d'autant plus moelleux et doux, que depuis longtemps nous ne dormions que dans des hamacs.

Dès notre réveil le chargement du radeau nous occupa. Après avoir enlevé tout ce qui se trouvait dans la chambre que nous avions habitée pendant notre traversée, nous passâmes dans celles des officiers. Quel beau pillage à faire! Portes, fenêtres, serrures, malles de matelots, tout fut transporté sur le radeau ; parmi les choses les plus précieuses, je

citerai les caisses du serrurier, du charpentier; des petits plants d'arbres fruitiers d'Europe, poirier, pommier, amandier, pêcher, abricotier, châtaignier; puis des ceps de vigne. Ces plants avaient été soigneusement enveloppés dans la mousse pour le transport. Parlerai-je après cela d'une multitude d'objets d'orfévrerie, montres d'or et d'argent, bagues, tabatières, colliers, sans compter une somme considérable en doublons et en piastres? Je préférai, je vous assure, à toutes ces inutilités du luxe européen, les arbres fruitiers, les barres de fer, le plomb, les pierres à aiguiser, les roues de charriot, les instruments d'agriculture, les pioches, les pelles, les socs de charrue, le fil de fer et de cuivre, les sacs de maïs, de pois, de vesce, d'avoine. Les instruments aratoires étaient destinés aux habitants d'une nouvelle colonie. Nous prîmes aussi un moulin à scier démonté, mais dont chaque pièce était numérotée avec soin.

Fritz trouva encore des harpons, un beau filet et un dévidoir à cordage, comme ceux dont se servent les baleiniers. Il me demanda la permission d'attacher ce filet à la proue de notre radeau pour le tenir tout prêt en cas que quelque gros poisson se rencontrât sur notre route. Ce ne fut pas sans peine ni sans crainte d'accident que nous nous dirigeâmes vers la côte avec nos deux embarcations. Un bon vent enflait notre voile. Fritz, assis à l'avant, aperçut, à une distance assez éloignée, une masse considérable à la surface de la mer. Je regardai avec ma lunette, et je reconnus que c'était une tortue endormie au soleil, et qui ne remarquait même pas notre approche.

Fritz me pria de cingler du côté de cet animal, afin de l'examiner de plus près. Croyant que c'était par une simple envie de curiosité, j'y consens; mais, tout à coup, le radeau reçoit une violente secousse et j'entends le sifflement du dévidoir. Fritz avait lancé son harpon et atteint la tortue, qui, maintenant blessée, prenait la fuite, entraînant avec elle le harpon avec la corde auquel il était attaché et le radeau. Re-

morqués par la tortue, nous voguions avec rapidité vers la côte, droit dans la direction de Falkenhorst. Quand nous eûmes abordé, je tuai la tortue avec ma hache. Fritz, fier de sa capture, tira un coup de fusil qui fit accourir vers nous mes enfants et ma femme. Que de questions, et, en même temps, que de compliments, que de félicitations nous furent adressés! Cependant ma femme ne put s'empêcher de me faire quelques doux reproches sur ma longue absence.

L'histoire de la tortue fut écoutée avec beaucoup d'intérêt; on s'étonna que Fritz eût atteint avec tant de précision le cou de l'animal, qui, durant son sommeil, est hors de son écaille. En se retirant, elle avait enfoncé elle-même plus profondément le harpon sous sa dure enveloppe.

Ma femme et deux enfants allèrent chercher le traîneau et les bêtes de trait à Falkenhorst, pendant que Fritz et moi nous assujettissions aussi solidement que possible nos bateaux sur le rivage, nous servant, à défaut d'ancres, de deux grosses masses de plomb autour desquelles nous attachâmes de fortes cordes; j'espérais ainsi n'avoir rien à craindre de la marée.

Le traîneau arriva pendant que nous nous livrions à ce travail; nous mîmes dessus les matelas, la toile et la tortue, qui pesait au moins trois quintaux; nos forces réunies suffirent à peine à la soulever de terre, et nous pensâmes que c'était une charge assez lourde pour nos bêtes. Nous nous dirigeâmes vers Falkenhorst; et, le long du chemin, il nous fallut répondre aux mille questions qui nous étaient adressées relativement aux trouvailles faites par nous sur le navire. Fritz avait déjà dit un mot de la cassette aux bijoux; chacun partageait à l'avance le trésor.

« Papa, me demanda Ernest, voudrez-vous nous laisser ouvrir la cassette? Aurai-je ma montre?

JACK.—Avec une montre, je désirerais encore une tabatière.

LE PETIT FRANÇOIS. — Je retiens une bourse pleine de pièces d'or.

MOI. — Très-bien, mes enfants; Jack veut sans doute avoir une tabatière pour priser sans tabac; François pense à semer des louis.

JACK. — Ce n'est point pour y mettre du tabac que je désire une tabatière; mais je veux m'en servir pour renfermer des graines de toutes formes et de toutes couleurs que je trouve dans les buissons, et des scarabées, des mouches, des chenilles, que je vois sur les herbes vertes, sur les fleurs et sur le sable.

LE PETIT FRANÇOIS. — Mon argent me servira à acheter des gâteaux de miel, qui seront bien plus tendres que le biscuit que maman nous donne. A la foire prochaine, quand les marchands viendront, j'en ferai provision pour tout le monde.

MOI. — Si tu attends à la foire prochaine, tu cours risque d'attendre fort longtemps. Quant au miel, les mouches qui t'ont si bien piqué à la figure, il y a quelques jours, sauront t'en fournir, si tu peux découvrir leurs rayons. »

En causant ainsi, nous arrivâmes à notre demeure. Immédiatement je séparai à coups de hache l'écaille de la tortue, ayant soin de choisir l'endroit où les cartilages relient ensemble l'écaille du dessus, ou *carapace*, à celle du dessous, ou *plastron*. Je découpai ensuite de gros morceaux de chair, que je posai sur le plastron, comme sur un plat, et ma femme fut très-surprise quand je lui dis qu'il n'y avait qu'à faire rôtir le tout sans autre assaisonnement que du sel.

« Tu me laisseras au moins, me répondit-elle, ôter cette partie verdâtre qui pend de tous côtés et qui me semble assez dégoûtante.

MOI. — Non, ma chère amie : ce vert est la graisse même de la tortue; cependant, si tu trouves qu'il y en a trop, mets-en à part pour faire de la soupe, et abandonne aux chiens la tête, les pattes et les entrailles; nous salerons le reste de la bête pour le conserver avec soin.

— Oh! papa, s'écria Jack, veuillez, je vous prie, me donner l'écaille!

— A moi ! à moi ! » dirent les autres.

Je leur expliquai qu'elle appartenait de droit à Fritz; cependant je demandai à chacun d'eux ce qu'il voudrait faire de cette écaille si désirée.

« J'en ferais, dit Ernest, un solide bouclier pour me garantir contre les attaques des bêtes et des sauvages.

JACK. — J'en ferais un joli petit bateau qui me servirait à transporter par eau, en remontant le ruisseau, nos pommes de terre et d'autres fruits. Ainsi je n'aurais plus la peine de me fatiguer sous la charge.

LE PETIT FRANÇOIS. — Je me bâtirais une cabane, et l'écaille de la tortue me servirait à en faire le toit.

FRITZ. — Je la placerais en terre, auprès de notre maison, pour qu'elle servît d'une sorte de bassin où ma mère aurait toujours de l'eau en réserve.

MOI. — Bravo ! honneur à toi ! Ton invention est bonne. Dès que nous aurons de la terre glaise, je me charge d'exécuter ton dessein.

JACK. — Je fournirai la terre glaise, dont j'ai une provision sous les racines d'un arbre voisin.

MOI. — Où donc as-tu trouvé cette terre glaise?

MA FEMME. — Ce matin, sur une colline voisine, d'où il est revenu tellement sale, qu'il m'a fallu laver tous ses vêtements.

JACK. — Si j'avais trop craint de me salir, maman, je n'aurais pas découvert cette couche de terre qui nous sera d'une grande utilité. En remontant le ruisseau jusqu'à la colline, où il forme de jolies cascades, je suis arrivé à une pente très-inclinée et si glissante, que je suis tombé; j'ai voulu examiner la cause de mon accident, et je n'ai pas tardé à reconnaître que j'avais marché sur la terre glaise. J'en ai fait quelques grosses boules, que j'ai mises en dépôt sous les racines d'un arbre.

ERNEST. — Quand le bassin sera posé, je mettrai dedans des racines fort sèches que j'ai trouvées, et qui me semblent être des raves ou de gros radis; j'ai vu notre cochon

en manger avec avidité; mais, par prudence, je me suis abstenu d'en goûter; c'est lui qui, en fouillant la terre, me les a fait découvrir.

MOI. — Montre-les-moi ! Excellente découverte ! Ces racines, si je ne me trompe, sont des racines appelées *manioc*, dont on fait, aux Indes orientales, une sorte de pain ou de gâteau très-estimé, connu sous le nom de *cassave;* mais il faut d'abord préparer avec soin les racines; autrement, leur usage pourrait être dangereux. Nous tenterons cette préparation. »

Quand notre traîneau fut déchargé, je retournai au rivage avec mes fils pour exécuter un second voyage avant la nuit, pendant que ma femme et le petit François resteraient à nous préparer à souper, l'appétit ne devant pas nous manquer après une journée aussi fatigante.

Chemin faisant, Fritz me demanda si ce n'était point avec l'écaille de tortue que l'on fabriquait tant d'objets précieux, boîtes et autres bijoux, et si ce n'était pas dommage de l'employer à faire notre bassin.

« D'abord, lui répondis-je, dans la position où nous nous trouvons, l'utile doit passer avant tout. Du reste, cette tortue, si bonne à manger, n'est pas de celles dont l'écaille est si précieuse; et, par contre, la tortue qui fournit la belle écaille ne se mange pas. La dernière espèce s'appelle *caret;* notre tortue est une *tortue franche.* C'est par le moyen du feu que l'on détache la partie voûtée de l'écaille de la tortue caret, écaille si brillante, si belle à la vue. Avec les rognures fondues, on a une écaille de seconde qualité et très-cassante. »

Arrivés au radeau, nous chargeâmes tout ce que l'âne et la vache pouvaient traîner : deux caisses de nos effets, dont l'une contenait des livres et une Bible, des roues de char, le moulin à bras et une grande quantité d'autres choses de moindre importanee.

Dès que nous fûmes de retour à Falkenhorst, ma femme m'appela à l'écart et me dit d'un air gracieux :

« Je veux, moi aussi, te faire une surprise à laquelle tu ne t'attends guère. »

Elle me mena dans un massif d'arbres, où je vis un petit tonneau à moitié enfoncé en terre et couvert de grandes branches et de rameaux verts. Elle en tira la cannelle et remplit une noix de coco d'un liquide que je reconnus, avec étonnement, pour un excellent vin de Canarie.

« Où donc as-tu trouvé cela, ma chère amie? lui dis-je.

— Au bord de la mer, me répondit-elle; et les enfants l'ont transporté ici sur le traîneau. Ernest a fabriqué une cannelle avec une branche de roseau. »

J'appelai mes enfants et leur fis boire à chacun un peu de ce vin, qu'ils déclarèrent excellent; ils m'en redemandèrent avec avidité; craignant qu'il ne les enivrât, je les écartai promptement du tonneau.

Quand nos matelas eurent été montés dans l'arbre à l'aide d'une poulie, nous nous mîmes à table. La prière dite, chacun alla se coucher.

CHAPITRE IX

Nous achevons de transporter à notre demeure ce que la marée avait jeté sur la côte. — Nouveau voyage au navire. — La pinasse démontée. — Chargement de différentes choses : brouette, chaudron, tonneau de poudre, etc. — Les manchots. — Plantation de maïs, de courges, de melons, etc. — Le pressoir. — La boulangerie. — Détails sur la fabrication du pain de manioc. — Les plantes vénéneuses.

Sans rien dire à ma famille, je me levai avant le jour, et descendis doucement par notre échelle. Les deux chiens, voyant que j'allais me mettre en route, faisaient autour de moi des sauts de joie; le coq et les poules saluaient le retour du jour en chantant et en battant de l'aile; tandis que l'âne,

étendu sur l'herbe, paraissait fort peu disposé à la promenade matinale que je désirais lui faire faire; je le réveillai donc et l'attachai seul au traîneau. Je ne voulus pas prendre la vache, qui devait donner son lait pour le déjeuner. Les chiens me suivirent d'eux-mêmes vers le rivage. J'y retrouvai avec plaisir mon radeau et mon embarcation; la marée les avait soulevés, mais sans pouvoir les arracher de leurs amarres. Après avoir chargé le traîneau, je revins à Falkenhorst. Je fus assez étonné de ne voir aucun des miens debout, quoique le soleil brillât déjà de tout son éclat. Je fis du bruit, je poussai des cris retentissants. Enfin ma femme, toute surprise et confuse en voyant le jour si avancé, me dit :

« C'est ton bon matelas qui m'a fait dormir plus longtemps qu'à l'ordinaire, et je sais que les enfants se trouvent très-bien sur les leurs. Vois comme ils ont peine à ouvrir les yeux! Ils bâillent, ils étendent les bras, et paraissent décidés à dormir encore.

— Allons! allons! m'écriai-je, levez-vous, sautez vite et gaiement à bas de vos lits; point de paresse! »

Fritz fut le premier prêt; Ernest le dernier.

« Comment, Ernest, lui dis-je, tu n'es pas honteux de voir le petit François levé avant toi!

ERNEST. — Il est si doux de se rendormir après avoir été réveillé! Je voudrais vraiment que l'on me réveillât ainsi tous les matins pour sentir le sommeil revenir petit à petit.

MOI. — Tu connais bien, et trop bien même, les raffinements de la paresse. Prends garde de te laisser aller à de funestes habitudes. Quand on préfère ses aises, on tombe vite dans l'apathie. »

Nous descendîmes tous de l'arbre, et nous retournâmes au rivage. En deux voyages, tout ce qui restait fut transporté à la maison. Pour me rendre au navire dans l'après-midi, je ne gardai avec moi que Fritz et Jack; le vent, qui nous avait d'abord été favorable, devint tout à coup contraire, et

nous empêcha d'arriver à notre but aussitôt que nous l'aurions voulu. Comme il était trop tard pour songer à rien faire d'important, nous n'emportâmes que des bagatelles ou des objets sans grande utilité. Jack, cependant, trouva une brouette et Fritz une pinasse démontée, mais dont les pièces étaient parfaitement en ordre, ainsi que je pus m'en assurer par mes propres yeux; il y avait même deux petits canons pour l'armer. Restait à savoir si nous serions capables de la remonter et de la mettre en mer. Pour le moment, je laissai là cette pinasse, et je préférai une chaudière de cuivre, des plateaux de fer, des râpes à tabac, un tonneau de poudre et un autre plein de pierres à fusil. Je n'oubliai pas la brouette de Jack, et même j'en pris deux autres avec des courroies pour les atteler. Le tout fut porté sur le radeau, où nous remontâmes nous-mêmes, sans nous donner le temps de manger, de peur que le vent de terre, ne s'élevant subitement, contrariât notre retour.

Quand nous fûmes assez près de terre, nous distinguâmes sur le rivage une troupe de petits personnages rangés debout en file, ayant l'air de nous regarder avec curiosité. Ces personnages nous paraissaient vêtus de noir et de blanc, avec de longues cravates au cou; tantôt ils étendaient les bras vers nous, tantôt ils restaient dans une complète immobilité.

« Vraiment, dis-je à mes deux fils, je crois que des pygmées habitent dans les mêmes parages que nous; ils nous auront découverts et viennent sans doute faire alliance avec nous.

JACK. — Papa, je croirais plutôt que ce sont des Lilliputiens un peu plus gros que ceux dont j'ai lu l'histoire dans les *Voyages de Gulliver*.

MOI. — Tu crois donc qu'il y a une île nommée Lilliput, où habitent des hommes en miniature?

JACK. — Gulliver l'assure. N'a-t-il pas aussi vu des hommes extraordinairement grands, une île habitée par des chevaux, etc.?

MOI. — Tout cela n'a existé que dans l'imagination de l'auteur, qui a su dire d'utiles vérités en les couvrant du voile de l'allégorie. Mais sais-tu ce que c'est que l'allégorie ?

JACK. — C'est quelque chose comme une parabole.

MOI. — A peu près.

JACK. — Et les pygmées dout vous parliez existent-ils en réalité ?

MOI. — Pas plus que les Lilliputiens. C'est encore une invention, ou peut-être le résultat d'une erreur des anciens navigateurs, qui auront pris des singes pour de tout petits hommes.

FRITZ. — Il me semble que nos personnages du rivage ont des becs et des ailes fort courtes; quels singuliers oiseaux !

MOI. — Je les reconnais, maintenant. Ce sont des manchots, oiseaux fort bons nageurs, mais incapables de voler et très-lents à marcher sur terre. »

Nous touchions à peine au rivage, que Jack se précipita sur les manchots, dont il renversa une demi-douzaine à coups de bâton, tandis que les autres plongèrent dans la mer et disparurent.

Fritz fut très-fâché d'être privé ainsi du plaisir de tirer dessus; je le calmai en lui disant qu'il n'était vraiment pas nécessaire d'employer sa poudre et son plomb contre des oiseaux qui se laissent prendre à la main, sans résistance. Les manchots, qui n'avaient été qu'étourdis, se relevèrent et commencèrent à marcher en se balançant avec une plaisante gravité; ne voulant pas que la chasse de Jack fût perdue, je les saisis par le cou, et leur attachai les pattes avec des roseaux très-minces. Nous les posâmes sur le rivage pour procéder à notre débarquement; mais, comme déjà il faisait nuit, nous dûmes nous contenter de remplir une brouette pour ne pas revenir sans rien au logis. Nos chiens vigilants aboyèrent à notre approche; puis, dès qu'ils nous eurent reconnus, ils vinrent au-devant de nous et nous accueillirent avec mille démonstrations de joie et même avec

tant de brusquerie, qu'ils renversèrent Jack et sa brouette; ils reçurent de lui deux coups de poing qui ne les empêchèrent pas de revenir à la charge dès qu'il eut repris sa brouette.

Ma femme me demanda ce que je prétendais faire des râpes à tabac que nous lui apportions. Je la tranquillisai à cet égard, l'assurant que je n'avais pas de tabac, et que j'étais trop heureux d'être délivré de cette mauvaise habitude pour vouloir la reprendre de nouveau.

Les enfants allèrent, suivant mon conseil, attacher un à un par la patte nos manchots à autant d'oies et de canards pour les apprivoiser ensemble. Il faut avouer que ni les uns ni les autres ne paraissaient contents d'être ainsi forcément des compagnons inséparables. Ma femme me montra une bonne provision de pommes de terre et de manioc ramassée par elle et les deux enfants en notre absence; je la remerciai de ce soin et félicitai le petit François et Ernest, qui l'avaient aidée.

« Vous serez encore bien plus content, cher papa, dit le petit François, quand vous verrez bientôt pousser du maïs, des courges, des melons, de l'avoine, que maman a semés dans les trous que nous avons faits en arrachant les pommes de terre.

MA FEMME. — Petit bavard! pourquoi ne peux-tu pas garder le moindre secret? Tu m'ôtes à l'avance le plaisir que j'aurais eu à voir la surprise de ton père quand il aurait été témoin des résultats de ma plantation.

MOI. — Je regrette, chère amie, que tu n'aies pas cette satisfaction de plus; mais sois sûre que je ne t'en suis pas moins reconnaissant. Où donc as-tu eu toutes ces graines? comment t'est venue l'heureuse idée de les semer?

MA FEMME. — J'ai pris les graines et les semences dans mon sac mystérieux. Je me suis dit que vous n'auriez guère le temps maintenant de vous occuper de la culture à cause de vos fréquents voyages au navire, et qu'ainsi toute la bonne

saison se passerait inutilement sous ce rapport; j'ai donc fait moi-même mes semences.

MOI. — Très-bien, ma chère amie. Notre voyage d'aujourd'hui a été heureux : nous avons découvert une pinasse démontée qui pourra nous servir plus tard.

MA FEMME. — Tu penses donc à de nouvelles courses en mer? En vérité, je ne saurais être très-contente de votre découverte. Cependant, si ces courses sont nécessaires, mieux vaut avoir un bon et solide bateau que des cuves attachées à des planches.

MOI. — Point d'inquiétudes prématurées! Veux-tu nous donner à souper? J'espère que demain les enfants seront moins paresseux que ce matin : j'ai un nouveau métier à leur apprendre. »

Ces derniers mots excitèrent leur curiosité à un très-haut point, mais je me gardai bien de la satisfaire.

Aux premières lueurs du jour, je réveillai mes enfants en leur rappelant ma promesse du soir précédent. Ils ne l'avaient pas oubliée de leur côté, car ils s'écrièrent tous : « Eh bien, papa, le nouveau métier! le nouveau métier! quel est-il?

MOI. — Celui de boulanger, mes amis. Je ne le connais pas mieux que vous, mais avec le temps nous parviendrons à faire d'excellent pain. Donnez-moi les plaques de fer et les râpes à tabac.

MA FEMME. — A quoi pourront te servir ces plaques de fer et ces râpes? Il vaudrait mieux avoir un four.

MOI. — Ces plaques de fer remplaceront le four. Je ne promets pas des pains bien ronds, ni irréprochables sous tous les rapports, mais des espèces de gâteaux plats et de forme plus ou moins régulière. Les racines d'Ernest nous seront utiles. D'abord je voudrais avoir un petit sac de toile bien forte. »

Ma femme, un peu défiante de mes talents pour la boulangerie, mit sur le feu une grande chaudière pleine de

pommes de terre, afin d'avoir autre chose à nous offrir si je manquais mes gâteaux; puis elle travailla au sac demandé.

J'étendis à terre une grande toile, je distribuai à mes fils une certaine quantité de manioc préalablement bien lavé, et leur donnai une râpe. Ils se mirent à râper avec ardeur, et en peu de temps ils eurent un assez gros tas d'une fécule assez semblable à de la sciure blanche et mouillée. Ils riaient à qui mieux mieux en regardant cette singulière farine.

« Ça va faire de fameux pain! s'écria Ernest, du pain de raves et de navets! c'est nouveau!

LE PETIT FRANÇOIS. — Je trouve que la farine a une bien mauvaise odeur.

MOI. — Riez à votre aise de ma farine; elle nous donnera bientôt un pain délicieux qui fait la nourriture principale de plusieurs peuplades d'Amérique, et que les Européens trouvent même supérieur au pain de froment. Il y a plusieurs espèces de manioc : les deux espèces qui produisent le plus vite et auxquelles on donne la préférence sont pourtant vénéneuses quand on mange les racines crues; la troisième n'est jamais dangereuse : comme nous ne savons pas de quelle espèce est notre manioc, nous devons prendre quelques précautions. D'abord pressons cette fécule.

ERNEST. — Pourquoi, mon père?

MOI. — Parce que, dans l'espèce dangereuse, le suc seul de la racine est nuisible. Ensuite, par surcroît de prudence, nous aurons soin de faire goûter nos galettes au singe et aux poules avant d'en manger nous-mêmes.

JACK. — Vous allez empoisonner mon singe!

MOI. — N'aie pas peur : si c'est du poison, nos animaux n'en mangeront pas, ou, s'ils en mangent, la quantité, étant très-faible, ne pourra les faire mourir. »

Quand je crus la quantité de manioc râpé suffisante, j'en remplis le sac que ma femme m'avait apporté, ayant soin

d'en coudre solidement l'ouverture; il s'agissait de faire un pressoir.

Sous une des plus fortes racines de notre arbre j'établis une sorte de plancher, sur lequel je posai le sac de manioc, que je couvris de grosses planches, et, entre ces planches et la racine de l'arbre, j'introduisis l'extrémité d'une poutre qui nous servit de levier, au moyen d'objets très-pesants, enclumes, masses de plomb, barres de fer, suspendus à l'autre extrémité. La pression exercée par cette poutre fut si forte, qu'en peu d'instants le suc du manioc sortit à gros bouillons et ruissela de tous côtés. Les enfants étaient très-étonnés du résultat obtenu de la sorte.

« C'est une machine que je n'aurais pas inventée, dit Fritz.

ERNEST. — Je croyais qu'on se servait de levier pour soulever des pierres et d'autres corps lourds, mais non comme moyen de pression.

MOI. — Les nègres ignorent aussi cette méthode; ils font avec l'écorce d'arbre de longs paniers qui, remplis de manioc, se raccourcissent et prennent des dimensions plus larges. Ils les suspendent alors à des branches d'arbres et attachent à la partie inférieure de grosses pierres; ces pierres, par leur poids, tirent sur les paniers et leur font reprendre forcément leur forme allongée; sous la pression de l'enveloppe, le manioc laisse couler son jus.

MA FEMME. — Ce jus n'est-il bon à rien?

MOI. — Si, vraiment : les sauvages y mêlent du poivre, du frai de homard, le font cuire, et le mangent comme un mets délicieux. Les Européens le laissent quelque temps dans de larges vases, et font sécher le dépôt au soleil pour obtenir un amidon très-fin.

FRITZ. — Ne pourrions-nous pas nous mettre à faire du pain? Il ne sort plus une seule goutte de jus du manioc.

MOI. — A l'œuvre, mes amis! »

Je pris quelques poignées de farine et les délayai dans un

peu d'eau pendant que mes fils posaient une des plaques de fer sur des pierres qui servaient de chenets. Ils allumèrent un feu très-ardent, et, quand la plaque fut chauffée, j'étendis dessus ma farine toute préparée. La galette se forma et répandit une odeur des plus appétissantes. Les enfants la dévoraient déjà des yeux.

« Papa, c'est cuit, je vous assure, dit Ernest.

JACK. — Que je mangerais volontiers de cet excellent pain !

FRANÇOIS. — Et moi ! Oh ! si papa voulait m'en donner un tout petit morceau ?

MOI. — Mes amis, je crois que nous pourrions manger de ce gâteau sans crainte ; mais, par prudence, nous attendrons jusqu'à l'après-midi : le singe et les poules auront les prémices de ma boulangerie. »

Je jetai à ces animaux quelques morceaux de la galette; ils parurent s'en régaler : le singe fit des grimaces de contentement à rendre mes fils jaloux de ne pouvoir partager avec lui.

« Les sauvages n'ont sans doute pas à leur disposition des râpes pour faire la farine. Comment donc parviennent-ils à y suppléer ? me demanda Fritz.

MOI. — Ils se font des râpes avec des coquillages, des pierres pointues, ou avec des clous achetés aux Européens; ils plantent ces pierres pointues et ces clous sur des planches. Mais maintenant dînons, mes amis, et, si nos animaux n'ont point eu de coliques ou d'étourdissements, nous nous remettrons à boulanger.

FRITZ. — Les coliques et les étourdissements sont-ils les seuls effets du poison ?

MOI. — Ce sont les plus ordinaires. Il y a d'autres poisons, l'opium, la ciguë, etc., qui, pris à trop fortes doses, endorment et engourdissent; d'autres, brûlants et acides, l'arsenic, les champignons vénéneux, etc., qui déchirent ou rongent l'estomac et les intestins. A ce propos, mes amis, il faut

que je vous mette en garde contre un fruit d'autant plus dangereux qu'il tente par sa forme et sa couleur; il croît surtout en Amérique le long des ruisseaux, au bord des marais; il ressemble assez à de jolies pommes jaunes marquées de rouge; c'est un des poisons les plus violents que l'on connaisse; et, suivant certains voyageurs, on s'expose à mourir si l'on s'endort sous l'arbre qui le porte; cet arbre est le mancenillier; peut-être se trouve-t-il dans ce pays. En général, promettez-moi de ne jamais manger aucun des fruits que vous verrez sans me les montrer d'abord. »

Après le dîner nous allâmes voir les poules qui avaient mangé du manioc; elles étaient très-gaies et très-vives; pour le singe, il faisait mille gambades à son ordinaire. « A la boulangerie, mes amis! » m'écriai-je; et je fus obéi. Chacun fit son gâteau, non sans en manquer d'abord quelques-uns qui furent laissés aux pigeons et aux poules. Quand nous en eûmes une quantité suffisante, ma femme nous apporta un plein vase de lait dans lequel nous trempâmes nos gâteaux. Ce fut un régal délicieux.

CHAPITRE X

Voyage au navire. — La machine infernale. — Nous parvenons enfin à nous rendre maîtres de la pinasse. — Le jardin potager planté à mon insu par ma femme et le petit François. — Nous célébrons le troisième dimanche depuis notre naufrage. — Je fais à mes enfants une fronde comme celle dont se servent les Patagons. — L'outarde. — Le crabe et les noix de coco. — L'yguane ou iguana. — Les goyaves.

J'étais décidé à retourner au navire; je voulais emmener avec moi toute ma famille, car le concours de nos forces était nécessaire pour enlever la pinasse. Il me fut impos-

sible de décider ma femme à venir en mer; je la laissai donc avec le petit François, et je partis en compagnie de mes trois autres fils, après avoir promis de revenir le soir même; nous emportions une provision de pommes de terre bouillies, du manioc et nos corsets de liége. Arrivés sur le navire, notre premier soin fut de charger notre bateau d'une quantité d'objets utiles; pendant que mes enfants couraient gaiement sur le pont, je descendis visiter la pinasse. Deux grands obstacles, presque insurmontables, s'opposaient à son transport: l'endroit où elle était, sa grandeur et son poids. Elle se trouvait, en effet, dans une espèce de cabinet, entre plusieurs cloisons renversées l'une sur l'autre, et sa base appuyée sur la paroi du navire qui plongeait dans l'eau; il y avait à peine assez de place dans ce cabinet pour laisser à deux hommes la liberté de leurs mouvements; de plus, les pièces séparées étaient fort pesantes. Que faire donc? Je donnai quelques coups de hache dans la paroi latérale du navire, afin de pouvoir faire arriver un peu de lumière jusqu'à moi, et je me mis à rassembler plusieurs pièces numérotées de la pinasse; j'allais lentement; le courage m'eût peut-être abandonné sans mon vif désir d'avoir ce bâtiment neuf, sûr, solide, qui pourrait servir, plus tard, à notre délivrance.

Cependant la fin du jour arriva, et nous repartîmes pour la baie du Salut, comme je l'avais promis le matin même. Je fus bien content d'y trouver ma femme et le petit François, venus à notre rencontre. Ils avaient pris toutes les mesures nécessaires pour établir notre demeure à Zeltheim, tant que nous aurions à faire des voyages au navire; de cette manière, nous serions toujours en vue les uns des autres, et nous n'aurions pas à nous fatiguer pour aller de Zeltheim à Falkenhorst. Je fus vivement touché de cette attention délicate de ma femme; je l'en remerciai et je lui présentai avec empressement notre cargaison. Je savais qu'elle éprouverait un grand plaisir en voyant deux tonnes de beurre salé, trois de farine, quelques petits sacs de blé et de riz, et d'autres

objets utiles pour son ménage. Nous transportâmes le tout dans notre magasin.

Il nous fallut une semaine pour reconstruire la pinasse en son entier. Tous les matins, mes trois fils et moi, nous partions après la prière pour ne revenir que le soir avec du butin. Ma femme s'habitua à se séparer de nous sans être aussi inquiète qu'au commencement ; elle avait même le courage de se rendre souvent, avec François, à Falkenhorst, où nos volailles réclamaient ses soins.

Que nous passions de douces heures le soir, au retour! comme les mets de notre table rustique nous semblaient délicieux!

Cependant la pinasse fut achevée et prête à être lancée à la mer. Mais comment la faire sortir du navire, que la première tempête pouvait briser? Nous étions vraiment fiers de voir cette pinasse si jolie, si élégante, si légère, et portant déjà ses mâts et ses vergues. Nous l'avions calfeutrée avec soin ; toutes les jointures étaient garnies d'étoupe ; nous avions même placé les deux canons à l'arrière, où de solides chaînes de fer les assujettissaient comme sur un vaisseau de guerre. Percer à coups de hache les parois du vaisseau était un travail fort long, peut-être au-dessus de nos forces ; et puis, si une tempête survenait, si la mer, soulevée avec fureur, précipitait ses vagues dans l'intérieur du bâtiment! Je me décidai pour un expédient hardi, dangereux, mais d'un grand effet.

J'avais trouvé dans le navire un de ces mortiers de fer dont on se sert dans les cuisines ; je le remplis de poudre ; je plaçai dessus une planche de chêne, épaisse et solide, la fixant avec deux forts crampons; par une rainure faite à cette planche, j'introduisis une mèche à canon assez longue pour pouvoir brûler pendant deux heures au moins. Je serrai enfin, autour de la planche et du mortier, d'énormes chaînes de fer, et j'obtins ainsi un pétard ou une sorte de machine infernale que je suspendis dans le cabinet où était la pinasse,

sur la paroi latérale du navire. J'eus soin de calculer la distance laissée entre la pinasse et le pétard, de manière à être sûr que, par l'explosion, ce dernier reculerait et n'atteindrait pas la pinasse. J'allumai ensuite la mèche qui sortait de la planche, et, sans rien dire à mes enfants de ce que j'avais fait, je remontai promptement avec eux dans notre bateau de cuves. Nous arrivâmes sans accident à Zeltheim. Nous étions occupés à décharger notre cargaison, quand une détonation terrible se fit entendre sur la mer; nos enfants furent épouvantés. « Mon Dieu! qu'est-ce que cela? Un coup de canon! s'écriaient-ils. Le capitaine de notre bâtiment et ses matelots seraient-ils dans ces parages? Peut-être un navire en perdition demande-t-il du secours!

MA FEMME. — Le bruit me semble venir directement du vaisseau. Si le feu s'était communiqué à quelque baril de poudre?

MOI. — Peut-être, en effet, aurons-nous oublié d'éteindre le feu après avoir calfeutré la pinasse. Allons sur les lieux mêmes nous assurer de l'événement. Qui veut être de la partie?

— Moi! moi! moi! » répondirent mes trois aînés, qui se précipitèrent dans les cuves. Je les suivis après avoir dit à voix basse quelques mots à leur mère pour la tranquilliser.

Avec quelle vitesse sortîmes-nous de la baie! Comme nos coups de rames se suivaient de près! Nous fîmes le tour du navire au milieu de débris de toutes sortes qui, çà et là, jonchaient la mer. A travers une immense ouverture de la paroi latérale, nous vîmes la pinasse tout à fait intacte, quoique renversée un peu sur le côté. Je m'écriai, plein de joie : « Victoire! mes enfants, victoire! Elle est à nous, la belle pinasse! nous pouvons la mettre facilement en mer. Montons dedans.

FRITZ. — Ah! je comprends! vous avez fait sauter vous-même une partie de la paroi du navire, avec la poudre, pour

ouvrir une issue à la pinasse. Mais quelle machine avez-vous employée à cet effet? »

Je leur expliquai mon stratagème. A l'aide du cric et de leviers, nous fîmes glisser doucement la pinasse à la mer, après avoir eu soin néanmoins de l'attacher avec une forte et longue corde pour l'empêcher de s'éloigner trop. Bientôt notre joli bâtiment fut gréé et en état de voguer.

Mes enfants, se voyant sur une pinasse défendue par deux canons, avec leurs fusils, leurs pistolets, se croyaient invincibles; ils eussent souhaité de tous leurs vœux rencontrer des flottes de sauvages, pour les bombarder et les couler à fond. La nuit avançait; nous partîmes. Fritz fut érigé immédiatement en capitaine; il avait sous ses ordres, comme canonniers, Jack et Ernest; moi, j'étais au gouvernail. Quand nous entrâmes dans la baie du Salut, le capitaine commanda de tirer le canon : « N° 1, feu! n° 2, feu! » et les échos répétèrent au loin les détonations de notre formidable artillerie.

Derrière les rochers du rivage, ma femme et le petit François nous attendaient; mais ils ne nous reconnurent pas de loin en mer; aussi furent-ils très-effrayés de notre démonstration belliqueuse. Quand nous débarquâmes, ils s'élancèrent vers nous. « Soyez les bienvenus! nous dit ma femme; je devrais pourtant vous en vouloir, car vos coups de canon m'ont fait grand'peur. Quel joli bâtiment! je crois que j'aurai maintenant assez de courage pour me mettre en mer avec vous. »

Mon fils aîné la pria de monter sur la pinasse, ce qu'elle fit très-volontiers, et deux autres coups de canon furent immédiatement tirés en son honneur.

Ma femme loua beaucoup notre persévérance et notre habileté, puis elle ajouta :

« Si je vous fais tant de compliments, c'est peut-être un peu dans l'espoir que vous nous en ferez à votre tour au petit François et à moi : pendant que vous travailliez sur le

navire, nous ne restions pas oisifs à terre; venez voir notre ouvrage. »

Elle nous conduisit au haut de la colline d'où la rivière des Chacals se précipite en cascades, et nous vîmes avec joie et surprise un charmant jardin potager, divisé en planches et en compartiments, entre lesquels étaient tracés des sentiers assez larges pour permettre d'y marcher deux de front.

« Eh bien, mon ami, dit-elle, que penses-tu de notre ouvrage? J'ai planté ici des patates, des racines de manioc, des laitues de plusieurs espèces; ce coin est réservé pour les cannes à sucre. Par le moyen de longs bambous, vous amènerez facilement l'eau ici, et mes plantes, nourries, arrosées, deviendront magnifiques. J'ai choisi le talus du rocher pour les ananas et les melons. Plus loin, un terrain préparé doit recevoir des pois, des fèves, des choux. Autour de chaque plantation, j'ai semé des grains de maïs : quand ils seront hauts et touffus, ils abriteront le reste contre les ardeurs du soleil. »

J'étais en admiration devant ce travail si beau et si utile.

« Je n'aurais jamais pensé que toi et le petit François vous fussiez capables d'exécuter si bien et si promptement une pareille entreprise. Je dois cependant t'avertir que peut-être les légumes d'Europe ne réussiront pas ici. Console-toi donc à l'avance si tes espérances étaient déçues de ce côté. On obtient plus facilement, au moyen de serre, une chaleur artificielle qu'on ne diminue la chaleur naturelle. Aux Indes, il est vrai, la plupart des plantes potagères de nos pays réussissent; mais que de soins particuliers, et surtout que de connaissances en jardinage il faut pour ces sortes de travaux! Et ces connaissances, les avons-nous?

MA FEMME. — En commençant ce travail, je ne savais pas moi-même si j'en viendrais heureusement à bout. Mais l'envie de vous surprendre m'a donné la force et l'activité nécessaires. Et puis, je soupçonnais un complot secret arrêté

entre vous pour faire quelque chose qui me fût agréable ; je n'ai point voulu être en reste avec vous. Après les louanges que tu mérites, permets-moi de t'adresser un petit reproche. Tes courses journalières au navire t'ont fait oublier ces précieux plants d'arbres fruitiers européens que tu as apportés à Falkenhorst. Je les ai arrosés avec soin et couverts de branches, j'en ai même couché quelques-uns en terre ; cependant je crains qu'ils ne soient déjà desséchés, il faut donc t'en occuper en toute hâte.

MOI. — Tu as agi très-sagement. Dès mon retour à Falkenhorst, je te promets de faire ce que tu demandes. »

Nous déchargeâmes le bateau de cuves, que nous avions amené à la remorque de notre pinasse ; et, quand toutes nos provisions eurent été enfermées dans la tente, après avoir solidement amarré la pinasse et le radeau, nous nous mîmes en route pour Falkenhorst. Nous emportions seulement quelques-unes des choses les moins lourdes, ne voulant point repartir les mains vides.

J'ai oublié de dire que, pendant que nous étions à Zeltheim, arriva le second dimanche, au milieu de nos nombreuses occupations ; le jour de notre retour à Falkenhorst était précisément le troisième dimanche, et nous le sanctifiâmes de notre mieux par la lecture des saintes Écritures, par la prière et les pieux cantiques. J'inventai pour mes enfants une parabole, les *Voyageurs arabes*, dans laquelle je personnifiai ma famille sous des noms supposés. Je parlai des biens dont Dieu nous comblait, le remerciant, par-dessus tout, de nous avoir donné un talisman qui nous inspirait les meilleures pensées et un génie protecteur : j'entendais parler de la Bible et de ma pieuse femme. Les enfants me comprirent ; et, dès que j'eus achevé ma parabole, ils embrassèrent leur mère avec tendresse, l'appelant leur *génie protecteur*.

Je permis ensuite à mes fils de se livrer à des exercices utiles et fortifiants : le tir de l'arc, la lutte modérée, la

course, les sauts, la corde à nœuds. Je suis persuadé que rien n'ôte plus le courage à un homme que l'aveu qu'il est obligé de se faire à lui-même de son impuissance et de sa maladresse. Je voulus ensuite leur apprendre un exercice qui leur avait été inconnu jusqu'alors : je pris deux balles de plomb et les attachai aux deux bouts d'une corde longue de six pieds. Mes enfants avaient les yeux fixés sur moi; ils me demandaient à quoi ma machine était bonne,et comment on s'en servait.

« Je vous fabrique, leur répondis-je, une arme en usage chez les Patagons, peuplades vaillantes qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud. Comme ils n'ont point de balles, ils les remplacent par de lourdes pierres attachées à une courroie. Veulent-ils tuer un animal ou un homme, ils lancent contre eux une des pierres avec une force extraordinaire et presque toujours à coup sûr. Ils retirent cette pierre au moyen de l'autre, retenue dans leur main; ils lancent ensuite celle-ci pour frapper une seconde fois. Veulent-ils arrêter un animal sans le blesser, ils lui lancent encore une de leurs pierres, mais de manière qu'elle serve seulement à entortiller la courroie à ses jambes ou à son cou. »

Ces détails intéressèrent mes enfants ; et, à leur prière, je dus sur-le-champ faire l'essai de mon invention. Je choisis pour but un tronc de jeune arbre, que j'entourai très-bien avec ma fronde. Fritz s'en servit avec beaucoup d'adresse. Les autres s'exercèrent à leur tour, mais avec moins de succès ; du reste, il n'est pas étonnant que Fritz l'emportât sur eux : il avait quelques années de plus et une intelligence plus développée ; même dans les exercices du corps, l'intelligence est d'un grand secours.

Le lendemain, à mon lever, je vis, du haut de notre château aérien, qu'il y avait tempête en mer ; je résolus donc de rester à terre et me mis aux ordres de ma femme pour tout ce qu'elle jugerait bon de commander. Après m'avoir

montré une grande quantité de grives et d'ortolans pris aux piéges par elle et soigneusement placés dans du beurre, elle me mena à l'endroit où se trouvaient nos plants d'arbres fruitiers, que je plantai sans perdre de temps. Nous partîmes tous pour la baie des Calebassiers, où nous voulions faire une grande provision d'ustensiles de cuisine. L'âne fut attelé à son traîneau; Turc fut revêtu de sa cotte d'armes garnie de pointes de porc-épic; Bill portait le singe Knips sur son dos. Ensuite marchaient mes trois fils aînés, puis ma femme et François; je me tenais auprès d'eux avec mon fusil à deux coups, une balle dans l'un des canons, de la cendrée dans l'autre.

Fritz, désireux de s'illustrer par quelque exploit de chasseur, ne tarda pas à s'éloigner un peu, avec Turc, du côté des hautes herbes que nous avions à notre droite; il venait de disparaître à nos yeux, quand nous vîmes s'élever en l'air un oiseau énorme; un coup de fusil partit, et l'oiseau tomba.

C'était Fritz qui l'avait atteint sans le tuer; car l'oiseau se sauva avec une vitesse incroyable, non pas en volant, mais en marchant. Fritz courut à sa poursuite avec Turc. Bill, animé par les cris de mon fils et les aboiements du chien, voulut être de la partie et se débarrassa du singe. Nos deux dogues arrêtèrent le fuyard, non sans recevoir de lui de violents coups d'ailes et de pattes, qui les auraient forcés à lâcher prise, si je n'étais accouru à leur aide : je reconnus une grosse outarde femelle. Au lieu de la tuer, je pensai à la prendre vivante pour notre basse-cour; épiant donc un moment favorable, je m'approchai d'elle et lui enveloppai la tête avec mon mouchoir. Alors il ne fut pas très-difficile de lui lier solidement les ailes avec une ficelle : nous rejoignîmes les nôtres avec ce gibier.

Jack trouvait l'oiseau très-grand et très-beau. Ernest l'eut à peine vu qu'il dit gravement :

« Je déclare que c'est une oie-outarde, oiseau dont la

chair, très-délicate, a le goût de celle du dindon. Si maman veut, elle peut l'apprivoiser.

LA MÈRE. — Je suis d'avis qu'on lui rende la liberté : peut-être a-t-elle des petits auxquels ses soins sont nécessaires.

MOI. — Ma chère amie, remettre cette bête blessée en liberté, ce serait la condamner à mourir bientôt faute de soins. J'examinerai sa blessure ; si elle est mortelle, il faudra bien tuer l'oiseau, qui nous fournira un excellent rôti ; si, au contraire, elle est guérissable, nous l'apprivoiserons pour notre basse-cour. »

Ayant ainsi parlé, j'attachai l'outarde sur le traîneau, et nous nous avançâmes vers le bois où nous avions trouvé précédemment tant de singes, et que, pour cette raison, nous avions appelé *bois des Singes*. Ernest ne pouvait se lasser de regarder ces arbres si hauts, si élancés et si beaux ; un superbe palmier, haut de plus de soixante pieds, garni de ses grappes de cocos, attirait surtout son admiration. Je remarquai une expression de convoitise sur son visage, et je l'entendis prononcer ces mots d'un ton plaintif :

« Hélas ! que c'est haut !

MOI. — Oui, c'est bien haut ! Tu regrettes, sans doute, que ces noix de coco ne tombent pas d'elles-mêmes dans ta bouche ?

ERNEST. — Non, papa ; car je craindrais en même temps d'avoir quelques dents et peut-être les mâchoires cassées par le choc. »

Il achevait à peine de parler, quand une des plus grosses noix, se détachant de l'arbre, vint rouler à ses pieds ; puis une seconde, puis une troisième : il recula effrayé. J'étais aussi surpris que lui, car je n'apercevais pas le moindre animal ; d'un autre côté, je savais que les noix de coco ne tombent d'elles-mêmes que mûres ou gâtées ; or celles-ci étaient fraîches et vertes.

« Papa, dit Ernest, c'est comme dans les contes des bonnes fées : à peine un souhait est-il formé qu'il s'accomplit.

MOI. — Peut-être le sorcier mystérieux qui nous envoie ces noix a-t-il plutôt l'intention de nous casser la tête que de nous régaler. C'est, sans doute, un singe méchant qui nous guette. »

Fritz se rapprocha de nous sur ces entrefaites, et deux noix qui tombèrent en cet instant lui écorchèrent les joues.

« Je te découvrirai, maudit sorcier ! » s'écria-t-il.

En effet, il ne tarda pas à nous montrer un vilain crabe de terre, de forme ronde, assez semblable à un homard, et qui descendait doucement le long du tronc de l'arbre.

Ce crabe est connu sous le nom de pagure voleur ou de crabe à coco. Il monte jusque dans le chou du palmier, coupe avec ses pinces un certain nombre de grappes de coco, puis retourne à terre pour sucer tranquillement le lait des noix à travers les trous situés près de la queue. Certains naturalistes prétendent même que ses pinces sont assez fortes pour en briser la dure enveloppe.

Dès que le crabe fut à terre, Jack s'élança vers lui pour le tuer à coups de crosse de fusil. Il le manqua, et le crabe s'avança à son tour vers lui, avec ses pinces ouvertes et menaçantes. Jack, furieux de voir son adversaire échapper à plusieurs attaques, eut recours à la ruse : ayant ôté sa veste, il en couvrit le crabe.

Jack s'était montré courageux et habile; je vins mettre fin à la lutte en tuant le hideux animal avec ma hache.

« Quelle vilaine bête ! s'écria Jack, je suis fier d'avoir délivré la terre d'un pareil monstre.

MOI. — Allons, allons, mon petit Hercule; il y a des millions d'autres crabes sur les bords de la mer qui sont réservés à ton bras exterminateur. Tu mangeras à dîner un peu de ton crabe, si sa viande ne te semble ni trop dure ni trop indigeste. »

Nous continuâmes notre route; la chaleur devenait insupportable; nous commencions déjà à souffrir de la soif, quand le naturaliste Ernest, toujours occupé à étudier les plantes,

en découvrit une dont la tige renfermait une eau limpide et délicieuse à boire. Je regrettai beaucoup de ne pas savoir le nom de cette plante, qui nous fournit à tous de quoi nous désaltérer.

Enfin, nous atteignîmes nos calebassiers : c'eût été un plaisir de voir avec quelle ardeur et quelle habileté mes enfants fabriquaient des vases de toutes formes, des assiettes, des cuillers, des gourdes, des bouteilles, même des nids pour nos pigeons et des ruches.

On décida ensuite qu'on ferait cuire le crabe sans tarder. Mais il fallait de l'eau, et nous n'avions plus dans cet endroit *nos plantes à fontaine*, comme disait Ernest; je m'avançai donc dans le bois avec mes enfants pour tâcher de découvrir quelque ruisseau. Tout à coup Ernest, qui marchait en avant, s'écria :

« Un sanglier ! un sanglier ! »

Nous nous lançâmes dans la direction qu'il nous montra, et bientôt nous vîmes nos chiens qui venaient de notre côté, tenant par les oreilles, non pas un sanglier... mais notre truie, qui s'était évadée. Nous la débarrassâmes de ses deux ennemis, et elle ne tarda pas à fouiller tranquillement la terre autour de nous.

Notre attention fut attirée alors par une espèce de petites pommes qui tombaient des arbres environnants, et que la truie et les chiens avalaient avec avidité. Comme je ne connaissais aucunement ce fruit, je défendis à mes enfants d'en manger.

Je leur dis de mettre quelques-unes de ces pommes dans leurs poches : mon intention était de les faire goûter au singe, notre expérimentateur ordinaire.

Cependant nous cherchions toujours à trouver de l'eau, et j'envoyai Jack vers un massif de rochers où j'espérais qu'il découvrirait, soit une source, soit un ruisseau. Son excursion ne fut pas longue : il revint vers nous pâle, tremblant, et nous dit :

« Un crocodile est caché dans ces rochers, je l'ai vu; heureusement il dort étendu sur une pierre.

— Un crocodile ! répliquai-je en éclatant de rire, un crocodile ici, sur des rochers brûlants et sans eau ! tu rêves !

—Je ne rêve point; venez voir. »

Nous le suivîmes, et nous trouvâmes, non pas un crocodile, mais une iguane. C'est un animal de la famille des lézards, long d'environ cinq à six pieds, d'un caractère inoffensif, et très-bon à manger. Fritz s'apprêtait à faire feu dessus. Je relevai son arme. Après avoir coupé une baguette fort mince dans un buisson voisin, je m'avançai doucement vers l'iguane, et je me mis à siffler, ce qui la réveilla. Elle leva la tête et parut charmée de cette douce mélodie; alors je lui enfonçai ma baguette dans une des narines; le sang coula avec abondance, et l'animal mourut sans donner aucun signe de douleur. Mes enfants examinèrent alors l'iguane autant qu'ils voulurent. Ils remarquèrent ses brillantes écailles, ses effets changeants, ses longues dents pointues, et la longue poche en forme de goître qu'elle a sous la gorge. Je la chargeai sur mes épaules, tandis que mes enfants soutenaient par derrière la queue, qui, à elle seule, est aussi longue que le reste du corps.

Nous retournâmes alors vers ma femme et François. Ils étaient très-inquiets de notre absence, qui leur avait semblé d'autant plus longue, que nous avions oublié de tirer quelques coups de fusil pour les avertir de notre retour. Mes enfants présentèrent au singe les petites pommes que je leur avais permis d'emporter. Maître Knips en mangea avec avidité. Persuadés alors qu'elles n'étaient pas vénéneuses, nous en mangeâmes nous-mêmes. Je crus reconnaître que c'étaient des goyaves, fruits très-estimés des naturels des pays où ils se trouvent. Toute la famille se remit en route pour Falkenhorst, sans faire d'autre trouvaille sur la route que des glands semblables à ceux d'Europe, mais d'un goût très-agréable.

Arrivés à notre château, nous fîmes un repas délicieux avec la chair de l'iguane; les chiens mangèrent le crabe, dont la chair nous sembla trop dure et trop coriace. Ensuite chacun se coucha.

CHAPITRE XI

Le tétras ou coq de bruyère. — Nouvelle excursion. — Le myrica cerifera. — La colonie d'oiseaux. — Le nid merveilleux. — Le perroquet nouveau. — Quelques mots sur les fourmis. — Les fourmis céphalotes. — Le fourmilier. — Le fourmi-lion. Le caoutchouc. — Les larves comestibles. — Comment les Hottentots font le beurre. — Le charronnage. — Nous plantons des arbres. — Je fais sauter la carcasse du navire.

J'avais laissé une partie de notre vaisselle de calebasses dans le bois. Je résolus d'aller la chercher dès le lendemain. Mon projet était de pousser mon excursion plus loin : je n'en dis rien à ma femme. Je voulais me faire accompagner de Fritz seulement, que j'emmenais de préférence, comme étant plus fort et plus courageux que ses frères. Il fallut remettre à plus tard l'exécution de ce dessein : mon petit François fut pris d'une fièvre qui dura près d'un jour et le mit en danger; ce fut ensuite le tour de Jack, puis de ma femme, enfin d'Ernest; heureusement que nous ne fûmes pas tous malades à la fois.

Après notre rétablissement complet, Fritz et moi nous partîmes, accompagnés de Turc, et poussant l'âne devant nous. Arrivés près des chênes sous lesquels nous avions trouvé, quelques jours auparavant, des glands si délicieux, nous vîmes des oiseaux au plumage varié de mille couleurs.

Je permis à Fritz de tirer un ou deux coups de fusil, afin d'abattre plusieurs de ces oiseaux, qu'il voulait examiner de

plus près. Il eut bientôt tué un geai de Virginie, un ara rouge et une perruche verte et jaune.

Pendant qu'il rechargeait son fusil, nous entendîmes au loin un bruit imitant tour à tour le roulement d'un tambour et les grincements d'une scie qu'on aiguise. Après nous être avancés avec précaution, écartant les branches et les lianes qui nous barraient le passage, nous aperçûmes, sur un tronc d'arbre renversé et à moitié pourri, un magnifique oiseau, gros comme un de nos coqs domestiques. Il avait autour du cou un collet de belles plumes et sur la tête une huppe, la queue étalée en éventail comme celle d'un coq d'Inde; il s'agitait avec une vitesse extraordinaire et tournait en cercle. Les plumes de son cou et de sa tête se hérissaient; de minute en minute, un cri aigu s'échappait de son gosier, tandis que de son aile il frappait le tronc de l'arbre; c'était un bruit sourd qui, de loin, ressemblait assez au roulement du tambour. Une multitude d'oiseaux l'environnaient, les yeux attachés sur lui, et paraissant pleins d'admiration pour ses manières singulières et sa pantomime animée. Fritz, à mon grand regret, ne laissa pas achever la représentation : d'un coup de fusil, il abattit le comédien emplumé et fit fuir les spectateurs consternés.

« Pourquoi, éternel tireur, lui dis-je, veux-tu toujours détruire? tu ne sentais donc point ce plaisir délicieux que procure l'observation réfléchie de la nature et des êtres vivants? Tu as tué un tétras ou coq de bruyère au moment où il rassemblait autour de lui les poules de sa cour. »

Fritz, confus et repentant, baissa les yeux. Le mal était fait. Il fallut profiter de sa chasse. Nous ramassâmes donc le coq de bruyère pour le porter à ma femme.

« Je suis d'autant plus fâché, maintenant, dit Fritz, d'avoir tué ce coq, que, si je n'avais pas effrayé les poules, nous aurions pu les prendre vivantes, et de pareilles poules seraient vraiment bien précieuses pour notre basse-cour.

MOI. — C'est à quoi je pensais; mais tout n'est pas perdu.

Quand une de nos poules sera prête à couver, nous reviendrons ici avec maître Knips; tu sais comme il est habile dans la chasse aux œufs; s'il en trouve, comme je l'espère, nous les donnerons à notre meilleure couveuse, et nous aurons des poussins d'une très-belle race. » Nous ne tardâmes pas à dépasser les goyaves et à retrouver notre traîneau chargé de sa vaisselle de calebasses, le tout dans le meilleur état. Résolus de profiter de ce jour pour faire notre excursion par delà le rocher, nous poussâmes en avant. Après avoir traversé plusieurs champs de pommes de terre et de manioc, plusieurs prairies au milieu desquelles des lièvres ou des agoutis prenaient leurs ébats, nous nous arrêtâmes dans des buissons formés d'arbustes dont les branches étaient chargées de baies de forme singulière et couvertes d'une cire assez épaisse qui s'attacha à nos doigts. Je me rappelai alors qu'il y a en Amérique un arbuste qui produit de la cire, et que les botanistes nomment *myrica cerifera;* je crus naturellement que nous venions de le trouver.

« Ramassons une bonne quantité de ces baies, dis-je à Fritz; nous aurons un présent agréable à faire à ta mère : cette cire nous servira à fabriquer de la bougie. »

Quelques pas plus loin, une nouvelle curiosité attira nos regards : c'étaient des oiseaux, d'un plumage brun, gros comme nos pinsons, et rassemblés autour d'un vaste nid de forme circulaire attaché autour d'un tronc d'arbre, au-dessous de l'endroit où commencent les branches. Imaginez-vous une immense éponge à pores très-larges, placée sous un grand couvercle fait avec des racines, des joncs, de la paille; sur les côtés, des portes et des fenêtres qui éclairent des petites cellules séparées les unes des autres; dans chaque cellule se tient une famille de ces oiseaux. J'estimai à environ un mille le nombre des habitants de ce nid.

Pendant que nous examinions cette singulière colonie d'oiseaux, nous vîmes au-dessus du nid un perroquet de la plus petite espèce, à ailes vertes et dorées, qui disputait

avec courage l'entrée des nids aux oiseaux dont j'ai parlé d'abord, et qui nous menaçait nous-mêmes quand nous avions l'air de vouloir trop approcher. Fritz, désireux de considérer le nid de plus près, grimpa à l'arbre et mit la main dans un des trous. Il la retira aussitôt en poussant un cri de douleur : il avait été pincé jusqu'au sang. Cette juste punition de sa curiosité ne le corrigea pas; il introduisit de nouveau sa main dans le même trou, et prit un oiseau qu'il enferma dans la poche de sa veste, ayant soin de bien la boutonner; puis il redescendit, mais entouré d'une multitude d'oiseaux sortis des trous, et qui le menaçaient de leurs becs; je les écartai avec mon mouchoir. Fritz ôta alors son captif de sa poche : c'était un perroquet-moineau à plumes vertes et dorées; je lui permis de le garder pour ses frères, qui se chargeraient de lui faire une cage et de lui apprendre à parler. Ceci me fit penser que les vrais propriétaires du nid étaient des perroquets de l'espèce de celui de Fritz, et que les autres oiseaux étaient des intrus.

Le nid merveilleux devint naturellement le sujet de notre conversation. « Il y a, dis-je à mon fils, dans chaque classe du règne animal des animaux qui vivent et bâtissent en commun; cependant je n'ai point encore eu occasion de m'assurer que ces mêmes instincts de société se trouvent chez les amphibies. Mais gardons-nous de poser des bornes aux facultés que Dieu a accordées aux animaux.

FRITZ. — Il n'y a que les abeilles qui vivent en société.

MOI. — Et les guêpes et les fourmis?

FRITZ. — Ah! c'est vrai; comment puis-je oublier les fourmis, moi qui ai souvent pris tant de plaisir à les observer, à les voir bâtir, apporter des provisions, soigner et défendre leurs larves?

MOI. — Tu as, sans doute, remarqué comme elles exposent leurs œufs au soleil pour les réchauffer?

FRITZ. — Ne seriez-vous pas du sentiment des naturalistes qui assurent que ces prétendus œufs sont des chrysalides

dans lesquelles les fourmis s'enferment pour opérer leur métamorphose et prendre des ailes, à la manière de beaucoup d'autres insectes?

MOI. — Je sais que plusieurs naturalistes sont de cet avis; je n'oserais cependant soutenir qu'ils ont raison. Si les fourmis d'Europe méritent tant d'attention, celles des pays très-chauds de l'Amérique font des travaux bien plus merveilleux encore : il y en a qui se bâtissent de véritables palais de six à huit pieds de hauteur sur autant de largeur, entourés de murs solides, épais, impénétrables à la pluie, avec voûtes, cascades, colonnades, galeries couvertes à l'extérieur; et cette masse, vidée et nettoyée, sert de four aux naturels de ces contrées. En général, les fourmis sont des animaux nuisibles, vivant de vol et de rapine; il y a cependant en Amérique une espèce fort utile de ces fourmis appelées *fourmis céphalotes* ou *fourmis de visite*, qui arrivent en troupes nombreuses tous les trois ans. Elles se répandent dans les maisons et détruisent rats, souris, punaises, et d'autres insectes très-incommodes; si, au contraire, elles sont forcées, pour une cause quelconque, de se réfugier dans les campagnes, elles occasionnent de grands dégâts, puisqu'elles peuvent, en une seule nuit, dépouiller les arbres de leurs feuilles, qu'elles emmagasinent dans des caves de sept à huit pieds de profondeur, creusées par elles au pied de ces mêmes arbres. A en croire certains voyageurs, plusieurs îles des mers du Sud sont tellement infestées de fourmis, qu'on n'ose plus y aborder. On leur en a laissé une en pleine souveraineté : l'*île aux Fourmis*.

FRITZ. — Ne connaît-on pas de moyens assez puissants pour les détruire et arrêter leurs ravages?

MOI. — Les plus sûrs sont l'eau bouillante et le feu. La nature leur a d'ailleurs opposé des ennemis redoutables : le *myrmécophage*[1] ou *fourmilier*, quadrupède qui introduit sa

[1] De deux mots grecs qui signifient *mangeur de fourmis*.

longue langue visqueuse et gluante dans les trous des fourmilières, et ne la retire que pour avaler les fourmis qui se posent en grand nombre dessus : le *fourmi-lion*, petit insecte qui creuse dans le sable des entonnoirs où il fait tomber les fourmis, qu'il dévore ensuite. Certaines peuplades sauvages de la Hottentotie les mangent avec délices.

FRITZ. — Je vous remercie, mon père, des détails que vous m'avez donnés; me permettez-vous de vous demander quels sont les autres animaux qui vivent en société?

MOI. — D'abord, dans le règne des oiseaux, il y a ceux que nous venons de voir; mais tu devrais te souvenir de certains quadrupèdes qui vivent de même en société.

FRITZ. — Vous voulez peut-être parler de l'éléphant ou de la loutre marine?

MOI. — Ce n'est point de ces animaux que je veux parler; ils aiment la société, sans doute, mais ils ne se bâtissent point de maison commune.

FRITZ. — J'ai deviné : ce sont les castors; on dit qu'ils savent changer en partie le cours d'un ruisseau, d'une rivière même, pour se faire des étangs où ils construisent leur cité.

MOI. — N'oublie pas les marmottes de notre cher pays : elles vivent en société et passent l'hiver chaudement dans des trous communs. »

En parlant ainsi nous avancions toujours, et nous arrivâmes devant des massifs d'arbres qui nous étaient inconnus, ressemblant assez, par le port, au figuier sauvage; leur fruit ovale, d'une chair molle, contenait à l'intérieur des petits grains; le bois du tronc était écailleux comme une pomme de pin, les feuilles dures et épaisses, et dans les fentes longitudinales des branches nous vîmes une gomme déjà durcie à l'air; Fritz en détacha plusieurs morceaux avec la lame de son couteau. Il essaya inutilement de les amollir en les réchauffant de son haleine, comme il avait fait souvent pour la gomme des cerisiers; mais il s'aperçut avec étonnement que celle-ci s'étendait en longueur quand il la tenait par les extré

mités et se resserrait d'elle-même, exactement comme la gomme élastique.

« Quelle belle découverte, mon fils! lui dis-je, c'est le caoutchouc; il faut que je t'explique comment on le recueille. Les sauvages font des bouteilles de terre de différentes grandeurs qu'ils laissent sécher; puis ils en recouvrent la surface de cette gomme avant qu'elle se soit durcie, et les suspendent sur un feu modéré qui les sèche et leur donne, par la fumée, une couleur noirâtre; ensuite ils cassent les bouteilles intérieures qui ont servi de moules, ils en tirent les morceaux par le goulot, et obtiennent ainsi des flacons de gomme à la fois fermes et flexibles.

FRITZ. — Cette fabrication me semble très-simple; nous tâcherons de faire des bouteilles de caoutchouc.

MOI. — Nous pourrions aussi en faire des souliers et des bottes; une couche de ce bitume suffira pour rendre imperméables les étoffes de linge, de laine, de soie. »

Fritz était enchanté de sa découverte et se croyait déjà, en imagination, chaussé d'une paire de bottes de nouvelle fabrication. Nous ne tardâmes pas à atteindre le bois des cocotiers, qui nous fournirent des noix rafraîchissantes; je fis remarquer à mon fils un palmier sagou ou sagoutier, renversé à terre par un coup de vent. Son tronc est rempli d'une moelle délicieuse dans laquelle vivent ces larves renommées aux Indes orientales comme un mets excellent. Fritz ayant allumé du feu avec quelques branches d'arbres, je fis cuire une douzaine de ces larves embrochées dans une baguette; le sel que nous avions emporté pour assaisonner nos pommes de terre nous servit à saupoudrer ce rôti improvisé. Je puis assurer aux gourmands de l'Europe qu'ils ne se repentiraient point de venir aux Indes, ne fût-ce que pour se régaler d'un morceau si délicat; jamais je n'avais rien mangé d'aussi bon; mon fils fut de mon avis.

Après ce singulier repas, nous coupâmes un gros paquet de cannes à sucre, nous attelâmes enfin au traîneau le bau-

det, qui faisait la grimace en regardant sa charge de calebasses et de cannes, et nous revînmes à Falkenhorst.

Vous pouvez vous imaginer quel bon accueil on nous fit ainsi qu'au perroquet vert, qui fut donné au petit François. Ma femme fut surtout contente de la découverte de l'arbre à cire et du caoutchouc.

Après le dîner on se coucha à l'heure ordinaire.

Dès le lendemain matin, cédant aux instantes prières de ma femme, il fallut me mettre à fabriquer des bougies.

J'aurais désiré avoir un peu de graisse de mouton à mêler à la cire de mes baies pour les rendre plus blanches; je dus m'en passer, et me contentai de faire fondre mes baies dans une chaudière d'eau posée sur un feu modéré ; ma femme préparait les mèches avec du fil de toile à voile; j'enlevai avec soin la matière huileuse et verdâtre qui ne tarda pas à flotter à la surface de l'eau, et la versai doucement dans un autre vase. Quand j'eus une quantité suffisante de cette cire liquide, je trempai dedans mes mèches, que je suspendis ensuite à des branches d'arbres, pour les reprendre dès qu'elles étaient sèches, et les tremper de nouveau jusqu'à ce qu'elles eussent la grosseur convenable. Elles furent ensuite placées dans un endroit frais où elles durcirent en peu de temps; le soir même, j'en essayai une : sa lumière, je l'avoue, n'était ni très-pure ni très-vive, mais enfin c'était de la lumière. Je reçus des félicitations de ma femme, qui se réjouissait de pouvoir, dorénavant, prolonger ses soirées. Ce succès lui ayant donné une haute idée de mon habileté, elle me pria de lui faire un ustensile de ménage appelé *baratte* dans lequel on bat le beurre : elle regrettait beaucoup de ne pouvoir employer la crème de son lait. Je me rappelai alors le procédé des Hottentots et je l'employai; seulement, au lieu de peau de mouton, je me servis d'une grande calebasse : je la remplis de crème et la fermai hermétiquement; ensuite, l'ayant placée sur une large toile à voile, dont chacun de mes fils tenait un coin, à un signal donné, ils la secouèrent

en mesure; au bout d'une heure, une motte de beurre s'était formée dans la calebasse.

Ces travaux n'étaient rien en comparaison de celui dont je vais entretenir maintenant le lecteur : j'avais apporté du navire quelques roues de canon; après des peines infinies, après des essais inutiles, j'arrivai enfin à faire une machine lourde et informe, ressemblant plus ou moins à un char, et qui fut placée sur deux roues; ensuite je construisis un tombereau du même genre. Pendant que je me livrais avec persévérance à mes travaux de charronnage, travaux bien neufs pour moi, mes enfants plantèrent nos arbres fruitiers en deux allées droites, depuis notre pont jusqu'à Falkenhorst; les ceps de vigne furent placés à l'ombre des arbres touffus, dont le feuillage les défendrait des trop grandes ardeurs du soleil. A Zeltheim, sol aride et sec, ils plantèrent des orangers, des citronniers, des pistachiers, des pamplemousses, des amandiers, des mûriers, des grenadiers, des goyaviers; ces arbres, dont plusieurs étaient fort serrés les uns contre les autres, devaient plus tard former un rempart végétal autour de Zeltheim, tandis que des avancements naturels de terrains, des saillies de rocher, étaient déjà de vrais bastions, propres, en cas d'attaque, à porter nos canons pris au navire et nos armes à feu; au bord de la mer, près de notre abordage ordinaire, je plantai moi-même quelques pieds de cèdre. Ces travaux, rudes et fatigants, prirent plus de six semaines de notre temps. Ils développèrent les forces physiques de mes fils; mais ils usèrent tellement leurs vêtements, qu'il fallut songer à retourner au navire pour en trouver d'autres dans les malles des officiers et dans les coffres des matelots. De plus, je le dis en toute humilité, nos chars, dont j'étais quelque peu fier, avaient plus d'un défaut : les roues tournaient mal et en produisant un bruit aigu dont nos oreilles étaient arrachées; ma femme regrettait le beurre que j'employais à graisser les essieux; l'âne et la vache ne parvenaient que difficilement à les traîner. Pour

avoir du goudron ou de la graisse, nous devions donc encore recourir aux provisions du navire.

Le premier jour de calme, nous exécutâmes notre projet. La carcasse du navire avait souffert beaucoup et les vagues l'avaient disjointe en plusieurs endroits. Alors, sans scrupule, nous fîmes main basse sur tout ce que nous pensions pouvoir nous être utile : tonnes de goudron, caisses d'habits, portes, fenêtres, serrures, ferrailles de toutes sortes, munitions de guerre, et même petits canons. Pour les gros, il nous fut impossible même de les remuer, et cependant nous ne voulions pas les abandonner, pas plus que trois ou quatre énormes chaudières de cuivre destinées à une raffinerie de sucre. Après avoir fait je ne sais combien de voyages pour emporter les objets cités plus haut, nous attachâmes aux pièces de gros calibre et aux chaudières plusieurs tonneaux vides, enduits de goudron, hermétiquement bouchés, et qui devaient les soutenir à la surface de l'eau ; puis un baril de poudre fut placé dans la quille du bâtiment, avec un bout de mèche assez long pour pouvoir durer au moins trois ou quatre heures ; j'y mis le feu, et nous nous éloignâmes en toute hâte, nous dirigeant vers la baie du Salut. Outre les canons et les chaudières, je comptais bien que la marée et le vent jetteraient sur notre rivage des poutres, des charpentes et des planches, dont, plus tard, nous pourrions nous servir pour nous bâtir une case.

Ma femme venait de nous servir à souper sur un petit cap avancé d'où l'on apercevait le navire, quand, tout à coup, une terrible explosion retentit, et une colonne de feu s'éleva dans les airs : le navire était détruit : ce navire sur lequel nous avions quitté l'Europe pour venir dans des contrées lointaines et inconnues. Nous ne pûmes nous défendre de tristes pensées ; et les enfants, qui, d'abord, s'étaient promis de la joie de ce spectacle, ne surent que pleurer au souvenir de notre chère patrie.

Le lendemain, nous étions levés avant le jour; nous nous

mêmes en mer. De tous côtés flottaient pêle-mêle, ballottés par les vagues, au milieu des écueils, les débris du navire, parmi lesquels surnageaient, soutenus par les tonnes vides, trois gros canons et les chaudières ; nous les amarrâmes à notre pinasse, au moyen de longs cordages.

Arrivés à terre, la première chose que nous fîmes fut de couvrir soigneusement nos canons avec des planches et des toiles goudronnées ; les chaudières nous servirent à abriter nos tonneaux de poudre, que nous avions eu soin déjà de porter assez loin de Zeltheim, dans les rochers.

En venant visiter notre magasin de poudre, ma femme découvrit, du côté du ruisseau, dans un buisson, une charmante famille de poussins, que deux de nos canes et une oie menaient à l'eau. Nous leur donnâmes à pleines mains des miettes de pain de manioc et des morceaux de biscuit. La vue de ces poussins fit naître en nous un si vif désir de retourner à Falkenhorst pour soigner notre basse-cour, que notre départ fut fixé au lendemain.

CHAPITRE XII

Le chou palmiste et le vin de palmier. — L'âne s'échappe ; nous courons à sa poursuite, mais sans pouvoir le rattraper. — Nous poussons notre excursion plus loin que précédemment. — Le troupeau de buffles. — Comment nous prenons un buffletin. — Le jeune chacal. — L'aiguille d'Adam. — Le palmier nain.

En traversant notre nouvelle plantation d'arbres fruitiers, nous remarquâmes que plusieurs d'entre eux se courbaient faute de soutiens ; et je décidai à l'instant qu'il faudrait aller couper des bambous pour leur faire des tuteurs ; or le champ de bambous se trouvait dans cette partie de l'île explorée seulement par moi et par Fritz, et sur laquelle nous avons

raconté déjà tant de choses curieuses. Vous ne vous étonnerez donc pas si je vous dis que mes enfants et ma femme même demandèrent à être de la partie. Bien des raisons d'ailleurs rendaient cette excursion nécessaire. Une de nos poules était à couver : nous voulions lui donner des œufs de la poule à fraise ou poule de bruyère ; notre provision de bougies s'épuisait : il nous fallait récolter des baies à cire; nous étions si heureux, chaque soir, de pouvoir, ma femme, faire ses raccommodages, moi, écrire mon journal à la lumière de nos bougies, que, maintenant, nous n'aurions pu qu'avec peine renoncer à cet agrément; notre truie s'était sauvée de nouveau du côté des chênes : il fallait se mettre à sa poursuite; Jack voulait manger des goyaves, et François sucer des cannes à sucre, etc., etc.

Le lendemain donc, par une belle matinée, nous quittâmes Falkenhorst; et, comme je désirais, cette fois, examiner une partie de l'île à mon loisir et faire d'abondantes provisions, j'eus soin de nous munir de tout ce que je jugeais le plus nécessaire à notre caravane : eau, vin, instruments propres à grimper aux arbres, vases pour contenir nos récoltes, armes et munitions de guerre. J'attelai l'âne et la vache à mon char, dans lequel j'avais fait une banquette pour asseoir le petit François et sa mère lorsqu'ils se sentiraient fatigués. Nous revîmes d'abord le champ de pommes de terre et de manioc, puis nous arrivâmes à l'arbre des oiseaux républicains, que je reconnus, cette fois, pour être de l'espèce de ceux que les naturalistes nomment *loxia socia* ou *loxia gregaria*. Dans cet endroit croissaient des goyaviers et des arbres à cire ; nous remplîmes un grand sac de leurs baies et de leurs fruits. Fritz tenait à savoir quels étaient les vrais habitants du nid commun; après un examen long et attentif, il déclara que c'étaient des oiseaux au plumage sombre, et non des moineaux-perroquets. Plus loin, les arbres à caoutchouc nous fournirent leur jus précieux, que nous recueillîmes dans plusieurs vases de coco. Après avoir

traversé une plaine assez large, nous arrivâmes aux bambous et aux cannes à sucre. Le paysage, de ce côté, était ravissant : à nos pieds s'étendait un large golfe; et, du haut du promontoire où nous nous trouvions, notre vue dominait au loin sur la mer immense. Nous fîmes halte dans ce lieu pour prendre quelques rafraîchissements, et nos bêtes de somme furent mises à paître en liberté. Je donnai ensuite le signal du travail. Fritz et Jack, chacun une hache à la ceinture, montèrent sur des palmiers pour nous abattre des noix de coco. Comme je prévoyais qu'ils ne seraient pas assez forts pour arriver sans secours à une si grande hauteur, je leur attachai aux genoux des morceaux de peau de requin, pour les empêcher de glisser, et je leur mis aux jambes une corde lâche qui entourait le tronc ; en la faisant monter avec eux, ils pouvaient, à la manière des nègres et des sauvages, s'asseoir dessus sans crainte.

Quand ils eurent atteint la couronne de feuilles, ils nous saluèrent par des cris joyeux et firent tomber une grêle de noix de coco; à peine eûmes-nous le temps de nous garer pour n'en pas recevoir sur la tête; notre singe grimpa sur le même arbre et leur offrit son concours empressé; seulement, il ne tarda pas à redescendre, tenant une noix qu'il se mit à gruger avec des grimaces de contentement.

Pour Ernest, mollement couché sur l'herbe, il regardait ses deux frères travailler, sans songer à leur venir en aide.

Quand Fritz fut redescendu, il s'avança vers le naturaliste contemplatif, et, le saluant avec gravité :

« Monsieur voudra bien, lui dit-il, se donner la peine de prendre cette noix, que je lui offre *en récompense de ses fatigues*. »

Ernest sentit l'ironie de ces paroles moqueuses, se leva, et, m'ayant prié de lui scier une noix en deux par le haut et d'y faire un trou pour y passer un cordon; il en prit une moitié, l'attacha à sa boutonnière; puis, avec un sourire malicieux sur les lèvres, l'air grave et solennel, il nous parla ainsi :

« Je vois, madame et messieurs, que dans notre royaume, car vous êtes roi, mon père, roi bien-aimé et absolu, et vous, reine chérie, ma mère; je vois, dis-je, qu'ici comme dans les monarchies européennes, celui-là seul est tenu en honneur et considération, qui sait, par ses talents ou ses forces, s'élever au-dessus des autres. Pour moi, ami des douces rêveries, du calme et du repos, j'aimerais bien mieux rester tranquille que de grimper aux arbres; mais, désireux de mériter les éloges de mon noble souverain et de mes concitoyens, je me décide à tenter aussi quelque glorieux exploit. »

J'étais fort curieux de voir où il voulait en venir. Il grimpa hardiment à un des palmiers voisins; c'était un palmier sans fruits : ses frères éclatèrent de rire. Il n'avait voulu que des genouillères en peau de requin et avait refusé la corde dont ses frères s'étaient servis. Ernest, toujours calme et sérieux, nous saluait de la main et continuait son ascension. Quand il fut arrivé au sommet : « Pas de noix, messieurs; mais un chou, et des meilleurs, » nous dit-il.

Et, en même temps, d'un coup de sa hache il coupa et fit tomber à nos pieds un énorme paquet de feuilles tendres et encore enroulées les unes dans les autres.

« Un chou au sommet d'un arbre ! s'écrièrent Fritz et Jack. Quelle plaisanterie ! Ernest veut se moquer de nous !

MOI. — Non, ce n'est point une plaisanterie. Ernest a su, avec un grand discernement, distinguer ce palmier qui fournit un mets délicieux des autres dont la cime n'est point comestible, tels que les dattiers. Je profite de l'occasion pour vous faire remarquer combien vous avez tort de vous moquer du *naturaliste* : n'est-ce pas à lui que nous devons la découverte des pommes de terre et du manioc? »

Cependant Ernest ne descendait point de son arbre, et Fritz, malgré la petite leçon qu'il venait de recevoir, lui demanda s'il voulait remplacer le chou.

« Patience, répondit Ernest ; je prépare ici l'assaisonne-

ment de mon chou; je vous donnerai de quoi boire à ma santé.

LE PETIT FRANÇOIS. — Tu as donc trouvé aussi là-haut une fontaine? Nous sommes ici dans une forêt enchantée comme celle dont parle mon livre des contes de fées. Peut-être ces arbres renferment-ils, sous leur écorce, des princes et des princesses métamorphosés? »

En parlant ainsi, François avait un air tout à la fois convaincu et craintif. Ma femme le prit sur ses genoux et lui expliqua de son mieux qu'il ne fallait pas croire aux contes.

Ceci me fournit l'occasion de dire que, pour instruire ou amuser les enfants, on doit toujours préférer la vérité aux récits menteurs et aux inventions ridicules.

Ernest descendit, et à peine fut-il à terre qu'il tira de sa poche un flacon, prit à sa boutonnière la coupe en coco; puis, s'avançant vers moi :

« Mon père, dit-il d'un air triomphant, vous voudrez bien permettre à votre échanson de vous présenter une boisson nouvelle qui sera de votre goût; c'est du vin de palmier. »

Il me tendit sa coupe pleine; après en avoir bu une gorgée, je la passai à ma femme, qui elle-même en but et en fit boire à ses fils. Nous trouvâmes tous à ce breuvage une saveur très-agréable, à la fois douce et piquante.

« Gloire à notre naturaliste! m'écriai-je; qu'il reçoive nos louanges et nos remercîments! »

Je m'aperçus alors qu'un petit mouvement d'orgueil animait les yeux d'Ernest, et, pour le ramener à la modestie, j'ajoutai :

« Je crains seulement, mon cher ami, que le motif qui t'a décidé à faire ton ascension ne diminue un peu la gloire de la découverte; n'as-tu pas été poussé plutôt par l'envie de l'emporter sur tes frères que par le simple désir d'être utile? Une action, pour être véritablement bonne, doit partir d'un principe pur et louable.

ERNEST. — Je vous assure, mon père, que je n'aurais pas

hésité à grimper comme mes frères à un palmier, s'il ne m'avait fallu du temps pour examiner et trouver celui qui porte le chou à son sommet et laisse couler le vin par les incisions faites à son tronc. Je regrette seulement de n'avoir pas eu un plus grand vase pour le remplir de cette délicieuse liqueur.

MOI. — Console-toi de n'en avoir pas pris davantage : le vin de palmier ne peut se conserver, et s'aigrit aussi vite que le lait de la noix de coco; du reste, quand nous en voudrons, il nous sera facile de nous en procurer. Ne coupe pas trop souvent la tête de ces beaux arbres, car ils meurent quand on les mutile de la sorte. »

Le jour touchait à sa fin, et, comme nous étions résolus à passer la nuit dans cette contrée charmante, nous construisîmes une cabane avec des branchages, à la manière des chasseurs d'Amérique, plutôt pour nous garantir contre la rosée et la fraîcheur de la nuit que contre les bêtes, dont nous n'avions pas encore vu la moindre trace; une toile à voiles, que j'avais apportée de Falkenhorst, forma notre toit.

Nous achevions à peine cette construction, que tout à coup l'âne, qui paissait dans le voisinage, se mit à braire, à sauter, à ruer avec furie, et, quand nous nous approchâmes de lui pour connaître la cause de son agitation subite et extraordinaire, il nous tourna le dos, s'enfuit au galop et disparut dans le champ de bambous. Par malheur, Turc et Bill n'étaient pas là, et il nous fallut du temps pour les faire revenir; d'ailleurs, à quoi nous eussent-ils servi en cette occasion? La piste de l'âne, avec qui ils passaient leur vie, ne pouvait guère exciter leur odorat.

N'osant point m'éloigner des miens, que la nuit aurait pu surprendre en mon absence, je laissai l'âne et revins aider ma femme, qui s'occupait à couper l'herbe pour nos lits et à ramasser les branches pour notre feu. Comme elle n'avait pas assez de bois sec pour entretenir nos petits

bûchers durant toute la nuit, je fis des flambeaux ou torches, à la manière des habitants des Antilles, avec des cannes à sucre pleines de leur jus. Après les avoir allumées, je les plantai en terre à droite et à gauche de notre tente. Nous plaçâmes à côté de nous nos armes chargées; les chiens furent placés en sentinelles. Tout le monde s'endormit, excepté moi, qui restai debout jusqu'à minuit pour entretenir le feu; puis je me couchai comme les autres.

Le lendemain matin, après un modeste déjeuner fait à la hâte, nous résolûmes de ne rien négliger pour retrouver maître baudet. Je partis avec Jack et suivi des deux chiens, ayant averti ma femme que nous devions parcourir les environs et surtout le champ de bambous, et être de retour à midi; en notre absence, elle voulut s'occuper avec ses fils à couper des cannes à sucre, à recueillir du vin de palmier et des noix de coco.

Jack était fier et heureux de m'accompagner, cette fois, à la place de Fritz; il désirait depuis longtemps faire une excursion avec moi; mais, de crainte d'un refus, il n'avait pas osé m'en parler. Nous avions eu soin de prendre nos armes à feu, nos haches et une petite scie.

Après avoir traversé, non sans peine, les bambous, partout fort serrés les uns contre les autres, nous aperçûmes sur la terre un peu humide les empreintes du sabot de l'âne; plus loin coulait une rivière assez large, puis se dressaient devant nous des rochers à pic. Nous traversâmes la rivière, et, ayant péniblement escaladé les rochers, nous revîmes encore les traces de notre âne, mais, à côté des siennes, il y avait une quantité d'autres traces de pieds, qui en différaient par la forme et par la grandeur. Cette découverte redoubla notre ardeur, et, suivant toujours ces traces, nous arrivâmes au haut d'une colline d'où nos yeux s'étendirent sur un pays riant et enchanté, vrai paradis terrestre : à notre droite les montagnes aux sommets perdus dans les nuages, aux formes variées, aux teintes grises et bleues;

à notre gauche, des collines verdoyantes chargées sur leurs flancs de palmiers et d'autres arbres inconnus; à nos pieds, de belles prairies arrosées par la rivière, qui coulait entre deux rives garnies de roseaux et de plantes aquatiques; pas la moindre trace d'habitation; silence, calme, solitude : c'était une terre vierge dans sa beauté primitive, telle qu'elle sortit de la main de Dieu. Autour de nous volaient sans effroi des oiseaux de toutes sortes, et sur des fleurs admirables se posaient des papillons aussi beaux qu'elles.

Cependant, à force de regarder de tous côtés avec ma lunette d'approche, je vis dans l'éloignement un groupe animé qui me sembla un troupeau de bêtes de la grosseur des vaches ou des chevaux; tantôt ces bêtes étaient réunies, tantôt elles s'écartaient les unes des autres, sans doute pour brouter; je résolus d'en approcher avec précaution en suivant la rivière : le sol était très-humide et très-marécageux en certains endroits, nous avions une peine infinie à nous ouvrir un chemin à travers des roseaux, les plus grands que nous eussions vus jusqu'alors, et qu'on appelle *roseaux géants*; plusieurs atteignent jusqu'à quatre-vingts pieds de hauteur et quinze à dix-huit pouces de diamètre; les sauvages les emploient à faire des mâts pour leurs bateaux et leurs canots. Jack avait envie d'en prendre quelques-uns pour sa mère; je lui promis de lui en couper plus tard, mais alors il fallait ne pas nous distraire du but principal de notre course; nous avançâmes donc, et, après être sortis des roseaux, nous vîmes, à quarante ou cinquante pas de nous, un troupeau de buffles sauvages. Ces animaux sont effrayants quand on les rencontre pour la première fois et qu'ils ne sont point apprivoisés : ils ont une force et une impétuosité extraordinaires. Je compris le danger auquel nous étions exposés, et la terreur s'empara tellement de moi, que je ne pensai même pas à armer mon fusil. Nos chiens, par bonheur, étaient restés en arrière; et ces buffles sauvages, qui sans doute ne connaissaient point l'homme, se tinrent

là tranquilles, nous regardant seulement d'un air étonné, sans songer à fuir ni à nous attaquer ; ceux qui étaient couchés se levaient avec lenteur.

Nous revînmes un peu de notre peur et préparâmes nos armes, bien décidés à ne nous en servir que pour notre défense · c'eût été folie d'attaquer ces animaux si terribles, et qu'un coup de feu suffit pour mettre en fureur. Nous nous disposâmes donc à rebrousser chemin, quand, à mon grand regret, Turc et Bill nous rejoignirent. Les buffles, les prenant pour des chacals ou pour des loups, mugirent avec force, puis bondirent, frappant la terre de leurs pieds et de leurs cornes, soulevant autour d'eux un nuage de poussière. Malgré nos efforts pour les retenir, Turc et Bill se précipitèrent au milieu du troupeau, saisirent par les oreilles un jeune buffle et l'entraînèrent de notre côté. Le combat était engagé, nous ne pouvions laisser nos chiens sans secours; nous fîmes feu tous deux en même temps : le bruit de nos armes produisit sur eux un effet terrible; ils s'enfuirent avec rapidité. Une femelle seule, très-probablement la mère du buffletin, voulut nous tenir tête. Je m'avançai vers elle, lui tirai, presque à bout portant, mon second coup de fusil et un coup de pistolet, et elle tomba tuée roide.

Alors seulement nous commençâmes à respirer. Je louai Jack du sang-froid qu'il avait montré en restant calme et silencieux au lieu de pousser des cris inutiles et de vains gémissements. Je lui fis remarquer combien il est important, dans les dangers extrêmes, de ne pas perdre la tête, de conserver sa présence d'esprit même devant la mort. Je n'avais pas le temps de lui faire de trop longues réflexions, car il fallait venir en aide à nos chiens, qui avaient bien de la peine à retenir le buffletin. Comment nous y prendre? Faire lâcher prise aux dogues et le saisir nous-mêmes par les cornes eût été téméraire. Le tuer d'un coup de pistolet? Je tenais à le conserver vivant pour remplacer notre âne, que je n'espérais plus guère retrouver. Jack me tira d'embarras.

« Mon père, dit-il, j'ai ma fronde à balles dans ma poche; laissez-moi, je me charge de renverser le buffletin. »

Et, s'étant éloigné de quelques pas, il lança sa fronde avec tant d'adresse autour des jambes de derrière de l'animal, qu'il le fit tomber. Je lui liai fortement les pieds avec une corde plus forte.

« Quelle belle bête nous allons pouvoir atteler à notre char, à côté de la vache! s'écria Jack. Comme ma mère et mes frères vont nous féliciter de notre chasse!

MOI. — Tu vois donc déjà ton buffle attelé! Je ne sais pas encore, moi, comment nous l'emmènerons, à moins que tu ne veuilles le charger sur ton dos, comme Milon de Crotone.

JACK. — Par malheur, je ne suis ni un Samson, ni un Hercule, ni un Milon de Crotone; mais un pauvre petit garçon sans beaucoup de force. Ne pourrions-nous pas lui délier les jambes et le laisser marcher devant nous?

MOI. — T'imagines-tu qu'il marche devant nous sans s'écarter de la ligne droite, doucement, tranquillement, comme l'âne?

JACK. — Les chiens sont là pour le faire marcher.

MOI. — Et s'il tue les chiens avec ses pieds ou avec ses cornes, puis s'échappe au galop? Je préfère employer un moyen très-connu des pasteurs en Italie pour dompter les buffles. Tiens ferme le bout de la corde dont ses pieds sont attachés, pendant que nos chiens lui serreront les oreilles. »

Je saisis alors le museau du buffle, et, avec mon couteau, je lui fis un trou à la narine, et, dans ce trou, je passai une corde dont j'attachai les deux bouts autour d'un arbre assez fort pour résister aux secousses de l'animal, dont je prévoyais déjà la fureur. A peine eus-je écarté les chiens qu'il se leva, bondit et voulut s'évader; mais les liens de ses jambes, la perte de son sang, sa blessure, le firent bientôt rester immobile. Je le laissai là s'affaiblir et s'épuiser. Voulant tirer le meilleur parti possible du corps de la femelle buffle, je

lui coupai la langue, qui est si estimée des gourmets, et plusieurs morceaux du filet, que je salai. Je me souvins d'avoir lu que les boucaniers américains ôtent avec soin, et sans la déchirer, la peau des quatre pieds du buffle pour s'en faire des bottes très-douces et très-flexibles; je l'enlevai donc pareillement. Nous nous assîmes ensuite à l'ombre des roseaux pour déjeuner avec les provisions de nos sacs, tandis que Turc et Bill se rassasiaient des restes de la bête; mais ils furent troublés dans leur festin par des vautours qui fondirent du haut des airs sur le cadavre du buffle : il y eut d'abord lutte acharnée entre les oiseaux rapaces et nos chiens; puis, de part et d'autre, on se décida à partager en bons convives. Parmi ces oiseaux, je remarquai le grand vautour royal et le *calao rhinocéros*, ainsi nommé à cause de l'excroissance courte et charnue qu'il porte sur le bec.

Jack coupa quelques roseaux, en ayant soin de ne pas toucher aux plus gros, comme étant trop lourds à porter; il eut alors l'idée que ces roseaux pourraient servir de moules pour les bougies.

Pour moi, j'en sciai de plus gros pour en faire des sortes de vases, à la manière de certaines peuplades de l'Amérique, et nous nous mîmes en route. Je tirai la corde du buffle, qui me suivit sans résistance; nous nous enhardîmes au point de lui attacher sur le dos nos paquets de roseaux et nos viandes salées : ce dont il eut à peine l'air de s'apercevoir.

Après avoir franchi les rochers à pic dont j'ai parlé plus haut, nous vîmes, à quelques pas de nous, un gros chacal, qui prit la fuite dès qu'il nous aperçut; mais les chiens s'élancèrent après lui et l'atteignirent à l'entrée d'une caverne, où ils l'étranglèrent. Je m'approchai du champ de bataille et reconnus que le chacal tué était une femelle qui allaitait. En défendant l'entrée de la caverne où devaient être ses petits, elle avait été étranglée par nos chiens. Jack voulut pénétrer dans la caverne; je ne le lui permis qu'après avoir tiré moi-même un coup de pistolet pour m'assurer que le mâle

n'était pas dans sa tanière; tout étant resté tranquille, Jack entra et découvrit bientôt dans un coin le nid des petits chacals; les chiens, qui l'avaient suivi, se jetèrent dessus avant qu'il eût pu les enlever et les dévorèrent, à l'exception d'un seul, qu'il prit dans ses bras et m'apporta. Ce petit chacal pouvait avoir une quinzaine de jours; ses yeux n'étaient point encore ouverts. Jack m'ayant demandé à le garder, j'y consentis d'autant plus volontiers que je désirais voir si les bons traitements et l'éducation adouciraient cet animal naturellement féroce.

Jack, sautant de joie, couvrit de baisers et de caresses son petit *renard doré.*

Nous aperçûmes, un peu plus loin, deux palmiers d'espèces différentes et tous deux fort remarquables ; l'un, de dix à douze pieds de haut, avec des feuilles garnies d'épines pointues et un fruit de la forme d'un concombre ; l'autre, encore plus petit et en fleur ; je crus reconnaître, dans le premier, l'*aiguille d'Adam;* dans le second, le *palmier nain* ou *cocana.*

Nous arrivâmes enfin auprès de la cabane de Bumehausen à la tombée de la nuit; et notre butin nous valut bien des louanges : on trouva le veau noir fort beau, le renard jaune très-joli, et Jack raconta longuement et d'un ton solennel notre combat avec les buffles et la mort du chacal. Au milieu de mille questions qui lui étaient adressées, j'eus bien de la peine à m'informer de ce qu'on avait fait pendant mon absence. Le lecteur pourra voir au chapitre suivant que ma femme et ses fils n'avaient point perdu leur temps.

CHAPITRE XIII

Fabrication du vermicelle et du macaroni avec la moelle du sagoutier. — La truie et ses petits. — Quelques mots sur la greffe. — Pays originaires de la vigne, du cerisier, des oliviers, du pêcher, du cognassier, du mûrier, etc. — Projet de construire un escalier dans l'intérieur de notre arbre. — Les abeilles.

Ma femme me raconta les travaux exécutés par elle et ses enfants. D'abord ils avaient abattu, non sans peine, le palmier sur lequel Ernest était monté la veille pour couper le chou dont j'ai parlé. Maintenant cet arbre gisait étendu sur le sol, couvrant un espace long de plus de soixante-dix pieds; ils avaient eu ensuite à défendre la cabane contre une troupe de singes qui l'avaient envahie pour la piller. Fritz avait déniché dans un creux de rocher un jeune aigle de Malabar, remarquable par sa petite taille[1] et par ses plumes noires, blanches et couleur marron; il désirait le dresser à la chasse, comme un faucon, en le domptant par la faim.

Ce récit achevé, ma femme renouvela ses plaintes au sujet des bêtes vivantes que nous lui amenions, et qu'elle craignait de voir devenir à charge à la colonie. Je lui fis remarquer que le buffle remplacerait l'âne, et je profitai de l'occasion pour proclamer comme loi invariable que quiconque voudrait avoir une bête à apprivoiser l'entretiendrait convenablement.

« Il serait cruel, dis-je à mes enfants, d'ôter la liberté à un animal pour en faire un malheureux esclave, un souffre-douleur; il faut, au contraire, le dédommager de ce qu'il a perdu

[1] L'aigle de Malabar est gros comme un pigeon.

par une bonne nourriture, par des soins affectueux; sans cela, je vous priverai du droit d'en avoir. »

Cette menace leur parut terrible : nous sommes tellement faits pour la société, qu'à défaut de nos semblables nous nous attachons aux animaux. Ma femme voulut bien promettre de prendre soin de nos bêtes quand nous serions occupés à des travaux sérieux.

On alluma un bon feu où l'on mit à dessein beaucoup de bois vert qui nous donna une fumée épaisse; au-dessus de cette fumée furent suspendus les morceaux de buffle salés, que je voulais conserver. Le buffletin commença à brouter l'herbe des environs; on lui fit boire du lait de notre vache, ainsi qu'au petit chacal.

Au souper, nous mangeâmes avec beaucoup d'appétit, et Jack sut très-bien, par ses réponses spirituelles, imposer silence à ses frères, qui se moquaient de lui à propos de son combat avec les buffles et des bottes qu'il voulait se faire avec la *peau* des quatre pieds de la femelle buffle que nous avions tuée. Nous dormîmes très-bien toute cette nuit-là; et quand, le matin venu, je parlai du départ, chacun me demanda à prolonger notre séjour dans ces lieux.

« Mon ami, me dit ma femme, tu sais que nous avons abattu un de ces beaux palmiers qui, selon Ernest, contiennent une moelle délicieuse; ne veux-tu pas que nous en tirions quelque parti?

MOI. — Eh bien, soit. Il nous faudra fendre ce palmier dans toute sa longueur; outre la moelle, il nous fournira deux grands conduits fort commodes pour amener l'eau de la rivière du Chacal dans notre jardin potager de Zeltheim, et, de là, dans nos nouvelles plantations d'arbres.

FRITZ. — Je ferai aussi un conduit du même genre pour amener l'eau dans mon bassin d'écaille de Falkenhorst.

ERNEST. — Moi, je vais être très-content de voir préparer le sagou. Pourrez-vous, mon père, le réduire en petits grains, comme celui que l'on vend en Europe?

MOI. — Oui, je le peux, si vous m'aidez. Il ne s'agit de rien moins, messieurs, que d'établir une fabrique de vermicelle et de macaroni.

LE PETIT FRANÇOIS. — Oh! des macaroni! c'est si bon! Je veux vous aider à en faire.

MOI. — Et tu m'aideras encore bien mieux à les manger, petit gourmand! Je n'ose pas assurer qu'ils seront aussi bons que ceux de Gênes et de Naples. D'abord faisons de la pâte avec cette moelle. N'y a-t-il pas ici une de nos râpes à cassave?

ERNEST. — Oui, papa, et je vais vous la chercher.

MOI. — Je ne suis pas très-pressé d'avoir la râpe, il me faut d'abord des coins de bois pour tenir la fente de l'arbre ouverte, et une bonne quantité d'eau.

LA MÈRE. — Voilà le plus difficile; car la rivière est loin et nous ne connaissons point de source dans le voisinage.

ERNEST. — Heureusement que j'ai vu près d'ici une ces plantes qui portent de l'eau; il ne me manque que les vases. »

Je donnai à mon fils quelques-uns des morceaux de roseaux que j'avais sciés de jointure en jointure pour en faire des vases, à la manière des sauvages, et il partit avec François. Nous nous mîmes, de notre côté, courageusement à l'œuvre, et bientôt le palmier fut fendu dans toute sa longueur; nous pressâmes la moelle avec nos mains, et, quand Ernest revint avec son eau, nous pûmes, sans délai, préparer notre farine; la râpe nous servit de tamis : par les petits trous passaient les petits morceaux farineux, tandis que les morceaux un peu plus gros restaient au-dessus. Ma femme étendit la farine au soleil sur des toiles à voiles. J'obtins une sorte de vermicelle en pressant plus fortement la pâte séchée contre les trous de la râpe, d'où elle sortit en tuyaux assez longs. Ma femme nous promit d'y ajouter du fromage de Hollande; nous eûmes ainsi de vrai macaroni. Nous ne voulûmes pas, cette fois, prendre une trop grande provision

de cette nourriture saine et agréable, parce que nous pouvions nous en procurer autant que nous en voudrions en abattant des palmiers. Le détritus de la farine fut jeté à terre et arrosé soigneusement, pour que la fermentation y fît naître des larves et des champignons.

Tous nos ustensiles et les deux moitiés d'arbre furent chargés sur le char, auquel nous attelâmes le buffletin à côté de la vache, et nous nous mîmes en route; en plusieurs endroits Fritz et Jack, marchant en avant-garde, nous frayèrent un chemin à coups de hache à travers les broussailles. Comme nous passions par les mêmes endroits qu'en allant, nous pûmes ramasser nos baies de cire, que nous avions laissées au pied des arbres. Nous étions arrivés au bois de goyaviers, quand nos deux chiens se mirent à aboyer avec fureur; je m'approchais d'eux, le fusil armé, déjà prêt à tirer, quand Jack m'arrêta en riant : il venait de découvrir dans un fourré notre truie, que les chiens tenaient en arrêt. Nous avançâmes sans crainte, et notre joie fut très-grande quand nous vîmes autour d'elle sept marcassins qui ne devaient avoir que quelques jours d'existence, et qui tetaient leur mère à qui mieux mieux. Sans être effrayée à notre aspect, elle continua tranquillement à lécher ses petits. Mes enfants lui donnèrent des glands doux et des morceaux de pain de cassave. Nous nous consultâmes ensuite pour savoir ce qu'il fallait faire de la laie. Fritz voulait qu'on la laissât là, dans l'espérance que ses petits, devenant sauvages comme de vrais sangliers, lui fourniraient plus tard l'occasion de tirer quelques bons coups de fusil sur eux. Ma femme désirait qu'on en gardât au moins deux à la maison et qu'on tuât plus tard la mère, qui s'échappait toujours; de cette manière on aurait de la viande salée pour longtemps. Ce dernier avis fut jugé le meilleur et adopté à l'unanimité.

Après deux heures de marche nous arrivâmes, sans autre aventure, à Falkenhorst, où tout était en bon ordre, et où notre volaille nous fit un accueil amical. Le buffle, le chacal

et l'aigle furent attachés chacun à part; ce dernier à côté du perroquet, sur une des branches de notre figuier. Fritz commit l'imprudence de débander les yeux de l'oiseau carnassier, qui, à l'instant même, se précipita sur le perroquet et le mit en pièces avant que nous ayons eu le temps d'intervenir. Mon fils aîné était furieux et voulait tuer le meurtrier.

Ernest accourut demander la grâce du coupable. « Je te retrouverai bien un perroquet, lui dit-il, mais crois-tu qu'un oiseau comme ton aigle soit très-commun? Laisse-le vivre; donne-le-moi à élever, tu verras comme je saurai vite le rendre docile et obéissant.

FRITZ. — Te donner mon aigle! non, non! je l'élèverai aussi bien que tu pourrais le faire, pourvu que tu veuilles seulement m'apprendre la manière de l'apprivoiser. »

Ernest allait dire non. Je pris la parole à mon tour : « Mes enfants, laissez-moi vous raconter un petit apologue. Un chien était couché sur une botte de paille qu'il regardait comme lui appartenant, quand, d'aventure, arrivèrent un âne et un bœuf; ils prièrent messire chien de leur laisser manger la paille que lui-même ne pouvait prendre pour nourriture, et comme il refusait avec colère : « Jaloux, mange « la botte, lui dit le bœuf, ou laisse-nous la manger. » Le chien ne répondit que par un redoublement de fureur, et força le bœuf de s'en aller. Eh bien, Fritz, n'agis-tu pas comme le chien? Tu ne sais de quelle manière apprivoiser ton aigle, et tu ne veux point le donner à ton frère, qui te promet de le dresser. Tu devrais, au moins, lui offrir quelque chose qui le décidât à te dire son secret, à moins que, par un bon mouvement de générosité, il ne consente à te l'apprendre pour rien.

FRITZ. — Je vous remercie de votre avis, mon père : je lui donne mon singe, mais je garde l'aigle, qui est plus noble, plus héroïque. Veux-tu, Ernest, m'apprendre à l'apprivoiser?

ERNEST. — Allons, soit ! et je te déclare, dès maintenant, *chevalier de l'Aigle*. Puissé-je un jour avoir à célébrer, en vers et en prose, tes prouesses et les siennes ! J'ai lu, en quelque endroit, que les Caraïbes soufflent de la fumée de tabac dans le bec des oiseaux de proie et des perroquets. Cette sorte d'ivresse les fait tomber étourdis et sans connaissance, et quand elle est passée ils ne sont plus farouches.

FRITZ. — Et voilà ton fameux secret ! c'était bien la peine d'être si fier ! Ce secret ne vaut pas mon singe, n'est-ce pas, mon père ?

MOI. — Et pourquoi ? ta promesse est faite ; il faut la tenir, si le conseil est bon ; s'il est mauvais, Ernest ne te demandera rien. Je sais que par ce même moyen on étourdit les abeilles quand on veut leur enlever leurs rayons de miel.

LE PETIT FRANÇOIS. — Je suis content d'apprendre qu'on peut endormir ces maudites abeilles, qui, l'autre jour, n'ont pas voulu me laisser goûter de leur miel ; ayez la bonté, papa, d'aller fumer dans leur trou, et j'enlèverai la moitié de leurs provisions.

MOI. — Je m'occuperai de cela un de ces jours ; mais, d'abord, que Fritz fasse l'épreuve du secret d'Ernest. »

Fritz prit une pipe et du tabac et commença la fumigation, qui réussit, comme le naturaliste l'avait annoncé.

Après le souper chacun se coucha à l'heure ordinaire. Le lendemain matin nous résolûmes d'aller dans nos nouvelles plantations pour munir nos jeunes arbres de soutiens et de supports. Les pieux de bambous furent mis dans notre char, auquel nous attelâmes seulement la vache. Je désirais laisser un jour de repos au buffletin pour que sa blessure se cicatrisât ; nous lui donnâmes quelques poignées de sel, qu'il trouva si fort de son goût, qu'il voulait nous suivre pour en avoir encore ; il nous fallut l'attacher. Je dis adieu à ma femme et au petit François, et nous partîmes.

Nous commençâmes nos travaux assez près de Falkenhorst, à l'entrée de l'allée ; déjà nos noyers, nos châtai-

gniers et nos cerisiers étaient courbés du même côté par le vent. Je me chargeai de faire les trous avec un instrument de fer assez long; mes fils coupaient les bambous et les fichaient en terre, puis y attachaient les arbres avec une liane souple qui se trouvait non loin de là.

Tout en travaillant, nous parlions de la culture des arbres, dont mes enfants s'étaient contentés jusqu'alors de manger les fruits sans s'occuper beaucoup du reste. Ils me firent sur ce sujet beaucoup de questions. Je vais rapporter les principales, en y ajoutant mes réponses et mes remarques. Cet entretien ne sera pas sans quelque utilité pour ceux qui aiment l'agriculture.

« Mon père, les arbres que nous avons plantés ici sont-ils sauvages ou cultivés? demanda Fritz.

JACK. — Quelle question! t'imagines-tu qu'on apprivoise les arbres comme les animaux? Espères-tu apprendre à ces noyers, à ces châtaigniers, à baisser plus tard poliment leurs branches devant nous, afin que nous ayons moins de peine à cueillir leurs fruits?

FRITZ. — Tu penses dire là, *monsieur* Jack, une chose très-spirituelle, et tu ne dis qu'une sottise. Je ne crois pas qu'il faille traiter les arbres comme les bêtes; mais il y a certain jeune garçon de ma connaissance, naturellement mutin et désobéissant, à qui l'on ne ferait peut-être pas trop mal de passer une corde dans le nez pour pouvoir le conduire comme le buffletin.

MOI. — Allons, mes amis, point de moquerie, point de paroles injurieuses. Fritz a raison de dire qu'on ne traite pas les plantes comme les animaux. Ces arbres, qui, à l'état de nature, ne portaient que des fruits petits et de mauvais goût, en produisent maintenant d'excellents, grâce à la *greffe*. Regardez cette branche; voyez-vous qu'on l'a fait entrer dans le tronc par incision? et, afin que le suc nourricier n'alimentât qu'elle seule, on a eu soin de couper toutes les autres.

FRITZ. — *Enter* les arbres, est-ce la même chose que les greffer?

MOI. — *Enter*, c'est faire l'opération dont je viens de vous parler. On appelle greffe cette branche prise à un arbre fécond et cultivé, et que l'on insère dans l'arbre sauvage et improductif. Il y a différentes manières de greffer : en fente, en écusson, en œillet; les uns préfèrent à une branche un bouton non développé.

JACK. — Pourrais-je enter des pommes et des poires sur des pins et sur des chênes?

MOI. — Non, mon fils; il faut choisir des arbres de même espèce : ainsi un pommier, un poirier et un cognassier, s'entent très-bien les uns sur les autres, parce que leur bois et leur semence se ressemblent; il en est de même du cerisier, du prunier, du pêcher, de l'amandier.

FRITZ. — Vous avez appelé l'arbre sauvage improductif : cependant les arbres de notre île, les cocotiers, les goyaviers, produisent de bons fruits sans avoir été entés par personne, j'imagine; car il ne se trouve pas de jardinier dans cette île.

MOI. — Ta remarque est très-juste; mais sache que je n'ai voulu parler que des arbres fruitiers de l'Europe, qui, presque tous, ont besoin d'être améliorés par la culture et la greffe.

FRITZ. — Et d'où a-t-on tiré toutes ces belles greffes au commencement?

JACK. — Plaisante question! des pays où elles se trouvaient.

ERNEST. — Belle réponse! et quels sont ces pays, *monsieur* Jack?

JACK. — Le paradis terrestre, où il y avait des arbres à fruits de toutes sortes.

MOI. — Si tu avais lu la sainte Bible avec plus d'attention, Jack, tu te souviendrais qu'Adam, chassé du paradis terrestre, n'y put jamais rentrer pour prendre des semences

ou des rameaux d'arbres. En plusieurs pays les arbres se trouvent dans des conditions si favorables sous le rapport de l'air, de la terre, qu'ils produisent, sans culture particulière, des fruits aussi délicieux que ceux que nous n'obtenons, en Europe, qu'avec beaucoup de peine et de travail. Notre climat est si peu propre à donner de lui-même de bons fruits, qu'un arbre venu de semence a toujours besoin d'être greffé. N'avez-vous pas remarqué, auprès de notre ville, ces petits enclos appelés *pépinières?* C'est là que les jardiniers plantent un grand nombre d'arbrisseaux destinés plus tard à la greffe.

FRITZ. — Voudriez-vous nous faire connaître le pays originaire de ces arbres ?

MOI. — La vigne, que j'ai plantée près de notre arbre, à Falkenhorst, ne réussit que dans la zone tempérée; elle date de loin, comme vous savez, puisque la sainte Bible nous apprend que Noé faisait du vin. Elle vient, sans doute, primitivement de l'Asie Mineure et de l'Arménie, et paraît avoir été connue en Égypte, en Grèce, dès l'antiquité la plus reculée, et plus tard dans le reste de l'Europe méridionale. On voit, par les fables de la mythologie, qu'elle était consacrée à Bacchus. Les fruits à coquille, tels que la noix, l'amande, viennent de l'Orient.

JACK. — Et les cerises? j'en ai tant vu de tous côtés dans notre chère Suisse, que je pense qu'elles sont originaires de notre pays.

MOI. — Non, mon ami : elles viennent du royaume du Pont, en Asie Mineure; c'est le fameux général romain Lucullus, le vainqueur de Mithridate, qui les apporta en Europe, soixante-dix ans avant l'ère chrétienne. »

Quand nous eûmes garni de supports tous nos arbres fruitiers, nous passâmes le pont pour nous rendre dans la plantation de Zeltheim. Les orangers, les citronniers, les grenadiers, les mûriers, venaient à merveille; mes fils recommencèrent à me faire, sur ces arbres, des questions

analogues à celles qu'ils m'avaient adressées au sujet des arbres fruitiers.

« Je suis sûr, dit Fritz, que le pays d'où viennent ces arbres doit être un bien beau pays.

MOI. — Sous certains rapports, les pays où ils naissent sont beaux et magnifiques; mais on y souffre d'une chaleur excessive, car ils se trouvent ou dans la zone torride ou dans les parties de la zone tempérée qui l'avoisinent. Les oranges viennent de la Chine; les citronniers de l'Assyrie; les grenadiers de l'Afrique; je ne connais point le pays originaire des pistachiers. Êtes-vous satisfaits maintenant?

LES ENFANTS. — Non, papa; veuillez continuer à nous instruire.

MOI. — Votre demande m'est très-agréable; mais je crains, en vous parlant de trop de choses à la fois, de surcharger votre mémoire.

FRITZ. — Je vous assure, mon père, que nous serons très-attentifs.

MOI. — Eh bien, demandez, et je vous répondrai.

JACK. — D'où viennent les oliviers?

MOI. — De l'Arménie et de la Palestine, d'où Hercule, selon la Fable, les aurait transportés en Grèce; de la Grèce ils furent introduits en Italie; puis dans le midi de la France, puis en Espagne. Les figuiers doivent avoir la même origine et furent apportés dans les Gaules par l'empereur Julien, d'abord gouverneur de Lutèce (Paris). Les pêches viennent de la Perse, et Pline dit que, de son temps, elles étaient encore nouvelles en Italie. Les abricots sont originaires de l'Arménie. Les prunes, que vous aimez tant, sont, pour la plupart, originaires de l'Asie Mineure, quoique nous ayons quelques petites espèces européennes. Les poires et les pommes furent apportées du Péloponèse en Italie par les Romains.

FRITZ. — Les cognassiers, les mûriers?

MOI. — Les mûriers viennent de l'Asie. On les cultive

moins pour leurs fruits que pour leurs feuilles, qui nourrissent les vers à soie, et l'on remarque que le mûrier blanc, dont le fruit est petit et d'un goût désagréable, donne la plus belle soie. Le cognassier s'est trouvé primitivement dans l'île de Crête; c'est l'arbre que l'on préfère pour enter les poiriers dont on veut faire des espaliers.

JACK. — Pourquoi donc empêche-t-on beaucoup d'arbres de s'élever naturellement à toute leur hauteur?

MOI. — Les arbres restés nains souffrent moins des coups de vent, donnent des fruits plus précoces, et nuisent moins, par leur ombrage, aux plantes potagères placées près d'eux.

JACK. — Alors je serais d'avis qu'on laissât tous les arbres à l'état de nains.

MOI. — Tu aurais tort : les arbres à haute tige produisent plus de fruits et servent à faire des vergers. »

A midi nous retournâmes à Falkenhorst, et notre appétit dévorant nous fit faire honneur au dîner préparé par ma femme; et qui, d'ailleurs, aurait pu ne pas trouver bon un chou palmiste et des macaroni de farine de sagoutier?

Quand notre faim fut apaisée, nous nous entretînmes d'une chose dont ma femme m'avait souvent parlé : elle trouvait dangereuse l'échelle dont nous nous servions pour monter à notre arbre et en descendre, surtout pour les enfants, qui grimpaient toujours très-vite, sans prendre assez de précaution : il fallait donc songer à faire un escalier. Je dus avouer mon incapacité comme menuisier; cependant les instances réitérées de cette bonne mère, mes craintes de voir un jour mes enfants s'estropier, m'amenèrent à réfléchir longuement sur ce sujet. Pour un escalier extérieur, inutile d'y songer : l'arbre était beaucoup trop élevé, et il eût été impossible de trouver des poutres assez hautes et assez fortes pour soutenir l'escalier; je pensai qu'on pourrait en faire un dans l'énorme tronc de l'arbre, s'il se trouvait naturellement creux ou qu'il fût facile à creuser; déjà le nid d'abeilles découvert dans une cavité de l'ar-

bre par François me donnait quelque espérance sous ce rapport. Il s'agissait de savoir la largeur et la profondeur de ce trou. J'en parlai aux enfants, qui aussitôt grimpèrent sur les racines de l'arbre, et en frappèrent le tronc à coups de hache pour juger, au bruit, s'il était creux. Les abeilles, alarmées de tout ce tapage, sortirent en bourdonnant, et, furieuses, se jetèrent sur les perturbateurs de leur repos, qu'elles mirent en fuite en les piquant au visage, au cou, à la poitrine, aux mains. Jack, toujours téméraire et imprudent, avait frappé droit contre leur nid : il fut le plus rudement puni; Ernest, qui, toujours lent à se décider, était monté le dernier et s'était sauvé le premier, en fut quitte pour deux ou trois piqûres. Je couvris ces blessures avec un peu de terre fraîche; il fallut appliquer un large masque de limon sur la figure de Jack. Quand la douleur fut un peu calmée, tous poussèrent des cris de vengeance contre les abeilles, et me pressèrent de hâter les préparatifs nécessaires pour nous emparer de leur nid. Moi, je songeais non pas à détruire l'essaim, mais à le transporter vivant dans une autre demeure. Je clouai donc une planche sous la grande calebasse destinée primitivement à servir de cruche, je plaçai par-dessus un toit de paille pour la mettre à l'abri de la trop grande chaleur et de la pluie; je ne laissai au-dessous, entre les bords de la calebasse et la planche, qu'une petite ouverture; je pris ensuite de la terre glaise, un marteau, des ciseaux, une pipe et du tabac. Ces préparatifs furent plus longs que je ne l'avais pensé : le soir arriva, il fallut renvoyer au lendemain l'attaque projetée; du reste, Fritz n'aurait pas pu m'aider, car ses yeux étaient extrêmement enflés et presque fermés.

CHAPITRE XIV

De quelle manière je pris les abeilles sans être piqué par elles. — Les deux ruches. — Préparation du miel. — Construction d'un escalier dans l'intérieur de notre arbre. — Les petits chevreaux et les agneaux. — Nous dressons le buffletin comme on dresse un jeune cheval. — Le singe s'habitue à porter une hotte sur le dos. — Éducation du chacal. — La bougie perfectionnée. — Les bottes en caoutchouc. — Le bassin d'écaille.

Dès la pointe du jour, nous étions debout. Comme je n'avais ni gants ni bonnets à masque pour me préserver des piqûres des abeilles, voici comment je m'y pris : je bouchai leur trou avec de la terre glaise et ne laissai qu'une ouverture juste assez large pour passer le tuyau de ma pipe, dont la cheminée restait en dedans de l'arbre; je me mis à fumer pour étourdir ces insectes sans les tuer. D'abord nous entendîmes dans l'intérieur de la ruche un bourdonnement qui devint de plus en plus fort, puis se calma peu à peu. Je retirai mon tuyau de pipe sans voir une seule abeille chercher à sortir. Fritz m'aida ensuite à tailler au-dessous du trou bouché avec de la terre glaise une pièce de bois d'environ trois pieds carrés; avant de la détacher, je recommençai ma fumigation, de peur que l'effet de la première ne fût déjà passé ou que le bruit que nous avions fait en coupant l'écorce n'eût ranimé les abeilles; enfin j'enlevai le morceau, qui ne tenait plus que par quelques fibres, et, grâce à cette sorte de fenêtre, nous pûmes voir l'intérieur de l'arbre et contempler avec admiration le travail immense et merveilleux de ces insectes. Il y avait une si grande quantité de rayons, que je compris qu'il fallait d'abord me borner à en retirer une partie, faute de ruche pour contenir le tout. Je coupai donc ces rayons avec précaution, et Fritz les déposa dans des calebasses que lui tendaient ses frères; j'eus soin d'é-

pargner ceux où étaient les larves; je trouvai les abeilles rassemblées en grappes épaisses; et, les détachant avec précaution, je les mis, avec leurs larves et une provision suffisante de miel, dans la ruche préparée à l'avance. Fritz et moi nous descendîmes ensuite de l'arbre et allâmes chercher un tonnelet vide que Jack et Ernest lavèrent; alors nous pûmes enlever le reste des rayons, dont je ne gardai que quelques gros morceaux pour notre déjeuner. Le tonnelet fut recouvert de toiles et de morceaux de planches. Dès que nous eûmes fini de manger, je retournai à l'arbre avec mes fils, et, pour empêcher les abeilles d'y revenir elles-mêmes, je brûlai dans leur ruche ravagée plusieurs poignées de tabac. Dès qu'elles furent sorties de leur engourdissement, elles volèrent vers leur ancienne demeure, mais l'odeur et la fumée du tabac les en chassèrent, et, après quelques heures d'agitation, elles devinrent plus calmes; ce qui me fit penser que la reine acceptait la nouvelle ruche que nous lui donnions. Je profitai de l'occasion pour raconter à mes enfants une partie des choses si intéressantes que j'avais lues dans le curieux ouvrage de M. Huber, de Genève, l'homme qui a le mieux étudié et le mieux connu les abeilles. « La mère abeille, leur dis-je, est aimée et respectée de tous ses sujets, qui lui prodiguent les soins les plus empressés et les plus tendres, qui la gardent, et sans cesse travaillent pour elle; qui construisent des cellules aux jeunes rejetons de la lignée royale, leur donnant des aliments particuliers et veillant sur eux comme des nourrices sur leurs nourrissons. » Tous ces détails plurent beaucoup à ma famille, qui regretta d'avoir porté le trouble et le désordre dans ce paisible royaume. Pour moi, je sentais que ma conscience ne me faisait point de reproche à ce sujet: la nécessité était une loi qui excusait notre action. Je résolus de travailler à notre escalier dès le lendemain. Nous surveillâmes, chacun à notre tour, le miel pendant toute la première moitié de la nuit pour le défendre contre les abeilles, qui cherchaient à reprendre leur

bien. Le matin venu, elles avaient cessé de bourdonner, et se tenaient assez tranquilles dans leur ruche de calebasse, que nous avions attachée sur une des branches de notre figuier; quelques centaines d'autres pendaient en grappes dans le feuillage.

La première chose que nous fîmes à notre réveil fut de vider le miel du tonnelet dans un chaudron, à l'exception de deux ou trois rayons gardés pour l'usage de notre table. Nous plaçâmes le chaudron sur un feu modéré, après avoir ajouté au miel une certaine quantité d'eau; nous obtînmes, de cette manière, une masse liquide qu'il fallut passer à travers un sac servant de tamis et verser dans le tonnelet; au bout de quelques heures la masse s'était séparée en deux parties : la partie supérieure avait une forme de disque solide et dur; la partie inférieure ou le miel était de la couleur la plus belle et la plus pure. Quand nous eûmes enlevé la cire, la tonne, soigneusement refermée, fut cachée en terre à côté de nos barils de vin. J'allai ensuite examiner la ruche, où je vis avec plaisir que les abeilles rentraient chargées de leur butin pour construire de nouvelles cellules. Je croyais que la cuve ne pourrait suffire à contenir cette multitude que nous avions chassée de l'arbre; et, en effet, j'aperçus une grappe énorme d'abeilles suspendues à une branche; pensant qu'elles entouraient peut-être une de leurs jeunes reines, je me fis apporter une seconde calebasse dans laquelle je les secouai. Je plaçai cette calebasse à côté de l'autre. J'avais désormais, à peu de frais, deux belles ruches parfaitement garnies.

Voici comment je m'y pris pour sonder l'arbre : une perche me servit à mesurer la distance depuis l'ouverture faite par moi jusqu'aux branches; une pierre attachée à une ficelle me servit à mesurer le bas. A ma grande surprise, la perche pénétra, sans rencontrer d'obstacle, jusqu'aux branches sur lesquelles était posée notre demeure, et la pierre descendit jusqu'aux racines; d'où je conclus que l'arbre avait

perdu la plus grande partie de son bois intérieur et qu'il serait facile d'établir un escalier tournant dans sa cavité. Il est à croire que ce figuier, comme les saules de nos climats, se nourrit par l'écorce; loin de paraître souffrir, il étendait au loin ses branches longues et vigoureuses, et couvertes d'un feuillage touffu. L'entreprise était bien rude pour nos forces; mais nous savions qu'avec la patience, le courage et le temps, on vient à bout de tout. D'ailleurs, j'étais content de tenir mes enfants occupés, leur physique et leur moral s'en trouvaient bien; ils grandissaient et se développaient à merveille.

Nous commençâmes par couper dans l'arbre, du côté qui regardait la mer, une porte proportionnée à celle que nous avions prise à la cabine du capitaine avec ses gonds et sa serrure; je pratiquai à une distance convenable trois ouvertures plus grandes que celle que j'avais faite pour prendre les rayons; ces ouvertures furent fermées avec des fenêtres à vitre provenant également du navire; après avoir vidé le tronc de tout le bois pourri qui se trouvait dedans, je plaçai au centre un arbre dégarni de ses branches, d'une douzaine de pieds de hauteur sur deux de diamètre; il me servirait d'appui pour les marches de l'escalier tournant, à un demi-pied de distance l'une de l'autre. Nous creusâmes des rainures parallèles dans l'écorce du figuier; elles correspondaient à autant d'autres rainures faites sur l'arbre fixé au centre, et devaient recevoir les marches; comme le premier arbre n'était point assez haut, à son extrémité supérieure j'en attachai un autre avec des crampons de fer; ensuite les marches furent placées, et deux cordes serpentant à travers des anneaux l'une autour du noyau central, l'autre le long de la paroi intérieure de l'arbre creux, devinrent nos rampes. Avec quel bonheur mes enfants montèrent cet escalier et en descendirent cent fois de suite, uniquement pour avoir le plaisir de monter et de descendre! Ils étaient pleins d'admiration pour notre travail, et cependant je dois avouer que nous n'avions pas le droit de nous vanter d'avoir fait un

chef-d'œuvre, même après plusieurs semaines d'un rude et continuel labeur, même après bien des essais dont plusieurs furent sans résultat. Ceci me rappelle combien est sage le précepte d'un philosophe moderne qui conseille d'apprendre à tous les garçons, même riches, même de grande naissance, un métier utile et principalement celui de charpentier; j'aurais réussi mieux et plus vite dans ma construction, si j'avais su ce métier et si j'avais pu l'enseigner à mon fils aîné. Les pères de famille, s'ils veulent en croire ce conseil, donneront d'avance à leurs fils une ressource, qui, dût-elle ne pas leur être nécessaire plus tard, les occupera dans les heures de la jeunesse, les rendra forts et vigoureux, et, s'ils ne sont point obligés à travailler eux-mêmes, au moins pourront-ils surveiller les ouvriers qu'ils emploieront.

Tout en construisant notre escalier, nous ne négligeâmes pas d'autres travaux moins importants et moins rudes. Nous aurions eu tort de nous fatiguer comme de pauvres esclaves ou comme des forçats condamnés à une tâche journalière : aucun questionneur curieux, aucun inspecteur exigeant, aucun conseiller importun, n'était là pour nous tourmenter. Quand il nous venait des regrets de ne pas jouir de la société de nos semblables, nous nous applaudissions de n'être plus assujettis à la gêne, aux embarras, aux petites tyrannies qui se rencontrent toujours là où il y a des hommes rassemblés. Nous manquions des plaisirs, des distractions si communs dans les pays civilisés, mais nous étions exempts des maux qui les accompagnent trop souvent. De qui aurions-nous craint le blâme injuste, l'envie haineuse, la pitié insultante?

Je vais dire ce qui nous arriva de remarquable pendant la construction de l'escalier.

D'abord nos deux chèvres mirent bas deux chevreaux, et nos brebis cinq jolis agneaux; c'était le commencement d'un troupeau. Pour empêcher nos bêtes domestiques de s'échapper comme maître baudet, j'attachai au cou de chacune une petite clochette. Nous avions trouvé une assez

grande quantité de ces clochettes sur le navire ; elles étaient destinées, je crois, aux sauvages, qui donnent en échange des objets de toutes sortes ; grâce à ces clochettes, nous pourrions suivre les traces des déserteurs et les ramener au bercail.

Chaque jour j'employai plusieurs heures à l'éducation de notre buffle ; la plaie de sa narine était parfaitement cicatrisée, et je passais dans cette ouverture tantôt une corde, tantôt un bâton, qui servait de mors ; j'espérais venir à bout d'habituer cette belle et forte bête non-seulement à traîner notre char, mais encore à se laisser monter. Le buffletin s'accoutuma vite au trait ; mais, les premières fois que nous essayâmes de lui poser des fardeaux sur le dos, il entra dans une fureur terrible. Je lui mis, non sans peine, une sangle et une selle fabriquées avec de la toile à voile, et Knips dut faire l'écuyer. Il se tint si bien cramponné à la selle, que le buffle, malgré ses sauts et ses ruades, ne put le jeter à bas ; après le singe vint le tour du petit François : de crainte d'accident j'eus soin de tenir la bête. Jack désira aussi essayer la nouvelle monture et même la conduire ; il fallut le contenter. Je passai donc dans le nez du buffle un morceau de bois, aux deux extrémités duquel fut attachée une ficelle servant de bride que je remis au jeune cavalier. D'abord Jack se tint assez solidement ; mais, ayant lâché la bride à son cheval cornu, il fut précipité à terre ; par bonheur il tomba sur le sable sans se faire le moindre mal. Ernest, Fritz et moi nous recommençâmes l'expérience, et ce ne fut qu'au bout de sept à huit jours que nous parvînmes à le dompter. Depuis, mes trois fils aînés le montèrent en même temps, et je frémissais malgré moi quand cette bête fougueuse, rapide comme l'éclair, les emportait à travers plaines et forêts : la chute alors eût été mortelle. Bientôt ils le rendirent aussi docile qu'un cheval de manége.

Fritz ne négligeait point son aigle : chaque jour il lui faisait manger quelques petits oiseaux tués par lui à coups

de fusil. Il lui avait appris assez vite à venir se poser sur son poing lorsqu'il sifflait.

Ernest lui-même, si paresseux en toutes choses, se mit à instruire son singe, et, comme je m'étais plaint assez souvent de l'inutilité de cet animal, il résolut de lui apprendre à porter des fardeaux. Il lui fit donc une hotte légère avec de l'osier, et la lui attacha sur le dos au moyen de trois courroies, dont deux passaient sous les bras et la troisième formait ceinture. D'abord le singe entra dans une violente colère : il se roulait à terre, sautait comme un furieux sur les branches du figuier, grinçait des dents, faisait d'horribles grimaces, etc. On se moqua de lui, et on lui laissa sa hotte jour et nuit. Quand il se fut un peu habitué à la porter, Ernest lui apprit à mettre dedans les fruits que nous lui donnions à nos repas, et plus tard ceux qu'il voyait pendre aux arbres. Sa hotte lui devint si chère, qu'il criait quand on voulait la lui ôter. Knips nous rendit de signalés services en nous fournissant abondamment de glands et de noix de coco; je dois dire qu'il renversa plus d'une fois sa charge avant d'avoir atteint la terre; du reste, il n'obéissait qu'à Ernest, qu'il aimait beaucoup et craignait encore plus.

Jack résolut d'apprendre à son chacal à arrêter et à rapporter le gibier; il lui fit, en effet, apporter beaucoup d'objets; mais, quand c'était une pièce de gibier morte, le chacal la mangeait en route et ne revenait qu'avec la peau et quelques lambeaux de chair. J'engageai Jack à ne pas se rebuter, à user d'une grande douceur pour rendre docile cet animal, qui, dans la suite, devait nous rendre des services.

A la fin de la journée, qui passait vite au milieu de nos travaux de construction et des leçons données aux bêtes, nous nous réunissions tous les soirs, auprès d'un bon feu, pour nous livrer à quelque causerie agréable ou à quelque occupation facile. Un de ces soirs-là nous fabriquâmes une grande quantité de bougies, en ayant soin de mêler la



Ernest instruisit le singe et lui apprit à porter des fardeaux.

Page 142.

cire des abeilles à la cire des baies; au lieu de nous servir des moules de roseaux tout d'une pièce, je fendais ces roseaux en deux, j'enduisais l'intérieur avec du beurre pour empêcher la cire chaude d'adhérer aux parois, puis je coulais la bougie; les deux côtés du moule, attachés seulement ensemble par une ficelle, se séparaient facilement. Les mèches seules laissaient encore beaucoup à désirer. N'ayant point de coton, j'employai; mais sans succès, les fils de plusieurs plantes qui tous avaient le grave inconvénient de se charbonner sans absorber la cire fondue; ce qui me parut préférable, pour le moment, fut la moelle d'une espèce de sureau assez commun dans l'île; pour rendre ensuite les bougies égales et luisantes, mes fils les roulaient entre deux planches; à part leur couleur verdâtre, j'ose dire, sans vanité, qu'elles étaient aussi belles que celles d'Europe. J'avais appris à mes enfants que la cire se blanchit, comme la toile, si on l'expose au soleil ou à la rosée sur des linges; ils désirèrent apporter ce perfectionnement à notre fabrication; mais je jugeai bien plus opportun de nous occuper de nos bottes imperméables de caoutchouc.

Ce mot de caoutchouc leur fit oublier à l'instant même le blanchiment de la bougie; Fritz et Jack coururent me chercher la calebasse qui contenait cette gomme résineuse, tandis qu'Ernest m'apportait la terre glaise dont j'avais besoin pour faire des moules.

Je pris une de mes paires de bas, que je remplis de sable fin; par-dessus j'étendis une couche de terre humide qui sécha doucement au soleil; je découpai dans la peau de buffle deux semelles, et les fixai par des petits clous sous le pied du bas; avec un pinceau de poil de chèvre, j'étendis une couche de résine sur chaque bas; puis une seconde couche, puis une troisième, jusqu'à ce que l'épaisseur me parût suffisante. Dès que la gomme eût pris toute sa consistance, je retirai le sable du bas, puis le bas, puis la couche de limon. Ma paire de bottes était faite, je l'élevai en l'air

avec l'orgueil d'un soldat qui aurait pris un drapeau à l'ennemi. Mes enfants étaient dans l'admiration.

Je me chaussai sur-le-champ pour faire sécher mes bottes sans les laisser se rétrécir; elles allaient parfaitement bien. Fritz, Jack, Ernest, voulaient en avoir de pareilles, mais il me sembla prudent de mettre d'abord à l'épreuve la nouvelle chaussure. Je fis une paire de bottes à Fritz avec la peau de la femelle Buffle, et j'eus soin de garnir les coutures avec du caoutchouc. Les bottes de mon fils étaient loin d'être aussi souples, aussi élégantes, aussi commodes que les miennes; ses frères rirent un peu de lui parce qu'il ne pouvait pas facilement courir quand il les avait aux pieds.

Ensuite nous travaillâmes à l'établissement de notre fontaine. Le ruisseau fut coupé par une digue en pierres et en troncs de bois; l'eau, forcée de passer par-dessus les bords, tomba dans nos conduits de palmier, et arriva ainsi jusque dans notre bassin d'écaille, dont le trop-plein s'écoulait par un tuyau de bambou placé dans un petit trou fait à côté. Sur le bassin je mis deux bâtons plats pour poser les seaux de calebasses. Nous eûmes ainsi tout près de notre figuier une fontaine qui nous évitait la peine d'aller vingt fois par jour au ruisseau et qui nous enchantait par son doux murmure. Le seul inconvénient de cette fontaine, coulant ainsi à découvert, était de nous fournir une eau presque chaude; aussi je me proposai de remédier à cela en me servant, pour conduits, de grosses cannes de bambou enterrées profondément en terre.

En attendant que j'eusse le loisir d'exécuter ce nouveau projet, nous rendîmes publiquement et solennellement gloire à Fritz, qui, le premier, avait eu l'idée de faire cette fontaine.

CHAPITRE XV

Retour de l'âne. — L'onagre; comment nous parvenons à nous en rendre maîtres. — La couvée de la poule gélinotte. — Le lin vivace ou phormium. — Le nid du flamant. — Provisions d'hiver : pommes de terre, racines de manioc. — Nous semons un peu de blé. — Instruments aratoires de mon invention. — Les veillées d'hiver. — La lecture. — Le dessin. — Rédaction de mon journal. — Idée que nous inspire un passage de *Robinson Crusoé*. — Le battoir. — Les cardes.

Un matin, nous venions de nous lever, lorsque nous entendîmes au loin des cris singuliers assez semblables à des hurlements de bêtes féroces affamées qui rôdent autour d'un bercail; j'étais inquiet et nos chiens paraissaient aussi l'être, car ils aiguisaient leurs dents comme pour un combat meurtrier et dressaient leurs oreilles comme pour écouter.

Je crus prudent de nous tenir sur nos gardes, prêts à tout événement : les pistolets et les fusils furent chargés; je mis aux dogues leurs colliers à clous et leurs cottes d'armes de porc-épic; je descendis pour rassembler le bétail. Remonté dans l'arbre, je regardai de tous côtés, cherchant à découvrir l'ennemi. Mes fils faisaient différentes suppositions. Jack désirait que ces animaux fussent des lions; Fritz croyait avoir reconnu le cri plaintif du chacal; Ernest déclarait que c'étaient des hyènes; François disait : « Je crains bien que ce ne soient des sauvages venus dans l'île pour dévorer les prisonniers. Tâchons de les tuer pour avoir un bon *Vendredi*, comme celui de Robinson Crusoé. »

Cependant les cris se rapprochèrent. Fritz, placé en embuscade d'un autre côté de l'arbre, partit tout à coup d'un immense éclat de rire, jeta son fusil, et, s'étant avancé vers nous, il s'écria : « Vous ne devinez pas? C'est l'âne, c'est l'âne qui nous revient en chantant, de sa voix mélodieuse, l'hymne du retour. Écoutez ses *hi-han! hi-han!* dits sur les

tons les plus pathétiques. » Fritz avait raison : nous aperçûmes, à travers la forêt, maître baudet se prélassant avec gravité, et derrière lui venait un animal beaucoup plus beau, plus gracieux dans son allure, et que je reconnus pour un onagre ou âne sauvage, appelé encore par les Tartares *cheval à longues oreilles*. Je pensai aussitôt à m'approprier ce superbe animal ; je descendis donc avec Fritz, après avoir recommandé aux autres enfants de rester tranquilles, sans pousser aucun cri. J'emportai une longue corde dont l'un des bouts fut attaché solidement à un arbre voisin, l'autre bout était un nœud coulant ; je le tins ouvert au moyen d'une baguette qui devait tomber d'elle-même en touchant le cou de l'animal, tandis que le nœud alors le serrerait s'il voulait s'enfuir. Je fis ensuite une sorte de grande pincette en fendant un bambou par le haut. Fritz ne comprenait pas trop où je voulais en venir, et, emporté par la fougue de son caractère, il me pria de le laisser lancer sa fronde à balles contre l'onagre. Cette fois je ne voulus point lui permettre de chasser à la manière des Patagons : je craignais trop que l'onagre, échappant à la fronde, ne prît la fuite et ne fût perdu pour toujours. Comme Fritz était plus leste et plus adroit que moi, je lui donnai le nœud coulant pour en faire usage comme d'un lacet; en deux mots, je lui expliquai ce qu'il fallait faire.

Les deux nouveaux venus n'étaient déjà plus qu'à quelques pas de nous; Fritz sortit avec précaution de derrière l'arbre où nous nous étions embusqués, et s'avança autant que la longueur de la corde le lui permettait.

L'onagre, en apercevant, sans doute pour la première fois, une figure humaine, recula étonné et s'arrêta comme pour regarder Fritz, puis il se mit à brouter. Fritz prit dans sa poche une poignée d'avoine mêlée de sel et la présenta à notre ancien serviteur, qui, attiré par cette pâture favorite, la mangea avec avidité; sa confiance gagna son compagnon, qui s'approcha à son tour, mais prudemment, le-

vant la tête, regardant à droite et à gauche. Fritz, prompt comme l'éclair, saisit le moment favorable et lui jette son lacet autour du cou. L'animal sauvage veut prendre la fuite, mais en se débattant il resserre le nœud fatal et tombe par terre à moitié étranglé, la langue pendante; j'accours alors moi-même, et, après avoir desserré le lacet, je lui passe un licou de notre âne et lui serre les naseaux avec ma pincette de bambou. C'est ainsi que s'y prennent les maréchaux qui ferrent un cheval pour la première fois. Le licou fut attaché par deux longues cordes aux grosses racines d'un arbre voisin.

Bien sûr alors que l'animal ne pourrait nous échapper, je fis signe à ma famille de descendre de l'arbre, et chacun regarda avec admiration cet animal, qui, par ses formes gracieuses, par sa taille, mériterait d'être rangé dans la classe des chevaux plutôt que dans celle des ânes. Je le laissai revenir à lui pour voir ce qu'il ferait et comment m'y prendre pour le dompter.

Après quelques instants de stupeur, il se releva, frappa du pied la terre, et rua avec tant de force, que je craignis que ses liens ne se rompissent; mais la pince, qui lui serrait le nez, occasionnait une sorte d'étouffement; il ne tarda pas à s'étendre de nouveau. Nous en profitâmes pour délier doucement les cordes et traîner la bête entre deux racines très-rapprochées, où elle fut attachée si court, que ses emportements devaient être sans danger. Il fallait encore prendre les moyens d'empêcher une seconde fuite de maître baudet : on lui passa donc un fort licou, on lui mit une corde lâche aux pieds de devant, et je plaçai devant les deux captifs une bottelée d'herbe saupoudrée de sel; leur avide gourmandise parut leur faire oublier momentanément leur captivité.

Ce n'était point pour admirer l'onagre que nous l'avions pris; nous voulions le dresser de manière qu'il nous fût utile; en fin de compte, la perte de l'âne nous avait valu

cette belle capture. Les difficultés à vaincre pour apprivoiser l'onagre étaient très-grandes, et je me rappelais avoir lu dans les relations de voyages beaucoup de détails sur le caractère prétendu indomptable de l'onagre. « Mais qui sait, me disais-je, si l'on a usé d'assez de patience et de douceur?

Comprenait-on comme nous l'importance de cet animal? Je tenterai tous les moyens imaginables, excepté les mauvais traitements, pour réussir. Quelle belle conquête à faire sur le règne animal si je pouvais emmener cet onagre en Europe, en supposant que j'y retourne jamais! »

Je lui laissai jour et nuit ses pincettes au nez : elles le gênaient beaucoup; mais, sans elles, il nous eût été impossible d'en approcher; on les lui ôtait seulement aux heures où il prenait sa nourriture. Ensuite je lui mis un paquet de toile à voile sur le dos, pour l'habituer à porter; je le rendis plus docile encore par la soif et la faim : après un jeûne d'un jour, il recevait sa nourriture avec moins d'agitation et de colère; je l'empêchai de se coucher au moyen de cordes passées sous le ventre; en un mot, je fis tout ce qui me sembla capable de le dompter. Assez souvent mes fils venaient lui gratter doucement les oreilles, qu'il avait très-sensibles, et c'était sur cette partie que je résolus de tenter une dernière épreuve, si les premiers moyens employés par moi étaient sans bon résultat.

Il commença à se laisser approcher et caresser même; déjà mes enfants parlaient de le monter. Je desserrai les liens de l'onagre et rendis un peu plus de liberté à ses mouvements; mais cette faveur ranima sa sauvage vivacité; il rua, fit des sauts terribles et voulut même nous mordre. Je dus lui fabriquer une sorte de muselière en roseau qu'il gardait après avoir mangé; pour l'empêcher de nous frapper de ses pieds de derrière, je les lui liai par deux cordes avec ceux de devant, sans néanmoins le forcer à l'immobilité. Enfin je me résolus à un dernier essai qui me

coûtait beaucoup; en cas de non-réussite, je rendrais la liberté à l'onagre.

Ayant fait sortir l'onagre de son écurie, je lui passai une petite sangle autour du corps et m'apprêtai à le monter. Au moment où je saisissais la crinière, il se dressa avec fureur; alors je mordis jusqu'au sang une de ses oreilles. Vous eussiez vu à l'instant même la bête s'arrêter, roide, immobile, et s'abaisser à terre; Fritz et Jack s'élancèrent sur son dos, et, quand je les vis solidement assis, je lâchai l'oreille. L'onagre fit d'abord quelques sauts, puis se calma peu à peu, et, les cordes qui liaient ses pieds l'empêchant d'aller trop vite, il se mit à marcher tranquillement; Fritz n'avait qu'à lui toucher l'oreille pour le faire tourner à droite ou à gauche. Après deux ou trois semaines de ces exercices de manége, nous fûmes complétement maîtres de lui. Mes fils devinrent de bons écuyers et montèrent avec fierté leur cheval aux longues oreilles. Après le dernier essai dont je viens de parler, ma femme me dit : « Où donc as-tu appris un si singulier moyen de dompter les bêtes sauvages?

— C'est un dompteur de chevaux, lui répondis-je, qui m'a enseigné cette méthode. Il avait habité longtemps l'Amérique, faisant le commerce des pelleteries avec les naturels du pays. Il montait dans ses voyages des chevaux qui, d'abord demi-sauvages, deviennent doux et soumis dès qu'un des chasseurs leur mord l'oreille. J'avais peu cru, jusqu'à ce jour, aux paroles de cet homme; maintenant je ne doute plus de leur vérité. »

Pendant que nous faisions l'éducation de notre onagre, surnommé *Leichtfuss* (pied léger), une triple couvée de poules peuplait Falkenhorst de quarante nouveaux habitants emplumés qui pépiaient et couraient autour de nous, à la grande joie de ma femme. Elle les soignait avec un zèle admirable, les menant tantôt au soleil, tantôt à l'ombre, suivant les heures différentes du jour. La femme a dans le cœur un amour maternel vraiment infini et qui se répand sur

tout ce qui lui retrace l'image de l'enfance. Quand nous plaisantions la bonne mère sur sa sollicitude constante, sur sa tendresse pour les poussins : « Moquez-vous de moi, nous répondait-elle : mes poussins sont des bêtes bien plus utiles au ménage que votre singe, votre chacal, votre aigle; cependant j'estime le buffle et l'onagre, tout en vous reprochant de faire de ce dernier une bête de luxe et un fainéant, au lieu de l'atteler à la charrette. »

Ma femme avait bien un peu raison dans ses plaintes au sujet de l'onagre; mais c'était un si bel animal, que j'eusse vraiment craint de le gâter en en faisant une bête de trait.

L'augmentation de notre basse-cour nous rappela la nécessité de bâtir un poulailler couvert pour mettre à l'abri la volaille, et des loges pour nos quadrupèdes. La saison des pluies, qui est l'hiver de ces contrées, approchait; il n'y avait donc point de temps à perdre.

Nous construisîmes au-dessus des racines du figuier un toit de roseaux; je garnis les interstices avec une sorte de mortier fait de terre et de mousse ; sur le mortier fut étendue une épaisse couche de goudron; de gros bambous servaient de colonnes au toit, d'ailleurs si solide, qu'on pouvait marcher dessus sans crainte, aussi, l'ayant entouré d'une balustrade, nous eûmes un beau balcon. Non-seulement nos bêtes se trouvèrent logées commodément, mais il nous resta encore de quoi faire une salle à manger, une dépense, des greniers. Il s'agissait maintenant de se procurer des provisions. Chaque jour donc nous allions en course dans les environs avec notre attelage pour récolter tantôt une chose, tantôt une autre.

Un soir, nous revenions du champ de pommes de terre. La charrette, chargée de nos sacs et traînée par l'âne, le buffle et la vache, roulait doucement à travers une prairie; Fritz était en avant sur son onagre, qu'il savait diriger mieux que ses frères; Ernest portait sur son épaule maître Knips, auquel il permettait de temps en temps de courir ra-

masser sous les arbres quelques fruits pour mettre dans sa hotte. Comme il y avait encore de la place vide sur le char et qu'il n'était pas tard, je résolus, pour utiliser le reste de la journée, d'aller avec mes fils aînés chercher des glands doux dans le bois des chênes, pendant que ma femme et le petit François retourneraient à Falkenhorst. Nous commencions déjà à avoir un plein sac de ces glands, quand Knips, qui rôdait dans un buisson voisin, fit entendre des cris sauvages, auxquels ne tardèrent pas à répondre des cris d'oiseau. Ernest se rendit de ce côté et trouva son singe se battant avec une poule gélinotte dont il voulait prendre les œufs. En bon médiateur, il sépara les deux ennemis et s'adjugea les œufs et la poule. Je fus ravi de cette trouvaille, et j'aidai mon fils à attacher solidement les pattes et les ailes de l'oiseau, pour le mettre dans l'impossibilité de nous échapper ou de se blesser par des efforts violents. Nous repartîmes ensuite. Durant la route, Ernest, qui portait les œufs dans son chapeau, entendit un petit bruit; nous regardâmes, et, à travers les fentes des coquilles, nous vîmes les poulets vivants. Ma femme nous combla de remercîments. Comme la gélinotte était trop effarouchée, elle l'enferma dans la cage du perroquet mort et donna les œufs à une couveuse; huit jours après, les poulets étaient sortis et suivaient leur mère d'adoption, mangeant la même nourriture, savoir, des glands doux pilés et arrosés de lait. J'eus soin de couper les longues plumes des ailes à mesure qu'elles grandissaient, de peur que la tentation de s'envoler ne vînt à ces poussins naturellement sauvages; ils ne tardèrent pas à être aussi apprivoisés que le reste de notre volaille; pour leur mère, il fallut la tuer, car, malgré tous nos efforts, elle ne voulut point se soumettre à l'esclavage.

Quelques jours après, Ernest revint d'une promenade avec quelques fleurs et des feuilles longues, pointues et épineuses, qu'il donna au petit François; celui-ci, après s'être amusé avec, les jeta de côté; j'en ramassai par hasard une

ou deux, déjà desséchées et flétries, et je m'aperçus avec surprise qu'elles étaient souples comme des rubans. Je fis part immédiatement de cette découverte à notre ménagère, qui déjà se plaignait de n'avoir plus de fil pour raccommoder nos vêtements en lambeaux. Ces feuilles, que je reconnaissais pour une espèce de lin vivace, appelé *phormium*, devaient lui fournir une filasse longue et flexible. Une heure après mon heureuse découverte, Fritz et Ernest, qui m'avaient entendu l'annoncer à leur mère, partirent, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle; ils revinrent avec d'énormes paquets de ces feuilles précieuses. Fritz me demanda alors comment on préparerait notre lin. Je lui dis que d'abord il faut le rouir, c'est-à-dire, l'exposer en plein air, en le couchant à terre, et laisser la pluie, la rosée, le soleil le décomposer jusqu'à un certain point, pour que les parties dures et ligneuses de la plante se séparent des filaments auxquels elles sont unies par une sorte de colle végétale. Dans certains pays, on arrive au même résultat en mettant le lin dans l'eau; ensuite, il faut le teiller, c'est-à-dire, le faire passer dans une machine en bois qui le débarrasse complétement de cette partie ligneuse dont j'ai parlé.

Le soir même, nous étant rendus au marais du Flamant avec nos paquets de phormium, nous les mîmes dans l'eau, et nous posâmes dessus de grosses pierres pour les empêcher de revenir à la surface : ce travail nous fournit l'occasion d'observer l'admirable instinct que montre le flamant dans la construction de son nid : il lui donne la forme d'un cône et l'élève au-dessus du marais; la femelle couve ses œufs debout et les pieds dans l'eau. La matière de ce nid est une argile si bien mastiquée, que l'eau ne peut y pénétrer, ni même en altérer la surface.

Quinze jours après, ma femme déclara que son lin était assez roui; nous le retirâmes donc de l'eau pour l'exposer au soleil pendant quelques heures, et, le jour même, il fut rapporté à Falkenhorst, où on le serra avec soin en atten-

dant que nous pussions faire les cardes, les battoirs, les rouets, les dévidoirs dont notre chère ouvrière avait besoin. Il me sembla plus sage de réserver tout ce travail pour la saison pluvieuse, que des grains assez forts nous annonçaient comme prochaine. Le ciel, jusqu'alors serein, devint chargé et noir ; les vents se déchaînèrent avec violence et nous avertirent de profiter des derniers beaux jours pour nos provisions.

Nous commençâmes par prendre une grande quantité de pommes de terre et de racines de manioc ; l'idée me vint alors de semer le peu de blé d'Europe que nous avions ; malgré les merveilleuses productions de l'île nous regrettions le pain de notre patrie. Comme je manquais d'instruments aratoires, en guise de herse, je fis passer sur mon semis de grosses branches entrelacées et chargées de pierres; à Zeltheim, nous plantâmes des palmiers de toutes sortes, et un peu plus loin des cannes à sucre; c'était choisir la saison favorable : les pluies développeraient les sucs nourriciers, détremperaient le sol et laisseraient à nos jeunes arbres le temps d'étendre et de fixer solidement leurs racines.

Ces différents travaux nous tinrent dans une continuelle activité pendant plusieurs semaines; nous ne nous permettions plus de repas réguliers, il fallait manger en marchant, en bêchant, debout, à la hâte; notre charrette allait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, traçant sur son passage des ornières profondes. Malgré notre ardeur infatigable, le mauvais temps nous surprit avant que nous eussions terminé notre établissement d'hiver; il tombait des averses si fortes, que François, effrayé, me demandait si le déluge du père Noé allait revenir; déjà une mare d'eau couvrait les prairies voisines.

Il fallut songer à quitter notre demeure aérienne : la pluie se répandait jusque dans nos hamacs, le vent déchirait notre voile. Nous nous établîmes donc entre les racines, à l'abri de notre toit goudronné; l'escalier tournant nous servit à mettre

l'excédant de nos ustensiles ; nous eûmes bien à souffrir les premiers jours, entassés pêle-mêle avec nos animaux, incommodés par l'odeur de leur litière, aveuglés par la fumée dès que nous voulions faire du fèu, inondés par la pluie dès que nous ouvrions la porte. Comme nous regrettâmes alors nos charmantes habitations de la Suisse, ces chambres si bien closes, ce grand poêle autour duquel on passe les soirées d'hiver! Tous ces regrets augmentaient le mal présent en nous rendant moins patients à le supporter. Ma femme se choisit pour lieu de travail une place dans l'escalier tournant, un peu au-dessus de la fenêtre la plus basse ; là, tout en cousant, elle apprenait à lire et à compter au petit François ; au moyen d'une lucarne abritée, je donnai un courant d'air à notre demeure ; je fis passer les bêtes toutes d'un même côté, et, pour celles qui étaient du pays, nous les laissions sortir de l'étable, afin qu'elles cherchassent elles-mêmes leur nourriture ; seulement nous eûmes soin de leur attacher des sonnettes au cou et de les ramener à Falkenhorst chaque soir; mais nous revenions mouillés jusqu'aux os ; ma femme eut alors l'idée de nous confectionner un vêtement de sa façon pour nous garantir de la pluie. Elle prit dans la caisse d'un matelot deux chemises de grosse toile auxquelles elle ajouta un capuchon de drap qui pouvait se rabaisser sur la tête ; nous étendîmes sur ces singuliers manteaux une couche de caoutchouc qui les rendit imperméables ; chaque fois que nous endossions ces redingotes, ma femme et mes enfants ne pouvaient s'empêcher de rire aux éclats.

Quant à la fumée, nous ne trouvâmes pas d'autre moyen d'y remédier que de laisser la porte ouverte chaque fois que nous allumions du feu; du reste, nous en fîmes rarement, nous nourrissant surtout de lait et de fromage ; cependant il en fallait pour la boulangerie. Nous n'avions pas de bois sec : j'avais oublié de couvrir nos fagots avec des planches, et ils étaient aussi humides que du bois vert. Heureuse-

ment que nous n'avions à redouter ni grands froids ni gelées.

Ce qui nous affligea le plus fut de voir s'épuiser les provisions de feuilles et de foin amassées pour nos animaux; nous fûmes forcés de partager avec eux nos pommes de terre et nos glands doux; en échange, ils nous fournissaient un très-bon lait en quantité suffisante.

La matinée était employée à préparer la nourriture de nos bestiaux, à les traire, à renouveler leur litière; ensuite nous faisions de la farine de manioc. Le ciel nuageux, le peu d'élévation de notre demeure, amenaient la nuit plus tôt que dans la plaine découverte; nous allumions une de nos grosses bougies, ou plutôt un de nos cierges, une courge servait de chandelier. Nous nous rassemblions autour de la grande table; ma femme cousait; moi, j'écrivais mon journal, dont Ernest mettait les feuilles au net; Fritz et Jack dessinaient, de mémoire, les plantes et les animaux les plus remarquables de l'île; puis l'on récitait la prière du soir pour implorer la grâce de Dieu, et chacun allait dormir paisiblement sur son matelas.

Mon excellente femme nous ménageait de temps en temps de très-agréables surprises: profitant du moment où nous étions occupés de nos bestiaux, elle allumait un petit feu de roseaux et nous faisait cuire à la hâte tantôt un morceau de viande salée, un poulet, un pigeon, tantôt quelques-unes de nos grives conservées dans le beurre: c'était pour nous un régal délicieux.

Chacun de nous avait un animal à soigner, et je vis bien des fois mes enfants s'ôter les morceaux de la bouche, l'un pour son singe, l'autre pour son aigle, etc.; moi, j'étais chargé de Turc, ma femme prenait soin de Bill; François s'occupait aussi des deux chiens depuis la mort du perroquet-moineau.

La gêne extrême où nous étions nous fit décider que nous ne passerions pas la prochaine saison pluvieuse dans un si triste logis, et que Falkenhorst ne serait habité que l'été;

mais où placer et comment construire cette demeure plus spacieuse jugée si nécessaire ? Nous ne cessions de nous entretenir à ce sujet ; un jour Fritz fouilla dans la malle qui renfermait nos effets, et, d'un air de triomphe, tenant dans sa main un livre : « Messieurs, messieurs, s'écria-t-il, voici un guide et un conseiller qui pourra nous être utile au milieu de nos graves et importantes délibérations, *Robinson Crusoé !* Vous vous souvenez qu'il se creusa une habitation dans un rocher à coups de pioche. Pourquoi ne ferions-nous pas comme lui ? Il était seul, et nous sommes cinq en état de travailler, sans parler de M. François.

MOI. — Je te loue, mon fils, de ton excellente idée et de ton dessein courageux ; nous tâcherons d'être aussi habiles que Robinson. »

Fritz, après avoir feuilleté son livre quelques instants, trouva le passage en question et nous en fit la lecture à haute voix. Ce *Robinson*, que nous connaissions depuis si longtemps, nous sembla contenir des choses toutes nouvelles et excita en nous les sentiments de la plus affectueuse gratitude envers Dieu, qui nous avait sauvés tous ensemble du naufrage. Que nous devions trouver notre sort heureux en le comparant à celui de ce pauvre naufragé, jeté seul sur une île déserte et exposé à des dangers si terribles par les fréquentes venues des sauvages auprès de son habitation ! Il fut résolu à l'unanimité que, dès que le temps serait redevenu beau, nous irions examiner les rochers de Zeltheim pour voir si nous pourrions les creuser.

Nos derniers travaux de la saison pluvieuse furent de fabriquer un battoir et des cardes pour le lin. Le battoir ne présenta point de difficulté ; pour les cardes, elles me donnèrent bien de la peine. Après avoir percé des trous dans une feuille de fer-blanc trouvée sur le vaisseau, j'introduisis dans chacun de ces trous de gros clous ; je relevai les bords de la feuille et versai sur les têtes de clous du plomb fondu qui les fixa solidement ; ainsi la machine fut faite. Elle était

lourde, grossière, mais enfin elle pouvait remplir le but désiré. Je ne voulais rien de plus.

CHAPITRE XVI

Fin de la mauvaise saison. — Nous commençons à creuser les rochers à Zeltheim. — Découverte d'une grotte merveilleuse. — Il nous faut d'abord en purifier l'air méphitique au moyen de pièces d'artifice. — Nous entrons dans la grotte. — Les cristaux de sel; les stalactites; notre surprise et notre admiration. — François s'imagine être dans le palais d'une bonne fée. — Nous nous décidons à faire de cette grotte notre demeure d'hiver.

Je ne saurais comment exprimer la joie que nous éprouvâmes quand les vents cessèrent, et que le soleil, perçant les nuages, éclaira de ses brillants rayons cette terre si longtemps triste et désolée; nous sortîmes de notre sombre réduit pour aller respirer l'air embaumé. On aurait dit qu'une vie nouvelle animait cette nature rajeunie; le printemps couvrait les arbres de fleurs; sous le vert feuillage chantaient les oiseaux. Aurions-nous pu penser encore aux dures privations de l'hiver, quand nos yeux étaient ravis, quand nos cœurs débordaient de reconnaissance envers ce Dieu infiniment bon qui nous protégeait? Le premier dimanche que nous consacrâmes au Seigneur eut un caractère tout particulier de recueillement et de piété. Jamais nous n'avions éprouvé une si douce émotion depuis notre naufrage. Si la Providence avait décidé de nous laisser dans notre île, nous nous soumettions à ses desseins; je me bornai à faire intérieurement quelques vœux de plus pour le bonheur de mes chers enfants.

Il fallut d'abord nettoyer notre château aérien, que la pluie et le vent avaient inondé et rempli de feuilles; quel-

ques jours après nous pûmes y transporter nos matelas, nos couvertures, enfin les choses nécessaires à notre ménage, et nous l'habitâmes de nouveau.

Ma femme s'occupa de sa filature, et, à sa prière, pendant que mes fils conduisaient paître les bestiaux, je lui fis avec des pierres larges et minces une sorte de four où nos paquets de lin séchèrent parfaitement; je l'aidai ensuite à le teiller, à le carder; nous obtînmes de longues quenouilles d'un lin très-doux, très-flexible et prêt à être filé. Ma femme était remplie de joie. Elle voulut, sans tarder, un rouet bien commode, bien solide et un dévidoir. Dès qu'elle eut l'un et l'autre, elle resta à filer du matin jusqu'au soir, ne se permettant pas la moindre promenade, ne quittant son ouvrage qu'avec peine pour nous préparer à manger. Elle n'était jamais si contente que quand nous la laissions seule avec le petit François, qui dévidait pour sa mère. Elle désirait même faire filer ses autres enfants, mais ils ne montrèrent point de goût pour cet ouvrage de femme, à l'exception d'Ernest, pourtant, qui préférait la quenouille à des travaux plus pénibles. Nous avions un si grand besoin de linge et de vêtements, que je lui permis d'aider sa mère, bien résolu de l'emmener avec nous dès qu'il y aurait une quantité suffisante de fil.

Nous commençâmes nos courses par Zeltheim. L'hiver avait fait de ce côté plus de ravages qu'à Falkenhorst : la tente était enlevée, toutes les toiles qui servaient de couvertures déchirées, les provisions en grande partie avariées. Heureusement que la pinasse n'avait point souffert. Elle était restée immobile et ferme sur ses quatre ancres dans la baie du Salut, tandis que le bateau de cuves, amarré plus près du rivage, était disloqué et incapable d'endurer de nouveau la mer.

Ayant ouvert les caisses, je mis au soleil tout ce qui me sembla n'être pas encore complétement perdu. Des trois barils de poudre à canon laissés sous la tente, deux étaient

disjoints et à moitié pleins d'eau : il fallut jeter leur contenu; le troisième n'était point si gravement avarié. Cette perte m'affligea plus que celle de beaucoup d'autres objets, et me fit comprendre encore mieux la nécessité d'avoir un lieu sûr pour abriter nos richesses. J'espérais peu y réussir, malgré les plans et les conseils de Fritz. Robinson Crusoé trouva, lui, une grotte spacieuse qu'il n'eut besoin que d'arranger et d'approprier à son usage; tandis que nos rochers n'offraient dans toute leur longueur que des anfractuosités à peine visibles et étaient formés d'une pierre à grain très-dur. Je calculai qu'il nous faudrait, avec nos forces bornées, au moins trois ou quatre ans pour tailler une grotte capable de nous loger commodément avec nos bestiaux. Que de difficultés! Je résolus cependant de faire un essai, ne fût-ce que pour avoir un endroit où nous pourrions mettre en sûreté notre poudre, le plus précieux de tous nos trésors.

Un jour donc je partis de Falkenhorst de grand matin avec mes deux courageux travailleurs Fritz et Jack, laissant à la maison ma femme, Ernest et François. Dans la charrette nous avions mis des pieux, des barres de fer, des marteaux, des ciseaux, etc. Je choisis une place où le rocher était presque perpendiculaire, très-élevé, et d'où la vue s'étendait au loin, sur la baie du Salut, sur la rivière du Chacal et sur les bois de palmiers; je traçai avec du charbon le contour de l'ouverture que nous voulions faire, et nous nous mîmes à l'œuvre. Le premier jour, après un travail qui nous avait extrêmement fatigués, la sueur au visage, les mains déjà pleines d'ampoules, nous mesurâmes la profondeur de l'excavation faite avec tant de peine; c'était si peu de chose, que, presque découragés, nous fûmes sur le point de renoncer à notre métier de carriers. Cependant nous persistâmes : nous avions remarqué que la pierre devenait si friable à un pied de profondeur environ, qu'elle se détachait avec la pelle, comme le limon desséché. Je conclus

donc que la couche extérieure n'avait été rendue si dure que par l'action du soleil et de la pluie.

Après une quinzaine de jours d'un travail continuel, nous avions fait un trou profond de sept pieds sur huit de haut. Fritz enlevait les décombres dans sa brouette; moi, je travaillais la voûte; Jack creusait dans la partie inférieure. Je l'entendis tout à coup s'écrier :

« Papa! papa! Fritz! j'ai percé! j'ai percé!

MOI. — Et qu'as-tu donc percé? ta main, ton pied, ou la montagne?

JACK. — La montagne. J'ai percé! j'ai percé!

FRITZ. — Tu as percé la montagne? vraiment? pourquoi pas le globe terrestre? Eh bien, mon ami, comme nous sommes aux antipodes de l'Europe, il n'y a qu'à se laisser glisser par ce trou pour se rendre directement dans notre pays.

JACK. — Comme tu es spirituel, mon cher Fritz! donne-toi la peine de regarder toi-même, et tu m'expliqueras comment cette barre de fer s'enfonce ainsi, sans rencontrer de résistance.

FRITZ. — Mais tu as raison! Voyez vous-même, papa, si Jack ne se trompe pas. »

J'approchai à mon tour, et, prenant la barre de fer dont se servait Jack, j'eus bientôt agrandi le trou au point qu'un de mes fils aurait pu y passer facilement. Je vis que les morceaux de pierre détachés par moi tombaient en dedans et pus juger par l'intensité du bruit de leur chute que la cavité ne devait point s'abaisser beaucoup au-dessous de nos pieds. Jack et Fritz offrirent de pénétrer dans la caverne; mais, loin de vouloir le leur permettre, je les écartai du trou, car déjà des vapeurs méphitiques s'en exhalaient et commençaient à me donner le vertige. « Éloignez-vous, dis-je à mes enfants; gardez-vous même d'avancer la tête dans ce trou; vous tomberiez morts sur-le-champ!

JACK. — Comment donc, papa? avez-vous vu là dedans

des lions, des tigres, des serpents? avec mon fusil je ne les crains point.

MOI. — Non, mon ami, il n'y a là ni lion, ni tigre, ni serpent, mais l'air qui sort par cette ouverture est empoisonné; nul être vivant ne pourrait le respirer sans être asphyxié à l'instant.

FRITZ. — Et comment donc l'air se corrompt-il?

MOI. — De plusieurs manières : quand il se charge de matières nuisibles, quand il ne se renouvelle pas assez souvent, quand il devient lourd et pesant.

JACK. — Et comment reconnaître le mauvais air?

MOI. — D'abord, à la difficulté excessive qu'on éprouve à le respirer.

JACK. — Eh bien, il faut se sauver quand on éprouve cette difficulté.

MOI. — Oui; mais on ne le peut pas toujours : le vertige nous tourne la tête; les poumons s'embarrassent et cessent de fonctionner; l'on tombe sans mouvement, et l'on meurt, à moins de secours prompts et intelligents.

FRITZ. — En quoi consistent les secours à donner?

MOI. — On transporte la personne malade dans un air pur; on lui jette de l'eau fraîche sur le corps pour réveiller la sensibilité nerveuse; puis on la frictionne avec un linge chaud; on lui souffle de l'air frais dans les poumons soit avec la bouche, soit avec un tube; enfin on lui donne des lavements où il entre une légère dissolution de tabac.

JACK. — Qui vous fait croire, papa, que l'air de cette grotte est vicié?

MOI. — C'est que cet air, étant séparé de l'air atmosphérique, doit avoir perdu toute son élasticité et manquer d'oxygène, c'est-à-dire, d'un gaz sans lequel nous ne pouvons vivre. Du reste, voici un moyen bien simple de nous assurer que l'air de la grotte est méphitique : introduisons-y du feu; le feu ne brûle pas dans l'air méphitique, ou ne s'allume qu'à la longue, après l'avoir purifié.

JACK. — Ce n'est que cela? à l'œuvre donc! et quand la flamme petillera, nous ferons un grand trou et nous entrerons tous trois dans la grotte. »

Ils coururent ramasser quelques brassées d'herbes sèches et en firent des paquets que je jetai tout allumés dans le trou; mais, selon ma prévision, ces herbes s'éteignirent à l'entrée même, tant l'air était corrompu; je vis alors qu'il fallait recourir à un autre expédient. Fritz courut chercher dans la tente une boîte où se trouvaient plusieurs pièces d'artifices, embarquées sur notre navire pour faire des signaux; je jetai des fusées et des grenades les unes après les autres dans la caverne; ces pièces d'artifices éclatèrent avec un bruit épouvantable et envoyèrent hors de l'antre ténébreux une épaisse colonne de fumée, qui avec elle entraîna le mauvais air.

Après avoir attaqué ainsi à outrance, pendant une heure, les esprits ténébreux de la caverne, je tentai une seconde épreuve avec du foin allumé; et, comme le foin brûla en jetant une flamme très-claire, j'en conclus qu'il n'y avait plus à craindre le danger d'être asphyxiés; mais cette grotte pouvait renfermer dans ses profondeurs quelque abîme profond, plein d'eau; il fallait donc nous procurer d'abord de la lumière, pour éclairer notre route. Jack détela le buffle, monta dessus et se rendit en toute hâte à Falkenhorst, pour apprendre à sa mère et à ses frères notre découverte et leur demander une douzaine de nos gros cierges. J'avais préféré envoyer Jack plutôt que Fritz : comme Jack était doué d'une imagination très-vive et d'une sorte d'éloquence entraînante, je pensai qu'il déciderait ma femme à nous rejoindre avec ses deux fils, pour voir la grotte qu'il leur décrirait comme merveilleuse.

En son absence, Fritz et moi, nous agrandîmes l'ouverture de la grotte et nous en retirâmes les décombres, afin que ma femme pût passer facilement. Nous travaillions ainsi depuis trois ou quatre heures, quand nous la vîmes arriver sur notre

ancien traîneau, auquel Jack avait attelé son buffle. François était sur les genoux de sa mère, et Ernest assis à côté d'elle. Jack, se faisant de ses deux mains une sorte de cornet, soufflait une joyeuse fanfare, comme dans un cor de chasse.

Je donnai à chacun un des flambeaux allumés, une bougie de réserve et un briquet; nous fîmes solennellement notre entrée dans la grotte... J'ouvrais la marche; après moi venaient mes trois fils aînés, puis ma femme avec François. D'abord nous ne pûmes nous défendre d'un certain sentiment de terreur, qui fit bientôt place à l'étonnement et à l'admiration : comme si, tout à coup, eût éclaté un immense incendie dans la grotte, nous vîmes étinceler et resplendir les parois du rocher, qui semblaient couvertes des plus beaux diamants; des cristaux de toute grosseur et des formes les plus gracieuses pendaient à la voûte, se joignaient, s'entrelaçaient; on aurait dit des fûts de colonnes, les frises et les entablements d'un temple. Étions-nous donc dans le palais enchanté d'une fée? Mes enfants et ma femme l'auraient cru volontiers; pour moi, j'avais déjà eu l'occasion de voir des stalactites dans plusieurs cavernes d'Europe, et j'avais lu la description de la célèbre grotte d'Antiparos; je compris que, sans doute, cette grotte était un amas de sel gemme; je brisai un des cristaux suspendus au-dessus de ma tête : son goût salé me prouva que mes conjectures étaient justes. Quelle ressource immense pour nous et pour notre bétail! nous ne serions plus obligés maintenant d'aller ramasser du sel à la mer; mais surtout quel bonheur d'avoir trouvé une si magnifique et si vaste habitation!

Ma femme nous félicitait sur notre heureuse chance d'avoir creusé juste à l'endroit convenable; le petit François assurait, à voix basse, que certainement nous étions dans le palais d'une bonne fée, toute disposée à le combler, ainsi que ses frères, des plus beaux présents, s'ils étaient sages

et obéissants. Jack lui répliqua : « N'entends-tu pas papa qui nous dit que tous ces prétendus diamants ne sont que des cristaux de sel? Mon cher petit, crois-le bien : il n'y a pas d'autre fée que le bon Dieu. » François se tut, mais en secouant sa jolie tête blonde d'un air d'incrédulité ; il tenait au palais de fées, et je comprends l'extrême surprise de cet enfant. L'imagination pouvait se représenter dans la grotte mille formes fantastiques et bizarres : ici des clochers d'église, des portiques sans fin; plus loin des trônes assez grands pour asseoir des géants ; des figures singulières et monstrueuses d'animaux et d'hommes; des monceaux de diamants.

Nous serions restés volontiers plusieurs heures à contempler cette grotte merveilleuse ; mais déjà nos premiers cierges étaient consumés, et je m'aperçus qu'il se détachait, de temps à autre, des fragments de la voûte, fortement ébranlée par les éclats de pièces d'artifice ; nous crûmes donc prudent de sortir. Vous pensez bien que, le reste du jour, il ne fut question que de la grotte. Non-seulement nous avions un logement, il s'agissait d'en tirer le meilleur parti possible. Que de plans! que de projets! que d'avis! Fritz et Jack voulurent quitter le jour même Falkenhorst et venir s'établir dans la grotte ; les têtes plus sages décidèrent que, pour cette année, Falkenhorst continuerait à être notre résidence d'été. Nous y retournions donc chaque soir; mais la plus grande partie du jour se passait à Zeltheim, où nous nous occupions sans relâche de préparer notre demeure pour l'hiver. On n'allait à Falkenhorst que pour soigner le bétail et se reposer un peu de la fatigue et de la chaleur du jour.

CHAPITRE XVII

Travaux dans l'intérieur de la grotte. — Le plâtre. — Le parc de tortues. — Les harengs. — Manière de les saler et de les fumer. — Les chiens de mer. — Les écrevisses d'eau douce. — Pêche aux saumons et aux esturgeons. Invention de Jack. — Le caviar; comment on le prépare. — La colle de poisson.

Il s'agissait de rendre notre grotte habitable. Je commençai par arranger l'entrée, par percer des fenêtres sur la façade. Comme nous ne devions plus séjourner que l'été dans notre arbre, j'en enlevai la porte et les fenêtres et les adaptai à notre nouvelle demeure. Voici quelle en fut la disposition intérieure : d'un côté la cuisine, les écuries et la chambre de travail ; de l'autre, la chambre à coucher de ma femme, celle des enfants et la salle à manger ; à l'entrée, nous avions ménagé un assez grand espace pour servir de remise à notre charrette et à notre traîneau. Je conservai, autant que possible, les magnifiques cristaux de sel de la voûte; cependant je dus abattre ceux de l'écurie, de peur que les bestiaux, naturellement très-avides de sel, n'en mangeassent jusqu'à se faire mal ; les colonnes et les gros blocs furent transportés dans notre plus grande salle. Toutes les pièces dont je viens de parler étaient séparées les unes des autres par des cloisons de roseau.

On pense bien que ces travaux ne s'exécutèrent point en un jour, comme par enchantement : il nous fallut du temps et de la patience ; mais, tout en faisant les architectes, les menuisiers, etc., nous ne négligions pas le soin de nos provisions d'hiver. Ce fut alors que nous eûmes occasion de découvrir, dans une anse écartée, un grand nombre de tortues. Elles se rendaient là, chaque jour, au lever du soleil, pour pondre leurs œufs dans le sable. Mes fils coupaient

la retraite à quelques-unes des plus grosses, les renversaient sur le dos et les tuaient; nous faisions de leurs œufs un excellent plat, et de leur chair un bouillon délicieux. Mais il nous vint une idée fort singulière au premier abord, et que, pourtant, nous exécutâmes. Manger toutes ces tortues eût été chose impossible; nous pensâmes à en faire un parc. Au lieu donc de les tuer nous leur passions de fortes cordes dans l'écaille, et nous attachions ces cordes à des pieux solides, très-près de la mer, où nos prisonnières pourraient entrer.

Pour les homards et les crabes, ils étaient, la plupart du temps, abandonnés aux chiens. Nous avions pris goût aux huîtres.

Un matin, au moment où nous longions le rivage, Ernest nous fit observer, à notre grande surprise, un mouvement extraordinaire dans la mer, du côté de la baie du Salut; on aurait dit qu'un feu souterrain mettait l'onde en ébullition: elle s'élevait et s'abaissait par un mouvement rapide; au-dessus des petites vagues écumantes voltigeaient des mouettes, des frégates, des fous, des albatros, et d'autres oiseaux aquatiques que nous ne connaissions pas. Ensemble ils poussaient des cris rauques et sauvages; voulaient-ils combattre entre eux, ou se livraient-ils à de joyeux amusements? Nous hâtâmes le pas. Mes fils faisaient toutes sortes de suppositions contradictoires.

« Je serais assez porté à croire, nous dit Ernest, qu'il y a là-bas quelque gros cétacé, baleine ou cachalot, qui, de temps en temps, élève à la surface de la mer son dos, sur lequel se trouvent toujours beaucoup de petits poissons; les oiseaux, sans doute, viennent pour les avaler. Vous verrez bientôt ce monstre, qui se réchauffe maintenant au soleil, étendre ses nageoires, puis, par une secousse violente, se précipiter au fond de l'abîme, laissant après lui un tourbillon assez fort pour engloutir un vaisseau.

JACK. — Je suis de l'avis d'Ernest, d'autant plus que je

crois déjà distinguer les nageoires, armées de pinces, qui s'ouvrent et se ferment successivement. Si cet animal s'élançait hors de l'eau, ne serions-nous pas en danger?

MOI. — Tu crains déjà d'être avalé par lui, comme tu avales toi-même une bouchée de pain? Laissez là toutes vos suppositions, quelque ingénieuses qu'elles vous paraissent. Les plus grands cétacés n'occuperaient pas seulement, en longueur et en largeur, la dixième partie de l'espace de ce banc mouvant.

ERNEST. — J'ai pourtant lu que les baleines sont si grandes, que souvent des navigateurs, les prenant pour des îles, ont jeté l'ancre sur leur dos, et ont été entraînés par elles au fond de la mer avec leurs vaisseaux.

MOI. — Il y a dans ces récits beaucoup d'exagération; j'admets cependant que de loin on pourrait prendre le dos d'une baleine pour un îlot, mais en approchant d'elle il est facile de reconnaître son erreur; quant aux vaisseaux entraînés au fond de la mer par une baleine, c'est un conte inventé à plaisir. Il me semble tout simplement que ce que nous voyons là est un banc de harengs. Il ne tardera pas à entrer dans cette baie, joignons-le et profitons d'une si bonne occasion pour amasser des provisions.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce donc, papa, qu'un banc de harengs?

MOI. — On appelle banc de harengs une énorme quantité de ces poissons qui parcourent d'immenses espaces de mer, dans l'ordre le plus parfait, et si serrés les uns auprès des autres, qu'ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule masse compacte de plusieurs lieues de large. Tu dois connaître les harengs, car tu en as mangé bien souvent en Europe.

FRANÇOIS. — Oui, papa, je me souviens que ce sont des poissons très-salés, et qui vous déchirent la bouche et le gosier. Ceux que nous voyons là viennent, sans doute, de la Suisse?

MOI. — Oh ! ceux-ci seront très-bons et très-frais. Ils ne viennent point de la Suisse, mais de la mer Glaciale, où on les pêche par milliers. Malgré leurs ennemis de toutes sortes, sans compter l'homme, tels que dauphins, chiens de mer, esturgeons, dorades, bonites, oiseaux voraces, leur race subsiste toujours ; la nature leur a accordé une fécondité vraiment merveilleuse. On a compté, dans une femelle de grosseur ordinaire, plus de soixante-huit mille œufs.

FRITZ. — Ainsi, mon père, vous êtes persuadé que ce sont des harengs ?

MOI. — Je n'en douterais pas si je connaissais mieux les parages où nous nous trouvons. Mais que ce soit des harengs ou d'autres poissons, sachons leur faire bon accueil. »

Déjà le banc mouvant entrait dans la baie ; les harengs, sautant un peu hors de l'eau les uns par-dessus les autres, présentaient au soleil leur ventre, couvert d'écailles argentées. Je tirai sur le sable notre bateau de cuves et le posai sur de grosses poutres ; ma femme et Jack le nettoyèrent, tandis que moi et mes enfants, nous avançant dans l'eau, nous prenions les harengs avec nos mains et avec des seaux de calebasses ; ma femme et Jack les vidaient à l'instant même et plaçaient le poisson dans les cuves, en ayant soin de mettre une couche de sel entre chaque couche de harengs. Cette pêche dura une semaine; chaque jour nous emplissions une tonne, dont je fermais l'ouverture avec des planches et un enduit de terre glaise. Pendant ce temps, le hareng frais, accommodé de plusieurs façons, fut notre principale nourriture.

Les débris de harengs, que nous avions jetés dans l'eau, attirèrent des chiens de mer, poissons du genre squale. Leur chair ne vaut rien, mais leur peau épaisse fournit un cuir excellent pour courroies, brides, chaussures, etc., et leur graisse est bonne à brûler. Mes fils, armés de bâtons et de pieux, partirent pour assommer une douzaine de ces animaux. Ceci me fournit l'occasion de remarquer que les en-

fants ont un goût naturel de destruction qui dégénère facilement en cruauté : cette disposition était aussi dans mes fils; mais ils tâchaient eux-mêmes de la corriger, comme je le vis alors. Ils revinrent vers moi et me demandèrent quelques balles et un peu de poudre, pour tuer les chiens de mer d'un seul coup, sans les faire souffrir. Je me rendis à leur prière ; car, si, d'un côté, je regrettais de dépenser la poudre, trésor si précieux pour nous, d'un autre côté, j'étais ému de cette pitié ressentie par mes enfants. N'allez pas croire cependant que la vue d'un poulet qu'on tue, ou d'écrevisses qu'on fait bouillir vivantes, me donne des évanouissements; je trouve cette sensibilité d'autant plus ridicule que les personnes qui l'affectent mangent de bon appétit et la poule et les écrevisses, sur le triste sort desquelles d'abord elles ont gémi : nécessité fait loi ; les animaux doivent servir à nourrir l'homme, seulement nous n'avons pas le droit de tuer pour nous distraire et nous amuser.

Quand nous eûmes le nombre de chiens de mer que je désirais, je les dépouillai avec facilité pendant qu'ils étaient frais, et, après avoir frotté intérieurement les peaux avec du sel, je les laissai sécher au soleil. La graisse fut fondue dans une grande chaudière, puis épurée et versée dans des tonnelets; je pensais dès lors à m'en servir plus tard pour fabriquer du savon, et ma femme se réjouit à l'avance de l'idée de pouvoir faire la lessive; les vessies de ces poissons, qui sont assez grosses, furent lavées et destinées à contenir des liquides; nous jetâmes le reste dans le ruisseau du Chacal, ce qui attira une multitude d'écrevisses. Mes enfants, ayant pris beaucoup de ces écrevisses, les enfermèrent, par mon conseil, dans de grandes caisses de bois percées de tous côtés, et maintenues à moitié dans l'eau au moyen de grosses pierres posées sur le couvercle; c'était un réservoir fort commode pour nous; nous prîmes la même précaution pour quelques centaines de harengs, dans la baie du Salut.

Je fis aussi une importante amélioration à notre traîneau : après l'avoir fixé sur deux petites poutres servant d'essieu, j'y adaptai quatre roues ôtées aux canons du navire; j'eus ainsi une voiture assez légère et commode par son peu de hauteur. Nous allâmes passer notre dimanche à Falkenhorst, où nous rendîmes grâces à Dieu pour toutes les faveurs dont il nous comblait.

Chaque jour nous travaillions à l'arrangement intérieur de la grotte. Pour comble de bonheur, je découvris au milieu des cristaux de sel quelques fragments de gypse commun ou pierre à plâtre; après avoir cherché pendant plusieurs jours, j'arrivai à une grosse veine de ce minéral, et, à coups de pioche, à l'aide de la poudre, j'en détachai d'énormes fragments que mes fils firent rougir au feu et réduisirent en une poudre très-fine : ce plâtre nous fut très-utile dans la construction des cloisons, et nous évita de longs et pénibles travaux de menuiserie.

Je mis une légère couche de ce plâtre sur les couvercles de nos tonnes de harengs, excepté sur deux, que je destinais à être fumés et séchés. Voici comment nous procédâmes à cette dernière opération : dans une cabane de planches et de bambous, un gril fut suspendu; sur le gril nous plaçâmes les harengs, et en dessous nous allumâmes du feu avec de la mousse et des rameaux verts qui donnèrent beaucoup de fumée.

Environ un mois après la visite des harengs, nous vîmes arriver des poissons fort gros qui s'efforçaient de pénétrer jusqu'au fond de la baie et de la rivière du Chacal, sans doute pour déposer leurs œufs entre les pierres. Jack fut le premier à remarquer l'approche des nouveaux venus; il nous annonça avec son exagération ordinaire que des milliers de baleines longeaient nos rivages et forçaient l'entrée de notre ruisseau.

« J'ai peur, mon ami, lui dis-je, que tu n'aies vu des baleines que comme tu as vu les bras du fameux monstre

dans le banc des harengs : à peine notre ruisseau serait-il assez large pour laisser passer une baleine.

JACK. — Veuillez venir vous-même avec moi pour vous assurer de la vérité de ce que je vous dis. Il y en a d'aussi grosses que vous; si ces poissons ne sont point des baleines, je parie bien que ce ne sont point non plus des harengs. »

Je suivis Jack, et, arrivé au bord de la mer, je vis un grand nombre de beaux poissons qui me parurent longs de sept, de huit et même de dix pieds ; d'abord, à leur museau pointu, je les pris pour des esturgeons; après un examen plus attentif, il me sembla que c'étaient des saumons. Jack me dit d'un air fier et triomphant : « Vous avouerez, papa, que c'est bien autre chose que vos petits harengs; un de ces poissons suffirait pour remplir une de nos tonnes.

MOI. — Maintenant, mon ami, mets-toi à l'eau et tâche de me jeter ces poissons l'un après l'autre pour que je les sale, comme nous avons fait pour les harengs. »

Jack me regarda un instant avec des yeux étonnés, comme pour voir si je parlais sérieusement; puis, prenant son parti : « Permettez-moi, papa, d'aller à la grotte; je reviendrai bientôt. »

Il se rendit à la grotte, d'où je ne tardai point à le voir sortir avec ses flèches, son arc, un paquet de ficelles et quelques vessies de chien de mer. « Maintenant, me dit-il tout joyeux, je suis prêt à exécuter vos ordres. »

A mon tour, je regardai Jack avec une extrême surprise, sans deviner ce qu'il ferait. Il serra fortement les vessies par le milieu, au moyen d'une longue ficelle, dont il attacha un des bouts à une flèche armée d'un crochet de fer; il déposa le paquet près du rivage, après l'avoir chargé de pierres assez lourdes. Puis il banda son arc, et, ayant saisi le moment où un des plus gros saumons se présentait de côté, il le visa et l'atteignit. Le poisson blessé voulut fuir; mais, comme la vessie retardait sa marche, nous eûmes le temps de saisir la ficelle et de la nouer à celle du paquet. Fritz

accourut sur ces entrefaites et loua Jack de son habileté. « Bravo! lui dit-il, tu seras bientôt aussi habile tireur que moi. A présent, je veux essayer si je ne pourrais pas, à mon tour, prendre un de ces beaux messieurs. »

Il courut chercher à la grotte le dévidoir et les harpons; Ernest le suivait, désireux de se signaler aussi par quelque haut fait. Nous accueillîmes leur arrivée avec plaisir : le saumon blessé se débattait avec tant de force, que je craignais de voir la ficelle se briser et notre proie nous échapper. Ernest et Fritz nous aidèrent donc à le tirer sur le sable, où j'achevai de le tuer. Jack atteignit ensuite un énorme esturgeon; moi, j'en perçai deux; Fritz un de huit pieds que nous eûmes une peine infinie à sortir de l'eau. Ernest, moins heureux et n'ayant qu'un hameçon assez faible, tua deux saumoneaux. Je fis cesser la pêche, et nous nous occupâmes de la salaison de nos poissons; les vessies furent mises à part pour faire de la colle; je lavai les œufs trouvés dans le ventre des femelles, pour en faire un mets très-estimé des Hollandais et des Russes et qu'on nomme caviar. Voici comment je le préparai : après avoir lavé mes œufs, comme je l'ai dit, je les pressai dans une calebasse percée de mille petits trous et les laissai là vingt-quatre heures environ; alors j'eus une masse compacte et dure assez semblable au fromage qui commence à se former. Je l'exposai à la fumée pour la faire sécher. Le caviar ainsi préparé se garde longtemps et se mange par tranches, comme le fromage. Nous en avions environ vingt-cinq à trente livres.

« Maintenant, dis-je à mes enfants, occupons-nous de notre colle de poisson; nous avons de quoi en faire, et de la meilleure. »

Ils coupèrent les vessies en longues bandelettes d'un pouce de large, qu'ils nouèrent fortement par une des extrémités, roulant l'autre avec une pince en bois, jusqu'à ce que les bandelettes eussent pris la forme d'une coquille. On les mit ensuite sécher au soleil, où elles devinrent dures

et transparentes, si transparentes même, que j'eus l'idée de m'en servir pour faire des vitres à nos fenêtres.

Quand on veut employer cette colle, il suffit de la couper par petits morceaux, que l'on dissout dans un vase plein d'eau chaude.

CHAPITRE XVIII

Visite aux plantations. — Le jardin potager. — Le champ de blé. — Chasse au vol avec l'aigle de Fritz. — Le chacal nous prend quelques cailles. — Récolte du maïs. — Projet d'un moulin à eau. — Grande excursion. — Découverte du cotonnier. — Choix d'un lieu pour établir une colonie d'animaux sauvages.

Cette dernière pêche nous donna occasion de regretter bien souvent notre bateau de cuves, si commode pour naviguer près du rivage. Je résolus de me faire une pirogue; malheureusement il n'y avait point à Zeltheim d'arbre dont le tronc fût assez gros. Je proposai à mes fils d'aller en chercher plus loin, derrière les rochers. Dans cette course, nous avions plusieurs choses importantes à examiner : d'abord nos nouvelles plantations, le jardin potager créé par ma femme; puis il fallait nous approvisionner de baies de cire, de caoutchouc, de calebasses, etc.

Nos plantations prospéraient à merveille; le jardin potager attira surtout notre admiration. Nous y trouvâmes toutes sortes de légumes qui nous promettaient à l'avance une riche récolte de pois, de fèves, de haricots; il y avait aussi des concombres, des melons, des ananas, etc.; plus loin, nous visitâmes le champ ensemencé par ma femme; les grains avaient promptement levé; plus tard, ce champ nous fournit de l'orge, du froment, du seigle, de l'avoine, du

millet, des lentilles; mais, le jour même, je coupai le maïs déjà mûr, parce que les oiseaux l'attaquaient. Nous fîmes sortir à peu de distance de nous une douzaine de grosses outardes et des cailles en grand nombre.

D'abord nous fûmes si troublés, qu'aucun de nous ne pensa au fusil qu'il portait sur le dos; nous restions là comme pétrifiés d'étonnement; mais nos chiens s'élancèrent hardiment contre trois ou quatre kanguroos aux longues jambes qui, eux aussi, étaient cachés dans les touffes de blé et se sauvaient en entendant les cris des oiseaux.

Fritz, le grand chasseur, fut le premier à revenir de sa surprise, et, indigné contre lui-même, il voulut réparer son oubli. Il avait, suivant son habitude, son aigle sur sa gibecière; après lui avoir ôté son capuchon, il lui montra de la main les outardes qui volaient au-dessus de nos têtes, et le lança à leur poursuite. L'oiseau de proie fendit l'air comme une flèche, décrivit quelques cercles et se précipita sur une des outardes, qu'il entraîna à terre avec lui. Fritz, qui suivait tous les mouvements de son aigle, accourut assez à temps pour lui remettre son capuchon et lui arracher la malheureuse poule.

Jack, de son côté, voulant essayer l'habileté de son chacal, le laissa se glisser dans les buissons où s'étaient cachées les cailles; il ne tarda pas à rapporter à son jeune maître une caille vivante, qu'il tenait par une aile et qu'il se laissa prendre doucement entre les dents; dix à douze fois il recommença la même manœuvre avec succès; nous lui en laissâmes manger une pour récompense et une autre à l'aigle. Je reconnus ces cailles, à leur plumage, pour être de l'espèce que Buffon a nommée grosse caille du Mexique. Les blessures de l'outarde ne présentaient point de gravité. Nous nous hâtâmes vers Falkenhorst, où nous devions trouver les choses nécessaires pour panser l'oiseau. C'était un mâle; je voulus l'élever avec la poule outarde que nous avions déjà dans notre basse-cour. Les gerbes de maïs furent entassées sur

la charrette. Dès que nous fûmes arrivés au logis, ma femme mit à la broche quelques-unes des cailles, pendant que j'étais occupé à frictionner le dos de l'oiseau blessé avec mon onguent universel, composé de vin et de beurre; je l'attachai ensuite dans la basse-cour à côté de sa compagne. Jack avait deux cailles vivantes que je traitai comme le coq outarde.

Le reste de la journée fut employé à séparer les épis de maïs de la paille; cette dernière nous servit à faire la litière de nos bêtes; le grain le plus beau fut réservé comme semence.

« Mon père, me dit Fritz, que ferons-nous de ce grain quand il sera battu et vanné? Comment le moudre?

MOI. — Tu as donc oublié que nous avons rapporté du navire un moulin à bras?

FRITZ. — Non, mon père. Je crains seulement que cette machine ne soit trop frêle, trop sujette à se déranger. Pourquoi ne ferions-nous pas un moulin à eau avec une meule de grès, comme ceux de notre pays? Nous ne manquerons pas de chutes d'eau pour mettre la roue en mouvement.

MOI. — C'est une chose bien difficile que de construire un pareil moulin ; je crois que nous n'aurons ni les forces ni l'habileté nécessaires pour faire seulement la roue. Du reste, mon ami, je suis content de voir que tu réfléchis sérieusement. Mûrissons cette idée-là; nous tâcherons de la mettre à exécution quand nous aurons assez de grains à moudre pour qu'un moulin nous devienne indispensable. »

Le lendemain, dès l'aube, nous partîmes pour une nouvelle excursion ; nous emportions sur notre charrette une douzaine de poules, un jeune coq, des canards, quatre petits porcs, deux brebis, deux béliers, deux chèvres et deux boucs. Mon intention était de les établir en colonie, et de les laisser se nourrir en liberté et se multiplier dans la campagne ; si cet essai était heureux, nous nous déchargions

CHAPITRE XIX

Nous construisons une cabane.— Découverte du térébinthe, de l'arbre à mastic, de la cannelle. — La rizière. — La laie; les cygnes noirs. — Nous donnons le nom de Waldegg à notre première métairie. — Le pin pinier. — Construction d'une seconde cabane que nous appelons Prospect-Hill.

A une centaine de pas du ruisseau dont j'ai parlé se trouvaient quatre arbres d'égale grosseur, formant un carré long (rectangle) assez régulier, dont le plus grand côté, ayant vingt-quatre pieds, donnait sur la mer; le petit côté avait seize pieds. Je taillai dans les troncs des mortaises pour y mettre les perches destinées à soutenir le toit; sur ces perches transversales nous clouâmes des lattes et de larges morceaux d'écorce; comme nous n'avions pas beaucoup de clous de fer, nous nous servîmes, en cette occasion, de fortes épines qui viennent sur l'arbre nommé *acacia à trois épines;* nous en avions découvert un le jour précédent; séchées au soleil, ces épines deviennent presque aussi dures que du fer.

Ensuite nous nous occupâmes de nous procurer des morceaux d'écorce pour le toit; il nous fallut bien du temps et bien de la patience : d'abord je faisais autour des troncs d'arbres des traits de scie assez profonds pour atteindre jusqu'à l'aubier; ces coupures parallèles étaient séparées les unes des autres par un espace de deux pieds; je les fendais ensuite perpendiculairement, puis j'enlevais les morceaux avec des coins; pour les empêcher de se mettre en rouleaux, je les chargeais de lourdes pierres. Mes fils m'aidaient à les placer solidement les uns sur les autres comme des écailles de poissons. Nous eûmes ainsi un toit semblable à ceux de la plupart de nos chalets suisses.

Nous fîmes alors deux découvertes. Ma femme s'étant ser-

vie des débris des tuiles de bois pour allumer son feu, je sentis s'en exhaler une odeur de résine aromatique. En les examinant avec plus d'attention, je reconnus que quelques-uns de ces morceaux appartenaient au *térébinthe*, les autres à l'*arbre à mastic*. Je n'avais nullement l'intention de me servir de ces résines comme d'une chose de luxe, mais je pensais déjà pouvoir obtenir par leur cuisson une sorte de goudron ou de poix. La seconde découverte fut due à nos chèvres. Ernest remarqua que ces animaux mangeaient avec avidité des petits morceaux d'écorce des arbres que nous avions pelés; comme mon fils était un peu gourmand, il voulut savoir le goût de ces écorces; il en porta donc à sa bouche et s'écria tout joyeux : « De la cannelle! de la cannelle! » Il ne se trompait pas : c'était bien de la cannelle, et si elle ne valait pas celle de Ceylan, fort estimée en Europe, elle n'en avait pas moins un parfum très-suave.

Pendant le repas du soir il fut naturellement question des trois découvertes du jour. Je racontai à ma famille que le térébinthe avait été trouvé par les Vénitiens dans les îles de l'archipel grec. « Et que fait-on de la résine qu'il donne, appelée térébenthine? demanda Ernest.

MOI. — Elle sert en médecine. On l'emploie aussi pour les vernis, pour la colophane; cuite et mêlée avec l'huile de poisson, elle donne un goudron très-estimé.

JACK. — Et le mastic?

MOI. — Le mastic, qui sort par gouttes de l'arbre à mastic et se durcit au soleil, est employé très-souvent par les parfumeurs; dissous dans l'alcool ou esprit-de-vin, il fournit un vernis pour la porcelaine.

FRITZ. — Et la cannelle?

MOI. — La plus estimée vient de l'île Ceylan; on la recueille sur l'arbre appelé cannellier; la plus fine est celle qui se trouve entre la seconde écorce et l'aubier; séchée au soleil, la cannelle se roule d'elle-même en morceaux de différentes grandeurs qu'on lie ensemble et qu'on met dans

des sacs de coton renfermés eux-mêmes dans d'autres sacs de peau de buffle, impénétrables à l'air. C'est ainsi qu'on la transporte en Europe sans qu'elle perde rien de son parfum; elle entre dans la composition des liqueurs les plus fines. »

Le toit achevé, nous environnâmes nos arbres d'une palissade serrée de roseaux et de poutres de six pieds de haut. entre l'extrémité supérieure de cette palissade nous laissâmes un espace d'environ quatre pieds, fermé par un simple grillage qui permettait à l'air et à la lumière de pénétrer. Une cloison perpendiculaire divisait l'intérieur en deux parties : l'une, plus grande, pour les moutons et les chèvres; l'autre, plus petite, pour nous-mêmes. Au fond de l'étable de longs bâtons furent fixés pour servir de perchoirs aux poules.

A côté de l'endroit que nous avions ménagé pour la porte nous plaçâmes deux bancs rustiques à l'ombre des arbres et du côté de la mer. Des claies d'osier élevées un peu au-dessus du sol, et sur lesquelles on pouvait mettre nos matelas, composaient notre ameublement.

Je savais bien qu'une maisonnette aussi frêle que celle ci ne résisterait ni aux vents ni aux pluies d'hiver; aussi mon intention était de garnir plus tard les palissades, en dedans et en dehors, de terre grasse gâchée avec du plâtre et du sable fin. Pour le moment, je ne désirais qu'une chose : donner à nos bêtes un abri où elles prissent l'habitude de se retirer d'elles-mêmes tous les soirs au retour du pâturage; pour les accoutumer à cela, j'eus soin, pendant plusieurs jours de suite, de remplir leurs auges de pommes de terre mêlées de sel. C'était leur nourriture favorite, et mes enfants se chargeraient de la renouveler de temps en temps.

Cette cabane, que j'avais cru pouvoir achever en trois ou quatre jours, nous prit une semaine; avec nos travaux finirent nos provisions de bouche. Comme je ne voulais pas retourner à Falkenhorst avant d'avoir établi une autre métairie du même genre près du cap de l'Espérance trom-

pée, j'envoyai Fritz et Jack à notre demeure pour nous rapporter des pommes de terre, des jambons, du fromage, du poisson fumé et des gâteaux de cassave; ils devaient aussi donner de la nourriture aux animaux que nous avions laissés soit à Falkenhorst, soit à Zeltheim. Fiers de leur mission, ils partirent au grand trot, montés, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle, et emmenant en laisse l'âne comme bête de somme; Turc les accompagnait.

En leur absence, je suivis avec Ernest les bords du ruisseau, et j'arrivai jusqu'à la paroi escarpée du rocher d'où j'espérais découvrir les traces de notre première excursion dans ces lieux; elles n'étaient plus visibles. Nous arrivâmes à un marécage ou petit lac, sur les bords duquel nous vîmes du riz sauvage en pleine maturité; d'innombrables troupes d'oiseaux en sortirent à notre approche; Ernest, se montrant alors meilleur tireur que Fritz lui-même, en abattit plusieurs que nous reconnûmes pour des outardes. Je fus très-surpris de la justesse de son coup d'œil.

Cet enfant, avec sa lenteur ordinaire, ne se passionnait pour rien; mais, grâce à son esprit d'observation, il réfléchissait à tout, et savait, à l'occasion, réussir mieux que les autres dans ses entreprises. Pourtant son habileté ne nous aurait pas été très-utile en cette occasion, sans le jeune chacal qui nous suivait et qui alla ramasser le gibier dans les parties de la rizière où nous n'osions entrer nous-mêmes, de peur d'enfoncer dans ce sol mou et détrempé par les eaux. Maître Knips, qui était sur le dos de Bill, nous fit découvrir, au milieu d'une verdure épaisse, cette belle et grosse fraise blanche et délicieuse à la bouche, que l'on nomme en Europe : *fraise du Chili* ou *fraise ananas*. Nous eûmes soin d'en emplir la hotte du singe, afin d'apporter quelque chose de bon à notre famille.

La vue de ce lac charmant, qui bornait la rizière au nord, nous rappela notre patrie : « La Suisse est transplantée ici ! » s'écria Ernest.

Sans doute les eaux de ce lac étaient aussi limpides que celles des nôtres; elles se ridaient au doux souffle du vent et reflétaient le ciel; mais nous ne voyions ni les sommets neigeux de nos montagnes, ni les forêts de sapins au sombre feuillage; nous n'entendions ni la clochette des troupeaux, ni la corne retentissante du pâtre des Alpes.

Des cygnes, en bandes nombreuses, sillonnaient la surface du lac; au lieu d'être blancs comme ceux d'Europe, ils étaient d'un noir très-vif, à l'exception de six grandes plumes blanches de l'aile; du reste, même fierté dans le maintien, même grâce dans les mouvements, même sollicitude dans les mères cygnes, qui, inquiètes, attentives, rassemblaient autour d'elles leurs petits et leur cherchaient de la nourriture. Ne voulant point troubler un spectacle si charmant, je défendis à Ernest de faire le coup de feu, comme il en avait envie; je lui dis cependant que nous chercherions le moyen d'avoir une paire de ces cygnes pour les établir sur notre ruisseau de Falkenhorst. Tant qu'aux oiseaux qui volaient çà et là dans le marécage, nous les déclarâmes de bonne prise pour l'avenir; nous n'avions pas besoin d'en tuer ce jour-là, nos outardes nous suffisaient. Mais Bill, s'étant jeté à l'eau, revint, du milieu des roseaux, tenant à la gueule une bête fort singulière. Elle ressemblait à une loutre sous plusieurs rapports : les doigts des quatre pieds étaient réunis par des membranes comme ceux des oiseaux aquatiques; sa longue queue poilue se dressait en l'air; elle avait une tête fort petite avec des yeux et des oreilles à peine visibles, et, comme trait fort remarquable, un long bec de canard au bout de son museau. Il nous fut impossible de savoir dans quelle espèce il fallait ranger cet étrange animal, qui tenait à la fois de l'oiseau et du quadrupède. Nous ne nous rappelions point d'avoir rien lu dans les ouvrages d'histoire naturelle qui pût nous mettre sur la voie. Je lui donnai, de mon autorité privée, le nom de *bête à bec*.

Chargés de notre butin, nous retournâmes à la métairie,

où Fritz et Jack ne tardèrent point à nous rejoindre. « Il était temps, me dirent-ils, de renouveler les provisions de notre volaille; nous lui avons laissé une quantité de nourriture suffisante pour au moins une dizaine de jours; et voici des provisions pour nous. »

On se mit à table, et, pour dessert, Ernest offrit ses fraises ananas, auxquelles on fit honneur. Ma femme nous remercia pour le riz, qu'elle déclara excellent, quoique le grain en fût petit.

La bête à bec excita la curiosité de tous mes enfants et donna lieu à Fritz de regretter beaucoup de n'avoir pas pris part à notre glorieuse excursion. Jack se consola en pensant que son élève chacal l'avait bien remplacé. Je dis alors à Fritz : « Mon ami, notre confiance en toi doit te paraître de quelque prix. Pourquoi tant regretter trois ou quatre coups de fusil que tu aurais tirés? Tu n'es pas content que je t'aie chargé, comme fils aîné, d'approvisionner Falkenhorst? Envierais-tu le succès d'Ernest à la chasse? »

Fritz, honteux du dépit qu'il avait éprouvé d'abord, sauta au cou d'Ernest et l'embrassa avec tendresse. Je lui promis de le mener avec nous au lac avant de quitter les parages où nous nous trouvions.

Ma femme pluma et sala les outardes que nous avions tuées; nous en mangeâmes une au souper, elle obtint les louanges de tous les convives affamés.

Le lendemain, le nom de *Waldegg* fut donné solennellement à la métairie; on mit du fourrage dans l'étable, du grain dans le poulailler, et nous quittâmes nos colons, que Fritz fut obligé d'empêcher de nous suivre.

Après avoir marché pendant une heure environ, nous venions d'entrer dans une forêt d'arbres résineux assez semblables à ceux de l'Europe, quand, tout à coup, des singes, cachés dans les branches, nous jetèrent des pommes de pin, petites, il est vrai, mais qui, lancées d'une si grande hauteur, auraient pu faire des blessures fort dangereuses.

Il fallut nous servir de nos fusils contre les agresseurs; le bruit de la décharge les mit en fuite. Les pommes de pin qui avaient servi de projectiles aux singes avaient une forme particulière; Fritz en écrasa une entre deux pierres, et trouva dedans une amande d'un goût agréable; m'étant approché de lui et ayant à mon tour examiné les morceaux, je reconnus le *pin pinier*[1], qui donne un fruit bon à manger et une huile à brûler excellente et sans aucune odeur.

« Ne t'occupe point maintenant à écraser ces pommes, dis-je à Fritz, je t'apprendrai une manière plus commode de les ouvrir; ramasse seulement toutes celles que tu vois à terre. »

Quand nous eûmes atteint la colline qui, par une pente douce, monte jusqu'au cap de l'Espérance trompée, à peu de distance du champ des cannes à sucre, nous dressâmes notre tente sous l'ombrage d'un bouquet de palmiers, près d'une source d'eau. Il était impossible de trouver un endroit plus convenable pour l'établissement de notre seconde métairie : eau, belles prairies, bois touffus, rien ne manquait.

Les enfants, par mon conseil, allumèrent du feu et posèrent leurs pommes de pin quelques minutes sur les charbons ardents; elles éclatèrent d'elles-mêmes en produisant une petite détonation; il fut alors facile d'ôter les amandes.

Dans l'après-midi, il fallut commencer les travaux de construction de la nouvelle métairie. Nous allâmes vite en besogne; le plan et les divisions intérieures de Waldegg furent suivis. Six jours nous suffirent pour son achèvement. Ernest voulait, sans doute pour nous donner un petit air anglais, que cette métairie reçût le nom de *Prospect-Hill;* pour moi, fidèle à notre chère langue allemande, je préférais l'appeler *Shattenbourg* ou *Schauenbach*. Prospect-Hill obtint la préférence; je dus céder devant la majorité.

[1] On appelle encore cet arbre *pignon doux*, et ses fruits *pignoles*.

CHAPITRE XX

Je commence à construire ma pirogue avec l'écorce d'un chêne. — Le pin de la Virginie ou pin à trois feuilles. — Nous mettons une partie de notre demeure à l'abri de l'invasion des buffles au moyen d'une palissade et de retranchements. — La cabane de l'Ermitage. — J'achève la pirogue. — Le jeune taureau. — Comment les Cafres dressent leurs taureaux combattants et gardiens. — Les tapis de poil de chèvre. — Nos occupations pendant la saison des pluies : la musique, le tour, l'escrime, la danse, les exercices gymnastiques.

La seconde métairie achevée, je me mis de nouveau à la recherche d'un arbre propre à faire une pirogue; je trouvai enfin une sorte de chêne à glands plus petits que ceux de l'Europe, à écorce plus serrée et assez semblable à du liége, à tronc droit et dépourvu de branches. Je me décidai pour cet arbre; il avait environ dix-huit à vingt pieds de haut sur cinq pieds de diamètre dans sa moyenne grosseur.

Ce n'était pas, on le pense bien, une chose facile que d'enlever tout d'une pièce un morceau d'écorce d'une pareille dimension. Après avoir attaché aux premières branches notre échelle de corde, Fritz put scier en rond assez commodément l'écorce jusqu'à l'aubier; j'en fis autant, de mon côté, à la base du tronc; puis nous enlevâmes perpendiculairement d'un cercle à l'autre une bande large de deux ou trois doigts, et nous pûmes alors séparer l'écorce de l'arbre avec des coins de fer; grande fut notre joie quand nous l'eûmes posée entière, sans la moindre brisure, sur l'herbe; pendant qu'elle était fraîche et flexible, nous nous mîmes à la travailler. Mes fils pensaient qu'il suffisait d'attacher un morceau de planche à chaque extrémité, pour en faire une chaloupe; moi, je voulais quelque chose de plus élégant, de plus gracieux et de plus léger.

Je fis d'abord avec ma scie une fente d'environ cinq

pieds à chaque bout du rouleau, dans le sens de la longueur, et je rejoignis les deux parties ainsi séparées en les croisant l'une sur l'autre. Elles prirent, de cette manière, l'une la forme d'une proue, l'autre d'une poupe. Les clous, le goudron et la corde furent employés à cet effet ; à l'aide de forts bâtons, placés en travers à égale distance, je maintins un écartement suffisant entre les bords de ma pirogue ; mais il me manquait, pour l'achever, plusieurs choses indispensables : j'envoyai donc de nouveau Fritz et Jack à Falkenhorst, chercher notre petite charrette, sur laquelle je voulais transporter à notre domicile ma pirogue afin de la terminer à loisir.

Ils partirent, comme la première fois, montés, l'un sur l'onagre, l'autre sur le buffle, emmenant de plus maître baudet, qui devait être attelé à la charrette.

En leur absence, j'allai avec Ernest dans les environs, couper de grosses racines d'arbre, dont j'avais besoin pour doubler intérieurement ma pirogue et en maintenir les côtés droits et relevés. Nous trouvâmes, en même temps, le *pin de la Virginie* ou *pin à trois feuilles*, dont la résine épaisse est préférable pour le calfat. Ma femme et le petit François nous aidèrent à en récolter une grande quantité. Quand nous arrivâmes à la métairie, mes fils étaient déjà de retour avec la charrette ; mais nous ne pouvions songer à nous mettre en route, car la nuit approchait. Après le souper, chacun se coucha.

Le lendemain, dès l'aube, nous posâmes avec précaution notre pirogue inachevée sur la charrette, ainsi que les courbes et les provisions de résine; avant de partir, j'arrachai aux environs une douzaine de jeunes arbres, que je voulais ajouter à nos plantations de Zeltheim. Depuis quelque temps déjà j'avais l'intention de construire une sorte de fortification ou de palissade entre la rivière principale de l'île et la plaine des Buffles, et de laisser, du côté opposé à nos domaines, un couple de nos porcs s'établir en paix dans

un endroit où nous n'aurions rien à craindre d'eux pour nos plantations.

Ce dessein me décida à prendre la route du champ de bambous. Je les trouvai énormément grossis. J'en abattis un pour servir de mât à notre pirogue, et un grand nombre d'autres pour faire la palissade projetée. Nous creusâmes d'abord, à égale distance des rochers et de la rivière, un fossé où l'eau fut amenée par une rigole, et entre ce fossé et la rivière nous établîmes notre palissade de bambous entrelacés dans de grosses branches d'arbres fichées en terre; de chaque côté, nous plantâmes des arbrisseaux épineux et des palmiers nains formant haie vive; çà et là furent creusées quelques fosses à loups, que nous recouvrîmes de planches et d'herbe. Nous ne nous ménageâmes qu'un sentier fort étroit; pour franchir le fossé, je construisis un pont mobile nommé le pont de la Famille, et j'élevai une petite cabane d'écorces pour nous servir de campement : elle reçut le nom d'*Ermitage*. Ces travaux nous demandèrent cinq à six jours.

On ne s'arrêta à Falkenhorst que le temps nécessaire pour renouveler les provisions de notre volaille et prendre des outils; le jour même, nous arrivâmes à Zeltheim, où je voulais finir ma pirogue dans le voisinage de la mer. On ne saurait s'imaginer ce que coûte le travail d'une embarcation, même la plus simple et la plus ordinaire, quand on veut l'établir solidement. Il fallut d'abord la doubler à l'intérieur de côtes de bois, la garnir d'une quille; puis attacher des anneaux pour les rames et les câbles, fixer le mât, poser les bancs des rameurs, mettre enfin le gouvernail. Je terminai ma besogne en goudronnant la machine en dedans et en dehors; pour lest j'établis un pavé de pierres liées ensemble par de l'argile et que je recouvris d'un plancher solide. Déjà nous parlions de mettre notre pirogue à l'eau, quand l'idée me vint de lui faire une ceinture d'outres gonflées d'air, bien goudronnées, et retenues par de

fortes cordes; ces vessies me permettraient, au besoin, de doubler la charge de mon léger bâtiment.

Maintenant notre flotte était au grand complet : pinasse et pirogue! que pouvions-nous désirer de plus?

J'ai oublié de dire que, quelques semaines avant notre départ pour l'établissement des deux colonies, notre vache nous donna un veau, auquel je perçai les narines comme au buffle afin de le dompter; ce jeune taureau, très-vigoureux, commençait déjà à porter une petite selle.

« Que voulez-vous donc faire du taureau? me demanda Fritz; il est si brave et si courageux, qu'il me semble que nous pourrions facilement le dresser au combat, comme font les Cafres. »

Ma femme, qui entendit ces paroles et qui avait lu autrefois quelques descriptions des combats de taureaux en Espagne, s'écria que nous ne devions pas, nous, donner de pareils spectacles dans notre île.

« Il y a beaucoup de différence, lui dis-je, entre les combats de taureaux des Espagnols et ceux dont parle Fritz. Les Cafres ne dressent leurs taureaux que dans un but utile : pour défendre leurs troupeaux exposés sans cesse aux attaques des tigres, des panthères, des lions et d'autres animaux féroces très-communs en Afrique. Dès que le taureau gardien et combattant devine, par instinct, l'approche d'un de ces terribles ennemis, il avertit les vaches par un beuglement particulier, et les fait se ranger en cercle, les veaux au milieu; toutes présentent leurs têtes cornues à l'assaillant, pendant que le taureau se précipite sur lui, le tue ou le force à s'éloigner, à moins que ce ne soit un lion, qui ne recule jamais; alors le taureau n'a d'autre parti que de sacrifier généreusement sa vie au salut général. Les Cafres sont divisés en tribus souvent en guerre les unes contre les autres; les troupeaux suivent toujours leurs maîtres; les taureaux, qui forment l'avant-garde, décident assez souvent de la victoire. Le conseil de Fritz n'est

donc pas mauvais. Allons aux voix. » On approuva à l'unanimité l'idée émise par le fils aîné. Restait à savoir lequel d'entre nous serait particulièrement chargé de former le taureau à sa destination militaire. J'avais pensé d'abord à l'instruire moi-même, chacun de mes enfants ayant déjà son élève, à l'exception du petit François. Comme je craignais que, restant toujours près de sa mère et un peu gâté par elle, il ne devînt trop délicat, je saisis cette occasion d'animer son courage.

« Mon ami, lui dis-je, serais-tu content si je te confiais le taureau à élever? » Les beaux yeux bleus de l'enfant s'animèrent. « O papa! me répondit-il, que vous me feriez plaisir! Je me rappelle très-bien l'histoire de l'homme appelé Milon, qui, ayant commencé par porter un veau sur ses épaules et s'étant obligé à le porter ainsi tous les jours, devint si fort par cet exercice, qu'il put porter plus tard le veau devenu bœuf. Je ne saurais, je l'avoue, en faire autant, car le veau est déjà beaucoup plus gros que moi; mais je puis l'accoutumer à recevoir mes soins, à m'aimer, à m'obéir; et, quand il sera tout à fait grand, il me reconnaîtra toujours et je ne le craindrai pas; alors, moi aussi, je serai grand et fort.

MOI. — Tu ne dois pas t'attendre, mon ami, à ce que tes forces croissent dans les mêmes proportions que celles du taureau. L'homme, destiné à vivre plus longtemps que la plupart des animaux, se développe aussi plus lentement; dans un an tu ne seras encore qu'un garçon assez faible, et ton taureau sera déjà très-vigoureux; mais tâche seulement, comme tu le dis, de l'accoutumer à toi et de lui apprendre à t'obéir.

FRANÇOIS. — Je veux aussi monter sur lui, comme Jack monte sur son buffle; ce sera un solide cheval.

FRITZ. — Quel nom lui donneras-tu?

FRANÇOIS. — Je l'appellerai *Vaillant* : ce nom lui portera bonheur dans les combats.

JACK. — Ceci me fait souvenir que je dois donner un nom à mon buffle : dorénavant donc je l'appellerai *Sturm* (Tempête). Ne sera-ce pas beau de dire : Voilà Jack qui arrive sur la Tempête ! »

Dès ce jour François ne voulut plus permettre à personne de toucher à son veau. Il l'embrassait, le caressait, le conduisait partout avec lui, lui apportait de la nourriture et partageait même avec lui son pain. L'animal ne tarda pas à s'attacher à son jeune maître.

Comme il nous restait encore deux mois avant la saison des pluies, nous les employâmes à travailler à notre grotte de sel pour en faire une demeure aussi agréable que possible; les cloisons qui séparaient nos chambres entre elles étaient en planches, mais celles qui séparaient nos chambres de l'écurie et de l'étable étaient en pierre, la pierre interceptant mieux l'odeur. Les embellissements intérieurs furent réservés pour notre passe-temps d'hivernage. Pendant que nous nous occupions de la maçonnerie et de la charpente, ma femme, aidée de François, nous fabriquait des tapis de poil de chèvre destinés à couvrir le plancher un peu froid de nos appartements.

Je crois que le lecteur me pardonnera de lui dire quelques mots sur la fabrication de nos tapis. D'abord nous étendions le poil de chèvre et un peu de laine de nos brebis sur de grands morceaux de toile à voile cousus ensemble par ma femme; nous versions dessus de l'eau chaude tenant en dissolution de la colle de poisson; puis nous roulions la toile, nous la battions à coups redoublés avec des planches. A force de recommencer ces opérations, il se forma un feutre assez ferme et assez flexible.

Les pluies arrivèrent; mais cette fois elles ne nous occasionnèrent aucun effroi; au contraire, nous les désirions presque pour commencer nos travaux sédentaires. Nous étions d'autant plus sensibles à toutes nos jouissances, que nous nous rappelions mieux ce que nous avions souffert l'année pré-

cédente. Quel bonheur de posséder maintenant une demeure saine, éclairée, commode, remplie de provisions pour nous et pour notre bétail! que j'étais heureux de voir ma femme travailler au milieu de sa famille avec son rouet ou à son métier de tisserand fabriqués par moi, tant bien que mal! Elle nous tissa une étoffe moitié laine, moitié coton, pour nos vêtements, et de la toile pour des chemises et des draps.

Je parvins à me faire à moi-même un tour avec une petite roue de canon; je pourvus le ménage de quelques ustensiles et de quelques meubles. Mes fils m'imitèrent, et le penseur Ernest ne tarda pas à se montrer plus habile tourneur que moi; il donna à sa mère de très-jolis objets. Le soir, à la lueur de nos lampes et de nos bougies, nous jouissions d'une illumination plus belle que celle du palais des rois, grâce aux cristaux de la voûte, aux colonnades et aux portiques naturels qui répétaient des milliers de fois avec des éclats de toutes couleurs les flammes de nos lumières. Nous avions même des concerts. Comme Jack et François montraient des dispositions pour la musique, je leur fis, avec des roseaux, de petits flageolets sur lesquels ils purent accompagner leur mère, dont la voix était très-douce et très-mélodieuse. Plus tard, je leur donnai des leçons de danse et d'escrime; mais jamais je ne laissai passer un seul jour sans qu'ils consacrassent une ou deux heures aux exercices gymnastiques, si nécessaires au développement des forces corporelles.

Vous voyez que nous étions des gens assez civilisés. Loin de la société des hommes nos semblables, condamnés peut-être pour le reste de notre vie à rester dans cette île déserte, nous avions pourtant tout ce qui est nécessaire à l'existence. Actifs, laborieux, sains de corps et d'esprit, nous n'éprouvions point les ennuis ni les tristesses de l'oisiveté. Les sentiments les plus vifs de nos cœurs étaient une tendresse réciproque les uns pour les autres, et une reconnaissance infinie envers

Dieu, qui nous donnait des marques si visibles de sa providence.

CHAPITRE XXI

Nous célébrons l'anniversaire de notre délivrance.—Les jeux : le tir; les armes à feu; l'arc; la course; l'équitation; la fronde à balles; la natation. — Les courges. — Découverte du ginseng.—Notre métairie ravagée par les singes. — Projets de vengeance.

Un matin, peu de jours après le commencement des pluies, m'étant réveillé plus tôt qu'à l'ordinaire et ne voulant point me lever de peur de troubler le sommeil de ma famille, je m'occupai à faire mentalement le compte exact du temps que nous avions déjà passé dans l'île ; je trouvai, à ma grande surprise, qu'il y aurait juste un an le lendemain. Plein de gratitude envers le Seigneur, je le remerciai des grâces dont il lui avait plu de nous combler pendant ce temps, et je résolus de célébrer d'une manière solennelle l'anniversaire de notre délivrance.

Quand mes enfants furent debout, je les fis travailler plus que de coutume pour établir un ordre parfait dans la maison, et terminer le jour même quelques travaux commencés depuis plus d'une semaine. Après le repas du soir, je parlai ainsi à ma famille :

« Mes chers amis, c'est demain l'anniversaire de notre délivrance ; préparez-vous donc à célébrer ce jour d'une manière solennelle ; que votre mise soit aussi soignée que possible , comme pour un beau dimanche.

JACK. — Pourquoi donc, papa, parlez-vous de délivrance? qui est-ce qui a été délivré ?

FRITZ. — Monsieur l'étourdi ne se rappelle pas qu'il y a un an nous avons tous failli être engloutis dans la mer, et que Dieu nous a délivrés en nous faisant aborder sur ce rivage?

JACK. — Quant au naufrage, je m'en souviendrai toute ma vie; mais, pour la délivrance, vaut-elle la peine d'une commémoration si solennelle? Nous nous sommes sauvés tout simplement, comme d'autres personnes auraient fait à notre place.

MOI. — Tu as raison de dire que l'action en elle-même ne mérite guère qu'on en perpétue la mémoire par des solennités; mais une autre pensée doit t'occuper : sois convaincu que, sans un secours particulier du ciel, nous aurions péri; c'est donc un devoir de remercier Dieu. Les cœurs reconnaissants n'oublient jamais les bienfaits reçus.

JACK. — Papa, vous avez raison.

LA MÈRE. — Comment, il y a un an que nous sommes ici! le temps passe bien vite.

MOI. — C'est au travail que nous devons de trouver le temps si court; la paresse et l'oisiveté font paraître un mois aussi long qu'une année.

LA MÈRE. — Tu ne t'es point trompé dans ton calcul? as-tu regardé ton calendrier?

MOI. — Mon calendrier ne peut plus me servir maintenant. Comme nous avons fait naufrage le 30 janvier, mon calendrier n'a été valable que pour onze mois. Nous ne pourrons pas en acheter un nouveau ici, il faudra trouver un moyen d'y suppléer.

ERNEST. — Mon père, je me rappelle que Robinson Crusoé indiquait chaque jour écoulé par une entaille faite sur un morceau de bois.

MOI. — Oui; mais, pour s'y reconnaître, il est nécessaire de savoir combien il y a de jours dans chacun des mois et dans l'année entière.

ERNEST. — Je sais que l'année contient trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante-huit minutes et quarante-cinq secondes.

MOI. — Très-bien, mon petit savant; mais ces cinq heures, ces quarante-huit minutes et ces quarante-cinq secondes ne vous embarrasseront-elles pas dans votre calcul?

ERNEST. — Point du tout : on les rassemble tous les quatre ans, ce qui donne à peu près un jour supplémentaire, que l'on ajoute au mois de février, et l'on a une année bissextile.

MOI. — Vous êtes digne d'être l'astronome d'une majesté européenne, et vous méritez la présidence du bureau des longitudes.

FRITZ. — Quant à moi, je ne puis jamais me rappeler exactement le nombre des jours de chaque mois de l'année.

MOI. — Tu as sur la main un moyen facile de le savoir.

FRITZ. — Sur la main! voilà qui est singulier. Je ne m'en serais jamais douté.

MOI. — Ferme la main. Le haut de ton poing montre (sans compter le pouce) quatre petits os saillants et trois enfoncements. Nomme les mois de l'année en commençant par le petit os de l'index, auquel tu reviendras après avoir atteint l'os du petit doigt, et tu verras que les mois de janvier, de mars, de mai, de juillet, d'août, d'octobre et de décembre tombent sur les os, et les autres dans les enfoncements; tout le secret est là : les os marquent les mois de trente et un jours, les enfoncements ceux de trente; il faut seulement se rappeler que février n'en a que vingt-huit d'ordinaire, et vingt-neuf dans les années bissextiles. »

Mes enfants s'exercèrent à compter les mois de cette manière; je leur recommandai, en outre, d'avoir chacun un morceau de bois pour marquer les jours, leur annonçant que, de temps en temps, nous comparerions les tailles ensemble, pour être sûrs de ne point nous tromper.

Ma femme me reprocha gracieusement de ne l'avoir pas avertie à l'avance du fameux anniversaire, pour qu'elle pût nous préparer un petit festin. « Ah! ah! lui dis-je, je vois que tu veux rester fidèle aux usages de notre patrie, où il n'y a point de fête complète sans régal. Mais dans notre so-

litude nous n'avons guère le temps de nous livrer aux plaisirs de la table.

MA FEMME. — Permets-moi de contribuer pour quelque chose à l'agrément de la fête; suivons les usages de tous les peuples, qui accompagnent de festins même leurs solennités religieuses : une bonne nourriture prise modérément réjouit le cœur de l'homme. »

Je dis à ma femme que je la laissais libre de faire ce qu'elle jugerait convenable. Elle se rendit dans sa cuisine.

Mes enfants et moi nous nous couchâmes. Je les entendis se demander tout bas l'un à l'autre quels préparatifs j'avais pu faire pour la fête; je ne jugeai point à propos de les instruire à ce sujet; mais leurs chuchotements et leurs suppositions aidèrent à fixer mes idées encore indécises.

Le jour commençait à peine à poindre lorsque nous fûmes réveillés par un coup de canon dont le son venait du rivage. Plein d'inquiétude, je me levai précipitamment, et je n'étais qu'à moitié habillé quand Fritz et Jack entrèrent tout joyeux dans ma chambre. Je soupçonnai alors que mes fils pouvaient bien m'avoir ménagé cette surprise, qui, du reste, ne m'était point agréable; Fritz lut sur ma figure l'expression du mécontentement et s'excusa d'avoir, sans ma permission, salué par un coup de canon l'aurore de cet anniversaire.

« Il faut convenir pourtant, dit Jack, que ce coup-là vaut bien la peine qu'on en parle; a-t-il ronflé! nous n'avons pas craint de vider nos cornets à poudre.

MOI. — Je vous pardonne pour cette fois, mais je vous défends, à l'avenir, de gaspiller ainsi nos provisions de guerre : un jour viendra, peut-être, où nous donnerions la moitié de tout ce que nous possédons pour une seule charge de poudre. »

Après le déjeuner, je lus à mes enfants quelques-uns des principaux passages de mon journal pour leur rafraîchir la mémoire sur les circonstances où la divine providence

s'était montrée si bienveillante pour nous : à cette occasion, je leur citai plusieurs versets des psaumes. La lecture fut terminée par le chant de pieux cantiques; puis je laissai ma femme se livrer aux soins du ménage, et mes enfants s'occuper de différents travaux domestiques.

Le dîner fut digne d'un prinee, et surtout d'un prince régnant sur une île déserte : un potage au riz, deux oies dorées par la flamme, un plat d'écrevisses, un autre de tortue bouillie et assaisonnée avec soin, une crème au suc, des fruits délicieux, en firent les frais; et, sans notre vaisselle de calebasse, un peu rustique, nous aurions pu nous croire chez un des premiers restaurateurs d'une grande ville d'Europe.

Après le repas, je dis à mes enfants : « Maintenant il s'agit de se divertir. Depuis une année, vous vous exercez chaque jour au maniement des armes, à la course, aux exercices gymnastiques de toutes sortes ; je désire voir lequel de vous a fait le plus de progrès en ces choses. Votre mère et moi nous serons juges du camp; le vainqueur recevra une récompense proportionnée à nos richesses. » Puis, me tournant du côté de la mare où barbotaient les oies et les canards, « Trompettes, m'écriai-je, sonnez l'entrée en lice de ces valeureux champions ! »

Je prononçai ces mots d'une voix si forte et je les accompagnai d'un mouvement de bras si extraordinaire, que les musiciens emplumés, obéissant à moi, leur chef d'orchestre, poussèrent des clameurs sauvages qui excitèrent le rire de mes enfants.

Je décidai qu'il fallait commencer par le tir au fusil, pour laisser à la digestion le temps de se faire. Une planche, à laquelle je donnai assez grossièrement la forme d'un kanguroo, servit de but, et fut placée à cent pas de l'entrée de la grotte au milieu d'un buisson épais.

Jack et Fritz me demandèrent pourquoi je n'avais pas représenté de préférence un homme, auquel ils auraient

pris, disaient-ils, tant de plaisir à casser la tête, ou les bras, ou les jambes : cela aurait ressemblé davantage à un combat véritable.

« Mes amis, leur répondis-je, je ne veux point vous habituer aux idées de carnage. La guerre d'homme à homme ne doit point faire naître des idées de jeux et de divertissements ; c'est toujours un grand mal et très-souvent un grand crime. D'ailleurs, si vous réussissez à abattre une pièce de gibier, vous saurez bien tuer un ennemi en cas de légitime défense. »

Fritz commença l'exercice du tir : il atteignit deux fois de suite la tête du kanguroo ; Ernest le perça au milieu du corps ; Jack, par un hasard ou une adresse extraordinaires, abattit net l'oreille de l'animal. Je diminuai l'espace et fis répéter la même épreuve au pistolet. L'avantage resta finalement à Fritz. Les enfants chargèrent ensuite leur fusil avec de la cendrée et visèrent sur un oiseau en écorce que j'avais jeté en l'air aussi haut que possible ; Ernest le cribla, tandis que ses frères ne l'atteignirent pas. Puis vint le tour des arcs ; et, pour montrer l'importance que j'attachais à cette arme, je déclarai que le prix du tir serait donné au meilleur coup de flèche. Mes trois aînés se montrèrent très-habiles, et le petit François lui-même ne tira pas trop mal. Les succès de mes archers me furent très-agréables : dès lors, je me promis bien de ne pas leur laisser jeter la poudre au vent, et de les obliger à se servir plus souvent de l'arc, qu'ils semblaient un peu trop regarder comme une arme indigne d'eux.

Après le tir, on passa à l'exercice de la course. J'avais plusieurs fois calculé à peu près ce qu'il fallait de temps pour aller de Zeltheim à Falkenhorst ; je préférai donc faire parcourir cet espace à mes enfants pour essayer leur agilité. Je leur dis que le premier qui arriverait à l'arbre devrait prendre sur la table placée entre les racines mon couteau de poche que j'y avais oublié. Au premier coup que je

frappai dans mes mains, ils s'élancèrent avec rapidité, surtout Fritz et Jack; je remarquai que le prudent Ernest partit plus doucement, les coudes serrés au corps, s ns se balancer d'aucun côté. Quand il vit ses frères déjà presque hors d'haleine, épuisés, ralentissant le pas, il augmenta de vitesse.

Trois quarts d'heure après, j'aperçus maître Jack de l'autre côté du pont; il était monté sur son buffle et derrière lui galopaient librement l'onagre et l'âne. « Oh! oh! lui dis-je dès qu'il fut à portée de la voix, nous trichons, mon petit écuyer : je voulais juger de la rapidité de vos jambes; pour votre buffle, je sais qu'il court très-vite.

JACK. — Mon père, je m'avoue vaincu, deux fois vaincu; quand j'ai vu que j'étais arrivé le dernier à Falkenhorst, je me suis dit sagement : Jack, ménage-toi; pourquoi tant fatiguer tes pauvres jambes? Tu seras le dernier en revenant comme en allant. On aura besoin des montures pour d'autres exercices; il faut donc les amener à Zeltheim. »

Jack achevait de parler quand Fritz se présenta à l'entrée de la grotte, couvert de sueur et tout haletant; à quinze pas derrière lui venait Ernest, qui, de cette distance, me montra le couteau, preuve de sa victoire. Je les laissai se reposer quelque temps, et quand ils furent en état de parler : « Comment se fait-il, dis-je, qu'Ernest, arrivé le premier à Falkenhorst, se soit laissé devancer au retour par son frère?

ERNEST. — J'ai devancé mon frère, parce qu'au lieu de partir comme lui avec une aveugle impétuosité, j'ai su me ménager et augmenter de vitesse graduellement; quand je l'ai vu ralentir, je me suis élancé de toutes mes forces. Fritz a fait comme moi au retour; il a même eu soin de tenir sa bouche fermée pour retenir mieux son haleine. Ne vous étonnez donc pas qu'il ait repris alors l'avantage que lui donnent ses jambes plus longues que les miennes.

MOI. — Je vous loue d'avoir tous deux fait preuve d'agilité et de raisonnement. Vous avez parcouru le trajet indiqué en

moins de temps que je ne croyais : il me faut, en marchant un très-bon pas, trente-cinq minutes pour me rendre d'ici à Falkenhorst, et vous n'en avez employé que cinquante pour l'aller et le retour.

JACK. — Et maintenant, mon père, allons-nous grimper aux arbres et faire de l'équitation? Il est temps que je rétablisse ma réputation un peu compromise. »

Mes quatre fils montèrent aux arbres avec une rapidité vraiment incroyable : on aurait dit de vrais écureuils; je dis mes quatre fils, car le petit François voulut aussi être de la partie. Jack l'emporta sur ses frères. La course à cheval lui fournit un autre triomphe : non-seulement il monta son buffle sans selle et sans étrier, mais, lui abandonnant même la bride sur le cou, le lançant au galop, il se tint droit sur son dos, comme le plus habile écuyer d'un cirque. Je lui défendis ces tours de force dangereux qui, sans utilité, l'exposeraient à se casser bras et jambes.

François parut ensuite, monté fièrement sur son jeune taureau, qu'il conduisait avec deux ficelles passées dans l'anneau du nez et servant de guides : « Permettez-moi, messieurs mes frères, dit-il, d'entrer à mon tour en lice pour vous faire voir mes petits talents et surtout ceux de mon taureau Vaillant; peut-être mériterons-nous vos éloges. »

Après avoir prononcé ces mots d'un ton grave et sérieux, il nous fit un salut, et lança son taureau au grand galop.

Jack, voyant le taureau décrire des cercles comme au manége, s'arrêter au mot *halte!* plier les genoux comme un chameau au mot *à bas!* caracoler enfin comme un cheval de parade, ne put s'empêcher de dire : « Cher François, si tu étais plus âgé, tu l'emporterais même sur moi ; que mes éloges bien sincères te dédommagent d'une lutte pour laquelle tu ne saurais espérer le prix. »

Ernest demanda comment son frère était parvenu à apprendre au taureau à s'agenouiller.

« Maman et moi nous avons fait comme les Arabes, dit

François : d'abord nous lui avons mis sur le dos un morceau de toile à voile, dont les deux pans, formant poche et remplis de pierres, traînaient à terre; ce qui forçait le taureau à se tenir courbé. Nous lui donnions à manger pendant qu'il gardait cette position. Après l'anneau, c'est ce moyen qui nous a le mieux réussi pour le rendre obéissant.

JACK. — Veux-tu que nous fassions un échange, mon bon petit François? Je te donne mon buffle pour ton taureau; tu n'y perdras pas, car mon buffle est plus gros que ton veau.

FRANÇOIS. — Tu crois donc que j'estime beaucoup quelques livres de plus de chair et d'os? Je garde mon taureau. »

Après le manége commença l'exercice de la fronde à balles, où mes enfants ne se distinguèrent pas autant que dans les jeux précédents. Jack et Ernest furent cependant moins maladroits que leur aîné. Pour leur donner de l'émulation, je leur promis que nous ferions dans les savanes une chasse aux gazelles et aux antilopes aussitôt qu'ils seraient plus habiles à manier la fronde. La fête se termina par la natation, où Fritz l'emporta sur ses rivaux. Il nageait comme un poisson. Ernest montra un peu de timidité; Jack alla trop vite; quant à François, je prédis qu'il deviendrait un jour un excellent nageur.

Nos jeux se terminèrent avec le jour, et nous revînmes à la grotte, où ma femme nous avait précédés. Elle siégeait comme une reine magnifique sur un trône improvisé par elle. Ce trône était un tonneau recouvert de tapis et de morceaux de toile à voile; ses quatre fils se rangèrent avec gravité autour d'elle. Jack sonna une joyeuse fanfare en embouchant son poing en guise de trompette. A chaque prix qu'elle donnait, ma femme ajoutait un éloge, un encouragement, un doux sourire et une aimable caresse.

Fritz reçut, pour prix du tir et de la nage, un beau fusil anglais à deux coups, et un couteau de chasse convoité par lui depuis longtemps déjà.

Ernest eut, comme vainqueur à la course, une montre d'or semblable à celle de Fritz.

On donna à Jack, pour prix d'équitation, une cravache anglaise et une paire d'éperons.

François reçut, comme encouragement, une paire d'étriers et un long fouet en peau de rhinocéros du Cap.

Ces récompenses distribuées, j'offris, à mon tour, un prix à la bonne mère de famille. C'était un nécessaire, contenant tous les objets utiles à une femme : dé, aiguilles, épingles, étui, ciseaux, couteau, dévidoir en acier, etc., etc.

Ma femme me remercia pour ce cadeau auquel elle était loin de s'attendre : j'avais caché jusqu'alors ce nécessaire avec grand soin pour lui ménager une petite surprise.

Des vivat retentirent dans l'air; nos enfants aidèrent leur mère à descendre de son trône, l'embrassèrent et la couvrirent de caresses; nous rentrâmes dans nos chambres après avoir récité pieusement, comme à l'ordinaire, notre prière du soir. Un doux sommeil répara les forces de mes fils.

Peu de temps après cette fête, je me rappelai que nous approchions de l'époque où, l'année précédente, les ortolans, les grives et les geais nous avaient fourni une chasse si abondante; il ne fallait point négliger une ressource si utile. Nous interrompîmes donc nos travaux de construction, repris avec activité depuis le retour de la belle saison, et nous préparâmes tout pour notre expédition; seulement je ne voulais pas dépenser autant de poudre que par le passé, et je cherchais même le moyen de prendre beaucoup d'oiseaux sans brûler une amorce. Je me souvins fort à propos que les habitants des îles Pelew composent avec du caoutchouc durci dans l'huile une sorte de glu très-tenace avec laquelle ils prennent des paons et des coqs d'Inde. Jack et Fritz reçurent donc l'ordre de se rendre aux arbres à résine élastique. Nous avions eu soin, dans une de nos dernières excursions, de faire à une douzaine de ces arbres plusieurs fentes profondes pour faciliter la sortie du liquide visqueux. Des

feuilles épaisses, placées en petits toits, défendaient les fentes contre les ardeurs du soleil. Mes deux fils venaient de partir, montés chacun sur leur bête, emportant avec eux des calebasses, et suivis de leurs chiens, quand ma femme me dit :

« Que je suis étourdie ! j'ai donné à mes enfants une grande calebasse qu'on ne peut tenir qu'à deux mains ou porter sur la tête; ils perdront la moitié de leur résine avant d'avoir fait cent pas.

MOI. — Ne t'inquiète pas trop à ce sujet, ma chère amie : ils chercheront quelque expédient pour se tirer d'embarras. Mais quels vases plus commodes aurais-tu pu leur donner?

MA FEMME. — J'aurais dû aller voir si *elles* étaient mûres. Peut-être ne sont-*elles* pas seulement encore levées.

MOI. — *Elles? elles?* je ne comprends pas ce que tu dis.

MA FEMME. — Eh bien, viens avec moi. Tu verras qu'à la place des pommes de terre arrachées par nous pour la provision d'hiver j'ai planté quelques graines de courges d'Europe, surtout de celles dont les pèlerins et les soldats se font des gourdes de voyage.

MOI. — Puissent-elles avoir réussi ! quel trésor pour nous ! Allons au champ de pommes de terre; il n'est pas loin : la course ne peut point te fatiguer. »

Arrivés à la plantation, nous trouvâmes bon nombre de courges, les unes déjà mûres, plusieurs déjà gâtées, enfin une trentaine d'autres encore vertes. Nous choisîmes les meilleures. De retour à la maison, je fis à l'endroit où la queue s'attache au fruit un petit trou rond par lequel sortirent les semences et la chair réduites en morceaux. Nous rinçâmes les courges avec du petit plomb et des cailloux pointus. Les plus petites firent des tasses et des soucoupes; je façonnai les plus grandes en entonnoirs et en autres ustensiles du même genre. Ce travail, interrompu par le dîner, nous occupa jusqu'au soir. Mes deux messagers arrivèrent; je leur demandai s'ils avaient fait bonne récolte.

« Excellente récolte ! répondit Fritz, et, de plus, bien des

découvertes : voici d'abord une grue, puis des racines de singes, sans compter cette pleine calebasse de caoutchouc.

JACK. — Voici une seconde calebasse remplie de la même racine ; je vous apporte de plus une marmotte, un lapin de rocher; voici de l'anis avec feuilles, graines et racines ; enfin j'ai rempli cette petite calebasse de térébenthine.

MOI. — Je vous félicite pour le riche butin que vous nous apportez : mais toi, Fritz, qu'entends-tu par tes racines de singes? sont-elles bonnes à manger?

FRITZ. — J'ai donné ce nom à mes racines par reconnaissance pour messieurs les singes, qui me les ont fait découvrir. J'en vis quelques-uns, avant d'arriver à Waldegg, très-occupés à fouiller la terre dans un coin du bois, et à en arracher des racines. Jack et moi, nous nous demandions s'il ne fallait pas leur tirer quelques coups de fusil ; mais, nous rappelant votre recommandation de ménager la poudre, nous leur envoyâmes Turc, qui les mit en fuite. Ils se sauvèrent sans songer à emporter leurs racines. D'abord nous crûmes n'avoir trouvé que des raves, des navets, ou des carottes ; leur odeur douce et aromatique nous décida à les goûter. Leur saveur nous parut très-agréable, quoique légèrement amère. Du reste, les voici, jugez-en vous-même.

MOI. — Je n'ose pas me prononcer d'une manière positive, cependant il me semble que ces racines sont celles qu'on estime si fort en Chine, et que l'on nomme *ginseng*.

FRITZ. — Et pourquoi cette plante est-elle si précieuse?

MOI. — Le ginseng est regardé dans le Céleste Empire non-seulement comme très-sain et très-fortifiant, mais même comme une sorte de panacée universelle contre tous les maux; on lui accorde même la propriété de prolonger la vie humaine. L'empereur se réserve le monopole du ginseng, et les champs où on le cultive sont gardés nuit et jour par des fonctionnaires particuliers. Il paraîtrait que les Américains sont parvenus à se procurer quelques pieds de gin-

seng, et qu'ils le cultivent maintenant avec succès en Pensylvanie.

FRITZ. — Après avoir ramassé nos racines de singes, nous nous dirigeâmes vers Waldegg. Mais quel spectacle de désolation s'offrit à nos regards! Tout était brisé, renversé ; les poules couraient çà et là; les moutons, les chèvres, erraient à l'aventure ; le coton de nos matelas et le fourrage étaient mêlés au fumier de l'écurie.

MOI. — Et quels sont, suivant vous, les auteurs de tous ces méfaits?

JACK. — Les singes ; peut-être les mêmes que ceux que nous avons trouvés fouillant la terre pour arracher les racines. Si j'avais su alors dans quel état ils ont mis notre métairie, je les aurais troublés d'une bien autre manière.

MOI. — Il faudra empêcher le brigandage des singes; cette fois-ci nous leur devons quelque reconnaissance pour les racines qu'ils nous ont procurées.

FRITZ. — Elles sont bien meilleures cuites que crues; nous en avons mis quelques-unes sur des charbons ardents pour les manger comme assaisonnement avec deux pigeons tués par nous une heure avant. Pendant que nous prenions notre repas, nous vîmes une troupe bruyante d'oiseaux de passage traverser les airs; au dire de Jack, c'étaient des oies ou des cigognes. Ils s'abattirent dans notre rizière ; mais il me fut impossible de tuer un seul de ces oiseaux à coups de fusil : ils avaient placé de tous côtés des avant-postes ou des sentinelles qui avertirent la troupe de notre approche; je lançai alors mon aigle à leur poursuite, il revint avec un de ces oiseaux tout sanglant : c'était une grue. »

Au souper, le soir même, nous mangeâmes des racines de ginseng, les unes bouillies, les autres cuites sur le gril; elles nous semblèrent très-bonnes des deux manières ; mais, comme je craignais que ce mets ne fût trop échauffant, j'en interdis l'usage journalier ; ma femme nous servit aussi un peu de l'anis rapporté par Jack.



Plusieurs pigeons se prirent à la glu et tombèrent à nos pieds.

Page 205.

CHAPITRE XXII

Les pigeons pris aux gluaux. — Chasse aux flambeaux. — Nous nous rendons à la métairie ravagée par les singes. — Piéges que nous leur tendons : cordes, pieux, calebasses, etc., remplis de glu. — Scènes comiques. — Massacre des singes. — Le pigeon-géant. — Le pigeon des Moluques. — La noix muscade. — Le pigeon des îles Nicobar. — La noix areca.

Le lendemain, après le déjeuner, nous préparâmes les gluaux. Pendant que les enfants étaient allés couper des baguettes dans les buissons, je fis dissoudre sur un feu doux, dans un vase de terre, de la térébenthine et du caoutchouc jusqu'à mélange complet des deux substances.

A leur retour, mes enfants m'apprirent qu'ils avaient vu plusieurs arbres tout salis d'excréments d'oiseaux ; ceci me donna lieu de penser à faire une chasse aux flambeaux en cas que la chasse de jour ne nous fournît pas une quantité suffisante de gibier.

Je ne tardai pas à entendre mes fils se plaindre à propos des gluaux : « Papa ! papa ! nos doigts sont collés; nous ne pouvons plus les séparer les uns des autres.

— Tant mieux, leur répondis-je ; ceci prouve que ma glu est bonne. Du reste, ne vous inquiétez point trop; lavez-vous les mains avec du sable, et la glu se détachera. »

Ils suivirent mon conseil et s'en trouvèrent bien. Puis je leur recommandai de tremper dans la glu les bâtons par paquets de douze, au lieu de les mettre un à un.

Jack monta sur le grand figuier de Falkenhorst, choisit les branches les plus fournies de fruits et inséra dans des entailles assez profondes les baguettes gluantes, qui, de cette manière, semblaient faire partie de l'arbre. Avant même qu'il fût redescendu pour chercher d'autres baguettes préparées, plusieurs pigeons se prirent à la glu et tombèrent à

nos pieds. Je laissai à ma femme et au petit François le soin de ramasser et de plumer les pigeons, pendant que moi, je m'occupai de mes torches pour la chasse nocturne projetée.

Jack vint me rejoindre, apportant quelques pigeons que nous reconnûmes pour être de notre race domestique ; ils furent épargnés, et nous résolûmes de leur construire plus tard un colombier au-dessus de notre grotte.

Après le souper, à la tombée de la nuit, nous partîmes pour la chasse aux flambeaux, ayant, pour armes uniques, de longs bambous, des torches de poix et des sacs ; mes fils et surtout Fritz riaient un peu de mes préparatifs peu formidables. Nous nous rendîmes au bois de chênes à glands doux, et j'allumai mes torches ; les pigeons, qui étaient endormis en grand nombre sur les branches des arbres, furent réveillés en sursaut. Éblouis par l'éclat de cette lumière subite, ils s'agitèrent et se mirent à voler avec inquiétude dans le feuillage. Nous en fîmes tomber plus d'une centaine en secouant les branches ou en frappant sur l'herbe avec nos bâtons de bambou ; tous les pigeons pris ainsi furent enfermés dans quatre grands sacs. Quand il me sembla que nous avions du gibier en quantité suffisante, je donnai le signal du départ. Les sacs furent suspendus aux extrémités de deux perches que nous portions sur nos épaules, comme on porte un brancard ; on se relayait de temps en temps. Nous étions enveloppés de nos couvertures blanches, traînant jusqu'à terre, nous marchions lentement; à la lueur de nos torches nous avions un air étrange et mystérieux : quelqu'un qui nous eût vus dans cet équipage aurait pu nous prendre pour des croquemorts portant en terre un criminel condamné par le redoutable tribunal vehmique.

Arrivés à Falkenhorst, pour épargner à nos pigeons, déjà à moitié étouffés, de plus longues souffrances, nous leur coupâmes le cou ; chacun alla ensuite se coucher et goûter le sommeil dont nous avions tous si grand besoin.

J'avais pensé à employer la journée du lendemain à faire

la guerre à nos ennemis les singes ; mais nos pigeons nous donnèrent bien assez d'occupation, tant pour les plumer que pour les nettoyer et les mettre à la broche. Ma femme fut chargée de les ranger par couches superposées dans les tonneaux.

Le lendemain, dès l'aube, nous partîmes pour exécuter le projet de la veille. Mon intention n'était point d'user ma poudre contre les singes ; je voulais les prendre au moyen de ma glu, rendue à cet effet plus épaisse ; nous devions ensuite fondre sur eux avec nos bâtons et notre fronde à balles. Ma femme nous avait pourvus de nourriture pour deux jours. Le buffle portait nos bagages, et Jack et Ernest pardessus le marché ; moi, je montais l'âne ; Fritz était sur le dos de son onagre.

Chemin faisant, la conversation tomba naturellement sur notre fameuse expédition.

« C'est donc aujourd'hui, dis-je à mes enfants, que nous allons faire un massacre en masse de ces singes nos ennemis. J'ai laissé, à dessein, votre mère et François à la maison : ils sont trop sensibles pour pouvoir assister à des scènes affreuses de meurtre et de carnage.

FRITZ. — Je n'aime point les singes, et cependant je regrette d'être obligé à les exterminer.

MOI. — Ce sentiment, qui part d'un bon cœur, est juste et louable, mon cher ami. Moi aussi, j'ai pitié de ces pauvres bêtes ; mais il est des circonstances où il faut, malgré soi, fermer l'oreille à la voix de la pitié. Les parents les plus tendres, les maîtres, les juges, sont forcés souvent de punir.

FRITZ. — Comment étouffer les sentiments de son cœur ?

MOI. — Je me garderai bien, mon ami, de te dire d'étouffer les sentiments de ton cœur ; mais la raison passe avant tout ; prends garde que ta sensibilité, dégénérant en sensiblerie, ne te rende mou, indécis ; d'homme doux, tu deviendrais vite homme faible.

JACK. — Les singes sont-ils bons à manger?

MOI. — Certains naturalistes prétendent que la chair du singe est un mets délicieux; moi, je ne tiens point à m'en assurer par ma propre expérience, je crois cela sur parole.

ERNEST. — Et puisque nous n'avons pas l'intention de nous en nourrir, pourquoi les tuer ?

MOI. — Parce qu'ils ravagent nos propriétés. Nous avons le droit de tuer les singes par la même raison que l'on tue les rats, les souris, plusieurs oiseaux de proie, et beaucoup d'autres animaux nuisibles.

FRITZ. — L'homme est-il le maître des animaux? peut-il les détruire quand il lui plaît?

MOI. — Non, mon enfant : ses droits ont des limites. L'homme peut tuer les animaux pour s'en nourrir, ou pour se défendre de leurs attaques, jamais pour le vain orgueil de montrer sa force, ni pour la satisfaction de ses cruels caprices.

JACK. — Pour moi, j'exterminerais volontiers toute la maudite race des singes. Je brûle de me venger d'eux d'une manière éclatante quand je pense aux ravages qu'ils ont faits dans notre métairie.

MOI. — En punissant, laisse-toi guider par la justice, jamais par l'aveugle vengeance. »

Nous arrivâmes dans un bois situé à environ un quart de lieue de Waldegg ; nous mîmes pied à terre, et, après avoir lié les jambes de nos montures, nous les laissâmes paître en liberté. Les chiens furent attachés à un arbre : nous craignions qu'ils ne nous trahissent en courant çà et là. Pendant que Jack et moi dressions notre tente, Fritz partit comme éclaireur à la recherche de l'ennemi. Il nous rejoignit après une demi-heure d'absence. Il n'avait pas vu de singes auprès de notre cabane, mais, ayant gravi une petite colline, il en avait aperçu une bande nombreuse dévastant la rizière. Nous voulûmes profiter de leur éloignement, et nous nous rendîmes en toute hâte à la métairie pour tendre nos piéges L'aspect

déplorable de notre cabane me fit sentir encore plus la nécessité d'exterminer sans merci les audacieux dévastateurs

Nous avions emporté de Falkenhorst des pieux hauts de trois ou quatre pieds, attachés deux par deux avec des cordes; nous avions pris aussi des morceaux de noix de coco et des écuelles de courge. Je fichai les pieux en terre et formai une sorte de haie ou de labyrinthe autour de la métairie; en avant des pieux furent tendues de longues et solides ficelles, en sorte qu'il était difficile d'arriver à la porte de la métairie sans toucher aux pieux et aux cordes. De distance en distance, je posai pour servir d'appâts les écales de noix de coco et les calebasses remplies de maïs, de vin de palmier, de riz, toutes choses dont les singes sont très-friands. Fritz plaça sur le toit et le long des parois extérieures de la cabane des branches d'acacia épineux, auxquelles j'avais attaché des pommes de pin pinier. Pieux, cordes, noix de coco, calebasses, courges, branches d'acacia, pommes de pin, furent enduits avec soin d'une épaisse couche de glu; j'en étendis même sur le toit et sur les bancs. Mes fils garnirent de piéges les arbres voisins; je recommandai à Jack, qui, dans ce dessein, était monté dans un jeune palmier, d'en presser le sommet pour nous procurer un vin rafraîchissant. Jack s'y prit avec beaucoup d'adresse : après nous avoir envoyé la couronne de palmier, coupée à coups de hache, il nous lança une longue ficelle à laquelle nous attachâmes les gluaux dont il lui eût été impossible de se charger.

Malgré toute notre promptitude à faire nos préparatifs, une grande partie de la journée s'était déjà écoulée. Le soleil indiquait trois heures; les singes, au lieu de prendre le chemin de la cabane, continuaient à ravager la rizière; il y avait peu d'apparence qu'ils en sortissent ce jour-là. Nous nous retirâmes sous notre tente; Ernest fut chargé de nous préparer à souper et s'acquitta parfaitement de ce soin. Il avait une certaine vocation à être maître d'hôtel ou cuisinier en chef: il nous servit de bons morceaux de viande salée

cuite par lui, des noix de coco, du chou palmiste et quelques fruits. Nous étant ensuite enveloppés dans nos couvertures, nous dormîmes sous la protection de nos chiens, placés en sentinelle à l'entrée de la tente.

Le lendemain, dès l'aurore, un bruit lointain, des cris confus, nous avertirent qu'il se passait quelque chose de nouveau du côté de Waldegg, où nous nous rendîmes avec précaution, armés de solides et longs gourdins et tenant nos chiens en laisse. Nous étions divisés en deux colonnes imposantes par le nombre : l'une, formée par Jack et moi, suivait la rizière ; l'autre, formée par Fritz et Ernest, obliquait à gauche et s'avançait plus lentement que nous, comme un corps de réserve et une arrière-garde. Les singes ne tardèrent pas à paraître. Ils descendirent des palmiers voisins de la ferme; après s'être arrêtés avec méfiance, nous les vîmes prendre résolûment leur parti : ils s'élancèrent dans la direction de nos appâts. Les uns se tenaient droits, les autres arpentaient le terrain à quatre pattes ; ceux-là faisaient culbutes, gambades, gesticulations bizarres, avec accompagnement de force grimaces; ceux-ci coupaient le chemin à leurs compagnons, les renversaient et prenaient les devants. Enfin... ô moment désiré!... ils se ruèrent tous pêle-mêle comme des gloutons dans le labyrinthe inextricable de nos pieux, de nos cordes, de nos branches, et jusque sur le toit. Alors commença une des scènes les plus comiques et les plus tristes qu'on puisse imaginer. Les pillards trébuchaient à chaque instant, et plus ils faisaient d'efforts pour se débarrasser des cordes et des pieux, plus ils s'empêtraient dans la glu; l'un avait une calebasse collée sur le dos; l'autre un bâton qui, arraché à grand'peine de sa jambe, restait accroché à sa main avec une ténacité désespérante; voulaient-ils se prêter un mutuel secours, ils s'arrachaient poil et cuir. Ils ne tardèrent point à se mordre entre eux avec fureur et désespoir. Les plus malheureux étaient ceux qui avaient touché aux rameaux épineux d'aca-

cia ou qui avaient plongé leur tête et leurs mains dans les calebasses, les courges et les écales de noix de coco garnies de glu sur les bords. Nous ne devions pas prolonger les souffrances de nos ennemis dans l'intention de nous divertir : dès que je les vis suffisamment pris au piége, je lâchai contre eux nos chiens, qui les mordirent, les blessèrent et en étranglèrent une vingtaine; nous en tuâmes nous-mêmes une trentaine d'autres à coups de bâton.

Le sol, jonché de leurs cadavres sanglants, présenta l'aspect d'un horrible champ de bataille; aux aboiements des chiens, aux cris plaintifs des victimes expirantes, à leurs grincements de dents, succéda un silence de mort qui nous fit frissonner malgré nous. Mes fils jetèrent avec dégoût leurs bâtons et détournèrent les yeux de cet affreux spectacle.

« Oh! mon père, s'écria Fritz, je ne veux plus recommencer un pareil massacre : c'est trop cruel; le courage me manquerait.

JACK. — A chaque singe que j'abattais, je me figurais presque tuer un homme. Et il peut y avoir des gens qui assassinent de sang-froid leurs semblables!

MOI. — Allons, mes amis, il faut maintenant nettoyer les chiens, enlever les singes morts, détruire nos piéges, réparer notre cabane, rassembler nos moutons et nos poules dispersés. »

Nous commençâmes par traîner les singes du côté du ruisseau; après avoir jeté leurs corps dans un ravin assez profond, nous les couvrîmes d'une couche de sable. La cabane fut ensuite lavée avec soin.

Au moment où nous en sortions, nous entendîmes le bruit trois fois répété d'un objet tombant, d'une assez grande élévation, sur le sol; après quelques minutes de recherche, nous trouvâmes trois beaux oiseaux qui s'étaient pris dans un arbre voisin aux piéges tendus pour les singes. Leurs ailes avaient pu les soutenir assez pour les empê-

cher de se blesser dans la chute. Je m'empressai de leur ôter leurs entraves et je leur entourai les pattes et les ailes pour les mettre hors d'état de s'envoler. A la courbure particulière de leur bec, à la forme générale de leur corps, je pensai qu'ils appartenaient au genre pigeon, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que déjà je me réjouissais de m'en servir pour peupler mon colombier projeté depuis plusieurs mois. Fritz ne partageait pas mon opinion à leur égard; il les trouvait trop grands et trop gros pour être des pigeons : « Jamais, me dit-il, je n'ai vu des pigeons de cette taille ni d'un plumage aussi varié; et puis cette huppe?

MOI. — Je suis presque sûr que cet oiseau à huppe est le pigeon géant des îles Moluques. Certains naturalistes l'avaient rangé autrefois parmi les faisans.

ERNEST. — Et cet autre aux plumes dorées et brillantes! Oh ! mais je crois qu'il a mangé des cailloux. Je sens dans son gosier des corps fort durs.

JACK. — Des cailloux! tu veux te moquer de nous. C'est plutôt du maïs qu'il aura mangé. Tiens, tu lui as fait sortir une noix du bec en lui serrant le cou.

MOI. — Voyons; si je ne me trompe, c'est une noix muscade; d'où vous pouvez conclure que ce pigeon est le pigeon ordinaire des Moluques, grand amateur de muscade et qui en plante dans le désert autant qu'il en mange.

FRITZ. — Voilà qui me semble très-extraordinaire. Comment peut-il planter les muscades qu'il a mangées?

MOI. — Il ne mange que le brou de la noix, et rejette avec sa fiente, partout où il se trouve, la noix proprement dite, qui ne tarde pas à prendre racine là où elle tombe. L'écorce de la muscade, sorte de peau ou de tissu filamenteux de couleur jaune, est ce qu'on appelle *macis*, ou vulgairement *fleur de muscade*.

ERNEST. — Comment ferons-nous donc pour nourrir ces pigeons, si nous les gardons? Faudra-t-il, à grand'peine,

aller leur chercher des noix muscades? Quel avantage retirerons-nous de cette découverte?

MOI. — C'est quelque chose déjà que de savoir que notre île produit des muscadiers.

ERNEST. — Ma foi, j'aime mieux les pommes de terre.

MOI. — Tu as raison : les pommes de terre sont pour nous infiniment plus précieuses que les muscades, dans les conditions où nous sommes; mais, si nous retournons dans la société des hommes, tu verras que les muscades ont bien aussi leur valeur. Sache que si jamais un navire abordait sur les côtes de notre île, quelques centaines de ces noix suffiraient pour payer notre traversée.

ERNEST. — Et notre troisième prisonnier! quelles belles couleurs noire et blanche à la tête et à la gorge! quels reflets de vert, de rouge, de pourpre et de jaune sur le dos!

MOI. — A ses couleurs variées et brillantes, je le reconnais pour être le pigeon des îles Nicobar.

ERNEST. — Où donc se trouve ce pays?

MOI. — A l'ouest de la presqu'île de Malacca, et au nord de Sumatra.

FRITZ. — Je regrette bien que nous n'ayons point pris une ou deux des compagnes de ce pigeon, car, seuls, ils ne pourront guère s'accoutumer au colombier.

MOI. — Sois tranquille; s'ils se trouvent bien avec nous, ils ne tarderont pas à attirer leurs compagnes.

JACK. — A moins qu'il ne leur semble préférable d'aller les rejoindre dans les bois.

MOI. — Nous tâcherons de leur en ôter l'envie et le pouvoir dès notre retour à Zeltheim. Maintenant hâtons-nous de profiter des trois ou quatre heures de jour qui nous restent encore pour nous mettre en mesure d'arriver au logis avant la nuit. »

L'un de mes enfants rassembla les poules; Jack, chargé de nous cueillir quelques fruits, prit sur une espèce de palmier une noix que je crus reconnaître pour être l'*areca*,

noix que donne l'*areca oleacea* ou chou palmiste proprement dit ; les Orientaux font entrer cette noix dans la composition du *bétel*, sorte de pâte qu'ils mâchent continuellement. Nous ramassâmes un peu de riz, et, à la tombée de la nuit, je donnai le signal de se mettre en route.

CHAPITRE XXIII

Construction d'un colombier. — Singulier moyen que j'emploie pour fixer les pigeons sauvages dans le colombier. — La boule merveilleuse et l'huile d'anis. — La tillandsie ou barbe espagnole. — Triste aventure de Jack. — Travaux et récoltes avant le retour de la mauvaise saison. — Second hiver. — La baleine. — La nouvelle île. — Le corail. — Fantaisie d'Ernest — de devenir un nouveau Robinson.

On nous fit à Falkenhorst un accueil très-affectueux, comme toujours; mais ma femme ne put s'empêcher de nous adresser quelques tendres reproches sur notre longue absence ; puis elle nous pardonna en voyant nos trois beaux pigeons et notre provision de riz. Le jour même, après avoir mis dans la charrette nos outils et des vivres pour une semaine, nous nous rendîmes à Zeltheim. Fritz nous fit remarquer en chemin que les arbres de notre avenue avaient besoin d'être émondés, la séve étant absorbée tout entière par le tronc et ne se portant presque point aux branches, restées faibles et minces.

Arrivés à la grotte vers trois heures de l'après-midi, nous cherchâmes, sans différer, l'emplacement convenable pour notre colombier. Après mûr examen, je me déterminai à l'établir au-dessus de la cuisine, et voici ce qui fixa mon choix pour cet endroit. Ma femme s'était plainte plusieurs fois qu'il se détachait sans cesse de la voûte de sa cuisine des parcelles d'un sable fin ; ce sable tombait dans ses aliments, dans ses vases, dans ses assiettes, et sur tous ses

ustensiles de ménage. Je crus donc remédier à cet inconvénient en faisant un plafond qui, garantissant la cuisine, formait en même temps le plancher du colombier; je plaçai ensuite les juchoirs et les nids séparés; je perçai trois fenêtres, dont deux furent garnies de carreaux de colle de poisson, la troisième servait d'entrée et se fermait et s'ouvrait d'en bas, à l'extérieur, au moyen d'une corde.

Après quelques jours de travail, nous eûmes un colombier assez bien fait; il s'agit alors de décider les pigeons à accepter leur demeure. « Mon cher ouvrier, dis-je à Fritz, cherchons par quel charme nous fixerons ici nos colons, tant les anciens que les nouveaux.

FRITZ. — Est-ce sérieusement, papa, que vous parlez d'employer un charme?

MOI. — Non, mon ami. Je me souviens d'avoir entendu conter à un fermier de mon pays un certain moyen qu'il disait infaillible pour retenir les pigeons au colombier. Il me faut des graines d'anis, de l'argile et du sel, pour faire une boule merveilleuse qui doit non-seulement retenir ici nos pigeons, mais même en attirer d'autres. »

Fritz me procura les choses dont j'avais besoin; et, grâce à ma boule merveilleuse, non-seulement nos prisonniers s'habituèrent au colombier, mais ils amenèrent avec eux d'autres individus de leur espèce.

Ils commencèrent à construire leurs nids trois ou quatre jours après leur arrivée; parmi les matériaux qu'ils apportaient, je remarquai une sorte de mousse grise et fort longue que je reconnus pour être la *tillandsie musciforme* ou *barbe espagnole*, que les créoles des Antilles emploient comme du crin pour rembourrer les matelas. Je me rappelai que les Espagnols en font une sorte de ficelle d'une si grande finesse et si légère, qu'un bout de vingt pieds attaché à l'extrémité d'une perche flotte au gré du vent. Ma femme accueillit cette découverte avec un extrême plaisir. Je lui appris à séparer la pellicule dure et cassante qui recouvre la

tillandsie comme une partie ligneuse recouvre les filaments du lin.

Nous trouvions de temps en temps dans le fumier de nos pigeons des noix de muscade que je lavais et serrais avec soin pour en faire commerce à l'occasion. Ma femme en planta quelques-unes sans espérer beaucoup de les voir réussir.

Un matin Jack sortit seul pour se procurer, disait-il, une chose qui lui était nécessaire. Nous le vîmes revenir une heure après, mais dans quel état! Imaginez-vous un malheureux couvert de boue et d'herbes aquatiques depuis les pieds jusqu'à la tête, pleurant, boitant. Il portait sur son épaule un paquet de joncs d'Espagne.

A sa vue, nous partîmes tous d'un fou rire ; Fritz se tenait les côtes; Ernest se roulait à terre ; ma femme seule reprit assez de sang-froid et de sérieux pour dire à Jack : « Où donc t'es-tu vautré? t'imagines-tu que nous ayons beaucoup de vêtements et de linge de rechange à te donner? Vraiment il est impossible de voir un enfant plus sale que toi!

FRITZ. — Vous ne voyez pas, maman, qu'il a voulu nager tout habillé et plonger même jusqu'au fond de l'eau et de la vase.

ERNEST. — On dirait Neptune sortant du sein des ondes.

MOI. — Allons, mes amis, un peu plus de charité ; ne vous moquez point de votre frère ; je vous pardonne votre rire involontaire, mais pas de méchantes paroles. Et toi, mon pauvre Jack, dis-moi ton aventure.

JACK. — Je suis allé au marais situé derrière le magasin à poudre : je voulais faire une provision de joncs pour nos travaux du colombier, pour les portes de l'étable, et encore pour autre chose. »

Sa mère lui apporta des vêtements, qu'il prit après s'être lavé dans la rivière voisine.

Ensuite il continua le récit de son excursion.

« Comme je voulais avoir des roseaux très-minces, je m'avançai dans le marais; tout à coup je suis arrivé sur un terrain mouvant où j'ai enfoncé jusqu'aux genoux; les efforts que je fis pour en sortir agrandirent encore le trou, et je me sentis peu à peu descendre dans cette vase à moitié liquide. La peur s'empara de moi; je poussai des cris de désespoir, puis je priai Dieu, et sans doute il a daigné m'inspirer l'idée à laquelle je dois de m'être sauvé. J'avais déjà de la bourbe jusqu'à la poitrine, quand la pensée me vint de me former un point d'appui avec les joncs dont j'étais entouré; les attirer à moi, les couper, les réunir en paquets sur lesquels je me redressais avec mes bras, tout ceci, je vous assure, ne fut pas long. Quand je fus hors du bourbier, au lieu de reprendre une position perpendiculaire, je me roulai horizontalement comme on roule un tonneau, et après des peines infinies je gagnai enfin la terre ferme.

MOI. — Que Dieu soit béni pour t'avoir inspiré cette pensée!

JACK. — Maintenant, papa, voudrez-vous me dire comment on tresse les corbeilles.

MOI. — Les roseaux sont beaucoup trop gros pour pouvoir être tressés.

JACK. — Aussi ai-je l'intention, pendant qu'ils sont encore verts et flexibles, de les diviser en bandes bien fines et bien minces. Si mes frères voulaient seulement m'aider!

FRITZ, ERNEST, FRANÇOIS. — Oui, nous le voulons bien. »

Mes fils se mirent à l'œuvre, et bientôt nous eûmes une quantité de petits morceaux de roseaux suffisante pour tresser trois ou quatre corbeilles assez grossières.

Malgré nos autres occupations, nous donnâmes pendant quelques semaines tous nos soins aux pigeons. Nous en avions trois paires indigènes à peu près apprivoisées et habituées à leur nouvelle existence; mais nos pigeons européens s'étaient tellement multipliés, surtout par les désertions nombreuses de Falkenhorst au château de Sel, que

nous devions craindre de leur part une usurpation complète du colombier, et il nous eût coûté de voir les premiers habitants chasser les nouveaux venus. Je fis construire alors quelques piéges destinés aux émigrants au moyen de gluaux disposés aux environs. Grâce à cet expédient, notre table fut abondamment pourvue d'excellents rôtis et l'aigle de Fritz put se reposer. Cinq paires restèrent seulement dans le colombier et toutes cinq furent employées à construire des nids et à couver les œufs.

Ma femme désirait depuis longtemps un métier de tisserand qui l'eût aidée beaucoup dans la fabrication de nos vêtements et de notre linge. Je résolus d'employer à ce travail les débris de roseaux de Jack. J'en partageai deux par la moitié, ce qui me donna les quatre barreaux nécessaires pour les peignes ; un certain nombre de petits morceaux de bois que je fis polir par les enfants devaient me servir à confectionner les dents. Quand tous ces matériaux furent prêts, je les serrai dans un endroit sûr, ne voulant dire à personne l'usage auquel ils étaient destinés, afin que ma chère femme eût toute la joie et toute la surprise de mon œuvre.

Pendant ce temps, notre ménagerie s'était encore accrue d'une nouvelle bête : l'onagre avait mis bas un joli petit ânon dont la vivacité et la gentillesse promettaient pour l'avenir une agréable monture. Tout le monde fut d'accord que moi seul pouvais faire son éducation et que, par conséquent, moi seul devais en être le maître. Je promis de m'occuper sérieusement de dresser le gracieux animal ; je commençai par lui donner le nom de *Léger*, nom qu'il mérita, du reste, plus tard par sa rapidité et sa souplesse.

Il y avait encore à terminer bien des arrangements qui nous prirent plusieurs journées. Nous habituâmes aussi nos bêtes domestiques à reconnaître le son d'une espèce de cor fait avec une écorce d'arbre roulée. Ce signal devait les ramener à l'habitation, et, pour nous faire com-

prendre plus vite, nous eûmes soin, les premières fois, de faire une distribution supplémentaire de sel ou de riz à tous ceux qui avaient obéi à l'appel. Nous obtînmes ainsi de très-bons résultats, excepté avec nos porcs; mais ces animaux voraces savaient bien trouver eux-mêmes une pâture plus à leur goût que nos graines, et, d'ailleurs, nous n'avions pas beaucoup à nous en tourmenter, puisque, grâce à nos chiens, nous avions la certitude de toujours les retrouver.

Pour avoir de l'eau douce, nous étions obligés d'aller la chercher à la rivière du Chacal. Pendant toute la durée des pluies, cette distance semblait bien longue. Je résolus de construire un bassin avec une fontaine d'eau coulante. Nous avions des bambous en quantité suffisante pour faire un canal; un tonneau fut défoncé et servit de réservoir. Nos travaux n'étaient que provisoires, nous comptions bien les perfectionner plus tard; mais ma femme trouvait la fontaine si commode, qu'elle nous en dissuada. « Vous m'auriez donné, nous disait-elle, un bassin tout en marbre, avec des jets d'eau et des cascades, qu'il ne m'eût pas fait plus de plaisir que votre fontaine. »

Toutes ces occupations ne nous firent pas cependant négliger les précautions nécessaires pour que la saison des pluies ne nous prît pas au dépourvu. Aussi consacrâmes-nous les dernières journées de beau temps que nous pouvions encore espérer à la récolte des pommes de terre, du riz, des pommes de pin, des glands doux, de l'anis et des ananas; nous fîmes quelques semailles de grains d'Europe, dans l'espoir de les voir bientôt féconder par l'humidité. Le froment était serré dans des sacs de toile tissée par notre ménagère; les fruits secs, les légumes, étaient déposés dans des cuves.

Nous avions ensemencé plusieurs sortes de blé à diverses époques : ces différentes espèces ne venaient pas à maturité en même temps. L'éloignement de nos champs nous empê-

chait de les surveiller autant que nous l'aurions voulu, et, le plus souvent, nous arrivions ou trop tôt ou trop tard pour la récolte. Je compris alors la nécessité de changer notre système de culture, en faisant l'année suivante une seule semaille générale dans un champ exclusivement réservé à cela. Grâce au fer trouvé dans le navire, nous avions des instruments aratoires, tels que herses, pioches, charrues, ce qui nous permettait l'emploi des méthodes connues dans les pays civilisés : il suffisait donc de construire pendant l'hiver un double joug pour le taureau et le buffle, et d'habituer ensuite ces animaux au labour de la terre.

La mauvaise saison approchait rapidement; bientôt le ciel se couvrit de nuages épais; de fréquentes ondées, auxquelles se mêlaient des éclairs et de violents coups de tonnerre, nous firent hâter nos travaux. La mer était agitée, et de grandes vagues qui bondissaient jusque par-dessus le rivage semblaient sur le point d'engloutir nos domaines. Les pluies continues commencèrent même plus tôt que je n'aurais cru, et, pendant près de trois mois, nous restâmes enfermés dans la grotte.

Les premiers jours nous parurent très-tristes et très-pénibles. Nous avions conservé la vache à cause de son lait, le jeune ânon et l'onagre pour servir de monture; nos moutons, nos chèvres, tout le reste de notre bétail enfin était demeuré à Falkenhorst, où ils trouvaient du fourrage et un abri sûr. D'ailleurs, tous les jours on allait les surveiller. Les chiens, le singe, l'aigle et le chacal de Jack étaient aussi avec nous.

Notre grotte avait quatre ouvertures en comptant la porte; ce nombre était insuffisant, car la partie du fond, habitée par nos enfants, restait dans une obscurité complète. Les cloisons intermédiaires, fermées au moyen de tissus légers ou de châssis à jour, laissaient pénétrer de si faibles rayons de lumière, qu'à peine le milieu de la grotte était éclairé.

Pour obvier à cet inconvénient, j'employai un gros bam-

beau qui se trouva par hasard être justement de la hauteur de la grotte : au moyen d'une poulie et d'une corde, j'y suspendis la lanterne que nous avions retirée des débris du navire ; ma femme et François furent chargés du soin de l'entretenir.

Je construisis aussi près de la fenêtre une sorte d'armoire destinée à placer tous nos instruments de travail. Ensuite nous employâmes le temps à établir une petite forge : j'étais bien aise d'occuper mes enfants et d'empêcher l'ennui de pénétrer au milieu de nous avec l'oisiveté et le repos. Tout fut donc rangé avec le plus grand soin ; chaque outil eut sa place déterminée, afin qu'on pût le retrouver dès que le besoin s'en ferait sentir.

Ernest était plus particulièrement chargé de notre bibliothèque et des instruments sauvés du naufrage. Nous avions pu recueillir un assez grand nombre d'ouvrages en différents idiomes, traitant de voyages, de questions d'histoire naturelle ou de géographie. Nous résolûmes d'en profiter pour nous livrer sérieusement à l'étude des langues. Ernest et Fritz savaient déjà un peu d'anglais ; ma femme comprenait le hollandais. Jack, séduit par l'harmonie de l'italien et de l'espagnol, s'en occupa plus spécialement, et moi enfin, pensant, d'après mes calculs, qu'un jour ou l'autre nous pouvions nous trouver en rapport avec les Malais, je tâchai de me familiariser le plus possible avec les locutions les plus usuelles de cette langue. Quant au petit François, il était encore trop jeune pour que son caractère eût pris assez de développement; aussi était-il moins souvent avec nous qu'avec sa mère, qu'il aidait dans tous les soins du ménage.

Notre habitation s'était singulièrement transformée, grâce à de nombreuses améliorations successives : nous pensâmes que le nom de Zeltheim (maison de la Tente) ne lui convenait plus guère, et, après une longue discussion, on résolut de la baptiser de nouveau et de l'appeler désormais Felsheim (maison du Rocher).

Du reste, nous eûmes bientôt à nous louer d'avoir construit cette solide demeure, car, au milieu du mois d'août, au moment où j'espérais voir la fin de l'hiver, arrivèrent des ouragans affreux : le vent soufflait avec une telle fureur, que nous n'eussions certainement pas été en sûreté à Falkenhorst. La mer était continuellement agitée, des éclairs effrayants et des coups de tonnerre que les échos répétaient au loin accompagnaient les sifflements aigus du vent et le mugissement des vagues. C'était comme le dernier effort de l'hiver avant de nous quitter, car bientôt après, et comme par enchantement, nous vîmes un matin le soleil se lever beau et radieux dans un ciel sans nuages, et une chaude température succéda immédiatement à l'humidité.

Nous pûmes enfin sortir de notre grotte : les enfants se répandirent avec joie dans la campagne, Fritz à leur tête. Le courageux jeune homme, dont les yeux perçants étaient toujours aux aguets, vint bientôt me dire que du sommet d'un rocher il avait découvert dans le marais, au fond d'une anse éloignée, un point noir qui semblait être une barque échouée. Je me rendis à son poste d'observation avec ma longue-vue, mais je ne pus apercevoir l'objet d'une manière assez distincte pour le reconnaître.

« Demain, dis-je aux enfants, il faudra aller visiter cette barque dont parle Fritz : pour cela, préparons aujourd'hui même la chaloupe en vidant l'eau qui la remplit, et munissons-la des agrès nécessaires. »

Mes ordres furent promptement exécutés, et, le lendemain matin, j'emmenai avec moi les trois aînés, laissant François à sa mère. A mesure que nous approchions, chacun augurait diversement de ce qu'il voyait : Fritz tenait à son idée de chaloupe, Ernest pensait trouver un lion marin dont son imagination lui montrait déjà les défenses. Quant à moi, j'opinai pour une baleine ; je reconnus bientôt la justesse de mes conjectures.

Nous ne pûmes pas cependant arriver jusqu'à l'animal en

question : un banc de sable s'élevait alentour, et la mer était encore trop grosse pour nous hasarder sur cette plage. Nous tournâmes donc la difficulté en allant aborder dans une petite crique un peu plus loin.

Je fis remarquer à mes compagnons de voyage que l'îlot que nous côtoyions semblait d'une bonne terre végétale qu'un peu de culture devait facilement améliorer. Il pouvait avoir un petit quart de lieue dans sa longueur; mais le banc de sable qui y adhérait le faisait paraître le double plus étendu. Toute la plage était couverte d'oiseaux de mer de toute sorte ; nous en prîmes plusieurs avec leurs nids, afin de ne pas revenir les mains vides à Felsheim.

Une fois débarqués, je dis à mes enfants de suivre le rivage, chemin plus long, mais plus facile, tandis que j'irais directement à la baleine par les rochers, ce qui abrégeait la route, mais la rendait plus pénible ; je voulais juger par moi-même des ressources que l'on pouvait tirer de l'île. Arrivé au sommet le plus élevé, je jetai les yeux autour de moi, et je vis un magnifique spectacle : à deux cents pas environ, j'avais la mer, dont les vagues bouillonnaient à mes pieds; d'un autre côté, j'apercevais Falkenhorst, Felsheim et toutes nos richesses. Je sentis les larmes me venir aux yeux en pensant à ce que la Providence m'avait permis de faire sur cette côte inhabitée, et je remerciai Dieu de nous avoir, jusqu'à ce jour, soutenus dans tous les dangers et secourus dans toutes les peines. Puis, après cet élan du cœur, je m'approchai des enfants, qui, eux aussi, ne faisaient que d'arriver.

Ils s'étaient arrêtés à moitié chemin pour ramasser des coquillages et des branches de corail ; chacun d'eux en avait sa charge.

« Ah ! papa, s'écrièrent-ils en me voyant, regardez donc ce que nous avons trouvé. D'où peuvent provenir toutes ces choses?

— C'est la mer, répondis-je, qui, agitée jusque dans ses

profondeurs, les a rejetées sur le rivage. Et comment pourriez-vous en être étonnés, puisque vous avez devant les yeux l'exemple de la puissance des flots, qui ont roulé jusqu'ici cet énorme cadavre?

— En effet, répondit Fritz, il est énorme. Je n'aurais pas cru qu'une baleine fût si grosse. Au lieu de rester, comme des enfants, à regarder des coquillages, nous ferions mieux d'essayer de tirer parti de cette capture bien autrement importante.

— Bah! dit Ernest, que prétends-tu faire d'une masse aussi informe? Pour mon compte, j'aime bien mieux ce corail et ces huîtres brillantes. »

Fritz défendit sa cause, Ernest également, mais avec plus d'avantage; car on voyait déjà paraître en lui cet amour du savant pour les merveilles de la nature. Voulant mettre fin à la discussion, j'intervins en disant que nous devions également admirer l'œuvre de Dieu dans ses plus grandes comme dans ses plus petites manifestations. « Tout est beau, ajoutai-je, dans la nature, depuis l'insecte invisible à l'œil de l'homme jusqu'à ces colosses majestueux de la terre ou des eaux, comme l'éléphant ou la baleine. Oui, tout est beau, parce que tout est dans l'ordre que le Créateur a assigné à ses créatures : il faut se défier de cette admiration de convention qui s'attache le plus souvent à la rareté et néglige cette qualité bien plus précieuse, l'utilité. »

Ayant mis ainsi tout le monde d'accord, je m'assurai, avant le départ, que la baleine était complétement morte et que nous n'aurions aucun danger à courir en venant le lendemain avec les outils nécessaires pour tirer tout le parti possible de notre trouvaille; puis, chacun ayant pris sa part des coquillages, nous retournâmes vers notre embarcation.

Tout en marchant, je remarquai qu'Ernest nous suivait à contre-cœur; on eût dit qu'il regrettait l'îlot; et, en effet, le pauvre enfant, séduit par la perspective d'une vie tranquille donnée tout entière à l'étude de la nature, me confia son

désir, qui était de rester toujours, comme un autre Robinson, dans cette solitude. Je ramenai sans peine mon jeune rêveur à des idées plus pratiques ; je lui montrai que l'homme n'avait pas été créé pour l'isolement, et que la vie de Robinson n'était qu'une utopie, fort belle peut-être dans un livre, mais impossible à réaliser. « Vois, dis-je en terminant, les peines que nous sommes obligés de prendre pour nous procurer ce dont nous avons un besoin absolu, et nous sommes six réunis ! Que pourrais-tu donc faire abandonné à toi-même? Tu ne tarderais pas à mourir, comme la baleine que nous avons trouvée. Rends grâces au ciel, au contraire, de t'avoir conservé ta famille, car te l'enlever, c'eût été en même temps t'ôter la vie. »

Ernest se rendit à mes raisons, et, quelques minutes après, nous nous rembarquâmes. Les flots étaient encore assez agités, ce qui augmentait la fatigue de nos rameurs ; aussi se plaignaient-ils à moi d'avoir tant de peine, en me demandant d'y remédier.

« Vous êtes trop exigeants, répondis-je, et cependant, si j'avais une roue de fer du diamètre d'un pied environ, j'essayerais de vous satisfaire.

— Une roue de fer? reprit Fritz ; mais, parmi nos ferrailles, il y en a deux à peu près de la dimension que vous demandez : elles proviennent, je crois, d'un tournebroche, et, si ma mère ne s'en sert pas, je vous les trouverai aisément. »

Je ne voulus m'engager à rien, et, pour abréger la route, je dis quelques mots aux enfants sur le corail ; je leur appris d'où il provenait, et comment les polypes le déposaient en arbres très-forts, en agglomérant leur bave visqueuse, qui se sèche et se durcit ensuite avec les années.

Cette petite leçon d'histoire naturelle fit passer le temps, et nous arrivâmes bientôt à Felsheim, où nous trouvâmes notre ménagère qui avait tout préparé pour nous recevoir. Je lui parlai de notre projet de retourner près de la baleine,

afin d'utiliser l'huile que nous retirerions de sa graisse. La chère mère voulut absolument faire partie de l'expédition. Il fut donc décidé que nous partirions tous ensemble, et que nous emporterions des vivres et de l'eau pour plusieurs jours; car la mer pouvait nous retenir longtemps prisonniers.

CHAPITRE XXIV

Nous entrons dans le corps de la baleine pour prendre les boyaux. — Divers usages auxquels on emploie ces boyaux. — Ce que nous en faisons. — Un mot sur les ballons ou aérostats. — Fabrication de l'huile.— Les écrevisses.

Nous dînâmes à la hâte et debout; ensuite je fis charger la chaloupe de haches, de couteaux et de crampons en fer dont je prévoyais l'utilité. Une chose m'embarrassait, c'était de savoir dans quoi nous pourrions garder l'huile que nous donnerait la baleine. Nous en avions un besoin trop grand pour ne pas chercher à en conserver une bonne provision. Il y avait bien les tonneaux de Falkenhorst; mais il eût fallu se résoudre à ne plus s'en servir par la suite : l'huile, en s'imprégnant dans le bois, aurait laissé une odeur fétide qui eût corrompu toute autre liqueur. Ma femme me fit alors songer aux quatre cuves de notre bateau, et je la remerciai de cette bonne idée.

Dès que nous fûmes arrivés à l'îlot, je fis mettre notre pirogue et nos cuves à l'abri, puis nous nous occupâmes, sans délai, de notre travail. Un instant d'examen suffit pour me convaincre que nous avions devant nous une baleine franche du Groënland. Je comptai soixante à soixante-dix pieds de longueur sur une largeur de trente à quarante; ce

n'était du reste que la taille ordinaire à laquelle parviennent ces cétacés. Mon petit François était étonné de la grosseur prodigieuse de la tête, qui formait près d'un tiers du volume total, et de la petitesse du gosier, qui n'aurait guère permis l'introduction d'un corps plus gros que mon bras. Cela paraissait, en effet, d'autant plus singulier que la bouche était immense. Ernest me demanda comment un animal dont le gosier était si peu large avait, suivant la Bible, avalé le prophète Jonas. Je lui répondis que l'Écriture sainte ne dit point positivement que Jonas fut avalé par une baleine, et que parmi les cétacés il y en a dont l'organisation intérieure est fort différente de celle de la baleine, tels que le requin, etc. Les mâchoires étaient garnies, de chaque côté, de ces nombreux fanons servant de dents et qui sont d'un usage si fréquent chez les Européens. Je me promis bien de ne pas négliger cette source importante de richesses, et je confiai à Fritz et à Jack le soin de les dépouiller.

Les deux enfants montèrent donc sur le dos de la baleine, et, armés d'une hache et d'une scie, ils se mirent à abattre les fanons, que François et sa mère déposaient ensuite dans la pirogue. Nous en recueillîmes ainsi près de deux cents. Ernest et moi, pendant ce temps-là, enlevions de larges bandes de graisse sur le côté, et certes ce travail était fatigant, car nous n'avions rien moins que des masses de trois à quatre pieds d'épaisseur à découper.

Un grand nombre d'oiseaux vinrent nous déranger avec une audace incroyable; après avoir plané quelques minutes au-dessus de nos têtes, ils se jetaient sur la baleine et arrachaient des morceaux de lard jusqu'entre nos mains. Par le conseil de ma femme, qui pensa que leurs plumes pouvaient nous être très-utiles, nous en abattîmes un certain nombre à coups de hache, et ils furent jetés au fond de notre bateau.

J'essayai ensuite de détacher sur le dos même de la baleine une large bande de peau que je comptais préparer pour en

faire des harnais destinés à l'âne et aux buffles. Cela me donna plus de mal que je ne l'avais cru, mais je réussis malgré l'épaisseur et la dureté du cuir. Si la journée n'eût pas été aussi avancée, j'aurais volontiers tenté de m'emparer aussi des tendons de la queue et d'une partie des intestins, mais cette besogne nous eût menés trop loin. Avant de donner le signal du départ je coupai un large morceau de langue, pour juger par nous-mêmes si Ernest ne se trompait pas en affirmant que ses lectures lui avaient appris que cette partie de l'animal était fort bonne à manger.

Nous reprîmes le chemin de Felsheim avec un butin plus utile que brillant. Notre huile exhalait, en effet, une odeur peu agréable. Aussi nous fîmes force de rames, et, dès notre arrivée, nous transportâmes, avec l'aide de l'âne et des buffles, notre chargement dans l'intérieur de l'habitation.

Le lendemain matin, au lever du soleil, nous nous mîmes de nouveau en mer; mais je laissai ma femme et François dans la grotte, ne voulant pas les faire participer au dégoûtant travail que je comptais entreprendre : j'avais l'intention d'entrer dans le ventre même de la baleine pour couper les longs et forts boyaux dont nous pourrions tirer beaucoup d'avantages.

Une brise légère nous porta rapidement à l'îlot; la place était déjà occupée par une nuée d'oiseaux voraces qui, malgré la toile dont nous avions recouvert les parties entamées du cadavre, enlevaient d'énormes morceaux de chair. La hache ne suffisant pas pour les effrayer, nous tirâmes quelques coups de fusil qui nous débarrassèrent de ces compagnons incommodes.

Avant de commencer, nous eûmes soin de quitter nos vestes et nos chemises; puis nous pénétrâmes hardiment dans le ventre de l'animal; je fis un choix parmi les boyaux les plus forts, les faisant couper par morceaux de six à dix pieds de long. Jack trouvait que nous en aurions pu faire de gigantesques saucissons. « J'aime mieux, répondis-je, en faire

des outres pour notre huile ; chacun de ces boyaux contiendra au moins la provision d'un mois.

« Oh ! quelle excellente idée ! s'écria Fritz. Qui vous l'a donc inspirée, mon père ?

— La nécessité, mes enfants, mère de l'industrie. Je crois d'ailleurs que ce procédé est en usage parmi les Esquimaux et les Groënlandais. »

Avant de nous embarquer, nous prîmes un excellent bain dans le canal qui séparait l'îlot de la grande île, et, purifiés par cette ablution d'eau fraîche, nous revînmes à Felsheim. La conversation roula pendant le trajet sur l'utilité que l'on pouvait tirer des boyaux ; je rappelai à mes enfants que c'est avec ceux du mouton que l'on fabrique les cordes à violon, qu'avec la peau même qui tapisse intérieurement les intestins du bœuf on fait la baudruche qui sert à la confection des ballons.

Ernest, dont les connaissances en physique étaient assez étendues, expliqua fort bien à ses frères comment, en gonflant un ballon d'un gaz plus léger que l'air, on devait obtenir naturellement un corps auquel les lois mêmes de la pesanteur donnaient une direction ascensionnelle.

« C'est, ajouta-t-il, un phénomène analogue à celui de nos vessies gonflées d'air, qui surnagent sur la mer. Pour les ballons ou aérostats, le gaz qu'on emploie est quelquefois l'air atmosphérique, mais dilaté par la chaleur, et qui devient alors d'un tiers plus léger ; on préfère cependant l'hydrogène, dont la densité est environ quatorze fois moindre que celle de l'air ordinaire.

Jack aurait voulu que je lui fisse un petit ballon d'un pied, et il se promettait alors, disait-il, de tenter quelque voyage aérien. Je dus lui dire qu'un ballon de cette dimension, pesant peut-être deux onces, pourrait tout au plus enlever un poids de quatre ou cinq onces, mais non pas de soixante ou soixante-dix livres qu'il pesait, malgré la légèreté de sa cervelle. « Du reste, ajoutai-je en terminant, les aéros-

tats nous sont encore d'un bien petit secours, et il en sera de même tant que l'homme n'aura pas découvert le secret de les diriger. »

Ma femme nous attendait sur le rivage; mais, à la vue de nos costumes délabrés et de la vilaine cargaison que nous lui amenions, elle se mit presque en colère. « Il fallait, disait-elle, jeter à la mer tout cet amas de chair pourrie qui empestait l'île. » Je lui rappelai les grands avantages que nous tirerions de l'huile, et, pour achever de la calmer, je lui promis de lui fournir bientôt quelques pains de bon savon qui lui faciliteraient ses travaux de blanchissage. Ces réflexions l'apaisèrent peu à peu, et elle nous laissa décharger le bateau.

Avant de nous livrer au repos, j'attachai solidement les boyaux de la baleine aux deux extrémités, et je les fis sécher près de la cheminée, afin que le lendemain matin nous eussions nos outres toutes prêtes.

Dès que le jour parut, chacun sauta à bas du lit, et nous commençâmes immédiatement la fabrication de l'huile. Les quatre cuves pleines de graisse fixées solidement sur le sol, nous en pressâmes le contenu avec de fortes poutres et des pierres, et nous obtînmes bientôt un ruisseau d'huile que Jack et Ernest recevaient dans les outres. Quand ces outres furent pleines, nous plaçâmes le reste de la graisse dans une de ces grandes chaudières que nous avions sauvées du naufrage, et au moyen d'une large cuiller nous continuâmes à emplir les tonnes. Pour être plus certain de la pureté de nos produits, je faisais tamiser à travers une toile serrée tout le liquide qui découlait des cuves ou que nous retirions avec la cuiller.

Nos vases étaient remplis, et notre provision semblait suffisante pour plus d'une année : aussi je fis jeter dans la rivière les morceaux de lard qui restaient, et ils devinrent bientôt la proie des oies et des canards.

Pendant ce temps, ma femme avait préparé les mouettes

que nous avions abattues à coups de hache lors de la dissection de la baleine. Elle tenait surtout à en conserver le duvet, et, comme la chair de ces oiseaux est peu agréable au goût, nous jetâmes aussi leurs cadavres à la rivière. Bientôt ils furent recouverts d'une grande quantité d'écrevisses. La voracité les retenait tellement acharnées sur leur proie, que nous pûmes nous en emparer facilement, ce qui renouvela notre provision épuisée depuis quelque temps déjà, et le soir même nous nous régalâmes d'un buisson magnifique de ces crustacés, ce qui nous rappela notre chère cuisine européenne.

CHAPITRE XXV

Les rames mécaniques. — Excursion à l'île de la Baleine en passant par Prospect-Hill. — Souvenir de la patrie. — Les morses. — La tortue géante. — Le prétendu mammouth. — Nouveau procédé de navigation. — Atelier de sellerie et de vannerie.

A mesure que nous nous étions habitués à notre vie solitaire, le désir d'agrandir nos domaines s'était fait plus vivement sentir : c'est un besoin naturel à l'homme sauvage ou civilisé de chercher à accroître son bien-être par de nouvelles richesses : nous avions déjà deux habitations principales, Falkenhorst et Felsheim, et en outre plusieurs métairies qui étaient comme les colonies de la métropole. Ma femme eut la première l'idée de fonder un petit établissement dans l'îlot de la Baleine. Sa proximité de Felsheim permettait une surveillance facile, et nous pouvions y placer nos volailles à l'abri des attaques dévastatrices des singes. En outre, notre sage ménagère pensait qu'il serait prudent

d'y déposer notre huile : nous éviterions ainsi d'un côté l'odeur désagréable qui s'en exhalait, de l'autre le danger d'un incendie qui eût pu détruire notre habitation.

Ce projet obtint l'assentiment général, et, dans leur empressement, mes enfants voulaient le mettre tout de suite à exécution ; mais la journée était trop avancée : je renvoyai cette excursion au lendemain, et j'annonçai que j'allais employer les quelques heures de jour qui nous restaient encore à confectionner des rames mécaniques pour la pirogue.

« Oh ! quel bonheur ! s'écria Jack, nous n'aurons plus la peine de ramer.

— Ne chante pas victoire encore, repris-je; je serai déjà trop heureux si j'obtiens un résultat qui me permette d'accélérer la vitesse de la pirogue sans augmenter votre fatigue. »

Mes ressources étaient, en effet, peu considérables ; je n'avais à ma disposition qu'une roue de tournebroche sur un axe de fer. Voici comment je parvins à produire, non pas un chef-d'œuvre, mais une machine grossière qui répondait cependant à nos besoins. Je fis placer sur la pirogue l'axe de fer, en ayant soin d'arrondir et de garnir les points d'appui, et de mettre des coussinets de cuir pour obtenir à la fois une moindre résistance et prévenir un frottement trop fort. Ma roue de tournebroche, mise en mouvement par les poids, fut placée près du grand mât. Aux extrémités de mon axe, j'établis un système de quatre rames en fanons de baleine, pour plus de légèreté, et disposées en croix. Une manivelle faisait tourner ces rames, qui venaient frapper l'eau chacune à leur tour, et imprimaient ainsi à la pirogue un mouvement régulier. Toutes les quinze ou vingt minutes il fallait changer et remonter les poids.

Si imparfait qu'il fût, mon travail excita l'allégresse générale. J'en fis l'essai avec Fritz dans la baie du Salut. Nous avions réussi au delà de nos espérances ; aussi, à peine

étions-nous débarqués, que tous mes petits fous voulaient se précipiter dans la barque et commencer à l'instant même une longue excursion. Je modérai leur ardeur et leur annonçai que le lendemain matin nous irions par eau à Prospect-Hill prendre les volailles nécessaires à la colonie, et que tous seraient de la partie.

En conséquence, nous préparâmes, le soir même, nos armes et nos provisions, et chacun se coucha de bonne heure pour être prêt à se lever plus tôt.

Aux premiers rayons du soleil, tout le monde était sur pied. Ma femme avait placé les provisions de bouche de la journée au fond de la pirogue; parmi ces provisions était la fameuse langue de baleine qu'Ernest disait être un morceau délicat.

Une brise légère nous conduisit promptement jusqu'à la hauteur de Prospect-Hill. La machine fonctionnait bien, et j'avais soin de nous maintenir à environ trois cents pieds du rivage pour avoir partout une profondeur suffisante. Nous vîmes en passant l'île du Requin, le château de Falkenhorst avec ses grands arbres, puis les rochers de Felsheim, le vert îlot de la Baleine, et enfin notre cher établissement de Prospect-Hill.

Nous abordâmes auprès du bois des Singes, afin de renouveler notre provision de cocos et de choisir quelques espèces de plantes que je voulais transporter dans l'île. En pénétrant dans le bois, nous fûmes salués par le chant du coq. Ce chant me rappela ma patrie ; je l'avais si souvent entendu dans nos montagnes annoncer au voyageur fatigué le voisinage d'une métairie où l'on trouve une bonne et franche hospitalité, que je ne pus m'empêcher de faire un retour mélancolique sur le passé. Ce souvenir, quoique triste, avait un certain charme. Cependant je ne voulus pas le faire partager à mes enfants, dans la crainte d'affaiblir leur courage par des regrets inutiles ; je me hâtai donc de leur parler de nos projets de colonisation.

A mesure que nous avancions vers la ferme, les cris de nos animaux domestiques nous arrivaient plus forts et plus distincts; bientôt nous fûmes au milieu d'eux, et nous trouvâmes tout en bon état; seulement les moutons et les chèvres étaient devenus si sauvages, que mes enfants ne pouvaient les atteindre; il fallut avoir recours à la fronde, qui ne tarda pas à nous ramener captives quelques-unes de ces capricieuses bêtes. Ma femme se mit à les traire, et recueillit ainsi plusieurs jattes d'un lait excellent, puis elle rassembla les bêtes de la basse-cour autour d'elle et fit son choix parmi les poulets, les oies ou les canards qui devaient peupler la nouvelle colonie.

La promenade nous avait mis en appétit; aussi dînâmes-nous avec plaisir : la plupart de nos provisions consistaient en viandes froides; le morceau de langue de la baleine fut servi comme plat d'honneur, mais nous le trouvâmes tous si mauvais, que nous en fîmes immédiatement abandon au chacal de Jack, qui s'en régala; pour nous débarrasser de l'arrière-goût d'huile rance qui nous en était resté, nous fûmes obligés d'avaler plusieurs tasses de lait et de manger quelques noix de coco.

Après le dîner, je laissai ma femme préparer tout pour le départ, et Fritz et moi nous allâmes couper quelques cannes à sucre, notre rafraîchissement habituel, et une vingtaine de jeunes pousses destinées à être transplantées dans l'île.

Le bateau était chargé de tout ce dont nous avions besoin; je lâchai la corde qui nous attachait au rivage, et je cinglai dans la direction du cap de l'Espérance-Trompée. Mais, cet endroit nous étant fatal, nous éprouvâmes encore un petit accident : le fond de la barque vint à toucher contre un banc de sable à fleur d'eau. Ma femme, à qui la mer causait toujours un effroi involontaire, se mit à trembler pour nous tous. J'essayai de la rassurer, en lui disant que notre situation n'avait rien de dangereux, et que le flux suffirait

pour nous remettre à flot. Ce que je prévoyais arriva. Mais cela ne suffit pas pour tranquilliser la chère mère; elle avait conservé de notre premier naufrage une impression trop vive pour ne pas redouter longtemps encore les périls du perfide Océan. Aussi, toutes les fois que nous préparions une excursion maritime, trouvait-elle quelque prétexte pour nous en dissuader; et il ne fallait rien moins que mon autorité de père, appuyée sur de solides raisonnements, pour obtenir son consentement.

Un spectacle singulier vint tout à coup frapper nos regards du côté de la pleine mer : il nous sembla apercevoir une double rangée de rochers à fleur d'eau, dont la présence en ce lieu, où nous ne les avions jamais vus jusqu'à ce jour, était trop singulière pour ne pas nous mettre en défiance contre le témoignage de nos yeux; en effet, un examen plus attentif me convainquit que ce que nous prenions pour des récifs n'était autre chose que deux troupes de lions marins ou de morses, qui, de loin, nous paraissaient se battre entre eux avec acharnement. Je fis force de rames pour nous éloigner de ce dangereux voisinage, et quelques instants après nous abordions à l'îlot.

A peine fûmes-nous débarqués que les enfants, sans s'inquiéter de la pirogue, se mirent à courir le long du rivage en me laissant à moi seul le soin de la tirer sur le sable. Cette étourderie de leur part me causa quelque mécontentement, et je me préparais à leur adresser des reproches à ce sujet, quand je vis maître Jack accourir précipitamment vers moi en criant : « Oh! papa, venez vite! Un mammouth dont le cadavre est à la place de la baleine!

— Un mammouth dans les latitudes où nous sommes! Cela me paraît bien extraordinaire. Tu auras pris la carcasse de la baleine pour le cadavre de cet animal que tu ne connais pas.

— Non, non, répliqua l'enfant avec vivacité, ce n'est pas du tout la baleine. »

Étonné de le voir si convaincu, j'allais le suivre pour juger par moi-même de ce qu'il en était, quand Fritz me fit signe de loin, avec des gestes pressants, de venir à lui. Je me rends d'abord à cet appel, et quand je fus à la portée de la voix, je lui demandai ce qu'il y avait :

« Une énorme tortue, papa, venez donc vite ! Ernest et moi, nous ne pouvons pas la retenir. »

Je donnai un des avirons que j'avais à la main à mon fils aîné, et j'aperçus, en effet, Ernest tirant de toutes ses forces, par une des pattes de derrière, une tortue gigantesque, dont la force était telle, que le pauvre garçon ne pouvait l'arrêter. Nous courûmes en toute hâte à son secours; il était temps, car quelques minutes plus tard la tortue arrivait à la mer, où elle trouvait son salut; nous passâmes chacun notre aviron sous le ventre de cette énorme bête, et, la soulevant au moyen de ce levier improvisé, nous la renversâmes enfin sur le dos. Son poids, joint à un léger balancemert imprimé par nos avirons, creusa une petite fosse dans le sable, d'où elle ne put sortir pour nous échapper.

C'était une tortue magnifique et telle que je n'en avais jamais vu ; elle pouvait peser sept à huit cents livres, et mesurait six à sept pieds de long. Je ne savais trop quel parti j'en tirerais, mais, dans la position où nous l'avions laissée, nous avions tout le temps d'y penser.

Je me rendis ensuite aux instances de Jack, qui voulait toujours que j'allasse voir son mammouth, et je n'eus pas de peine à reconnaître que mes conjectures étaient fondées : c'était la carcasse de la baleine, que les oiseaux de proie avaient tellement disséquée, qu'il n'en restait plus que les os. Je plaisantai un peu le pauvre garçon sur sa trop grande crédulité, et je m'occupai activement de nos plantations.

Malgré le zèle de chacun, il était impossible de tout terminer avant la nuit ; aussi je remis à un autre jour la fin de cet important travail, et je tins conseil pour chercher un moyen d'emmener la tortue. Les enfants, découragés, con-

sidérant cette entreprise comme impossible, parlaient déjà de l'abandonner; mais je leur reprochai leur peu de persévérance, et, après quelques minutes de réflexion, je m'écriai tout à coup :

« Le moyen, je l'ai trouvé! Au lieu d'emporter nous-mêmes notre proie, c'est elle qui va nous conduire. Si Fritz se rappelle certaine aventure qui lui est arrivée, il doit se souvenir aussi que ces animaux nagent fort bien. »

Mettant aussitôt mon idée à exécution, j'amenai la barque en face de l'endroit où nous avions laissé notre butin, que nous remîmes sur ses pattes en réunissant tous nos efforts. J'attachai sur son dos la tonne d'eau douce que nous avions apportée et vidée, et le bout de la corde fut fixé solidement à l'avant du bateau. Je m'armai d'un aviron pour diriger la marche, et nous poussâmes la tortue à la mer. D'abord elle voulut plonger; mais la tonne vide la retenait à la surface, en sorte qu'elle se mit à nager. Un coup de rame suffisait pour la maintenir dans la direction de Felsheim. Notre traversée se fit avec promptitude, et les enfants, enchantés de se laisser conduire sans fatigue, comparaient pompeusement notre pauvre bateau au char triomphal de Neptune.

J'eus soin, en débarquant, d'attacher solidement notre prise à un piquet fiché en terre; mais, le lendemain matin, je vis que les efforts qu'elle avait faits pendant la nuit pour s'échapper avaient presque déraciné le pieu. Je jugeai alors qu'il était impossible de la conserver plus longtemps; elle fut donc immédiatement jugée, condamnée et exécutée. Sa carapace nous fournit un beau bassin pour la fontaine, et sa chair, que ma femme ne mangeait d'abord qu'avec répugnance, fut alors déclarée excellente à l'unanimité.

Ernest et moi pensions que cette tortue devait appartenir à l'espèce connue sous le nom de *tortue géante* ou de *tortue verte*, la plus grosse et la plus estimée, au dire des voyageurs.

J'ai parlé déjà de mon dessein d'ensemencer à la fois tous

nos champs afin d'obtenir que mes fruits fussent mûrs en même temps, ce qui permettrait d'en faire la récolte en une ou deux semaines. J'ajournai l'exécution de ce projet aux derniers jours qui précéderaient la saison des pluies, pour que l'eau fertilisât tout de suite la semence; et, en attendant, je me livrai, à l'intérieur, à des travaux de buffleterie assez longs et assez difficiles. Je confectionnai des harnais complets pour les buffles et l'onagre. Les peaux de kanguroos et de chiens de mer, le crin végétal dont nous devions la découverte aux pigeons, furent mes principaux matériaux.

Je fis ainsi des selles, des sangles, des courroies, des étriers, enfin tout le harnachement nécessaire de nos montures. Mais celles-ci semblaient peu jalouses de l'honneur d'avoir un aussi beau fourniment, aussi nous eûmes toujours besoin de nous servir de l'anneau passé par le nez pour les conduire. Pour atteler les buffles, je préférai la méthode italienne, qui consiste a attacher le joug aux épaules et non aux cornes. La force de ces animaux, en effet, réside dans les épaules, et ils poussent plutôt qu'ils ne tirent. D'ailleurs, ce procédé ne leur permet pas de faire mal avec les cornes, au cas où ils entreraient en fureur.

Le métier à tisser que j'avais préparé pour ma femme lui était d'une grande utilité : je le perfectionnai encore en employant la colle de poisson au lieu de colle ordinaire, que notre petite provision de farine ne nous permettait pas de fabriquer en assez grande quantité. Cette colle de poisson me rendit d'autres services : je la séchai à la chaleur, et j'obtins des carreaux de vitre qui, sans être aussi transparents que le cristal, laissaient cependant pénétrer le jour et mettaient nos fenêtres à l'abri des pluies et du vent.

Nous fûmes distraits de ces travaux par l'arrivée d'un banc de harengs dont la pêche nous occupa quelques jours. Nous avions déjà éprouvé trop souvent combien cette nourriture nous était précieuse pour ne pas saisir avec empressement

l'occasion de renouveler notre provision; du reste, rien de particulier ne vint signaler cette nouvelle pêche.

Aux harengs succédèrent les chiens de mer, à qui nous fîmes une chasse acharnée. Nous en tuâmes de vingt à trente; leurs peaux et leurs vessies furent mises soigneusement de côté; quant à la chair, qui n'était pas mangeable, nous l'abandonnâmes au chacal ou nous la jetâmes à l'eau. Mes enfants étaient si fiers de leur capture, qu'ils voulaient que je leur fisse à chacun un attirail complet de chasse en peau de chien. — Ils demandaient des fontes pour les pistolets, des gaînes pour les couteaux, des étuis pour les fusils; je promis de les satisfaire avec le temps, et une fois que les objets de plus grande utilité seraient achevés. « D'ailleurs, ajoutai-je, nous avons d'autres choses plus pressées, et je pense à utiliser vos loisirs en vous faisant essayer sous ma direction de vannier des corbeilles et des paniers, qui nous font grand défaut. »

Les enfants se récrièrent; ils auraient voulu auparavant faire une excursion dans la savane; mais je les calmai en leur promettant que, si nous réussissions dans la vannerie, je ne mettrais aucun obstacle à leur partie de chasse.

Nous avions une belle provision de roseaux, mais je ne voulais les employer que quand nous aurions acquis une certaine habileté : bien m'en prit, du reste, nos premiers paniers ayant été si imparfaits, qu'au lieu de nous en applaudir, nous ne pûmes que rire de leur forme grossière; ils étaient à peine bons pour recueillir les pommes de terre; nous arrivâmes bientôt à donner à notre travail une légèreté et une élégance suffisantes. Aussi, quand je jugeai mes petits ouvriers assez exercés, je leur fis tresser des corbeilles en jonc qui n'avaient vraiment pas trop mauvaise grâce.

D'après les conseils de Fritz, nous résolûmes alors de fabriquer des sortes de doubles paniers qui devaient servir à ma femme et à François quand ils monteraient sur nos bêtes de somme.

CHAPITRE XXVI

Le boa. — Sa présence nous tient prisonniers dans la grotte. — Première sortie. — Équipée de notre grison. — Il est tué par le serpent. — Victoire complète et chant de triomphe. — Dissertation sur les serpents.

Un soir, nous étions occupés à nos travaux; Jack et Ernest s'étaient éloignés de quelques pas, quand Fritz, se levant tout à coup, se mit à regarder dans la direction de la rivière, mais plus loin, avec une fixité qui m'étonna.

« Je ne sais ce que je vois, me dit-il, mais il y a là-bas un nuage de poussière qui ne peut être formé que par un animal d'une grande taille et d'une grande force.

— Ma foi, repris-je sans me tourmenter, je ne comprends rien à ce que tu veux dire, car tous nos gros animaux sont à l'écurie.

— Je ne distingue pas encore très-bien; tantôt je vois comme un mât d'une quinzaine de pieds se dresser sur le sol, puis disparaître pour reparaître plus près. »

Cette description commençait à m'inquiéter. « Rappelle tes frères, lui dis-je, je vais chercher la longue-vue. »

Un instant après, toute la famille était rassemblée, et, au moment où je revenais, Fritz me cria :

« Papa, je le vois beaucoup mieux maintenant; son corps est d'une couleur vert foncé, il semble ramper sur la terre, car je n'aperçois pas de pattes. »

Je braquai ma longue-vue du côté que m'indiqua Fritz; mais à peine j'eus considéré cet objet étrange, que je m'écriai : « Fuyons, mes enfants, fuyons au plus vite, réfugions-nous au fond de la grotte et ayons soin d'en fermer toutes les entrées!

— Pourquoi? qu'est-ce? dirent-ils tous.

MOI. — J'ai la certitude que ce qui s'avance vers nous est un serpent gigantesque.

— Eh bien, répliqua Fritz, en ce cas, il faut le combattre!

MOI. — Oui; mais pas en rase campagne. L'écaille du serpent le défend trop bien pour que nous l'atteignions facilement; mettons-nous en sûreté. »

Cet avis n'était pas celui de mon courageux enfant; mais le danger que nous courions me paraissait trop grand pour ne pas employer mon autorité à prescrire toutes les mesures de défense qui seraient nécessaires. Je fis, en conséquence, rentrer tout le monde, barricader solidement la porte et les fenêtres; tous les fusils furent chargés à balle, et j'en confiai un à ma femme et à François; car contre un ennemi pareil je sentais que nous n'étions pas trop, même en réunissant toutes nos forces.

Nous pouvions maintenant le distinguer facilement. C'était un boa; je le craignais du moins, et ce que j'avais lu ou entendu dire de la vigueur prodigieuse de ces animaux ne contribuait pas peu à augmenter mes craintes. Je suivais avec anxiété tous ses mouvements. Il s'avançait justement dans notre direction, tantôt dressant sa tête, d'où sortait une langue fourchue, tantôt glissant sur le sable avec une telle rapidité, qu'il eût été beaucoup trop tard de chercher à lui couper la retraite en enlevant les planches du pont. J'espérais, d'ailleurs, que la rivière lui serait un obstacle et qu'il n'oserait pas s'avancer au delà. Mais mon espoir fut déçu, car bientôt nous le vîmes se diriger vers nous, comme si son instinct l'eût averti qu'il y avait là pour lui une riche proie.

Mes enfants étaient tous à leur poste, le fusil à la main et prêts à faire feu; mais ils n'avaient pas trop bonne contenance; et, en vérité, j'excusais bien leur frayeur, puisque moi-même, en considérant le danger que couraient tous les êtres chéris qui composaient ma famille, je ne pouvais m'em-

pêcher de trembler. Fritz était le plus calme de nous tous; cependant il comprenait combien j'avais eu raison de nous retrancher derrière nos fortifications et d'accumuler tous les moyens de défense possibles.

Pour bien saisir notre situation, il faut se rappeler que notre grotte était surmontée d'un colombier, entourée d'un treillage de branches assez serrées pour empêcher de voir du dehors ce qui y était renfermé, mais pas assez pour que l'on ne pût observer du dedans : en agrandissant une des ouvertures, nous avions fait passer nos canons de fusil et nous nous tenions là comme à l'affût.

A mesure que le serpent s'approchait davantage, il semblait plus indécis sur la marche à suivre. Avait-il senti le voisinage de l'homme, et son instinct l'avertissait-il qu'il y avait là un danger inconnu, ou bien cherchait-il à distinguer plus nettement l'endroit où il pourrait trouver un passage? Je ne le sais. Quoi qu'il en soit, après quelques minutes d'hésitation, il vint s'étendre à trente pas environ en face de notre demeure.

A ce moment, Ernest, plus par peur que pour commencer l'attaque, laissa partir la détente de son fusil, et, en entendant ce faux signal, Jack, François et ma femme elle-même firent aussi feu bravement. Mais les quatre coups semblèrent perdus, car le reptile se releva avec une vivacité qui témoignait trop bien qu'il n'était pas blessé. Fritz et moi lui lâchâmes alors nos deux coups de fusil, sans être plus heureux, soit que nous eussions mal ajusté, soit que l'écaille dont il était revêtu le mît à l'abri de nos balles.

En entendant cette seconde décharge, le serpent poussa un sifflement aigu, et, prenant sa course avec une rapidité extrême, il se glissa dans le marais des Canards, où il ne tarda pas à diparaître au milieu des roseaux.

A cette fuite précipitée de notre ennemi, chacun poussa une exclamation joyeuse, et nous nous mîmes à en parler, comme si tout péril eût été passé. Mes enfants soutenaient

avoir bien visé, et assuraient que l'écaille seule du serpent l'avait préservé de leurs balles. Malgré leurs assurances, l'ennemi était sain et sauf, et le danger était toujours là près de nous. Nous nous accordions tous sur les proportions monstrueuses de ce boa, qui en faisaient l'adversaire le plus redoutable que nous eussions eu encore à combattre. Il devait avoir de trente à quarante pieds de longueur sur un diamètre de deux pieds et demi. Contre lui, ce n'était pas trop de toutes nos forces réunies, et encore avions-nous besoin de prendre les précautions les plus minutieuses pour ne pas compromettre la sûreté de l'un de nous. Aussi donnai-je des ordres sévères et précis pour que personne ne dépassât le seuil de la grotte sans mon autorisation expresse, me réservant moi-même de me soumettre à cette consigne, hormis les cas d'absolue nécessité. Puis je barricadai avec plus de soin que d'habitude la porte de l'habitation, et, pensant que la nuit peut-être nous porterait conseil, j'engageai chacun à se retirer et à chercher dans le sommeil le repos des fatigues de la journée.

Le voisinage du boa nous tint pendant trois jours dans la plus complète réclusion; il fallait un besoin urgent pour que moi-même je sortisse un instant, et encore avais-je soin de ne jamais m'approcher du marais, ne faisant que juste le nombre de pas nécessaires.

Du reste, aucune nouvelle apparition n'était survenue, et nous aurions pu supposer que l'ennemi avait quitté sa retraite, si nos oies et nos canards ne nous eussent pas avertis de sa présence. Je remarquai effectivement une perturbation complète dans leurs habitudes : le soir, au lieu de se réfugier comme autrefois dans les roseaux ou sur le bord de la baie, nous les voyions planer pendant quelques instants au-dessus du marais, en donnant des marques de leur effroi, puis prendre leur vol et ne s'arrêter qu'à l'île des Requins.

Chaque jour augmentait nos embarras. Quel parti prendre, en effet? Nos provisions n'avaient point été faites comme

pour l'hiver, en sorte que nous n'avions des vivres qu'en assez petite quantité; encore quelque temps, et il nous faudrait absolument sortir. Mais alors comment nous mettre à l'abri d'une attaque si dangereuse en rase campagne? Marcher droit à l'ennemi eût été une tentative bien hasardeuse, qui eût pu coûter la vie à l'un de nous. Nos chiens étaient impuissants contre un tel adversaire. Exposer nos montures était un sacrifice en pure perte. Tout se réunissait donc pour rendre notre situation plus triste, lorsque nous en fûmes tirés par un coup de tête de notre vieux grison, qui, en cette circonstance, nous rendit, quoique bien à son insu, un service analogue à celui que Rome dut jadis aux oies du Capitole.

Notre fourrage était épuisé; il fallait cependant nourrir nos bêtes : la vache, par exemple, dont le lait nous était alors d'autant plus précieux, n'avait plus rien à manger. Dans cette alternative, je crus que le mieux à faire était de les laisser paître dans la campagne, en ayant soin de les conduire de l'autre côté de la rivière. Mais, comme le passage ordinaire par le pont aurait pu éveiller l'attention du boa, je décidai que nous prendrions par le gué, à l'endroit où nous avions traversé pour la première fois.

Voici quel était notre ordre de marche : Fritz, très-courageux, et le plus alerte de nous tous, devait former l'avant-garde, monté sur l'onagre; nos bêtes venaient ensuite; et, placé sur le flanc de la colonne, je veillais à ce qu'aucune d'elles ne s'écartât des rangs. Mon fils aîné devait fuir précipitamment vers Falkenhorst à la moindre apparence de danger. Les autres enfants et leur mère restaient dans le colombier pour servir de vigie et signaler la présence de l'ennemi par une décharge générale, qui aurait pour effet, je l'espérais du moins, de le forcer à regagner son lit de roseaux. Quant à moi, je comptais me placer sur un rocher assez élevé, d'où l'on découvrait toute la baie, pour reconnaître exactement la position respec-

tive de chacun; de là je pouvais, d'ailleurs, gagner facilement la grotte en cas d'attaque.

Tout étant bien convenu d'avance, je fis charger les armes à balle, et nous commençâmes à organiser la nouvelle caravane ; mais (fut-ce un hasard malheureux ou un effet providentiel de la bonté divine, Dieu seul, qui sait tout, peut le savoir), mais, dis-je, il y eut un peu de confusion au moment du départ, et ma femme ouvrit trop tôt la porte qui retenait nos animaux captifs. Notre vieux grison, qui depuis trois jours était resté enseveli dans l'obscurité de son étable, n'eut pas plutôt aperçu la verdure et le soleil, qu'une ardeur extraordinaire s'empara de lui. Certes, je n'aurais pas cru qu'il fût capable d'une pareille agilité. Il se précipita dans la campagne en dressant fièrement la tête et faisant retentir son hennissement en signe de triomphe. Fritz voulait s'élancer après lui; je le lui défendis expressément : l'âne avait déjà atteint le milieu de l'espace qui nous séparait du pont, et il était à craindre que les manifestations joyeuses du baudet n'éveillassent l'attention de notre terrible ennemi. Toutefois je ne négligeai rien pour ramener le fugitif, mais nos appels réitérés furent en pure perte. L'air et la liberté l'avaient enivré, et il caracolait avec une sorte de satisfaction qui nous semblait de mauvais augure pour sa docilité.

Tout à coup je vois le marais s'agiter, la tête du boa apparaît au-dessus des roseaux, et bientôt l'énorme reptile, tendant sa langue fourchue, s'élance comme une flèche vers sa proie. En un instant il eut atteint notre pauvre âne, que sa fuite trop tardive ne pouvait soustraire à son sort ; en un instant il l'eut enlacé de ses anneaux et jeté à terre.

Ma femme, à cette vue, poussa un cri de terreur ; mes enfants voulaient faire une décharge générale pour éloigner le monstre et sauver notre vieux serviteur : « A quoi bon ! repris-je, vous voyez que le serpent est trop acharné sur sa victime pour que nous puissions parvenir à la lui faire

abandonner, et, à la distance où nous sommes, n'est-il pas à l'abri de nos balles? Mieux vaut rester ici tranquilles, nous sommes en sûreté pour le moment : peut-être une diversion de notre part n'aboutirait-elle qu'à attirer le danger sur une tête plus précieuse, sans aucun résultat avantageux. Si le boa cherche à avaler sa proie, nous trouverons sans doute un moment plus favorable pour nous délivrer à jamais de lui.

— Mais, reprit Jack, comment pourra-t-il avaler l'âne? Il est trop gros pour une seule bouchée, et les serpents n'ont pas de dents pour mâcher la nourriture, je crois.

— En effet, repris-je; aussi sont-ils obligés de l'engloutir toute à la fois, après l'avoir préparée comme une sorte de bouillie. D'ailleurs, est-ce donc plus affreux que de la déchirer et de la mettre en lambeaux, comme font les lions ou les tigres? Non, seulement cela nous semble plus monstrueux et plus effrayant, car ce qui nous frappe surtout, c'est la vue de la force prodigieuse qu'il faut à un pareil animal pour préparer ainsi sa pâture. Quand il a saisi sa proie, il la broie avec ses anneaux, et, lorsque le poil, la peau, la chair et les os sont réunis en une seule pâte, il l'enduit d'une sorte de bave gluante qui facilite l'ingurgitation; enfin il l'avale. »

Malgré mes explications, mes enfants ne pouvaient croire à ce que je leur disais de la manière dont se nourrit le boa : il leur paraissait impossible que la croupe et le dos de l'âne, par exemple, pussent passer à travers son gosier. Je leur dis de remarquer cependant avec quelle force le monstre enlaçait sa victime, je tâchai de leur faire comprendre qu'il pouvait ainsi la façonner à la mesure de son gosier. D'ailleurs, ma leçon théorique devenait inutile, car nous avions sous les yeux une démonstration pratique. Ma femme ne put supporter plus longtemps cet affreux spectacle, et se retira dans le fond de la grotte avec François.

Je fus bien aise de les voir rentrer tous deux, car, dans le fait, ce que nous voyions était hideux. Ainsi que je l'avais

expliqué à mes enfants, d'après mes souvenirs d'histoire naturelle, le boa roula sa queue autour d'un rocher voisin, pour se donner plus de force sans doute et finir dans une dernière étreinte les convulsions de sa victime à l'agonie. En vain celle-ci tenta un suprême effort, elle succomba bientôt sous son redoutable adversaire, qui la tenait de tous les côtés, serrant sa tête et bouchant ses naseaux avec sa gueule entr'ouverte; un spasme moins violent que les autres agita l'âne, puis les pieds de devant se détendirent, et il retomba allongé sur le sable, sans mouvement et sans vie. Le boa commença immédiatement à broyer les chairs et les os, en sorte que bientôt l'âne n'eut plus conservé de sa forme que la tête; le reste n'était plus qu'une masse sans couleurs distinctes, toute tachée de sang. Après ce premier travail, le serpent quitta sa proie, et, se promenant tout autour, il se mit à lécher les plaies, soit pour s'abreuver du sang de sa victime, soit plutôt pour enduire tout son corps de la bave qui coulait de sa gueule; puis il arrangea les pieds, ramenant ceux de devant près de la tête, et allongeant ceux de derrière de manière qu'ils fussent dans le prolongement du corps de l'animal; lui-même, enfin, s'étendant horizontalement sur le sol, ouvrit ses mâchoires d'une manière effrayante et se mit à engloutir sa proie en la prenant par la queue.

Chaque fois que la gueule s'ouvrait, nous voyions une partie de l'animal disparaître dans le gosier du reptile; un instant de repos suivait pour donner le temps à la déglutition de s'achever; quelquefois le repos était plus considérable et accompagné de mouvements du gosier, comme si quelque os mal broyé se fût arrêté dans la gueule; mais alors la bave devenait plus abondante, et bientôt le boa continuait son horrible festin. Enfin, de notre pauvre grison, à peine restait-il la tête, qui sortait pendante en dehors de la gueule du monstre, comme s'il n'avait pu la broyer assez pour l'avaler. A ce moment la digestion s'opérait sans doute,

car le boa sembla plongé dans une torpeur complète, sans aucun mouvement qui révélât son existence.

L'opération avait duré cinq heures, depuis sept heures du matin jusqu'à midi; j'en avais suivi toutes les phases avec anxiété; le moment favorable pour l'attaque me sembla arrivé enfin. Je m'élançai le premier en criant aux armes. Fritz était à mes côtés, Jack nous suivait, mais à quelques pas derrière, et, certes, sa frayeur me paraissait bien naturelle.

Quant à Ernest, il montra plus de prudence encore, il ne quitta pas l'abri du rocher. François et ma femme étaient toujours dans l'intérieur de la grotte.

A mesure que j'approchais, je reconnus la vérité de mes conjectures : c'était bien là le véritable boa, le roi des serpents, le plus terrible et le plus dangereux, au dire de tous les naturalistes. Il restait immobile devant moi, et sans ses deux yeux, qui brillaient ardents et enflammés, on eût pu le croire mort.

Quand je fus à une vingtaine de pas, je lui lâchai mon coup de fusil dans la tête; Fritz imita mon exemple, et les deux balles portèrent en plein sur le crâne de l'animal. Le corps resta immobile, mais la queue s'agita avec une sorte de rapidité convulsive; je m'avançai plus près encore, toujours accompagné de mon fils aîné, et nous déchargeâmes presque à bout portant nos pistolets sur la tête du monstre, qui ne donna plus signe de vie. Jack nous avait rejoints; il voulut prendre part à notre triomphe, et vint à son tour faire feu sur le ventre de l'animal. Mais, à cette dernière décharge, le reptile sembla éprouver une nouvelle sensation, sa queue s'agita et vint heurter le petit imprudent, qui fut renversé à terre. Jack se releva avec rapidité et se mis en défense immédiatement, mais le boa resta sans mouvement.

Tous, alors, nous poussâmes des cris de victoire qui ramenèrent immédiatement auprès de nous Ernest, François

et ma femme. Celle-ci nous reprocha notre joie féroce, disant que des cannibales n'eussent pas poussé des cris plus violents; mais je lui répondis que le danger dont nous étions délivrés était trop grand pour qu'on pût nous faire un crime de manifester notre allégresse d'une manière un peu bruyante.

« C'est vrai, ajouta Fritz, car depuis quelques jours je ne respirais plus; il me serait impossible, je crois, de m'habituer à une vie de captivité; mais je ne dois pas oublier que c'est notre pauvre grison qui a souffert pour nous tous, et qui a été immolé comme une victime expiatoire.

— Voilà comment va le monde, ajouta Ernest : souvent les objets les plus simples, les animaux les plus humbles, sont ceux qui rendent le plus de services. »

Chacun donna son tribut de regret au baudet mort. Ma femme surtout déplorait le sort cruel de son fidèle serviteur. Mais, comme toutes les plaintes à ce sujet ne pouvaient remédier à rien, et que, d'ailleurs, notre pauvre grison, déjà bien vieux, était, de tous nos animaux domestiques, celui qui nous eût été le moins utile par la suite, je coupai court à ces lamentations en faisant remarquer que nous devions, au contraire, remercier Dieu, qui avait ainsi pourvu au salut commun par un sacrifice pénible, il est vrai, mais bien moins douloureux que ceux que nous aurions pu redouter.

« Maintenant, ajoutai-je, que ferons-nous du boa?

— C'est dommage qu'on ne puisse pas le manger, répondit François : nous aurions là au moins de la viande pour quinze jours ! »

Tous mes enfants se récrièrent : manger du serpent leur semblait le comble de l'atrocité, et un vif sentiment de dégoût se manifestait chez eux tous.

« Voilà encore un préjugé, leur dis-je. Pourquoi ne mangerait-on pas la chair du serpent? Beaucoup de peuples sauvages le font, et moi, je vous l'avoue, j'aimerais beaucoup mieux cette nourriture que la perspective de mourir de faim.

— Mais, demanda ma femme, vous parlez de manger ce serpent ; n'est-il pas venimeux ?

— D'abord, repris-je, le boa n'est nullement venimeux, et, quand il le serait, je ne trouverais pas là une raison pour que sa chair fût malsaine; car l'on mange sans danger celle du serpent à sonnettes, dont la morsure est la plus terrible de toutes, et souvent aussi les sauvages se nourrissent de gibier abattu avec des flèches empoisonnées. »

La conversation tomba alors sur les serpents en général, et Fritz me demanda le moyen de reconnaître ceux qui sont venimeux de ceux qui ne le sont pas.

« La différence, répondis-je, est dans les mâchoires : les serpents venimeux ont deux dents très-aiguës disposées en forme de crochets, qui percent facilement tout ce qu'elles atteignent. Ces dents sont creuses, et un canal intérieur correspond à une petite vessie située au-dessous de l'œil. La moindre pression fait crever la vessie, et le venin s'écoule par le canal dans la plaie.

— Quels sont donc les serpents qui habitent les pays chauds ? demanda ma femme.

— D'abord le boa, surnommé *constrictor* par les naturalistes, parce qu'il broie ses aliments avant de les avaler. C'est un des plus dangereux animaux qui existent, à cause de sa force et de sa voracité extraordinaires.

Outre le boa, nous avons encore à craindre le serpent à sonnettes, à cause du danger de sa morsure, qui est excessivement venimeuse. Mais heureusement cet animal n'attaque presque jamais de lui-même, et ce n'est que pour se défendre qu'il fait usage des armes terribles dont la nature l'a pourvu. Son nom lui vient d'un système d'anneaux qui terminent sa queue : tous les ans, les serpents changent de peau ; cette mue ne s'opère pas complétement chez le serpent à sonnettes; il reste une sorte de membrane sèche qui, roulée en cône, produit un petit bruit analogue à une sonnerie.

— Ne sont-ce pas le serpent à sonnettes et le serpent à

lunettes, reprit Ernest, que les jongleurs américains dressent à danser en mesure au son d'un instrument de musique?

— Danser ! reprit Jack, comment veux-tu que l'on danse sans pieds ? Voilà une absurdité !

— C'est toi, mon petit étourdi, répliquai-je, qui maintenant dis une véritable sottise : de ce qu'une chose nous semble extraordinaire, il n'en résulte pas qu'elle soit absurde. Oui, les jongleurs indiens habituent les serpents à se soulever avec un mouvement cadencé qui suit parfaitement la mesure de la musique.

— Mais, reprit Ernest, j'ai lu aussi que le serpent à sonnettes avait la faculté d'attirer sa proie par une sorte de fascination. Que doit-on penser de cela?

— Le fait me semble possible. Cette fascination n'est autre chose que la terreur qui paralyse tous les mouvements chez la victime. Ne savez-vous pas que, chez certaines natures impressionnables, la vue seule d'un abîme produit un tel étourdissement, que l'on se sent comme précipité par une force irrésistible? Le phénomène de la fascination est, sans doute, quelque chose d'analogue.

FRITZ. — Mais, avec tout cela, nous n'avons pas encore décidé ce que nous ferions du boa. Mon avis est d'essayer de l'empailler.

— Oh ! oui, dit Jack, et nous le placerons en épouvantail devant la porte de l'habitation pour qu'il fasse fuir toutes les bêtes féroces.

MOI. — Et, en même temps, il fera peur à toute notre basse-cour et à nos animaux domestiques. Non, non, il vaut mieux le garder dans notre musée. »

Cet avis obtint l'assentiment de tous, et je remis à plus tard le soin de cette opération.

CHAPITRE XXVII

Epitaphe de l'âne. — Le boa est empaillé. — Excursion dans le marais. — La grotte et le cristal de roche. — Frayeur et sensibilité de Jack. — L'anguille d'Ernest.

Notre long entretien, après une période d'angoisses, avait rendu à chacun la gaieté. La faim, du reste, commençait à se faire sentir; je priai ma femme de nous donner quelque à-compte sur le dîner et d'apporter une bouteille de vin de Canaries pour nous réconforter. Jack et Fritz se levèrent en même temps et détachèrent les buffles, tandis qu'Ernest, François et moi restions près du boa pour en écarter les oiseaux de proie.

Pendant l'absence de ses frères aînés, je grondai Ernest pour le peu de courage qu'il avait montré lors de l'attaque du boa, et je m'efforçai de lui faire comprendre combien la lâcheté était un sentiment dégradant chez l'homme. Le pauvre garçon, du reste, sentait fort bien ses torts; il était honteux de sa conduite et les larmes lui en venaient aux yeux. Comme punition, je lui ordonnai de composer l'épitaphe de notre âne. Ernest était, non pas le poëte, mais le versificateur de la famille : dès l'enfance, il s'était exercé à écrire des vers; mais, je dois le dire, ses essais, corrects quelquefois, étaient presque toujours dépourvus de poésie.

Après quelques minutes de réflexion, l'épitaphe était composée; la voici :

CI GÎT, SOUS LE VERT GAZON,
VICTIME D'UNE ARDEUR TROP VIVE,
UN NOBLE ET COURAGEUX GRISON
DONT LA MORT CRUELLE ET HATIVE
SAUVA SIX NAUFRAGÉS OUBLIÉS SUR CETTE RIVE.

« Tes vers ne sont pas mauvais, lui dis-je; et, bien que le dernier ait un pied de trop, comme ce sont, sans doute, les meilleurs qui aient été composés dans cette île, nous les graverons sur une pierre, afin qu'ils passent à la postérité.»

Sur ces entrefaites, mes autres enfants vinrent nous rejoindre, et aussitôt l'échantillon de la poésie d'Ernest fut analysé, disséqué, épilogué par chacun; mais le poëte fut de bonne composition, et ne se fâcha pas de la manière peu respectueuse dont on traitait sa muse encore novice.

Nous eûmes quelque peine à retirer le corps informe de l'âne de la gueule du boa; nous y parvînmes cependant en y attelant les buffles; nous creusâmes une tombe dans l'herbe à cet endroit même, et nous la recouvrîmes d'un amas de pierres pour la défendre contre les chacals ou autre animaux voraces. Puis, après un léger repas, nous donnâmes toute notre attention au boa.

Les enfants étaient très-embarrassés de savoir comment ils parviendraient à l'écorcher sans endommager la peau. Je voulais les laisser chercher un peu, pour mettre à l'épreuve leur patience et leur imagination; mais ils semblaient incapables de se tirer eux-mêmes d'affaire.

« Faites, leur dis-je alors, comme le nègre du capitaine Stedmann. Voici son procédé. Ayant, avec une corde, hissé un boa qu'il avait tué, de manière que la tête atteignît la branche d'un arbre assez élevé et que la queue pendît jusqu'à terre, il monta à l'arbre, et, se plaçant sur le dos du serpent, d'une main il enfonça un couteau dans le ventre de l'animal, et de l'autre il se laissa glisser jusqu'à terre, en sorte que son poids seul suffit à fendre la peau dans toute son étendue. Aucun de vous, sans doute, ne serait en état de faire ce tour de force; aussi vaudrait-il mieux que ce fût le boa qui glissât sous le couteau, et que l'homme restât fixe sur la branche. Nous pourrions arriver à ce résultat en élevant d'un côté le serpent par la tête, et le faisant descendre ensuite de l'autre côté.

— Ce nouveau moyen me paraît moins amusant que le premier, dit Jack.

— On pourrait peut-être, reprit Ernest, employer un procédé dont je me suis toujours bien trouvé pour les petits reptiles : on sépare avec soin la tête du cou, on enlève la peau tout autour, et on la relève ensuite sur le corps comme un gant en tirant doucement. Le travail ainsi se fait presque tout seul. »

Ce dernier plan parut le plus praticable : je fis avec précaution une découpure circulaire au cou, et les buffles furent attachés, chacun d'un côté, à la peau de l'animal. L'opération réussit. On put ainsi retourner toute cette peau, que l'on laissa sécher après l'avoir couverte de cendre.

Pour l'empailler, Jack, ne gardant que son pantalon, et entrant dans le corps de l'animal, empilait la mousse que ses frères lui passaient avec des fourches. Ce travail nous prit deux jours; pour le parfaire, je mis à la place des yeux deux morceaux de plâtre verni avec de la colle de poisson, et, à la place de la langue, un fil de fer bifurqué, coloré en rouge avec de la cochenille. Ainsi disposé, le boa fut appliqué le long d'un arbre en forme de croix, tournant en spirale autour du pied; nous lui laissâmes la gueule entr'ouverte comme quand il saisit sa proie. Nous avions si bien réussi, que les chiens aboyaient contre ce simulacre et voulaient se précipiter sur lui.

Le tout fut placé à l'entrée de la bibliothèque, et, au-dessus, les enfants écrivirent, en grosses lettres, sur une large planche, ces mots : *Gare aux ânes !* C'était à la fois une allusion au trépas de notre pauvre baudet et un avertissement qui devait éloigner de notre sanctuaire de la science tous ceux qui n'y auraient pas apporté un véritable désir de s'instruire.

Bien que nous eussions échappé à un affreux danger, mon inquiétude n'était pas complétement dissipée. Le boa que nous avions tué était une femelle, et je craignais qu'elle

n'eût laissé quelque part dans l'île son mâle ou des petits. Pour m'en assurer, je résolus de tenter une double expédition, l'une dans le marais des canards, l'autre à la grande baie, près de notre palissade de bambous; c'était le seul endroit, à ma connaissance par où un si gros reptile avait pu s'introduire dans nos possessions.

Au moment du départ, Jack et Ernest manifestèrent vivement le désir de rester à la grotte; Jack convenait même qu'il ne pouvait songer sans trembler à une rencontre avec un ennemi comme celui que nous venions d'abattre. Cette poltronnerie à propos d'un danger éloigné et incertain ne me parut pas mériter qu'on y fît attention. Je refusai donc formellement la demande de mes deux enfants, et les engageai à montrer désormais plus de courage : « Cette expédition, ajoutai-je, est nécessaire pour notre sécurité à tous ; il faut y mettre le zèle et la fermeté nécessaires pour que notre travail, si bien commencé, reçoive son achèvement complet. »

Nous avions chacun notre arsenal habituel d'armes à feu; je fis prendre, en outre, à mes enfants de longues perches de bambou, une planche de cinq ou six pieds et deux outres de peau de chien de mer pour nous soutenir sur l'eau si c'était nécessaire.

En entrant dans les roseaux, je n'avançais qu'avec précaution, et, dès que je sentais sous mes pieds un terrain moins solide, je faisais jeter la planche devant nous, en sorte que, par ce moyen, nous traversâmes à peu près tout le marais à pied sec. Nous trouvions des traces du boa, soit dans les roseaux abattus, soit dans les spirales creusées dans la vase : à l'extrémité du marais, un nid grossièrement fait avec de l'herbe, des roseaux et de la terre, attira plus particulièrement mon attention, mais je n'y découvris ni œufs ni petits; rien d'ailleurs n'indiquait que ce fût là l'ouvrage du serpent.

Nous n'avions jamais exploré ce côté de l'île, aussi exa-

minions-nous chaque objet nouveau avec attention dans l'espoir de faire quelque heureuse découverte. Tout à coup, en longeant un peu le rocher, nous vîmes s'ouvrir devant nous une grotte profonde, d'environ vingt pieds, qui donnait naissance à un petit ruisseau d'une eau claire et limpide. La voûte et les parois intérieures étaient recouvertes d'incrustations pierreuses et de stalactites affectant des formes brillantes et variées. Le sol était formé d'une couche de terre blanche très-fine qui me parut avoir des propriétés saponifiantes. En l'examinant de plus près, je reconnus de la terre à foulon. Nous en fîmes tout de suite quelques boules que nous enveloppâmes dans nos mouchoirs. « Voilà, dis-je à mes enfants, une excellente trouvaille ; notre chère ménagère sera bien contente d'avoir à sa disposition une provision de savon; et moi, d'un autre côté, je n'aurai plus aussi souvent l'ennui de brûler de la chaux.

— Mais, dit Fritz, est-ce que la chaux entre pour quelque chose dans la manipulation du savon? Je croyais que le savon était un produit purement industriel.

— Il me semblait à moi, dit Ernest, qu'on le fabriquait avec du suif.

— Le savon se fait, répondis-je, en mélangeant à des corps gras de la potasse ou de la soude, qui perdent ainsi un peu de leurs propriétés caustiques. On se sert encore de cendres lavées qui exigent alors l'emploi de l'eau de chaux, à laquelle on ajoute de l'huile ou du saindoux : ces préparations sont assez coûteuses, c'est pourquoi on a imaginé de se servir d'une terre saponifiante qui prend le nom de terre *à foulon*, à cause de l'usage que l'on en fait dans le foulage des laines. »

Pendant cette explication, Fritz s'était avancé dans l'intérieur de la grotte : je me mis à sonder le ruisseau, qui était peu profond, et je remarquai qu'il sortait d'une sorte d'excavation disposée au fond. Fritz avait déjà commencé à élargir cette ouverture, qui put bientôt lui donner passage. Je le

suivis; mais Ernest et Jack restèrent prudemment à l'entrée. D'abord nous fûmes obligés de ramper, en quelque sorte, sur le ventre; mais bientôt l'espèce de galerie où nous nous trouvions alla en s'élargissant, et nous pûmes nous tenir debout. Nous allumâmes deux torches pour nous éclairer et pour juger de la qualité de l'air renfermé là. Il était très-pur, car nos lumières brillaient du plus grand éclat.

Nous avançâmes alors avec précaution, et je tirai d'abord un coup de pistolet que l'écho répéta avec un fracas épouvantable.

Tout à coup Fritz, qui marchait devant, s'écria : « Papa ! papa ! c'est une nouvelle grotte de sel ! Voyez donc quels reflets brillants donnent tous ces cristaux !

—Ce n'est pas du sel, repris-je, car l'eau qui en découle n'a aucun goût salé. Je croirais plutôt que nous sommes dans une simple grotte de cristal de roche.

— Comment une simple grotte de cristal de roche ! Alors nous avons un trésor immense !

— Sans doute; mais quel avantage pouvons-nous en retirer ? Dans notre position, nous devons considérer avant tout l'utilité et non la richesse. J'estimerais plus une bonne barre de fer qu'un lingot d'or.

— Je vais toujours détacher un morceau de ce cristal comme échantillon. Mais d'où vient, ajouta-t-il que maintenant il n'est plus transparent?

— Parce que tu t'y es mal pris. Toutes ces pyramides de cristal qui s'élèvent en affectant des formes hexaédriques ou à six faces tiennent à une pierre cristalline adhérente au sol. Cette pierre cristalline porte le nom de cristal mère. Si on détache brusquement le cristal de sa base, les cassures qui se produisent lui font perdre son éclat : il faut avoir soin de prendre le bloc entier en creusant le sol par-dessous ; ensuite on peut retirer le cristal mère, mais sans toucher à la pyramide.

— Je regrette que notre musée ne puisse pas s'enrichir de tous ces cristaux.

— Personne ne viendra nous les voler. Et, si quelque jour un navire nous apparaît, nous pourrons alors chercher à profiter de ces richesses, soit par nous-mêmes, soit en cédant leur exploitation. »

Pendant cet entretien nous avions parcouru la grotte en tous sens; Fritz, en y mettant beaucoup de précautions, était parvenu à enlever un morceau de cristal des plus brillants qu'il destinait à notre musée. Les torches tiraient vers leur fin. Je pensai qu'il était bon de songer à la retraite. Auparavant Fritz déchargea encore un de ses pistolets, dont le bruit fut répété avec fracas par l'écho; je jugeai alors que cette excavation devait se prolonger, traverser sans doute tout le rocher, et avoir une seconde ouverture dans la savane.

En revenant dans la partie antérieure de la grotte, où étaient restés Ernest et Jack, je trouvai celui-ci tout en pleurs. A peine nous eut-il aperçus qu'il me sauta au cou en sanglotant. Je ne comprenais rien à cette explosion de douleur et de tendresse, et je me hâtai de lui en demander la cause.

« Ah! papa, me dit-il, je croyais bien ne plus vous revoir, ni vous ni Fritz. J'ai entendu, à deux reprises, comme un coup de tonnerre épouvantable, et j'ai cru alors que la montagne entière s'écroulait sur nos têtes.

MOI. — Ce que tu as pris pour un éboulement n'était que le bruit de nos pistolets; grâce à Dieu, nous n'avons couru aucun danger et nous revenons parfaitement sains et saufs. Mais où est donc Ernest?

— Vous le trouverez un peu plus loin, assis près des roseaux. Il est allé à la découverte après votre départ et n'aura sans doute rien entendu. »

Je laissai mes deux fils ensemble et je m'avançai dans la direction que m'indiquait Jack. Je ne tardai pas à trouver

maître Ernest assis ou plutôt étendu sur un lit de roseaux, et s'occupant à tresser une nasse d'une grandeur extraordinaire qu'il destinait, disait-il, à la pêche des saumons. « Du reste, ajouta-t-il, je n'ai pas perdu mon temps, car j'ai tué le petit du boa. »

Ces mots excitèrent aussitôt mon attention, et je suivis Ernest, qui avait caché sa capture sous les joncs. En la découvrant, je ne pus m'empêcher de rire, car ce que mon cher philosophe avait pris pour un reptile dangereux n'était autre chose qu'une magnifique anguille de quatre pieds. « Allons, lui dis-je, tu as chanté victoire un peu trop tôt; mais, si nous n'avons pas un pendant pour notre musée, au moins ta chasse nous donnera-t-elle ce soir un très-bon souper. »

Jack et Fritz nous avaient rejoints et considéraient la capture de leur frère. « Oh! papa, me dit le premier, nous ne pourrons pas la manger. Voyez donc, les vers s'y mettent déjà. » Et il me montrait quatre ou cinq petits reptiles longs de quelques pouces qui sortaient de l'anguille.

« Mais ce ne sont pas des vers, me hâtai-je d'ajouter; ce sont de petites anguilles qu'il faut jeter bien vite à l'eau, où nous les retrouverons plus tard. Vous ne savez donc pas que l'anguille est vivipare, c'est-à-dire que ses petits sortent d'elle tout vivants, tandis que les autres poissons pondent leurs œufs. »

Nous prîmes tous alors le chemin de Felsheim, chargés de notre attirail et de notre butin, et nous traversâmes le marais avec autant de bonheur que dans la matinée. François, monté sur l'onagre, vint au-devant de nous; je trouvai ma femme au milieu de ses travaux de lessive. Parmi nos découvertes, celle de la terre à foulon lui causa un plaisir particulier, et elle se mit immédiatement à en faire usage.

CHAPITRE XXVIII

Grande excursion. — Combat d'Ernest contre les rats musqués. — La poule d'Inde, son coq et ses œufs. — Nous allons dans le champ des cannes à sucre. — Une exécution de cochons siamois. — Travaux de fumage. — Le rôti de Fritz.— *Ravensara aromatica.*

Cette première excursion n'était que le préliminaire d'une autre plus importante. Je voulais savoir par où le boa avait pu pénétrer dans nos domaines, afin de prévenir désormais une invasion semblable. J'annonçai donc pour le lendemain une expédition à la grande baie. Notre palissade de bambous ne me semblait pas suffisante pour nous défendre d'attaques contre les bêtes féroces, et je comptais élever en cet endroit une barrière plus solide.

Les préparatifs furent plus considérables que jamais. Nous avions dans la charrette des vivres pour vingt jours, des munitions de toutes sortes, des torches de résine, des bêches, des pioches, des scies et des haches, sans compter notre tente de campagne, sur laquelle la chère mère était assise commodément. Nous attelâmes les deux buffles, montés l'un par Jack, l'autre par François. Fritz servait d'avant-garde avec son onagre; Ernest et moi escortions le convoi, tandis que les chiens couraient des uns aux autres, prêts à donner le signal de l'attaque ou de la défense.

Notre première visite fut pour Prospect-Hill. Chemin faisant, nous reconnûmes des traces du passage du boa, mais bientôt elles disparurent entièrement. Tout, du reste, était en ordre dans notre métairie ; les bêtes semblaient en parfaite santé, et leur nombre s'était considérablement augmenté. Je comptais y passer le reste de la journée : aussi, après un dîner improvisé, nous nous dispersâmes dans les environs. Pour la première fois, j'emmenai François à la

chasse avec moi. Je lui confiai donc un fusil, et, accompagnés de Bill, nous allâmes explorer la rive gauche du lac des Cygnes, tandis que Fritz et Jack se chargeaient de la rive droite. Ils étaient suivis du chacal.

Nous marchions tranquillement le long des bords de l'eau, admirant les bandes de cygnes noirs qui semblaient se poursuivre et se jouer à la surface; François brûlait du désir de faire son coup d'essai, quand sortit des roseaux une sorte de mugissement qui avait quelque chose d'analogue au cri de l'âne. Mon petit compagnon crut d'abord que c'était notre jeune ânon *Léger* qui nous avait devancés, mais il eût été impossible que nous ne l'eussions pas vu. « Je croirais plutôt, lui dis-je, que c'est un butor ou un héron étoilé, appelé quelquefois bœuf marin.

FRANÇOIS. — Mais il est donc bien gros, puisque sa voix est si forte ?

MOI. — D'abord, mon enfant, il ne faut pas juger du volume des animaux d'après la puissance de leur voix. Le serin et le rossignol sont, l'un et l'autre, fort petits, et pourtant leur chant se fait entendre de très-loin. Cela tient à la conformation particulière de leur cou et de leur gosier. Le héron étoilé enfonce une portion de son bec dans la vase; le cri qu'il pousse est répercuté immédiatement, et c'est ce qui donne à son cri une force analogue au mugissement du bœuf. »

François désirait beaucoup qu'une si belle proie fût abattue par lui; aussi lui dis-je d'armer sa carabine pendant que j'examinerais les roseaux. Je rappelai le chien, lui faisant signe de s'avancer dans la direction d'où le bruit était parti. Il chercha pendant quelques instants sans rien découvrir, et j'allais le rejoindre, quand François fit feu tout à coup, et immédiatement après un cri de triomphe de la part du petit bonhomme me montra qu'il n'avait pas été trop maladroit. « Je l'ai tué ! je l'ai tué ! s'écriait-il.

— Qu'est-ce ? repris-je. Qu'as-tu tué ?

— Un petit cochon sauvage, plus gros que celui de Fritz.

— Pourvu, pensai-je, que ce ne soit pas un des petits de notre laie! »

J'aurais été contrarié d'une pareille méprise; mais, en considérant le gibier de plus près, je reconnus non pas un *agouti*, mais un *cabiai*. Il était facile de le distinguer à la forme des incisives, à l'absence de la queue, à la fente de la lèvre supérieure et aux membranes qui unissaient les doigts de ses pattes. Je le dis à mon jeune chasseur, qui paraissait enchanté de sa prise : « Le cabiai, ajoutai-je, se trouve surtout dans l'Amérique méridionale; il appartient à la même famille que l'agouti; il est fort bon à manger et facile à attraper sur terre, car il marche lentement; mais, en revanche, il nage fort bien : du reste, on dit qu'il ne cherche sa nourriture que la nuit. »

François, en vrai chasseur, mit immédiatement son gibier sur ses épaules; je ne tardai pas à m'apercevoir que le fardeau était trop lourd pour lui : il avançait plus que lentement, et semblait presque regretter son heureux coup de fusil. Je voyais son embarras, mais je voulais le laisser trouver seul le moyen d'en sortir. Enfin le pauvre enfant s'arrêta en disant : « Je n'en puis plus; je ne croyais pas qu'un cabiai fût si lourd.

— A ta place, repris-je, je le laisserais là, et je me mettrais à marcher comme auparavant, gai et alerte. »

Ce conseil ne semblait pas de son goût. Il était trop fier de faire parade de sa chasse aux yeux de sa mère et de ses frères pour abandonner ainsi son butin. Après un instant de réflexion, il répondit :

« J'ai une idée; je vais le vider et donner les entrailles au chien, cela allégera ma charge d'autant.

— C'est vrai, mais elle sera encore trop lourde pour toi, et tu verras qu'il n'est pas toujours agréable d'être riche. Allons, il y a mieux que cela à faire.

— Ah! j'y suis! dit en sautant mon petit François : j'ai

là un chien vif et fort. Je suis bien bon de me fatiguer quand lui ne fait rien.

— A la bonne heure! c'est un bon expédient. Comment! c'est toi-même qui lui as appris à porter des fardeaux, et, au moment où tu peux si bien mettre à profit son industrie, tu ne penses pas à y faire appel! »

François exécuta son projet, et, débarrassé de son fardeau, il se remit à marcher avec la même vivacité et le même contentement qu'auparavant. Nous arrivâmes ainsi au bois des pins, où nous fîmes une petite halte pour ramasser quelques pommes et nous reposer un peu. Nulle part je ne vis de traces du passage du boa, mais en revanche j'aperçus quelques singes, ce qui me montra que nous n'étions pas encore complétement quittes de leur visite.

A notre retour, nous trouvâmes Ernest travaillant à faire de petits balais au moyen de la paille de riz. Il était entouré d'un nombre considérable de gros rats qu'il venait de tuer.

« Si nous n'avons pas besoin de fourrures, nous avons besoin de chapeaux, et la peau de ces rats nous servira comme l'eût fait celle des castors. »

Nous revînmes ensuite auprès de ma femme, et, chemin faisant, nous rencontrâmes Fritz et Jack, qui me parurent assez mécontents de leur expédition. Ils n'avaient rien vu d'inquiétant, et Jack rapportait une douzaine d'œufs, tandis que Fritz tirait de son carnier de chasse un magnifique coq de bruyère et une belle poule. C'était une jolie chasse; mais, remarquant leur air peu joyeux, je leur demandai si, par hasard, ils avaient commis la faute de tirer sur une poule couveuse.

« Non, mon père, répondit Fritz; je ne l'aurais certainement pas voulu; le seul coupable est le chacal de Jack, qui, pendant que j'abattais le coq, a étranglé la poule sur ses œufs avant que nous ayons pu l'en empêcher. Nous avons pris immédiatement le nid et l'avons enveloppé dans une

sorte de duvet naturel que j'ai enlevé à des arbres que je ne connais pas. »

Je distribuai les œufs à deux de nos poules qui couvaient en ce moment même, puis j'examinai le duvet apporté par Fritz; je reconnus le *buplevris gigantea.* « Voilà un duvet qui peut nous être utile, dis-je alors : on s'en sert pour fabriquer des gants et des bas, on le feutrera très-bien avec le poil des rats musqués.

— Des rats musqués, dit Jack, mais où en trouverons-nous?

MOI. — Ernest en a tué plus de trente pendant notre excursion. »

Les nouveaux venus coururent alors en avant pour aller contempler le butin de leur frère, et, quand je les rejoignis, je trouvai mes enfants se faisant amicalement les honneurs de leur chasse. Mais je rappelai à chacun que nous avions encore de la besogne à faire avant le dîner. Nous nous mîmes donc tous à écorcher les rats. Ils étaient presque aussi gros que des lapins. D'après mes instructions, leur peau fut lavée, puis couverte d'une couche de sel et ensuite étendue au soleil. Quant au cabiai de François, après l'avoir épilé en le suspendant au-dessus du feu, je le partageai en quatre parties; ma femme en prit un gigot pour le souper; la tête fut donnée aux chiens. Mais nous trouvâmes à cette viande un goût si prononcé de vase, que nous ne pûmes la manger, et nous l'abandonnâmes à nos dogues.

Tout en mangeant, mes enfants me questionnèrent sur l'*ondatra* et en général sur les animaux musqués, me demandant quel parti on pouvait tirer de leur parfum et d'où provenait ce même parfum.

« Il est facile, répondis-je, de voir d'où il provient. Les animaux musqués ont une glande ou petite vessie remplie d'une graisse odorante et placée diversement. L'hyène, par exemple, et le blaireau, l'ont dans les parties inférieures du corps; le castor également; le cochon musqué, sur le dos; le

cerf près de l'œil; la civette et le musc la portent en bien plus grande quantité dans une sorte de sac. Quant à l'usage qu'on peut en faire, je ne saurais trop vous répondre à ce sujet. Le parfum du musc, quand il est frais, affecte tellement l'organe de l'odorat de l'homme, qu'il occasionne des saignements de nez. Devenu vieux et sec, il paraît fort bon à beaucoup de personnes, tandis qu'il agit sur d'autres d'une manière désagréable. Chez plusieurs animaux, ce parfum a peut-être pour but d'écarter les ennemis dangereux, tandis que chez d'autres, comme le crocodile, il paraît destiné à attirer la proie.

— Comment, dirent les enfants, est-ce que le crocodile est un animal musqué ?

MOI. — Oui; bien que son odeur soit faible et peu agréable, il doit être classé cependant parmi les animaux à odeur.

FRITZ. — Mais l'animal le plus connu de tous est le musc, puisqu'il a donné son nom au parfum qu'il répand. Comment peut-on s'y prendre pour le recueillir?

MOI. — Le plus souvent on est obligé de tuer l'animal. Quelquefois cependant, comme pour la civette, on y parvient en l'apprivoisant et la conservant dans des cages. »

Quand nous eûmes fini de dîner, Ernest, qui était bien un peu gourmand, se mit à dire : « J'ai toujours dans la bouche ce maudit goût de cabiai, il nous faudrait quelque bon dessert pour le chasser.

— Du dessert? crièrent en même temps Jack et François, mais nous en avons ! »

Et ils allèrent fouiller dans leur gibecière. François en rapporta quelques pommes de pin et des noix de coco. Jack vint à son tour mettre en face de son frère une sorte de pommes à écailles, d'un vert clair et dont l'odeur rappelait celle de la cannelle.

« Voyons ce nouveau fruit, dis-je en m'emparant de l'échantillon; serait-ce un ananas? Jack, en as-tu déjà mangé?

— Non, papa, répondit-il, Fritz n'a pas voulu. Il a craint que ce ne fût le fruit du mancenillier ou de quelque autre espèce vénéneuse.

— Fritz a très-bien fait, et je ne saurais trop louer sa prudence. Toutefois, mes enfants, il est facile de reconnaître que ce n'est point là une pomme de mancenillier. Le fruit de cet arbre dangereux a, en effet, la peau unie et un noyau au milieu. Ici, au contraire, la peau est rugueuse, et, ajoutai-je, en partageant la pomme que je tenais à la main par la moitié, vous voyez qu'à l'intérieur se trouvent des pepins. »

Pendant ma démonstration, maître Knips s'était approché de la table sans que j'y fisse attention, et l'adroite bête me saisit une des moitiés du fruit que je tenais à la main, et se mit immédiatement à le mordre à pleines dents, en paraissant y trouver un plaisir très-vif. Ce fut le signal général. Tous mes enfants se précipitèrent sur les pommes de Jack; c'est à peine si je pus en sauver deux pour ma femme et moi

Chacun déclara que c'était un fruit d'un excellent goût, et, comme on me demandait mon avis sur ce que ce pourrait bien être, je répondis que je croyais que nous avions là la pomme cannelle, production des Antilles. « Sur quel arbre, dis-je en me retournant vers Jack, l'as-tu donc trouvée? » Mais le pauvre enfant était fort peu à ce que je disais; il bâillait à se détendre les mâchoires. Je me rappelai alors que nous avions tous bien employé la journée et que nous méritions de prendre du repos. Couchés sur les balles de coton que ma femme avait disposées commodément, nous goûtâmes tous, jusqu'au lever du soleil, un sommeil paisible.

Le lendemain matin, après avoir eu quelque peine à nous arracher à la mollesse de notre couche, nous reprîmes notre marche vers la plantation de cannes à sucre. Nous avions laissé dans le voisinage une hutte construite avec des branchages; c'était un commencement d'établissement que

nous avions fait là, notre projet étant d'agrandir nos constructions et de bâtir une nouvelle ferme. Ne comptant nous y arrêter que quelques heures pour dîner, je fis tendre une toile au-dessus de notre cabane, pour nous préserver, pendant le repas, de la chaleur du soleil ; et, tandis que ma femme et Ernest restaient à s'occuper de la cuisine, j'allai avec mes autres enfants dans le champ de cannes à sucre y chercher les traces du boa. Nous ne découvrîmes heureusement aucune trace de cet horrible ennemi, et nous passâmes le temps à sucer quelques cannes fraîchement cueillies. C'était un régal dont nous avions été privés depuis plusieurs semaines et qui nous parut, pour cette raison, d'autant plus agréable. Pendant ce temps, les chiens, qui couraient dans la plantation, firent lever une troupe d'animaux dont nous entendîmes distinctement la marche ; nous sortîmes précipitamment du champ pour juger à quel gibier nous avions affaire, moi d'un côté, mes enfants d'un autre.

A peine arrivé sur la lisière, je vis déboucher une troupe de cochons de moyenne grandeur, qui fuyaient rapidement devant nos chiens. A leur couleur grise, et surtout à l'ensemble étonnant qui présidait dans leurs mouvements, je reconnus une espèce sauvage, et aussitôt je fis feu de mes deux coups de fusil. Chaque coup porta, et deux victimes tombèrent. Mais le bruit de l'explosion et cette double mort n'occasionnèrent aucun trouble dans l'ordre de marche du troupeau. Les cochons continuèrent à s'avancer à la file les uns des autres, sans jamais se dépasser mutuellement, avec une régularité de mouvements qui eût pu servir de modèle à un bataillon de soldats.

En ce moment, une décharge générale de la part de mes enfants vint jeter à bas quelques nouveaux fuyards, mais la troupe continua sa marche dans le même ordre, chacun se poussant pour remplir la place des tués, de manière que la colonne fut formée comme auparavant. Ces diverses cir-

constances me firent présumer que j'avais là une bande de cochons musqués ou cochons de Siam. Je savais que leur chair était bonne à manger, pourvu que le chasseur eût la précaution d'enlever immédiatement après la mort de l'animal la petite glande odorante qu'il porte à la partie inférieure du corps, afin que le liquide qu'elle contient ne se répande pas dans la chair. Je fis immédiatement cette opération. Fritz et Jack coururent chercher notre butin, qui s'était accru de trois ou quatre traînards surpris et abattus par les chiens.

J'en étais là de mon travail quand j'entendis deux nouveaux coups de fusil qui n'avaient dû être tirés que par Ernest ou par ma femme. Je dépêchai Jack vers la hutte pour les prévenir de ce qu'il fallait faire et pour ramener la charrette, dont nous avions besoin pour transporter le butin; et, en attendant, nous le réunîmes tout en un bloc, nous le couvrîmes de cannes à sucre, et nous nous assîmes triomphalement dessus. Nous avions abattu en tout huit cochons.

Bientôt notre chariot revint, portant Ernest noblement étendu comme un pacha. Les deux coups de fusil que nous avions entendus venaient bien de lui. Il avait vu passer la colonne tout entière, avait tué deux cochons, tandis que Turc en avait tué un troisième; il avait remarqué de plus que le troupeau tout entier s'était réfugié derrière la palissade de bambous. « Ils pouvaient être une quarantaine, nous dit-il, mais les rangs étaient tellement pressés, que je n'ai pu les compter que très-approximativement. »

Je voulais faire charger tout de suite le gibier sur la charrette; Fritz nous conseilla d'abord de le dépouiller et de le vider; cela devait alléger d'autant le poids. Cette opération étant nécessaire, en effet, il valait mieux qu'elle fût faite sur place, et chacun de nous se mit à la besogne. L'heure du dîner nous pressait, d'ailleurs, et, comme l'appétit commençait à se faire sentir, je conseillai à mes jeunes ou-

vriers de tromper un peu leur faim en suçant des bouts de cannes à sucre. Tout en travaillant nous causions de notre trouvaille.

Fritz pensait que nous avions là une espèce semblable à celle des cochons de Taïti, hauts tout au plus de trois pieds, et il trouvait alors fort naturel que l'équipage du capitaine Cook n'eût pas mis plus de temps à préparer tous ceux qui lui avaient été donnés. Moi, je penchais plutôt pour des cochons chinois ou siamois, et ces conjectures étaient basées sur la grosseur de leur ventre, qui traînait presque à terre. D'ailleurs, cette espèce n'est pas beaucoup plus grosse que les *peccaris* de Taïti, et se trouve aussi dans quelques contrées de l'Amérique, notamment dans les Antilles et à la Guyane.

Malgré l'activité générale, l'opération prit encore du temps, en sorte que nous laissâmes passer l'heure du dîner; mes enfants, au lieu de se plaindre, ne firent que redoubler d'ardeur, et ne perdirent rien de leur gaieté. Quand tout fut terminé, nous jetâmes les entrailles aux chiens, qui se gardèrent bien d'en faire fi, et nous chargeâmes notre viande sur la charrette; mes enfants s'ornèrent de feuillages et de branches vertes, en prirent même quelques-unes en guise de panaches, puis Jack et François montèrent sur les bœufs, Ernest et Fritz dans la charrette, et moi, accompagné des chiens, je servis d'escorte.

En arrivant nous fûmes salués par ma femme, qui nous attendait depuis longtemps. « Comme vous êtes en retard! nous dit-elle; le jour est trop avancé pour que nous puissions continuer notre route aujourd'hui. Aussi ai-je tout préparé pour que vous puissiez dormir à votre aise. Mais allons au plus pressé. Le dîner attend depuis longtemps. »

Pour toute réponse je montrai notre gibier à ma femme et lui remis une poignée de cannes à sucre que nous avions cueillies à son intention. « Allons, nous dit-elle, c'est bien aimable à vous de ne pas m'avoir oubliée. Mais quelle

idée avez-vous eue d'abattre à la fois tant de gibier? Ordinairement vous êtes moins prodigues de votre poudre et vous ménagez mieux les dons que la Providence nous envoie. »

Je me hâtai de lui expliquer comment le hasard était pour beaucoup dans cet abatis général; chacun de nous avait tiré presque en même temps sans s'inquiéter des autres, et presque tous les coups avaient porté. De plus, les chiens s'étaient mis de la partie, en sorte que nous nous étions trouvés sans grand'peine maîtres d'une bonne provision de porcs. « Mais ce n'est pas un mal, ajoutai-je; qui sait quand nous pourrons rencontrer une occasion semblable? Le cochon se conserve fort bien, et, du reste, je ne serais pas fâché qu'un exemple aussi rigoureux écartât de nos plantations ces hôtes incommodes qui peuvent y faire beaucoup de dégâts. »

Fritz, sur ces entrefaites, nous proposa de nous faire goûter un rôti de sa façon, ou plutôt, dit-il, de la façon des indigènes de Taïti. J'acceptai sa proposition, mais pour le lendemain seulement, car nous avions trop de besogne ce jour-là pour nous occuper de cuisine.

En conséquence, après ce bon dîner que nous mangeâmes promptement, nous nous mîmes tous à l'ouvrage. Je voulais faire construire une sorte de cabane comme à Felsheim pour fumer nos jambons; auparavant, il fallait préparer et saler la viande sans compter les trois cochons tués par Ernest et Turc, que nous devions vider et écorcher. Notre halte pouvait donc se prolonger pendant deux ou trois jours encore.

Voici comment je distribuai la tâche : Fritz, aidé de Jack et de François, s'occupait du fumoir; les deux plus jeunes, servant en quelque sorte de gâcheurs à mon aîné, lui préparaient les matériaux. Ernest et moi, après avoir vidé les deux cochons qui restaient, nous nous mîmes à retirer les jambons et la graisse qui se trouve dans ces animaux entre-

mêlée avec la chair, ce qui la rend plus agréable et plus facile à préparer. Puis, après un lavage préliminaire, nous les suspendîmes dans des outres ouvertes par le haut et de temps en temps nous les arrosâmes avec de l'eau salée. Le lendemain soir la hutte fut finie.

La matinée avait été employée à préparer le rôti otaïtien de Fritz. Chargé de la direction de la cuisine, il fit creuser par ses frères un trou cylindrique assez profond, dans lequel on entretint un feu de branchages et de menu bois, de manière à faire rougir des pierres calcaires. Tout en surveillant ce four improvisé, notre nouveau chef s'occupa du soin de garnir son cochon de pommes de terre, le couvrit d'une couche de sel (perfectionnement de la méthode des sauvages, qui ne pensent point à assaisonner leur viande), enfin l'enveloppa, à défaut de feuilles de bananiers, dans des feuilles ordinaires, des herbes et des écorces d'arbre.

Ma femme semblait avoir peu de goût pour ces procédés singuliers, mais elle n'en eut pas moins beaucoup d'obligeance à aider Fritz dans la disposition du corps de l'animal, de manière qu'il tînt le moins de place possible. Mais, quand elle vit enterrer le rôti sous une couche de pierres brûlantes, de charbons et de cendres, elle ne put s'empêcher de s'écrier d'un air réellement comique :

« Et vous croyez que je mangerai d'une pareille cuisine! Elle convient peut-être à des estomacs de sauvages; mais des Suisses qui, Dieu merci, connaissent les fours et les tournebroches, peuvent-ils se résoudre à préparer leur viande par des procédés aussi grossiers? »

Ernest faisait chorus avec sa mère, et je ne pouvais m'empêcher de rire en voyant l'appréhension de notre petit gourmand.

Fritz demandait qu'on ne le jugeât pas avant que le rôti fût cuit. Plusieurs navigateurs européens, disait-il, habitués, eux aussi, à la cuisine des nations civilisées,

avaient fait l'éloge de ce mets. Il devait donc ne pas être aussi mauvais qu'on voulait bien le dire.

« Nous le saurons bientôt, repris-je; en attendant, j'ai besoin d'un aide pour suspendre ces quarante jambons devant le feu. Ah! s'ils étaient aussi gros que les jambons de Westphalie, nous aurions là une provision de bonne viande pour près de deux ans. Toutefois contentons-nous de ce que la Providence nous envoie. »

Nous préparâmes immédiatement la hutte fermée avec soin, et nous allumâmes un grand feu avec des branches et des herbes encore fraîches. La fumée était abondante. Tout alla bien dans cette opération; nous retournâmes au rôti de Fritz. Après trois ou quatre heures de cuisson, on le retira du four, et aussitôt il répandit une odeur aromatique délicieuse qui ne pouvait évidemment venir ni de la viande elle-même, ni des pommes de terre qui la garnissaient. J'attribuai ce parfum aux feuilles et aux écorces dont Fritz s'était servi pour entourer son rôti, et je fis jeter tout de suite quelques branches des mêmes arbres dans le feu devant lequel pendaient nos jambons, pour tâcher de leur donner une odeur analogue.

L'essai de cuisine otaïtienne réunit tous les suffrages, même ceux d'Ernest et de ma femme, qui avouèrent qu'ils ne s'attendaient certainement pas à un mets aussi délicat. Fritz était fier de son triomphe; mais Ernest, pour plaisanter, lui fit observer que le hasard y avait la plus grande part; car, selon lui, la bonté du mets dépendait beaucoup plus du parfum dont l'avaient imprégné les feuilles que de la préparation en elle-même. Cependant, comme après tout, effet du procédé de Fritz ou du hasard, il n'en était pas moins excellent, il me proposa de l'arroser d'une bouteille de vin de palmier. J'acceptai, et nous mîmes de côté pour le souper le chou palmiste provenant de l'arbre dont nous avions tiré le jus.

Pendant tout le dîner, je pensai à cette odeur des feuilles que Fritz avait employées, et, aussitôt que nous eûmes fini,

je me livrai à un examen attentif de l'arbre. Faisant appel à tous mes souvenirs, je me rappelai qu'à Madagascar il existait un arbre nommé par les naturalistes *ravensara aromatica*. Le tronc est gros, le feuillage épais, et on retire de son écorce une huile dont les naturels se servent pour relever et assaisonner leurs viandes. Son odeur a quelque chose du clou de girofle et de la cannelle.

Pendant deux jours encore nous fûmes retenus près de notre fumoir par la préparation des jambons. Il fallut surtout entretenir continuellement un feu modéré, et, pendant que ma femme, sous la garde d'un de mes fils, se chargeait de ce soin, nous faisions quelques excursions dans les environs, revenant toujours à l'heure des repas. La principale de nos occupations pendant ce temps fut le tracé d'une route au milieu même de nos bambous. C'était un peu pénible, mais les avantages que nous en devions retirer nous firent passer par-dessus de petites considérations de peines et de fatigues. Elle devait être assez large pour que la charrette pût s'y engager.

Nous trouvâmes, en exécutant ce travail, des bambous d'une hauteur de cinquante à soixante pieds. Cette découverte était précieuse.

« Voilà, dis-je à mes enfants, de quoi nous faire des tonneaux, des cuves et des canaux.

— Comment cela? comment cela? s'écrièrent-ils tous à la fois.

MOI. — Remarquez que le long de la tige vous avez des nœufs entourés d'une ceinture d'épines ; ces épines peuvent nous servir de clous, et il faut les mettre de côté. Maintenant, si vous sciez le roseau au nœud même, le conduit intérieur est fermé : en sorte qu'en sciant des deux côtés au delà du nœud, vous avez un tonneau ; si vous le sciez d'un côté au-dessous du nœud, vous avez une cuve ; si enfin vous opérez une section en deçà des deux côtés, vous avez un canal ou tuyau. »

Nous continuâmes notre travail, et je fis remarquer aux enfants qu'à chacun des nœuds se trouvait une substance cristallisée qui pouvait servir de sucre. Ils la recueillirent pour la porter à leur mère. A mesure que nous avancions, je trouvai sur le sol une grande quantité de jeunes pousses qui passaient inaperçues d'abord. C'étaient des germes semblables aux cornichons, et ayant à l'intérieur une touffe de feuilles tendres comme celle du chou palmiste. Ils étaient d'un jaune vert, et avaient un pouce d'épaisseur; quelques-uns, plus élevés, ressemblaient à de petites asperges. Nous en emportâmes beaucoup, dans l'espoir que ce serait un assaisonnement agréable.

A notre retour, ma femme nous reçut d'autant mieux que nous arrivions chargés de richesses dont l'utilité était évidente pour elle. Elle fit immédiatement confire dans du vinaigre nos jeunes pousses de bambous, en les entourant de palmier et de feuilles du *ravensara ;* plus tard elle substitua au vinaigre ordinaire du vinaigre de coco. Je savais ce mode de préparation employé en Chine.

Le lendemain nous fîmes une excursion en revenant vers Prospect-Hill, et je vis avec désappointement tous les ravages qu'en quelques jours avaient commis les singes. Tout notre bétail était dispersé. Les chèvres et les moutons s'enfuyaient au loin. Les poules, devenues sauvages, ne répondaient plus à notre appel. Je compris que nous ne serions tranquilles possesseurs de nos demeures qu'après avoir détruit ou éloigné à jamais cette engeance maudite. Toutefois je ne pouvais m'occuper immédiatement de ma vengeance, il fallait l'ajourner après l'accomplissement de travaux plus pressés.

Le fumage de nos jambons était terminé. Nous avions aussi fini la route à travers les bambous. Cela nous avait pris quelques jours. Mais rien ne nous retenait plus au même endroit. Je résolus donc de continuer notre expédition. Je fis prendre quelques-uns de nos jambons pour augmenter

nos provisions. Le reste fut conservé dans la cabane où nous les avions fumés. Mais, pour les défendre contre les tentatives des chacals, des renards ou des oiseaux de proie, nous passâmes encore un jour à élever des barricades de sable, de terre et d'épines qui défendaient l'entrée de la hutte. Enfin, le lendemain matin, au moment du lever du soleil, voyant que nous n'avions plus rien qui pût nous retenir, je donnai le signal du départ, et la petite caravane reprit sa marche vers le but du voyage par la nouvelle route que nous venions de construire.

CHAPITRE XXIX

Projets de fortifications. — Une excursion dans la savane. — Aspect désolé du pays. — Les prétendus cavaliers arabes. — Les autruches. — L'aigle de Fritz se distingue. — Le nid d'autruches. — Combat contre deux ours. — Peur d'Ernest. — Le vautour et le condor. — Nous découvrons du talc et du mica. — Dépouillement des ours. — Nous en fumons la viande. — Le poivre.

Nous arrivâmes après deux heures de marche environ, et sans aucun incident digne d'être remarqué, au but de notre voyage. C'était à l'extrémité de notre palissade de bambous; je fis faire halte sur la lisière d'un petit bois, au pied d'un rocher. Cette position était fort agréable : adossée à la paroi du rocher, nous pouvions dresser notre tente sur une plate-forme protégée de tous les côtés. C'était comme une fortification naturelle. Derrière nous un rempart de granit, des deux côtés le bois; enfin, sous nos yeux, à une portée de fusil environ, nous dominions le passage étroit qui donnait entrée dans nos domaines. Fritz fut frappé des avantages de cette situation, et me dit que nous pourrions l'utiliser en y faisant un poste d'observation. « Nous

devrions aussi, ajouta-t-il, y construire une tour, où notre artillerie défendrait avec avantage toute agression hostile faite par le défilé.

— Oui, dit Ernest; en attendant, il faudrait savoir dans quelle contrée nous sommes, pour connaître les ennemis que nous pourrions avoir à combattre et disposer nos fortifications d'après leur mode stratégique d'attaque.

— Mon opinion, repris-je, est que nous nous trouvons dans les environs de la Nouvelle-Guinée. L'étude des cartes marines du capitaine, le souvenir des dernières manœuvres et des dernières observations faites à bord du navire me donnent lieu de croire que cette opinion est fondée. Ainsi, si nous avons quelques relations avec les hommes, ce serait sans doute avec les habitants de Port-Jackson et de Sydney-Cook.

— Ne pourrions-nous pas toujours, sauf meilleur informé, demanda Fritz, établir ici une cabane d'été, comme en construisent les habitants du Kamtchatka? On l'élève sur quatre piquets; un tronc d'arbre sert d'échelle, et, de cette position, on peut défendre le bétail qui se trouve en bas, sans courir soi-même de grands dangers.

— C'est une bonne idée; seulement, avant de la mettre à exécution, battons un instant le pays autour de nous pour nous assurer que notre travail ne sera pas interrompu. »

Le résultat de notre battue n'aboutit qu'à faire fuir quelques chats-tigres qui se dispersèrent à notre approche. La chaleur était du reste excessive, en sorte que la marche nous fatiguait beaucoup. Nous revînmes à notre plate-forme, et, après le repas et quelques heures données au repos, au moment où la chaleur devenait moins forte nous travaillâmes tous avec ardeur à arranger notre cabane d'après tes idées de Fritz. Ce travail se fit presque tout entier à la fraîcheur, et nous ne le terminâmes qu'après le lever de la lune, tout en parlant de notre excursion du lendemain dans la savane.

Au lever du soleil, nous nous préparâmes tous à cette expédition. Je laissai ma femme et François sous la protection de notre fidèle Bill, et j'emmenai avec moi les trois aînés avec le chacal et tous les autres chiens. Comme nous allions nous avancer dans un pays inexploré jusqu'alors, je tenais à réunir toutes nos forces, qu'on me pardonne cette expression, pour lutter, en cas de nécessité, contre des dangers inconnus.

Nous déjeunâmes copieusement avant de partir; et nous nous mîmes ensuite en route. En passant par le défilé, nous vîmes notre barricade de bambous brisée et renversée. Les épines et les branches d'arbres que nous avions accumulées en cet endroit étaient dispersées de tous les côtés. Ces dégâts avaient été occasionnés par les ouragans et les inondations, à l'époque des pluies. En effet, la rivière avait débordé, et nos palissades, trop faibles pour résister à la puissance du torrent, avaient été entraînées avec lui. Nous reconnûmes encore que c'était par cette ouverture que le boa avait fait son invasion après le renversement des barrières; les cochons musqués avaient aussi laissé les traces de leur passage. Il fallait donc, non-seulement rétablir, mais encore consolider davantage nos constructions. Toutefois nous remîmes ce travail au moment de notre retour, et nous continuâmes à avancer.

Un tronc d'arbre nous servit de pont pour passer la rivière, et, quand nous fûmes de l'autre côté, nous nous arrêtâmes quelques instants pour embrasser de nos regards le panorama qui se développait devant nous. D'un côté, nous avions des collines boisées couvertes de palmiers et de cocotiers, de l'autre une longue ligne de rochers qui allait en s'écartant; en face, un petit monticule qui semblait assez éloigné et que je fixai comme but de notre voyage. A quelques pas de nous, sur la gauche, Jack me fit remarquer le marais dans les roseaux duquel nous avions pris notre premier buffle.

Après ce coup d'œil jeté sur ce vaste horizon, nous nous mîmes en marche en nous éloignant de la rivière. A mesure que nous avancions le terrain semblait plus aride ; la verdure était remplacée par un sol poudreux et sec, où apparaissaient seulement quelques touffes isolées de géraniums et quelques cactus. Le sol, gercé par la chaleur, présentait de nombreuses fissures, et les rayons du soleil, reflétés par la terre, rendaient notre marche plus pénible. Heureusement nous avions eu soin de remplir nos gourdes à la rivière, et elles nous étaient d'un grand service. Je fus surpris qu'une demi-heure eût suffi pour que le paysage se transformât si complétement. Jack me demanda alors si nous n'étions pas venus jusque-là déjà et comment il pouvait se faire que la nature fût aussi changée.

« D'abord, lui répondis-je, nous nous sommes avancés aujourd'hui à plus de deux milles au delà de l'espace que nous avons parcouru autrefois. Quand nous avons fait ensemble notre excursion, nous n'avons pas quitté les bords de la rivière. Du reste, cette terre n'est pas moins fertile que celles qui sont sur l'autre rive, mais le manque d'eau empêche la fécondation. A l'époque des pluies, elle se couvre momentanément d'une riche végétation qui dure quelques jours peut-être encore, mais que la sécheresse ne tarde pas à faire disparaître. »

Il nous fallut deux heures pour atteindre le pied de la petite colline. Quand nous y arrivâmes, accablés par la chaleur et la marche, nous nous étendîmes à l'ombre du rocher et nous restâmes près d'une heure occupés à considérer le paysage, tout en suçant, pour nous rafraîchir, quelques morceaux de cannes à sucre dont nous nous étions chargés. Nous avions un vaste horizon devant nous. Une chaîne de petites montagnes le bordait à une distance que je supposai être de quarante à cinquante milles. Leurs sommets étaient couronnés de vapeurs bleues, et, bien que l'éloignement ne nous permît pas de distinguer leur nature,

on pouvait conjecturer qu'elles étaient couvertes d'arbres et de végétation. La rivière, en effet, à en juger par la ligne de roseaux qui nous masquait son cours, devait y prendre sa source et les fertiliser. Le chacal et les chiens nous avaient quittés, allant sans doute en quête de quelque butin, mais nous étions encore trop fatigués pour les suivre dans leurs recherches. D'ailleurs, maintenant que la soif était apaisée, la faim commençait à se faire sentir, et les enfants ne furent pas fâchés d'avoir les restes de notre rôti de cochon.

Quand nous fûmes rassasiés, Fritz se leva, et, s'avançant un peu sur la saillie du rocher, se mit à observer les environs avec ma lunette.

« Que vois-je? s'écria-t-il tout d'un coup. Voilà un cavalier qui galope dans la plaine. Ils sont deux maintenant, puis trois. Ce doit être des Arabes.

— Des Arabes! répondit Ernest; dis au moins des Bédouins.

— Oh! oh! voilà, repris-je, une mauvaise querelle de mots. Si c'étaient des Bédouins, ce seraient aussi des Arabes, car, tu dois le savoir, on donne le nom de Bédouins aux tribus arabes nomades. »

Pendant ce temps, Fritz avait continué son examen. « Je vois aussi, nous dit-il, des troupeaux nombreux, et, à côté, de grandes masses qui semblent des meules de foin mobiles, puis des chariots qui vont à la rivière tout chargés et qui en reviennent.

— En vérité, dit Jack, tu vois bien des merveilles. Fritz, passe-moi la lunette à mon tour. C'est vrai, continua-t-il après avoir regardé. Ce sont des Arabes, je vois leurs lances et les petits drapeaux qui y sont attachés.

Je pris alors la lunette, et, après quelques instants d'observation : « Je comprends ce qui cause votre erreur; les troupeaux que tu as vus paître, Fritz, sont des zèbres, ou des buffles, ou des antilopes. Quant à tes meules de foin, cela

pourrait bien être des éléphants ou des rhinocéros. Et pour les cavaliers, ma foi, ce sont... devinez.

— Des girafes! dit Jack.

— Pas tout à fait, repris-je, mais des autruches, je crois. Nous allons leur faire la chasse et essayer d'en prendre une vivante, ou au moins de nous emparer de quelques-unes de ses plus belles plumes. »

Fritz et Jack coururent alors rappeler le chacal et les chiens, pendant que je cherchais, de mon côté, quelque taillis qui pût dissimuler notre présence et nous permettre d'observer notre gibier. Ernest me suivait, mais son attention était tout entière dirigée vers les autruches, qu'il ne quittait pas des yeux. Tout en explorant ainsi le pays, je trouvai, croissant près des rochers, quelques arbustes minces et assez élevés, qui avaient, au lieu de feuilles, une quantité nombreuse de pousses épineuses. Je reconnus l'euphorbe à gomme vénéneuse, employée souvent comme médicament. Je ne parlai à personne de cette découverte, comptant l'exploiter seul, en raison de ses dangereuses propriétés, et je vis avec plaisir qu'Ernest, tout occupé des autruches, n'avait pas remarqué les incisions faites par moi à ces arbres pour en extraire plus tard la gomme.

Bientôt mes deux autres enfants me ramenèrent nos animaux échappés, qui étaient allés sans doute prendre un bain je ne sais où; mais c'était visible à leur poil tout humide. Étant tous réunis, nous discutâmes notre plan de campagne. Les autruches s'avançaient vers nous en courant les unes après les autres, et ne manifestant aucune défiance. Il y avait quatre femelles et un seul mâle facile à reconnaître aux belles plumes blanches de ses ailes. C'est contre ce mâle que je comptais diriger nos attaques simultanées, et je le recommandai spécialement à mes chasseurs.

Nous avançâmes doucement jusqu'à deux cents pieds environ des autruches, et, là, je recommandai à mes enfants de ne plus faire aucun mouvement, de ne prononcer au-

cune parole, afin que ces oiseaux pussent nous prendre pour des pierres comme celles qui nous entouraient. Mais ces recommandations, fort bonnes pour mes fils, devinrent inutiles, car les chiens, malgré nos efforts pour les faire tenir silencieux et tranquilles, n'eurent pas plutôt vu le mâle autruche s'avancer de quelques pas encore vers nous, qu'ils se mirent à aboyer avec force, et, rompant leurs liens, se précipitèrent sur lui.

A cette attaque intempestive, toutes les autruches prirent la fuite avec une rapidité incroyable. C'est à peine si elles touchaient la terre. Leurs ailes déployées, on eût dit un navire emporté par le vent, et les plumes de leur queue semblaient un panache ondoyant qui ajoutait encore à la grâce de leur démarche. Cependant elles s'éloignaient avec une telle vitesse, que nous allions cesser de les voir, quand Fritz ôta rapidement le capuchon à son aigle, qui prit aussitôt son vol dans les airs.

Après avoir été un instant ébloui par l'éclat subit de la lumière, il ne tarda pas à voler à tire-d'aile dans la direction des fugitifs, et, planant aussitôt au-dessus du mâle, il fondit sur lui avec la rapidité de l'éclair. Nous courûmes précipitamment vers le champ de bataille, mais nous arrivâmes trop tard : l'aigle avait enfoncé si profondément son bec dans le cou de la victime, qu'il l'avait presque entièrement séparé de la tête. La pauvre bête se roulait dans la poussière, et les chiens s'étaient jetés sur elle. Désespérant de pouvoir lui conserver la vie, je me hâtai de l'achever pour ne pas prolonger ses souffrances.

Nous prîmes ensuite les plus belles plumes de la queue et des ailes, que nous attachâmes pompeusement à nos chapeaux; et c'était réellement une chose risible que ces magnifiques panaches au-dessus de si misérables coiffures. Nous semblions aussi fiers qu'un roi indien de ces colifichets propres tout au plus à donner de la vanité, et je ne pus m'empêcher de songer combien l'homme était petit et futile

de se faire un ornement de ce que la nature a placé à la queue d'un oiseau.

Nous nous remîmes en route. Jack et Ernest couraient devant, guidés par le chacal. Tout d'un coup ils s'arrêtèrent et nous appelèrent en agitant leurs chapeaux. Quand nous fûmes à la portée de la voix : « Un nid d'autruches ! un nid d'autruches ! s'écriaient-ils. Venez vite ! »

C'était, en effet, un nid d'autruches creusé dans le sable, et qui pouvait bien contenir une trentaine d'œufs gros comme la tête d'un enfant. Il était défendu à l'extérieur par un rebord assez prononcé, et les œufs étaient soigneusement déposés de manière à conserver leur chaleur. Le chacal en avait déjà brisé un ; le poussin était formé, et, en sortant de la coquille, il essaya de faire quelques pas, mais il tomba bientôt et mourut.

« C'est une excellente découverte, dit Jack : cela nous dispensera de prendre une autruche vivante. Nous allons emporter tous ces œufs, et nous aurons bientôt un poulailler complet d'autruches.

— C'est fort bien, repris-je, mais chacun de ces œufs peut peser trois livres. Comment pourrons-nous les emporter sans les casser ? De plus, il faut qu'ils soient couvés la nuit. Allons, il vaut mieux les laisser où ils sont, et nous reviendrons demain les chercher.

— Oh ! laissez-nous au moins en emporter un ou deux comme échantillon.

— Je le veux bien ; mais faites en sorte de ne pas déranger les autres : car, si l'autruche s'aperçoit que vous avez touché à son nid, elle brisera elle-même tous ses œufs. »

Dès que je l'eus permis, chacun se chargea de deux œufs ; mais je vis bientôt leur embarras : ils ne savaient comment les porter. Je leur conseillai alors de les nouer dans leurs mouchoirs et de les tenir à la main ; mais, ce procédé paraissant trop fatigant à maître Ernest, il se rappela que les laitières en Hollande portent leurs cruches de lait

en les équilibrant aux deux extrémités d'une perche placée sur l'épaule; et, se servant de son fusil comme de levier, il parvint ainsi à marcher sans aucune fatigue. Ses frères s'empressèrent de l'imiter,et je les engageai alors à remplacer le fusil par de fortes branches de bruyères, ce dont ils se trouvèrent bien.

Nous nous éloignâmes alors de la colline pour nous diriger du côté de la rivière; en route nous trouvâmes une source d'eau fraîche et limpide qui donnait naissance à un petit ruisseau. C'était là, sans doute, qu'avaient été se désaltérer le chacal et les chiens. On voyait aussi sur les bords des traces du passage des antilopes, des buffles, que nous avions aperçus en même temps que les autruches. Il y avait bien également la marque un peu effacée d'un autre pied, mais nous ne pûmes décider si ce vestige appartenait à un singe ou à un homme. D'ailleurs, nous ne découvrîmes dans tout ce que nous avions déjà exploré rien qui rappelât le passage du boa. Nous trouvâmes en cet endroit quelques petites tortues de terre.

Après une demi-heure de repos, je donnai le signal du départ. Une pente assez courte nous cachait la vue de la rivière, nous la gravîmes assez lestement, et, arrivés au sommet, nous vîmes avec étonnement la végétation la plus luxuriante succéder presque sans transition à la sécheresse et à l'aridité des plaines que nous abandonnions. Nous avions sous les yeux une vallée remplie de bosquets de verdure qui s'étendait le long de la chaîne de rochers, frontière de nos propriétés. Le ruisseau dont nous venions de trouver la source serpentait au milieu de la vallée, répandant une fraîcheur qui nous semblait d'autant plus agréable que les parages que nous avions parcourus le matin étaient plus arides.

Devant nous des troupeaux de buffles et d'antilopes paissaient tranquillement; mais, au lieu de nous attendre ou de nous attaquer comme nous le craignions d'après les souvenirs de notre première chasse, ils étaient paisibles; la seule ap-

proche de nos chiens suffit pour les faire fuir. D'une voix unanime nous baptisâmes ce délicieux vallon du nom de l'*Oasis de la savane.*

Nous marchions dans la direction de la grotte où Jack avait pris le chacal et qui en avait conservé le nom. Elle était assez vaste pour nous donner un abri à tous, et je comptais y faire une dernière halte avant de regagner notre point de départ.

Fritz et Jack me demandèrent de les aider à couper deux perches et un bâton. Leurs tiges de bruyère étaient un peu faibles pour le poids des œufs d'autruche, et ils craignaient à chaque instant de les voir se casser. Ernest marchait devant, sans doute, pensais-je en moi-même, pour se reposer plus tôt et plus longtemps. Mais tout à coup nous l'entendîmes pousser un cri perçant auquel se mêlèrent les aboiements répétés de nos chiens, et nous vîmes le pauvre garçon revenir à toutes jambes vers nous. Il était très-pâle et avait perdu son chapeau : « Un ours! nous cria-t-il, un ours! Il me suit! il me suit! »

En même temps un grognement prolongé m'annonça que la peur d'Ernest n'était pas sans cause. J'armai tout de suite mon fusil, Fritz en fit autant, et nous nous avançâmes tous deux au-devant de ce terrible adversaire. Jack resta avec prudence un peu en arrière. Mais à peine avions-nous fait quelques pas, que nous vîmes sortir de la grotte un second ours, qui semblait venir au secours du premier. Je lâchai mon coup de fusil sur l'un d'eux, et Fritz tira presque en même temps sur l'autre. Soit que la présence des chiens nous eût empêchés de bien ajuster, soit que l'imprévu de l'attaque nous eût un peu troublés, ma balle ne fit qu'effleurer la peau de mon ennemi. Quant à Fritz, il avait brisé la mâchoire de l'autre. Les chiens se ruèrent courageusement sur les blessés, et un coup de fusil de maître Jack cassa la patte de celui que j'avais à peine touché. Ces diverses circonstances donnaient un peu d'avantage à nos vail-

lants défenseurs, qui se hâtèrent d'en profiter. Mais, quoique blessés, les ours se défendaient avec une vigueur effrayante. La douleur et la colère leur faisaient pousser à chaque instant des hurlements horribles. Le combat, en se prolongeant, pouvait devenir très-dangereux pour nos chiens et pour nous. « Il faut en finir, » criai-je à Fritz, et je m'avançai en tenant mon pistolet à la main. Fritz marchait avec moi. Quand nous ne fûmes qu'à quelques pas, je tirai presque à bout portant, et ma balle cassa la tête au premier ours, tandis que Fritz, passant rapidement derrière le second, lui enfonçait dans le cœur son couteau de chasse.

En les voyant tomber l'un et l'autre, je poussai une exclamation de joie : « Grâce au ciel, nous voilà délivrés d'un grand danger! Remercions Dieu, mes enfants, de la visible protection qu'il nous a accordée. »

Avant de m'approcher, je m'assurai que les deux ours étaient bien morts, et, pendant ce temps-là, Jack, tout en chantant victoire, se mit à courir après Ernest pour le ramener; mais le pauvre garçon était encore si effrayé, qu'il eut toutes les peines du monde à se décider à venir nous rejoindre.

Quand il fut près de nous, je lui demandai dans quel but il nous avait ainsi devancés et ce qu'il voulait aller faire dans la grotte. Il me répondit que son intention était de se cacher au fond, et d'imiter alors le grognement de l'ours afin d'effrayer Jack. « Dieu, pour me punir, ajouta-t-il, m'a fait trouver réellement les ours que je pensais à imiter. »

Les enfants n'étaient pas d'accord sur l'usage que l'on pourrait retirer de la dépouille des ours.

« Il faut les écorcher, disait Fritz, pour avoir leurs fourrures.

— Bah! que veux-tu faire de ces fourrures? dit Jack : si nous étions au Spitzberg, à la bonne heure, mais ici!

— Mais, reprit Ernest, si elles ne nous servent pas comme vêtements, j'avoue que je les prendrais volontiers pour me

faire un lit. On doit dormir fort bien sur ce matelas d'un nouveau genre. »

Je coupai court à la discussion en faisant remarquer qu'il était trop tard pour rien tenter ce jour-là. « Nous reviendrons demain matin de bonne heure avec la charrette; il faut nous hâter de rentrer. Nous sommes tous fatigués de la marche et de ce dernier combat; nous avons donc besoin de repos; de plus, les chiens ont reçu quelques blessures pour lesquelles les soins de notre chère ménagère ne seront pas inutiles. »

Ce projet de départ fut approuvé à l'unanimité : mes enfants se souciaient peu de passer la nuit dans un endroit où ils avaient à craindre le voisinage de nouveaux habitants semblables à ceux qu'ils venaient d'y trouver. Je leur conseillai aussi de laisser leurs œufs, qui embarrassaient beaucoup leur marche, et de les ensevelir sous le sable chaud, où nous les retrouverions le lendemain. Cela fait, nous traînâmes jusque dans l'intérieur de la grotte les corps des deux ours, et nous les recouvrîmes de branches d'arbre et de fagots épineux, afin de défendre notre butin contre les attaques des chacals ou autres animaux de proie. Débarrassés de ces fardeaux, les enfants marchèrent plus gaiement et plus vite vers l'endroit où ils étaient sûrs de trouver, avec les caresses de leur mère, un bon repas et un bon lit.

Le jour allait finir quand nous arrivâmes au but de notre marche. François et sa mère nous attendaient pour le souper, et nous fûmes reçus avec la plus vive allégresse. Nous étions, du reste, tellement fatigués, que toute espèce de travail nous eût semblé très-pénible; c'est avec joie que nous vîmes que tout était préparé et que nous n'avions plus qu'à manger et à dormir. Pendant le repas, nous racontâmes les détails de notre expédition et le vaillant combat que nous avions livré. « Il faudra donc, dis-je en finissant, qu'au point du jour nous nous mettions en route pour la grotte, afin de voir comment tirer parti de cette riche proie. Sans doute, nous

serons obligés de la préparer sur place, et il y a assez de travail pour que tout le monde soit occupé. »

Ma femme avait, elle aussi, employé utilement toute la journée. Au moyen de tiges de bambous elle avait fait un petit canal qui conduisait l'eau des rochers à un réservoir où pouvaient venir s'abreuver nos bêtes de somme et notre menu bétail. En arrivant au pied de ces rochers, elle avait trouvé une sorte de terre glaise blanche et friable dont elle nous montra quelques échantillons. Je crus reconnaître la terre de pipe, et je ne désespérai pas de parvenir à nous en servir pour faire de belle porcelaine. Ensuite elle avait construit un petit four à l'aide de cette terre, et le reste du temps avait été employé à faire transporter par les buffles les pierres, les pieux et les plus gros bambous trouvés par elle : ainsi elle amassait des matériaux qui devaient nous être très-utiles quand nous ferions notre mur de défense.

Je la remerciai vivement de toutes les peines qu'elle avait prises, et je lui promis de chercher à utiliser toutes ses découvertes pour ses travaux de ménage. D'abord, avant d'aller me coucher, je pris une ou deux boulettes de cette terre glaise, et je les mis dans un feu ardent que nous avions allumé. Ma femme pansa nos chiens blessés, et ces vaillantes bêtes vinrent se coucher près du foyer, tandis que, nous confiant dans la vigilance de ces gardiens, nous allions goûter sous notre tente un repos dont nous avions tous besoin.

Au point du jour, je me réveillai; mais j'avoue que je fus obligé de lutter un peu contre la paresse qui m'aurait retenu au lit. Pendant que tout le monde finissait ses préparatifs de départ, j'allai examiner mes deux échantillons de terre glaise. Le feu les avait durcis et presque vitrifiés, mais il me sembla qu'ils étaient un peu diminués de volume. Je pensai cependant que l'on pouvait remédier à cet inconvénient à l'aide d'un bon fourneau. Ensuite, après la prière habituelle, nous déjeunâmes promptement et partîmes pour la caverne où nous avions laissé nos deux ours.

Nous commencions à en approcher, quand Fritz, qui marchait toujours en avant, nous cria tout à coup : « Dépêchez-vous, voilà toute une armée de coqs et de poules d'Inde qui s'est sans doute réunie pour faire honneur au convoi de nos ennemis ; mais il y a devant la caverne un vigilant gardien qui ne laisse personne approcher. »

Ces paroles piquèrent notre curiosité et nous doublâmes immédiatement le pas. Nous vîmes tout autour de la grotte une foule d'oiseaux que leur plumage noir et leur cou nu, d'un rouge clair, faisaient ressembler effectivement à nos coqs d'Inde. A l'entrée, un grand oiseau se tenait debout, défendant l'approche aux autres plus petits et paraissant monter une sorte de faction, comme s'il eût obéi à une consigne. Son bec était fort et recourbé comme celui des oiseaux de proie, ses serres aiguës, son plumage noir et blanc, sa tête était surmontée d'un lambeau de chair analogue pour la couleur à la crête d'un coq, son cou était nu et ridé, excepté au milieu, où un léger duvet blanc semblait lui servir de cravate. Il se promenait à pas lents à l'ouverture de la caverne, où il entrait parfois, mais sans y rester plus d'un instant.

Nous considérions ce spectacle avec étonnement, quand j'entendis au-dessus de nos têtes un fort bruit d'ailes agitées, et une grande ombre vint se projeter sur le sable. Nous levâmes les yeux, et j'avoue que l'aspect d'un énorme oiseau, dont les serres et le bec menaçants semblaient prêts à déchirer une proie, était loin de nous rassurer. Un coup de fusil partit, et nous vîmes ce nouvel ennemi tomber avec rapidité et se fracasser la tête sur le rocher. C'était Fritz, qui, plus actif que nous, l'avait tiré en l'air. A ce coup adroit de notre chasseur, chacun se mit à pousser des exclamations de joie, et les chiens excités se précipitèrent sur le cadavre, dont ils se mirent à lécher le sang. Cette attaque subite, jointe au bruit de la détonation, fit envoler toute la bande emplumée, et il ne restait plus que la sentinelle de la ca-

verne, qui semblait considérer ce spectacle avec de gros yeux indécis. Enfin, quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, elle parut prendre un parti, et, s'élevant lourdement, elle s'envola au loin, en sorte que nous l'eûmes bientôt perdue de vue. A ses pieds nous vîmes un des plus petits oiseaux, qui, sans doute, avait été puni de mort pour sa témérité trop curieuse.

« Ma foi, dis-je à Fritz, ces oiseaux sont réellement de terribles ensevelisseurs ; en vérité, leurs estomacs semblent des tombeaux toujours vides prêts à recevoir de nouveaux cadavres. Un jour plus tard, et nous aurions bien pu être dispensés de tout travail sur les ours. »

En pénétrant dans la grotte avec précaution, je reconnus alors que nos branchages et nos fagots d'épine avaient préservé notre butin, qui, sans cela, eût certainement profité à ces voraces animaux. Ils avaient seulement dévoré l'œil d'un des ours. Trouvant que, d'ailleurs, tout était resté comme nous l'avions laissé, je revins examiner l'oiseau que nous avions trouvé mort. Ma femme eût vivement désiré y voir une nouvelle espèce de poule d'Inde qui eût enrichi sa basse-cour, mais un examen, même superficiel, suffisait pour nous prouver que nous avions là un oiseau de proie. « Oh ! dit ma femme, cette ressemblance de la poule d'Inde avec cette vilaine bête finira par m'en dégoûter.

— Ne t'y trompe pas, repris-je, la poule d'Inde se nourrit fréquemment aussi de corps morts. Cependant ceci évidemment n'est pas une poule d'Inde; c'est, je crois, l'*araba*, ou vautour du Brésil, qui est plus petit que le vautour d'Afrique. Quant à l'oiseau tué par Fritz, je suis assez de l'avis de maître Jack, qui prétend que c'est un condor, le plus fort et le plus grand de tous les oiseaux de proie. Il dit l'avoir mesuré avec son fusil et avoir trouvé seize pieds d'envergure. »

Nous dressâmes ensuite la tente près de la caverne, et, en enfonçant dans la terre un des piquets destinés à l'assu-

jettir, je fis sauter un petit éclat de pierre qui laissa à découvert une couche de talc, traversée par des fils d'amiante; cette découverte me fit grand plaisir.

Nous nous occupâmes ensuite sérieusement de dépouiller les ours. Ce travail était pénible, car je n'avais pas eu encore occasion d'essayer nos moyens sur d'aussi gros animaux. Nous les attachâmes par les pattes de devant à une poutre transversale en bambou élevée à sept pieds environ au-dessus du sol. Mes enfants tenaient beaucoup à ce que la tête fût entière. Aussi, aidé de Fritz, eus-je bien de la peine à enlever la peau, en laissant les griffes et les mâchoires adhérentes.

La voix de ma femme nous appela pour le dîner, qu'elle avait préparé avec l'aide de François, son petit marmiton habituel. Nous abandonnâmes pour quelques instants notre besogne et nous rangeâmes avec plaisir autour d'un bon rôti. Après le repas, voyant qu'il était resté de l'eau tiède dans une marmite, je dis aux enfants de m'aller chercher leurs œufs d'autruche. « Si l'intérieur est déjà gâté, il est inutile de nous embarrasser plus longtemps de ce fardeau incommode.

— Comment pourrez-vous le savoir sans les casser? dit Fritz. Et alors à quel usage peut servir l'eau de la marmite?...

— Mais, dit ma femme, tu ne connais donc pas ce moyen? Si, en plongeant un œuf dans l'eau tiède, tu le vois s'agiter de lui-même, tu peux être sûr que le petit qui l'habite est en vie.

— Sans doute, dit Jack; mais pourquoi de l'eau tiède?

— Parce que l'eau froide pourrait le geler, et l'eau chaude le brûler. »

L'épreuve ne réussit pour aucun de nos œufs. Les enfants voulaient alors les briser. Il leur tardait de voir par leurs yeux la conformation du poussin. Mais je les arrêtai en leur faisant remarquer que la coque de ces œufs pourrait nous servir du moins à faire des coupes et des verres. « Il faut,

dis-je, les préparer comme les calebasses, et les couper régulièrement en deux avec un fil.

— Mais, papa, dit Fritz, les calebasses sont tendres, et le fil pénètre facilement dans leur écorce. Ici, au contraire, la coque est trop dure pour qu'on puisse l'entamer ainsi.

— Eh bien, leur dis-je, ne pouvez-vous donc pas remédier à cet inconvénient? Voyons, toi, Ernest, tu sauras peut-être donner un bon conseil à tes frères?

— Il me semble, reprit mon petit savant, que le meilleur moyen serait d'employer le vinaigre ou quelque autre dissolvant analogue.

— Le vinaigre! s'écria Jack, que veux-tu dire par là?

— Tiens, repartit son frère, remarque donc que la coque de l'œuf est composée d'une couche calcaire dont l'épaisseur est variable. Si maintenant tu imbibes ton fil de coton avec du vinaigre, ce liquide décomposera la partie calcaire, et l'amollira de manière à permettre au fil d'y pratiquer une section. En ayant donc soin de renouveler le vinaigre à mesure qu'il se sèche, le fil pénétrera peu à peu jusqu'à ce qu'il arrive à la pellicule de l'œuf, que tu partageras facilement avec un couteau.

La journée ne nous suffit pas pour terminer le dépouillement des ours, et le lendemain fut encore employé à ce travail, qui réussit parfaitement, au delà même de mes espérances. Une fois les peaux enlevées, je coupai quelques quartiers de viande dans la chair pour les fumer. Les pattes de l'ours sont, au dire de certains gastronomes, un mets très-friand; nous les conservâmes dans l'intention de juger par nous-mêmes de la vérité de cette assertion. Quant au surplus, nous le découpions en tranches les plus longues possible, ou nous le taillions en bandes circulaires autour des muscles; le tout était salé et fumé d'après les procédés des boucaniers américains. Les peuplades du Nord utilisent, dit-on, la graisse d'ours dans la cuisine, en s'en servant comme nous nous servons de beurre fondu; quelquefois

même ils la mangent étendue sur le pain. Nous pouvions les imiter, au moins pour le premier de ces usages. Aussi je fis recueillir toute la graisse dans une grande marmite. Après l'avoir fait bouillir et épurer, nous en eûmes une provision de près de cent livres. Cette graisse ainsi fondue fut ensuite mise dans des petits tonneaux de bambou, fermés et calfeutrés avec soin, où elle devait prendre une forme pâteuse, et devenir ainsi d'un transport plus facile.

Le surplus de la chair que nous ne pûmes utiliser et les entrailles furent abandonnés aux oiseaux de proie, qui se précipitèrent dessus avec une voracité sans pareille. Leur besogne fut plus vite faite que la nôtre, car, quelques heures après, les ossements, dénudés et séchés par la chaleur, étaient parfaitement propres à enrichir notre galerie d'histoire naturelle. Quant aux peaux, après les avoir nettoyées avec soin au moyen de l'eau et de la cendre, après les avoir grattées avec un couteau, et fait sécher au soleil, nous les trouvâmes assez souples pour nous servir de couche ou de vêtements au besoin.

J'avais, en outre, fait une découverte dont il est bon de parler. Tout en fumant la viande, je remarquai un petit arbuste odorant qui rappelait assez, quant à la conformation extérieure, notre lierre d'Europe. Le bois ressemblait au bois de la vigne. De nombreuses grappes pendaient au bout des branches; j'en fis rapporter quelques-unes par les enfants, et je remarquai que les graines contenues dans les grappes étaient très-petites et avaient une odeur pénétrante et aromatique. Ces graines étaient tantôt rouges, tantôt vertes, mais toujours très-dures. La peau qui les enveloppait se détachait très-facilement, surtout des rouges, aussi attribuai-je la différence des couleurs à une différence de maturité.

L'odeur pénétrante et le goût épicé de ces graines me firent penser que nous venions de trouver le véritable arbre à poivre, et je remerciai la Providence, qui nous envoyait

ainsi un nouveau présent dont l'utilité se faisait sentir à chaque instant. Je fis donc apporter par mes enfants le plus de grappes qu'il leur fut possible, et nous en pilâmes les graines. En passant cette poudre par un tamis, nous séparâmes la graine de la peau et nous obtînmes vingt-cinq à trente livres de poivre noir et blanc. Pour avoir toujours une denrée aussi précieuse à notre disposition, j'eus soin de faire mettre à part quelques rejetons que je comptais planter autour de Felsheim.

Il restait encore notre vautour d'Amérique et notre condor : la découverte que nous avions faite du poivre nous rendit service en cette occasion, puisqu'elle nous permit de ne faire qu'ébaucher le travail du dépouillement. Nous saupoudrâmes intérieurement la peau de ces deux oiseaux avec un mélange de sel et de poivre pour la conserver, après avoir vidé les chairs, que nous remplaçâmes par du coton; mais cet arrangement fait à la hâte n'était que provisoire; dès notre retour nous devions le compléter par une préparation plus complète des membres, du bec, des serres et des yeux.

CHAPITRE XXX

Excursion de Fritz, de Jack et de François, dans la savane. — Découverte du mica. — Les gazelles. — Le lapin angora. — Le coucou indicateur et la ruche d'abeilles. — Seconde visite au nid d'autruche. — Récolte de l'euphorbe. — Grande chasse à l'autruche. — Une autruche tombe vivante entre nos mains. — Nous essayons de la dresser.

Quand tous ces travaux furent terminés, voyant mes enfants manifester par des gestes et des cris un peu trop bruyants leur besoin d'activité, et n'ayant, d'ailleurs, aucun

travail urgent à leur donner, je résolus, non sans quelque hésitation et quelque peine, de les laisser une fois faire seuls l'essai de leurs forces. Je sentais qu'il était bon, pour développer leur courage et leur intelligence, qu'ils fussent un peu livrés à eux-mêmes. D'ailleurs, j'avais une grande confiance en mon fils aîné, et je savais que lui remettre la garde de ses frères serait à ses yeux une obligation de montrer dans toute sa conduite une sagesse et une prudence qu'il n'aurait peut-être pas eues s'il se fût agi de lui seul. Ces réflexions m'amenèrent à leur proposer de faire sans moi une excursion dans la savane. Cette proposition fut accueillie par les cris de joie de tous, excepté d'Ernest, qui d'abord ne disait rien, et me demanda ensuite de le dispenser de cette expédition.

Je n'avais parlé de la chasse dans la savane que comme d'une partie de plaisir, je ne pouvais donc refuser à Ernest ce qu'il me demandait; mais, en revanche, je fus obligé de consentir au départ du petit François, que je comptais d'abord faire rester auprès de nous, et qui mit tant d'insistance à obtenir la permission d'accompagner ses frères, que je n'eus pas la force de la lui refuser.

Les trois jeunes chasseurs allèrent aussitôt seller leurs montures, et, quelques instants après, ils revenaient prendre mes instructions avant de se mettre en marche. Ernest et moi leur souhaitâmes de bonnes et utiles découvertes; je recommandai à Fritz de veiller sur ses frères, et à ceux-ci d'obéir à leur aîné, à qui je transmettais momentanément mon autorité. « Que le ciel les protége, dis-je en les voyant s'éloigner, et qu'ils ramènent les enfants à leur père! Il faut, d'ailleurs, que ces jeunes gens s'habituent à se tirer d'affaire eux-mêmes. Qui sait ce que l'avenir leur réserve? Peut-être arrivera-t-il quelque circonstance où ils seront forcés de trouver en eux seuls la prudence qui prévoit le danger, le sang-froid qui permet de choisir les moyens de le combattre, et l'énergie, enfin, qui en fait triompher. »

Tout en me disant ces choses à part moi, je revenais près de ma femme pour l'aider dans ses différents travaux; Ernest, pendant ce temps, s'occupait d'achever avec un fil imbibé de vinaigre la section commencée d'un des œufs d'autruche. Bientôt il s'écria : « Papa, la coquille est traversée, mais il reste encore la petite pellicule, veuillez me prêter votre couteau, car elle me semble plus forte que je n'aurais cru. »

Il termina, en effet, l'opération à l'aide du couteau; et, quand les deux moitiés de l'œuf furent séparées, nous vîmes, au milieu du jaune, le petit poussin sans vie, mais déjà à peu près formé. Toutefois, à ses yeux fermés je jugeai qu'il aurait eu besoin de quelques jours encore pour éclore. L'œuf était, du reste, en très-bon état, et n'exhalait aucune mauvaise odeur. Nous le mîmes de côté pour le montrer aux chasseurs, à leur retour.

Ernest vint ensuite me seconder dans un travail que je jugeais fort important, et je dois avouer qu'il y mit beaucoup d'intelligence et de zèle. J'ai dit qu'en enfonçant un des piquets de notre tente dans la terre, j'avais trouvé quelques feuillets de talc que je comptais exploiter. Nous nous mîmes tous les deux, en effet, à les extraire, et je découvris au-dessous un mica transparent qui se détachait assez facilement par feuilles de l'épaisseur de notre verre ordinaire. Cette découverte était un vrai trésor, car nous pouvions désormais orner toutes nos fenêtres de carreaux transparents qui nous permettraient de recevoir de la lumière, sans être exposés pour cela à la pluie ni au vent. Ma femme surtout appréciait si bien cette heureuse trouvaille, qu'elle accueillit nos échantillons de mica avec une joie qui contrastait avec son calme ordinaire.

La chère ménagère avait préparé pour le souper une des pattes d'ours, et, assis auprès du feu, nous causions tranquillement tous les trois, en attendant le retour des chasseurs.

« N'êtes-vous pas d'avis, me dit Ernest, que nous devrions faire de cette grotte un nouvel établissement? Le local est tout trouvé, et on pourrait la défendre facilement par une palissade à la Robinson Crusoé.

— C'est bien mon intention, répondis-je. D'abord, à deux reprises différentes, nous l'avons trouvée occupée par des hôtes trop incommodes pour ne pas nous l'approprier; en second lieu, je tiens beaucoup à pouvoir exploiter ma carrière de mica; et enfin, si nos plantations de poivre ne réussissent pas, il faudrait pouvoir venir sans danger renouveler ici nos provisions. Maintenant il s'agit de mettre ce projet à exécution. Qu'entends-tu par une palissade à la Robinson?

— Une barrière formée d'arbustes, croissant rapidement, que nous planterions à l'entrée. Ne vous rappelez-vous pas que c'est ainsi que, dans le livre de Daniel de Foë, Robinson défendit sa demeure? Et au bout de quelques années, dit l'écrivain, la palissade était devenue si serrée, qu'on était obligé de l'escalader avec une échelle qu'on retirait ensuite à l'intérieur.

— Ton idée n'est pas mauvaise; mais pourrons-nous la mettre en pratique? Car remarque que tu viens de tracer ici des plans dont l'exécution doit nous coûter plusieurs mois de travail. Toujours est-il que ton projet me paraît raisonnable. Je serais donc d'avis que l'on donnât ton nom à cette fortification.

— Je vous prie de me dispenser de cet honneur; j'aime beaucoup mieux que cette grotte conserve le nom d'*Antre aux ours*, que de lui voir rappeler, non pas mes plans d'architecture, mais bien plutôt la frayeur que j'y ai éprouvée.

— Allons, soit! nous changerons seulement ce mot d'*antre*, qui a quelque chose de trop sauvage, et nous lui donnerons le nom de *Fort des ours*. »

Nous parlions encore quand un galop lointain nous avertit du retour de nos chasseurs. Ils arrivaient rapidement

en poussant des cris de triomphe, et ne mirent pied à terre qu'à côté de nous. En un instant, les harnais furent enlevés, et les montures, libres de leurs cavaliers, purent aller chercher elles-mêmes leur pâture.

Jack et François portaient chacun un petit chevreau attaché autour du cou, de manière que les pattes se rejoignissent par devant; et la gibecière de Fritz semblait abondamment garnie.

« Oh! papa, s'écria Jack, quelle belle chasse! et que nos buffles sont de vaillants coureurs! Ils ont si bien fait, que nous avons pu prendre à la course ces deux chevreaux, c'est-à-dire, ces animaux, que j'appelle des chevreaux, sans trop savoir si c'est le nom qui leur convient; mais le savant Ernest nous dira cela.

— Et puis, reprit François, Fritz a une paire de lapins à longs poils, vivants, dans sa gibecière.

— Vous oubliez le plus important, ajouta mon aîné. Et le troupeau de gazelles ou d'antilopes que nous avons forcé de se réfugier dans notre parc par l'ouverture de l'écluse! Elles sont maintenant à notre disposition, et nous pourrons les chasser ou les apprivoiser à notre convenance.

— Tout cela est très-bien, mes enfants; mais toi aussi, Fritz, tu oublies le plus important, qui est de remercier Dieu de vous avoir conservés et ramenés sains et saufs au milieu de nous. Il me semble pourtant que mon pauvre Jack a la figure bien enflée. D'où cela vient-il? Aurait-il rencontré quelque armée de moustiques?

— Ce sont des blessures honorables que j'ai reçues en me dévouant pour tous, et en tâchant de vous apporter le miel d'une ruche d'abeilles que nous avons découverte.

— Allons, va te faire bassiner la figure par ta mère pour que l'enflure disparaisse, et tu nous rejoindras ensuite. Pendant le repas, ton frère nous racontera en détail votre expédition. »

Le petit garçon ne se le fit pas répéter, et il ne tarda

pas à revenir emmailloté dans des compresses de vin et d'eau salée, qui, malgré la douleur un peu cuisante qu'elles devaient nécessairement lui causer, n'altéraient en rien sa bonne humeur.

A son retour, nous nous mîmes tous à table, car les chasseurs et nous-mêmes avions assez bien travaillé pour nous sentir en appétit. Quand la première faim fut un peu apaisée, je demandai à Fritz de vouloir bien nous raconter les divers incidents de l'expédition, dont j'étais curieux de connaître les détails.

« En vous quittant, me dit-il alors, nous descendîmes au galop la prairie, et nous arrivâmes bientôt sur une petite hauteur qui dominait dans la savane tous les environs. De là, nous pouvions nous orienter et donner à notre excursion un but plus précis. En regardant devant moi, je vis plusieurs troupeaux d'animaux qui me parurent devoir être des antilopes, des chèvres ou des gazelles. De l'endroit où nous étions, on apercevait notre parc ; je conçus alors l'idée de chasser de ce côté les quadrupèdes inoffensifs que nous avions sous les yeux. Nous prîmes pour cela nos dogues en laisse; car je sais, par expérience, que les chiens causent à ces animaux sauvages plus d'effroi que les hommes, et nous avançâmes avec précaution pour ne pas les effaroucher.

« A une distance encore assez considérable, nous nous séparâmes. François inclina à gauche, Jack resta au milieu, et moi, monté sur mon onagre, je me dirigeai vers la droite pour ramener dans la bonne direction ceux des fuyards qui tenteraient de nous échapper. Nous marchions avec lenteur et circonspection ; aussi attribuâmes-nous au hasard la fuite de trois ou quatre, plus prudents ou plus avisés peut-être que les autres. Bientôt cependant l'éveil sembla donné parmi nos paisibles adversaires, et aussitôt nous les vîmes s'agiter, les uns dressant les oreilles, les autres levant la tête ; ceux qui étaient couchés sur l'herbe bondissaient tout à coup ;

les petits se rapprochaient de leurs mères. Nous étions trop loin pour tenter encore une attaque simultanée : je continuai donc à me rapprocher. Mais l'inquiétude se manifestait tellement parmi eux, que je donnai alors le signal convenu. Les chiens furent lâchés, et nous nous lançâmes tous trois au grand galop de nos montures. A cette attaque imprévue, le troupeau tout entier chercha un refuge dans la fuite, et les pauvres bêtes, harcelées par les chiens, trouvant partout des ennemis, se précipitèrent par le défilé de l'Écluse, où elles tombaient ainsi en notre pouvoir. Nous rappelâmes les chiens, et nous tînmes conseil sur ce qu'il fallait faire.

— Jusqu'à présent, interrompis-je, je n'ai que des éloges à donner à votre prudence et à votre adresse, et il me tarde, je l'avoue, de savoir de quelles espèces d'animaux vous nous avez enrichis.

— J'ai cru, dit Fritz, reconnaître le bouc bleu, qui est si rare et si estimé au Cap. J'ai remarqué aussi que quelques-uns des fuyards ressemblent à de petites vaches, et j'en ai vu d'autres moins forts, que je crois être des gazelles.

— Tous seront les bienvenus, d'autant plus que je vois, d'après ta description, que ce sont des animaux très-utiles. Mais j'ai grand'peur qu'ils ne se soient déjà échappés.

— C'était notre crainte, en effet, reprit Fritz, et c'est à ce sujet que je vous ai dit que nous tenions conseil. Jack conseillait de mettre un de nos chiens en faction en l'attachant à une corde assez longue pour lui permettre de faire quelques pas. Mais je pensai que le chien, ennuyé de la solitude, aurait bien pu rompre sa chaîne ou, s'il n'y parvenait pas, rester pendant toute la nuit exposé à devenir la proie des chacals. François proposa alors d'établir un fusil dont la détente partirait seule au moyen d'une corde élevée à un pied de terre. Cette idée me fit songer à un autre procédé plus simple. Nous avions conservé les plumes d'autruche à nos chapeaux. Je me rappelai avoir lu, dans une relation de

voyage du capitaine le Vaillant parmi les Hottentots, que ces peuples retiennent les gazelles captives au moyen d'épouvantails composés de lambeaux d'étoffes et de plumes. Nous leur empruntâmes ce procédé, et nous suspendîmes les panaches de nos chapeaux à une corde placée en travers de l'entrée; je pense que ces épouvantails, sans cesse agités par le vent, suffisent pour retenir des animaux aussi timides que des gazelles.

— C'est très-bien raisonné, mon enfant; et, la nuit venue, les hurlements des chacals empêcheront notre butin de prendre la clef des champs. Toutefois il faudra aviser à construire plus tard une barrière plus solide. Mais ce n'est pas tout : tu as apporté encore deux lapins angoras vivants. Que veux-tu que nous en fassions? Ces animaux rongeurs causent trop de dégâts pour que nous puissions les garder.

— J'avais pensé, reprit-il, que nous pourrions en peupler une de nos îles, celle de la Baleine, par exemple : au moyen de quelques plantations de choux et de navets, nous les nourririons sans peine, et cette garenne nous fournirait abondamment du rôti pour la table et des fourrures pour nos chapeaux. Car nous n'aurons pas toujours des rats à notre disposition, et Ernest, d'ailleurs, ne se soucierait peut-être pas de recommencer un combat comme celui dont il est sorti si glorieusement vainqueur.

— En effet, ton idée n'est pas mauvaise, et, comme c'est toi qui l'as conçue, je te laisserai le soin et l'honneur de l'exécuter. »

Jack nous interrompit en ce moment; il brûlait de prendre la parole à son tour et de nous raconter les exploits que François et lui avaient accomplis. « Ce récit, disait-il, ne laissera pas que d'être intéressant.

— Je le crois sans peine, répondis-je, car les écervelés comme toi ont souvent en courant le monde quelque aventure extraordinaire; mais le succès ne couronne pas toujours leurs tentatives. Allons, pour te faire plaisir, dis-nous

donc toi-même comment vous avez pu vous emparer de ces deux gracieuses bêtes. » Et je lui désignai les deux jeunes chevreaux.

« A la course, reprit-il, à la course. Fritz s'était écarté un peu à la poursuite de ses lapins; nous continuions notre route au pas pour lui permettre de nous rejoindre. Les chiens furetaient autour de nous dans toutes les touffes d'herbes. Tout à coup ils font lever deux petits animaux de la taille d'un lièvre à peu près qui se mettent à fuir avec la plus grande rapidité; nous nous lançons à leur poursuite au grand galop, et nos montures vont si vite, qu'un quart d'heure après les deux pauvres fugitifs tombent exténués de lassitude. Nous nous élançons à terre, nous écartons les chiens, et attachons notre butin par les pieds, le tout en un instant; c'est alors seulement que nous remarquons que ce que nous croyions d'abord être une espèce de lièvre n'était autre chose que deux jeunes chevreaux.

— Ou plutôt, repris-je, de petites antilopes; — mais elles n'en seront que mieux accueillies.

— Voilà un joli butin, j'espère; la gloire de l'avoir pris revient en grande partie à nos montures : mon buffle surtout est un coursier infatigable. Avec quelques gouttes de vin de palmier, nous avons lavé les pattes de nos pauvres captives, ce qui a paru les ranimer un peu, puis, les chargeant sur nos épaules, nous sommes revenus vers Fritz, qui ouvrit de grands yeux à la vue de notre chasse.

— Elle était, en effet, brillante; mais je suis fâché qu'elle se soit mal terminée, puisque tu nous reviens avec une figure enflée comme un ballon. Raconte-moi comment tu as attiré sur toi le courroux d'un essaim d'abeilles.

— Voici, papa, dit le petit espiègle, le récit véridique de ce mémorable événement. Oyez, oyez tous, et instruisez-vous par mon exemple. Nous revenions vers vous quand nous remarquâmes un oiseau qui semblait nous précéder de quelques pas. A mesure que nous approchions, il allait se per-

cher à une petite distance, comme pour nous inviter, par son chant, à le suivre, ou, pensais-je, dans l'intention de se moquer de nous. François croyait déjà que c'était quelque prince enchanté qu'une méchante fée retenait captif sous l'enveloppe d'un oiseau, et qui nous demandait de le délivrer par les paroles ou les opérations cabalistiques inscrites au grand livre du destin. Moi, je riais de cette crédulité trop superstitieuse, et j'allais détruire l'enchantement par un coup de fusil, quand Fritz m'arrêta en me faisant remarquer que mon fusil à balle manquerait probablement son but, et que, d'ailleurs, il y avait de la cruauté à abattre ce petit oiseau, qui ressemblait à nos coucous européens. — C'est, sans doute, ajouta-t-il, le *coucou indicateur;* suivons-le pendant quelque temps, et voyons où il nous conduira.

« Son avis, plus sage que le mien, je l'avoue, prévalut à l'unanimité. Nous nous laissâmes donc conduire par notre guide ailé, et, après une dizaine de minutes, nous le vîmes s'arrêter, et il cessa son chant. En cet endroit même était un nid d'abeilles creusé dans la terre. Toutes les abeilles voltigeaient et bourdonnaient alentour, absolument comme dans nos ruches d'Europe. Grand conseil de guerre alors pour savoir comment nous pourrions nous emparer de leur miel. François allégua qu'ayant déjà servi de bouc émissaire lors d'une découverte semblable à Falkenhorst, il devait être dispensé de prendre l'initiative. Fritz se retrancha derrière son titre de général en chef, disant qu'il devait se borner à diriger l'opération. Il fallait donc bien que je me dévouasse pour l'intérêt commun, et, d'après les conseils de mon frère, je m'apprêtai à allumer à l'entrée du nid un brasier de soufre, dans le but d'étouffer les abeilles. Mais à peine eus-je mis le feu à la mèche, que l'essaim tout entier sortit en bourdonnant, se précipita sur moi, me poursuivit, me piqua de tous côtés. Les abeilles qui revenaient se joignirent aux autres; elles pénétrèrent partout, m'enfonçant leur maudit aiguillon sur le nez, sur le front, sur les joues. Je n'eus que le temps de courir

à mon buffle et de chercher mon salut dans la fuite. Mais, hélas ! j'emportai avec moi les traits aigus de mes ennemis, et bientôt ma tête fut dans l'état où vous la voyez.

— Tu as agi avec trop d'imprudence, repris-je; mais, au moins, tu as montré du courage. Allons, quelques bains d'eau salée feront disparaître les traces de tes blessures. »

Pendant ce récit de mes fils, nous avions achevé le souper, et l'intérêt que nous prenions à leur narration ne nous absorba pas au point de ne pas remarquer que la patte d'ours était réellement un mets fort délicat et digne en tout point de sa réputation. Avant d'aller nous coucher, je songeai à donner un peu plus de liberté à nos antilopes. C'étaient vraiment deux charmantes bêtes, hautes d'un pied tout au plus ; le mâle a de petites cornes noires et luisantes comme l'ébène, et des pattes d'une finesse extrême. Nous construisîmes à la hâte une sorte de cage en jonc couverte en toile, garnie de duvet, et, pour que les gazelles y fussent plus commodément, je passai une perche aux deux anses de la cage, en sorte qu'elles restaient ainsi suspendues comme dans un hamac. Je comptais les délivrer, non pas à Felsheim, d'où elles auraient pu s'échapper peut-être, mais à l'île du Requin, où elles devaient être plus en liberté et où j'espérais qu'elles se propageraient bientôt.

Le soir était venu ; il était temps de chercher dans le sommeil un repos aux fatigues et aux inquiétudes. Je fis alimenter notre feu, qui servait à la fois à fumer la viande de nos ours et à écarter les bêtes féroces; on prépara les torches au cas où il viendrait à s'éteindre, puis, après la prière, nous nous endormîmes tous.

Le lendemain, dès que le jour parut, je réveillai toute ma famille. Il s'agissait de déployer de l'activité, car nous avions bien des choses à terminer avant de retourner à notre quartier général de Felsheim, et je ne voulais pas être surpris par la mauvaise saison dans notre petite cabane ou sous la tente, dont l'abri nous aurait bien mal défendus contre

les pluies de l'hiver. Notre viande était fumée, mais il me restait à faire une dernière visite au nid d'autruche; j'espérais un meilleur résultat que pour la première visite. En outre, les incisions que j'avais faites aux arbres d'euphorbe avaient dû en laisser couler la gomme, qu'il fallait recueillir. Le tout pouvait se faire à cheval en une seule journée, malgré la longueur des distances à parcourir.

Chacun se hâta dans ses préparatifs, et ma femme emplit nos sacs de provisions pour la journée. Je devais monter l'onagre de Fritz, et mon fils aîné, moins lourd que moi, prenait en échange le jeune ânon, Léger, qui, comme le lecteur se le rappelle sans doute, m'avait été cédé en toute propriété pour le soin de son éducation. Il était devenu un gentil animal, justifiant déjà par sa rapidité le nom que je lui avais donné; mais, comme il n'avait pas eu le temps de parvenir à toute sa croissance, je craignais que le poids de mon corps, pendant toute une journée, ne le fatiguât beaucoup.

Ernest montrait de moins en moins de goût pour nos expéditions. Aussi avait-il remplacé François près de sa mère; et celui-ci ne demandait pas mieux que de prendre part aux excursions avec ses frères. Je ne voulais pas contrarier les goûts de l'un ni de l'autre ; et puis Ernest, avec son caractère un peu nonchalant, nous rendait plus de service en restant avec ma femme pour garder nos bagages et préparer notre cuisine qu'il n'eût pu le faire dans une chasse où l'activité était une des premières qualités requises. Quant à Jack, il était si bien convenu qu'il devait être de toutes les excursions, qu'avant même que j'eusse désigné les chasseurs il était allé préparer son cher buffle. Nous emmenâmes nos deux chiens.

Nous reprîmes la route de la vallée, mais dans une direction opposée à la caverne des Ours; en passant près de l'oasis, nous remplîmes nos gourdes d'eau fraîche. Nous arrivâmes ainsi à la *tour des Arabes* : tel est le nom que je

donnai en plaisantant à la petite éminence où Jack avait découvert les autruches et les avait prises pour des cavaliers arabes. Une fois là, je laissai mes deux plus jeunes fils aller en avant. La plaine était si unie, que je ne pouvais pas les perdre de vue, et, d'ailleurs, je leur avais recommandé de ne pas trop s'éloigner de nous, de façon à revenir au premier signal.

Pendant que mes deux espiègles galopaient dans la plaine, je recueillais, avec l'aide de Fritz, l'euphorbe aux arbres où j'avais pratiqué des incisions. Le soleil avait déjà durci la gomme, qui avait pris la forme d'une petite boule jaune. Nous mîmes notre récolte dans un vase de bambou que j'avais apporté à cette intention, et je remarquai qu'elle était bien plus forte que je ne l'espérais.

Notre avant-garde s'était singulièrement éloignée. Elle avait de beaucoup dépassé le nid d'autruches, et je crus m'apercevoir que ce n'était pas sans intention, car je vis les deux cavaliers faire volte-face et revenir vers nous, sans doute pour chasser dans notre direction les autruches qu'ils rencontreraient. Ce plan n'était pas mauvais, et si, comme je le supposais, le nid était occupé par le mâle ou la femelle, nous avions bien des chances favorables.

Fritz, qui voulait à toute force prendre une autruche vivante, eut soin d'envelopper de coton le bec et les serres de son aigle, afin de rendre moins meurtrières ces armes terribles de l'oiseau royal. Ayant, de mon côté, plus de confiance dans l'agilité de mon fils aîné que dans la mienne, je lui rendis momentanément l'onagre et je montai sur l'ânon. Pour ne pas effaroucher d'avance notre gibier, nous attachâmes les chiens et leur mîmes un bâillon qui comprimait leurs aboiements. Tous ces préparatifs étant achevés, nous avançâmes avec précaution vers le nid d'autruches. Bientôt nous vîmes se lever quatre de ces superbes oiseaux qui venaient à notre rencontre. Je fis faire halte, et nous restâmes dans la plus complète immobilité pour leur per-

mettre de s'approcher de nous jusqu'à la portée de la fronde. A mesure que la distance était moins grande, nous admirions davantage la beauté du plumage et la taille de ces animaux. Il y avait trois femelles et un mâle. Celui-ci marchait en avant, comme pour diriger la caravane ou la défendre contre tout danger inconnu. C'était réellement un superbe animal : les plumes de la queue et des ailes formaient un panache ondoyant qui se courbait avec le vent. Elles arrivèrent ainsi jusqu'à une portée de pistolet de nous. Je crus le moment favorable. Derrière accouraient nos chasseurs, barrant la retraite; d'un autre côté, je ne pouvais espérer de me trouver plus près; je fis donc appel à mon adresse et lançai tout à coup la fronde. Comme je n'avais pas dans cet exercice toute l'habileté des Indiens, au lieu de s'enrouler autour des jambes de l'autruche mâle, la corde vint faire le tour de son corps. Le mouvement des ailes se trouvait ainsi paralysé, et c'était beaucoup; mais l'autruche se mit à fuir avec une telle rapidité, qu'aucun de nous n'eût pu l'atteindre, si Jack et François, arrivant en ce moment à l'opposé, ne l'eussent forcée de changer de direction. D'un autre côté, Fritz avait déchaperonné son aigle, et l'autruche, sentant au-dessus de sa tête planer cet adversaire implacable, se troubla tellement, qu'elle se mit à courir de tous côtés sans choisir une direction fixe. Pendant ce temps les trois femelles avaient disparu au loin; nous étions tous tellement occupés du mâle, que nous n'avions pas fait un seul instant attention à cette fuite.

Le combat était engagé : l'aigle de Fritz, sentant son bec et ses serres captifs, n'attaquait pas résolûment, il se contentait de planer au-dessus du lieu du combat en donnant de temps en temps de violents coups d'ailes, comme si ce mouvement eût pu le débarrasser de ses entraves. Un de ses coups frappa l'autruche à la tête. Elle s'arrêta subitement en chancelant comme étourdie. Jack, profitant du moment, lança avec adresse sa fronde; la corde s'enroula

autour des jambes de l'oiseau et le renversa par terre. Nous attachâmes alors l'autruche, qui essaya de se débattre et de se débarrasser des liens qui l'entouraient; ils étaient trop solidement fixés pour que ses efforts pussent réussir. Elle ne fut pas plus heureuse en cherchant à s'échapper par derrière, et, lasse de ses essais inutiles, retomba par terre. Deux coups de fouet la firent se relever, et Jack et François, partant au galop, l'entraînèrent avec eux. Nous poussâmes tous des cris de triomphe qui firent redoubler la vitesse de la course. L'autruche essayait encore bien de prendre une allure plus rapide que n'eussent pu suivre les montures de mes enfants; mais ceux-ci, en lui faisant décrire à chaque instant des courbes et des détours inutiles, parvinrent à la fatiguer bientôt, en sorte qu'elle se remit d'elle-même à marcher d'un pas plus tranquille.

Le principal était fait, nous pouvions maintenant prendre une direction déterminée. En conséquence, je dis à Jack et à François de gagner la tour des Arabes et de nous y attendre pendant que Fritz et moi irions faire une visite au nid d'autruches. Au moment où nous en approchions, une autruche femelle se leva de dessus les œufs d'une manière si inattendue, que nous n'eûmes pas même la pensée d'essayer de la poursuivre. Je compris alors que le nid n'était pas abandonné, et je me contentai de prendre une dizaine d'œufs, laissant les autres soigneusement enfouis sous le sable, dans l'espoir que la mère ne s'apercevrait pas de notre larcin et continuerait à couver comme auparavant.

Ce précieux fardeau fut déposé avec précaution sur le dos de l'onagre, que j'échangeai de nouveau contre l'ânon avec mon fils aîné. Puis, ayant rejoint nos deux avant-coureurs à la tour des Arabes, nous reprîmes tous le chemin de la caverne des Ours, en passant par la vallée dont j'ai déjà parlé, que nous nommions la vallée Verte.

Nous fûmes accueillis par des marques d'étonnement et de surprise, à la vue de la superbe capture que nous avions

faite. Ma femme, dans sa prévoyance, craignait bien un peu que cet animal vorace ne nuisît à ses provisions.

« Que pourrez-vous en faire? nous dit-elle. Il vous sera inutile, et il mangera en un jour, à lui tout seul, la nourriture suffisante à toute ma basse-cour.

—Mais, dit Jack, nous en ferons un cheval de course, et ce sera certainement le meilleur et le plus rapide de tous. Ernest, tu n'as pas de monture à toi maintenant; je te céderai mon buffle quand nous aurons dressé l'autruche. »

A l'unanimité, on décida que l'autruche serait donnée à Jack comme monture.

Il était trop tard pour aller le soir même à Felsheim; aussi nous remîmes le retour au lendemain matin, et nous passâmes le reste de la journée à rassembler nos richesses.

Nous nous mîmes en route le lendemain matin; arrivés au défilé dont j'ai déjà parlé, nous fîmes une halte. Les enfants voulaient emporter les plumes d'autruche qu'ils avaient laissées en cet endroit. Moi, de mon côté, j'étais bien aise d'y faire une petite provision de terre de porcelaine et de prendre aussi quelques-unes des fèves aromatiques que nous avions trouvées dans le voisinage. Je les reconnus cette fois pour être de la *vanille*. Les espèces de *cosses* de cette plante avaient un demi-pied de long; à l'intérieur étaient de petites graines noirâtres disposées symétriquement dans une matière blanchâtre et pâteuse analogue à la moelle. Une odeur très-pénétrante s'en répandait ainsi que des fleurs jaunes à six pétales qui décoraient les grandes tiges.

Avant de partir, je fis de nouvelles additions à notre barricade, dans le but de la fortifier. Une rangée de bambous horizontale fut placée pour soutenir les autres, et étayer, en quelque sorte, l'édifice. Je voulais, autant que possible, augmenter les obstacles à une invasion dans nos domaines, et j'eus soin d'effacer les traces de notre passage, afin que nous pussions reconnaître plus tard si quelque autre attaque n'avait pas été tentée contre nos possessions.

Nous nous remîmes ensuite en marche pour tâcher d'arriver avant la nuit à notre métairie de Valdegg, car nous ne pouvions pas aller plus loin ce jour-là. En passant, nous prîmes le jambon de notre pécari, que nous avions laissé dans le fumoir; il s'était parfaitement conservé. Nous cueillîmes aussi dans cette plantation quelques cannes à sucre. Toutes ces haltes multipliées nous prirent plus de temps que je n'aurais voulu, en sorte que nous fûmes obligés de voyager un peu pendant la nuit. Autant que possible, j'évitais de courir ainsi un danger inutile; car, outre la crainte des bêtes féroces que nous étions exposés à rencontrer, je savais que, dans les climats chauds comme le nôtre, les nuits étaient parfois très-fraîches, et que la transition brusque de la chaleur au froid pouvait causer à mes enfants des maladies ou des douleurs capables d'altérer leur santé.

Nous ne courûmes cependant aucun danger. Dès notre arrivée à la métairie, nous fîmes à la hâte les préparatifs du coucher. Nous étions très-fatigués, aussi le souper fut-il vite expédié, et chacun alla demander au sommeil un peu de délassement.

Le lendemain, nous vîmes avec plaisir que notre basse-cour s'était considérablement augmentée, seulement nos hôtes emplumés semblaient peu disposés à nous bien accueillir; ils se montraient aussi sauvages que s'ils eussent été encore à l'état de nature. Mais ce petit inconvénient ne nous empêcha pas de constater que presque toutes les couvées avaient bien réussi. Les œufs apportés par Jack avaient donné de petits poussins qui promettaient de belles poules de bruyère; ma femme en fut si contente, qu'elle voulut les emporter à Felsheim. Pour lui procurer ce plaisir, je mis les lapins dans le sac des tortues; je pris deux de celles-ci que je jetai dans notre étang dans l'espoir qu'elles suffiraient à le peupler, et ainsi une des cages, se trouvant libre, put contenir les volatiles que nous comptions acclimater près de nous.

Nous fîmes un déjeuner aussi rapide, mais plus substantiel que le souper de la veille. Après une si longue absence, nous avions grand désir de nous retrouver à Felsheim, dans notre chère habitation. Aussi personne ne se plaignit de la chaleur, pourtant très-forte, quand je donnai le signal du départ; après deux heures de marche nous rentrâmes triomphants dans notre château, que nous ne voulions pas abandonner de longtemps.

CHAPITRE XXXI

Travaux intérieurs de toutes sortes. — Répartition de nos richesses. — Education de l'autruche. — Fabrication de l'hydromel et du vinaigre. — Préparation des peaux d'ours. — Mes essais de chapellerie. — Le bonnet de François.

A peine étions-nous arrivés, que ma femme, en bonne ménagère, commença par balayer, épousseter, remettre chaque chose en ordre, donna enfin partout ce coup d'œil de la maîtresse de maison qui seul peut maintenir l'ordre et la propreté. Les deux plus jeunes l'aidèrent dans ces soins, qui l'occupèrent, du reste, tellement, que nous fûmes obligés ce jour-là, de nous contenter d'un dîner froid.

Pendant ce temps, Fritz, Ernest et moi déballions notre butin et voyions à donner à chaque objet sa place déterminée et sa destination précise. Avant tout, l'autruche fut attachée aux deux colonnes de bambous qui soutenaient notre péristyle, et peu à peu nous laissâmes à la corde plus de longueur avant de soumettre notre captif au traitement nécessaire pour l'apprivoiser complétement.

Ensuite nous fîmes subir aux œufs l'expérience de l'eau tiède : quelques-uns allèrent au fond, ce qui indiquait que le

poussin était déjà mort; d'autres surnagèrent et imprimèrent à l'eau un léger mouvement qui me donna l'espérance d'arriver à les faire éclore; je les enveloppai immédiatement dans du coton et les plaçai dans le four, en maintenant le degré de température marqué sur le thermomètre par ces mots : *Chaleur de poule.* C'est, du reste, un procédé qu'employaient souvent les Égyptiens.

Après les œufs d'autruche vinrent les lapins angoras, que nous portâmes dans l'îlot de la Baleine. Nous aurions pu les laisser abandonnés à eux-mêmes, sans aucun danger; mais, pour avoir plus facilement le moyen de les retrouver, nous leur construisîmes des terriers comme ceux que l'on creuse dans les garennes d'Europe. Avant de leur donner la liberté, nous disposâmes près de l'entrée de leur demeure des planches garnies de pointes qui devaient servir à leur enlever leur toison, que je comptais employer pour la fabrication de nos chapeaux.

Nous aurions beaucoup désiré garder avec nous les deux petites antilopes; ce n'était pas possible : elles auraient eu trop à souffrir du voisinage des chiens, ou bien il eût fallu les tenir constamment enfermées, ce qui les aurait fait périr d'ennui. Je leur assignai donc, à regret, pour domicile, l'île du Requin; et, afin que ces deux charmantes petites bêtes s'habituassent plus promptement à leur nouveau séjour, nous leur construisîmes une hutte de branchages et nous mîmes auprès quelques-unes des friandises qu'elles préféraient.

Parmi les tortues d'eau douce que nous avions rapportées, deux seulement avaient survécu. Des autres je ne conservai que la carapace, qui pouvait toujours m'être utile. D'abord, j'avais pensé à laisser dans notre jardin ces deux bêtes, qui l'auraient purgé des limaçons ou d'autres insectes ennemis des légumes. Mais ma femme me fit remarquer que, tout en détruisant les limaçons, elles détruiraient aussi beaucoup de feuilles de salade, en sorte que je dis à Jack de les

porter au *marais des Canards* [1], et de les déposer parmi les roseaux.

Jack courut au marais ; à peine y était-il arrivé, qu'il appela son frère Fritz à grands cris, en lui disant d'apporter un bâton. Je pensais que c'étaient quelques grenouilles qu'il voulait attraper; mais quelle ne fut pas ma surprise de voir mes deux enfants revenir avec une magnifique anguille! Elle était dans un des filets qu'Ernest, avant notre départ, avait tendus sans en parler à personne. Du reste, c'était le seul poisson qui fût resté captif. Les autres filets ayant été rongés par le bas, le poisson avait pu facilement s'échapper. N'importe, ce qui nous restait suffit à nous consoler. Ma femme en prépara tout de suite une partie pour notre dîner, et le reste fut mis dans le beurre fondu, afin de se mariner et de se conserver, comme on le fait pour le thon.

Les rejetons de vanille et de poivre furent plantés au pied des colonnes de bambous qui soutenaient notre galerie. Comme ce sont des plantes grimpantes, ils ne devaient pas tarder à couvrir la surface entière de leurs soutiens, et nous promettaient l'agréable spectacle de colonnes de verdure ou de fleurs. Je ne savais pas encore à quel usage j'emploierais la vanille, puisque je n'avais pas de cacao; mais, dans tous les cas, si elle ne nous était d'aucune utilité présentement, elle pouvait nous servir dans l'avenir comme objet de commerce.

Notre garde-manger s'enrichit de nos provisions d'ours fumé, ainsi que des petites tonnes de graisse que nous avions retirées de ces animaux. Quant aux peaux, nous les plongeâmes dans la mer, après les avoir préalablement couvertes de grosses pierres pour les empêcher d'être emportées par les courants et les reflux.

Les poules de bruyère et toute la jeune couvée restèrent près de l'habitation; il fallait les préserver des attaques du

[1] Marais où s'étaient établis les canards.

chacal et du singe, qui ne se gênaient pas quelquefois pour faire main basse sur nos provisions.

Le condor et le vautour furent exposés à notre muséum tels quels : nous devions achever de les empailler pendant ces longues journées d'hiver où nous serions retenus prisonniers dans notre demeure.

Quant aux morceaux de mica et d'amiante, je les déposai dans mon atelier, remettant aussi à plus tard le soin de nous en servir. La gomme d'euphorbe avait également sa place déterminée, et, de peur qu'une confusion malheureuse n'occasionnât quelque accident, j'écrivis en grosses lettres, sur la fiole qui la renfermait, le mot : POISON.

Enfin les peaux de rats furent empaquetées et suspendues aux branches des arbres qui environnaient notre demeure, afin que leur odeur fétide ne vînt pas se répandre jusque dans nos chambres.

Nos arrangements prirent plus de deux jours ; et certainement ces deux journées furent des mieux remplies. Cela me montra combien nous avions fait d'utiles découvertes, et me pénétra de cette pensée, qu'avec l'aide de Dieu l'homme, secondé par son intelligence, pouvait accomplir bien des actes et inventer bien des industries, que celui qui n'a pas été, comme nous, soumis à l'empire de la nécessité, serait tenté de regarder comme impossibles.

Jack mettait beaucoup de zèle et d'activité à me seconder : son caractère vif et léger lui faisait trouver un certain charme à ce changement continuel, à cette variété d'occupations. Mais Ernest, beaucoup plus tranquille et beaucoup plus froid, semblait peu croire à l'utilité de nos travaux. Il y avait chez lui quelque chose de cette nonchalance des Orientaux, qui ne trouvent aucun bien digne de la fatigue que coûte son acquisition. A l'entendre, nous eussions été beaucoup plus heureux en nous contentant de nos richesses actuelles et en nous livrant désormais à l'étude, qui, disait-il, nous donnerait d'autres jouissances que le bien-être

matériel dû à nos découvertes. Chacun d'eux me paraissait trop absolu dans sa manière de voir. Aussi leur fis-je observer que, si nous ne devions pas, d'un côté, considérer la vie comme une succession de tableaux mouvants, semblables, en quelque sorte, aux images que les enfants cherchent dans les kaléidoscopes, de l'autre, rien n'était plus fâcheux qu'une existence toute renfermée et tout inactive : la santé s'étiolait, et le physique imprimait au moral une réaction inévitable qui amenait peu à peu à l'engourdissement des facultés de l'âme.

Du reste, j'avais dans la pensée un travail qui devait occuper tous les bras et nous causer de la fatigue ; mais il me semblait nécessaire : c'était de labourer un champ et de l'ensemencer, de manière à obtenir une récolte régulière. Ce travail nous parut pénible, aussi ne défrichâmes-nous qu'un seul arpent. Il fut partagé en trois parties égales : l'une destinée au blé, l'autre au maïs, la troisième à l'orge. C'étaient les trois genres de grains qui, d'après mes remarques, venaient le mieux dans ces climats chauds. Le reste de nos semences fut, comme par le passé, un peu jeté au hasard, avec l'espoir que la Providence le féconderait. De plus, une petite langue de terre fut consacrée à la culture de la pomme de terre et du manioc, ces deux précieux tubercules qui pouvaient suppléer au manque de farine.

Le labourage était pour nous une chose toute nouvelle ; c'était peu de chose de bêcher la terre ou de la sarcler, en comparaison de la fatigue que nous éprouvions à tracer un profond sillon dans son sein. Nous comprîmes alors toute la vérité de cette parole du Seigneur : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Nos bêtes de somme nous étaient d'un grand secours, il est vrai; mais, avec une chaleur aussi forte que celle que nous avions, au bout de quelques instants elles s'arrêtaient haletantes et tellement harassées, que nous n'avions pas le courage de les presser davantage.

Aussi je bornai notre journée de labour à quatre heures :

deux heures le matin et deux heures le soir. Pendant l'intervalle, nous nous occupions de l'éducation de l'autruche. Je me servis du procédé déjà employé pour l'aigle de Fritz. Je l'étourdissais par la fumée de tabac jusqu'au point de la faire tomber. Tous les jours, nous allongions un peu la corde, afin qu'elle pût se promener plus librement, se coucher, se relever, tourner autour des colonnes qui la retenaient; nous avions placé, de plus, quelques provisions à sa portée, des courges, des herbages, ce que nous supposions flatter davantage sa gourmandise. J'avais même mis près d'elle un petit tas de gravier, ayant lu que l'autruche en avalait toujours un peu, sans doute pour faciliter la digestion.

Pendant près de trois jours nos soins furent inutiles. L'autruche refusa toute nourriture et ne toucha pas aux provisions placées près d'elle. Ses forces diminuaient sensiblement, et nous craignions de la voir mourir, lorsque ma femme proposa de lui faire avaler de force des boulettes de pain et de beurre. Au commencement, nous fûmes obligés d'employer la violence et de profiter des moments où la fumée de tabac l'avait engourdie, pour lui faire prendre ainsi quelques boulettes; mais bientôt elle fit moins de difficultés, puis elle sembla s'habituer à ce mode de nourriture. Les forces lui revinrent, et avec les forces l'appétit, en sorte que, bien loin d'être obligés de la presser pour manger, nous eûmes désormais à nous inquiéter pour pourvoir à sa faim continuelle.

La voyant assez forte, nous lui fîmes faire quelques promenades; et, peu à peu, nous l'accoutumâmes à l'obéissance: elle apprit à se lever, à se coucher, à se tourner d'un côté ou d'un autre, à marcher au pas, au trot ou au galop, suivant le commandement de son conducteur. D'abord, nous fûmes plusieurs fois obligés, pour triompher de sa résistance, de lui envelopper la tête d'un voile ou de l'engourdir par le tabac; elle devint plus docile et ne nous donna plus qu'à de longs intervalles l'occasion de recourir à ces moyens extrêmes. Une friandise ou un coup de fouet suffisait d'or-

dinaire à calmer toute velléité de rébellion. Je commençai à lui faire porter des fardeaux légers, puis de plus lourds. Je l'attelai enfin à la charrette, et je la fis monter par mes enfants.

Au bout d'un mois, elle était parfaitement apprivoisée, et je songeai à en tirer parti comme d'une monture ; mais ici j'avouerai mon embarras. Comment la diriger ? Au moyen d'un mors ? Mais qui avait jamais entendu parler de mors pour un bec ? Mes souvenirs étaient complétement en défaut. Il me vint heureusement l'idée d'appliquer le procédé suivant. Je fis une sorte de capuchon dans le genre de celui de l'aigle, mais ayant deux ouvertures pour les yeux ; une écaille de tortue, jouant au moyen d'un ressort de baleine, recouvrait ou découvrait à volonté ces ouvertures. Cet appareil étant posé, quand les deux écailles étaient relevées, l'oiseau, voyant des deux yeux, allait droit devant lui. Si on baissait une des écailles, il se dirigeait du côté d'où lui venait la lumière ; enfin, si on les baissait toutes deux, il s'arrêtait subitement. Le ressort étant fixé aux rênes, on pouvait donc conduire l'animal à volonté ; seulement, il nous fallait, à nous aussi, un peu d'apprentissage pour ne pas faire d'erreur ; car l'action produite par la main était précisément l'opposé de ce qui arrive pour les chevaux : avec ceux-ci, en effet, il faut agir du côté où l'on veut les diriger ; avec mon capuchon, c'était le contraire.

Les enfants voulurent, pour donner meilleur air à cette coiffure, l'orner d'un panache provenant de la dépouille de la première autruche, et, en effet, ces plumes flottantes n'avaient pas mauvaise grâce.

Pour compléter le harnachement, je fabriquai une selle qui, je le déclare, eût mérité sans aucun doute, pour l'invention et la commodité, une médaille d'encouragement de la part d'un syndicat de selliers appelés à juger le problème.

Dès que l'équipement de l'autruche fut terminé, la question de savoir à qui elle appartiendrait définitivement fut

de nouveau remise sur le tapis. On me prit pour arbitre, et j'adjugeai en dernier ressort la possession de l'autruche à maître Jack, qui était, d'un côté, plus agile que ses deux frères aînés, et, de l'autre, plus fort que François. Toutefois j'y mis la restriction qu'avant tout l'autruche était un bien commun, en sorte que chacun avait le droit d'en disposer dans les circonstances importantes.

Cet arrêt causa des transports de joie à Jack, et ses frères se vengèrent un peu de son succès en lui faisant quelques plaisanteries. Mais celui-ci était trop fier de sa propriété pour écouter leurs moqueries ; il passait son temps à faire galoper l'autruche de Felsheim à Falkenhorst, et nous remarquâmes qu'elle mettait à parcourir ce trajet le tiers du temps qu'il fallait à nos autres coursiers.

Je ne dois pas oublier de dire que notre couvée artificielle n'avait pas réussi : trois œufs arrivèrent bien à l'éclosion ; mais sur les trois poussins l'un mourut à peine au sortir de la coquille, les deux autres ne survécurent que quelques jours. Ce ne fut pas cependant faute de soins de notre part ; nous leur abandonnions volontiers toutes nos friandises : glands doux, maïs, lait, riz, cassave, manioc, tout leur était prodigué ; rien ne put tenir lieu de la sollicitude maternelle. Ces petits poussins étaient, du reste, les plus singulières bêtes qu'on puisse voir avec leurs longues jambes et leur petit corps non emplumé.

Nous n'avions pas oublié les peaux d'ours. Voici la préparation à laquelle je les soumis. Au moyen d'un vieux couteau, je parvins à les polir assez convenablement, ensuite je les laissai tremper pendant plusieurs jours dans du vinaigre pour les rendre plus fermes et conserver le poil : ce vinaigre remplaçait le tan; puis je les frottai d'un mélange de graisse et de cendre qui les assouplit, et nous eûmes bientôt d'excellentes couvertures.

La manière dont je m'étais procuré du vinaigre me donna aussi l'idée de faire de l'hydromel. Nous avions une telle

quantité de miel, que je ne savais à quoi l'employer. J'en fis bouillir une partie avec de l'eau, je retirai l'écume et recueillis le reste dans deux tonneaux; quelques pains de seigle firent fermenter rapidement la liqueur. Dans l'un des tonneaux j'ajoutai des épices destinées à en relever le goût, et, pour contenter tout le monde, je laissai l'autre tel que je l'ai dit plus haut. Mais, lorsque la fermentation fut terminée, le tonneau aux épices fut trouvé si bon par chacun, que je réservai le second pour faire du vinaigre, à l'exception de quelques bouteilles. Pour cela je laissai de nouveau fermenter la liqueur qu'il contenait, et quelques jours après j'eus un excellent vinaigre qui nous servit pour nos besoins journaliers.

Les enfants accueillirent cette composition avec d'autant plus de plaisir que, depuis longtemps, leur boisson ordinaire se composait d'eau pure. Il y eut grande discussion pour savoir quel nom on donnerait à la nouvelle liqueur. Les uns voulaient l'appeler vin du Cap, les autres madère. Je proposai alors le nom de *muscat de Felsheim* : « Cela vous rappellera, ajoutai-je, à la fois la muscade qui entre pour beaucoup dans son parfum, et le muscat de Frontignan que vous aimiez tant. Quant à l'autre vin, comme le bambou qui le contient lui a donné un peu d'amertume, on pourrait l'appeler *malaga*. »

Les différents succès que je venais de remporter dans l'état de tanneur et dans celui de vigneron m'engagèrent à tenter un essai de chapellerie. Ce travail présentait plus de difficultés, en ce sens qu'il s'écartait davantage de toutes les industries auxquelles nous nous étions appliqués jusqu'à ce jour. Cependant je ne désespérai pas d'arriver, non à la perfection de nos chapeliers européens, mais au moins à la réalisation de ce que nous désirions tous. Comme la cochenille était la teinture que nous avions le plus en abondance, il fut décidé que nos chapeaux seraient rouges. Ensuite je distribuai à chacun de mes ouvriers sa part de travail.

Les uns furent chargés d'enlever les poils de l'ondatra avec de vieux rasoirs, un autre réunissait les poils des lapins, et ma femme faisait le mélange. Pour moi, avec un fanon de la baleine, je me fabriquai un arçon de chapelier, et, avec un morceau de bois que je polis, je confectionnai une forme, puis des battoirs en bois et des courroies pour fouler. Nous nous étions mis tous avec ardeur à ce travail, en sorte qu'il alla promptement. Quand j'eus assez de poils, je les plongeai dans un mélange de cochenille bouillante et de vinaigre, puis dans de la résine fondue, pour les rendre imperméables; enfin je les plaçai sur le tour et laissai le tout sécher dans le four. Le lendemain, en les retirant, je trouvai que mon bonnet ou béret rouge avait une certaine tournure; la forme n'en était pas élégante; mais, quand on y eut ajouté un panache de plumes d'autruche, quand ma chère femme eut passé autour une petite ganse, chacun porta envie à François, qui, d'un avis unanime, devait le premier essayer le bonnet, qui lui alla très-bien.

Je promis à mes autres enfants de leur en faire de pareils, quand ils m'auraient fourni du poil en abondance; et, sur ce poil, je devais retenir le cinquième à mon profit.

CHAPITRE XXXII

Je fais de la porcelaine. — Nous empaillons le vautour et le condor. — Les yeux artificiels. — Construction d'un caïak ou canot groënlandais. — Fritz en fait heureusement l'essai. — Quelques petites excursions.

Pendant toutes ces occupations, la saison des pluies était venue, et si je ne l'ai pas fait remarquer, c'est que vraiment son arrivée passa presque inaperçue pour nous, tant nous

étions occupés avec ardeur à nos travaux divers. Du reste, nous étions loin d'avoir terminé tout ce que je voulais faire. Mes essais me réussissaient si bien, que j'étais encouragé à en tenter d'autres.

Je n'avais qu'une petite provision de terre de porcelaine, et je ne pouvais l'augmenter avant l'été suivant ; toutefois je résolus de l'utiliser. Je transformai donc notre grotte à sel en atelier de potier ; quelques tables et quelques planches en formaient le seul ameublement. Du reste, j'avais besoin de peu de choses en plus : ma roue de potier était toute trouvée, c'était celle d'un des canons du navire ; au-dessus, je plaçai une sorte de roue de travail sur laquelle on pouvait confectionner sans peine des vases de forme simple et régulière; car on pense bien que nous n'avions pas la prétention d'élever nos productions à la hauteur d'œuvres d'art.

Pour commencer, je fabriquai quelques jattes destinées par notre ménagère à recueillir le lait : les calebasses ne le conservaient, trouvait-elle, ni assez frais, ni assez pur. Je mêlai à la terre un peu de talc que j'avais trouvé près de la grotte des Ours, et ce mélange donna à la porcelaine un brillant et une solidité qui firent que nos tasses, quoique bien simples de forme, avaient une blancheur qui plaisait à l'œil.

Parmi les richesses que nous avions retirées du navire se trouvait une petite caisse contenant des verroteries destinées aux échanges avec les sauvages. Je pris quelques-unes de ces perles, mi-parties noires mi-parties jaunes. Je les broyai avec un marteau, et, une fois en poudre, j'en fis une espèce de vernis. Ces paillettes, s'incrustant dans la porcelaine, donnèrent à nos produits un brillant qui leur manquait. Je continuai mes essais et les perfectionnai encore en prenant des perles plus fines et en mélangeant les couleurs. Mais le feu brisa plusieurs de mes échantillons; cependant je parvins à confectionner cinq ou six tasses à thé avec leurs soucoupes, une douzaine d'assiettes et un sucrier. La terre de porcelaine me manqua pour continuer.

Du reste, bien que je n'aie décrit qu'en quelques mots ces préparations, elles ne laissèrent pas de me prendre beaucoup de temps : d'abord il m'avait fallu confectionner des moules en bois, et j'avais mis à cela tout mon talent de tourneur à contribution, afin de donner au vase une forme plus élégante; il fallut m'y reprendre à plusieurs fois pour arriver à un résultat réellement satisfaisant. Comme les enfants voulaient quelques enjolivements, j'avais dessiné sur les assiettes et les tasses une guirlande de feuilles et de fruits que François s'était chargé de colorier. La couleur semblait bien un peu pâle à côté du brillant de l'assiette, mais ce simple dessin contribuait pourtant à relever le fond; d'ailleurs, nous n'avions pas la pensée d'essayer de rivaliser avec les merveilles qui sortent des manufactures de Sèvres ou de Saxe. Quand bien même nous eussions eu à notre disposition les ressources qu'offrent les pays civilisés, nous étions des ouvriers trop novices pour produire rien de parfait.

De tous ces travaux je tirai cependant une instruction morale pour mes enfants; je leur rappelai, d'abord, qu'avec du travail et de la persévérance l'homme intelligent peut arriver à mener à bonne fin toutes ses entreprises; puis je leur montrai combien une occupation continuelle fait paraître le temps moins long, et comment les journées s'écoulent ainsi presque sans que l'on ait conscience de leur durée. « Aimez le travail, leur disais-je, car sans lui l'ennui viendrait bientôt vous assaillir, et vous ne pourriez lui résister dans cette île, qui ne vous offre d'autres distractions que celles que vous créera votre industrie. »

J'avais mis de côté quelques boules de terre de porcelaine, et mes enfants me demandaient à quoi je les destinais. « C'est pour faire les yeux de notre condor et de notre vautour. Avez-vous donc oublié qu'ils ne sont encore qu'à moitié empaillés? Il faut achever ce travail. » En conséquence, je fis amollir les peaux en les plongeant dans de l'eau tiède, et je saupoudrai l'intérieur de gomme d'euphorbe

afin de détruire les insectes ou leurs œufs. Je pris ensuite de l'écorce semblable à celle qui nous avait servi à la fabrication de la chaloupe, et je la collai, en ayant soin de lui donner la forme du corps des deux oiseaux : cela m'était facile, car, en les vidant peu à peu, j'avais pris leurs dimensions. Des petites baguettes formèrent les pattes, et un fil d'archal passant tout le long des ailes suffit à les maintenir dans leur direction. Nous donnâmes à nos oiseaux la pose qui nous sembla la plus naturelle, puis nous nous occupâmes de leurs yeux. C'était, en effet, la partie la plus délicate du travail, et nous la réservions pour la fin. Je fis des petites boules de porcelaine de la grosseur voulue, je les vernis au moyen de la colle de poisson et de ma poudre de verre, et, une fois le globe obtenu, je peignis avec soin la prunelle en essayant de me rapprocher le plus possible des teintes naturelles. Quand les yeux furent placés, ils donnèrent à l'oiseau un air vivant qui prouvait suffisamment que notre tentative avait heureusement réussi. C'était, du reste, sans contredit, le meilleur échantillon de notre talent qui fût dans tout notre musée.

J'utilisai également les œufs d'autruche qui n'étaient pas éclos. Je leur adaptai des pieds du plus beau bois que je pus trouver, et que j'avais tournés avec le plus de soin possible. Les uns devaient nous servir de verres, les autres de vases à fleurs. C'était notre luxe, et même je comptais, si j'en avais le loisir, les enrichir de sculptures et de moulures.

Ces travaux m'avaient pris beaucoup de temps ; mais les enfants avaient bien moins de besogne que moi. Cependant nous n'étions encore qu'au milieu de la saison des pluies, et il était urgent de leur créer une occupation si je ne voulais pas que l'ennui s'emparât d'eux et qu'avec l'inaction germassent dans leur esprit les mauvaises pensées que l'oisiveté entraîne toujours après elle. Ernest se tirait d'affaire avec ses livres, mais mes autres enfants avaient

besoin d'un travail manuel qui occupât leur corps pendant une partie de la journée; leur activité ne pouvait s'accommoder d'une journée entière passée à l'étude. Fritz vint heureusement me proposer, de lui-même, de les employer à la fabrication d'un canot groënlandais.

« Nous avons sur terre, me dit-il, outre nos courriers ordinaires, un courrier extraordinaire, l'autruche, qui peut nous faire parcourir, avec la plus grande rapidité, toute l'étendue de nos domaines. Il nous faudrait quelque chose d'analogue sur mer. La chaloupe et la pirogue sont nos embarcations habituelles, ne pourrions-nous pas avoir un petit canot léger et rapide qui glisserait sur l'eau aussi vite que l'autruche sur la terre, qui, à un moment donné, pourrait nous transporter sur un point quelconque de la côte avec presque autant de promptitude que la pensée? Les Groënlandais n'ont-ils pas quelque chose dans ce genre-là? Et nous, hommes civilisés, devons-nous être embarrassés pour faire ce que font ces peuples sauvages? »

J'approuvai fortement Fritz, et je fis, sans tarder, sa proposition à mes enfants. Elle fut accueillie par tous avec des cris d'enthousiasme, et Ernest ayant dit qu'une embarcation de cette sorte s'appelait un caïak, chacun se mit à crier : « Oui, oui, un caïak, papa, faisons un caïak. » Leur mère, effrayée de la description qu'Ernest lui faisait de ce genre de canot, ne voulait pas consentir à ce que ses enfants s'exposassent jamais sur la mer dans un si frêle bâtiment; mais nos instances réunies et la promesse d'agir toujours avec la plus grande prudence et de ne monter dans cet esquif que munis d'un appareil de natation lui arrachèrent, non pas un consentement formel, mais un assentiment tacite que chacun de nous interpréta en faveur de ses désirs. Nous nous mîmes donc à l'œuvre avec ardeur, afin d'avoir achevé avant le retour du beau temps au moins la carcasse de notre canot; du reste, je pensai bien plus à suivre mes propres inspirations qu'à consulter mes souvenirs; je ne dou-

tais pas que nous ne pussions arriver à mieux faire que les habitants du Groënland.

Pour les quilles, je pris les fanons de baleine les plus grands et les plus forts que je trouvai, je les attachai deux à deux et les joignis ensuite au groupe des deux autres par les deux extrémités; la courbure naturellement arquée de ces fanons me donnait ainsi deux quilles qui s'emboîtaient l'une dans l'autre. Le tout fut enduit de résine, comme nous avions déjà fait pour calfeutrer notre chaloupe. La longueur totale était d'environ douze pieds. Au-dessous, je fis deux entailles auxquelles j'adaptai de petites roulettes destinées à rendre le transport du caïak sur terre beaucoup plus facile. Je réunis les deux arcs par des bambous qui formaient comme les barreaux de cette échelle, dont les bras étaient recourbés. J'attachai fortement les deux bouts des arcs qui se rejoignaient, en formant aux deux extrémités comme deux petites cornes; entre ces deux cornes j'élevai un troisième fanon perpendiculaire, destiné à rattacher les côtés élevés du caïak; je réunis aussi les quilles par une bande de cuivre, à laquelle j'attachai un anneau de fer pour permettre d'amarrer facilement par l'avant ou l'arrière à volonté. Les bambous fendus me servirent de côtes dans le sens de la longueur, excepté à la partie la plus élevée, où je mis un roseau tel que nous en trouvions dans notre marais des Canards. Avec ces roseaux je confectionnai encore les côtes courbées dans le sens de la hauteur, la flexibilité du jonc me permettant de leur donner l'inclinaison voulue. Un pont ou tillac recouvrait toute la surface supérieure, à l'exception d'une ouverture circulaire destinée au rameur. J'entourai cette ouverture du bois le plus flexible et le plus léger, et je ne donnai au diamètre que juste la dimension nécessaire pour que le corsage de natation pût s'adapter hermétiquement, en sorte que l'homme semblât ne faire qu'un avec son canot. Le rameur devait être ou accroupi, ou à genoux, ou les jambes étendues; comme ces positions étaient trop fati-

gantes et gênaient trop les mouvements, j'ajoutai un petit escabeau sur lequel il pouvait s'asseoir et se reposer. C'était, sans contredit, un perfectionnement important apporté à la méthode groënlandaise.

J'avais ainsi la carcasse de mon canot. Je voulus d'abord essayer sa solidité et sa légèreté : je trouvai l'une et l'autre au-dessus de toute attente. Ainsi, l'ayant lancé sur un terrain pierreux, il rebondit avec l'élasticité d'un ballon, et ensuite l'ayant plongé dans la mer, il surnageait tellement, qu'une charge même assez lourde le fit à peine tirer un pouce d'eau. Nous ne l'achevâmes pas immédiatement; mais, comme j'ai commencé cette description, je veux la poursuivre jusqu'au bout.

Nous calfeutrâmes d'abord toutes les fentes, principalement le fond, avec du liége et du goudron. Puis nous étendîmes à l'intérieur et à l'extérieur des peaux de chiens de mer préparées par les procédés ordinaires, c'est-à-dire d'abord enlevées d'un seul morceau, en les tirant par-dessus la tête de l'animal, puis nettoyées avec de la cendre, raclées avec un couteau, trempées dans du vinaigre et séchées au soleil, enfin enduites de résine fondue, qui les rendit à la fois souples et imperméables. Avec ces peaux nous tapissâmes d'abord l'intérieur, puis nous étendîmes avec soin les plus grandes et les plus fortes à l'extérieur, cousant solidement les endroits où elles se rejoignaient avec une alêne de cordonnier et des fanons pris à la queue de la baleine. Aux deux extrémités nous coupâmes ce qui dépassait, et une couture solide vint réunir les deux fragments. Pour que l'eau ne pénétrât pas, nous versâmes sur la couture de la résine fondue.

Le tillac fut à son tour revêtu, comme le reste, de peaux de chiens de mer, également cousues et calfeutrées avec de la poix résineuse; elles se rattachaient, du reste, facilement au roseau, qui, je l'ai dit, formait le contour supérieur, et que j'avais laissé entier pour obtenir un petit rebord. La

place du rameur était non pas au milieu, mais à l'arrière, car j'espérais utiliser l'avant, en mettant plus tard un mât et une voile. Pour le moment, nous devions diriger l'esquif avec deux rames plus longues que d'ordinaire, faites avec du bambou. A leur extrémité, je plaçai une vessie pleine d'air qui servirait de contre-poids dans le cas où l'eau, soulevant le caïak, menacerait de le renverser.

Notre canot était terminé. Fritz en réclama la possession, comme en ayant le premier donné l'idée. Du reste, il la méritait à tous égards, au titre du plus hardi et meilleur nageur de nous tous. Ernest et Jack n'élevèrent donc aucune prétention à un bien qui, jusqu'à présent, leur semblait devoir procurer plus de dangers que de plaisirs. Mais moi, d'un autre côté, je ne voulais pas que Fritz fît l'essai de son nouvel esquif, sans être muni d'un véritable corset de natation. Les ceintures de liége ne suffisaient pas, car l'eau, pouvant pénétrer par l'ouverture du caïak, l'aurait fait enfoncer et avec lui le rameur prisonnier dans son trou. Je mis alors la bonne volonté de notre ménagère à contribution, et, d'après mes indications, elle exécuta un appareil complet. Voici de quoi il se composait : d'abord d'un corset fait avec les boyaux de chiens de mer, ouvert seulement au haut et au bas, en sorte qu'on le passait par-dessus la tête, les bras levés en l'air; il s'adaptait à la poitrine et se fixait à la ceinture du pantalon. Ce corset fut recouvert d'une seconde peau, beaucoup plus large, qui s'attachait aux épaules, aux hanches et au cou. Il y avait un rebord dans le bas, qui venait s'emboîter par-dessus le rebord de l'ouverture du caïak, de manière que le rameur et le bateau ne fissent plus qu'un, comme je l'ai dit plus haut. L'eau ne pouvait donc pas pénétrer par l'ouverture, et, comme toutes les coutures avaient été faites avec soin, et de plus enduites de résine, il se formait entre les deux peaux un gonflement provenant de l'air insufflé par un petit tuyau de bambou muni d'un bouchon. Le rameur pouvait donc alors se gon-

fler comme un ballon; et, quand bien même l'esquif eût coulé à fond, il serait resté à la surface en vertu de la pesanteur spécifique.

Tous ces travaux nous occupèrent pendant la mauvaise saison, et peut-être cet hiver, plus rempli que les autres, nous sembla-t-il plus court. Dès que le beau temps revint, on essaya le premier corset de natation, destiné à Fritz. On ne peut se faire une idée de la singulière physionomie que donnait à ce cher enfant la triple bosse formée par l'air insufflé. Cela ne l'empêcha pas de marcher gravement vers la mer; et, choisissant un endroit où la profondeur allait en augmentant peu à peu, il s'avanca dans l'eau comme s'il eût continué de marcher sur le sable. Bientôt il eut perdu pied, mais il n'enfonça pas pour cela plus haut que les hanches, et il continua sa marche absolument comme auparavant; un instant après, nous le vîmes aborder à l'île du Requin, où il se secoua comme un canard qui sort de l'eau, et nous fit signe de venir le rejoindre. Bientôt nous fûmes tous dans la chaloupe, et nous lui apportâmes nos félicitations pour la manière dont il s'était tiré de ce premier essai.

Avant de quitter l'île, nous allâmes voir ce qu'était devenu le squelette de la baleine, et, tout en marchant, je mâchai quelques-unes des algues que les lapins semblaient trouver si fort à leur gré. La plupart avaient une odeur de vase assez prononcée, quelques-unes cependant étaient légèrement sucrées et rappelaient un peu le goût parfumé de la violette.

A la place où était autrefois la baleine, nous ne trouvâmes plus qu'un amas d'os; mais le soleil les avait si bien séchés et blanchis, qu'ils étaient propres à toute espèce d'usage sans qu'on eût à craindre leur mauvaise odeur. Je m'attachai de préférence aux vertèbres, dont l'ouverture naturelle pouvait m'être très-utile. J'en fis mettre sur le rivage une douzaine, et, pour les emporter, je les enfilai dans une forte corde

attachée à l'arrière de la chaloupe, en sorte que, la marée montante les mettant à flot, nous n'eûmes plus qu'à les remorquer jusqu'à Felsheim.

Ces vertèbres devaient me servir à confectionner cinq ou six foulons que je tenais à achever avant l'époque de nos récoltes. Rien n'était plus pénible pour nous que d'être obligés de piler dans des mortiers le grain que nous retirions des épis : cette opération prenait beaucoup de temps, et notre fatigue n'était pas suffisamment récompensée par les résultats obtenus. Mais, pour fabriquer ces foulons, j'avais besoin de plusieurs autres matériaux qui me manquaient, d'abord des blocs de bois nombreux et épais pour la confection desquels il me fallait chercher un arbre suffisamment gros.

Un matin, je vis les enfants, armés de souricières, s'échapper, sans rien dire, de l'habitation. Je pensai qu'ils allaient tenter une chasse aux rats dans les environs, et je résolus de profiter de leur absence pour faire, de mon côté, une excursion solitaire jusqu'à l'Écluse, où je devais prendre en même temps de la terre glaise qui me manquait.

Ma femme me laissa partir sans objection, d'autant mieux qu'elle me dit avoir vu Ernest, que je croyais avec ses frères, s'enfermer dans la bibliothèque, afin d'y travailler tranquillement. J'attelai donc au traîneau le buffle de Jack, que celui-ci dédaignait pour son autruche, et je me fis accompagner de mes deux chiens.

Après avoir passé par le pont de la Famille, je me dirigeais vers la partie de la forêt la plus voisine, lorsque je crus remarquer que nos plantations de manioc et de pommes de terre offraient l'aspect d'un défrichement singulier. D'abord, je pensai que peut-être mes enfants les avaient bêchées et sarclées, par ordre de leur mère ; mais, à mesure que je m'approchai, je reconnus qu'au lieu d'un défrichement j'avais un bouleversement complet. Le désordre était au comble : les tiges, à moitié arrachées ou brisées, gisaient

de tous les côtés. Je ne savais qui accuser de ces ravages, mais un examen plus attentif me convainquit qu'une bande de cochons avait passé par là. Maintenant étaient-ce des cochons sauvages, ou les petits de notre truie? Je résolus de m'en assurer sans délai, et pour cela je suivis les traces encore récentes du passage de ces animaux.

J'arrivai ainsi jusqu'à l'ancien champ placé près de Falkenhorst : mêmes ravages ; mais je ne voyais pas un seul cochon, ce qui me fit supposer que leur troupe était peu nombreuse. Tout à coup les chiens se mettent à aboyer et s'élancent vers un taillis assez fourré. Je les suis, et je vois notre vieille truie, revenue à peu près à l'état sauvage, entourée d'une bande de petits marcassins qui devaient provenir d'une seconde portée ; à ses côtés était le pourceau que nous avions laissé vivre pour multiplier l'espèce. Il était devenu un porc d'une grosseur raisonnable. La truie et lui tenaient les chiens en respect en grognant et montrant les dents.

La vue de tout le mal que nous causaient ces animaux, et cela sans nécessité, puisqu'ils pouvaient trouver une abondante nourriture sans envahir nos champs, m'avait réellement irrité, en sorte que je ne sus pas réprimer un premier moment de colère et que je fis feu de mes deux coups de fusil sur la troupe que j'avais devant moi. Trois marcassins tombèrent, et le reste s'enfuit en grognant derrière les broussailles. Je coupai tout de suite les têtes des victimes, pour faciliter l'écoulement du sang ; rappelant alors les chiens, je les laissai s'en abreuver, et je plaçai dans le traîneau les trois cochons décapités. Je n'étais pas content de moi-même ; car je sentais bien que j'avais cédé à un mouvement de colère. Nous n'avions nul besoin de viande en ce moment à la maison, et les deux coups de fusil que j'avais tirés étaient réellement deux coups perdus.

Je continuai cependant ma marche, et je ne tardai pas

à trouver l'arbre qu'il me fallait. Il avait deux pieds de diamètre à sa base ; je lui fis une marque comme les bûcherons, et j'allai quelques pas plus loin prendre de la terre glaise. Quand tout fut terminé, je repris la route de l'habitation, où j'arrivai encore avant les enfants, bien qu'ayant dépassé l'heure du dîner.

CHAPITRE XXXIII

Inquiétudes de ma femme. — Retour des enfants. — Leurs exploits. — Nouvelle invention pour le dépouillement des peaux d'animaux. — Fabrication de foulons. — Nouveau système de récolte d'après les méthodes italiennes.

A mon retour, je trouvai ma femme fort inquiète : elle craignait qu'il ne fût arrivé quelque accident aux absents. Cette bonne mère avait pour toute la famille une sollicitude telle, qu'elle voulait savoir sans cesse où était chacun de nous. Le moindre retard lui causait de véritables tourments. Je cherchai à la rassurer en lui faisant observer que ses enfants commençaient à grandir et à se fortifier; que Fritz, particulièrement, était presque un jeune homme, et qu'il fallait lui pardonner si quelquefois, par ce besoin de liberté si naturel à son âge, il oubliait de nous demander l'autorisation de s'éloigner un peu. « J'aime à croire, lui dis-je en finissant, qu'aucun d'eux ne court de dangers. Je mets ma confiance en la Providence céleste, sachant bien qu'elle pourra les protéger plus efficacement qu'une armée entière. S'ils veulent quelque chose, ajoutai-je, ce sera un bon repas à leur retour ; car ils n'ont pas emporté de provisions, et je crois qu'ils apprécieront d'autant mieux notre cuisine, qu'ils auront été obligés, pendant la journée, de se contenter de ce qu'ils auront trouvé. »

Ces paroles rendirent un peu de calme à notre chère ménagère, qui se mit aussitôt à préparer, pour en faire le rôti, un des cochons que j'avais apportés. Ernest et moi, pendant ce temps, vidions les deux autres, qui furent dépecés et salés. Je recommandai à ma femme de laisser plus longtemps son rôti dans la saumure et d'avoir soin de l'arroser de graisse d'oie et de beurre fondu, comme nous faisions pour nos pigeons. Après ces préparatifs préliminaires, il fut placé dans le four, où il ne tarda pas à exhaler une odeur des plus appétissantes.

Vers le soir seulement, nous vîmes arriver Jack, monté sur son autruche. Ses deux frères le suivaient d'un peu loin ; ils portaient tout le butin de la journée, car le coursier de maître Jack n'avait pas une selle disposée de façon à pouvoir soutenir des fardeaux. Ce butin, d'ailleurs, était considérable ; il remplissait deux sacs chargés sur le dos de l'onagre et du taureau. Nous examinâmes vite leur contenu ; il se composait de quatre animaux du genre de ceux que nous avions nommés *bêtes à bec*, d'un singe, d'un kanguroo, d'une vingtaine d'ondatras, de plusieurs rats d'une autre espèce que je crus reconnaître pour appartenir à la famille du *castor moschatus*, à cause de sa trompe cartilagineuse, et enfin de deux lièvres à longue queue, que je regardai comme étant des *tolaï*. De plus, Fritz avait ramassé un fort paquet de grands chardons qu'il supposait pouvoir m'être utiles ; mais notre attention, fixée tout entière sur les animaux, nous les fit d'abord négliger. La voix perçante de Jack domina bientôt les cris de joie et les félicitations de chacun ; il parlait plus haut que tout le monde réuni.

« Oh ! papa, disait-il, quel admirable coureur que mon autruche ! On se sent emporté avec la rapidité du vent ! c'est au point que l'air me coupait la figure et que j'étais souvent obligé de fermer les yeux. Papa, il faut que vous me fassiez un masque de verre qui me permette de diriger ma monture sans crainte d'être aveuglé ou de perdre la respiration.

— Non, mon enfant, répondis-je, je ne t'en ferai pas.

— Pourquoi non? Je vous assure que j'en aurais grand besoin.

— Je ne dis pas le contraire; mais je dois te faire remarquer que tu prends un ton bien singulier pour demander ce que tu désires : *Il faut que vous me fassiez*. Ne dirait-on pas que nous sommes à tes ordres?

— Oh! papa, ce n'était pas ma pensée; je voulais vous prier d'être assez bon pour me confectionner un masque.

— A la bonne heure! Ainsi présentée, ta demande est respectueuse et convenable; mais je n'en persiste pas moins dans mon refus. Jusqu'à présent, vous vous êtes trop facilement habitués à me regarder comme le fournisseur général de toute la colonie; il est bon que vous vous chargiez vous-mêmes désormais du soin de vous procurer ou de vous confectionner les instruments et les objets qui vous manquent. Ainsi donc, si tu veux un masque de verre, tu le feras toi-même. »

Cette remontrance rabattit un peu le caquet de M. Jack, qui laissa, un moment, la parole à ses frères.

« Oui, disait Fritz, nous rapportons un bon nombre de peaux de bêtes qui, dans le commerce, seraient très-appréciées. Mais nous abandonnons à papa tous nos droits à leur propriété, en échange d'un verre de *muscat de Felsheim*. Nos prétentions ne sont pas exorbitantes.

— En effet, repris-je, j'achète là une cargaison de fourrures à bon marché. Aussi je m'empresse de consentir à votre proposition.

— Moi, reprit François, je ne demande pas mieux que d'abandonner aussi ce qui me revient; mais, pour l'instant, je préférerais l'échanger contre un bon rôti que contre un verre de vin. La nourriture de sauvages dont nous nous sommes contentés aujourd'hui peut avoir son charme pour un amateur de l'imprévu; moi, j'aime mieux, je l'avoue, notre cuisine européenne.

— Allons, afin de contenter tout le monde, dis-je alors, j'annonce, pour ce soir, des viandes apprêtées à l'européenne et du vin des colonies. Il y en aura pour tous les goûts. Mais, avant d'aller nous mettre à table, que chacun de vous s'occupe de sa monture : un bon cavalier ne doit penser à manger lui-même que quand son cheval a son râtelier rempli. »

Quand ces opérations préliminaires furent terminées, je pris Fritz à part et le grondai un peu d'avoir emmené ses frères avec lui et d'être parti lui-même sans nous prévenir de la durée de cette absence. Je lui parlai des inquiétudes qu'avait éprouvées sa mère, et le pauvre enfant reconnut si vite ses torts, qu'il alla se jeter au cou de ma femme en lui demandant pardon et en lui promettant que cela n'arriverait plus.

Cet élan affectueux de mon aîné réjouit tellement le cœur maternel, que notre bonne ménagère anima tout le souper par ses saillies pleines de gaieté et de bonne humeur. Elle nous annonçait chaque mets avec une gravité tout à fait comique.

« Ceci, messieurs, est un cochon de lait européen, déguisé en marcassin d'Amérique; il a perdu sa tête à la bataille; mais, comme certains individus de ma connaissance, il en avait peut-être si peu, que nous ne devons pas la regretter. A côté, vous voyez encore une salade d'Europe, bien qu'elle ait été plantée et cueillie aux antipodes. Voici également des beignets de cassave qui valent bien des beignets de pommes. En face est ma gelée hottentote, dont la vieille mère Thétis a fourni les principaux éléments. Enfin, pour arroser tout cela, nous avons notre hydromel, ou plutôt notre muscat, dont le parfum suffit pour embaumer la table. »

Les plaisanteries de ma femme et la vue d'un bon repas mirent tout le monde en joie. Le petit François, se souvenant sans doute de ses habitudes de marmiton, ne tarissait pas

d'éloges sur le cochon, et, pour l'obliger à se taire, je fus obligé de lui faire remarquer qu'en parlant toujours il oubliait de manger, et que, grâce à l'appétit de ses frères, il serait forcé peut-être de se contenter d'apprécier la bonté du plat par les yeux et le nez, sans y porter les dents. A ces mots, le petit bonhomme se mit à jouer des mâchoires avec une telle rapidité, qu'on voyait qu'il avait hâte de rattraper le temps perdu.

Quand la faim de mes enfants fut un peu apaisée, je demandai à Fritz de nous faire le récit de leur expédition. Je lui laisse ici la parole.

« Nous sommes restés toute la journée auprès de la métairie de Waldegg; c'est là que nous avons fait nos découvertes et abattu notre gibier. Nous avons placé des piéges à rats dans lesquels l'appât se composait de carottes ou de petits poissons. Les ondatras semblaient préférer le légume, mais les autres rats à trompe préféraient l'autre appât, si bien que, pour ne pas perdre de temps, nous nous sommes contentés de dîner avec des racines d'anis et quelques petits poissons à peine frits.

— Pendant ce temps-là, interrompit Jack, notre singe chassait dans les environs; il a fait lever, presque sous nos pieds, les deux lièvres, et François lui doit aussi son kanguroo, à qui un coup de fusil bien ajusté a appris vite ce que c'était que la poudre, dont il n'avait probablement pas d'idée.

— Moi, reprit Fritz, je laissai mes frères s'escrimer contre ce gibier inoffensif, et je ramassai le paquet de chardons que vous avez vus; j'y ai joint quelques plantes nouvelles sur lesquelles vous voudrez bien me dire votre avis. Mais ne voilà-t-il pas qu'au beau milieu de mon paisible travail un singe malavisé vient m'assaillir à coups de noix de coco; je lui ai envoyé quelques grains de plomb qui l'ont fait descendre de son arbre plus vite encore qu'il n'en avait l'habitude. »

Après le souper j'allai examiner les plantes de Fritz. D'a-

bord je trouvai dans les chardons une carde naturelle telle que j'en désirais pour fabriquer les chapeaux ; parmi les autres végétaux je trouvai deux petits pommiers à cannelle et même quelques vrais cannelliers. Ces précieux produits furent remis à ma femme, qui les reçut avec grand plaisir, et, le lendemain matin, les planta dans notre jardin.

Il restait à dépouiller le gibier; mais je dis à mes enfants de me laisser ce soin, car j'espérais arriver à faire la besogne aussi promptement à moi tout seul qu'en nous y mettant tous à la fois. Jack commença par assurer que c'était impossible ; je le laissai parler à tort et à travers : j'avais mon idée.

Parmi les instruments que contenait la caisse du chirurgien du navire, se trouvait une grosse seringue. Je pratiquai une ouverture dans le bouchon du piston, et, au moyen de deux soupapes, je transformai ainsi mon instrument de médecin en une machine de compression. Sans doute elle n'était pas parfaite, mais cependant elle pouvait suffire pour mes projets. Quand je tirais le piston, l'air extérieur entrait par une des soupapes, et, quand je le poussais, au contraire, il sortait par l'autre avec une certaine violence.

Quand je revins muni de mon instrument, les enfants se mirent tous à éclater de rire, et Jack me demanda, un peu irrévérencieusement, si c'était avec cette arme d'apothicaire que je comptais accomplir mes promesses. « Précisément, » répondis-je. Et, sans rien ajouter, je pris le kanguroo, je le suspendis par les pattes de derrière de façon que sa tête fût à la hauteur de ma poitrine, puis, pratiquant une ouverture au-dessous du cou, j'y introduisis la canule de la seringue et me mis à souffler de toutes mes forces. Au bout de quelques instants le kanguroo s'enfla d'une manière prodigieuse, si bien qu'il ne conserva plus rien de sa forme naturelle. Je continuai à souffler, et je m'aperçus qu'à l'exception de deux ou trois petits endroits, la peau était partout séparée de la chair. Je dis à mes enfants de dépouiller

l'animal, et ils furent étonnés de voir que l'opération se faisait toute seule.

« Oh ! c'est charmant ! dit Jack, je demande pardon pour mes doutes de tout à l'heure. Mais comment cela peut-il se faire ?

— Mon Dieu ! c'est bien simple, repris-je, et tous les Groënlandais connaissent ce procédé. Quand ils ont pris un chien de mer, ils l'enflent comme vous m'avez vu faire ; l'animal, ainsi gonflé, surnage sur l'eau : ils peuvent donc l'emmener à la remorque de leur canot et ensuite le dépouiller.

— Mais cela, dit Fritz, ne nous explique pas comment l'insufflation peut séparer la chair de la peau.

— Cela tient à la conformation du tissu cellulaire : entre la chair et la peau se trouvent une foule de petites cases qui contiennent des corps gras ; si elles viennent à se remplir d'air, elles se dilatent d'abord, puis se déchirent, et la peau se détache naturellement. Dans certaines maladies, l'air pénètre ainsi dans le tissu cellulaire et amène un gonflement considérable qui, le plus souvent, se termine par la mort, bien que l'homme semble doué, d'abord, d'une santé d'autant meilleure, que l'air fait rebondir les chairs et leur donne une teinte plus rosée. Les bouchers aussi, dit-on, insufflent souvent de l'air dans la viande pour la faire paraître plus fraîche et plus grasse. »

Après cette explication, je me remis à faire fonctionner ma seringue pneumatique, et, à mesure que je devenais plus exercé, l'opération se faisait plus promptement. C'était une économie de temps considérable ; cependant, comme nous avions un assez grand nombre d'animaux, la journée se passa presque tout entière à les dépouiller.

Le lendemain devait être employé à abattre l'arbre que j'avais choisi. Je partis donc de bon matin avec toute ma bande, bien munie de haches, de couteaux, de cordes et de scies. Chemin faisant, je leur montrai les dégâts causés par les

cochons et le lieu où ils avaient reçu leur châtiment. Quand nous fûmes arrivés à l'arbre marqué, je fis monter Fritz et Jack au sommet pour abattre les branches les plus longues, afin qu'elles ne s'accrochassent pas dans la chute aux arbres voisins. En même temps ils attachèrent au sommet deux cordes dont les extrémités restées libres furent fixées à une assez grande distance pour n'avoir rien à craindre en cas que nous ne fussions pas maîtres de diriger la chute du tronc. Puis, avec une scie horizontale, mais dont les deux manches étaient perpendiculaires à son axe, nous opérâmes des deux côtés une section un peu inclinée. Ensuite chacun se mit à tirer fortement sur la corde. Bientôt l'arbre craqua, puis, après avoir chancelé un instant, tomba lourdement à terre sans aucun accident.

Nous le sciâmes aussitôt de quatre pieds en quatre pieds. Les branches furent également sciées, et nous obtînmes ainsi des bûches de plus petite dimension dont quelques-unes étaient recourbées ; le reste fut laissé au soleil afin d'être séché avant de servir pour alimenter notre feu.

Ce travail ne s'acheva pas en un jour : nous fûmes obligés d'y revenir le lendemain. J'avais six blocs et une assez grande quantité de bûches droites ou tortues. Je plaçai une de celles-ci au milieu de la surface supérieure de chacun des grands blocs. A l'extrémité je fixai par une entaille une traverse horizontale qui se mouvait comme le fléau d'une balance, et dont une moitié était au-dessus de l'axe. A cette moitié j'adaptai un marteau de forme conique dont la tête revenait aboutir au centre de la grosse poutre, que je creusai un peu dans cet endroit. A l'autre branche du fléau, je plaçai une pelle à puiser, et je diminuai le poids de ce bras de levier de façon cependant qu'en remplissant la pelle d'eau il se trouvât plus lourd que l'autre.

Voici alors la manière dont la machine fonctionnait : quand la pelle était vide, le marteau, plus pesant, la soulevait; mais, si on venait à la remplir d'eau, alors, au contraire, la

pelle, faisant bascule, entraînait le fléau de cette espèce de balance; mais ce mouvement, en vertu de la forme même de la pelle, la faisait renverser, et le marteau retombait de tout son poids dans la partie creusée au centre. La pelle, revenant à la position horizontale, se remplissait d'eau, soulevait de nouveau le marteau, et le même phénomène avait lieu. Ainsi tout ce qui se trouvait dans la partie creuse était broyé par la chute continuelle du marteau; mais, comme le grain que nous comptions y mettre eût pu sauter en l'air et les éclats se disperser, je remédiai à cet inconvénient en agrandissant la partie creuse de mon bloc de bois, et j'y fis entrer en forçant un peu une des vertèbres de baleine que j'avais mises de côté à notre dernière excursion à l'îlot. Puis, avec les fanons, je fis à ce mortier une sorte de couvercle percé au milieu, juste de la dimension du marteau, en sorte que le grain frappé venait rebondir contre cet obstacle, et ne pouvait s'échapper du réservoir.

Il restait maintenant le soin de faire fonctionner la machine sans être à chaque instant obligé de remplir nous-mêmes la pelle de liquide. J'y arrivai au moyen d'un conduit de bambou qui amenait l'eau du puits précisément à la hauteur de la pelle relevée. D'autres tuyaux plus petits, partant du grand canal, distribuaient de l'eau aux autres pelles; car il ne faut pas oublier que j'avais fait pour chacun des six blocs de bois l'opération que j'ai décrite pour un. Nous avions donc ainsi six foulons qui travaillaient ensemble sans que nous eussions à les surveiller; et, comme les conduits d'eau n'étaient pas tous d'égal diamètre, il s'établissait une certaine différence entre le travail de chacun, ce qui faisait tomber comme en cadence les marteaux les uns après les autres. Je remarquai qu'en moyenne ils frappaient trois coups toutes les deux minutes : sans doute c'était peu comparativement aux machines employées dans les pays civilisés; mais on doit remarquer que l'organisation de la mienne était très-simple, puisqu'elle ne nécessitait l'emploi d'au-

cun rouage, et, d'un autre côté, comme les machines travaillaient seules, au bout de la journée nous trouvions toujours une bonne partie de besogne faite sans aucune fatigue pour nous.

Le premier essai de ce nouveau système de pilage fut tenté sur le riz, et, le soir, nous reconnûmes avec plaisir que la portion placée dans chacun des six mortiers était complétement débarrassée de la paille, et propre, sans autre préparation, à être employée à la cuisine. Rien, d'ailleurs, ne nous pressait outre mesure, puisque nous ne faisions fonctionner nos foulons que pour notre consommation particulière, et non pour en faire un commerce. Quoique l'opération fût lente, les produits obtenus dans un seul jour étaient toujours plus considérables de beaucoup que ce dont nous avions besoin pour notre entretien quotidien.

Nous avions établi nos moulins près du champ ensemencé de blé, de maïs et d'orge. Je remarquai, tout en travaillant, que nos poulets et nos dindons faisaient de fréquentes excursions dans ce champ, et en revenaient la panse bien remplie. C'est qu'en effet le grain était déjà mûr, bien qu'il ne fût semé que depuis quatre ou cinq mois. Nous pouvions donc désormais espérer deux récoltes par an. Je dis aussitôt qu'il fallait s'occuper de le moissonner; car d'un moment à l'autre nous devions nous attendre à recevoir la visite des harengs et des chiens de mer. C'était l'époque de leur apparition.

Je décidai que nous expédierions la récolte, quitte à perdre quelques boisseaux de grains, afin d'être en mesure pour tout faire. Ma femme, à ces mots, jeta les hauts cris; elle prétendait que notre blé et notre orge étaient bien autrement précieux que des harengs, dont il nous restait encore une provision assez importante; que, d'un autre côté, les pommes de terre et le manioc réclamaient les soins de tous, en sorte qu'avec notre manie pour la pêche nous arriverions à manquer des choses de première utilité.

Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que les observations de ma femme étaient justes ; toutefois il m'en coûtait de laisser passer, sans en profiter, l'occasion de faire une pêche abondante. J'espérais, de plus, que nous ne perdrions pas grand'chose à notre récolte en employant le procédé italien, qui est beaucoup plus rapide. « Quant aux pommes de terre et au manioc, il n'y avait pas d'inconvénient à ce qu'ils restassent quelques jours de plus en terre : ils n'en seraient que plus faciles à récolter. D'ailleurs, nous n'avions pas affaire au sol rocailleux de la Suisse : il suffisait de laisser un petit nombre de germes pour avoir plus tard, grâce à la fécondité du terrain, une abondante récolte. »

Je communiquai toutes ces observations à ma femme, et, pour pouvoir commencer la récolte dès le lendemain matin, je fis immédiatement nettoyer devant la maison une aire en plein vent que je préparai de la manière suivante. Je l'arrosai d'abord avec de l'eau provenant de fumier du bétail. Les enfants ne comprenaient pas trop quels étaient mes projets, mais leur confiance en moi leur faisait exécuter mes instructions avec la plus grande docilité.

Je fis sortir toutes les bêtes de somme et les fis courir sur ce terrain humide, pendant que nous le battions de notre côté avec des avirons et des perches. Quand la chaleur eut séché le sol, je l'arrosai et le battis de nouveau, en sorte que j'eus une esplanade parfaitement dure et unie, dans le genre de celles des granges d'Europe.

Le lendemain matin tous les enfants accoururent, armés chacun d'instruments de labourage, tels que faucilles, fourches et râteaux. Je leur dis d'emporter seulement les faucilles et de laisser le reste ; car nous allions moissonner à l'italienne, et les Italiens sont trop paresseux pour ne pas faire les choses avec moins de peine que les autres peuples.

« Mais comment, dit Fritz, pourrons-nous réunir les gerbes et les rapporter à la maison ?

— Très-facilement, car nous ne ferons pas de gerbes et nous battrons le grain sur place. »

Pour joindre la pratique à la théorie, je montrai alors aux enfants qu'ils pouvaient aisément saisir de la main gauche un certain nombre d'épis et les couper avec la main droite, les attacher avec le premier morceau de paille venu, et les jeter ensuite dans une corbeille. Ce procédé a, de plus, l'avantage de ne pas forcer le moissonneur à rester presque constamment baissé, ce qui est la principale fatigue du métier.

Mes enfants se mirent aussitôt à la besogne. Deux buffles, portant le fameux panier où Ernest avait été tant secoué, furent placés au milieu de nous; chacun se mit à récolter de son côté, en sorte que, le soir, le panier avait été deux fois rempli et vidé, et que le champ ne contenait presque plus que les pailles des épis. Ma femme seule n'approuvait pas ce système. Il lui était pénible de penser que toute cette paille était perdue, et qu'en outre tous les épis plus bas que la hauteur de la main nous échappaient. Elle ne cessait de murmurer, disant que c'eût été une pitié pour des moissonneurs habitués aux bonnes méthodes de la Suisse de voir un tel gaspillage; je la consolai en lui promettant que nos bestiaux mangeraient une partie de cette paille sur pied, et que le reste serait rentré avec soin.

Les épis furent apportés sur une aire préparée par moi à l'avance; alors toutes nos montures, même l'autruche, furent mises en réquisition. Elles foulèrent sous leurs pieds nos épis dont elles séparèrent le grain.

Pour le maïs, nous fûmes obligés de le battre différemment, en employant des fléaux qui détachèrent le grain des épis. Le produit obtenu fut aussi très-considérable.

Après avoir fauché, puis labouré le champ, je l'ensemençai de nouveau, mais en ayant soin de faire comme en Europe, où, pour laisser reposer la terre, les laboureurs changent, chaque année, la nature des semences. Ainsi je ne

semai que de l'avoine et du seigle avec l'espoir de les récolter avant la mauvaise saison.

Ce fut à cette époque que nous découvrîmes le giroflier et que Fritz tua une vache marine dont la tête et les défenses servirent d'ornements au caïak dont il avait été nommé capitaine.

CHAPITRE XXXIV

Attaque des cochons. — Les places d'appât de la nouvelle Géorgie. — Le pemmican. — Les enfants partent seuls pour une excursion. — Rencontre d'une hyène. — François la tue. — La correspondance officielle et privée de la colonie.

Une nuit, plusieurs de nos cochons, devenus sauvages, s'avancèrent jusqu'à Felsheim; les chiens les repoussèrent.

C'était à mes yeux une nouvelle preuve que le pont, tel qu'il était construit, offrait un trop facile accès dans nos domaines, et je pensai plus sérieusement que jamais à lui substituer un vrai pont-levis ou pont tournant.

Ce n'était pas un petit travail qu'une pareille construction pour nous, qui n'avions à notre disposition ni vis ni manivelle. Aussi me décidai-je pour le plus simple des ponts-levis. Je plantai en terre deux poteaux assez élevés, au travers de chacun desquels passait une corde se mouvant le long d'une poulie, et aboutissant par l'un de ses bouts à un anneau de fer solidement fixé à l'extrémité du pont. Un système de bascule, disposé de notre côté, nous permettait de soulever le plancher et de le maintenir en l'air. Nous étions donc à l'abri désormais d'une invasion des bêtes féroces. Quant aux hommes, je savais que le ruisseau n'était pas

une barrière assez large ni assez profonde pour arrêter un ennemi déterminé.

Pendant les premiers jours, les enfants se faisaient un jeu de baisser et relever notre pont, ou de grimper le long des poteaux pour découvrir ce qui se passait au delà du ruisseau. De cette position ils apercevaient nos gazelles et nos antilopes galopant dans la plaine, et c'était de leur part à chaque instant des exclamations sur la grâce et la légèreté de ces gentilles petites bêtes.

« Il faudrait, dit un jour Fritz, pouvoir apprivoiser ces animaux. Quel agrément pour nous de les voir venir à nos côtés et se désaltérer dans le ruisseau pendant que nous travaillerions !

— On pourrait y parvenir en imitant les places d'appât qui se trouvent dans la Nouvelle-Géorgie, répondit Ernest.

— Oh! voilà bien le savant, dit Jack, qui va toujours chercher ses exemples au bout du monde !

— Qu'importe, interrompis-je, à quel pays on emprunte des idées, si ces idées sont fécondes, et leur application possible ?

— Mais, reprit Jack, qu'est-ce qu'Ernest entend par des places d'appât ?

— Voici, repartit aussitôt notre philosophe. Dans la Nouvelle-Géorgie, il existe à l'état naturel un vaste terrain de marne salée et sucrée qui attire sur ses bords des troupeaux entiers de buffles. Ici nous n'avons pas les mêmes ressources, mais nous pouvons y remédier par notre industrie, en créant, comme dans certaines forêts de l'Europe, des *lèche-sel* artificiels. Placés à l'affût tout auprès, les chasseurs attendent que le gibier vienne s'offrir de lui-même à leur fusil. Je crois qu'avec de la terre de porcelaine et du sel on aurait un excellent appât.

— En ce cas, reprirent mes enfants, il faut faire tout de suite une nouvelle excursion pour aller chercher de la terre de porcelaine. Papa, du reste, en a besoin lui-même, et il

ne demandera pas mieux que de donner son consentement à ce projet. »

J'avais, en effet, l'intention de me rendre à l'Écluse pour renouveler ma provision de terre de porcelaine, et, voyant avec quelle ardeur les enfants accueillaient cette idée, je donnai volontiers mon adhésion à leur projet. Fritz n'eut pas plutôt entendu le *oui* paternel, qu'il se mit à dire :

« Je vais, en ce cas, faire préparer tout de suite du pemmican. »

Mais ma femme, à cette demande, se récria. Elle ignorait, disait-elle, ce que c'était que ce nouveau mets de sauvages, et ne se souciait pas de surcharger sa mémoire, déjà fort riche en recettes culinaires européennes, de procédés barbares qui, le plus souvent, ne donnaient que de médiocres résultats.

« Maman, lui dit Fritz, le pemmican est tout simplement de la chair d'ours ou de chévreuil, ou de tout autre animal sauvage, pilée et hachée, que l'on presse fortement et qui donne ainsi un aliment très-substantiel et facile à transporter. Les voyageurs du Canada s'en servent toujours pour approvisionner leurs caravanes.

— Vous avez donc décidé une nouvelle expédition, et cela sans me consulter? Je vois ce que c'est : comme on sait que je ne vois pas toujours avec plaisir mes enfants s'éloigner de la maison pour courir à la recherche de dangers inconnus, ceux-ci se dispensent de me consulter. Enfin, puisque cela est une affaire convenue, je ne veux pas m'y opposer; mais je crois que pour une petite promenade de deux jours dans un pays fertile il est inutile de préparer des vivres comme pour un long voyage.

— C'est peut-être vrai, répondit Fritz; mais un chasseur aime à vivre un peu comme les hardis voyageurs dont il connaît l'histoire : cela lui donne à la fois plus de hardiesse et plus de confiance. Et ne trouvez-vous pas aussi qu'il vaut bien mieux s'habituer à une sobriété d'anachorète que de

charger sa gibecière de lièvres ou de canards rôtis, pour aller abattre des lièvres et des canards vivants?

— Je ne suis pas tout à fait de ton avis là-dessus ; cependant, si cette préparation de pemmican vous fait plaisir, je veux bien m'y prêter. »

Fritz, dans son ardeur, en pressa tellement la fabrication, que l'on eût dit qu'il s'agissait de faire de la nourriture à toute une armée. Pendant ce temps-là, ses frères apprêtaient de leur côté leurs attirails de chasse ; je m'apercevais bien à leur activité qu'ils avaient en tête quelque projet dont ils ne voulaient pas me faire part. Ils avaient été chercher le vieux traîneau transformé en voiture, grâce aux deux roues de canon, et l'avaient chargé de corbeilles, de sacs, de paniers de toute espèce; par-dessus étaient la tente et le caïak.

Jack même y joignit quelques-uns de nos pigeons européens, et pour cela il chercha si évidemment à n'être pas vu de moi, que je pensai, pour le moment, qu'il avait songé à corriger le peu de délicatesse de la nourriture sauvage de Fritz par un supplément dans le goût des gens civilisés. Je voulus cependant paraître n'avoir rien vu, et j'attendis, dans l'espoir que l'événement me mettrait au courant de tous ces petits mystères.

Le matin du jour solennel du départ, Ernest et Jack eurent ensemble une grande conférence dont je ne pus connaître le but, mais à la suite de laquelle le premier décida qu'il préférait rester à la maison avec sa mère. Celle-ci, en effet, venait de déclarer qu'elle se souciait peu de quitter l'habitation pour le moment, et qu'elle se sentait d'ailleurs un peu trop fatiguée pour s'exposer à trotter plusieurs jours dans une voiture aussi dure que notre charrette. Je résolus alors de laisser partir les enfants seuls et de m'occuper pendant ce temps, avec Ernest, de la confection d'un moulin à sucre.

Les trois petits chasseurs nous firent donc leurs adieux;

je recommandai les deux plus jeunes à Fritz, et je remarquai au moment du départ, entre Ernest et ses frères, des signes d'intelligence qui me convainquirent de plus en plus qu'on me préparait une surprise quelconque. Cependant la petite caravane était en selle, elle nous fit un dernier salut et partit au trot avec un air de satisfaction et de plaisir qui témoignait assez du goût de mes enfants pour la liberté.

Je ne veux pas m'appesantir sur les détails de fabrication de mon moulin à pressoir, qui différait peu, d'ailleurs, des modèles ordinaires. Il suffira de faire savoir qu'il se composait de trois cylindres verticaux tournant au moyen d'une manivelle mise en mouvement par les chiens ou l'un des jeunes buffles. Malgré l'aide d'Ernest et même de ma femme, ce travail nous occupa plusieurs jours.

Pendant ce temps, que faisaient nos jeunes chasseurs? Je vais placer ici le récit de leur excursion, bien que je n'en aie connu tous les détails que plus tard. Après avoir passé le pont de la Famille, ils se dirigèrent vers Waldegg, où ils comptaient rester la journée entière, même le lendemain. Mais, en approchant de la métairie, ils entendirent un rire aigu et strident qui semblait poussé par une voix humaine. Au même moment, toutes les montures montrèrent les indices les moins équivoques d'une vive frayeur. Les chiens, au lieu de donner franchement de la voix, grognaient sourdement en se rapprochant de leurs maîtres. L'autruche de Jack emporta son cavalier sans que celui-ci pût la retenir, et Fritz et François, de leur côté, avaient toutes les peines du monde à contenir les buffles, qui voulaient retourner vers leur habitation.

« Tout ceci, dit alors mon aîné à son frère, me semble louche ; il faut savoir à quoi s'en tenir. A en juger par l'agitation des chiens et des buffles, je crains qu'il n'y ait dans les environs quelque bête féroce de la nature d'un lion ou d'un tigre. Descendons pour nous en assurer. »

Les deux cavaliers mirent pied à terre, et Fritz ajouta :

« Je regrette que Jack n'ait pas pu diriger son autruche et se soit laissé emporter par elle. Mais, pendant que je vais essayer de calmer notre attelage, avance-toi avec précaution vers le taillis, et tâche de découvrir ce qui s'y passe; sois prudent, et, s'il y a le moindre danger, reviens tout de suite vers moi; nous reprendrons immédiatement le chemin de la maison, dont nos bêtes semblent regretter d'être sorties. »

François suivit à la lettre les instructions de son frère. Il se munit d'une paire de pistolets, prépara son fusil, et, suivi des chiens, s'avança ensuite tout doucement, se courbant presque en deux pour n'être pas aperçu, dans la direction d'où était parti ce rire singulier qui les avait tous frappés. Arrivé au milieu du taillis, il aperçut avec effroi, par une ouverture, une hyène gigantesque qui venait de terrasser un bélier et s'apprêtait à le dévorer. La vue de ce farouche animal fit sur le jeune chasseur une certaine impression de frayeur, d'autant plus qu'il dardait sur lui des yeux pleins de feu, en accompagnant ce regard d'un cri funèbre analogue au rire d'un homme. Cependant il ne bougea pas, et, sans s'inquiéter davantage de François, il continua son repas interrompu.

François s'adossa alors le long d'un arbre, arma bravement son fusil et visa l'animal avec un sang-froid digne d'un chasseur plus expérimenté. En ce moment, les chiens passèrent de la crainte à une espèce de rage et se précipitèrent en aboyant contre l'ennemi. Au même instant, François lâcha son coup de fusil si adroitement, que la balle vint fracasser une des pattes de devant de l'hyène et pénétra dans sa poitrine en faisant une profonde blessure. L'animal poussa un cri aigu suivi d'un rugissement effrayant, et tenta de se jeter sur l'agresseur; mais les chiens ne lui en donnèrent pas le temps, et, le harcelant de tous côtés, le forcèrent à se défendre.

Pendant ce temps, Fritz, après avoir attaché à deux

trônes d'arbres les buffles effrayés, accourait rapidement pour soutenir son frère.

Ce secours devenait inutile; car les chiens, sentant l'avantage que leur donnait la blessure de l'hyène, s'étaient jetés sur elle et la couvraient de leurs morsures; celle-ci, bien que ne pouvant ni se lancer en avant ni fuir en arrière, se défendait avec vigueur et vendait chèrement sa vie. Les deux chasseurs auraient bien voulu venir en aide à leurs défenseurs; mais le combat était si acharné, que mes fils ne pouvaient pas ajuster la bête féroce sans risquer en même temps d'atteindre un de ses assaillants. Force leur fut donc d'assister en simples spectateurs à cette lutte, qui, du reste, ne tarda pas à se terminer à l'avantage des chiens; car l'hyène, affaiblie par ses blessures et la perte de son sang, roula bientôt dans la poussière, où, après quelques convulsions, elle cessa de donner signe de vie.

Mes enfants s'assurèrent d'abord de la mort de leur adversaire, puis ils firent lâcher prise aux chiens, ce qui n'était pas facile : car ceux-ci, excités par l'ardeur de la lutte et l'odeur du sang, tenaient si fortement leurs mâchoires attachées au cou et aux flancs de l'animal, qu'on fut obligé d'employer un bâton pour les leur faire ouvrir, et encore voulaient-ils se précipiter de nouveau sur leur ennemi terrassé.

Après avoir caressé leurs défenseurs, lavé et pansé leurs blessures, les deux enfants poussèrent des cris de triomphe dans l'espoir de hâter le retour de Jack, et, en effet, celui-ci accourut avec son autruche, qui l'avait emporté jusqu'au milieu des roseaux du lac; il avait eu grand'peine à la maîtriser. La vue de l'hyène abattue lui arracha une exclamation d'étonnement et de joie. C'était vraiment un superbe triomphe. Presque de la taille d'un sanglier, elle avait, tout le long du dos, une raie de soies noires, longues et hérissées comme par un mouvement de fureur perpétuelle. Sa gueule était semblable, pour la grandeur et la forme des dents, à

celle d'un loup; mais ses oreilles étaient fort petites et toutes pointues; la queue était touffue, les membres vigoureux, et les griffes très-aiguës. Évidemment, les chiens auraient couru grand danger si le coup de fusil de François n'avait pas affaibli à l'avance leur ennemi. Aussi le petit chasseur se montrait-il tout fier de son exploit. Il réclama l'hyène comme son bien, et aucun de ses frères ne songea à lui contester l'honneur de sa victoire ni le butin, qu'ils traînèrent tout de suite jusqu'au chariot, où ils le chargèrent, comptant le dépouiller pendant leur séjour à Waldegg.

Ils ne tardèrent pas, en effet, à atteindre la métairie, dont ils étaient peu éloignés, et s'occupèrent de leur dépouillement. Aussitôt volèrent au-dessus de leurs têtes des oiseaux en nombre assez considérable. Un ou deux coups de fusil les dispersèrent, et les enfants purent achever leur tâche avant la nuit. Puis, après un repas au pemmican, ils se couchèrent sur les peaux d'ours, qu'ils avaient emportées sans m'en prévenir.

Pendant ce temps-là, après les travaux de la journée, réunis à table, nous causions, Ernest, ma femme et moi, de nos jeunes coureurs d'aventures. La bonne mère témoignait bien quelque inquiétude à leur sujet; mais je cherchais à la rassurer en lui rappelant que nous devions avoir confiance dans la prudence et le courage de Fritz. Ernest lançait quelques allusions un peu obscures pour nous. Bientôt, comme nous parlions de ce que faisaient ses frères : « J'espère, dit-il, vous donner demain quelques renseignements au sujet de mes frères.

— Comment cela? repris-je, ton intention serait-elle d'aller le retrouver? Je te préviens, mon ami, que tu m'es trop utile ici pour que je te le permette.

— Non, non, je ne compte pas m'absenter, et cependant je saurai sans doute quelque chose. Qui sait? Je crois aux rêves : je verrai peut-être pendant mon sommeil ce qu'ils font là-bas.

— Oh! les rêves, répondit ma femme, ne signifient rien. Moi qui suis leur mère, je serais avertie, à ce compte, plus tôt que toi; mais, quand même je rêverais à mes enfants toute la nuit, je n'aurais pas assez de confiance en cet avertissement mystérieux pour que cela suffît à me rassurer. »

En ce moment, je vis un pigeon rentrer au colombier, et je fis remarquer que c'était sans doute un pigeon étranger, car les autres avaient l'habitude de regagner leur nid de meilleure heure.

« Fermons la trappe tout de suite, dit Ernest; qui sait? c'est peut-être un courrier qui nous arrive de Sydney ou de Port-Jackson, et nous pourrons nous en servir pour lier correspondance avec cette colonie.

— Ah çà! repris-je, à qui en as-tu, ce soir, avec tes idées de poste, de dépêches et de courriers?

— La chose n'est-elle donc pas possible? N'existe-t-il pas des pigeons voyageurs qui font le métier de courriers?

— Sans doute; mais il n'est pas probable que celui que tu viens de voir nous arrive d'aussi loin et soit porteur de quelques lettres à notre adresse. Enfin, si cela peut te faire plaisir, tu vérifieras ce fait demain matin, et je ne demande pas mieux que d'entrer en correspondance avec le gouverneur général de Sydney. En attendant, allons nous coucher, et tâche aussi, pendant ton sommeil, d'avoir des nouvelles de tes frères. »

Le lendemain matin, Ernest se leva avec le jour, et je le vis bientôt sortir du colombier et s'enfermer dans sa chambre. Évidemment, il y avait quelque chose de combiné dans sa tête. Au moment du déjeuner, en effet, nous le vîmes entrer avec gravité; il tenait à la main un papier cacheté et plié dans le genre des ordonnances administratives, et, s'inclinant devant nous comme un fonctionnaire subalterne devant ses supérieurs, il nous dit avec un sérieux comique : « Le directeur du service des postes de Felsheim supplie Vos Seigneuries de vouloir bien l'excuser si les dé-

pêches de Sydney-Cove et de Waldegg sont en retard; mais, la poste n'étant arrivée que fort avant dans la nuit, le courrier n'a pu être distribué que ce matin. »

Ce discours solennel nous fit rire, ma femme et moi, et, pour me prêter à la plaisanterie, je répondis avec tout le sérieux d'un chef haut placé :

« Eh bien, monsieur le secrétaire, faites-nous lecture de ces dépêches; nous apprendrons avec un vif intérêt ce qui a pu survenir de nouveau dans la capitale et les autres provinces. »

Ernest nous fit une profonde inclination, et, dépliant son papier, nous lut la dépêche suivante :

« Le gouverneur général de la Nouvelle Vallée du Sud au gouverneur de Felsheim, Falkenhorst, Waldegg, Prospect-Hill, et autres contrées avoisinantes, salut et prospérité.

« MONSIEUR ET CHER GOUVERNEUR,

« Nous apprenons avec déplaisir que trente aventuriers faisant partie de votre colonie se sont éloignés du centre de l'établissement pour vivre du produit de leur chasse au grand détriment du gibier gros et petit, entretenu pour les chasses de la province. Il paraît, de plus, si nous sommes bien informé, qu'une troupe d'hyènes aussi nombreuse que redoutable a fait invasion dans les propriétés des colons, et y cause de graves désordres. Veuillez, en conséquence, aviser à faire rentrer les chasseurs dans la colonie, et en même temps prendre les mesures que vous jugerez convenables pour mettre un terme aux ravages des animaux féroces et assurer la tranquillité des colons. Je prie Dieu, monsieur et cher gouverneur, de vous avoir, vous et votre famille, en sa sainte et digne garde.

« Donné à notre quartier général de Sydney-Cove, le douzième du courant mois, année de la colonie trente-quatre.

« Le gouverneur général,

« *Signé :* PHILIPP PHILIPPSON. »

En terminant cette lettre, Ernest partit d'un éclat de rire immodéré qu'il accompagna d'une gambade joyeuse; mais ce mouvement fit tomber de sa poche un second papier plus petit que l'autre, et, comme j'allais le ramasser, il me prévint avec empressement et se hâta de dire : « Ceci est le courrier particulier de Waldegg; toutefois, si Vos Seigneuries le désirent, je me ferai un plaisir de leur en donner connaissance. Peut-être y trouverons-nous des renseignements plus exacts que dans la dépêche officielle de Sydney-Cove. Le gouverneur général paraît avoir été abusé par des rapports exagérés.

— Voyons, Ernest, repris-je alors, que signifie cette plaisanterie? Fritz t'aurait-il laissé quelque lettre pour moi, en te recommandant de ne me la remettre qu'aujourd'hui; ou bien aurais-tu réellement découvert la trace de quelque bête féroce? Il me semble qu'il n'y aurait pas là matière à plaisanterie.

— Voici la vérité. Cette lettre a été apportée hier par un de nos pigeons que les chasseurs ont pris avec eux, et, sans l'obscurité, j'aurais été la chercher le soir même et vous aurais donné tout de suite les détails qu'elle contient et leur explication.

— A la bonne heure! c'est une heureuse idée que vous avez eue là; on pourra l'utiliser souvent. Mais je ne suis pas tranquille au sujet de ces hyènes. Que faut-il en penser? Est-ce de ton invention ou bien y a-t-il quelque chose de vrai?

— Voici, reprit Ernest, la lettre telle qu'elle est arrivée. Je la lis sans y changer un mot.

« Chers parents et cher Ernest, une hyène énorme a attaqué notre troupeau; elle a dévoré deux agneaux et un bélier. François l'a blessée et nos chiens ont achevé de la tuer. Sa peau est fort belle, notre journée s'est passée à la dépouiller.

Le pemmican n'est pas fameux. Portez-vous aussi bien que nous, qui vous embrassons tous affectueusement.

« A Waldegg, le 15.

« Fritz. »

— Voilà bien, repris-je, une lettre de chasseur! Mais n'importe, les nouvelles sont bonnes. Grâce à Dieu, mes enfants sont sortis vainqueurs contre l'hyène; mais cette rencontre m'effraye. Pour que l'hyène ait pu s'introduire dans nos domaines, il faut que le passage de l'Écluse soit forcé de nouveau. »

Ma femme aurait voulu rappeler immédiatement les chasseurs, je pensai qu'il valait mieux attendre une seconde lettre qui nous permît de mieux juger ce que nous aurions à faire; car avec trop de précipitation nous pouvions arriver mal à propos et les déranger sans raison.

Le soir même, en effet, et un peu plus tôt que la veille, nous vîmes revenir un second pigeon messager. Ernest se hâta de fermer la trappe et d'aller chercher la dépêche, qu'il nous rapporta aussitôt. Elle était encore plus courte et plus laconique que celle de la veille; la voici :

« La nuit a été bonne; le temps est magnifique. Course en caïak sur le lac. Prise de cygnes noirs et d'un héron royal. Un animal inconnu mis en fuite dans le marais. Demain nous serons à Prospect-Hill. Portez-vous bien.

« Vos enfants affectionnés,

« Fritz, Jack, François. »

Si cette lettre était peu explicite, en revanche elle suffisait pour nous rassurer, puisqu'elle nous montrait nos enfants gais et contents, sans qu'aucune nouvelle apparition de bêtes féroces fût venue les déranger. Quant aux détails, je les

appris plus tard de leur propre bouche, et je vais en placer ici le récit.

CHAPITRE XXXV

Continuation du récit de l'excursion des enfants. — Grave châtiment des singes. — Nuit agitée. — Lettre inquiétante. — Lettre pompeuse de Jack. — Une seconde lettre. — Ravage général de nos plantations à l'Écluse. — Toute la famille s'y réunit. — Grands travaux de fortifications.

Nos jeunes gens avaient le projet d'explorer le lac voisin de la métairie, et de marquer les endroits où l'on pouvait facilement débarquer sans craindre de voir le canot s'enfoncer dans la vase, ainsi que ceux où les roseaux plantés dans un terrain mouvant ne permettaient pas de s'approcher de la surface navigable. Pour cela, Fritz s'était mis dans son caïak et voguait le long du rivage pendant que ses frères, derrière les roseaux, en côtoyaient les bords à pied. A un signe du canot, ils s'approchaient jusqu'à l'endroit indiqué par le navigateur et y plantaient quelques perches de bambous, comme marque de reconnaissance.

Tout en faisant cette exploration, Fritz essaya d'attraper vivants quelques cygnes noirs. A cet effet, il s'arma d'un bambou muni à l'extrémité d'un lacet en fil d'archal et se mit à poursuivre les jeunes cygnes, qui, d'ailleurs, étaient bien moins farouches qu'on aurait pu le croire. Il réussit à en prendre trois, sans leur faire aucun mal, en ayant soin de lancer son lacet autour de leurs pattes; ensuite il donnait le bambou à ses frères, et ceux-ci tiraient les captifs sur le rivage, où ils s'en rendaient complétement maîtres en leur bandant les yeux et en leur attachant les ailes. Fritz, avec raison, avait préféré s'attaquer aux plus jeunes : les vieux

cygnes auraient été plus difficiles à atteindre et leur capture n'eût peut-être pas pu se faire sans quelque danger à cause des violents coups d'aile que ces animaux donnent pour se défendre. Ces jeunes cygnes furent plus tard transportés à Felsheim ; nous leur brisâmes le bout de l'aile pour les empêcher de s'envoler, et nous les plaçâmes dans notre baie, dont ils firent l'ornement.

Fritz s'apprêtait, après cette expédition, à revenir sur le rivage, et déjà il serrait son lacet, quand il aperçut au milieu des roseaux un bel oiseau, que son cou un peu long et l'aigrette qui couronnait sa tête lui firent prendre, avec raison, pour un héron royal. Notre chasseur se hâta de lui jeter son lacet; mais l'oiseau se débattit vigoureusement, et, pour ne pas être culbuté par les secousses, Fritz fut obligé de chercher un point d'appui au milieu des roseaux. Alors, en serrant le lacet, il comprima bientôt les secousses de son captif, et celui-ci, se sentant suffoqué, cessa toute résistance et se laissa bander les yeux et attacher les ailes. Le chasseur le plaça derrière son esquif et vint débarquer dans un des endroits qu'il avait précédemment marqués comme permettant une descente facile.

Les trois frères étaient occupés à examiner le butin de Fritz, quand un grand quadrupède sortit du marais et passa à côté d'eux. Il était, me dirent-ils, de la taille d'un poulain, d'une couleur brune, et semblait un jeune rhinocéros, moins la corne du nez; sa lèvre supérieure descendait au-dessous de la lèvre inférieure, qu'elle enveloppait entièrement. C'était le tapir américain, comme je le leur dis ensuite, animal tout à fait inoffensif et que l'on rencontre souvent près des grandes rivières de l'Amérique du Sud.

Mes enfants, surpris et effrayés par cette apparition imprévue, ne firent d'abord aucune tentative de poursuite; puis, revenus de leur peur, ils se hâtèrent d'appeler les chiens, qui rôdaient un peu plus loin, et d'apprêter leurs armes. Mais le tapir avait déjà disparu d'un côté où le lac mêlait ses

eaux aux broussailles. Fritz se lança à sa poursuite dans son canot, sans toutefois retrouver ses traces, et, pendant ce temps-là, François et Jack, ne pouvant le suivre par terre, revenaient à la métairie.

En traversant un des champs de riz, ils virent passer au-dessus de leurs têtes une troupe de grues qui allèrent se poser quelques pas plus loin. Au lieu d'employer le fusil, ils eurent recours à l'arc et aux flèches, et, s'approchant avec précaution, ils abattirent six de ces oiseaux, parmi lesquels se trouvaient deux *vierges de Numidie*. Elles n'étaient pas seules sans doute dans la troupe, mais pour nous elles étaient les bienvenues.

Fritz, en rejoignant ses frères, ne put s'empêcher de manifester un peu de dépit, d'autant plus que sa poursuite avait été infructueuse. Aussi, pour ne pas être en reste avec eux, il se dirigea avec son aigle et les chiens vers le bois de goyaviers dans l'espoir d'y rencontrer quelque gibier dont la prise valût le butin de ses frères. En effet, à peine y était-il, que les chiens firent lever une troupe d'oiseaux de la forme des faisans. Fritz lança son aigle, qui bientôt s'abattit sur l'un d'eux et le déchira. Les autres, effrayés, se laissèrent tomber dans les broussailles, où ils cherchaient un refuge contre leur redoutable adversaire ; l'un d'eux même vint se jeter en quelque sorte dans les mains du chasseur, et Fritz en prit un autre au milieu des broussailles. Ce dernier surtout était magnifique : sa longue queue ondoyante, de près de deux pieds, où l'on remarquait deux plumes plus fines et plus longues que les autres; sa tête couronnée d'une splendide aigrette, le firent reconnaître pour l'*oiseau de Paradis*, merveille des tropiques, sur l'existence duquel on a fait courir tant de fables singulières, et que les chasseurs estiment tant. C'était une femelle, et la femelle est moins parée et moins forte que le mâle; mais, malgré cela, la prise était assez belle pour que le chasseur eût le droit d'en être fier.

Après ces exploits, l'appétit de nos enfants s'était trouvé



Fritz lança son aigle, qui bientôt s'abattit sur l'un des oiseaux.

Page 356.

fortement excité; aussi firent-ils avec plaisir un repas de viandes froides et de peccari fumé, auquel ils ajoutèrent des pommes de terre cuites sous la cendre et des goyaves. Pour le pemmican, comme ils le trouvaient indigne de sa réputation, ils l'abandonnèrent aux chiens, qui, moins difficiles, s'en régalèrent avec plaisir.

La soirée fut employée à faire des provisions de riz et de coton qu'ils comptaient transporter à Prospect-Hill. C'était là effectivement le but de leur excursion. Ils voulaient tout remettre en ordre et y prendre la terre de porcelaine dont j'avais besoin. Ils avaient de plus un autre projet, pour l'exécution duquel ils firent bonne provision de noix de cocos et de vin de palmier, en abattant deux palmiers à la manière des Caraïbes. Je les grondai sévèrement plus tard de ce gaspillage. Il me semblait, en effet, fort inutile de compromettre nos ressources futures pour une jouissance momentanée; mais à cela ils me répondirent qu'ils avaient eu soin de planter au moins une douzaine de noix de cocos pour réparer le dégât. Le mal était fait; il n'y avait plus à y revenir; je me contentai donc pour cette fois de leur excuse, mais en leur défendant expressément désormais tout pillage de cette espèce sans mon ordre absolu.

Quand cette petite discussion fut terminée, je voulus savoir le motif qui les avait fait agir, et Fritz alors me parla ainsi :

« D'abord, je vous prie de me pardonner, mon cher père, si je ne vous ai pas demandé la permission d'accomplir mon projet. Je reconnais ma faute. Mais les ravages dont les singes se sont rendus coupables à plusieurs reprises dans nos plantations m'avaient fait juger qu'il leur fallait un sévère châtiment, et, me rappelant ce que vous m'aviez dit sur l'euphorbe, j'en emportai avec moi dans le dessein de l'employer, si je trouvais encore les traces de leurs déprédations à Prospect-Hill. Ce projet n'aurait peut-être pas eu votre assentiment, car il était cruel. Mais je me disais que, puisqu'on faisait sans scrupule usage du poison contre les souris et les

rats, il pouvait bien nous être permis de l'employer contre la race malfaisante qui semblait s'attacher à détruire tout ce que nous édifiions. Maintenant voici le récit de la journée passée à Prospect-Hill.

« Nous nous mîmes en route de bon matin, et, dès que nous fûmes arrivés à la forêt, nous nous vîmes assaillis par une grêle de pommes de pin que messieurs les singes faisaient tomber du haut des arbres sur nos têtes. Cette attaque, plus désagréable que dangereuse, cessa seulement quand nos fusils eurent fait deux ou trois exemples. Les singes se réfugièrent alors dans les palmiers, où ils se cachaient plus facilement à nos regards.

« En traversant ensuite le champ de riz sauvage qui croît sur la lisière de la forêt, je reconnus une dévastation nouvelle. On eût dit que la grêle avait passé par là. Ne trouvant plus de trace de la route tracée par nous, il fallut s'orienter pour ne pas perdre la direction de Prospect-Hill.

« A notre arrivée, après avoir déchargé le chariot, nous employâmes le milieu du jour à tout nettoyer et à tout préparer pour la nuit; les plantations avaient été, du reste, saccagées de nouveau par les singes, et, bien que le désastre fût moins grand que la première fois, nous aurons de la peine pour le réparer.

« Nous déposâmes dans la cabane les balles de coton, les provisions et nos peaux d'ours, que nous n'avions emportées, du reste, que pour vous faire une surprise : nous pensions que vous nous accompagneriez, et qu'alors vous seriez bien aise de retrouver le soir cette couche moelleuse.

« Toute la soirée fut consacrée à préparer notre vengeance contre les singes.

« A cet effet, je coupai un assez grand nombre de calebasses que nous remplîmes de vin de palmier, de lait de chèvre et de grains de miel; je me chargeai seul du soin de mettre dans chacune la quantité d'euphorbe qui me sembla nécessaire. Ces vases empoisonnés furent suspendus aux

branches des arbres dans des endroits apparents. Puis nous fîmes rentrer tous les bestiaux, et nous attachâmes les chiens, de peur que l'un d'eux ne se prît au piége préparé pour les singes.

« Quand la nuit fut venue, nous entendîmes autour de nous les rugissements des bêtes féroces. La frayeur commença à nous gagner; nous rentrâmes à la métairie.

« A notre réveil, le soleil était déjà au tiers de sa course environ ; je me hâtai d'aller dans la forêt, et là, j'avoue que l'horreur du spectacle que j'avais sous les yeux me fit presque repentir de la violence du procédé que j'avais employé pour nous débarrasser de nos ennemis les singes. Un grand nombre de cadavres, en effet, gisaient à terre, tous défigurés par le poison et les convulsions de l'agonie. La vue d'un pareil carnage et cette quasi-ressemblance qui existe entre le singe et l'homme me causèrent une horreur réelle : aussi eus-je hâte d'en faire disparaître toutes les traces ; j'appelai Jack et François à mon aide, et, avant de lâcher les chiens et les bestiaux, j'anéantis toutes les traces de poison. Les cadavres des singes furent jetés à la mer et les vases brûlés, pour qu'aucun accident n'arrivât par négligence, soit à nos animaux, soit à nous-mêmes. C'est alors que Jack rédigea la troisième dépêche dont le style un peu ampoulé a dû vous paraître passablement énigmatique. »

Je reprends ici la parole pour décrire l'effet produit par la lettre de Jack. Le petit bonhomme y avait entassé les images les plus pompeuses, si bien que nous ne comprîmes rien à son épître; mais, comme le ton général prouvait à la fois chez nos enfants de la gaieté et du succès, elle contribua à nous tranquilliser. Voici, du reste, cette troisième missive :

« Prospect-Hill, dixième heure du dix-huitième jour du présent mois

« La colonie de Prospect-Hill est restaurée comme dans ses plus beaux jours. Cela a coûté bien des sueurs à nos

rhinocéros ou à des hippopotames. Je cherchai attentivement si, outre ces puissants animaux, il ne s'était pas introduit quelques bêtes féroces, telles que des lions, des tigres ou des panthères ; mais je ne trouvai rien, si ce n'est des traces qui semblaient appartenir à un loup ou à un chien, et qui se dirigeaient de l'Écluse vers le rivage, sans qu'aucune semblable se montrât dans l'autre sens. Elles devaient, sans nul doute, appartenir à l'hyène que mes fils avaient tuée le premier jour de leur départ. Cette certitude me rassura un peu. Nous avions beaucoup à faire, il est vrai; mais, au moins, nous pouvions espérer de n'être pas obligés de rester sans cesse sur la défensive. Les éléphants et les rhinocéros sont des animaux paisibles, redoutables seulement pour l'imprudent qui les dérange ou les attaque.

Nous dressâmes la tente immédiatement et nous entretînmes un grand feu à l'entrée pour écarter tout voisinage suspect. Malgré cela, Fritz et moi nous restâmes une partie de la nuit à causer auprès du foyer, ne nous sentant nullement envie de dormir, quand nous pouvions d'un moment à l'autre être attaqués. Aucune apparition dangereuse ne se montra, et, après avoir pris trois ou quatre heures de repos, nous vîmes se lever le soleil.

Le lendemain, au milieu de la journée, Ernest et ma femme vinrent nous rejoindre. Ils avaient apporté, dans la charrette, des provisions nombreuses pour un séjour qui devait se prolonger. Dès son arrivée, j'allai avec Ernest renouveler mon examen des traces des animaux, et la sagacité de notre jeune nuturaliste vint confirmer mes conjectures, en ajoutant à mes remarques des observations judicieuses. Il n'y avait donc pas, jusqu'à présent, lieu de craindre le voisinage des indigènes, et tout semblait nous faire croire que nous étions les seuls êtres humains habitant cette île. Cependant je pensai qu'il serait plus prudent d'élever nos fortifications, non-seulement en vue d'une barrière contre les animaux féroces, mais aussi pour servir de

défense contre les attaques des sauvages ou des pirates malais, si jamais il s'en présentait de ce côté.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces travaux, qui nous occupèrent pendant plus d'un mois. Il suffira de savoir que nous avions élevé alors non plus une simple barricade avec des bambous, mais une véritable muraille trop haute pour être escaladée, et trop forte pour être renversée sans employer les moyens violents de destruction que la poudre a mis entre les mains de l'homme. Au milieu s'élevait une sorte de belvédère qui pouvait servir d'observatoire, et d'où nous dominions tout le défilé. Au point de vue stratégique, cette position était excellente. Si jamais des ennemis venaient nous attaquer par l'Écluse, nous pouvions, en effet, contre-balancer l'avantage du nombre, décimer les rangs des assiégeants, et rester nous-mêmes à l'abri de leurs coups. Avec les ressources de notre artillerie nous aurions pu soutenir une attaque en règle, et obtenir, par une vigoureuse défense, des garanties et des sûretés que l'on n'eût pas accordées à un assiégé faible et désarmé.

Bien que, pendant tout le mois, nous fussions presque constamment occupés de notre muraille, nous trouvâmes encore le moyen de faire quelques petits travaux supplémentaires. Chacun, au reste, avait ses attributions spéciales. Ma femme se chargeait de la cuisine; Fritz, avec son caïak, était notre pourvoyeur général; Ernest et Jack s'absentaient peu, excepté pour quelque exploration dans les environs; François, enfin, préparait la peau de l'hyène, à laquelle je lui avais promis de donner la dernière main, afin que le cher enfant pût jouir de son glorieux trophée.

CHAPITRE XXXVI

Une hutte à la kamtchatka. — Le cacao. — Les bananes. — Excursion de Fritz. — Nombreuses richesses et découvertes. — L'hippopotame. — Retour à l'habitation. — Le thé et le caféier. — Plaisanterie de maître Jack. — Il est dupe de sa propre ruse. — La grenouille géante. — Restauration de Falkenhorst. — Établissement d'une batterie sur l'île du Requin.

Après avoir fortifié, le mieux qu'il nous fut possible, l'entrée du défilé, il nous restait encore à y établir une habitation. Déjà le plan de Fritz, qui voulait une sorte de hutte dans le genre de celles des habitants du Kamtchatka, avait été précédemment discuté; il fut adopté; nous nous occupâmes de le mettre à exécution. Nous avions, du reste, des piliers naturels dans quatre beaux et grands platanes plantés en forme de carré presque régulier, à une distance de douze à quinze pieds les uns des autres. Nous les avions entourés autrefois de vanille, dont la plante, naturellement grimpante, avait serpenté tout autour; mais les éléphants avaient détruit notre travail et dépouillé les arbres de leur écorce.

A une vingtaine de pieds au-dessus du sol, nous réunîmes les arbres par un plancher horizontal fait de bambous, et sur ce plancher nous élevâmes quatre cloisons verticales en roseaux dans lesquelles furent pratiquées deux fenêtres étroites comme des meurtrières, et regardant le défilé. Le toit, pointu et en pente, pour l'écoulement des eaux, était d'écorces d'arbre. Pour monter dans la chambre d'habitation, nous avions pratiqué une échelle en forme de mât de perroquet. Une trappe permettait de la lever au moyen d'une manivelle et d'une roue en fer, et de s'en servir, soit pour descendre à terre, soit pour monter sur une terrasse supérieure qui circulait autour de notre toit, et d'où l'on jouissait d'une très-belle vue.

A cinq ou six pieds de terre nous adaptâmes un second

plancher également en poutres de bambous horizontales, et destiné au bétail. A cet effet, l'entrée fut pourvue d'un râtelier et d'une mangeoire. Au lieu de parois faites de roseaux, nous nous contentâmes, pour les cloisons de cette sorte de rez-de-chaussée, de poutres transversales placées en croix, comme on en voit souvent dans les pavillons des jardins européens. Nous avions laissé aux arbres tout le branchage extérieur, et respecté même les rameaux assez élevés qui dominaient notre toit. Quand nous eûmes terminé cette nouvelle demeure, et que nous l'eûmes décorée d'arabesques et d'ornements chinois, elle eut réellement l'air d'un joli kiosque champêtre ou d'un nid gigantesque, destiné à abriter une troupe d'oiseaux. Nous y plaçâmes immédiatement les nouveaux volatiles que mes enfants avaient pris dans une de leurs dernières chasses, et, comme l'espace était assez resserré, ils n'en furent que plus faciles à apprivoiser. Les cygnes noirs s'habituaient aisément à notre société, et étaient aussi dociles que s'ils fussent nés et eussent été élevés dans la domesticité d'une basse-cour. Je n'en dirai pas autant de notre oiseau de paradis, qui ne pouvait d'abord se faire à sa captivité. A chaque instant c'étaient, de sa part, de nouvelles tentatives de fuite, et dans ses efforts sa queue avait été brisée et endommagée. Je fus obligé de la lui couper, et, privée de cet ornement, la pauvre bête semblait une poule commune écourtée; mais nous nous disions qu'à la prochaine mue elle reprendrait ses belles plumes.

Je ne dois pas oublier de faire remarquer ici que les excursions de mes enfants étaient presque toujours fructueuses en heureux résultats : tantôt ils revenaient avec de nouvelles provisions de richesses déjà connues, quelquefois aussi ils faisaient d'utiles découvertes en animaux et en végétaux. Dans un de leurs derniers voyages, par exemple, Fritz avait rapporté des échantillons de deux fruits différents, qu'il déclarait, à leur forme, être une espèce de concombre ou de cornichon. Leur goût lui avait paru assez désagréable;

mais il n'avait pas hésité pourtant à s'en charger ; et, après avoir fabriqué, à l'aide de quelques roseaux, un radeau improvisé, il les avait remorqués derrière son caïak.

Le plus grand de ces fruits, je le reconnus, était le cacao, cette plante précieuse des tropiques ; le plus petit était la banane, fort estimée également dans les climats chauds. Malgré cela, nous trouvâmes tous qu'au manger ces fruits étaient loin de mériter leur réputation. La fève du cacao était renfermée, dans une pâte blanche assez semblable à de la crème durcie, dont le goût fade et doucereux n'avait rien d'agréable, et la fève elle-même était si amère, que nous ne pûmes la manger. Les bananes valaient mieux, mais elles aussi étaient fades comme des poires trop mûres.

« Voilà une chose singulière, dis-je alors; est-ce la faute de notre palais qui est trop délicat, ou cela tient-il à quelque autre motif inconnu? mais ces deux fruits sont très-estimés dans les colonies, et nous, nous ne savons pas les apprécier. Il est vrai que la crème du cacao se prépare avec du sucre et de la fleur d'oranger. La noix ou fève, pilée avec du sucre, est le principal ingrédient du chocolat, que nous aimons tous. Quant aux bananes, on les cueille ordinairement avant leur maturité, et on les fait bouillir dans l'eau. Elles ont alors quelque analogie avec l'artichaut.

— S'il en est ainsi, dit ma femme, je me charge de ces fruits, je les planterai dans mon potager, et, avec un accommodement bien fait, nous arriverons peut-être, nous aussi, à les trouver agréables au goût.

— Tu te donnerais là, répondis-je, une peine inutile. La banane se reproduit par boutures; et, quant à la noix de cacao, il faut avoir soin de la planter alors qu'elle est encore fraîche et humide; autrement elle ne germe pas. Mais, si tu veux, avant notre départ, Fritz retournera chercher quelques fruits et quelques rejetons dont tu pourras te servir pour faire plus tard tes expériences culinaires. »

La veille du départ, en effet, Fritz se prépara à une ex-

cursion importante : il devait rapporter les deux fruits que lui demandait sa mère, et, en outre, se charger de nombreux échantillons de toutes les richesses animales ou végétales qui lui sembleraient inconnues ou dignes d'attention. Comme le caïak ne pouvait pas contenir tout cet appareil, il attacha à l'arrière un radeau californien en roseaux, que sa légèreté permettait de faire flotter aisément sur l'eau et de remorquer sans trop de fatigue.

Le lendemain, après avoir reçu nos souhaits de bonne réussite, il s'embarqua et se dirigea vers l'autre rive du fleuve.

Le même soir, nous le vîmes revenir lentement : le radeau était tellement chargé, qu'il s'enfonçait dans l'eau et qu'une partie de la cargaison elle-même flottait à la surface et nous arrivait toute mouillée.

A la vue des richesses que rapportait leur frère, Ernest, Jack et François poussèrent des cris de joie et se mirent à opérer le débarquement avec autant de zèle que les matelots de Cadix en mettaient à recevoir autrefois les galions chargés d'or de l'Amérique. Chacun se partagea le butin et s'empressa de le porter dans la cabane; mais, pendant qu'Ernest et François prenaient les devants, je vis maître Jack qui recevait mystérieusement des mains de Fritz un grand sac humide dont l'agitation continuelle prouvait suffisamment qu'il servait de prison à quelque animal encore vivant. Jack s'empressa de l'ouvrir, et la vue du contenu lui arracha une exclamation de surprise et une gambade de satisfaction; il remercia son frère de ce cadeau. Puis, après avoir caché momentanément ce sac dans un endroit écarté où il pouvait plonger dans l'eau, il revint le reprendre à notre insu; nous ne connûmes que plus tard ce qu'il contenait.

Fritz, enfin, sauta à terre. Il tenait à la main un bel oiseau vivant dont il avait attaché les pattes et les ailes; il nous le présenta avec un air modeste sous lequel perçait

cependant un léger sourire de contentement personnel. Du reste, il fallait bien un peu l'excuser, car sa capture était réellement une bête magnifique. Le plumage des pattes était d'un beau rouge, le dos vert, le ventre d'un violet éclatant, le cou, enfin, était brun clair.

Je reconnus la poule sultane, que Buffon classe parmi les poules d'eau, et qui est très-douce et très-facile à apprivoiser. Quoique ma femme se plaignît quelquefois de ce qu'on lui apportait plus de volailles qu'elle n'en pourrait nourrir, la beauté de cette nouvelle poule la lui fit accueillir avec une vive satisfaction pour sa basse-cour.

Fritz nous fit ensuite le récit de son excursion; il nous décrivit la rive opposée de la rivière, rive que nous n'avions jamais explorée, et dont la fécondité le frappa d'étonnement. Il avait vu de belles forêts qui s'étendaient depuis le rivage jusqu'au flanc de la montagne. Au-dessus de sa tête voltigeaient une foule d'oiseaux dont le ramage l'avait presque assourdi; c'est alors qu'il s'était emparé de la poule sultane avec son lacet. Il avait continué de remonter la rivière plus loin que le marais des Buffles, et avait trouvé à sa droite une épaisse forêt de *mimosas* [1], où il avait aperçu quelques éléphants. Ils étaient par bandes de vingt ou trente, et semblaient jouer entre eux : tantôt ils dépouillaient les arbres de leurs feuilles, tantôt ils plongeaient dans le lac et se lançaient mutuellement de l'eau avec leur trompe; du reste, ils avaient paru ne s'inquiéter nullement du jeune navigateur ni de son canot; peut-être même ne l'avaient-ils pas aperçu. Un peu plus loin quelques panthères avaient quitté la forêt pour venir étancher leur soif sur le rivage, et la vue de ces puissants animaux, dont la riche fourrure resplendissait au soleil, faisait un effet magnifique au milieu de ces belles scènes de la nature sauvage.

[1] En botanique, le nom de la sensitive est *mimosa pudica*. (*Note du traducteur*.)

« J'avais envie, continua Fritz, d'essayer mon adresse sur l'une de ces panthères, et je pensais que leur peau ferait un beau tapis pour une de nos tables; mais je jugeai qu'il serait par trop imprudent à moi seul d'aller attaquer ces terribles adversaires. En ce moment, du reste, mon attention fut distraite par un bruit subit partant du fleuve. A deux portées de fusil devant moi, dans un endroit un peu marécageux, je vis le lac s'agiter tout à coup et bouillonner, comme si une source d'eau thermale eût voulu se faire jour, et, un instant après, je vis un énorme animal d'un brun foncé qui sortait lentement sa tête à la surface. Il me regarda une minute, et, en même temps, il poussa comme un hennissement : sa gueule entr'ouverte me laissa voir une double rangée de dents effrayantes qui sortaient des gencives comme des chevaux de frise. Cette vue, je l'avoue, me glaça de terreur, et je me mis à prendre la fuite de toute la vitesse de mes rames en descendant le courant du fleuve. Je n'osai même me retourner qu'après avoir fait assez de chemin pour être hors de la portée du monstre. Je repris, en passant, le radeau, que j'avais laissé dans une petite anse, près du rivage, avant de m'aventurer plus loin dans le fleuve, et je revins, toujours tremblant, par le chemin le plus direct. Pour l'instant, j'en avais assez des découvertes. Je m'étais senti tout à coup en présence d'ennemis trop redoutables pour les attaquer étant seul et sans même avoir un des chiens avec moi. »

Tel fut en abrégé le récit de Fritz, qui ne laissa pas que de me suggérer de nombreuses réflexions. Nous avions évidemment dans le voisinage des hôtes trop puissants et trop nombreux pour espérer de les détruire; nous ne pouvions que tâcher de leur interdire l'entrée de nos domaines, et, à ce sujet, je m'applaudis de nouveau d'avoir passé tant de temps à faire des fortifications qui, au moins, nous mettraient désormais, selon mon espoir, à l'abri d'une invasion d'éléphants ou de bêtes féroces. Quant au monstre qui avait

fait prendre la fuite à mon courageux enfant, c'était évidemment un hippopotame, animal plus dangereux dans l'eau que sur terre, à cause de la pesanteur de ses mouvements. A part ces craintes bien naturelles, l'expédition de Fritz avait été heureuse de tous points, et la cargaison qu'il rapportait était bien précieuse, surtout par les échantillons nombreux des végétaux qui croissaient sur les terres fertiles du rivage opposé.

Tous les préparatifs de départ avaient été faits pendant l'absence de Fritz : nous avions tout emballé sur le chariot, hormis les objets d'absolue nécessité pour le souper et le coucher. Le lendemain matin donc, nous reprîmes le chemin de Felsheim. Fritz me demanda de faire la route par eau dans son caïak : il voulait doubler le cap de l'Espérance-Trompée et côtoyer ensuite le rivage jusqu'à l'habitation. J'avais pleine confiance dans son talent de pilote, et j'étais bien aise aussi de savoir si le passage était possible par le cap; je lui accordai donc volontiers l'autorisation qu'il me demandait.

En nous séparant, je lui souhaitai encore d'heureuses chances et de belles découvertes. Je lui recommandai spécialement d'examiner avec attention la nature des rivages inconnus qu'il allait parcourir, et de m'en rendre un compte fidèle. Il s'acquitta parfaitement de ce soin. Le versant oriental de la montagne, auprès du cap, lui parut assez aride; de nombreux rochers descendant dans la mer barraient un peu le passage, mais avec de l'attention on pouvait, sans peine, se frayer un chemin entre ces écueils. Au milieu des rochers croissaient de nombreux arbustes, parmi lesquels il remarqua deux espèces différentes : la première avait des fleurs roses, des tiges épineuses et des feuilles assez longues; la seconde avait des fleurs blanches et des feuilles plus petites en forme de trèfle. L'une et l'autre exhalaient une odeur agréable; mais celle de la première était plus pénétrante, celle de la seconde, au con-

traire, plus douce. Fritz avait rapporté une branche de ces deux espèces différentes.

L'examen de ces échantillons me fit reconnaître, dans le premier, le câprier, dont les boutons, avant d'éclore, donnent cette graine que l'on emploie dans les sauces et les ragoûts, en la faisant confire dans du vinaigre; le second était une sorte d'arbre à thé. Cette nouvelle acquisition fut reçue avec grand plaisir par ma femme, qui la mit sous sa protection toute spéciale et promit d'en avoir le plus grand soin.

Cependant notre voyage s'était effectué sans aucun incident; quand nous fûmes au pont de la Famille, Jack prit les devants et continua sa route jusqu'au marais des Canards, où il cacha le sac mystérieux dont il n'avait pas voulu se dessaisir, et il eut soin de le laisser plonger dans l'eau, comme le lui avait recommandé son frère aîné.

A notre arrivée et en attendant Fritz, que son excursion avait retardé, François, Ernest et moi, nous nous chargeâmes du déballage de nos richesses; alors je fus, à mon tour, frappé du nombre de nos volatiles; on pouvait craindre, en effet, qu'en s'augmentant encore elles ne devinssent un danger pour nos plantations et notre jardin; je résolus de les séparer et d'en transporter une partie dans nos îlots; notre basse-cour n'avait pas besoin de nos soins pour prospérer, elle savait trouver elle-même sa nourriture; nous ne conservâmes donc auprès de nous que nos vieilles poules d'Europe et les plus belles des poules indigènes. Les coqs et les poules de bruyère, les grues, peuplèrent l'île du Requin et celle de la Baleine, tandis que les cygnes noirs, les vierges de Numidie, la poule sultane et l'oiseau de paradis restaient auprès de nous; nous tâchions de les familiariser en les séduisant par l'appât de friandises. Pendant près de deux heures, je fus occupé de ces transports d'un rivage à l'autre, ce qui donna le temps à Fritz d'arriver et à ma femme de préparer un bon dîner.

Le soir, nous étions assis et causions tranquillement à l'entrée de notre demeure, quand, tout à coup, un hurlement sourd et prolongé partit du marais des Canards. On eût dit le beuglement de deux buffles répété par les échos. A cette voix effrayante, nos chiens aboyèrent avec force, et les buffles leur répondirent. Pour moi, j'avais bondi de ma place et dit tout de suite à Jack d'aller me chercher le sac contenant les balles.

Ma femme, Ernest et François étaient fort effrayés et semblaient ne savoir où donner de la tête; seul, Fritz, qui toujours était le premier à courir aux armes, resta assis sans manifester la moindre inquiétude, et même un imperceptible sourire montrait qu'il savait à quoi s'en tenir sur notre situation. Ce calme me rassura, et, m'asseyant aussi, je repris tranquillement : « Ne nous hâtons pas de nous alarmer : peut-être ce bruit provient-il tout bonnement d'un butor ou d'un héron; nous aurons cru à tort entendre le rugissement de quelque bête féroce.

— A moins, reprit Fritz, que nous ne devions ce concert à la grenouille géante de maître Jack. On l'appelle l'opplaser, je crois, et, au Cap, elle jouit de la réputation d'avoir une voix aussi forte que celle d'un bœuf, bien qu'elle n'en ait pas les dimensions.

— Ah! ah! dis-je en riant, c'est un tour que l'espiègle a voulu nous jouer. Eh bien, il faut le faire prendre lui-même à son piége, et nous moquer de lui à notre tour. Feignons tous d'être très-effrayés. »

Chacun joua fort bien son rôle dans cette petite comédie improvisée : les enfants allaient de côté et d'autre, comme pour chercher leurs armes. Fritz, en avant, semblait observer le voisinage pour y découvrir l'ennemi, en sorte qu'à son retour notre espiègle nous trouva à la fois prêts à une défense ou à une attaque suivant les circonstances. La vue de Fritz, qui, comme nous, paraissait fortement alarmé, commença à le déconcerter.

« Qu'est-ce donc? nous dit-il, et qui a fait ce bruit?

— C'est un jaguar, reprit Fritz. Je l'ai aperçu; il est magnifique.

— Où l'as-tu donc vu?

— Là-bas, près du marais des Canards.

— Alors je me sauve.

Nous plaisantâmes alors sans pitié le pauvre garçon, qui, pendant toute la soirée, fut très-honteux de la frayeur qu'il avait eue.

Quand nous fûmes un peu reposés de nos fatigues, ma femme remit sur le tapis la question de restaurer notre château de Falkenhorst. « Sans doute, nous dit-elle, Felsheim est une habitation plus commode, plus vaste, plus sûre; mais notre château aérien est, de son côté, le meilleur logement que nous puissions espérer pour l'été. Nous ne devons pas le négliger; autrement il tomberait en ruines, et, puisque partout nous faisons des travaux, pourquoi cette chère habitation, où nous avons trouvé un abri en arrivant sur cette terre, ne participerait-elle pas à son tour à nos embellissements? »

Je trouvai ces paroles pleines de sens, et je promis à ma femme que nous allions tous nous mettre à l'œuvre; les enfants demandèrent auparavant de faire une place d'appât artificiel, pour attirer nos antilopes et nos gazelles. Ce travail fut promptement achevé; et, en effet, nous pûmes, à travers le treillage, contempler de plus près les gracieux mouvements de ces animaux et choisir parmi notre gibier celui que nous voulions chasser.

Nos travaux de Falkenhorst s'exécutèrent aussi avec rapidité, si l'on a égard à notre peu de ressources et à la grossièreté de bon nombre de nos outils. Les racines de la base furent rabotées et polies; puis tout autour nous construisîmes une petite terrasse en terre glaise, que nous consolidâmes avec du goudron et de la résine. L'intérieur de l'habitation fut également réparé; nous garnîmes les ouver-

tures de treillages le long desquels serpentaient des plantes grimpantes; la toile à navire qui jusqu'alors nous avait abrités se changea en un toit d'écorces d'arbres, sous lequel nous étions plus en sûreté. Nous adaptâmes des balcons aux fenêtres, et, ainsi transformée, notre habitation, qui ressemblait un peu à un nid d'aigle ou de faucon, devint une charmante maisonnette pleine de verdure et de fleurs.

Quand notre vieux château fut remis à neuf, nous nous occupâmes d'un travail bien autrement considérable. Fritz l'avait proposé depuis longtemps déjà, et, comme il en sentait l'importance, il revenait souvent sur ce sujet: c'était d'établir sur la plate-forme élevée de l'île du Requin une sorte de batterie militaire. Si je n'avais pas donné plus tôt suite à ce projet, c'est que l'entreprise en était difficile. Comment, en effet, hisser un canon à une telle élévation? Nous y parvînmes cependant, mais après bien du temps et du travail. Nous commençâmes par le transporter dans l'île, au moyen de la chaloupe. Cela n'offrait aucune difficulté. Ensuite je construisis sur la plate-forme du rocher un cabestan aussi grand et aussi fort que je pus, et j'y adaptai une moufle. Une longue corde à nœuds glissant sur la moufle nous servait d'échelle pour monter et descendre, et bientôt nous fîmes cet exercice avec presque autant d'agilité que des singes. Grâce à la construction particulière de notre cabestan, nous pouvions soutenir les poids en l'air; toutes nos manivelles furent mises à contribution, et, lorsque ainsi tout eut été préparé, nous commençâmes à soulever le canon. Il fallait l'élever à une hauteur de plus de cinquante pieds; et, comme il ne pouvait monter que très-lentement, nous mîmes plus d'un jour à le hisser jusqu'au niveau de la plate-forme. Une fois là, le travail devint plus facile, nous pûmes le placer sur son soutien et le braquer dans la direction de la mer.

A côté nous élevâmes une petite guérite, ou poste d'observation en bambou; elle était surmontée d'un pavillon,

que l'on pouvait aisément changer au moyen d'une corde et d'une poulie. Lorsque la mer n'offrait rien de suspect, c'était le pavillon blanc qui flottait au sommet du rocher; si, au contraire, quelque chose de nouveau était signalé, aussitôt on arborait le pavillon rouge.

De tous les travaux que nous avions faits jusqu'alors, c'était peut-être celui qui nous avait occupés le plus longtemps, et qui nous avait demandé le plus de peines. Aussi nous en célébrâmes la fin avec une certaine solennité. Le pavillon blanc fut hissé au sommet de la guérite, et nous saluâmes son apparition par six coups de canon, que les échos des rochers répétèrent au loin.

CHAPITRE XXXVII

Aperçu général sur la situation de la colonie après dix ans d'établissement. — Les ruches d'abeilles. — Les oiseaux mangeurs d'abeilles. — Notre musée. — Le portique de verdure. — Nos défenses extérieures. — Les batteries de canons. — Oiseaux-mouches et colibris.

Que l'on me permette d'abord de jeter un coup d'œil en arrière et de mettre en quelque sorte sous les yeux le tableau résumé de notre petite colonie, après dix années d'établissement. Pendant ces dix années, je dois le dire, nous avons dû à la protection de Dieu plus de bonheur et de succès que nous ne le méritions. J'espère que sa bonté ne nous réserve pas pour l'avenir de ces douloureuses catastrophes dont le cœur saigne toujours, et je mets en lui ma confiance, tout en répétant cette parole de résignation : « Que sa volonté soit faite, et non la mienne! »

On a déjà pu se convaincre aisément que nous avions été favorisés du ciel en venant échouer sur une terre aussi fer-

tile que l'était notre île. Nos deux habitations, Felsheim et Falkenhorst, réunissaient désormais tous les avantages de la commodité et du luxe qu'il nous était permis d'espérer. La première était notre résidence d'hiver, notre principale demeure, notre quartier général. Là se trouvaient toutes nos richesses et presque toutes nos provisions. Falkenhorst était comme notre maison de campagne, séjour charmant l'été, à cause de la fraîcheur due à sa construction particulière au milieu d'un arbre. Tout alentour nous avions construit des étables pour notre gros bétail, des cages pour notre basse-cour, des ruches pour nos abeilles, des nids pour nos pigeons.

C'était au moyen de calebasses percées par un côté que nous logions ces derniers; nous en avions suspendu un grand nombre aux branches d'arbres qui entouraient notre demeure, et chacune de ces calebasses était surmontée d'un petit toit en écorce d'arbre qui mettait le nid à l'abri de la pluie. Nos pigeons s'y étaient habitués aussi bien qu'à Felsheim, où se trouvait le colombier central. Mais de toutes nos richesses, celle qui avait peut-être prospéré dans une proportion plus étonnante, c'étaient nos abeilles. Les ruches nous fournissaient tous les ans une récolte de miel si abondante, que nous n'avions nullement à nous préoccuper de l'économiser; aussi le miel entrait-il dans la fabrication de beaucoup de nos produits; pour obtenir un nouvel essaim, il nous suffisait, peu de jours après la fin de la saison des pluies, de construire une simple ruche dans le voisinage, nous la trouvions toujours habitée au bout de peu de temps.

Cette multiplication d'abeilles nous attira la visite d'un grand nombre de ces oiseaux nommés *mérops* ou mangeurs d'abeilles, et nous fûmes obligés de leur tendre des gluaux: plus d'une abeille y fut prise aussi, cela est vrai; mais, d'un autre côté, notre cabinet d'histoire naturelle s'enrichit d'une belle collection d'oiseaux au plumage varié et à la forme élégante.

Aussi notre musée devenait de plus en plus curieux, et c'était pour nous une occupation intéressante et instructive à la fois, que de relire les quelques ouvrages de zoologie ou de botanique que nous avions sauvés du naufrage, en ayant sous les yeux les échantillons décrits par les naturalistes. Le dimanche était consacré en partie à cette étude, et, bien qu'Ernest fût de tous le plus assidu, chacun cependant comprenait la nécessité de cette science, qui nous mettait à même de profiter de beaucoup de richesses qui sans cela fussent restées inaperçues.

Ce musée était à Felsheim, lieu ordinaire de notre résidence. Aussi avions-nous employé toute notre activité et notre industrie à embellir et à perfectionner notre demeure. Devant la façade régnait une galerie formée par un toit en pente qui venait reposer sur quatorze piliers de bambous. Ces piliers avaient été entourés de vanille ou de poivriers, qui sont des plantes grimpantes, et cette végétation en avait fait bientôt quatorze colonnes de verdure dont l'aspect était à la fois réjouissant pour l'œil et pour l'odorat. Nous avions d'abord essayé d'y faire pousser de la vigne; mais l'ardeur du soleil, en cet endroit, était trop forte pour qu'une autre plante que les plantes indigènes des tropiques pût y croître. En revanche, celles-ci prospéraient si promptement, que nous les trouvions toujours chargées d'épices quand nous en avions besoin.

A chacune des extrémités de la galerie était une sorte de pavillon au milieu duquel jaillissait une fontaine. L'une d'elles versait l'eau dans le bassin formé de l'écaille de la grande tortue d'Ernest, tandis que l'autre n'avait pour réservoir qu'une auge en bambou; nous attendions une nouvelle tortue pour établir une symétrie parfaite entre les deux fontaines. C'était auprès de la première que nous nous réunissions le plus souvent. Chacun des deux pavillons était surmonté d'un petit toit travaillé dans le goût chinois. Enfin des conduits mobiles de bambous nous permettaient de di-

riger les eaux de nos fontaines sur un point quelconque de nos plantations, sans que nous eussions d'autre peine que le déplacement des conduits.

Nous avions tiré tout le parti possible des environs de notre demeure, soit pour l'utilité de la défense, soit pour l'agrément du séjour. Toutes nos plantations européennes ou indigènes avaient parfaitement réussi, et leur végétation luxuriante faisait un agréable contraste avec les rochers arides auxquels était adossé Felsheim, et qui dominaient le passage.

Tout ce paysage était animé, soit sur la terre, soit dans la baie, par la troupe nombreuse de nos animaux domestiques. Les cygnes noirs contrastaient par leur plumage avec la blancheur de celui des oies ; là aussi se trouvaient nos canards, nos poules d'eau, aux couleurs différentes. Parmi tous brillaient la poule sultane, le héron royal et le flamant ; à terre, au milieu des sentiers frayés dans la forêt ou sur les pelouses de verdure, couraient les poules, les grues, les dindons, les outardes, auxquels se mêlaient notre bel oiseau de paradis ou la grande autruche, qui dominait de bien haut tout ce petit monde gloussant. Les coqs de bruyère s'abritaient dans les hautes futaies, et les pigeons, sans cesse en voyage de Falkenhorst à Felsheim, venaient presque sous la galerie chercher un moment de repos pour leurs ailes ou une mie de pain oubliée pour leur bec. En un mot, il y avait autour de nous tant de mouvement, tant de variété, tant de vie, que nous comparions souvent notre demeure au paradis terrestre, à l'époque où notre premier père se promenait au milieu des animaux de toute espèce, avec la majesté qui convenait au roi de la création.

Ce séjour n'était pas seulement agréable à habiter, il était encore parfaitement protégé de toutes parts. A droite, il avait pour limite le ruisseau du Chacal, sur les bords duquel croissaient une foule de plantes épineuses, telles que des aloès, des cactus, des palmiers et des figuiers indiens, se mêlant à des citronniers ou des orangers en fleurs. Tous ces

arbres, poussant dans tous les sens, avaient formé une barrière si épaisse et si serrée, qu'une souris n'aurait pu passer au travers. A gauche, des rochers abrupts dans lesquels se trouvait notre grotte de cristal, et plus loin le marais des Canards, formaient une barrière naturelle qui interceptait toute communication avec la plage qui s'étendait au delà; nous avions fait devant le marais une plantation de bambous plus utiles pour nos usages journaliers que comme défense. Derrière la maison enfin se dressait la ligne des rochers inaccessibles que nous n'avions même pas explorés, mais qui de ce côté mettaient nos domaines à l'abri de tout danger; en face de nous enfin, le rivage, qui descendait vers la mer. On ne pouvait donc pénétrer dans nos domaines, en venant de l'intérieur de l'île, que par le pont de la Famille sur le ruisseau du Chacal. Mais ce pont, dont nous avions fait un pont-levis, était en outre flanqué de deux canons de six. Du côté de la mer, nous avions une contre-batterie de deux canons du même calibre, et la pinasse armée de deux coulevrines et de deux autres canons; tels étaient nos moyens de défense.

Tout le terrain situé entre notre galerie et le ruisseau du Chacal, en remontant vers sa source était occupé par nos plantations. Elles étaient fermées par une palissade de bambous qui partait en droite ligne de l'habitation et aboutissait au ruisseau. Dans l'espace triangulaire qu'elle séparait étaient un petit champ de blé, un autre plus petit de coton, quelques plans de cochenille, et enfin le verger de ma femme, où croissaient les arbres fruitiers du pays ou d'Europe. Nos champs principaux de maïs, d'orge, d'avoine, de seigle et enfin de blé étaient sur l'autre rive du ruisseau, mais toujours en vue. Nous n'avions de ce côté que ce qu'il nous fallait pour avoir sous la main les produits nécessaires à notre usage journalier. Parmi les arbres fruitiers, ceux que nous avions exportés venaient beaucoup moins bien que les autres : la chaleur du climat, sans doute, ne leur convenait pas, car nos pommes et nos poires étaient aigres et dures;

les prunes, les cerises, les abricots, ne présentaient guère qu'un noyau à peine couvert d'une chair fade et insipide. Si nous continuions à les cultiver, c'était uniquement parce qu'ils nous rappelaient la patrie, car ils ne nous servaient désormais à rien ; nous étions, du reste, amplement dédommagés par les ananas, les oranges, les figues, les citrons, les pistaches, dont chaque année nous faisions une abondante récolte.

Cette grande quantité de fruits nous attira, il est vrai, la visite de beaucoup de maraudeurs ailés ou à quatre pattes. A l'époque des noisettes, l'écureuil du Canada s'établissait dans nos domaines ; les perroquets venaient croquer nos amandes, et une foule d'oiseaux de toutes sortes s'abattaient sur nos cerises et nos abricots. Dans le commencement, quand nous n'avions encore que peu d'arbres fruitiers, nous fûmes obligés de défendre notre récolte par tous les moyens de destruction et par les épouvantails que nous pouvions inventer : c'étaient des piéges, des gluaux, des lacs, des petits moulins à vent; que sais-je ? Nous fûmes même forcés d'en venir à tirer quelques coups de fusil qui enrichirent notre musée aux dépens des maraudeurs ; mais, plus tard, nous avions tant de fruits, que nous abandonnions aux oiseaux du ciel un peu de notre superflu sans en ressentir aucune gêne, et dès lors nous laissâmes les pillards se nourrir à leur fantaisie. Dieu n'a-t-il pas créé ses biens pour tous?

Ce n'était pas seulement à l'époque des fruits, mais bien aussi dans la saison des fleurs que nous voyions arriver autour de nous une grande quantité d'oiseaux étrangers qui venaient chercher leur nourriture parmi nos possessions. C'étaient surtout les oiseaux-mouches et les colibris, si gracieux dans leur plumage, si vifs dans leurs mouvements. Aussi c'était toujours avec plaisir que nous saluions leur arrivée, et, bien loin de penser à les chasser, nous cherchions plutôt à les attirer près de nous.

Rien, effectivement, n'était plus joli à voir que ces petits

oiseaux, à peine plus gros que des papillons et dont les ailes sont aussi brillantes, venant se jouer au milieu de nos fleurs; toujours en activité, tantôt ils se poursuivaient entre eux, se disputant un bouton ou une feuille; tantôt ils se réunissaient contre quelque oiseau plus gros et l'attaquaient avec courage, jusqu'à ce que l'intrus eût quitté leur voisinage et les eût laissés grappiller à leur aise sur les arbres qu'ils s'étaient choisis. Nous étudiions leurs mœurs, leur caractère, leurs habitudes. Ces petits oiseaux sont d'une vivacité dont on ne saurait se faire une idée : on dirait qu'ils ne se posent jamais, tant ils s'arrêtent peu sur chaque fleur, toujours voltigeant de côté et d'autre, et ils semblent animés souvent de mouvements de colère qui ont quelque chose de comique; ils se battent les uns contre les autres, quand ils veulent puiser ensemble à la même source; quelquefois même ils tournent leur courroux contre la fleur où ils n'ont pas trouvé le suc qu'ils cherchaient : ils lui arrachent ses pistils, ses étamines, brisent même sa tige, et semblent vouloir la punir de ce qu'elle a laissé prendre son parfum, ou à un insecte parasite, ou à un oiseau de passage, ou même au soleil qui l'a desséchée, ou au vent qui en a emporté les aromes odorants.

Nous ne leur fîmes pas la chasse, car je savais que ces petits oiseaux ne peuvent vivre en captivité, il leur faut la liberté et l'espace; mais nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les engager à se fixer près de nous : des gâteaux de miel furent disposés aux environs, des caisses de fleurs choisies les invitaient à venir voltiger autour de notre habitation. Bientôt, en effet, quelques jolis couples bâtirent leur nid mignon dans les arbres à épices qui croissaient le long de notre galerie. Sans doute ils étaient retenus par l'odeur pénétrante de la vanille, ou par l'odeur des orangers : nous eumes ainsi le plaisir d'assister sans cesse aux ébats de cette troupe joyeuse et animée, et de vivre au milieu d'elle sans la troubler ni la faire fuir.

Nos arbres à épices avaient prospéré, eux aussi, et nous

recueillions aujourd'hui les fruits de ce que nous avions semé dans les premiers temps de notre séjour. Les muscades, entre autres, dont quelques plants mêlés aux bananiers croissaient devant l'entrée de notre demeure, nous envoyaient d'agréables parfums, quand le soir nous nous reposions, dans une douce causerie, des fatigues de la journée. Mais ces fruits étaient fort appréciés par des maraudeurs du genre des oiseaux de paradis. Ils venaient les dévorer sous nos yeux ; et d'abord l'aspect vraiment royal de leur plumage nous avait séduits; mais bientôt leur voracité et leur ramage peu harmonieux nous les rendirent fort incommodes. Après en avoir pris quelques-uns dans des gluaux pour garnir les galeries de notre musée, nous éloignâmes les autres en plaçant comme épouvantail quelques oiseaux de proie empaillés dont la vue suffisait à les écarter.

Nos olives étaient plus respectées. Nous en avions de deux espèces : l'une, que nous recueillions avant sa maturité complète, était réservée à la cuisine ; elle était plus grosse que l'autre ; nous la faisions mariner et confire dans du vinaigre, et elle apparaissait ensuite, sur notre table, dans des sauces dont elle relevait le goût. L'autre espèce était amère au goût; nous la laissions mûrir sur l'arbre jusqu'à ce qu'elle devînt complétement noire ; elle nous servait à faire de l'huile.

CHAPITRE XXXVIII

Le pressoir. — Perfectionnement dans la fabrication du sucre. — Le four. — Un nouveau champ de riz. — Le piége singulier. — Accroissement dans le nombre de nos animaux domestiques. — Caractère de mes fils.

Mais, pour utiliser tous ces produits, il fallut augmenter et perfectionner notre matériel. Il serait trop long de détail-

ler ici les machines que nous construisîmes à cet effet; souvent, d'ailleurs, leur forme était très-grossière et leur mécanisme assez imparfait. Je dirai seulement que, notre récolte d'amandes, de noix et d'olives augmentant tous les ans, nous dûmes remplacer l'ancien mortier et le petit pressoir de pharmacie que nous avions employés autrefois pour nos noix de coco, par un pressoir plus considérable. La meule se mouvait sans trop de fatigue, et permettait de fabriquer ce dont nous avions besoin. Il nous fallut aussi un fourneau pour chauffer la pâte sortant de la meule, afin que l'huile coulât plus promptement; un chaudron pour recueillir cette huile, des barils, des tonnes pour la conserver.

Nous passâmes bien du temps à confectionner tous ces ustensiles de genres si différents, mais cependant nous arrivâmes peu à peu à nous monter de tout ce dont nous avions besoin, pour faire sans trop de peine ni de perte de temps notre récolte annuelle.

La fabrication du sucre fut aussi l'objet de perfectionnements notables; jusqu'à présent, en nous servant de notre vieux mortier, nous avions obtenu un sirop sucré qui, pendant quelques jours, se conservait assez bien, mais s'aigrissait par la suite. Il fallait donc compléter notre préparation, et nous arrivâmes, non pas à le cristalliser comme dans les raffineries, cela était au-dessus de nos forces, mais à lui donner une consistance plus ferme, se rapprochant de la cassonade.

Je me rappelai que les principaux ustensiles nécessaires au raffinement du sucre se trouvaient sur le navire naufragé et avaient été sauvés au moins en partie; il s'agissait de les retrouver, quoiqu'ils eussent été consacrés déjà sans doute à d'autres usages. Les chaudrons nous avaient servi à serrer notre poudre; mais, comme nos chasses fréquentes avaient diminué notre provision, il s'en trouvait trois ou quatre vides que je rendis à leur ancienne destination.

Je retrouvai également les grands cylindres de cuivre nécessaires pour un pressoir à sucre, les pelles en métal et les écumoires, le tout bien conservé et nullement endommagé par l'oxydation. J'avais donc les éléments importants, et je construisis alors un four destiné à chauffer le jus de canne. Un grand pressoir, mis en mouvement par une vis, fut disposé au-dessus des cylindres, qu'il faisait tourner; un levier coudé, à l'extrémité duquel s'attelait une de nos bêtes de somme, mettait tout l'appareil en mouvement. En quelques jours, nous pouvions avoir la quantité de sucre nécessaire à notre consommation de l'année.

Nous fîmes un autre pressoir dans le même genre destiné à trois usages différents : d'abord à écraser le chanvre sous un cylindre de pierre, au lieu de le frapper avec un pilon, comme nous l'avions fait dans le principe; ensuite à broyer les olives ou les raisins, si nous en avions plus tard, comme nous n'en désespérions pas encore; enfin à piler le cacao ou d'autres substances de ce genre. Pour faire le fond de ce pressoir, j'avais creusé une grande pierre tirée de la carrière voisine de la grotte de cristal, et dont j'ai parlé déjà, comme étant très-molle d'abord, et acquérant ensuite, sous l'influence du feu ou même de l'air, une grande solidité. Je l'avais travaillée de manière à former un rebord de près d'un pied qui la maintenait suspendue au-dessus d'un four pratiqué dans la terre, et que nous chauffions quand il s'agissait de préparer des noix, des amandes ou des olives, ou tout autre fruit oléagineux, où la chaleur est nécessaire pour hâter l'opération.

Nous avions d'abord établi ces deux pressoirs en plein air, dans la langue de terre comprise entre notre pont et la baie où nous chassions les harengs; mais plus tard nous construisîmes un toit pour les mettre à l'abri, puis, bientôt après, le toit nous amena à compléter notre travail par une bâtisse assez grossière qui nous permettait cependant de travailler dans ce lieu en toutes saisons.

L'île de la Baleine avait eu son tour dans nos embellissements; pourtant elle était toujours restée moins soignée, précisément parce que nous l'avions réservée pour être le théâtre de toutes nos opérations un peu malpropres et infectantes, telles que la préparation de la colle de poisson, de la chandelle, la fonte de la graisse, la tannerie. Nous avions établi notre atelier sous un rocher qui surplombait au-dessus de nos têtes, en sorte que nous pouvions aussi y travailler sans redouter les intempéries de l'air. Chacun de ces établissements était pour nous l'objet de soins spéciaux, sans nous faire négliger pourtant les constructions plus éloignées que nous appelions nos colonies. A Waldegg, par exemple, nous convertîmes les marécages environnants en un véritable champ de riz, dont la récolte nous paya amplement de nos peines. A Prospect-Hill, chaque année, à l'époque de la floraison des câpriers, nous faisions régulièrement une apparition pour recueillir les graines de cet arbre précieux, qui étaient ensuite confites dans notre vinaigre aromatique et conservées dans des bocaux. Vers le même temps nous récoltions les feuilles de thé, et cette opération se faisait avec le plus grand soin, afin qu'elles gardassent le plus possible l'arome pénétrant qu'elles possédaient. Après les avoir laissées sécher, nous les conservions dans des vases de porcelaine solidement fermés, où elles restaient fraîches et odorantes.

A l'époque des cannes à sucre, nous arrivions à la plantation, et nous profitions de notre passage pour récolter en même temps notre millet sauvage, qui mûrissait vers le même temps, et qui nous servait à nourrir nos volailles. Toutes ces excursions se faisaient avec la chaloupe, que l'on pouvait charger aisément d'un lourd fardeau; en outre, nous avions le plaisir d'aller en mer, et d'opérer en passant quelque descente à l'île de la Baleine ou à celle du Requin.

De Prospect-Hill, nous poussions ordinairement jusqu'au défilé de l'Écluse, pour reconnaître si nos fortifications res-

taient toujours en bon état et si quelqu'un des éléphants ou des autres habitants de la savane s'était pris dans nos piéges. Fritz s'embarquait alors dans son caïak et il allait sur la rive opposée faire des provisions de cacao, de bananes et de ginseng, qu'il y avait découverts autrefois ; et nous revenions chargés de tout cet attirail, sans oublier la terre de porcelaine, qui nous servait à compléter notre service de table.

Dans une des courses aventureuses de mon fils, il remarqua une si grande variété de coqs et de poules d'Inde, que nous résolûmes d'en faire une chasse à la manière des habitants du Cap. Notre piége fut assez long à construire : il se composait de quatre parois quadrangulaires faites avec des poutres et des bambous grossièrement ajustés; elles enfermaient ainsi un espace de six pieds de haut sur douze de large et de long environ. Cette cage restait en place toute l'année, mais, à l'époque de la chasse, nous la recouvrions d'un large grillage assez solide pour ne pouvoir être brisé facilement. Un petit conduit souterrain aboutissait à l'intérieur de la cage; l'entrée en avait été aplanie et nettoyée. Au moment de la chasse, le grillage posé, nous mettions à l'entrée de notre petit conduit des graines et des friandises de toutes sortes, et nous en jetions quelques poignées dans l'intérieur de la galerie; bientôt les coqs et les poules arrivaient pour becqueter ce grain, et s'engageaient alors dans le passage assez étroit par lequel ils apercevaient la lumière passant par le treillage du sommet; mais, lorsqu'en continuant leur route à la recherche de nouvelles graines ils étaient arrivés dans l'intérieur de la cage, ils cherchaient en vain de s'échapper par la grille, et ne pouvaient retrouver le conduit qui les avait amenés, car sa construction sous terre le laissait complétement dans l'obscurité. Ils restaient donc à se débattre le long des parois jusqu'à ce que nous vinssions les prendre.

Nos animaux domestiques s'étaient beaucoup multipliés : tous les ans la chienne Bill nous donnait cinq ou six petits,

mais nous étions obligés de les jeter à l'eau, car sans cette mesure nous aurions fini par être dévorés par nos défenseurs. Nous ne conservâmes qu'un seul chien que Jack voulut appeler *Coco*, parce que, disait-il, l'*o* était la voyelle la plus sonore de l'alphabet, et que, par conséquent, ce nom s'entendrait de bien plus loin quand on le ferait retentir dans la forêt. Le buffle et la vache nous donnèrent aussi annuellement un petit, mais nous n'élevâmes qu'un taureau et une génisse, que nous appelâmes *Tonnerre* et *Blonde*. Outre l'ânon nommé *Léger*, dont j'ai déjà parlé plus haut, nous en eûmes un second que l'on appela *Flèche*, dans la pensée qu'il justifierait par sa rapidité à la course cette belle dénomination.

Nos cochons s'étaient accrus également, mais chaque jour ils devenaient plus sauvages. Aussi nous les chassions sans crainte de voir s'éteindre leur race, qui tous les ans s'augmentait de nouvelles portées de petits marcassins. Les lapins musqués de l'île de la Baleine avaient tellement peuplé leur résidence, que nous étions obligés d'en tuer un grand nombre pour que l'île pût suffire à les nourrir. Leur peau nous servait à nous faire des chapeaux, et leur chair, qui avait conservé le goût et l'odeur du musc, devenait le régal de nos chiens.

Quant aux antilopes, nous eûmes bien de la peine à les apprivoiser un peu. Le climat de l'île du Requin, à cause de la position de celle-ci au milieu de la mer, était trop rude pour ces gracieux animaux; aussi ne prospéraient-ils pas dans la même proportion que nos autres bêtes; nous en transportâmes un ou deux couples naissants à Felsheim, où ils furent l'objet de nos soins les plus assidus. Ils se familiarisèrent avec nous, sans cependant arriver jamais à une docilité semblable à celle de nos animaux domestiques, mais nous ne les conservions auprès de nous que pour avoir le plaisir de les regarder, sans chercher à les utiliser autrement.

Quant à ma famille, elle s'était développée aussi au milieu des occupations de la vie active que nous menions. Au bout de ces dix années, nous étions tous, grâce à Dieu, d'une bonne santé, à peine altérée, au début de notre colonisation, par quelques accès de fièvre dus à la chaleur et nécessaires à l'acclimatation. Ma chère femme n'avait pas trop vieilli; quant à moi, bien que le soleil eût dégarni mon front, je me sentais encore fort et vigoureux; mais mon caractère avait perdu un peu de l'énergie qui lui avait été nécessaire pour fonder cette nouvelle colonie.

Fritz atteignait sa vingt-quatrième année; il était plutôt petit que grand, mais plein de vigueur et de séve ; du reste, aussi sage et réservé que hardi et prudent; nous le regardions réellement comme le bras droit de notre société, comme celui qui pouvait le mieux me remplacer et suffire à la défense et à la conservation de la famille.

Ernest, bien qu'il fût parvenu à vaincre sa nature indolente et paresseuse, était loin d'avoir l'activité des autres; à vingt-deux ans il était plus grand que son frère aîné, mais moins vigoureux ; en revanche, son intelligence, sa sagacité naturelle, avaient pris beaucoup de développement, grâce à l'étude ; nous avions recours à lui le plus souvent, lorsqu'il nous fallait appliquer à notre situation présente quelqu'une des découvertes que la Providence nous permettait de faire.

Jack avait peu changé de caractère. A vingt ans il était léger et étourdi comme à dix; petit et bien proportionné, comme Fritz, il avait peut-être plus d'agilité dans les mouvements et plus de souplesse dans les membres.

François, enfin, le dernier-né de cette chère famille, avait pris en quelque sorte un peu du caractère de chacun de ses frères, mais avec une nuance plus douce : il était plus sensible qu'aucun d'eux, mais aussi plus réservé; il aimait l'étude comme Ernest, bien qu'il s'y livrât avec moins d'ardeur; d'un autre côté, il partageait dans une certaine mesure les goûts aventureux de Fritz et de Jack. Comme le plus jeune, il

s'était vu souvent en butte aux railleries de ses frères, et cela avait déterminé chez lui une prudence plus grande qu'on n'a droit raisonnablement d'en attendre d'un enfant de dix-sept ans.

Mes quatre fils avaient, d'ailleurs, conservé un caractère naïf et enfantin qu'ils eussent perdu beaucoup plus tôt s'ils fussent restés dans la société en contact avec des jeunes gens de leur âge. Ma femme et moi maintenions sur eux toute notre autorité, et, s'il leur arrivait quelquefois de se passer de notre permission, au moins n'avions-nous jamais à leur reprocher une véritable désobéissance. Mes ordres formels étaient toujours exécutés ponctuellement, car ils savaient que je n'avais en vue que le bien général, et leur confiance en mon expérience leur suffisait pour se soumettre à ce que j'avais décidé. Je voyais avec plaisir l'union et la concorde s'affermir de plus en plus entre eux tous; c'était une conséquence de l'esprit profondement religieux dont chacun d'eux était animé. Avec l'amour de Dieu se développait chez eux l'amour de la famille.

Tel était l'état de notre petite colonie dix années après sa fondation; pendant ce temps, nous n'avions eu aucun rapport avec la société; mais nous gardions l'espoir de voir un jour aborder sur cette terre écartée quelques marins européens, et cet espoir soutenait notre courage et entretenait notre activité. Ainsi nous avions amassé tout ce qui nous paraissait le plus précieux, afin qu'un jour, si la Providence le voulait, ces richesses coloniales pussent être converties en une somme assez forte dont nous aurions besoin dans nos relations avec le monde civilisé. Tous les ans, notre provision de plumes d'autruche s'augmentait dans ce but, et, en outre, nous conservions des petites cargaisons de thé, de cochenille, de vanille, de cacao, de muscades, d'essences d'orange ou de cannelle, en prenant soin que ces produits ne perdissent rien de leur vertu ni de leur arome.

Tout cela devait nous servir plus tard, nous l'espérions,

à nous procurer une situation plus avantageuse. Une chose m'effrayait cependant : la diminution de notre poudre. Je ne pouvais envisager sans crainte la perspective du jour où nous en serions privés. C'était là notre défense principale. Par elle seulement nous pouvions espérer de lutter avec avantage contre les grands dangers qui nous menaceraient, soit de la part des bêtes féroces, soit de celle des pirates malais ou des sauvages habitants de ces contrées. Il fallait donc la ménager et ne l'employer que dans les circonstances où elle était réellement nécessaire. Pour nos chasses habituelles, nous avions des arcs, des flèches et des frondes, armes avec lesquelles nous étions maintenant assez familiarisés pour n'avoir besoin de recourir au fusil que dans les cas exceptionnels.

Mais, je l'ai dit, nous avions mis notre confiance en Dieu, et nous étions convaincus que la Providence, après nous avoir si visiblement couverts de sa protection, ne nous abandonnerait pas par la suite. Sans cette espérance, en effet, je n'aurais pu considérer l'avenir qu'avec effroi et découragement. Que serait devenue, plus tard, cette petite famille, si jamais elle ne devait revoir les hommes? Quand la vieillesse et la mort auraient enlevé le père et la mère aux enfants, pouvais-je prévoir à quels destins ils seraient réservés? Quel serait le sort de celui qui resterait comme dernier débris de notre colonie, assistant aux funérailles de toute sa famille, et se trouvant, solitaire et sans défense, livré à ses seules forces individuelles, peut-être dejà vieux lui-même? Dans les heures où ces pensées se présentaient à mon esprit, j'éprouvais une ineffable consolation à élever mon âme vers Dieu, à remettre notre sort entre ses mains, sachant bien que celui qui prend soin de l'herbe des champs et de l'oiseau du ciel ne laissera pas sans soutien ceux qui le servent et qui l'aiment.

CHAPITRE XXXIX

Excursion de Fritz. — Nos inquiétudes à son sujet. — Son retour. — Il nous raconte ce qu'il a vu de remarquable. — Les nids comestibles d'hirondelles. — Quelques mots sur ces nids. — Les perles. — La loutre de mer. — L'albatros et le billet mystérieux.

Un matin, Fritz, sans nous en demander la permission, quitta Felsheim, et nous ne nous aperçûmes de son absence que le soir, n'ayant plus retrouvé son caïak attaché au rivage. Pleins d'inquiétude, nous nous rendîmes sur-le-champ au rocher d'observation. Le pavillon de signal fut hissé, et nous tirâmes un coup de canon. Déjà le soleil, dorant de ses derniers feux la surface des eaux, allait disparaître à l'horizon, quand, à force de regarder avec notre lunette, nous découvrîmes au loin notre coureur d'aventures dans sa légère embarcation. Il ramait avec vigueur, et cependant il me semblait qu'il n'approchait pas vite du rivage de Felsheim.

Un second coup de canon fut tiré; puis nous remontâmes dans notre pinasse, afin d'arriver à temps pour recevoir Fritz à son débarquement. Dès qu'il entra dans la baie du Salut, je pus voir ce qui ralentissait sa marche : un gros animal nageait attaché à tribord du caïak, tandis qu'à l'arrière était suspendu un énorme sac.

« D'où viens-tu? criai-je à Fritz quand il fut à portée de la voix. J'espère que tu es chargé ! Tu n'as couru aucun danger ?

— Dieu merci! me répondit-il, il ne m'est arrivé rien de malheureux; au contraire, ce voyage m'a fait faire de bonnes découvertes. »

La caïak fut déchargé et tiré sur la grève. Nous entourâmes Fritz, aussi avides d'entendre le récit de son expédition qu'il était lui-même désireux de nous le faire.

« D'abord, mon cher père, je vous prie de m'excuser si je suis sorti ce matin sans vous avertir : maintenant que j'ai mon caïak, je me décide plus vite à aller en mer que quand il fallait passer une ou deux heures à préparer notre grande pinasse; il suffit d'un beau temps, d'un simple désir de voyager, pour que je me mette en route. Depuis quelque temps, je pensais avec regret que nous ne savions encore rien du pays situé au couchant de celui que nous habitons. Je résolus donc de l'explorer. Je fis des provisions de voyage, que je mis en secret dans mon caïak; outre un morceau de jambon, une vessie pleine d'eau, une autre pleine d'hydromel, j'emportai une gaffe, un harpon, des filets, une boussole et un bon fusil, sans compter les pistolets suspendus à ma ceinture et ma hache. L'aigle fut admis à m'accompagner, et, ce matin, pendant que vous étiez tous occupés dans la grotte, je sortis doucement pour gagner le rivage, et bientôt je fus embarqué.

« En passant entre les rochers où notre bâtiment s'est perdu, je vis au fond de l'eau, en cet endroit peu profonde et très-limpide, quelques pièces de canon, des boulets, des barres de fer, et d'autres objets assez lourds que nous retirerons peut-être un jour si nous parvenons à nous faire un levier assez fort. Puis je m'avançai vers la côte occidentale de l'île en doublant un promontoire formé de rochers énormes jetés pêle-mêle les uns sur les autres ou isolés. Les oiseaux de mer de toutes sortes ont pris les plus inaccessibles pour leurs repaires; sur les moins élevés j'ai vu des lamantins dormant et ronflant au soleil. Je crois que ce lieu est leur retraite habituelle : de toutes parts se trouvent les squelettes et les longues dents de ces animaux. Il y aura là, si nous voulons, ample récolte à faire.

« J'avoue que, ne me sentant pas trop à mon aise en pareille compagnie, je m'échappai à travers les écueils, sans penser le moins du monde à me frayer un chemin par la force et par la violence. Ce ne fut qu'au bout d'une heure et

demie que je me vis hors de leur atteinte; je passai sous une immense arche assez semblable par sa forme à un arceau de nos vieilles cathédrales gothiques, mais plus majestueuse, plus haute, et taillée dans le roc par la main puissante de la nature. En dedans de cette porte, je vis un nombre incalculable de nids d'hirondelles, placés de manière à être complétement à l'abri de la pluie. Dès que je fus sous la voûte, ces hirondelles volèrent par centaines autour de moi sans m'inspirer beaucoup d'effroi. Elles étaient tout au plus grosses comme des roitelets, avec des ailes d'un gris clair, les plumes du dos et de la queue plus foncées, le ventre d'une blancheur éblouissante. Je ne pourrais vous mieux comparer leurs nids qu'à des cuillers sans manche et collées par derrière contre une pierre. Ils me parurent d'abord faits de cire et excitèrent ma curiosité; j'en pris quelques-uns, et, en les examinant de plus près, je crus qu'ils étaient composés de plusieurs couches de colle de poisson desséchée. J'en ai donc gardé plusieurs pour vous les montrer. Peut-être nous seront-ils de quelque utilité.

MOI. — Je te loue de ta conduite en cette occasion, mon ami, et je te loue d'autant plus que tu as épargné ces oiseaux industrieux. Tes nids sont précieux, et nous pourrions en tirer un très-bon parti si nous étions en relation commerciale avec les Chinois, qui les achètent fort cher, et les regardent comme un mets excellent, surtout accommodés avec des épices.

MA FEMME. — Comme la gourmandise des hommes est ingénieuse! Je ne m'étonnerais pas si, un jour, quelque habile cuisinier trouvait le moyen de faire un plat de choix avec des copeaux de bois, pourvu qu'il y ajoutât une centaine de divers ingrédients.

MOI. — Autrefois on vantait beaucoup, comme un mets savoureux, les nageoires de requin. Mais tu devrais bien nous accommoder un nid de ces hirondelles, pour que nous jugions par nous-mêmes si les Chinois ont tort ou raison de les estimer.

MA FEMME. — Je le veux bien, vous m'excuserez seulement si je ne réussis pas; car j'ignore plusieurs secrets de la science culinaire.

TOUS. — Oh! chère mère, régalez-nous d'un nid d'hirondelles apprêté à votre façon.

FRITZ. — Pourriez-vous nous dire, mon père, comment les hirondelles se procurent cette matière gluante qui, desséchée, constitue leur nid?

MOI. — On ne le sait pas d'une manière positive. Les uns disent que c'est l'écume de la mer desséchée : vous comprenez que ceci est absurde; d'autres croient, avec plus de vraisemblance, que cette matière provient de certains mollusques dont les hirondelles de mer se nourrissent; d'autres enfin la regardent comme étant du frai de poisson ou une gomme végétale. Ainsi rien de bien certain à cet égard.

— Après avoir soigneusement emballé mes nids d'hirondelles, reprit Fritz en continuant son récit, je poursuivis ma route, et, à l'issue des rochers, j'entrai dans une baie magnifique dont le rivage était bordé par une savane s'étendant au loin, à perte de vue; çà et là des touffes d'arbres; à gauche, des rochers très-élevés; à droite, l'embouchure d'une petite rivière; au delà de la rivière, un marais et une vaste forêt de cèdres qui cachaient le reste du paysage. Pendant que je longeais la côte, doucement porté sur une mer unie comme un miroir, je pus voir, jusque dans les profondeurs de l'onde transparente, des couches de coquillages bivalves attachés entre eux et sur les écueils par des filaments minces comme des cheveux. Je pensai que ces coquillages devaient avoir un goût plus agréable que nos petites huîtres de la baie du Salut; ils étaient si gros, qu'un seul contenait bien la nourriture suffisante pour deux hommes; j'en pêchai donc plusieurs avec mon petit filet, et les jetai sur le rivage pour les manger plus tard et en ramasser pour vous. Quand je me disposai à les reprendre, je m'aperçus que la chaleur du soleil avait fait écarter les deux valves, et que les huîtres étaient

mortes. Alors je n'eus plus envie de m'en nourrir; cependant je voulus les examiner de plus près, et je coupai quelques bouts de ces filaments dont je vous ai parlé, pensant qu'ils pourraient nous servir dans la fabrication de nos chapeaux, et je les serrai dans ma gibecière. Ayant percé à coups de couteau plusieurs des huîtres mortes, je trouvai leur chair si dure et si coriace, que j'en dus conclure qu'elles ne devaient pas être comestibles; je trouvai contre l'écaille plusieurs perles, une, entre autres, grosse comme une noisette ; les voici, examinez-les. »

A ces mots, mes trois autres enfants s'approchèrent de leur frère, et examinèrent avec curiosité ces perles d'une blancheur éblouissante.

« Tu as trouvé là un vrai trésor, mon enfant, dis-je à Fritz : des nations entières nous porteraient envie si elles connaissaient notre merveilleuse découverte. Tu nous apportes là de vrais perles orientales d'un très-grand prix; malheureusement, comme nous n'avons de relation avec personne, ces bagatelles ne nous seront même pas aussi utiles que les nids d'hirondelles; cependant nous irons un jour voir la baie où tu as trouvé ces huîtres, qui, avec le temps, deviendront peut-être inappréciables pour nous. Continue ton récit[1]. »

Fritz continua ainsi : « Après avoir pris un peu de nourriture, je continuai ma navigation au hasard le long de la plage unie, qui se montrait de plus en plus variée et découpée en petites baies. Mais je n'avançais pas vite, à cause du paquet d'huîtres que je traînais après moi. J'arrivai à la rivière dont j'ai parlé. Elle coulait lentement, et était couverte des plus belles plantes aquatiques, ce qui la faisait ressembler à une prairie. Plusieurs oiseaux couraient dessus, et, entre autres, une espèce qui avait les pattes fort longues. J'arrivai bientôt au promontoire qui ferme la baie de l'autre

[1] A partir de cet endroit, jusqu'à la fin du livre, nous donnons la traduction de madame de Montolieu, en la modifiant partout où c'est nécessaire. (*Note du traducteur.*)

côté, et qui s'avance jusqu'en face de l'arche. Là s'étendent des récifs qui séparent complétement la baie de la mer, avec laquelle celle-là ne communique que par une passe très-étroite. Il est impossible de voir une situation plus belle et plus avantageuse pour un port de mer. Je voulais profiter de la passe pour sortir de la baie; mais la marée qui montait ne me le permit point. Je longeai donc le promontoire, espérant y trouver une porte de sortie comme celle qu'il y a de l'autre côté; mais je fus trompé dans mon attente. En revanche, je vis un grand nombre de quadrupèdes qui me parurent être de la grosseur du chien de mer. Tantôt ils grimpaient contre les rochers et tantôt jouaient ensemble dans l'eau. Désirant beaucoup faire avec eux une connaissance plus intime, je cherchai à m'emparer d'un de ces animaux. J'étais trop loin pour pouvoir les atteindre d'un coup de fusil. En conséquence, j'amenai mon canot derrière une saillie du rocher, et, prenant mon aigle, je le lançai contre la troupe de ces amphibies. Il fondit sur eux comme la foudre, et enfonça ses serres sur l'un d'eux; je courus aussitôt en sautant par-dessus des quartiers de roche, et je tirai l'animal avec ma gaffe. A mon grand étonnement, je ne vis plus la moindre trace des autres; ils avaient complétement disparu, comme touchés par la baguette d'une fée. »

Ici tous les jeunes gens s'écrièrent à la fois : « Eh bien, Fritz, quel animal était-ce donc? Un chien de mer? Ne l'as-tu point amené avec toi?

FRITZ. — Oui, je l'ai amené. Ne voyez-vous pas cette masse informe couchée là-bas sur le sable? Il a fallu qu'elle nageât derrière mon canot, et elle s'en est acquittée admirablement bien.

ERNEST. — Cela ne m'étonne pas, je m'aperçois que tu l'as remplie de vent comme les Groënlandais font de leurs chiens de mer quand ils les tirent à la remorque.

JACK. — Mais quel est donc cet animal? A le voir, on dirait une grosse valise pleine avec deux pattes de canard.

ERNEST. — C'est ce qui me fait croire que c'est une loutre de mer.

MOI. — Si ta supposition est juste, ce serait encore là une bien belle trouvaille que nous aurions faite, surtout pour le temps où nous pourrons expédier des vaisseaux en Chine : les mandarins payent au poids de l'or cette fourrure.

MA FEMME. — N'est-il pas surprenant que les hommes donnent toujours plus d'argent pour les choses superflues que pour celles qui sont vraiment utiles et nécessaires ?

MOI. — Mais dis-moi donc, Fritz, comment tu as fait pour amener jusqu'ici ton butin; cet animal était beaucoup trop lourd pour ton frêle canot !

FRITZ. — Cela m'a coûté, en effet, bien de la peine; mais j'étais décidé à ne pas revenir sans lui. Je me suis rappelé fort à propos le moyen dont se servent les Groënlandais, et dont mon frère Ernest vient de parler. Mais comment faire ? Je n'avais nulle envie de le remplir d'air en soufflant avec la bouche, et je n'avais sous la main rien qui ressemblât à un soufflet ou même à un tuyau. Comme je regardais en l'air tout en réfléchissant, je fus frappé de la grande quantité d'oiseaux qui volaient autour de moi. Ils s'approchaient de si près, que je pouvais les toucher avec ma gaffe. Je donnai un grand coup à un gros albatros, et à l'instant même l'idée me vint qu'une de ses plus fortes plumes pourrait me servir de tuyau à souffler; je l'arrachai donc, et je réussis parfaitement. Il était temps de songer au retour, je ne m'arrêtai pas davantage; je passai sain et sauf par-dessus les brisants, et je ne tardai pas à me retrouver dans des parages à moi connus. »

Ce fut en ces termes que Fritz termina son récit ; pendant que toute la famille s'amusait à examiner son butin, Fritz me prit à part d'un air mystérieux, et, m'ayant conduit auprès d'un banc, il ajouta la circonstance qu'on va lire, et dont, par prudence, il n'avait pas voulu parler devant tout le monde.

« Écoutez maintenant, mon père, ce qui m'est arrivé d'étrange avec un albatros. Comme je le tenais sur mes genoux et que je l'examinais de tous les côtés, je remarquai, à ma grande surprise, qu'une de ses pattes était entourée d'un morçeau de linge. Je m'empressai de le dénouer, et, l'ayant déplié, j'y vis distinctement ces mots écrits en anglais et à l'encre rouge : *Sauvez l'infortunée Anglaise de la Roche fumante!* Je relus ces mots plus de dix fois. Mon Dieu! pensai-je, n'est-ce pas une illusion? Existe-t-il encore une créature humaine dans ces contrées inhabitées? Comment peut-elle y être venue? Comme nous, sans doute, après un naufrage! Oh! si je pouvais trouver cette infortunée et la sauver! ou, du moins, si je pouvais lui porter en attendant quelque espérance et quelque consolation! Je m'efforçai de ranimer l'oiseau, qui n'était qu'étourdi du coup; puis, déchirant un coin de mon mouchoir, j'écrivis, avec une plume que je trempai dans le sang de la loutre, ce qui suit : *Ayez confiance en Dieu! peut-être veut-il bientôt vous venir en aide!* Je nouai ensuite les deux chiffons autour des deux pattes de l'albatros, afin que, si l'Anglaise revoyait cet oiseau, elle pût comprendre sur-le-champ qu'il était tombé dans des mains étrangères. Je me dis que sans doute la naufragée avait, du moins en partie, apprivoisé cet oiseau, et que, par conséquent, il retournerait probablement auprès d'elle sur la Roche fumante, qui ne devait pas être fort loin de notre île. Je n'eus pas de peine à ranimer l'albatros en lui mettant dans le bec un peu d'hydromel; et, dès qu'il eut repris ses sens, il partit à tire-d'aile du côté du couchant, et disparut si promptement à mes yeux, que la faible espérance que j'avais eue de parvenir peut-être à le suivre avec mon canot se dissipa tout à coup. Maintenant, mon père, qu'en pensez-vous? Mon billet arrivera-t-il à son adresse? Que faut-il que nous fassions pour découvrir cette infortunée et la sauver?

— Mon cher fils, répondis-je, cette aventure est, sans contredit, la plus remarquable qui nous soit arrivée depuis

que nous sommes dans l'île, et je me réjouis de la prudence que tu as montrée dans ta conduite. Je te loue surtout de n'avoir parlé de cela qu'à moi; car, pour le moment, ton aventure ne pourrait manquer de causer à ta mère et à tes frères une inquiétude inutile, s'ils en avaient connaissance. Je t'engage surtout à ne pas trop te flatter de retrouver cette malheureuse femme. Qui sait depuis combien de temps ce billet a été écrit? qui sait si elle n'est pas morte? qui sait à quelle distance elle se trouve de nous? car l'albatros vole très-loin et avec une grande rapidité. Mais il est temps de retourner auprès de la famille, à qui je me dispose à parler de toi d'une manière très-honorable. »

En effet, je m'avançai vers ma famille, tenant Fritz par la main. Un silence solennel y régnait; et moi, prenant la parole, je m'exprimai ainsi :

« Mère, voici votre fils; jeunes gens, voici votre frère aîné. Je vous le présente en vous déclarant que depuis longtemps déjà, et surtout depuis l'expédition dont il vient de nous faire le récit, il a donné tant de preuves d'activité, de courage et de prudence, qu'à compter d'aujourd'hui je le regarde, et je veux que vous aussi le regardiez comme maître de ses actions; il n'aura plus désormais à recevoir de moi que des conseils. Je lui donne toute la liberté et toute l'indépendance qu'un père peut accorder à son fils. »

Fritz fut vivement ému de cette scène imposante. Sa mère le prit dans ses bras en versant des larmes de joie, et lui donna sa bénédiction. Elle s'éloigna ensuite pour préparer, disait-elle, notre repas, mais en réalité pour pouvoir se livrer dans la solitude à tout son attendrissement. Mes fils, de leur côté, quoiqu'ils ne ressentissent pas la moindre jalousie de la distinction dont leur frère avait été l'objet, en furent toutefois un peu étonnés, et se permirent quelques railleries innocentes. Ensuite la conversation roula de nouveau sur les perles. Il fallut que je décrivisse la manière dont les perles se forment dans l'huître, la pêche, les travaux des plon-

geurs, détails trop connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter ici. Mais le résultat de cet entretien fut que, puisque nous étions assez heureux pour que les huîtres qui fournissent les perles se trouvassent sur les côtes de notre île, à une profondeur si peu considérable, il fallait absolument établir une pêcherie en règle. Je ne rejetai pas la proposition, tout en jugeant qu'il nous manquait bien des choses nécessaires à une pêcherie. Aussitôt chacun se chargea d'une partie de l'ouvrage pour y suppléer : je fis deux grands et deux petits crochets de fer, auxquels j'adaptai de forts manches en bois, et aux deux plus longs j'attachai des anneaux de même métal pour pouvoir les lier à notre chaloupe, laquelle en avançant ferait racler la terre aux crochets, qui enlèveraient ainsi les huîtres.

Ernest confectionna, d'après mes conseils, une espèce de ratissoire pour enlever des bords du rocher des nids d'oiseau, dont je voulais faire une ample provision; Jack s'occupa de faire une échelle à un seul montant; François travailla avec sa mère à fabriquer des sacs de filets, que je voulais attacher à mes grands crochets pour recevoir immédiatement les huîtres pêchées par nous; Fritz se livrait avec ardeur à un travail mystérieux : il s'agissait de creuser dans son caïak une seconde ouverture pour y placer encore une personne avec lui. Je devinai sans peine son but et ses espérances. Quant à ses frères, ils n'y trouvèrent rien qui dût les étonner, car il leur paraissait assez simple qu'il voulût de temps en temps se faire accompagner par l'un d'eux dans ses expéditions. Je n'ai pas besoin de dire que notre chaloupe fut chargée de toutes les provisions dont nous pouvions avoir besoin en voyage.

CHAPITRE XL

Les nids d'alcyons. — Détails sur les perles fausses. — Pêche des perles. — Préparatifs pour faire de la soude. — Le sanglier d'Afrique. — Danger de Jack. — Les truffes. — Coton-nankin. — Grand combat avec les lions. — Mort de Bill. — Retour à la maison.

Un jour que le vent nous était très-favorable, nous appareillâmes pleins d'espérance, et nous partîmes accompagnés des vœux de ma femme et de François. Nous emmenions avec nous le jeune Knips, singe que nous avions apprivoisé après la mort du vieux; le chacal de Jack, qui commençait à vieillir, le chien Bill, qui se trouvait dans le même cas, et les deux jeunes chiens Braun et Falb, devenus alors si vigoureux, qu'ils pouvaient se comparer à ceux que le roi indien Porus offrit à Alexandre le Grand, et qui, dit-on, étaient assez forts pour tenir tête à des lions et à des éléphants.

Jack insista pour partir avec son frère Fritz; il se plaça dans le nouveau trou que celui-ci avait pratiqué dans son caïak; ils devaient nous servir de pilotes, et reconnaître pour nous les passages les plus sûrs entre les écueils. Sous leur direction, nous ne craignîmes pas de nous aventurer dans les rochers des Lamantins, où les brisants présentaient en plus d'un endroit l'aspect le plus menaçant. Ils nous servirent de guides avec une prudence consommée, au point que je me décidai même à hisser une voile. Dans notre traversée, nous vîmes sur plusieurs rochers tantôt des dents, tantôt des squelettes tout entiers de lamantins; mais nous n'avions pas alors de temps à perdre, et il fallut remettre à une autre fois le soin d'en faire une récolte. Arrivés dans les eaux tranquilles de la grande baie, nous trouvâmes une mer qui brillait comme un miroir, et sur sa surface d'élégants nautiles

papyracés voguaient sans que rien les troublât. Nous contemplâmes longtemps avec intérêt les manœuvres intelligentes de ces jolis petits habitants des flots. Nos pilotes du caïak en eurent bientôt pris quelques-uns des plus beaux, et nous décidâmes sur-le-champ que cette baie s'appellerait désormais la baie des Nautiles. Nous passâmes ensuite devant un cap que nous appelâmes le cap *Camus*, parce qu'il ressemblait effectivement au nez d'une personne camarde. Quand nous l'eûmes doublé, nous vîmes de loin le promontoire de l'Arche, derrière lequel, d'après ce que nous dit Fritz, se trouvait la baie des Perles.

A la vue de l'arche, nous fûmes saisis d'étonnement et d'admiration. C'étaient à la fois la hardiesse et la légèreté de l'architecture gothique jointes à la grandeur et à la solidité des constructions cyclopéennes. En la traversant, nous fîmes une ample récolte de nids d'oiseau. Ernest fut le seul qui remarqua qu'il y avait de nôtre part quelque chose de ridicule à prendre tant de peine pour rassembler ces nids, puisque nous ne savions pas si jamais bâtiment étranger approcherait de notre île et consentirait à nous les acheter. Je répondis que l'espérance est un des trésors les plus précieux pour l'homme : elle est fille du courage et sœur de l'activité, car l'homme courageux ne désespère jamais, et celui qui espère ne cesse de travailler pour parvenir au but de ses désirs ; il ne s'épuise pas dans d'inutiles labeurs et ne perd pas ses forces dans l'oisiveté. Après cette observation, je donnai l'ordre de cesser la récolte des nids, et je m'y décidai d'autant plus volontiers que la marée, qui commençait à monter, devait nous aider à sortir plus vite de l'arche.

Nous sortîmes de dessous l'arche, et nous nous trouvâmes dans une des plus belles baies qu'il fût possible de voir. Elle pouvait avoir sept à huit lieues de circonférence, et répondait parfaitement à la description de Fritz. Le seul reproche que l'on pût faire à cette baie, c'était qu'il s'y trouvait un ou deux bancs de sable et quelques hauts-fonds; mais ces der-

niers se composaient principalement de bancs d'huîtres placés à fleur d'eau, faciles, par conséquent, à apercevoir et n'offrant aucun danger.

Je n'ai pas besoin de dire que nous voguâmes avec un plaisir extrême sur cette nappe d'eau, longeant l'agréable rivage qui nous offrait à la fois de riantes prairies, des bois touffus, des collines verdoyantes et de limpides ruisseaux. Nous nous dirigeâmes vers une crique assez vaste, tout près du banc d'huîtres sur lequel Fritz avait pêché ses perles : nous y étions attirés par la vue d'un ruisseau dont les eaux nous promettaient un doux rafraîchissement. Nos compagnons de voyage, à qui nous n'avions pu distribuer pendant la journée qu'une assez faible ration d'eau douce, sautèrent par-dessus le bord pour arriver plus promptement au ruisseau. Maître Knips seul n'eut pas le courage d'imiter ses camarades, et nous ne pûmes nous empêcher de rire en voyant ses gestes étranges; il hésitait entre le désir de les suivre et la frayeur que lui causait la seule pensée de se rendre à terre à la nage. J'eus pitié à la fin du pauvre animal : je lui jetai une grosse corde par laquelle il descendit en tremblant sur le rivage.

Nous suivîmes sur-le-champ notre petit danseur de corde, et, le soleil baissant déjà à l'horizon, nous songeâmes à nous préparer un souper en règle. Il se composa d'une soupe de pemmican, de pommes de terre et de biscuit de maïs. Pour combustible, nous nous servîmes de morceaux de bois jetés sur le rivage par les flots; ils étaient du reste assez secs; mes fils en rassemblèrent une quantité considérable pour pouvoir entretenir pendant toute la nuit un grand feu de bivac. Cela fait, nous nous disposâmes à dormir. Les chiens restèrent auprès du feu, où ils se trouvèrent fort bien; quant à nous, ayant regagné notre chaloupe, nous allâmes mouiller à quelque distance du rivage, prêts à saisir nos armes au premier signal de danger que nous donneraient nos gardiens restés à terre. Pour surcroît de précaution, j'attachai Knips au pied

du mât, plein de confiance dans son active surveillance. Tout étant ainsi arrangé, nous nous retirâmes à la poupe de notre petit bâtiment, où nous dressâmes une tente de toile à voiles, et où nous nous étendîmes sur nos peaux d'ours et d'hyène. Nous passâmes une nuit tranquille, pendant laquelle nous n'entendîmes d'autre bruit que les hurlements des chacals, auxquels le nôtre joignait sa voix.

Le lendemain matin nous fûmes debout de bonne heure, et, après un bon déjeuner à la fourchette, nous nous rendîmes au banc d'huîtres, où nous fîmes une pêche si abondante, que je résolus de rester trois jours entiers en cet endroit. Nos huîtres étaient rassemblées en un grand tas sur la grève, pour y sécher au soleil : j'y ajoutai une certaine quantité de deux plantes que j'avais remarquées dans les environs, et qui me parurent être du kali et de la soude. Je désirais beaucoup pouvoir parvenir à fabriquer cette dernière matière, qui devait m'être fort utile, surtout pour faire du savon et pour raffiner le sucre. Vers le soir, une heure environ avant le souper, nous allions chaque jour en excursion dans l'intérieur du pays, et nous ne revenions jamais sans rapporter avec nous quelques oiseaux connus ou inconnus.

La dernière soirée de notre pêche, nous éprouvâmes un grand désir de pénétrer un peu plus avant que de coutume dans le petit bois. Nous croyions avoir reconnu le cri de coqs d'Inde ou de paons, et nous n'aurions pas demandé mieux que d'abattre, en même temps, un quadrupède, s'il s'en fût présenté. Ernest et le brave Falb nous précédaient. Derrière eux marchait Jack avec son chacal. Fritz et moi étions restés sur la grève, où nous avions encore quelques dispositions à faire. Soudain nous entendîmes un coup de fusil suivi de cris affreux, et puis d'un second coup. A l'instant même Bill et Braun s'élancèrent du côté d'où le bruit était parti, et Fritz y courut aussi, tenant son aigle sur le poing. Il le décapuchonna, le lança, et puis tira un coup de pistolet. Les cris

de détresse furent alors remplacés par ceux de : *Victoire! victoire !*

Il va sans dire que moi aussi je me dirigeai le plus promptement possible vers la scène du combat. Au bout de deux minutes, j'aperçus entre les arbres Jack, qui s'avançait en boitant, soutenu par Ernest et Fritz. Quand ils furent près de moi, Jack, s'étant arrêté, commença à se tâter tous les membres en gémissant et en pleurnichant. De temps en temps il s'écriait : « J'ai mal ici, et ici, et ici; je suis moulu comme un grain de poivre. »

Je me hâtai de le déshabiller pour l'examiner; mais j'eus beau le regarder et presser tous les endroits, je ne trouvai rien de cassé ni de démis. Il respirait librement, et je ne vis rien d'extraordinaire sur son corps, si ce n'est trois ou quatre taches bleues, suite de coups ou de foulures. Aussi, quand je reconnus ce qu'il en était, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Est-il permis à un héros en herbe de se livrer à des plaintes si vives, de soupirer et de pleurer pour si peu de chose !

JACK. — Vous appelez cela peu de chose ! J'ai été moulu, foulé aux pieds, presque écrasé. Cet animal m'a, pour ainsi dire, tiré l'âme du corps. Il s'en est fallu de peu qu'il ne m'ait éventré, et alors adieu le héros en herbe. Heureusement les braves chiens et le pistolet de Fritz ont traité le monstre comme il le méritait.

MOI. — Dis-moi donc quel est le monstre qui t'a si cruellement moulu; je n'en ai encore aucune idée.

JACK. — Quant à toi, Fritz, n'oublie pas de me garder la tête de cette horrible bête !... Oh ! mon genou !... Oh ! ciel ! ma jambe ! il faut la couper tout de suite !... Ah ! mon dos !... Nous en souperons ce soir et nous en déjeunerons demain; il y aura assez pour deux repas.

MOI. — Encore ! Est-ce le délire de la fièvre qui te fait parler ainsi? Tu veux qu'on te coupe la jambe et que nous mangions ton dos pour notre souper !

JACK. — Non ! non ! Mais je veux que la tête et les défenses soient conservées dans notre musée. Elles m'ont fait une belle frayeur, ces dents-là !

MOI. — Saurai-je enfin, étourdis que vous êtes, de quel animal il s'agit ?

ERNEST. — C'est d'un horrible sanglier d'Afrique que nous parlons. Il était effrayant à voir avec les peaux qui lui pendaient sous les yeux et sur les tempes, avec ses défenses longues de près d'un pied, avec son large groin, qui remuait la terre comme le soc d'une charrue et y creusait de véritables sillons.

MOI. — Rendons grâce à Dieu de ce que nous avons échappé à un si grand danger, et occupons-nous maintenant du pauvre patient. Quoiqu'il ne soit pas blessé, la frayeur pourrait avoir pour lui des suites fâcheuses que nous devons prévenir. »

En achevant ces mots, je donnai au petit chasseur un verre de vin de Canarie de notre propre fabrique, je lavai ses membres meurtris avec ce même vin ; après quoi je le portai dans la chaloupe, où il s'endormit si promptement, que je n'eus plus aucune inquiétude sur son compte. Cela fait, je dis à Ernest de me raconter ce qui s'était passé, et voici un abrégé du récit qu'il me fit :

« J'étais entré le premier avec Falb dans le bois, quand celui-ci me quitta tout à coup, en aboyant avec force, pour poursuivre un grand animal qui s'approchait par le taillis, et qui s'arrêta près d'un gros arbre pour y aiguiser ses défenses. Sur ces entrefaites, Jack était arrivé aussi, et son chacal s'était joint à Falb pour attaquer le sanglier. De mon côté, je m'approchai avec précaution derrière les arbres, épiant le moment favorable pour lui tirer mon coup de fusil. Le chacal, trop prompt dans son attaque, reçut de l'animal un coup de pied qui lui fit jeter les hauts cris, et qui mit Jack dans une si grande fureur, que, sans bien mesurer la distance, il tira sur le sanglier, qui ne fut que légèrement effleuré par la balle, et qui, comme il fallait s'y attendre,

tourna toute sa colère contre son nouvel assaillant. Jack, suivant sa louable habitude, se sauva à toutes jambes. Je crus devoir alors tirer sur le monstre, mais la blessure que je lui fis ne fut pas mortelle et augmenta seulement sa rage. Cependant, comme notre Jack sait courir aussi vite qu'un Hottentot, il aurait sans doute échappé s'il n'avait pas heurté du pied contre une racine d'arbre. Il tomba, et je le crus perdu ; mais le chien et le chacal attaquèrent si vigoureusement le sanglier par derrière, que celui-ci eut besoin de toutes ses forces et de toute son adresse pour se défendre contre eux, et tout ce qu'il put faire à Jack fut de le fouler et de le meurtrir avec ses pattes et ses genoux. Dans l'intervalle, j'avais rechargé mon fusil; Bill arriva avec Braun en même temps que l'aigle de Fritz fondit du haut des airs sur notre ennemi. Assailli de tous côtés, il se laissa approcher par Fritz, qui lui déchargea son pistolet à bout portant dans la tête ; c'est là, mon père, le troisième coup de feu que vous avez entendu.

Quand j'arrivai sur la place, tout était fini. Jack se releva en pleurant ; Fritz et moi le prîmes sous le bras, et, ayant jeté un regard en arrière, je vis avec étonnement le singe et le chacal qui semblaient se disposer à partager entre eux les restes du sanglier. Cependant, m'étant rapproché, je reconnus que c'était une espèce de navets qu'ils se disputaient, et j'eus de la peine à leur en arracher une demi-douzaine que je vous rapporte dans ma gibecière. A en juger par l'odeur, ils ne valent pas grand'chose, car je la trouve forte et désagréable. »

Pendant que nous nous entretenions de la sorte, le soleil avait disparu, et la nuit nous avertit qu'il était temps de songer au souper et au repos. Nous aurions bien désiré avoir nos chiens, mais ils étaient restés auprès du sanglier, et il était trop tard pour les aller chercher. Nous allumâmes, selon notre usage, le feu de bivac, et, après avoir pris quelques aliments froids, nous allâmes nous coucher dans notre cha-

loupe, où nous passâmes une nuit presque aussi tranquille que si nous eussions été à Felsheim.

Le lendemain, de grand matin, nous nous mîmes en route pour le champ de bataille, afin d'examiner le sanglier tué et de tenir un conseil sur l'utilité que nous pourrions en retirer. Nous laissâmes pourtant reposer le pauvre Jack, qui, après son aventure, n'était nullement disposé à se joindre à notre expédition. Dès que nous fûmes près du bois, le chacal et les chiens vinrent au-devant de nous en sautant de joie, et nous reconnûmes avec plaisir qu'il ne leur était arrivé aucun accident pendant la nuit. A la vuè du sanglier, je fus surpris de sa grosseur monstrueuse, ainsi que de son excessive laideur. Pendant que je le regardais en silence, Fritz remarqua que nous avions là une excellente occasion de remplacer nos jambons de Westphalie, dont la provision était depuis longtemps épuisée. Je répondis qu'il était à craindre que la chair d'un vieux sanglier, comme celui-ci, ne fût pas fort tendre ni bien facile à digérer, et que, selon moi, il valait mieux commencer par examiner le terrain pour voir si nous ne trouverions pas encore des truffes. Il n'y en avait plus à l'endroit où mon fils avait pris les premières; mais, l'œil perçant de Fritz n'ayant pas tardé à distinguer des essaims de petites mouches qui voltigeaient de distance en distance, nous fouillâmes le sol, et nous ne fûmes pas longtemps à faire une récolte abondante de ces précieux cryptogames.

Nous nous décidâmes ensuite à n'emporter que la tête et les quatre membres du sanglier. Comme ils étaient fort lourds, nous fîmes cinq claies avec des branches d'arbre; nous attelâmes à chacune des trois premières un de nos chiens, je traînai la quatrième, et Fritz et Ernest la dernière. Cependant, peu accoutumés à la bride, nos attelages ne suivirent pas, dans leur marche, un ordre bien réglé, d'autant plus que le chacal, auquel nous n'avions point assigné de tâche, allait et venait de l'un à l'autre, dérangeait les chiens, et cherchait, en outre, à s'emparer d'une partie du produit

de la chasse. En conséquence, Fritz se vit obligé d'abandonner à Ernest tout seul le soin de traîner la claie où se trouvait la monstrueuse tête du sanglier, et de prendre sur lui le rôle de guide de la caravane. Arrivés sur la grève, à peine eûmes-nous rendu la liberté à nos chiens, que ceux-ci retournèrent, avec la rapidité de la flèche, aux restes du sanglier, et ne revinrent auprès de nous que quand ils se furent amplement repus de sa chair.

Comme nous nous disposions, après cela, à mettre en pièces nos claies, nous remarquâmes que la plupart des branches dont elles se composaient étaient chargées d'une espèce de noix fort douces, mais qui, au lieu de noyau, renfermaient du coton long et fin et d'une couleur fauve, ressemblant beaucoup à celle du nankin, qui en effet est fabriqué d'un coton dont la couleur naturelle est celle de l'étoffe; il est originaire de la province de Nanking en Chine. Je pensai donc que ce pouvait bien être là la véritable plante du nankin, et je mis soigneusement de côté toutes les noix que je pus recueillir, afin de les faire voir à ma femme, me réservant de saisir la première occasion pour en ramasser le plus possible, et en même temps pour choisir deux jeunes arbustes bons à être transplantés.

Sur ces entrefaites, Fritz et Ernest songeaient à rôtir la hure du sanglier à la mode otahitienne pour notre souper, après l'avoir préalablement farcie de truffes, ce qui nous promettait un repas fort délicat. Jack, qui s'était réveillé, sortit de la chaloupe et vint aider ses frères, pendant que, de mon côté, je faisais les premiers préparatifs nécessaires pour fumer les cuisses et les épaules. Le coucher du soleil nous surprit dans ces diverses occupations, et je n'avais encore eu que le temps d'allumer un petit feu, quand tout à coup le silence des premières ombres de la nuit fut interrompu par un rugissement terrible qui retentit du fond du bois voisin, et que les échos rendirent bien plus affreux en le répétant. A ce bruit, le sang se glaça dans nos veines. Pendant un mo-

ment, nous osâmes nous flatter que ce bruit ne se renouvellerait pas, et qu'il n'avait été causé que par la chute d'un rocher. Mais notre espérance ne fut pas de longue durée, le rugissement ne tarda pas à se faire entendre de nouveau; et bientôt d'autres rugissements, les uns plus éloignés, les autres plus rapprochés, s'y joignirent comme pour y répondre.

« Quel infernal concert ! s'écria à la fin Fritz en sautant sur ses jambes et en saisissant son fusil de chasse. Des dangers nous menacent. Attisez le feu, retournez à la chaloupe, et tenez vos armes en état. Je vais aller à la découverte dans mon caïak ; car je crois avoir entendu des rugissements fort rapprochés, sur la côte même. »

En un clin d'œil le brave jeune homme fut dans son canot, se dirigeant vers l'embouchure du ruisseau; il disparut dans l'obscurité de la nuit. Pour le reste, nous suivîmes, quoique à regret, ses instructions; nous ajoutâmes du bois au feu et rentrâmes dans la chaloupe, prêts à tirer ou à forcer de rames pour nous éloigner, selon que le cas l'exigerait.

« Je suis pourtant surpris, dit Jack, que Fritz nous ait ainsi laissés dans l'embarras au moment où il savait que nous avions si grand besoin de son secours. Je croyais que c'était un garçon de cœur.

— Et je suis sûr qu'il l'est, répondis-je; si je crains quelque chose, c'est plutôt son intrépidité, qui pourrait bien le pousser à s'exposer à de trop grands dangers. Que le ciel le préserve !

— Ce que je ne conçois pas, dit Ernest, c'est qu'il ait osé partir ainsi dans son caïak sans que vous lui en ayez accordé la permission.

— Cela s'explique, mon enfant, par son courage, par son ardeur, et surtout par sa présence d'esprit, qui lui fait comprendre en un instant quel est le meilleur parti à suivre. C'est une supériorité que prennent toujours sur les autres hommes ceux de qui la bravoure est prouvée. »

Nous parlions encore, quand nous vîmes notre singe Knips,

le chacal et les chiens accourir en toute hâte auprès de notre feu. Knips fit une terrible grimace quand il s'aperçut que nous nous étions embarqués sans lui. Il s'assit sur la table que nous avions dressée pour le souper, et tint des regards inquiets fixés sur l'intérieur des terres. Il tremblait de tous ses membres et ne cessait de se gratter. Le chacal et les chiens s'assirent, au contraire, par terre derrière le feu, regardant du même côté que le singe, et faisant entendre alternativement des aboiements de colère et des hurlements d'effroi.

Cependant les rugissements devenaient toujours plus fréquents et semblaient se rapprocher. Je crus les entendre du côté de notre champ de bataille. Je m'imaginai alors que c'étaient des léopards ou des panthères, qui, attirés de ce côté par l'odeur du sanglier mort, avaient forcé nos quatre compagnons à une retraite si précipitée. Mais bientôt nous aperçûmes, à la faible lueur que jetait au loin notre feu, un animal monstrueux, s'avançant par bonds rapides, et qu'à ses rugissements plus distincts et à sa forme nous reconnûmes pour être un lion, mais d'une taille telle, que jamais on n'en a vu de semblable en Europe dans aucune ménagerie. Notre feu semblait exciter sa colère. Il s'assit comme un chat sur ses pattes de derrière, et jeta, tantôt sur nos chiens, tantôt sur la hure, des regards où la rage et la faim se peignaient à la fois. Il frappait avec force la terre à coups de queue, et tous ses mouvements indiquaient les désirs avides dont il était animé.

Le roi des forêts daigna, au bout de quelque temps, se relever avec majesté, et se mit à marcher lentement. Il rugit encore, mais son rugissement était moins plein, plus criard, et exprimait du dépit plutôt que de la fureur. Il se rendait souvent au bord du ruisseau pour rafraîchir sa gueule altérée; puis il revenait avec une promptitude qui me faisait craindre, à chaque fois, qu'il ne se décidât à une attaque. Je crus remarquer aussi que les cercles qu'il décrivait devenaient de

plus en plus resserrés, jusqu'à ce qu'il finît par prendre une position des plus menaçantes. Il s'étendit de toute sa longueur par terre, les yeux étincelants tournés de notre côté, et redoublant la rapidité des mouvements de sa queue. Mais, avant que j'eusse eu le temps de décider s'il fallait tirer ou gagner le large, j'entendis, du sein des ténèbres, retentir un coup si terrible, que j'en tressaillis de frayeur et presque de colère.

« Oh ! voilà Fritz ! » s'écria Ernest avec un soupir qui trahissait toute son inquiétude. Le lion sauta en l'air avec un rugissement effroyable, demeura immobile pendant quelques secondes, puis chancela et resta sans mouvement sur la place d'où naguère il nous épiait.

« Ah! ah! dis-je à mon jeune compagnon, le lion est frappé au cœur, et Fritz a fait un chef-d'œuvre. Mais je veux aller à son secours, dans le cas où il aurait encore quelque danger à courir. Restez ici, prêts à tirer, si c'est nécessaire. »

Je donnai donc quelques coups de rames, et je sautai de la chaloupe à terre, en un endroit où l'eau était peu profonde. Les chiens m'entourèrent avec toutes les marques de la joie; mais ils me quittèrent bientôt après, et continuèrent à jeter des regards inquiets vers le bois. Cette conduite m'indiquait qu'il fallait user de précaution. En effet, au bout de quelques instants, un second lion, un peu plus petit que le premier, arriva du même côté, s'approchant à grands pas du lieu de notre débarquement. Après s'être arrêté un instant à la vue de notre feu, il continua son chemin sans avoir l'air de s'inquiéter ni de notre feu, ni de notre présence et de celle de nos chiens. Il allait et venait d'un air préoccupé, cherchant évidemment son compagnon que nous avions tué, et l'appelant d'une voix qui n'avait rien d'aimable. Je compris que c'était la lionne, et je me félicitai de ce qu'ils n'étaient pas arrivés tous deux à la fois, puisque nous n'aurions pas pu résister à leur attaque réunie.

Après quelques minutes, elle trouva le lion ; elle le tâta

avec ses pattes de devant, le flaira, lécha sa plaie sanglante, puis poussa un affreux rugissement de détresse et fit grincer ses dents.

Un coup partit, et l'animal souleva sa patte droite blessée. Les chiens, voyant que, de mon côté, je me disposais à tirer, s'élancèrent à la fois sur la lionne; ils s'étaient déjà attachés à différentes parties de son corps, avant que j'eusse eu le temps de lâcher mon coup. Il s'ensuivit un combat terrible; je puis bien dire que, de ma vie, je n'ai rien vu de si affreux. L'obscurité de la nuit, les rugissements de la lionne, les cris plaintifs des chiens, qui indiquaient à la fois leur colère et leur frayeur, se réunissaient pour faire sur moi l'impression la plus vive. Je fus un moment embarrassé sur le parti que je devais prendre, et la lionne profita de mon incertitude pour donner au pauvre Bill, qui avait eu l'imprudence de s'attacher à sa gorge, un coup de patte qui l'éventra. Notre fidèle chien tomba mort à côté de son ennemie expirante, que j'achevai alors avec mon couteau de chasse. En ce moment, j'aperçus Fritz à la faible lueur de notre foyer. Il se disposait à tirer. Je fis quelques pas au-devant de lui, et, le prenant par la main, je le conduisis sur le champ de bataille, en l'engageant à se réunir à moi pour rendre grâce au ciel de nous avoir délivrés d'un péril si imminent. Nous criâmes après cela à Ernest et à Jack de venir nous joindre. Ils arrivèrent et se jetèrent dans nos bras en versant des larmes de joie et d'attendrissement. Restés seuls dans la chaloupe, ils avaient eu peur en même temps pour eux et pour moi, et cherchaient alors tous les moyens de se convaincre que nous étions réellement sains et saufs.

Après avoir ajouté de nouveaux aliments à notre feu de garde et allumé des torches, nous retournâmes sur le champ de bataille.

Le premier objet que nous y aperçûmes fut notre pauvre Bill, toujours suspendu à la gueule de la lionne, mais sans vie.

« Ernest, s'écria Fritz, vois ce brave animal ! tu devrais bien lui composer une épitaphe; il le mérite beaucoup mieux que l'âne, qui n'a péri que par sa propre faute et par sa bêtise.

— J'y songerai, répondit Ernest; mais je dois avouer que la frayeur que j'ai éprouvée a glacé le sang dans les veines de ma muse. Quels lions ! ils sont grands comme des taureaux ! et que d'adresse et de sûreté dans leurs mouvements! Il faut convenir que le ciel s'est montré plein de miséricorde pour nous.

— La raison, que Dieu a daigné accorder à l'homme, reprit Fritz, le met en état de combattre avec avantage des ennemis incomparablement plus forts que lui. »

Il fut convenu que, quand le jour paraîtrait, nous nous emparerions des dépouilles opimes que notre victoire nous avait procurées; mais nous ne voulûmes pas tarder davantage à rendre au pauvre Bill les honneurs funèbres. Son convoi eut lieu aux flambeaux, et Ernest composa pour lui une épitaphe dans laquelle il célébra son courage dans les combats, sa douceur au logis, et rappela qu'il était mort glorieusement en défendant ses maîtres contre une lionne.

Le danger passé, nous commençâmes tous à la fois à sentir que nous n'avions pas soupé. Nous courûmes au trou dans lequel notre hure cuisait à la mode d'Otahiti; mais il aurait fallu voir la mine allongée de mes trois fils quand ils la trouvèrent noire comme un charbon. Moi seul je ne me livrai point au désespoir à cet aspect. Je cherchai la vérité sous ces apparences peu favorables, et je trouvai, en effet, l'intérieur cuit à point, et répandant, grâce aux truffes dont il était farci, le fumet le plus agréable. Le souper fini, nous nous couchâmes dans notre chaloupe, où nous fûmes obligés de nous couvrir avec soin, tant le froid nous parut vif. Cette fraîcheur des nuits explique pourquoi beaucoup d'animaux de la zone torride ont la peau garnie de longs poils.

Au point du jour, nous nous occupâmes à dépouiller les

lions de leurs peaux, ce qui ne nous prit guère que deux heures : je me servis de ma pompe foulante. Nous abandonnâmes, ainsi qu'on peut le penser, les restes de ces animaux aux oiseaux de proie, qui ne tardèrent pas à venir fondre sur eux de tous les points de l'horizon; on eût dit, à les voir arriver en si grand nombre, tandis qu'auparavant rien n'annonçait leur présence, qu'ils avaient été créés tout exprès pour cette occasion. Je montai dans la chaloupe avec Ernest et Jack, et Fritz occupa de nouveau son caïak, dans lequel il nous servit encore de pilote pour trouver la passe qui conduisait hors de la baie. Dès que nous fûmes arrivés dans la haute mer, il se rapprocha de nous et me remit une lettre, arrivée, à ce qu'il me dit, par la poste avant que je fusse éveillé. Accoutumé à des plaisanteries de ce genre, je pris l'écrit de l'air le plus sérieux, et me retirai à l'écart pour le lire. J'y vis avec regret que, toujours préoccupé du sort de la malheureuse Anglaise naufragée, il avait résolu de tenter une entreprise dont je regardais le succès comme impossible. Je réfléchis un instant aux arguments que je devais employer pour le décider à y renoncer; mais, quand je revins sur le tillac, je vis qu'il était déjà parti et qu'il forçait de rames dans une direction opposée à celle que nous suivions. Je dus donc me borner à lui crier à l'aide du porte-voix : « Adieu, Fritz, sois prudent, que le ciel te protége et te fasse revenir promptement! »

Nous nous dirigeâmes du côté du levant : il ne fallait pas laisser ma femme dans l'inquiétude, en attendant le retour de Fritz; vers le soir, nous arrivâmes sains et saufs dans la baie du Salut; mais la joie de ma femme en nous revoyant fut bien diminuée par l'absence de son aîné, et celle de François par la mort de Bill. En revanche, les divers objets que nous apportions nous valurent le meilleur accueil, et surtout notre coton-nankin et les graines de cette plante, dont la soigneuse ménagère s'empara, dans l'intention de saisir la première occasion de les planter. Je me chargeai

de préparer les peaux des lions, et je les transportai, à cet effet, à l'île du Requin.

CHAPITRE XLI

Notre inquiétude au sujet de Fritz. — Nous partons à sa recherche. — Le prétendu sauvage ou Fritz retrouvé. — Lord Montrose de la Roche fumante ou plutôt miss Jenny.

Cinq jours s'étaient écoulés, et nous n'avions pas de nouvelles de Fritz; notre inquiétude devenait de plus en plus grande : aussi la proposition que je fis d'aller au-devant de lui, au moins jusqu'à la baie des Perles, fut-elle accueillie avec une satisfaction unanime. Ma femme voulut absolument nous accompagner, et je résolus, d'après cela, d'employer à cette expédition notre grand bâtiment, la pinasse, dont nous ne nous servions que dans des occasions fort rares. Il nous fallut quelques jours pour remettre ce bâtiment à flot, le radouber, et raccommoder les voiles et les cordages.

Ma femme trouva à s'occuper, pendant ce temps, à faire des sacs, tant pour le coton que pour la potasse que je voulais fabriquer; elle prépara aussi les provisions que nous devions emporter dans notre voyage, et surtout du biscuit. Enfin, quand tout fut prêt, nous nous embarquâmes un matin par un beau temps et un vent favorable qui nous poussa promptement jusqu'à l'entrée de la baie. Là, un embarras auquel je n'avais pas songé se présenta. Je ne savais pas comment notre pinasse, qui tirait beaucoup plus d'eau que la chaloupe, parviendrait à franchir l'étroite passe qui y conduisait, surtout n'ayant plus de pilote. Heureusement, la marée montante nous aida à entrer dans la baie, mais nous heurtâmes avec tant de force contre un écueil, ou

du moins contre ce que je pris pour un écueil, que je crus un moment que nous allions être submergés. A peine avions-nous échappé à ce danger, que nous entendîmes un bruit fort étrange. On eût dit un coup de vent soudain, et au même instant nous vîmes s'élever de la mer une colonne d'eau qui ne tarda pas à retomber sous la forme d'une pluie abondante.

« O mon père! s'écria François, n'est-ce pas là ce qu'on appelle une trombe?

— Non, mon fils, répondis-je. Une trombe, que l'on regarde généralement comme un phénomène électrique, est occasionnée par un nuage qui s'abaisse vers la surface de la mer, sous la forme d'un siphon, et attire l'eau, qui, de son côté, apparaît comme une vaste colonne tournoyante, et, dans sa marche, entraîne tout ce qu'elle rencontre, causant les plus grands malheurs aux vaisseaux qui se trouvent sur sa route. Mais il suffit d'un ou deux coups de canon pour dissiper sur-le-champ ce dangereux phénomène. »

Pendant cette explication, l'objet que j'avais cru être un rocher disparut; mais je ne doutai point qu'il ne revînt bientôt sur l'eau. Je dis donc à mes enfants de se tenir, mèche allumée, devant nos deux petits canons, pendant que, le gouvernail en main, je m'occuperais de diriger notre bâtiment. En effet, l'objet ne tarda pas à reparaître, et nous pûmes nous assurer que c'était un énorme poisson. Nos deux coups de canon partirent à la fois, et le monstre blessé s'enfonça sous l'eau. Bientôt cependant il remonta encore, lança de nouveau de l'eau par son large évent; mais, cette fois, l'eau était mêlée de beaucoup de sang. Dans l'intervalle, mes enfants avaient eu le temps de recharger leurs pièces, et un troisième coup de canon acheva le cétacé, qui alla échouer sur un petit banc de sable situé dans la baie.

Nous étant approchés du banc, nous calculâmes que notre ennemi devait avoir au moins quarante pieds de long; en le voyant de plus près, je pus répondre aux questions em-

pressées de mes fils : c'était bien certainement un cachalot que nous avions tué.

Comme nous commencions à nous livrer à la joie du triomphe, notre attention fut soudain attirée vers un objet qui nous menaçait d'un danger bien plus grand que celui auquel nous venions d'échapper. Je crus voir assez distinctement, quoique à une fort grande distance, un sauvage dans un canot, qui tantôt s'arrêtait pour nous examiner, tantôt se cachait derrière les avances des rochers de la côte, manœuvre qu'il réitéra à plusieurs reprises. Cette apparition m'inquiéta plus que je ne jugeai convenable de le dire. Je commandai de recharger nos canons, de mettre toutes nos armes en état, et de former, avec les tiges de maïs que j'avais apportées pour faire de la potasse, une espèce de parapet qui pût nous mettre à l'abri des flèches, des javelots et des frondes.

Tenant toujours l'œil attaché sur la place où le canot avait disparu pour la dernière fois, j'en vis un autre sortir d'une anse et qui ne me sembla pas être le même. Il se cacha à son tour, et un troisième se fit voir. Je pris alors le porte-voix et adressai aux inconnus quelques questions en langue malaise ; mais je ne reçus aucune réponse, et Jack me dit que je ferais peut-être mieux de proférer quelques mots anglais. Il exécuta lui-même ce qu'il m'avait proposé.

Le premier sauvage reparut alors dans son canot, tenant à la main un rameau vert et se dirigea sur nous en droite ligne. Je ne doutai pas que cette nouvelle manœuvre ne fût la suite de l'idée qui était venue à Jack, et j'attendais avec une vive curiosité l'arrivée de l'étranger. A mesure qu'il s'approchait de nous, il faisait les mines les plus étranges : il nous montrait les dents en riant, nous envoyait des baisers et faisait des gestes des plus comiques avec ses mains et ses bras.

Tout à coup un cri général s'éleva parmi nous :

« Mais c'est là Fritz ! c'est vraiment lui ! Pourquoi donc se moque-t-il ainsi de nous ? »

C'était lui en effet. Il arriva, s'élança sur notre pont, où nous l'entourâmes tous, l'embrassant, le félicitant, lui serrant les mains. J'ai dit tous... mais non : sa mère seule demeurait immobile; des larmes de joie coulaient de ses yeux, et ce ne fut qu'après quelques minutes de silence qu'elle recouvra assez de sang-froid pour presser à son tour son fils sur son cœur.

Aussitôt que nous pûmes laisser à Fritz un peu de liberté, il promit de nous expliquer en détail l'espèce de mystère qui avait accompagné son retour; mais on l'accabla de tant de questions, qu'il lui fut impossible de mettre aucun ordre dans ses réponses. Aussi ne fut-ce qu'au bout de quelque temps que je parvins, après l'avoir tiré à part, à lui demander d'abord s'il avait réussi dans le but de son voyage, et ensuite pourquoi il s'était pendant si longtemps moqué de nous.

« Quant au premier point, me répondit Fritz, je puis vous dire que j'ai, grâce au ciel, parfaitement réussi; et, quant au second, je vous avouerai franchement que je vous prenais pour des pirates malais, et que je voulais vous effrayer en vous faisant croire que je n'étais pas seul. »

J'aurais bien désiré continuer sur-le-champ d'adresser mes questions au brave jeune homme; mais ma femme, étouffant ma curiosité, voulait que Fritz commençât par laver sa figure toute noircie qui nous l'avait fait prendre pour un nègre. Lorsque sa couleur naturelle fut revenue, je me disposais à poursuivre mon interrogatoire, quand il me prévint en me demandant pourquoi nous avions tiré tant de coups de canon. Je lui racontai les détails de notre aventure avec le cachalot. Mais nous n'avions pas de temps à perdre : la marée montait avec tant de force, qu'il nous fallait chercher un mouillage sûr pour ne pas être jetés avec violence contre la côte. Fritz nous indiqua une petite île en me disant tout bas que c'était là qu'il avait déposé l'Anglaise naufragée.

Il s'était remis dans son canot et nous précédait pour

nous montrer le chemin. Il nous conduisit ainsi derrière une île de la baie des Perles, où une étroite langue de terre formait un port si sûr, que nous pûmes approcher du rivage d'assez près pour nous y amarrer par un câble attaché à un arbre.

Fritz sauta à l'instant même de son caïak, et, sans rien dire à personne, courut vers un bois où nous vîmes une hutte construite comme celle des Hottentots, et ombragée de palmiers et d'autres grands arbres. Il va sans dire que nous suivîmes le plus vite possible notre guide, et, en arrivant près de la cabane, nous remarquâmes devant la porte un foyer composé de grosses pierres sur lesquelles, au lieu d'une marmite, était placé un énorme coquillage.

En nous apercevant, Fritz fit entendre un signal convenu, et, au même instant, nous vîmes descendre avec agilité du haut de l'arbre un jeune matelot à la taille gracieuse et élancée.

Il serait impossible de décrire les sensations diverses et étranges que nous éprouvâmes tous à cet aspect inattendu. Depuis dix ans entiers, le genre humain avait été comme mort pour nous, et voilà que soudain il ressuscitait tout entier dans un seul individu, au point que tous les sentiments de bienveillance, de joie et de fraternité, s'élancèrent en quelque sorte du fond de notre cœur vers cet être qui nous apparaissait, tandis que, d'un autre côté, notre surprise était si grande, que nous demeurâmes pendant quelque temps à la fois muets et immobiles.

De son côté, l'étranger était aussi resté au pied de l'arbre; il paraissait indécis sur la conduite qu'il devait tenir avec nous. Mais Fritz eut bientôt mis un terme à notre embarras réciproque; il ôta son chapeau emplumé et le jeta en l'air en criant : « Vive le jeune lord Montrose de la Roche fumante ! Qu'il soit le bienvenu, comme ami et comme frère, dans le cercle de notre famille !

— Qu'il soit le bienvenu ! » répétâmes-nous tous; et aus-

sitôt l'aimable étranger s'approcha de nous d'un air si franc et si prévenant, qu'il gagna, dès le premier abord, notre bonne opinion. Je m'avançai, et, en qualité de chef de la famille, je lui pris les deux mains et le saluai en anglais avec autant d'amitié et d'affection que s'il eût été un de mes propres enfants. Il ne répondit que par quelques mots timides, proférés à voix basse; puis, s'adressant à ma femme, il se recommanda tout particulièrement à sa bienveillance et à sa protection.

J'avais compris, à l'exclamation de Fritz, qu'il ne voulait pas que, dans les premiers moments, ses frères sussent que le nouvel hôte fût une jeune personne. Quant à moi, j'étais dans le secret, et ma femme n'eut pas de peine à le deviner. Nous recommandâmes à nos enfants de traiter le jeune étranger avec tous les égards possibles. Ils n'hésitèrent pas à le promettre, et les chiens eux-mêmes se réunirent à eux pour accabler le nouveau venu de caresses.

Mes enfants ne cessaient de courir à la pinasse pour y chercher une table, des pliants, de la vaisselle, des provisions; car ils prétendaient célébrer l'arrivée de leur nouvel ami par un souper abondant et délicat. Ma femme, de son côté, ne voulait rien épargner pour donner une haute idée de ses talents culinaires, tandis que le soi-disant lord faillit trahir son sexe par le zèle et l'adresse avec lesquels il aidait ma femme dans les soins que celle-ci donnait à la cuisine. Notre repas fut arrosé par plusieurs cruches de notre meilleur hydromel et par quelques bouteilles de vieux vin de Canarie, ce qui inspira à mes enfants une gaieté folle. Mais il en résulta ce qui arrive souvent aux jeunes gens quand ils se trouvent pour la première fois avec des personnes à qui ils désirent de plaire; c'est-à-dire que leurs discours, presque tous adressés au modeste étranger, prirent une si forte teinte de raillerie, que je crus devoir donner le signal de la retraite, d'autant plus que Fritz, qui mêlait à sa gaieté une certaine jalousie, devenait beaucoup trop susceptible pour que je vou-

lusse le soumettre plus longtemps à une semblable épreuve. Je criai donc : « Au lit ! » Et sur-le-champ on se disposa à obéir au commandement. Lord Édouard voulut remonter sur l'arbre d'où il était descendu à notre arrivée, mais nous le forçâmes d'accepter un lit plus commode dans la pinasse.

« Hélas ! dit Fritz à cette occasion, notre nouvel ami n'est pas difficile à satisfaire. Depuis que nous sommes dans cette île, il a couché sur l'arbre et moi dans la cabane; mais, pendant tout le cours de notre voyage, nous avons été obligés de passer la nuit sur des rochers isolés, afin d'être en sûreté contre les attaques des bêtes féroces. Nous tirions alors notre caïak sur la grève, et nous nous endormions chacun dans notre trou, enveloppés dans nos manteaux, et nos armes chargées à côté de nous. Il y a deux jours que nous habitons cette île, parce que mon caïak avait besoin de grandes réparations. »

Ma femme avait écouté avec beaucoup d'intérêt le commencement de ce récit; mais, comme elle tenait toujours les yeux attachés sur l'étranger, elle saisit les premiers signes de fatigue qu'il donna pour le mener coucher. Les enfants restèrent encore assez longtemps auprès du feu, causant entre eux et croquant des pignons; j'admirai l'adresse avec laquelle les plus jeunes interrogeaient Fritz et cherchaient à lui faire avouer d'où lui était venue la première idée de son voyage. Fritz répondit gaiement à leurs questions railleuses, se laissa entraîner à raconter son aventure avec l'albatros, et montra tant de franchise et d'abandon dans ses paroles, qu'il finit par s'oublier tout à fait, et par mettre à la place de lord Édouard une miss Jenny que personne ne connaissait encore.

Le lendemain matin, les trois espiègles n'eurent rien de plus pressé que de souhaiter respectueusement le bonjour à miss Jenny et de lui demander comment elle avait passé la nuit. La pauvre fille en fut si confuse, qu'elle demeura pendant quelques instants les yeux baissés et le front couvert de rougeur; mais elle finit par prendre son parti, tendit la

main à chacun des trois enfants et se recommanda à leur amitié fraternelle. On déjeuna avec du chocolat de la fabrique de Fritz, qui parut faire beaucoup de plaisir à la jeune miss et lui rappeler le bonheur dont elle avait joui autrefois dans la maison paternelle.

CHAPITRE XLII

Dépouillement du cachalot. — Fuite du chacal. — Son retour. — Le cormoran. — Les perles. — Histoire de l'expédition entreprise par Fritz pour trouver l'Anglaise.— Dangers qu'il court.— Heureux résultat de son voyage.

Le déjeuner fini, je fis remarquer qu'il fallait s'occuper de notre cachalot, parce qu'il était à craindre, sans cela, que la chaleur du soleil n'en corrompît en peu de temps les chairs. François demanda si le cachalot était meilleur à manger que la baleine; je lui répondis négativement, mais j'ajoutai que sa capture nous offrait une excellente occasion de nous approvisionner de cette substance huileuse que l'on appelle blanc de baleine, et qui sert à une foule d'usages : il se trouve dans plusieurs cavités de l'énorme tête, et en si grande abondance, qu'un seul poisson en a souvent fourni vingt barils. « Mon unique embarras, ajoutai-je, est de savoir où nous le mettrons : nous ne manquons pas, à la vérité, de sacs; mais pour des barils, nous n'en avons point apporté avec nous. »

Jenny prit ici timidement la parole, et demanda la permission de donner son avis. Elle nous engagea à essayer de nous servir de sacs de chanvre. « En Angleterre, dit-elle, les tuyaux des pompes à incendie sont faits de cette matière, et il n'est pas probable que le blanc de baleine soit plus liquide que de l'eau. »

Cette idée me parut fort bonne, et je résolus de la mettre sur-le-champ à exécution. Je fis donc rassembler nos sacs vides, je les laissai d'abord tremper dans la mer, puis je les battis sur une pierre plate pour en serrer davantage les mailles. Je les garnis ensuite intérieurement de rameaux flexibles jusqu'à l'ouverture, qui, ainsi, resta béante et permit facilement l'introduction du liquide. Cette opération nous prit deux heures : quand elle fut terminée, nous nous embarquâmes pour le banc de sable; mais Jenny et ma femme restèrent dans l'île sous la protection de Turc.

Nous arrivâmes bientôt à la place où le cachalot était encore couché à sec sur le sable, et nos chiens s'empressèrent d'y courir au grand galop; mais à peine nous étions-nous mis en devoir de les suivre, que nous entendîmes, derrière la vaste masse, un si grand bruit de grognements, d'aboiements et de hurlements, que nous commençâmes à craindre que nos braves gardiens n'eussent engagé un combat avec quelques ennemis encore invisibles pour nous. Nous ne tardâmes pas, en effet, à découvrir qu'une bande tout entière de loups s'était logée dans le corps du cachalot, d'où les chiens s'efforçaient de la faire déguerpir. Deux loups avaient déjà mordu la poussière, deux autres se défendaient à grand'peine contre Braun et Falb; le reste se sauvait à toutes jambes par un endroit où la mer était guéable. Nous reconnûmes alors parmi les loups trois ou quatre chacals qui se repaissaient un peu à part du reste de la bande. En ce moment le chacal de Jack, qui jusqu'alors s'était tenu assez timidement à côté de son maître, prit soudain son élan, et se mit à courir après ses confrères; Jack resta là tout étourdi du départ subit de son élève.

Fritz et ses deux autres frères se disposaient à lui envoyer quelques balles, mais je les en empêchai dans la crainte qu'ils n'effrayassent l'Anglaise et ma femme.

Sur ces entrefaites, les deux autres loups étaient tombés aussi, mais non sans avoir assez grièvement blessé nos

chiens, que Jack se chargea de panser, et nous vîmes de loin les fugitifs se lécher leurs plaies mutuellement.

Je ne décrirai point en détail la manière dont nous nous y prîmes pour remplir les sacs de blanc de baleine, voulant me borner à dire que l'expérience réussit parfaitement. Ce travail nous occupa toute la journée, et, quand il fut achevé, nous laissâmes les sacs en place, après avoir recouvert chacun d'eux d'une espèce de petit toit de roseaux, pour les défendre contre les brigands ailés, et nous regagnâmes l'île où nous avions établi notre quartier général. Ce lieu, si remarquable pour nous par la rencontre de la jeune Anglaise, reçut le nom de *Champ de joie*. Nos sacs debout, chacun avec son toit, faisaient de loin l'effet le plus singulier : on eût dit une troupe de Chinois grands et petits.

En arrivant dans l'île, nous y trouvâmes un excellent souper tout préparé, et pour lequel ma femme et la jeune miss avaient rivalisé de talent. Il y avait entre autres un plat caraïbe que nous ne connaissions pas encore. Il était principalement composé d'œufs et de crabes terrestres, que les environs fournissaient en grande abondance, soit sous les pierres, soit dans des trous faits en terre.

Quand le couvert fut ôté, je témoignai un peu d'inquiétude sur les nombreux travaux qui nous restaient à faire pour le lendemain : d'un côté, il fallait dépouiller les loups, et, de l'autre, il n'était pas moins urgent d'apporter dans l'île nos sacs de blanc de baleine. Mais miss Jenny s'empressa de me dire du ton le plus caressant : « Soyez tranquille, mon cher père, je me charge de transporter les sacs demain matin à moi toute seule, et j'espère pouvoir en outre rattraper votre chacal déserteur. Mais j'aurai besoin d'employer un peu de magie, et, pour que le charme agisse, il faut que je sois absolument sans compagnie. Je vous demanderai un morceau de peau de loup ; l'opération en sera beaucoup plus efficace. »

Jenny passa une partie de la nuit à faire, avec la peau de

loup qu'elle avait coupée par lanières, une muselière pour le chacal, qu'elle se flattait toujours de rattraper.

Le lendemain, nous fûmes tous un peu paresseux. Les premiers debout furent Jenny et moi. Dès qu'elle fut levée, elle s'élança dans le caïak de Fritz, après s'être munie d'une vessie d'eau fraîche, d'un petit sac de pemmican et de quelques autres provisions, et se dirigea courageusement vers le banc de sable. Je voulus la retenir, mais je ne sais comment elle fit pour s'éloigner inaperçue, et elle était déjà en route quand je croyais l'avoir enfin persuadée de renoncer à son expédition.

Ce qui regardait les sacs de blanc de baleine fut la partie la moins difficile de son entreprise. Elle avait si bien calculé son moment, qu'elle arriva au banc de sable à la marée haute, et le fond des sacs trempait dans l'eau. Le blanc de baleine était parfaitement durci depuis la veille, et cette matière étant fort légère, elle n'eut qu'à attacher tous les sacs ensemble au caïak, derrière lequel ils surnagèrent sans embarrasser le moins du monde sa marche. Elle eut plus de peine avec le chacal. Comme elle était allée le chercher sur la côte voisine, je la perdis pendant quelque temps de vue, ce qui me causa une vive inquiétude; mais elle avait encore, cette fois, très-bien fait son calcul : elle avait deviné que le chacal, depuis longtemps apprivoisé, aurait perdu l'habitude de chercher sa pâture dans les bois et que sans doute il errait affamé dans les environs.

Elle commença donc par l'appeler, posa ensuite par terre du biscuit et du pemmican, et ne tarda pas à le voir arriver et s'approcher d'assez près pour qu'elle pût lui jeter une corde au cou et le museler. Quand elle s'en fut rendue maîtresse, elle l'entraîna dans le caïak, le plaça debout dans un des trous, et s'assit elle-même dans l'autre.

Dans son humeur folâtre, elle lui mit sur la tête un des chapeaux de jonc qu'elle s'était amusée à tresser pendant son séjour sur la Roche fumante, et, lui ayant noué un mor-

ceau de toile autour du cou, elle lui donna absolument l'air d'un petit passager.

Fritz et moi étions sur le point de nous embarquer pour aller à la recherche de Jenny, dont l'absence nous inquiétait, quand nous la vîmes reparaître avec un compagnon de voyage que nous ne lui connaissions pas.

Mais Fritz, se tournant vers son frère Jack, s'écria :

« Le voici ! le voici vraiment ! c'est ton chacal qui revient à nous sous la forme d'un jeune fashionable, comme un homme qui s'est enrichi aux grandes Indes ! »

Nous fîmes à Jenny l'accueil le plus cordial, et chacun de nous exprima son admiration pour l'adresse avec laquelle elle était venue à bout de son entreprise.

Pendant le dîner, nous tînmes conseil sur ce qui nous restait à faire. Les plus jeunes membres de ma famille furent d'avis d'aller visiter la Roche fumante, où miss Jenny avait passé plusieurs années; mais elle, ainsi que nous et Fritz, étions impatients de retourner à Felsheim, où nous désirions installer notre nouvelle compagne. Ce dernier avis prévalut, et nous passâmes la soirée à nous préparer au départ. Nous découvrîmes alors que Fritz et Jenny avaient à nous faire voir une quantité de belles choses dont ils ne nous avaient pas encore parlé : c'étaient les richesses de l'Anglaise. Elles consistaient en partie dans les objets sauvés par elle du vaisseau naufragé, et en partie dans des ustensiles et objets de toilette qu'elle avait fabriqués elle-même pendant son séjour sur le rocher, avec les dépouilles de divers animaux dont elle s'était emparée, moitié par ruse et moitié par force. Je serais tenté de donner ici une liste de ces objets, véritables chefs-d'œuvre d'industrie et de travail; mais ils étaient si nombreux et si ingénieusement imaginés, que je craindrais d'inspirer de la méfiance à mes lecteurs. Le tout était enfermé dans une espèce de grand coffre que Fritz avait fait exprès pour elle, et que nous pûmes facilement placer dans notre pinasse. Nous terminâmes la journée par un souper

copieux, pendant lequel la conversation ne roula que sur l'étonnante imagination et l'adresse consommée que la pauvre miss Jenny avait déployées en fabriquant avec les outils les plus imparfaits une si grande quantité de choses utiles ou curieuses.

Nous fîmes le lendemain de bonne heure ce dont nous étions convenus le soir, je veux dire le voyage dans la baie aux Perles, avant de retourner chez nous.

Miss Jenny fut de nouveau la première levée, et, comme elle prenait plaisir à nous faire des surprises, elle nous en avait préparé une bien inattendue. Dans un petit bois, non loin du lieu de notre débarquement, elle avait caché un cormoran apprivoisé, qu'elle nous montra tout à coup, en nous disant qu'elle ne l'avait tenu à l'écart jusqu'alors qu'à cause de sa malpropreté, mais que, du reste, elle l'avait dressé à la pêche, selon l'usage des Chinois.

Nous montâmes tous dans la pinasse, à l'exception de Fritz, qui nous servit encore de pilote dans son caïak. Nous arrivâmes ainsi sans peine dans la baie aux Perles, où nous jetâmes l'ancre et descendîmes à terre à l'aide de notre petite chaloupe. Nous y trouvâmes toutes choses dans l'état où nous les avions laissées, si ce n'est que l'air s'était épuré : les squelettes, tant des lions que du sanglier d'Afrique, se montraient presque entièrement dépouillés de chair.

La première chose dont nous nous occupâmes fut de dresser notre tente, qui devait nous abriter alternativement contre l'ardeur du jour et contre le froid de la nuit. Ensuite nous nous mîmes à examiner les nacres de nos huîtres pour en tirer des perles. Que d'activité chacun déploya dans ce travail, mais aussi que d'avidité ! Quels cris de joie éclataient quand nous trouvions une perle remarquable par sa forme, sa grosseur et son orient ! A quoi cependant devaient nous servir tous ces trésors ? Miss Jenny ne se montra-t-elle pas plus sage que nous en dédaignant ces bagatelles, jolies mais inutiles, pour rassembler les fibres ou filaments dont les coquilles

étaient garnies ? Bientôt cependant elle nous quitta pour aller aider ma femme à préparer le dîner, pour lequel elle nous promit un plat de poisson frais, ainsi qu'un beau rôti de gibier ailé pour le souper. Ma femme sourit d'un air d'incrédulité au premier point ; il lui paraissait impossible qu'on pût se procurer en si peu de temps assez de poisson pour nourrir sept personnes. Mais Jenny, en souriant aussi, s'élança dans le caïak avec son cormoran, et s'éloigna d'une cinquantaine de pas du rivage. Là, elle mit un collier au cou de son adroit pêcheur, afin d'empêcher qu'il n'avalât lui-même le poisson qu'il prendrait; puis elle le plaça sur le caïak, où elle le laissa libre. Rien n'était plus intéressant que de voir l'oiseau se jeter à la mer et venir rapporter à sa maîtresse tantôt un hareng, tantôt un saumonneau, etc.

Le dîner n'était pas encore achevé qu'elle songeait déjà à nous procurer le gibier qu'elle nous avait promis pour le souper ; elle demandait seulement la permission d'emmener avec elle le chacal, ce qui lui fut accordé sans peine ; je me bornai à lui dire que je craignais qu'elle ne m'enlevât aussi les ouvriers dont j'avais cependant grand besoin pour m'aider à faire la chaux et la soude, travail auquel cet après-midi était consacré. Jenny reprit, en riant, que je parlais, à la vérité, de faire de la chaux et de la soude, mais que je n'avais pas de vases pour contenir le produit que j'aurais obtenu. Je ne pus m'empêcher d'avouer qu'elle avait raison; et, comme je rougissais en songeant qu'elle avait montré plus de prévoyance que moi, elle reprit en riant : « Ne vous inquiétez pas, mon cher père, faites de la chaux tant que vous voudrez; d'ici à demain je vous procurerai tous les vases dont vous pourrez avoir besoin, pourvu, toutefois, que vous consentiez à vous passer pendant quelque temps de Fritz et de Jack. »

Je ne pus lui refuser sa demande; mais, quand je la vis prendre mon fusil à deux coups, je témoignai quelque crainte qu'elle ne sût pas se servir de cette arme. « Comment pouvez-vous croire, s'écria Jenny, que la fille d'un colonel au

service de la Compagnie des Indes et du plus hardi chasseur de l'Asie soit embarrassée quand il s'agit de tirer un coup de fusil à un oiseau ? »

Elle partit donc avec mes deux fils, et, longtemps avant le souper, elle revint avec plusieurs bécasses qu'elle avait tuées et que le chacal avait ramassées. Quant aux vases, elle les fabriqua d'écorce d'arbre coupée en spirale par elle et par mes fils, et qu'elle rattacha et garnit de deux fonds de bois. Quoique ces objets ne fussent pas très-élégants à la vue, ils pouvaient fort bien servir à l'usage auquel nous les destinions. En revenant vers nous, elle conseilla à ses compagnons de se munir encore d'un certain nombre de rameaux flexibles de plantes grimpantes, pour en faire des cerceaux de tonneaux, et ils arrivèrent ainsi tous trois chargés de gibier, et des vases qu'elle m'avait promis, sans compter une provision de truffes. Le repas fini, je déclarai qu'il serait nécessaire de passer une partie de la nuit pour faire la chaux. Fritz offrit sur-le-champ de veiller avec moi, disant qu'il s'occuperait, pendant ce temps, des cerceaux pour nos barils. Aussitôt tous ses frères s'écrièrent qu'ils étaient prêts à l'aider dans son travail, pourvu qu'il consentît à leur raconter en détail ses aventures pendant qu'il était à la recherche de leur nouvelle sœur; Fritz ne crut pas devoir leur refuser cette satisfaction, et, Jenny, s'étant levée pour aller joindre ma femme, je m'approchai du feu afin de surveiller la cuisson de ma chaux; mes enfants se mirent à découper les cerceaux, et Fritz commença son récit à peu près en ces termes :

« Vous vous rappelez comment je vous quittai pour aller, dans mon frêle caïak, affronter le vaste Océan. La mer était tranquille; mais que d'émotions mon cœur ressentait! D'une part, je me peignais mon bonheur si je réussissais à trouver l'Anglaise naufragée sur la Roche fumante, et, de l'autre, mon désespoir si, après de vaines recherches, je ne parvenais pas à revenir auprès de vous. Je ne chancelai pourtant

pas dans ma résolution; je me recommandai au ciel, et je m'encourageai par la pensée que mon expédition serait peut-être le premier pas pour notre rentrée parmi les hommes.

« Je n'osais pas gagner la pleine mer, de crainte qu'un coup de vent ne me chassât loin du rivage, dont je devais suivre toutes les sinuosités; j'avançai donc très-peu, et la nuit me surprit sans que j'eusse fait de grands progrès dans ma route. Je n'avais nulle envie de passer la nuit sur la grève, ne me sentant pas la force de tenir tête aux lions; je cherchai donc un rocher isolé, et j'en vis un à un quart de lieue environ de la côte. J'avoue que je le regardai bien attentivement pour voir s'il ne s'en élèverait pas de la fumée.

« Après avoir dépassé la chaîne de rochers, j'entrai dans une espèce de golfe, que je reconnus bientôt pour être l'embouchure d'un fleuve. Sans croire qu'en remontant son cours je dusse arriver au but de mon voyage, je ne pus résister au désir de naviguer, pendant quelque temps, sur ses eaux tranquilles, entre ses rives charmantes. Après avoir fait une lieue, je me décidai à descendre à terre pour me reposer un quart d'heure. La campagne était assez ouverte pour que je n'eusse point de danger à craindre à l'improviste, et j'espérais que mon aigle m'apporterait quelque oiseau dont la chair servirait à varier l'uniformité de mes repas. Je tirai, en effet, un toucan, et, au bruit de mon coup de fusil, il s'éleva un vacarme si effroyable parmi les habitants des bois, que j'en fus presque assourdi; mais les grands crieurs sont gens de peu de besogne. Ils ne songèrent pas à m'attaquer. Ils ne furent pas les seuls que ma chasse eût troublés dans leur repos.

Un frémissement se fit sentir dans les roseaux, non loin de moi; on eût dit un tremblement de terre; une masse informe s'éleva à mes yeux, et me causa une si grande frayeur, que je forçai de rames pour m'éloigner le plus promptement possible de ce lieu. C'était un hippopotame qui traversait le fleuve, emportant son petit avec lui. Les

délicieux paysages perdirent alors tous leurs charmes pour moi, je me hâtai de redescendre le courant; et, quand j'arrivai à la mer, j'allai chercher un asile sur le seul rocher qui se présentât à mes regards.

« Je me couchai ce soir-là bien plus tôt qu'à l'ordinaire; aussi fus-je levé de meilleure heure le lendemain matin. Je me rapprochai, comme de coutume, de la côte, dans la direction de l'ouest; je ne tardai pas à me trouver dans des parages qui surpassaient en beauté et en fertilité tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

« La côte que je longeai le jour suivant fut la plus aride et la plus monotone que j'eusse encore rencontrée; aussi m'étonnai-je d'y voir des éléphants. J'entendais de loin le mugissement des hippopotames; je crus distinguer, en outre, des troupeaux d'antilopes et de zèbres, et j'admirai la grandeur du Créateur, qui a placé tant d'êtres vivants jusque dans les déserts les plus arides. Malgré l'impatience que j'éprouvais de découvrir au plus tôt la Roche fumante, je ne résistai pas à la curiosité qui me pressait de pénétrer dans ce singulier pays. Je remontai donc une petite rivière fort étroite, et je pus d'abord examiner à mon aise les mœurs des éléphants; plus loin, je rencontrai des rhinocéros qui avalaient des tiges de cactus, sans se laisser effrayer par les énormes piquants dont elles étaient armées. Je fus singulièrement tenté d'envoyer quelques balles à ces monstres; mais, grâce au ciel, je ne cédai point à mon envie, car il aurait pu m'en coûter cher. Dans la suite de ma navigation, j'eus le bonheur d'apercevoir l'animal le plus merveilleux qui eût jamais frappé mes yeux; c'était une girafe, et sa forme me rappela à la fois le chameau et l'antilope. J'admirais encore la taille élancée et les formes gracieuses de ce bel animal, quand il m'arriva une surprise fort peu agréable: j'entendis un frôlement dans les roseaux tout à côté de moi, et je vis avec effroi apparaître près de mon canot un énorme crocodile, qui, levant la tête, semblait vouloir me demander

ce que je venais faire dans ses États. La peur me rendit téméraire; je levai ma rame, et j'en déchargeai de toute ma force un coup sur la tête du monstre, qui, étonné à son tour de mon procédé, courut se cacher dans les roseaux, où je n'eus pas la moindre envie de le suivre. Je dirai même plus : reconnaissant ses droits légitimes sur la possession de cette rivière, je lui tirai fort respectueusement ma révérence, et je retournai à la mer. Là, je harponnai deux petits poissons du genre du saumon, dont je fis un excellent souper sur le rocher où je reposai cette nuit. Je ne sais pourtant si je me sers du terme convenable en disant que je reposai. Le fait est que j'eus, pendant toute la nuit, les rêves les plus horribles, dans lesquels je voyais sans cesse des crocodiles prêts à m'avaler.

« Le lendemain fut pour moi un jour de malheur. Je passai devant un petit bois habité par des perroquets au brillant plumage, et j'envoyai contre eux mon aigle. Tout à coup, jugez de mon effroi, quand je vis paraître à quelques pas de moi un énorme tigre! Jamais encore je n'avais couru un pareil danger : il n'était qu'à quinze pas de moi, et, une seconde plus tard, il eût pu s'élancer sur moi et me déchirer. Il s'arrêta pourtant, et, quand ma frayeur me permit de lever les yeux sur lui, je vis mon aigle lui sauter à la tête et chercher, avec son bec aigu et recourbé, à lui crever les yeux. Hélas! il fut victime de son courage : le tigre, au comble de la fureur, le saisit avec ses deux pattes de devant, l'écrasa comme une mouche, et le jeta mort sur le sable. Dans le premier moment de mon trouble, j'avais oublié de charger mon fusil. Un pistolet me restait à la ceinture; je tirai sur la bête féroce sans la tuer, mais je la blessai assez grièvement pour qu'elle prît la fuite dans les bois. De mon côté, je jugeai qu'il était prudent de ne pas demeurer plus longtemps en ce lieu; je me retirai le plus vite que je pus, mais non sans avoir ramassé le corps inanimé de mon fidèle et malheureux oiseau, bien résolu soit à l'empailler, soit à

lui faire des obsèques honorables à la première occasion qui se présenterait. Je ne pouvais oublier que les derniers moments de sa vie avaient été employés à ma défense.

« Mais un objet d'un plus haut intérêt ne tarda pas à fixer toute mon attention. Comme je faisais le tour des deux écueils, j'aperçus tout à coup à une assez grande distance une petite île de laquelle s'élevait une colonne de fumée ; je me dis aussitôt : « Voici la Roche fumante, séjour de l'Anglaise naufragée ; ramons vigoureusement vers cet endroit. »

« J'en fus bientôt si près, qu'il m'eût été facile de distinguer un être humain qui s'y serait trouvé ; mais la fumée s'élevait du côté opposé du rocher ; et déjà je calculais que je serais sans doute obligé d'en faire le tour pour débarquer, quand je remarquai un petit plateau en pierre où je pouvais amarrer ma barque ; je sautai à terre avec autant de promptitude que jadis Guillaume Tell. Quelques pierres placées par échelons me facilitèrent la montée vers une partie élevée du rocher, d'où, avec une joie inexprimable, je vis enfin la première étrangère qui se fût offerte à moi depuis tant d'années. C'était une jeune personne assise auprès d'un feu dont la fumée s'élevait à une grande hauteur. Au bruit que je fis, l'étrangère se leva, m'aperçut, joignit les mains, et attendit en silence que je m'approchasse d'elle. Je ne me hâtai point, pour ne pas l'effrayer et pour qu'elle ne me prît pas pour un brigand. Quand je ne fus plus qu'à dix pas, je lui dis d'une voix émue : « Je vous salue, Anglaise naufragée de la Roche fumante ! Voici le libérateur que votre appel, grâce à la providence divine, a amené de loin auprès de vous ! »

« Quoique je ne sois pas très-versé dans la langue anglaise, la jeune personne comprit parfaitement sur-le-champ ce que je voulais lui dire. Il semblait que nos âmes eussent pu se communiquer l'une à l'autre sans faire usage de la parole. Un long silence suivit nos premières exclamations. De temps à autre je saisissais la main de l'étrangère, comme pour m'assurer que ce n'était point une illusion qui égarait mes

sens. Nous ne songions ni à boire, ni à manger, ni à quitter le lieu où nous étions. Nous avions tant de choses à nous demander mutuellement et tant de réponses à nous faire ! La jeune étrangère fut la première qui reprit son sang-froid, et elle en donna une preuve en s'occupant du souper, tandis que je continuai à bavarder, croyant peut-être par là me rendre plus aimable. Miss Jenny se retira pour la nuit dans le fond de la grotte, qui était séparé de la partie de devant par une espèce de rideau de roseaux et de plantes marines entrelacées. Je couchai dans la partie extérieure; mais j'étais trop agité pour m'endormir facilement ; je ne fermai les yeux qu'au point du jour ; et je ne tardai pas à être réveillé par Jenny, qui vint m'annoncer que le déjeuner était servi. Nous passâmes cette journée à mettre en ordre et à charger dans mon caïak tous les effets de la jeune fille, et à chaque objet qui me passait sous les yeux je me récriais sur l'esprit inventif et l'adresse avec lesquels elle était parvenue, en moins de deux ans et demi, à faire tant de choses utiles et curieuses. Pendant ce temps elle me raconta son histoire, qui est fort intéressante, et j'engage mon père à en écrire la relation quand la saison pluvieuse aura interrompu nos travaux au dehors. Notre traversée n'offrit rien de remarquable; et nous aurions été de retour bien plus tôt, si des avaries survenues à mon caïak ne nous avaient pas forcés de relâcher dans une petite île d'où je sortais quand vous m'avez vu. »

CHAPITRE XLIII

Histoire de miss Jenny. — Je fabrique du savon. — Retour à Felsheim. — Réception solennelle; salut d'honneur. — Accident qui arrive à ma femme. — Le brancard. — Voyage à Falkenhorst. — La saison des pluies.

Le récit de Fritz s'était prolongé jusque fort avant dans la nuit, et pourtant aucun de ses auditeurs n'était las de l'en-

tendre, tant les détails qu'il contenait nous avaient paru remplis d'intérêt. Quand il fut terminé, j'ordonnai à nos enfants de se coucher, et je les suivis dès que j'eus achevé le travail auquel je me livrais. Personne ne dormit bien cette nuit; pour moi, je ne fermai presque pas les yeux, tant il se passait de choses dans mon esprit, lorsque je songeais au nouvel avenir que préparait pour nous l'augmentation de notre ménage et l'heureuse découverte que Fritz avait faite. Je devais rester encore deux jours dans la baie des Perles; mais les travaux que j'y voulais entreprendre étaient tous si importants et si pleins d'attraits, que je ne savais par lequel commencer. Quant à mes fils, la fin du récit de Fritz leur avait inspiré un si grand désir de connaître les aventures de Jenny, qu'ils la supplièrent de les leur raconter pendant le déjeuner. Elle y consentit, et voici le résumé de ce qu'elle nous dit.

Miss Jenny avait à peine sept ans quand sa mère mourut. Son père, qui était au service, avec le grade de major, fut obligé, peu de temps après, de quitter la jolie terre qu'il habitait en Angleterre pour se rendre aux Indes, où sa fille l'avait suivi successivement dans plusieurs garnisons. Lui, brave officier et zélé chasseur, fit comme font souvent les pères qui restent veufs avec une fille unique, c'est-à-dire qu'il éleva la sienne comme il aurait fait d'un garçon, et elle serait peut-être devenue une amazone, si une femme de chambre de confiance, née d'honnêtes parents, n'eût pris soin de lui enseigner tout ce qu'une femme doit savoir, et n'eût maintenu en elle les manières et la modestie féminines. De son côté, miss Jenny, étant douée de beaucoup de bon sens et d'un jugement exquis, finit par réunir à la fois dans sa personne les mérites d'un aimable jeune homme et ceux d'une demoiselle bien élevée. Sur ces entrefaites, le major Montrose, s'étant distingué et ayant obtenu le grade de colonel, avait été mis à la retraite, mais avec l'ordre de ramener auparavant en Europe un certain nombre d'invalides. Forcé, en conséquence, de s'embarquer sur un vaisseau de guerre,

où sa fille n'avait pu être admise, il s'était vu obligé de chercher pour elle un autre passage, et il la confia, ainsi que sa femme de chambre, à son ami le capitaine Greenfield. Jenny, qui avait alors dix-sept ans, partit deux jours avant son père par la corvette la *Dorcas*. Après deux semaines d'heureuse traversée, le bâtiment fut surpris par d'affreuses tempêtes, après lesquelles une frégate française vint lui donner la chasse et le força de se réfugier dans le port de Batavia, possédé à cette époque par l'Angleterre. A peine avait-il repris la mer, que de nouvelles tempêtes l'assaillirent et se prolongèrent pendant près de quinze jours. Arrivée devant une côte inconnue, la corvette se brisa contre des écueils, et l'équipage n'eut que le temps de se jeter dans les deux chaloupes. Jenny descendit dans la plus petite, qui chavira, et, de tous ceux qui la montaient, Jenny seule se sauva. Au sortir d'un long évanouissement, elle se trouva au pied d'un rocher escarpé, et dans un danger imminent d'être entraînée à la mer par la première vague qui monterait jusqu'à elle. Il lui fut impossible d'avoir le moindre renseignement sur ce qu'étaient devenus le capitaine Greenfield et la grande chaloupe. Pendant deux jours, la pauvre enfant resta là dans un si grand état d'épuisement, qu'elle ne se rendait pas même compte de l'étendue de son malheur. Quand la connaissance lui fut un peu revenue, elle se traîna péniblement vers une grotte, où elle fut du moins à l'abri des flots de la mer, et elle s'y endormit d'un lourd sommeil, ne se réveillant qu'à de courts intervalles. Elle n'eut d'abord pour nourriture que quelques œufs d'oiseaux qu'elle trouva dans les creux des rochers.

Le troisième jour, enfin, le calme se rétablit en mer et Jenny devint elle-même plus tranquille. Elle se flatta que quelques hommes de l'équipage se seraient sauvés comme elle; et afin qu'ils la découvrissent plus facilement, elle crut ne pouvoir mieux faire que d'allumer sur-le-champ un grand feu. En s'embarquant, elle avait pris le costume d'un aspirant de marine, de sorte qu'elle avait sur elle un briquet et tout

ce qui pouvait lui être nécessaire à cet effet. Elle entretint pendant longtemps ce feu avec le bois de la corvette naufragée, et plus tard avec des plantes marines desséchées. Elle ne fut pas assez heureuse pour pouvoir se procurer la moindre chose d'utile des débris du navire, du moins en outils ou en vêtements. Plusieurs barils de provisions furent les seuls objets que la mer jeta sur le rocher; mais elle suppléa à ce qui lui manquait par une merveilleuse industrie. Quelques clous tirés des planches qu'elle avait brûlées furent les seuls outils à l'aide desquels elle confectionna tous les objets dont j'ai parlé plus haut. Ce fut alors qu'elle sentit tout l'avantage de l'éducation, en apparence étrange, que son père lui avait donnée, et de toutes les aventures qui lui étaient arrivées à la guerre et à la chasse. Elle leur devait sa force à supporter la fatigue et sa présence d'esprit dans les embarras et les dangers.

Dans les premiers temps, Jenny avait négligé de tenir compte des jours qu'elle passait sur le rocher, car elle était persuadée qu'elle ne tarderait pas à être délivrée par l'arrivée de quelques-uns de ses compagnons de voyage; elle ne pouvait pas non plus indiquer avec précision la date du naufrage de la corvette; elle était certaine, pourtant, que la durée de son séjour en ce lieu avait été au moins de deux ans et demi. Elle regrettait beaucoup d'avoir manqué de papier et de plumes; mais, comme cela arrive d'ordinaire aux femmes, elle avait conservé dans sa mémoire le souvenir des événements beaucoup mieux que ne le font les hommes, trop occupés, en général, des choses extérieures. Jamais cette pieuse jeune fille n'avait un instant douté que Dieu ne vînt à la fin à son secours pour la tirer de dessus son rocher solitaire.

Un de ses principaux amusements avait été d'élever et d'apprivoiser quelques oiseaux qu'elle avait pris dans leurs nids placés contre le bord du roc, mais sans pouvoir jamais en garder aucun auprès d'elle. Ils avaient toujours fini par s'envoler, et c'est ce qui était arrivé à l'albatros que Fritz avait

blessé, et qu'il lui avait renvoyé avec la réponse à son billet, réponse qui ne lui parvint pas.

Telle fut, à peu près, la narration de notre jeune amie; elle nous intéressa tous vivement. Nous nous fîmes part mutuellement des observations qu'elle nous suggéra; et, après que l'entretien se fut prolongé pendant quelque temps, nous retournâmes à nos travaux. Ma provision de chaux fut achevée avant la nuit, et le nombre de tonneaux d'écorce se trouva suffisant pour tout contenir. Nous restâmes pourtant encore huit jours en ce lieu, parce que je désirais rassembler et sécher autant de plantes à soude qu'il nous serait possible; je comptais, plus tard, en fabriquer du savon. Je fis même, avec une petite quantité de soude, une épreuve qui me réussit parfaitement; car les plantes réduites en cendres fournirent au moins deux livres de cette matière d'où l'on tire l'alcali purifié.

Pendant ce temps, j'eus occasion de remarquer combien Fritz était attentif pour Jenny et avec quel plaisir il lui rendait toutes sortes de services; mais je vis aussi plusieurs fois combien il était jaloux des marques d'amitié que lui donnaient ses frères et des moindres paroles de bienveillance qu'elle leur adressait. Je crus, d'après cela, devoir sur-le-champ prendre mes mesures pour prévenir toute dissension entre eux. Je désirais vivement unir un jour Jenny et Fritz; mais je voulais gagner du temps, d'autant plus que je ne me croyais pas le droit de disposer seul de l'avenir de cette jeune personne. En conséquence, la matinée de notre départ pour Felsheim, avant de nous mettre en route, je prononçai avec une grande solennité le discours suivant, au milieu de ma famille assemblée :

« Voici, mes chers amis, que nous nous apprêtons à retourner dans nos foyers. Là, je désire que la fille que Dieu nous a donnée passe en pleine liberté une année d'épreuve, au bout de laquelle elle décidera si elle veut continuer à demeurer avec nous, ou bien si elle préfère se retirer dans une

solitude plus agréable et plus fertile que celle qu'elle a quittée. Si mes quatre fils ne se montrent pas pour elle obligeants, doux et vraiment bons comme des frères, je serai le premier à l'engager à nous quitter, ou bien je reléguerai les coupables dans la partie la plus éloignée de nos domaines; car je supporterai la séparation la plus pénible plutôt que de voir la discorde, l'envie et les querelles s'établir parmi nous. Miss Jenny est remise aux mains de ma femme, qui la soignera, la conduira, la dirigera; et personne ne devra chercher à lui donner des ordres arbitraires. Les femmes sont plus délicates, plus faibles que nous; elles n'ont que des armes insuffisantes pour se défendre contre nous. C'est pour cela que, chez les nations sauvages, nous voyons si souvent les femmes rabaissées au rang d'esclaves et presque d'animaux domestiques. Pour nous, qui sommes nés dans une nation civilisée et qui sommes chrétiens, nous devons pratiquer la charité, la douceur, surtout quand il s'agit d'une jeune fille isolée, sans appui, que nous recevons dans notre famille. »

Après ces paroles, qui produisirent la plus grande impression, principalement sur mes fils aînés, je chargeai chacun de son travail respectif, sans entrer en d'autres détails sur ce sujet. Au bout d'une heure, tout fut prêt pour le départ. Miss Jenny brûlait d'impatience de voir notre maison dans le rocher, notre château sur l'arbre, ainsi que les belles fermes que nous possédions en différentes parties du pays, et dont mes enfants lui avaient fait les descriptions les plus pompeuses.

Notre traversée fut des plus heureuses, et nous arrivâmes de bonne heure à Prospect-Hill, où j'avais résolu de passer la nuit, parce que j'avais plusieurs arrangements à y faire. Cependant Fritz et François durent repartir le soir même, dans le caïak, pour Felsheim, où il fallait tout préparer pour notre réception; et je vis avec satisfaction que Fritz ne fit aucune difficulté d'obéir, quoiqu'il eût préféré de beaucoup

rester auprès de miss Jenny, dont il avait été jusqu'alors inséparable. On ne saurait se figurer combien celle-ci fut heureuse en revoyant, pour la première fois, depuis si longtemps, de la verdure, une campagne agréable et peuplée d'animaux domestiques. Le lendemain matin nous nous rembarquâmes, car je ne voulais point faire la route par terre, désirant laisser à Fritz le plaisir d'être le premier à conduire miss Jenny à Waldegg et à Falkenhorst. Nous touchâmes, en passant, à l'île de la Baleine, où la vue des lapins mit le comble à la naïve joie de Jenny. Je la priai, en conséquence, de regarder désormais ces animaux comme sa propriété, espérant qu'elle aurait bientôt le temps de travailler leurs poils soyeux et d'en fabriquer des étoffes pour son usage personnel.

Je n'ai pas besoin de dire que les deux jeunes gens que nous avions envoyés en avant firent tout ce qui dépendait d'eux pour donner de la solennité à notre arrivée dans la baie du Salut. Douze coups de canon nous saluèrent à notre entrée. Ernest parut mécontent que l'on n'en eût pas tiré treize, car il avait lu, je ne sais où, que les saluts d'honneur se font toujours en nombre impair. Il sollicita et obtint la permission de rendre ce salut, et, pour se conformer à l'usage, lui et Jack répondirent par onze coups aux honneurs qu'on nous avait rendus.

Comme nous doublions la pointe de l'île du Requin, nous vîmes Fritz descendre par une corde du haut du rocher où il s'était posté pour nous saluer, et à cet aspect miss Jenny poussa un cri involontaire, tant elle eut peur; mais Fritz fut en un clin d'œil au pied du rocher et dans son caïak. S'étant approché de nous, il se fit connaître pour l'amiral du port et nous invita à débarquer à Felsheim. Ayant été prévenu de notre arrivée, nous dit-il, il avait ordonné de préparer tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin. Nous ne pûmes assez admirer la manière noble, dégagée et martiale dont Fritz joua son rôle dans cette occasion, et il l'acheva

par la promptitude avec laquelle, après avoir prononcé ce discours, il retourna à l'île du Requin, prit François dans son caïak, et se retrouva à côté de nous avant que nous eussions complété notre débarquement. Mais, lorsque enfin nous fûmes tous à terre et que nous nous avançâmes vers notre maison si agréablement située et si richement ombragée, comme dans le plus beau jardin anglais, tandis que les fleurs les plus brillantes, les odeurs les plus suaves charmaient nos sens et que les oiseaux de notre basse-cour nous entouraient en gloussant et en caquetant, alors Jenny fut saisie d'une si vive émotion, qu'elle ne put exprimer par des paroles tout ce qu'elle sentait. Quant à nous, il nous semblait que nos richesses étaient doublées, et, pour la première fois, nous sentîmes jusqu'à quel point il est vrai que de donner rend plus heureux que de recevoir.

Dans la fraîche galerie qui régnait le long de la maison et en face de la principale entrée, nous fûmes agréablement surpris de voir une table sur laquelle on avait étalé tous les objets que nous possédions, vieux et neufs, de fabrique européenne ou faits par nous. De la porcelaine de Felsheim, des vases de bambou, des assiettes de noix de coco, des coupes d'œufs d'autruche, se montraient à côté de verres, de bouteilles et de vaisselle trouvés dans le bâtiment naufragé. L'effet de cet étalage était rendu beaucoup plus piquant par des oiseaux empaillés, tirés de notre musée, et qui, suspendus à une ficelle, semblaient voltiger sur la table. Enfin, un grand tableau couronné de fleurs s'élevait au-dessus, et l'on y lisait ces mots en lettres rouges : « Vive miss Jenny Montrose! Bénie soit son arrivée dans la demeure du Robinson suisse! »

Du reste, les vases étalés sur cette table n'étaient pas vides : ils contenaient, au contraire, les mets les plus délicats qu'on avait pu rassembler en si peu de temps. De l'hydromel, du vin des Canaries et de la crème invitaient à étancher sa soif; des fruits de toute espèce se montraient en brillantes

pyramides, et il ne manquait pas de plats plus nourrissants. Il y avait du poisson frais et un magnifique rôti. La seule chose qui me fît de la peine en tout cela, c'était de voir, à l'air fatigué de François, qui, malgré lui, bâillait et se frottait les yeux, que nos deux pauvres enfants avaient passé la nuit pour donner plus d'éclat à notre réception.

Miss Jenny eut la place d'honneur, entre ma femme et moi. Ernest et Jack s'assirent aussi; mais Fritz et François voulurent absolument nous servir de maîtres d'hôtel. La serviette sous le bras, ils découpaient les plats, changeaient les assiettes, et nous versaient à boire d'une manière si gracieuse, que, plus d'une fois, nous oubliâmes de manger pour les regarder.

La soirée ne fut qu'une suite de réjouissances toujours nouvelles, au milieu desquelles la pauvre miss Jenny fut souvent à plaindre : c'étaient à tous moments de nouvelles acclamations : « O ma chère miss! venez par ici! montez là-haut! regardez ceci! examinez d'abord cela! » Il fallut à l'Anglaise beaucoup d'amabilité pour contenter tout le monde; pas un coin de la maison ne fut oublié, si ce n'est, je ne sais pourquoi, la cuisine, et il fallut, en définitive, que Jenny exprimât elle-même à ma femme le désir de la voir, sans quoi on ne la lui aurait apparemment pas montrée.

Toutes nos bêtes d'attelage se trouvant à Falkenhorst, nous fûmes obligés de nous y rendre à pied; que l'on juge, d'après cela, de notre embarras quand, au moment de sortir de la maison, ma femme se donna une entorse. Le mal n'était pas grand, mais il lui était impossible de marcher. Comment faire? Notre charrette était trop lourde pour que mes fils pussent la traîner. Il fut question un moment de disposer un brancard, lorsque tout à coup Ernest nous dit de prendre patience, et qu'en moins d'une demi-heure il nous tirerait d'embarras. Nous nous assîmes en l'attendant. Il ne voulut emmener personne que Jack avec lui pour l'aider, et, en effet, après un peu plus d'une demi-heure, nous les vîmes

arriver : ils avaient pris la moitié d'un grand panier dont nous ne nous servions plus, et l'avaient attachée à deux forts et longs bambous. Pour rendre la voiture plus douce, ils l'avaient garnie intérieurement d'oreillers. Ma femme s'assit dans le panier. Ernest se plaça au brancard par devant, et Jack marchait à côté de lui; Fritz soutenait le brancard par derrière avec François : je fermais la marche avec miss Jenny, et ce fut ainsi que nous partîmes pour Falkenhorst.

Arrivés là, je n'y trouvai pas les choses précisément dans l'état que j'aurais voulu, et nous consacrâmes une semaine entière à nettoyer, à réparer et à améliorer celles qui exigeaient le plus de travaux; mais ce temps ne nous suffit pas à beaucoup près pour tout remettre en ordre. En attendant, malgré nos grandes et nombreuses occupations, notre séjour à Falkenhorst fut des plus agréables. Gais et contents, nous travaillions avec ardeur : ma femme, complétement rétablie, prenait plaisir tantôt à nous faire voir un nouvel ouvrage qu'elle avait achevé, tantôt à nous servir un nouveau plat inventé par Jenny. En un mot, chacun d'entre nous semblait n'avoir d'autre désir que de se rendre le plus agréable possible aux personnes qui l'entouraient.

Notre séjour à Falkenhorst se termina par une excursion générale à Waldegg pour la récolte du riz. Ce lieu nous fit faire bien des réflexions par le souvenir de nos aventures passées et par la prévision de celles qui pourraient nous arriver dans la suite. A vrai dire, le temps présent, qui s'écoule avec tant de rapidité, n'offre quelque agrément à l'homme que par ses souvenirs et ses espérances. Celui qui n'a rien fait ni rien vu, celui qui n'entreprend rien et ne tend à rien, enlève à la fois à l'arbre de sa vie et les racines et les branches; il ne présente plus qu'un tronc nu, dont on détourne malgré soi la vue.

La saison des pluies approchait, et nous nous occupâmes, avant son arrivée, d'ensemencer nos champs. Nous rassemblâmes aussi divers objets qui devaient servir à varier nos

travaux pendant cette espèce d'hiver. L'adresse de Jenny à tresser la paille et les roseaux nous donna l'idée de consacrer une partie de notre temps à fabriquer soit des chapeaux fort légers, soit de grandes nattes pour remplacer la toile à voile, qui commençait à s'user. A tout prendre, ma famille voyait arriver la saison pluvieuse avec beaucoup moins d'effroi qu'à l'ordinaire. Nous comptions sur la complaisance de notre nouvelle amie pour nous perfectionner dans la langue anglaise, dans laquelle notre prononciation avait toujours été très-fautive.

L'hivernage se passa et la belle saison revint. Le cœur agité de mille sentiments divers, je prends la plume pour achever ce livre. Dieu est grand! Dieu est bon! tels sont les premiers mots qui se présentent à ma pensée au moment d'exprimer pour la dernière fois mes sentiments. Il dirige toutes choses avec une sagesse infinie; il a accordé à ma famille une protection qui a surpassé toutes mes espérances, et j'en suis si ému, que je ne puis trouver assez de calme pour terminer cette histoire d'une manière satisfaisante.

CHAPITRE XLIV

Événement inattendu. — Le yacht la *Lionne* à la recherche de la *Dorcas*. — Le capitaine Littlestone. — Le mécanicien et sa famille. — Préparatifs du départ. — Deux de mes fils me quittent pour retourner en Europe. — Conclusion.

C'était vers la fin de la saison pluvieuse; le ciel, cette année, s'était éclairci plus tôt qu'à l'ordinaire, et la nature renaissait dans toute sa beauté. Nous sortions de notre maison comme, après un orage, les pigeons sortent de leur colombier; nous parcourions notre jardin, nos diverses plan-

tations, ne cherchant qu'à profiter de notre liberté nouvelle, et projetant une foule de travaux divers pour la saison dans laquelle nous allions entrer. Fritz proposa de se rendre tout d'abord à l'île du Requin, et de monter au rocher d'observation pour jeter les regards au loin et voir si les tempêtes n'avaient rien amené de nouveau sur ces côtes. J'y consentis, et Jack l'accompagna. Ils ne tardèrent pas à arriver dans l'île, et ils grimpèrent lestement sur le rocher. Je leur avais dit de tirer deux coups de canon quand ils y seraient arrivés, tant pour nous apprendre que tout se trouvait en bon état que pour donner un signal aux navires qui pourraient être dans le voisinage. Je prenais cette précaution de temps en temps pour me rendre utile à des malheureux et pour faciliter peut-être par là notre propre délivrance. Mes jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que d'obéir à mes ordres; car, toutes les fois qu'il fallait tirer un coup de canon, c'était pour eux une vraie partie de plaisir; mais ils avaient si souvent rempli cette cérémonie sans recevoir d'autre réponse que celle que leur donnaient les échos, qu'un saisissement extrême s'empara d'eux lorsqu'au bout de quelques instants ils entendirent trois coups sourds, mais distincts, retentir au loin. Dans leur première émotion, mes enfants s'embrassèrent sans rien dire; ils éprouvaient un mélange de joie, de crainte, de doute et d'espérance qui les rendit muets. Fritz fut le premier qui retrouva la force de parler, et s'écria : « Des hommes ! des hommes ! Veuille le ciel qu'ils soient bons !

— Mais que faut-il que nous fassions ? » demanda Jack, qui était pris d'un tremblement involontaire.

Les jeunes gens n'eurent rien de plus pressé que de se diriger vers l'endroit où j'étais occupé à travailler, et je vis sur-le-champ qu'il venait d'arriver quelque chose d'extraordinaire. Je les questionnai.

« O mon père, mon père ! s'écrièrent-ils à la fois en me prenant chacun par un bras, n'avez-vous rien entendu ? »

Aucun bruit extraordinaire n'étant parvenu jusqu'à moi et le récit de mes fils me paraissant fort invraisemblable, je secouai la tête; je leur fis plusieurs objections, auxquelles ils répondirent. Je ne savais réellement qu'en penser, et je me trouvais dans un assez grand embarras. Je ne m'étais jamais bien rendu compte de la conduite que je tiendrais si des étrangers abordaient dans mon île. Fallait-il me découvrir sur-le-champ à eux ou me tenir caché? comment savoir si c'étaient des Européens ou des pirates malais? des malheureux comme nous ou des ennemis? Je m'empressai de rassembler toute ma maison et de tenir un conseil de guerre, car je trouvais la chose beaucoup trop sérieuse pour oser prendre une décision à moi seul, aidé même des avis de Fritz et de Jack.

Sur ces entrefaites, la nuit arriva, et je résolus de remettre au lendemain à nous fixer sur le parti auquel nous devrions nous déterminer; mais j'ordonnai à mes trois aînés de se relayer pendant la nuit pour faire sentinelle dans la galerie de notre demeure. La nuit ne fut pas aussi paisible que je l'avais espéré; une tempête affreuse parut avoir ramené la mauvaise saison, et il nous fut impossible d'entendre aucun autre bruit que celui du vent, de la pluie et des flots de la mer se brisant contre le rivage.

Ce conflit des éléments se prolongea pendant près de quarante-huit heures, et nous eûmes tant à faire pour défendre notre habitation contre la pluie, que nous ne pûmes pas songer à aller à la découverte. Ce ne fut que le troisième jour que, le vent s'étant calmé, nous en entrevîmes de nouveau la possibilité; je n'eus rien alors de plus pressé que de me transporter moi-même à notre poste d'observation. J'emmenai avec moi Jack, et nous emportâmes un pavillon qui devait indiquer à ceux qui restaient à terre si les nouvelles étaient bonnes ou si nous étions menacés de quelque danger. Si je secouais le pavillon trois fois et le rejetais après dans la mer, ma femme, mes enfants et Jenny devaient se retirer, le plus

promptement possible, à Falkenhorst, y emmener tous nos bestiaux, et attendre que je vinsse les y rejoindre. Si, au contraire, je ne secouais le pavillon que deux fois et le plantais tout de suite à côté du corps de garde, les apparences étaient favorables, ou, du moins, ne présentaient aucun motif sérieux d'inquiétude.

Je laisse à juger avec quel battement de cœur nous débarquâmes dans l'île du Requin et nous gravîmes le rocher! Arrivés au sommet, nous regardâmes de tous côtés autour de nous, sans rien voir d'extraordinaire. Sur les instances de Jack, je résolus alors de tirer trois coups de canon, car je commençais à croire de nouveau que mes enfants s'étaient trompés et avaient pris l'écho pour une réponse. Nous chargeâmes les trois pièces et tirâmes nos trois coups, en laissant deux minutes d'intervalle entre chaque. Nous tendîmes les oreilles, et bientôt un coup sourd se fit entendre; après un intervalle, un second; puis un troisième. Sept coups se succédèrent ainsi: ma joie était au comble; Jack devenait comme un homme pris de vin. Je m'empressai de faire le signal favorable; mais l'instant d'après, me frappant le front, je dis : « Que je suis insensé ! Je me livre à la joie sans savoir si ce sont des amis ou des ennemis que nous avons près de nous. »

Nous rechargeâmes, après cela, nos pièces, et je dis à Jack de rester auprès des canons, mèche allumée, pendant une heure, et de tirer un coup dès qu'il apercevrait soit une personne, soit un bâtiment étranger. Quant à moi, je me hâtai d'aller rejoindre ma famille à Felsheim. Malheureusement, je ne pus satisfaire la vive curiosité dont tous les cœurs étaient remplis; mais chacun m'approuva quand j'annonçai l'intention d'aller à la découverte avec Fritz. Jenny, d'ordinaire si raisonnable, semblait avoir entièrement perdu la tête; elle assurait que c'était son père qui avait traversé les mers pour venir à sa recherche.

Je jugeai prudent, dans cette occasion, d'imiter la con-

duite de Fritz lorsqu'il était revenu avec Jenny. Nous nous déguisâmes de notre mieux, et nous convînmes que, par nos allées et nos venues, nous tâcherions de faire croire à ceux que nous verrions que nous possédions une flottille de plusieurs canots. Il était environ midi quand je montai avec Fritz dans son caïak et quand nous prîmes le large. Ma femme adressait pour nous au ciel une fervente prière. Ernest et Jack s'étaient déjà mis en marche avec nos bêtes et quelques-uns de nos effets les plus précieux. Nous avions pris des costumes de sauvages; nous étions bien armés, et nous devions nous entretenir dans le patois suisse-allemand le plus grossier, bien convaincus qu'aucune nation maritime ne pourrait nous comprendre.

La route qu'il nous fallait suivre menait dans une région à nous inconnue, parce que, de ce côté, la mer y était remplie d'écueils, et que le rivage se présentait si escarpé, que nous n'avions éprouvé aucun désir de nous y risquer. Je regrettai alors de n'avoir jamais visité ces parages : mon ignorance des lieux pouvait nous empêcher de trouver une place de débarquement sûre, dans le cas où l'on nous poursuivrait.

Pour abréger, je dirai que nous mîmes une heure et quart à faire un chemin qu'en droite ligne nous aurions pu parcourir en vingt-cinq minutes, si nous n'avions pas été obligés de longer la côte. Là se présente un promontoire que nous nous disposâmes à doubler, convaincus que nous trouverions alors le navire que nous cherchions; car, s'il avait été plus éloigné, nous n'aurions pas pu entendre les coups de canon tirés par lui.

Jugez de l'agréable surprise que nous eûmes lorsque, après avoir dépassé la pointe du promontoire, nous vîmes tout à coup, à l'ancre, dans une petite baie, un navire européen, à la vérité à moitié dégréé, mais portant pavillon anglais. Il n'était point abandonné, car, en ce moment, une chaloupe le quittait pour se diriger vers le rivage.

J'eus de la peine à retenir Fritz, qui aurait voulu se jeter à l'eau pour suivre la chaloupe à la nage ; mais je réprimai son impatience, et, j'ajouterai encore, la mienne : en réfléchissant bien, nous ne pouvions pas être encore tout à fait rassurés. Tout ce que nous savions, c'était que nous voyions un navire européen; mais il était encore possible que des pirates malais s'en fussent emparés, ou bien que l'équipage anglais lui-même se fût révolté et eût massacré ses officiers. En conséquence, nous débarquâmes derrière un rocher, sur lequel nous montâmes, et de là, à l'aide de lunettes d'approche, nous pûmes examiner l'objet de notre vive curiosité. Je crus reconnaître que le bâtiment que nous voyions était un yacht léger, armé de huit ou dix petits canons. Les voiles, les cordages et les huniers étaient entiers. Le navire, à l'ancre, semblait être en réparation. Sur le rivage étaient dressées trois tentes, d'où s'élevait une fumée qui annonçait les préparatifs d'un repas. L'équipage ne paraissait pas être nombreux; par conséquent, nous le jugeâmes peu à craindre. Nous crûmes pouvoir distinguer à bord deux sentinelles, et, à travers les sabords ouverts, on voyait sortir les bouches des canons.

Après mûre réflexion, je jugeai qu'il n'y aurait pas d'imprudence à nous montrer; nous résolûmes cependant de ne pas quitter notre caïak, et, provisoirement, de ne pas nous faire connaître. Nous nous dirigeâmes vers la baie, en prenant l'air de personnes timides et étonnées.

Un officier se montra alors sur le pont du yacht, et Fritz me fit remarquer qu'il avait la peau blanche et les traits européens; il pensa que c'était le capitaine, d'autant plus qu'il lui trouva le maintien d'une personne accoutumée au commandement. « Il faut d'abord, lui dis-je, que nous chantions une chanson suisse, en faisant de grands gestes, après quoi nous prononcerons quelques mots en mauvais anglais, et nous verrons ce qui en résultera. »

Nous nous approchâmes donc encore un peu du bâtiment

et nous entonnâmes à tue-tête une chanson dans les paroles de laquelle, certes, aucun Européen n'aurait reconnu un langage civilisé. Le capitaine et quelques personnes qui se montrèrent auprès de lui commencèrent alors à faire attention à nous ; ils secouèrent des mouchoirs blancs et ouvrirent les mains, comme pour nous faire voir qu'ils n'étaient pas armés. Comme nous hésitions encore à nous rendre à son invitation, le capitaine prit le porte-voix et nous demanda qui nous étions, d'où nous venions et comment s'appelait cette côte. Je répondis à plusieurs reprises, aussi haut qu'il me fut possible : *English men, good men!* sans entrer dans plus de détails et en tenant toujours les yeux attachés sur le navire.

Les hommes qui entouraient le capitaine le traitaient avec beaucoup de respect, et nous ne voyions rien qui indiquât du désordre ou de l'ivresse. On nous montra du drap rouge, des haches, des clous et autres objets servant au commerce d'échange avec les sauvages. En réponse, je leur faisais voir nos harpons, comme pour dire que nous n'avions rien à leur offrir. A la fin ils nous demandèrent des pommes de terre, des noix de coco, des figues et autres fruits, à quoi je répondis : « *Yes, yes, much, much!* » et, comme je voyais que Fritz commençait à avoir de la peine à garder son sérieux, je l'engageai à reprendre au plus tôt le large, ce que nous fîmes sur-le-champ; et, quand nous fûmes assez éloignés pour que l'on ne pût plus nous voir, nous nous livrâmes à toute notre gaieté et à la joie que nous éprouvions de nous retrouver de nouveau parmi les hommes. En arrivant dans la baie du Salut, nous déchargeâmes nos fusils et nos pistolets, signal convenu pour annoncer notre succès à nos amis, qui nous répondirent, de leur côté, par quelques décharges d'armes à feu, après quoi nous courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres.

Quand nous eûmes répondu aux premières questions et satisfait à la première curiosité, nous tînmes conseil sur ce qu'il fallait faire, et nous nous décidâmes à nous embarquer

tous ensemble sur notre grande pinasse et à nous rendre en cérémonie auprès du yacht, à l'équipage duquel nous ne dirions point que nous l'avions déjà vu. En attendant, je ne saurais peindre toute l'agitation que causa parmi nous cet événement, surtout quand on vint à considérer sous toutes leurs faces les résultats probables qu'il pourrait avoir. Déjà nos enfants croyaient que nous allions nous embarquer tous pour retourner en Europe. Quant à moi, en ma qualité de patriarche, j'avais bien de la peine à prendre une résolution sur le parti qu'il fallait suivre, et je ne savais jusqu'à quel point il serait prudent, de ma part, de ramener ma petite colonie soit en Europe, soit dans quelque grande possession européenne. Je finis cependant par me dire qu'il était absurde de me tourmenter ainsi avant d'avoir visité le bâtiment inconnu.

La journée suivante se passa tout entière dans les travaux de gréement de notre pinasse, dans l'arrangement de nos habits et de nos armes, et dans le choix des fruits et des légumes que nous voulions emporter avec nous pour les offrir au capitaine. Ce ne fut même que le surlendemain que nous pûmes nous mettre en route, toujours précédés de Fritz dans son caïak, qui nous servait de pilote, mais qui, pour cette occasion extraordinaire, avait endossé le costume d'un officier de marine.

Ce fut ainsi que nous entreprîmes une expédition bien importante pour notre avenir, et de laquelle allait dépendre, selon toute apparence, notre réunion définitive avec nos semblables, ou la douleur d'une espérance perdue peut-être pour jamais.

Aussi éprouvai-je un grand serrement de cœur quand, après avoir doublé le dernier promontoire, je vis de nouveau le yacht anglais. Fritz était monté sur notre bord, et toute ma famille tenait les yeux fixement attachés sur le navire étranger. Je fis sur-le-champ hisser le pavillon anglais, et je plaçai ma pinasse de façon à pouvoir facilement, selon l'oc-

currence, entrer en communication amicale avec le yacht ou bien nous défendre contre son attaque.

L'étonnement de l'équipage du yacht en nous voyant entrer ainsi fièrement dans la baie ne saurait se décrire; j'avoue même que, si nous avions été des pirates déguisés, nous n'aurions pas eu beaucoup de peine à nous emparer du bâtiment. Mais la joie, le bonheur, la cordialité, ne tardèrent pas à remplacer, de part et d'autre, l'étonnement. Je montai avec Fritz dans la petite chaloupe que nous traînions à la remorque, et sur laquelle j'arborai un drapeau blanc en signe d'amitié.

Le capitaine nous reçut avec la franchise d'un marin, nous fit entrer dans sa chambre, où il nous présenta du vieux vin de Constance, et nous demanda ensuite à quelle heureuse circonstance il devait la satisfaction de voir flotter le pavillon anglais sur une plage inconnue où il ne s'était attendu à trouver que des sauvages.

Je racontai de nos aventures tout ce que je jugeai convenable d'en dire, et j'appuyai principalement sur la présence de miss Jenny parmi nous, jugeant que la fille d'un officier anglais inspirerait au commandant du yacht plus d'intérêt qu'une famille suisse tout entière. Il nous dit en réponse que le nom de Montrose ne lui était pas inconnu, et qu'il savait qu'avant son départ d'Angleterre le colonel était heureusement arrivé à Portsmouth. Quant à lui, il s'appelait Littlestone; il était lieutenant de la marine royale, et commandait le yacht la *Licorne*, avec lequel il se rendait de Sydney au cap de Bonne-Espérance. Ses ordres portaient en outre de chercher, par tous les moyens, à obtenir des renseignements sur le sort du brick la *Dorcas*, dont le maître d'équipage et trois matelots s'étaient presque miraculeusement sauvés à Sydney. Il ajouta que quand il avait, à sa joie inexprimable, entendu nos deux coups de canon, les croyant tirés par quelques hommes de l'équipage de la *Dorcas*, il s'était mis sur-le-champ en devoir d'aller à leur recherche; mais que la

tempête qui nous avait retenus deux jours chez nous lui avait fait courir les plus grands dangers et l'avait forcé à entreprendre de grandes réparations à son navire, avant de pouvoir pousser plus loin ses investigations. D'ailleurs, plusieurs hommes de son équipage étaient malades, et, entre autres, un mécanicien fort habile qui s'était embarqué sur son yacht, comme passager, avec sa femme et ses deux filles, et qui avait absolument besoin de l'air de la terre pour se rétablir.

Quand le capitaine eut achevé son récit, je l'invitai à venir à son tour à bord de ma pinasse, ce qu'il accepta très-volontiers. Je ne décrirai point sa visite ni sa présentation à ma femme et à miss Jenny; il suffira de remarquer que la plus douce familiarité ne tarda pas à régner entre nous, et que nous prîmes la résolution de passer la soirée dans la baie, où le capitaine Littlestone fit dresser trois nouvelles tentes pour notre usage. Là nous fîmes connaissance avec le mécanicien, M. Wolston, et son aimable famille, qui se composait de sa femme et de deux filles dont l'une était âgée de quatorze ans et l'autre de douze ans. Miss Jenny surtout fut enchantée de voir ces deux jeunes personnes, pour qui, dès la première vue, elle sentit une amitié de sœur.

Je passai la nuit à me consulter avec ma femme sur les projets que nous devions former pour l'avenir. A la vérité, le capitaine ne nous avait fait encore aucune proposition, et nous ne savions pas s'il serait le moins du monde disposé à nous emmener avec lui, quand même nous le désirerions; toutefois nous croyions devoir préparer d'avance la réponse que nous lui ferions si le cas se présentait. De part et d'autre, nous éprouvions des sentiments secrets que nous ne savions comment exprimer. Que l'on juge, d'après cela, quelle fut ma joie lorsque je découvris que ma fidèle compagne formait en secret les mêmes vœux que moi! A quoi bon retourner dans notre patrie, que nous avions volontairement quittée tant d'années auparavant? Pourquoi ne pas finir nos jours

dans cette île où nous avions été si heureux? Je le désirais, et ma femme ne demandait pas mieux, seulement elle voulait garder auprès d'elle deux de ses fils; elle consentait à envoyer les deux autres en Europe, pourvu qu'ils s'engageassent à chercher quelques femmes honnêtes qui voulussent venir habiter avec nous notre colonie, à laquelle nous devions donner le nom de *Nouvelle-Suisse*.

D'accord là-dessus, nous convînmes que nous en parlerions au capitaine Littlestone, et en même temps que nous ferions hommage à l'Angleterre de notre île. Mais ce qui nous embarrassait encore, c'était de savoir lesquels de nos fils partiraient et lesquels resteraient avec nous. Les motifs se balançaient pour chacun d'eux. Nous ne savions pas non plus quel parti prendre au sujet de miss Jenny. Après y avoir bien réfléchi, nous crûmes plus sage d'attendre deux ou trois jours, sans faire part à personne de nos projets, et, dans l'intervalle, de diriger les choses de telle façon, que deux de mes fils exprimassent d'eux-mêmes le désir de rester avec nous, après quoi les deux autres pourraient accompagner le capitaine Littlestone en Europe, pourvu qu'il voulût les prendre. Or, dès le lendemain, les circonstances amenèrent d'elles-mêmes la manifestation que nous voulions provoquer. Nous avions décidé pendant le déjeuner que le capitaine, son pilote et un aspirant de marine viendraient nous visiter à Felsheim, et qu'en même temps le mécanicien malade y serait transporté, dans l'espoir que le bon air et nos soins contribueraient à lui rendre la santé. Ce voyage fut réellement une partie de plaisir; le bonheur et l'espérance remplissaient tous les cœurs. Fritz et Jack obtinrent la permission d'aller en avant pour nous recevoir.

Je n'essayerai pas de peindre la surprise des Européens lorsque, en entrant dans la baie du Salut, notre maison, notre jardin, nos divers établissements, frappèrent à la fois leurs regards. Cette surprise fut au comble lorsqu'ils s'entendirent saluer de onze coups de canon et qu'ils virent le

grand pavillon anglais sur le sommet du rocher de l'île du Requin.

Le débarquement offrit une nouvelle scène de ravissement; de tous côtés on ne voyait qu'hommes et animaux. Chacun cherchait à satisfaire sa curiosité, à adresser des questions ou à y répondre. Pendant ce temps, le pilote et moi nous portions M. Wolston dans une charrette; ma femme se chargea de le soigner. Le dîner fut court; car nous voulions aller avant la fin du jour à Falkenhorst, et d'ailleurs aucun d'entre nous n'avait l'esprit assez en repos pour se livrer aux plaisirs de la table. Ce ne fut que le soir, et au retour de Falkenhorst, qu'un peu de tranquillité commença à régner parmi nous. Miss Wolston saisit cette occasion pour exprimer le désir de rester dans l'île jusqu'à ce que la santé de son mari fût entièrement rétablie, et de garder avec elle sa fille aînée, qui n'était pas non plus très-forte, tandis que la cadette irait au cap de Bonne-Espérance retrouver son frère, qui y était établi, et qu'elle ramènerait auprès de nous, si nous voulions le permettre. Je répondis que cet arrangement comblerait tous mes vœux, et je crus l'occasion favorable pour faire connaître l'intention que ma femme et moi nous avions prise de ne plus quitter la Nouvelle-Suisse. A ces mots, un cri général s'éleva de : « Vive la Nouvelle-Suisse ! » auquel Ernest ajouta : « Et vivent tous ceux qui y veulent rester à jamais ! »

L'occasion était favorable, et, le capitaine ayant annoncé que le mécanicien Wolston, en quittant son navire avec sa femme et sa fille, y laissait trois places libres, tout s'arrangea bientôt. Il fut décidé que Fritz, François et Jenny partiraient pour l'Europe, et qu'Ernest et Jack, qui ne demandaient pas mieux, resteraient avec nous.

Combien d'émotions diverses agitaient tous les cœurs! Aussi chacun s'empressa-t-il de se retirer dans la chambre que ma femme lui avait assignée, pour s'y livrer en repos à ses réflexions; nous sentions tous que nous nous trouvions

à la veille d'événements qui allaient changer notre existence. Quant à moi, je m'étais délivré d'un poids énorme, et je remerciai le ciel de m'avoir tiré de toutes ces difficultés.

Dès le lendemain commencèrent les préparatifs de départ, et vous pouvez penser que tout prit chez nous un air de presse et d'occupation. Ma femme apprêtait le trousseau des jeunes voyageurs, tandis qu'un combat de générosité s'éleva, entre ceux qui s'en allaient et ceux qui restaient, pour le partage des divers objets qui jusqu'alors avaient été possédés en commun. Miss Jenny emporta, comme de raison, tout ce qu'elle avait eu à la Roche fumante, et je remis à Fritz et à François leur part des perles, du corail, des noix muscades, de vanille, de curiosités naturelles; en un mot, de tout ce qui pouvait avoir quelque prix dans les pays où ils se rendaient. Je leur donnai, en outre, une certaine quantité de ce qui nous restait, afin qu'ils en disposassent pour notre compte et qu'ils nous envoyassent en retour les productions de l'Europe dont nous pourrions avoir besoin. Je fis aussi quelques échanges avec le capitaine Littlestone, à qui je confiai tous les objets précieux que nous avions recueillis sur le bâtiment naufragé, en le priant de s'informer s'il existait encore des parents de ceux à qui ces objets avaient appartenu, et, dans ce cas, de les leur faire tenir.

La veille de la pénible séparation, personne ne voulut montrer de faiblesse; nous invitâmes le capitaine et tous les officiers du yacht à un souper d'adieux. Au dessert, je fis placer sur la table, dans une corbeille de fleurs, le Journal de nos aventures sur les côtes de la Nouvelle-Suisse, et je le recommandai à mon honnête Fritz, à mon prudent François, à tous les assistants, et les priai de le faire imprimer à leur arrivée en Europe, en supprimant tout ce qui leur paraîtrait inutile ou trop long.

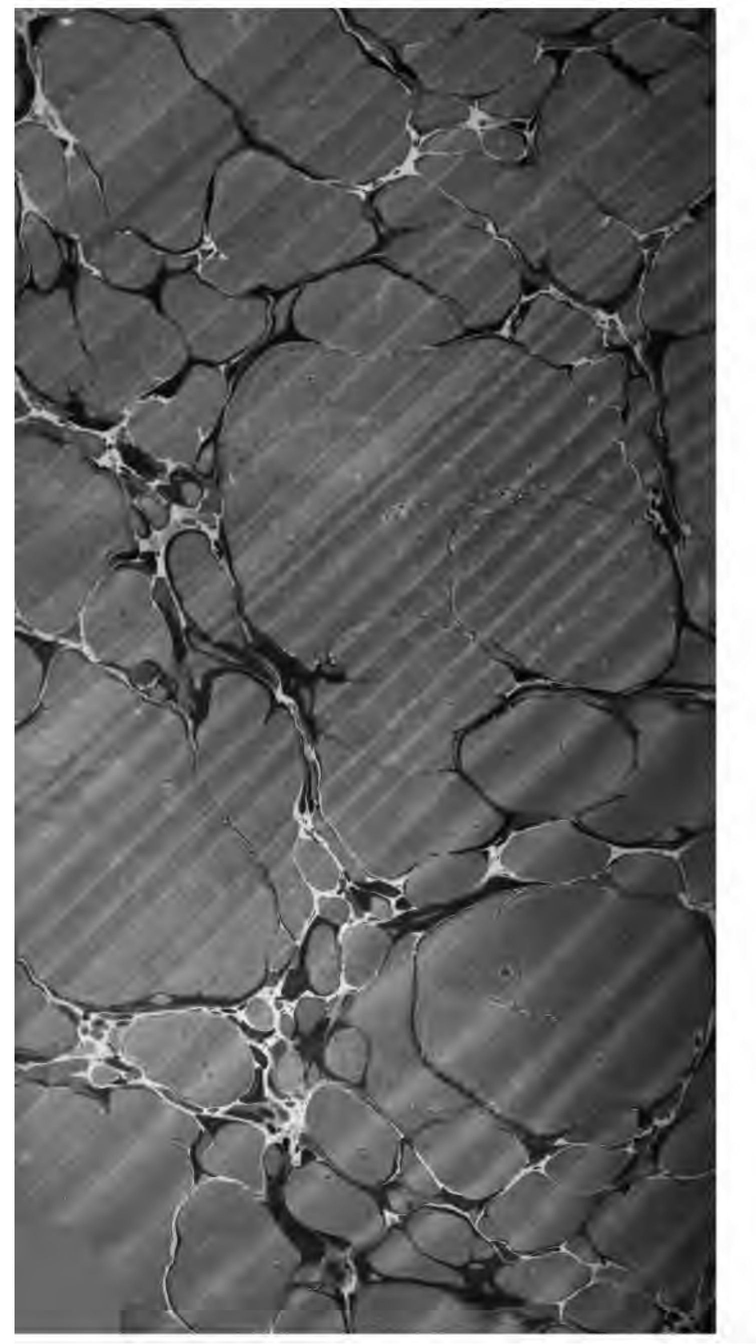
« J'espère, dis-je, que le récit de nos aventures pourra avoir quelque intérêt pour les lecteurs. Ce Journal n'a été écrit que dans le but d'être utile à mes enfants; mais il offrira

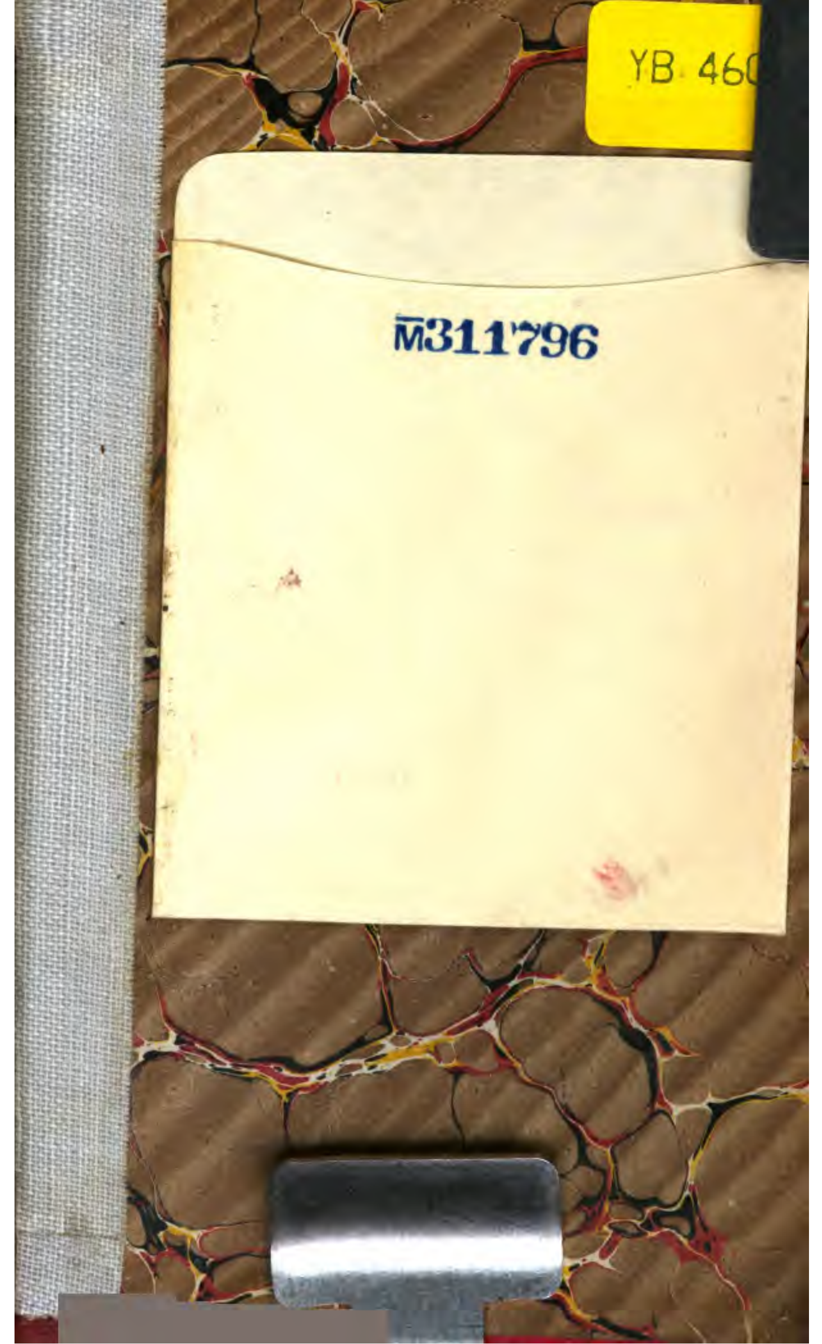
un sujet d'instruction à ceux des autres : les enfants se ressemblent plus ou moins partout, et mes quatre fils offrent certainement les portraits d'une foule d'autres jeunes gens qui se rencontrent en tous lieux. Je me croirai heureux si mon récit peut démontrer aux jeunes gens les résultats avantageux de la réflexion, des connaissances acquises, d'un travail assidu, de l'union domestique, de l'obéissance filiale, de l'amour paternel. Je sais que notre situation a été si étrange, qu'elle ne peut guère servir d'exemple à suivre pour les autres hommes; il me semble toutefois qu'ils peuvent en conclure que trois choses nous ont surtout été utiles dans nos plus pénibles embarras : d'abord une confiance sans bornes en Dieu, puis une activité qui ne s'est jamais ralentie, et enfin quelques connaissances, quoique pour la plupart acquises par hasard; ce qui prouve qu'il ne faut jamais dire : A quoi cela peut-il être utile? »

Mais la nuit avance. Demain matin, je remettrai encore à mon fils aîné ce chapitre que j'achève; puisse Dieu l'accompagner et nous protéger tous! Salut, Europe! salut, vieille Suisse! que la nouvelle soit un jour florissante comme je t'ai vue dans ma jeunesse!

FIN

TABLE DES MATIERES




YB 460
M311796

